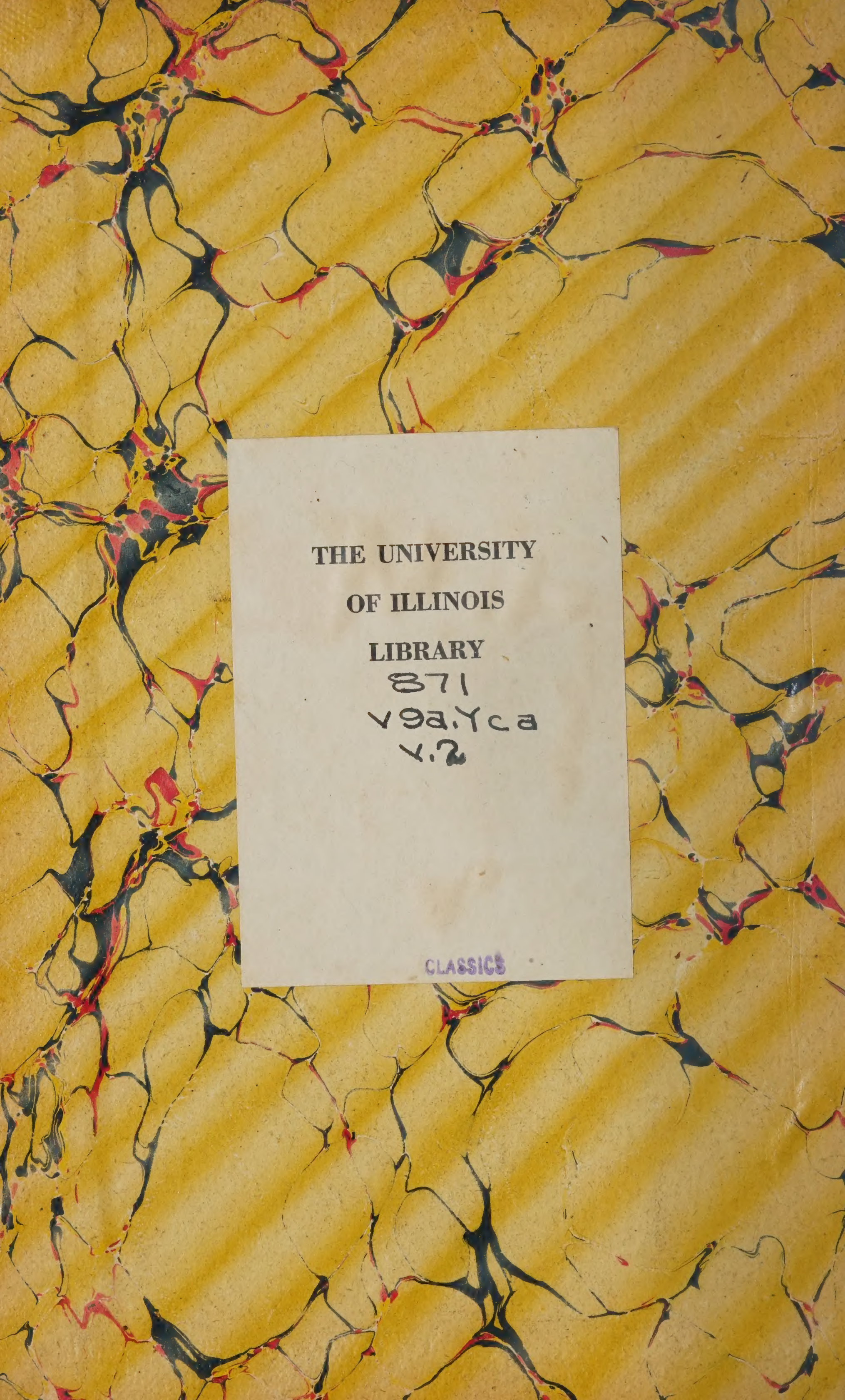
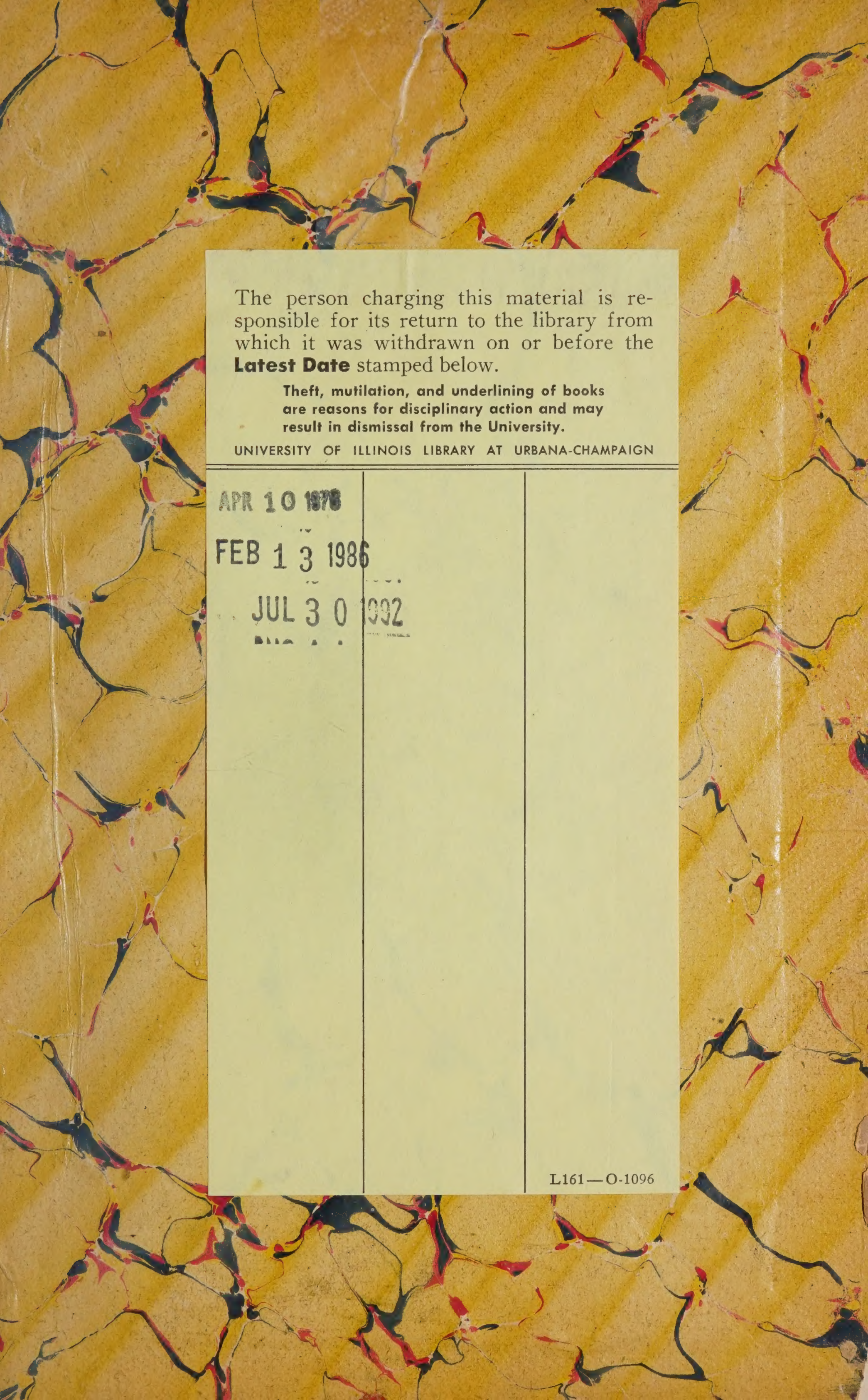




UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DEUXIÈME SÉRIE

V

L'ART DE VIRGILE DANS L'ÉNÉIDE

DEUXIÈME PARTIE

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

DEUXIÈME SÉRIE

I. — **Les Idées morales de Diderot,** par PIERRE HERMAND. 12 fr. 50

II. — **Les Diz et proverbes des Sages**, publiés par J. MORAWSKI. 12 fr. 50

III. — **L'Abbé Terray et la liberté du commerce des grains,** 1769-1774, par RENÉ GIRARD. . . . . 10 fr. »

IV. — **L'Art de Virgile dans l'Énéide** (première partie), par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres. . . . 45 fr. »

V. — **L'Art de Virgile dans l'Enéide** (deuxième partie), par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres. . . . 35 fr. »

Sous presse :

VI. — **Étude sur la Collaboration de Massinger avec Fletcher et son groupe**, par M. CHELLI.

PREMIÈRE SÉRIE [1]

I. — **De l'authenticité des Épigrammes de Simonide**, par AMÉDÉE HAUVETTE, professeur adjoint de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. . . . . 5 fr.

II. — **Antinomies linguistiques,** par VICTOR HENRY, professeur de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. . . . . 2 fr.

III. — **Mélanges d'histoire du moyen âge,** publiés sous la direction de M. le Prof. LUCHAIRE, par MM. LUCHAIRE, DUPONT-FERRIER et POUPARDIN . . . . 3 fr. 50

IV. — **Études linguistiques sur la Basse Auvergne.** Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme), par A. DAUZAT, licencié ès lettres. Précédé d'une préface de A. THOMAS, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. 6 fr.

(La suite sur la dernière page de la couverture.)

1. La première série, publiée par la librairie Félix Alcan, de 1896 à 1915, se compose de trente-deux fascicules.

UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DEUXIÈME SÉRIE

V

L'ART DE VIRGILE DANS L'ÉNÉIDE

PAR

A. CARTAULT

PROFESSEUR DE POÉSIE LATINE

DEUXIÈME PARTIE

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS (V^{e})

—

1926

CHAPITRE HUITIÈME

LE SEPTIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE

Mort de la nourrice d'Enée. (1-4). — **1.** Le VIIe livre est relié au VIe, comme le VIe au Ve par la continuité des événements. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'Énée soit resté plus d'un jour à Caieta ; Misenus est mort et a été enterré le même jour ; c'est sans doute la mort et l'enterrement de sa nourrice qui l'empêchèrent de reprendre sa route avant la nuit. Caieta, le cap Misène, le promontoire Palinure doivent leur nom au même ordre d'idées ; par les mots *Tu quoque* 1, Virgile fait une série des trois passages étiologiques, concernant des localités voisines de Naples où il habitait. Il en a souligné le rapport par des identités de termes [1], mais pourtant il varie. Il a raconté longuement l'aventure qui a coûté la vie à Palinure, plus brièvement celle qui a amené la mort de Misenus ; il ne dit pas comment est morte Caieta, personnage insignifiant, qui n'a même pas été nommé jusqu'ici. Palinure n'a pas de tombeau ; Énée ne se dérange pas de sa route parce que cela interromprait l'action de l'*Enéide* et ferait double emploi avec les funérailles de Misenus longuement décrites. Ici le pieux Énée — *pius Aeneas* 5 — ensevelit sa nourrice et lui élève un tombeau, mais la chose est dite très rapidement. Au IIIe livre, il rend les derniers devoirs à Polydore, au Ve il célèbre des jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, au VIe il enterre Misenus et rappelle le cénotaphe consacré à Déiphobe ; Caieta est le cinquième personnage qui lui doive les honneurs suprêmes. On s'étonne que Virgile ait répété si souvent cette manifestation de sa piété. Naturellement l'hypothèse que les voyages d'Énée correspondraient à la diffusion des cultes chthoniens est restée étrangère à Virgile ; il faut croire qu'il avait une grande vénération pour le culte des morts. De ces cinq cérémonies funèbres deux préparent la descente aux enfers, les jeux pour Anchise de loin, l'enterrement de Misenus immédiatement, le rappel du céno-

taphe de Déiphobe, est intercalé dans le VIe livre, les funérailles de Caieta le suivent ; il y a là une succession d'images tristes, qui accompagnent la visite aux enfers avec beaucoup d'à-propos et un effet d'enveloppe sans doute voulu (1).

Navigation jusqu'à l'embouchure du Tibre 5-36. — **2.** Comme les quatre premiers vers du VIIe livre, la navigation jusqu'à l'embouchure du Tibre renferme une intention étiologique, puisque la mention de Circé explique, sans que Virgile le dise positivement, le nom du promontoire Circeji ; elle a surtout du reste un intérêt poétique, étant d'un pittoresque merveilleux. Quand la haute mer est calmée (2), Énée met à la voile ; la brise s'élève à l'approche de la nuit ; la traversée est favorisée par la lune, dont les blanches clartés tremblantes font resplendir les flots ; c'est peut-être là un souvenir direct des nuits splendides du golfe de Naples que Virgile avait souvent admirées ; il faut pourtant constater que, s'il y a là une impression personnelle, Virgile en a emprunté la traduction à Ennius (3). On longe de très près la terre qu'habite Circé (4) et dans le calme de la nuit on entend sortir des bois inaccessibles un chant continu, celui de Circé qui file de la toile ; on aperçoit la lumière de l'huile de cèdre dont elle s'éclaire. Tout cela est paisible, reposant, délicieux ; mais, par un contraste romantique, le calme est déchiré par des bruits menaçants, grondements irrités des lions (5) révoltés contre leurs chaînes et rugissant dans les ténèbres, fureurs des pourceaux (6) et des ours à l'étable, hurlements des grands loups ; ce sont des hommes que Circé a transformés en bêtes (7) et qu'elle tient sous son pouvoir, sans espoir pour eux de retrouver l'humanité. Neptune accorde aux Troyens, qui sont des gens pieux — *pii Troes* (8) 21 — le vent favorable pour qu'ils échappent à ces parages où la mer bouillonne et au danger d'aborder (9).

Virgile, comme le montre l'épisode du Cyclope du IIIe livre, aime à faire côtoyer par Énée les lieux où Ulysse a eu des aventures et à rappeler ces aventures, mais en faisant quelque chose de tout différent ; il a résumé en un tableau rapide et coloré, d'un effet romantique à la fois visuel et auditif, un long conte de fée puéril, naïf et amusant ; ses procédés d'imitation sont instructifs à étudier dans le détail. Au chant x de l'*Odyssée* le palais de Kirké est caché dans un épais fourré de chênes — διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην 150 — dont Virgile a fait des bois inaccessibles — *inaccessos lucos* 11 —, ce qui n'est pas vrai, mais frappe l'imagination ; c'est une belle demeure — δώματα καλά 253 — construite en pierres polies — ξεστοῖσιν λάεσσι 211 —; Virgile parle d'un palais superbe — *tectis... superbis* 12 — ce qui est

noble mais s'applique d'une façon banale à tous les palais ; elle est riche — *diues* 11 —, mais nous ignorons en quoi consiste son opulence ; Homère décrit cette opulence complaisamment, avec des détails précis ([1]). Dans l'*Odyssée*, Kirké chante — ὀπὶ καλῇ 221 — en tissant la toile ; ainsi la représente Virgile ; le vers charmant *Arguto tenuis percurrens pectine telas* 14 soulève une observation intéressante, parce qu'il est inspiré de deux passages de l'*Odyssée* fondus ensemble : au chant X, le tissage de la toile par Kirké est ainsi décrit : Ἱστὸν ἐποιχομένης μέγαν, ἄμβροτον, οἷα θεάων Λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται 222 sq. Or, au chant V, Kalypsô est représentée dans sa caverne avec des traits analogues à ceux de Kirké ἡ δ' ἔνδον ἀοιδιάουσ' ὀπὶ καλῇ Ἱστὸν ἐποιχομένη χρυσείῃ κερκίδ' ὕφαινεν 61 sqq. ; *Percurrens*, chez Virgile, traduit exactement ἐποιχομένη qui figure dans les deux passages ; il a emprunté au premier *tenuis* = λεπτά, au second *pectine* = κερκίδι ; seulement il n'explique pas le mot *tenuis* qui chez lui, au premier abord, ne paraît être qu'une épithète de nature, tandis qu'Homère le justifie par la réflexion que les travaux des déesses sont plus fins que ceux des mortelles ; quant à la navette, à la mention du métal précieux il a préféré l'effet sonore de son glissement sur la toile ; il y a là des combinaisons industrieuses aboutissant à une certaine originalité ([2]). En outre chez Kalypsô il y a un grand feu et dans le foyer brûlent des bois d'essence rare τηλόσε δ' ὀδμὴ Κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὀδώδειν Δαιομένων 59 sqq. ; de là vient l'*odoratam... cedrum* 13 de Circé ; mais, tandis que le cèdre est chez Kalypsô du bois de chauffage, Circé se sert d'huile de cèdre pour s'éclairer ([3]). Il semble que dans l'*Odyssée* le grand feu flambant éclaire la pièce en même temps qu'il la réchauffe ; Virgile s'est placé à un degré de civilisation plus avancée où l'on se sert de lampes. Dans l'*Odyssée* ([4]), la ménagerie de Kirké se compose de loups et de lions ; les compagnons d'Ulysse sont bien changés en pourceaux, mais Ulysse leur fait rendre leur forme première ([5]) ; Virgile les a conservés et leur adjoint des ours. Il a de plus modifié la psychologie des victimes de la magicienne ; dans l'*Odyssée* elles ont encore leur âme humaine et elles pleurent — κλαίοντες 241 —, mais elles ont aussi les instincts de la bête et elles se jettent comme des hôtes de basse-cour sur les glands que Kirké leur distribue ; chez Virgile, ce sont des animaux farouches qui protestent contre l'esclavage, ce qui est plus noble [6].

Dans l'*Odyssée*, l'épisode de Kirké précise la Νέκυια et s'y rapporte directement, puisque c'est Kirké qui instruit Ulysse de la nécessité d'aller chez Hadès consulter Tirésias. Dans l'*Enéide*, il semble que ce

soit un hors-d'œuvre, puisque la descente aux enfers est opérée et que Circé n'y est pour rien ; il est pourtant rattaché au VIIe livre, mais autrement ; si Virgile nous présente Circé, c'est, outre la raison étiologique et le désir d'imiter Homère, qu'elle est la grand'mère de Latinus et qu'il sera question d'elle plus loin.

La navigation d'Énée se poursuit dans des conditions particulièrement pittoresques. Ce ne sont plus que couleurs et sons suaves ; la mer rougit sous les rayons du matin, l'Aurore brille dans sa robe de safran sur son bige (1) rose (2). Le vent est tombé — impression de calme — ; on largue les voiles et la rame lutte contre l'eau lourde. Alors de la mer, Énée aperçoit devant lui un bois immense (3) — impression de grandeur — ; au milieu de ce bois le fleuve-dieu, le Tibre, précipite dans la mer en tourbillons dévorants ses eaux blondes (4) chargées de sable — impression de puissance — ; autour, au-dessus du fleuve, les oiseaux au plumage varié (5), habitués de ses rives et de son cours, chantent et voltigent — c'est un enchantement pour l'oreille et pour l'œil. Nul doute que le paysage ne fût familier à Virgile et qu'il ne l'eût souvent contemplé avec amour. Énée ordonne de mettre le cap sur la terre (6) et remonte le fleuve ombreux. Il est joyeux — *laetus* 36 —, joie morale, puisqu'il arrive enfin en Italie où il doit s'établir définitivement, joie physique causée par l'aspect charmant du pays ; l'arrivée des Troyens au terme de leurs voyages a lieu dans l'allégresse communicative d'une nature accueillante et c'est le dieu-Tibre lui-même qui les reçoit, le dieu-Tibre, qui s'intéresse à eux, dont il sera question plus loin et qui joue un si grand rôle dans l'histoire romaine.

Invocation à la muse Erato (37-45). — **3.** Ici se place une invocation à la Muse Érato. Si Virgile ne l'a pas mise en tête du livre VII, quoiqu'il aborde un nouveau sujet, c'est qu'il n'a pas voulu partager son ouvrage trop nettement en deux poèmes ; c'est cela qu'il a prétendu éviter en rattachant le VIIe livre au VIe par la succession ininterrompue des événements. A l'imitation d'Apollonios au début du IIIe livre des *Argonautiques* (7), c'est Érato qu'il fait figurer ici, parce que la cause du grand conflit qu'il va décrire est une rivalité entre Énée et Turnus pour obtenir la main de Lavinia, par suite une histoire d'amour ; il a du reste réduit l'intrigue romanesque au strict minimum. Lavinia apparaît à peine ; nous devinons qu'elle aime Turnus, mais la chose n'est qu'indiquée ; Énée ne saurait être amoureux d'elle, puisqu'il ne l'a pas vue et que jusqu'à la fin de l'*Enéide* il ne la verra pas. Quant à Turnus, il est certain qu'il est épris d'elle, mais Virgile ne lui a pas donné l'occasion de dévelop-

per ses sentiments. Il a laissé dans l'ombre l'histoire d'amour et il s'est borné à de discrètes allusions.

L'invocation elle-même a un double but ; dans sa première partie, elle introduit le VIIe livre, par la seconde, elle embrasse l'ensemble des six derniers livres (1). Ce que Virgile annonce d'abord, c'est qu'il va expliquer quels étaient au moment de l'arrivée de la flotte Troyenne (2) les rois, les circonstances, l'état de l'antique Latium et qu'il racontera comment se sont engagées les premières hostilités. Les mots *Quis Latio antiquo fuerit status* 38 ont une importance particulière ; ils accusent l'un des caractères nouveaux de la seconde moitié de l'*Enéide* ; dans la première, Virgile avait parlé des Troyens et par nécessité des Grecs, occasionnellement des Carthaginois ; il n'avait pas à exposer les antiquités troyennes ; celles des Grecs et des Carthaginois n'avaient point d'intérêt pour lui. Il n'en était pas de même de l'Italie ; les Romains au temps d'Auguste se passionnaient pour leurs antiquités ; Virgile était de la grande école archéologique, dont le représentant illustre à son époque était Varron ; par suite des ravages exercés par le temps sur la littérature romaine, les résultats de ses recherches ont parfois pour nous une valeur documentaire et c'est là un point de vue qui ne lui était sûrement pas étranger, mais il était secondaire. Dans les six premiers livres il s'en est tenu à cette idée que la fondation de Rome était l'œuvre des descendants d'Énée et par suite remontait aux Troyens ; mais ce n'était là qu'une légende savante, artificiellement implantée dans l'esprit des Romains ; en outre les Troyens étaient peu nombreux et n'ont apporté que des éléments restreints ; c'est le peuple italien qui a fourni la substance même et la force ; à mesure qu'il construisait son poème, Virgile s'est aperçu qu'il fallait tenir grand compte de l'Italie, qui était sa patrie, et qu'il aimait par-dessus tout ; c'est pourquoi, contrairement à ce qu'annonce le préambule, l'*Enéide* se termine par un compromis : les six derniers livres glorifient la race italienne ; il y avait là une difficulté, puisque conformément à la tradition, il fallait qu'il y eût une guerre entre les Troyens et les Latins et que ceux-ci fussent vaincus ; nous verrons avec quelle adresse Virgile l'a résolue. En tout cas, les recherches sur l'histoire primitive de l'Italie s'imposaient à lui non pas comme une curiosité, mais comme un des éléments constitutifs et fondamentaux de l'*Enéide*.

La seconde partie de l'invocation a une portée générale : Virgile va dire les guerres effroyables (3), les batailles, les rois que leur courage a conduits à la mort — Mézence, Pallas fils de roi, Lausus fils de roi, Camille fille de roi, Turnus —, l'intervention des Tyrrhéniens, toute

l'Italie sous les armes. Il termine par cette déclaration solennelle qu'il aborde un ordre d'idées plus grand, qu'il entreprend une plus grande œuvre ; c'est dire que tout ce qui a précédé n'est qu'une préparation, qu'il s'attaque maintenant à la matière proprement épique, la guerre et ses carnages, tandis que jusqu'ici il n'a été question que de voyages et d'aventures, que c'est vraiment ici que commence la tâche d'Énée, puisqu'il s'agit de vaincre un peuple puissant. C'est là le point de vue de Virgile, qu'il faut admettre et comprendre, bien que le point de vue moderne soit opposé et que ce qui fait vivre aux yeux de la postérité l'*Enéide*, ce soient les livres II, IV et VI.

Latinus. Prétentions de Turnus désavouées par les dieux à la main de sa fille (45-106). — **4.** La description de la situation ancienne du Latium est le fond matériel sur lequel ressortent l'état d'âme des habitants et les directions de l'opinion publique au moment où abordent les Troyens ; c'est là ce qui est capital, car c'est ce qui va conditionner les événements. De plus, si les volontés des dieux et les arrêts du destin planent sur toute l'*Enéide*, nulle part Virgile n'y a fait allusion avec plus d'insistance qu'ici : il s'agit de bien établir que les Troyens n'arrivent pas en Italie en aventuriers vulgaires et comme des envahisseurs sans droits, mais qu'ils viennent prendre une place qui leur est réservée et qui leur est due. Le morceau est un exposé fait sans précipitation, mais aussi sans longueurs superflues, dans un style qui dit tout avec ampleur, avec une élégance noble et une abondance qui met en jeu toutes les ressources de la langue (1). Latinus est un vieux roi pacifique (2) ; il est, avec Évandre, le type de ces sages vieillards expérimentés et réfléchis avec lesquels dans la seconde moitié de l'*Enéide* contrastent les jeunes guerriers bouillants et impétueux. Il est l'éponyme des Latins (3), fils de Faunus, le dieu agreste par excellence, dont le culte est resté vivace et de Marica, la nymphe de Laurente (4) ; Faunus a pour père Picus et celui-ci Saturne, premier auteur de la race. C'est une de ces généalogies construites par la pseudohistoire (5) pour mettre en relations chronologiques d'anciennes divinités ; elle a l'avantage pour Virgile de présenter Latinus comme issu ainsi qu'Énée du sang des dieux et de montrer qu'à ce point de vue les Latins ne sont pas inférieurs aux Troyens. Par son gouvernement pacifique il répand autour de lui un parfum d'honnêteté qui répond à l'honnêteté des pieux Troyens. Il a perdu son fils tout jeune, par la volonté des dieux concordant avec le destin — *fato diuom* (6) 50 —, ce qui est nécessaire pour la suite de l'*Enéide* ; il n'a qu'une fille qui est en âge de se marier, qui est recherchée par de nombreux prétendants du Latium et de toute l'Ausonie ; le plus beau est Turusn

ardemment favorisé par la femme de Latinus Amata. Mais des prodiges terrifiants envoyés par les dieux — *portenta deum* 58 — s'opposent au mariage. Au milieu du palais s'élevait un laurier que Latinus avait trouvé lorsqu'il commençait à bâtir la citadelle et qu'il avait consacré à Phoebus (1) en donnant aux habitants le nom de Laurentins. Ce laurier est l'objet d'un prodige (2) ; sur le sommet, des abeilles viennent avec un bruit énorme s'abattre et se suspendre en essaim (3). Le devin consulté répond que ses collègues et lui aperçoivent un gendre étranger qui vient du même côté que les abeilles et prend en maître possession de la citadelle (4). Souvent, chez les Romains, les prodiges n'étaient pas isolés ; par le redoublement la volonté des dieux apparaissait plus manifeste ; un prodige était plus probant s'il était confirmé par un autre ; en outre, Virgile pratique volontiers au point de vue esthétique l'effet insistant de la répétition. Pendant que Lavinia debout auprès de son père fait brûler le feu sur les autels, sa chevelure s'embrase et la flamme consume son diadème. Le prodige de la chevelure embrasée a déjà servi au second livre pour Iule (5). C'est celui que Tite-Live raconte à propos de Servius Tullius (6). Virgile ne s'est pas mis en frais d'invention et, pour la matérialité des faits, ne sort pas du banal. L'interprétation des devins est à la fois favorable et inquiétante : Lavinia sera illustre (7), mais son peuple subira une grande guerre. En somme, la situation du Latium est troublée par l'intervention des dieux qui suspendent le cours normal des choses, dans l'attente d'événements mystérieux. Une vague terreur règne — *terroribus* 58, *horrendum* 78.

Dans tout ceci, c'est surtout Latinus qui est visé ; aussi est-il inquiet — *sollicitus monstris* 81 — ; un prodige est un avertissement des dieux ; mais par lui-même il reste obscur ; il est bon que les dieux fassent connaître nettement leur volonté. Au IIe livre, Anchise avait demandé à Jupiter un *Augurium* ; ici Latinus va consulter l'oracle de son père Faunus. Dans ce sanctuaire, suivant Virgile, l'avenir est révélé par l'ἐγκοίμησις, *incubatio* ; c'est un procédé qui était pratiqué en Grèce et les dieux les plus célèbres envers qui on en usait étaient Amphiaraos à Thèbes, Asklepios à Athènes, à Épidaure, à Rome même (8). Les rites nous sont connus par les Grecs (9) et d'une façon générale sont seux que Virgile décrit ; mais qu'un pareil oracle ait jamais été attribué à Faunus, c'est ce qui ne nous est attesté nulle part et il ressort du texte même qu'il n'en était rien, les conceptions virgiliennes laissant dans leur rédaction transparaître leur genèse. L'*incubatio* a peut-être au début été pratiquée vis-à-vis des divinités chthoniennes, qui envoyaient les songes ; or, Faunus n'est pas une

divinité chthonienne. Mais la source d'Albunea dans les bois de Tibur était une source méphitique — *saeuamque exhalat opaca mephitim* 84 — ce qui rappelle les exhalaisons empestées de l'Averne — *graue olentis Auerni* VI 201 cf. 240 sq. ; ces exhalaisons passaient dans la croyance populaire pour provenir du monde souterrain et, là où elles se produisaient, on supposait qu'il existait une communication entre la terre et les enfers ; il est donc vraisemblable qu'il y avait primitivement à la source Albunea un νεκυομαντεῖον et que, comme l'affirme Virgile, il était célèbre en Italie et très fréquenté. Virgile a conservé à l'oracle son caractère de consultation des morts — *imis Acheronta adfatur Auernis* 91 — ; mais l'annonce de l'avenir qu'obtient Latinus n'a rien à voir avec les morts, puisque c'est une voix qui sort de la profondeur des bois — *subita ex alto uox reddita luco est* 95 — ; or ceci est tout à fait conforme à la nature prophétique de Faunus, telle que la concevaient les couches populaires ; dieu des troupeaux et de l'agriculture, des forêts dans lesquelles on menait paître les animaux, Faunus était considéré comme le représentant des voix de la nature et c'est ainsi que sous le surnom de Fatuus et Fatuclus il prédisait l'avenir. Virgile a donc conservé le caractère propre des oracles de Faunus en les substituant à ceux d'un νεκυομαντεῖον, dont il a gardé la physionomie ; enfin à l'évocation des morts il a substitué la consultation par *incubatio*, peut-être à cause de son caractère étrange et pittoresque ; l'aboutissement de la combinaison est nettement gréco-romain.

Quoi qu'il en soit, la scène est d'un effet saisissant ; Latinus s'en va demander avis à son père dans la grotte qui se trouve au-dessous de la cascade de la source Albunea ainsi nommée à cause de ses eaux blanchâtres et sulfureuses d'origine volcanique. Il ne passe point par l'intermédiaire des prêtres ; étant roi, il a des fonctions sacerdotales et il se trouve chez son père ; il immole cent brebis, hyperbole pour l'ampleur et la magnificence, et dans le silence de la nuit, couché sur leurs peaux, il entend une voix provenant du bois sacré ; cette voix lui interdit de prendre pour gendre un Latin, de donner suite au mariage projeté ; il viendra des gendres étrangers (1) dont les descendants porteront jusqu'aux astres le renom de leur race et soumettront à leur puissance l'univers entier ; c'est là une dominante que Virgile répète sans cesse quand il est question des Romains. Latinus obtient donc la confirmation positive des prodiges (2) ; la décision des dieux est claire ; il n'en garde pas pour lui la connaissance que la Renommée a répandue dans toute l'Ausonie quand les Troyens débarquent ; les dieux ont prédit leur venue, débarrassé leur route de ce qui les empêcherait

d'accomplir leurs destins ; la nature leur sourit et les peuples les attendent religieusement. Le *fatum* réserve Lavinia à Énée ; cela est conforme à la conception fondamentale de l'*Enéide* et devait flatter le patriotisme romain. Au point de vue esthétique, il y avait là un écueil que Virgile a sûrement vu et qu'il a essayé de dissimuler en reléguant au second plan l'intérêt romanesque : Énée vient déposséder Turnus de celle qu'il aime et à laquelle il prétend en vertu du droit divin ; il était à craindre que le lecteur ne ratifiât point l'arrêt des dieux et que Turnus ne lui demeurât sympathique au détriment d'Enée, comme Didon au IVe livre.

Les tables mangées (107-147). — **5.** Il existait dans la légende une condition bizarre à laquelle était subordonnée l'établissement des Troyens en Italie : il fallait qu'ils fussent préalablement réduits par la faim à manger leurs tables. Qui avait posé cette condition ? Venait-elle du ressentiment d'une divinité irritée, d'une faute commise ? Virgile ne le dit pas ; sans doute il ne trouvait rien là-dessus dans ses sources ; mais il était nécessaire que la condition fût remplie à la lettre. Des épreuves analogues se rencontrent dans les contes de fées : terribles en apparence, elles se résolvent très simplement, soit par l'ingéniosité des intéressés, soit par l'intervention des dieux, soit par la remarque naïve d'un innocent. Les Troyens ayant débarqué, Énée, les principaux chefs et le bel Iule (1) prennent place sur l'herbe, sous l'ombre d'un arbre élevé (2) et se préparent à un repas frugal en disposant des fruits sur des galettes de pur froment, ceci par suite d'un avertissement de Jupiter — *sic Juppiter ipse monebat* 110 —. Comment l'avertissement a-t-il été donné ? Ceci ne nous est pas expliqué ; il s'agit sans doute d'une de ces suggestions tacites par lesquelles les dieux chez Homère inspirent aux hommes les pensées qu'ils doivent avoir. L'avertissement est capital, puisque c'est Jupiter qui dirige tout et qu'il fallait que les choses se présentâssent ainsi pour que la solution toute simple de l'aventure fût possible. Les Troyens ayant bon appétit ne se contentent pas des fruits qu'ils ont à leur disposition, mais s'attaquent aux galettes quadrillées (3). Iule, soit parce qu'il faut mettre Iule en avant, soit parce que la chose est puérile, s'écrie : « Tiens, nous mangeons même nos tables ! » et le mauvais sort est conjuré. Énée saisit cette parole au vol et, stupéfait parce qu'il sent qu'il y a là quelque chose de divin, la médite, puis immédiatement il salue la terre qui lui est due par le destin et les Pénates troyens ses compagnons fidèles ; il rappelle qu'Anchise lui a dit (4) que lorsqu'arrivé dans un pays inconnu (5) la faim le réduirait à manger ses tables, il pourrait espérer un établissement définitif après toutes ses fatigues (6).

et qu'il devrait construire là sa demeure. Il reconnaît donc que la faim dont il était menacé marque le terme de ses épreuves ([1]), engage ses compagnons à explorer joyeusement le pays dès le lendemain matin, à faire des libations à Jupiter, à invoquer Anchise et à mettre le vin sur la table. Lui-même se couronne de feuillage et adresse ses prières à des divinités choisies pour la circonstance, au *Genius loci* — on connaît la dévotion des Romains aux Génies locaux —, à Tellus, la plus ancienne des divinités — il va prendre possession de la terre italienne —, aux Nymphes et aux Fleuves — divinités familières aux habitants —, à la Nuit et aux astres qui se lèvent — le repas a eu lieu à la fin du jour —, à Jupiter de l'Ida — sous les auspices duquel a eu lieu le départ de Troade —, à la déesse-mère Phrygienne — déjà mentionnée au VIe livre et dont il sera question dans les livres suivants —, enfin à sa mère qui est au ciel, à son père qui est dans l'Érèbe. Tout ceci est simple et grand. Jupiter accueille la prière, fait entendre trois coups de tonnerre retentissants et de sa propre main montre du haut de l'éther une nuée illuminée d'or. Le tout se termine par une scène d'allégresse ; instruits rapidement que le jour est arrivé, où ils fonderont la ville que leur doivent les destins, les Troyens se remettent joyeusement à table ([2]) en enguirlandant les cratères. Ils ont toute raison d'être joyeux : grâce à la protection de Neptune, ils ont fait une heureuse traversée de Sicile en Italie et à peine ont-ils mis le pied sur le sol italien que Jupiter leur prête manifestement assistance. La nature leur fait fête, les hommes les attendent, les dieux veillent sur eux.

Ambassade au roi Latinus (148-285). — **6.** Dès le lendemain matin — c'est le second jour de leur arrivée dans le Latium —, sur la recommandation d'Énée, chef toujours vigilant, les Troyens se mettent à explorer le pays ; ils entrent évidemment en contact avec les habitants, puisqu'ils rapportent des noms, le Numicus, le Tibre ([3]), les Latins valeureux ([4]). C'est la troisième fois que Virgile emploie le motif de l'exploration du pays où l'on aborde ([5]). Il s'agit ici d'une reconnaissance méthodique, aboutissant à des renseignements dont on a besoin, puisque c'est l'endroit où on va se fixer définitivement. Alors le fils d'Anchise — *satus Anchisa* 152, nous sommes toujours sous l'influence d'Anchise — choisit ([6]) cent députés — le nombre cent pour rendre la chose plus solennelle — qui iront avec des rameaux d'olivier et des présents demander au roi Latinus d'accueillir pacifiquement les Troyens. Les députés s'empressent d'obéir — *festinant* ([7]) *iussi* 156 —, conformément à la docilité traditionnelle épique de l'inférieur pour le supérieur et parce qu'Énée a toujours des serviteurs dévoués. Quant

à Énée, il s'occupe à fonder un établissement qui tient à la fois de la ville et du camp ([1]). C'est la quatrième fois qu'il apparaît dans son rôle de fondateur ; il a déjà fondé Aeneadae en Thrace, III 16, Pergame en Crète, III 132, Acesta en Sicile, V 755 ; comme à l'ordinaire, des identités d'expression soulignent l'identité du motif ([2]), et du reste les fondations de villes s'accomplissaient suivant des rites consacrés. Cependant les ambassadeurs approchent du mur de Laurente ([3]) ; dans une sorte de Champ de Mars, analogue à celui de Rome ([4]), ils voient des enfants et des jeunes gens qui s'exercent à monter à cheval, conduisent des chars, lancent des javelots, se provoquent à l'escrime du combat ([5]). Ce sont là les exercices que les Romains pratiquaient couramment au Champ de Mars. Virgile, qui en fait un tableau rapide, y avait sans doute plus d'une fois assisté. Un messager va annoncer au roi que des hommes d'une taille gigantesque dans un costume inconnu ([6]) sont là. Celui-ci les fait introduire et s'assied sur le trône de ses aïeux ([7]).

Virgile a intercalé ([8]) ici une description du palais de Latinus, dont l'intérêt pour nous est de constater comment il procédait pour faire de la préhistoire. Là où il n'avait pas de renseignement — et il n'en avait pas sur le palais de Latinus —, il vieillissait le présent en l'agrandissant pour l'accommoder à la dignité supposée des âges héroïques. D'abord la physionomie générale de l'édifice : il est auguste ([9]), gigantesque, il s'élève sur cent colonnes, hyperbole chère à Virgile, et est entouré de bois sacrés ([10]) ; c'est l'ancienne *regia* de Picus ; rien n'autorise à affirmer que Virgile ait pensé au palais d'Auguste sur le Palatin. Ensuite sa destination : c'est là que les rois inaugurent leur avènement en prenant le sceptre et les faisceaux, attributs consacrés des rois romains ; c'est un temple qui sert de curie ([11]) ; c'est là qu'après l'immolation du bélier les pères de famille — il y avait donc déjà une espèce de sénat — venaient s'asseoir pour le banquet sacré. Puis sa décoration sculpturale : on voyait au vestibule les statues en bois de cèdre d'Italus, l'éponyme de l'Italie, de Sabinus le vigneron avec sa famille, l'éponyme des Sabins, du vieux Saturne, de Janus à deux faces, d'autres rois aborigènes et des guerriers morts pour la patrie ([12]) ; rien n'autorise à penser que Virgile ait vu les statues des grands hommes en appareil triomphal qu'Auguste avait fait placer sous les deux portiques de son forum ; les mots *auorum* 177, *sub imagine* 179, *imago* 180, éveillent nettement l'idée des images des ancêtres, qu'on voyait dans l'atrium des grandes maisons romaines. En outre sa décoration ornementale : au montant des portes sacrées chars conquis, haches, aigrettes de casques, fermetures colossales des

portes, javelots, boucliers, éperons de navires ; ce sont des trophées comme il y en avait dans les temples et dans les grandes maisons romaines. Enfin retour à la décoration sculpturale : Picus lui-même était représenté assis avec le *lituus* de Quirinus, la *trabea*, vêtement archaïque de Quirinus, des rois [1], des cavaliers [2], et portant l'*Ancile* tombé du ciel ; il était ainsi une sorte de prototype de Quirinus ; c'est lui que Circé son épouse a changé en pivert, parce qu'elle était éprise de lui et qu'elle ne voulait que personne pût le lui prendre [3]. Tel est le temple dans lequel Latinus reçoit les Troyens.

Il leur adresse le premier la parole — *prior* 194 —, ce qui est une prévenance et une marque de bienveillance, et il leur fait un discours dont Virgile à son ordinaire caractérise le ton — *placido... ore* [4] 194 —, ton calme et paisible, comme il convient à un roi, à un vieillard, aux circonstances ; c'est un discours d'affaires bref et complet, objectif et conciliant. Latinus leur donne tout de suite leur nom *Dardanidae* 195, ce qui leur montre qu'ils sont en pays de connaissance ; il s'en est enquis avant de les recevoir et ce nom a éveillé chez lui les souvenirs qu'il mentionne plus loin. Il leur demande ce qu'ils viennent chercher [5] et ce qui les amène, après avoir tant navigué [6], erreur de route ou tempête [7], accidents fréquents en pleine mer. En tout cas, il les engage à accepter l'hospitalité et à faire connaissance avec les Latins, peuple de Saturne, qui pratique l'équité non par la contrainte des lois, mais naturellement et en suivant les traditions de cet ancien dieu. Il rappelle alors, parce que cela est honorable pour eux, ce que les vieillards des Aurunques considérés comme le plus ancien peuple de l'Italie lui ont rapporté de Dardanus, originaire de Corythus en Étrurie, qui est allé en Phrygie et à Samothrace ; maintenant il est divinisé [8] ; c'est donc pour eux un ancêtre glorieux.

Cet accueil rappelle de très près, avec la différence des circonstances, l'accueil fait au Ier livre par Didon aux Troyens ; nous retrouvons, outre l'offre de l'hospitalité, le motif que les Troyens ne sont des étrangers nulle part et que leur histoire est connue partout, et des identités de termes qui prouvent qu'en écrivant le passage Virgile avait le précédent sous les yeux [9]. Ce qui accentue la ressemblance, c'est que, comme au Ier livre, c'est Ilioneus qui est le porte-parole des Troyens ; son discours, tout en étant adapté aux temps et aux lieux, reproduit en partie celui qu'il a tenu à Didon ; il est du reste dans une note analogue ; moins le pathétique que la situation ne comportait pas, digne, mesuré, d'une ordonnance parfaite. Après un mot respectueux à l'égard de Latinus — *Rex, genus egregium Fauni* [10] 213 —, il répond avec précision à sa question [11] ; ce n'est ni par suite d'une

tempête, ni pour s'être trompés de route, mais par un parti-pris délibéré que les Troyens ont abordé dans son pays (1). Il présente alors ceux-ci sous le jour le plus honorable : chassés du plus grand royaume qu'aperçut le soleil (2), descendant par Dardanus de Jupiter, ils viennent à lui de la part d'Enée leur roi. De leurs malheurs il fait une peinture grandiose ; c'est un effroyable cataclysme qui a mis aux prises l'Europe et l'Asie (3) et qui est connu jusqu'aux confins de l'univers (4) ; il reprend ainsi avec emphase ce que Latinus avait laissé entendre. Il expose alors avec netteté ce que demandent les Troyens, très modestes dans leurs ambitions (5) : un emplacement de proportions réduites sur le rivage, où ils ne nuiront à personne, pour y installer leurs dieux, et la jouissance de l'eau et de l'air, qui sont communs à tous. Il s'agit maintenant de relever aux yeux de Latinus des gens qui se présentent en suppliants (6) : c'est une chose dont Ilioneus s'acquitte avec la mesure et la fermeté que Virgile aime à lui prêter ; les Troyens honoreront son royaume et seront reconnaissants (7) ; l'Ausonie n'aura pas à regretter de les avoir reçus dans son sein (8). Il ajoute, non sans exagération, que beaucoup de peuples ont voulu se les adjoindre (9) : mais l'arrêt impérieux des destins et les ordres grandioses d'Apollon les ont conduits dans le pays où est né Dardanus et où il les rappelle (10). Ainsi les Troyens ne sont pas des aventuriers qui viennent par hasard se fixer en Italie ; c'est une branche de la famille italienne qui regagne sa patrie. C'est là l'idée fondamentale qui domine l'*Enéide* ; grâce à la légende de Dardanus, Virgile a pu présenter la fusion des deux nations comme une chose toute naturelle, la mention de cette légende ayant du reste été suggérée obligeamment par Latinus à Ilioneus. Celui-ci énumère alors les cadeaux qu'il est chargé de remettre : la coupe d'or dont se servait pour ses libations Anchise — dont le souvenir reparaît encore une fois —, le costume officiel que portait Priam quand il rendait la justice, sceptre, tiare, étoffes travaillées par les femmes d'Ilion (11).

Après ce discours, Latinus reste quelques instants immobile, les yeux fixés sur le sol, méditatif ; il est moins sensible aux cadeaux (12) qu'à l'oracle de l'antique Faunus, dont les termes mêmes lui reviennent à l'esprit et la désignation du gendre étranger annoncé par les destins, qui partagera le pouvoir avec lui et dont les descendants hors de pair règneront sur l'univers entier (13). Enfin il prend son parti et son état d'âme est joyeux — *laetus* 259 — ; ce n'est pas sans dessein qu'un peu plus loin Énée lui aussi est représenté comme joyeux — *laetum Aenean* 288 — ; ainsi, en ce qui concerne les sentiments, tous deux sont à l'unisson. Latinus commence, suivant l'usage romain (14),

par souhaiter que les dieux favorisent ses vues et confirment leur augure ; avec cette brièveté qui caractérise chez Virgile la parole royale, il accorde aux Troyens leurs demandes et, accueillant avec urbanité leurs cadeaux, il leur annonce que sa générosité dépassera leurs désirs et leur rendra l'opulence de Troie (1) ; ainsi la fortune leur est plus favorable qu'il n'osaient l'espérer et leurs vœux se trouvent plus que comblés. Avec une cordialité inattendue, Latinus, de son côté, demande qu'Énée se rende auprès de lui ; il le recevra en ami ; des poignées de main scelleront la paix (2). Enfin il charge les députés de lui dire qu'il a une fille, que cette fille, ni l'oracle de son père ni les prodiges célestes ne lui permettent de la donner en mariage à quelqu'un du pays, que le Latium doit attendre des gendres étrangers, dont la descendance couvrira le nom latin de gloire ; il croit qu'Énée est désigné et désire ne pas se tromper. Ensuite, pour ne pas demeurer en reste des cadeaux qu'il a reçus, parmi les trois cents chevaux magnifiques de ses écuries (3), il en choisit cent destinés aux ambassadeurs ; ces chevaux ont des housses de pourpre brodées d'or, des colliers d'or, des mors d'or. L'opulence fascinait Virgile qui la considérait comme l'accompagnement nécessaire de la royauté (4) et pour qui elle se résumait dans la profusion conventionnelle de la pourpre et de l'or. A Énée il envoie un char, avec deux coursiers merveilleux (5) obtenus par Circé (6), encore une fois mentionnée, d'un croisement furtif avec les chevaux du Soleil (7). Les députés s'en retournent en rapportant avec eux la paix (8).

Telle est cette scène largement développée et qui devait l'être puisque c'est la rupture des conventions formulées ici qui fournira la matière de ce qui suit. Les deux personnages en présence sont des hommes de sens rassis, d'esprit réfléchi, qui s'expriment posément avec une certaine solennité, dont toutes les paroles ont une portée. Ils sont honnêtes et loyaux, n'envisagent que la justice et l'intérêt des parties en cause ; ce sont des personnages importants, habitués à l'opulence, de bonne éducation et de bonnes manières, dans lesquels les hautes classes de la société romaine devaient prendre plaisir à se retrouver. C'est de la convention très noble, mais c'est de la convention.

Quant à la suite des événements, tout paraît s'arranger au mieux pour les Troyens ; leurs souhaits s'accomplissent et au-delà ; aucun nuage n'apparaît à l'horizon ; arrivés au pays qui leur est assigné par le destin, ils sont accueillis pacifiquement par Latinus et Énée va épouser Lavinia.

Monologue de Junon. Evocation d'Allectô (286-340). — **7.** Brusque-

ment — *Ecce autem* 286 — se produit une péripétie effroyable : l'*Enéide* joint aux procédés de l'épopée ceux de la tragédie. Aux scènes paisibles d'arrangement des choses suivant les désirs des intéressés, de l'ordre réalisé par l'accomplissement du destin et des volontés des dieux, de la peinture des bons sentiments, succèdent des scènes de violence et de fureur, de trouble apporté dans les esprits et dans les actes, de bouleversement désordonné, la peinture des sentiments les plus pervers et les plus atroces. Junon étant le mauvais génie des Troyens, il fallait qu'elle le fût jusqu'au bout ; c'est le sujet même de l'*Enéide* ; mais son intervention ici n'est que le doublet de celle du Ier livre. Comme au Ier livre, elle apparaît pour tout bouleverser, s'excite dans un monologue conçu dans le même esprit qu'au Ier livre, présentant les mêmes mouvements de passion et jusqu'aux mêmes raisonnements, cherche et trouve un instrument qui satisfasse sa colère. J'ai déjà signalé des rapports entre le début de la première partie du poème et celui de la seconde ; ici la ressemblance s'accuse ; est-ce pauvreté de moyens ou recherche de l'effet insistant de la répétition ? En tout cas nous éprouvons nettement la sensation fâcheuse du recommencement. Au lieu d'inventer de l'inédit, Virgile reprend des procédés déjà employés ; toute la nouveauté, c'est qu'il enchérit, qu'au lieu d'Éole, divinité secondaire sans méchanceté personnelle, il met en scène la Furie Allectô, expression de la rage infernale, qu'il représente Junon comme particulièrement odieuse, malfaisante et, sûre de la défaite finale, faisant le mal pour le mal. Cela ne suffit pas pour écarter l'impression que l'originalité manque et que Virgile nous remet sous les yeux quelque chose de déjà vu.

Au Ier livre il ne nous dit pas d'où Junon aperçoit la flotte troyenne quittant la Sicile ; ici il est plus précis : elle revient d'Argos, elle est en plein ciel, sur son char et à la hauteur du cap Pachynum [1]. Elle voit Énée qui est joyeux — *laetum* [2] 288 — et ses navires. On a débarqué ; on commence à bâtir [3]. Les mots *Saeua Iouis conjunx* 287 marquent de quel esprit elle est animée, *stetit acri fixa dolore* 291 les sentiments qu'elle éprouve à ce qu'elle voit, *quassans caput* 292 son dépit ; *haec effundit pectore dicta* 292 caractérise le ton du monologue, qui est un débordement, une explosion. Suivant l'usage de Virgile, la passion n'exclut point la logique et l'ordre lucide des pensées. Elle constate avec colère que cette race maudite, dont les destins sont contraires aux siens [4], a échappé à l'incendie et à la destruction de Troie [5]. Elle atteste pourtant avec une amère ironie que ce n'est pas sa haine qui a faibli et elle énumère tout ce qu'elle a fait pour les perdre en donnant à ses tentatives un caractère de violence inlas-

sable et continue que ne justifie pas complètement le texte de l'*Enéide* tel que nous le possédons (1) ; elle est contrainte d'avouer qu'elle n'a réussi à rien ; les Troyens sont maintenant à l'abri des fureurs de la mer et des siennes. Ici le monologue rejoint directement celui du Ier livre ; nous retrouvons le raisonnement mythologique *a fortiori* : des divinités inférieures ont eu la liberté de se venger de leurs ennemis pour des peccadilles (2) ; elle, l'épouse puissante de Jupiter (3), est vaincue par Énée (4) ; la seule différence, c'est qu'ici Mars et les Lapithes, Diane et Calydon remplacent Pallas et Ajax. Elle déclare pourtant qu'elle n'abandonnera pas la partie ; elle cherchera des secours pour subvenir à son impuissance ; elle s'adressera à l'enfer. Depuis le Ier livre l'action a marché : au Ier livre, Junon pouvait encore espérer que le destin ne lui était pas absolument contraire ; maintenant elle est fixée ; elle sait qu'il est impossible d'empêcher les Troyens de s'établir en Italie et Énée d'épouser Lavinia (5). Elle aura au moins le plaisir malsain de traîner les choses en longueur et elle se repaît par avance du spectacle des horreurs qu'elle va déchaîner : anéantissement des deux peuples, qui paieront l'accord du gendre et du beau-père, le sang Troyen et Rutule offert en dot à Lavinia, Bellone présidant à son mariage, Vénus enceinte d'une torche et ayant accouché d'un nouveau Pâris. Junon, consciente de son impuissance, sacrifiant tout à sa rage forcenée, faisant étalage de scélératesse, est devenue abominable ; c'est là la progression du VIIe livre sur le Ier.

Comme au Ier livre, elle passe immédiatement de la parole à l'action, descend effroyable sur la terre, fait sortir des ténèbres infernales, sans que Virgile nous dise comment, la Furie Allectô, monstre approprié pour servir d'instrument à Junon, aussi épouvantable au moral qu'au physique ; son objet favori c'est la guerre (6), c'est la colère (7), ce sont les attaques sournoises, les accusations qui nuisent. Elle répugne même à Pluton (8), même à ses sœurs Tartaréennes ; tant elle se métamorphose, tant elle revêt de formes atroces, tant elle est noire et pullule de serpents (9). Quand Junon s'était adressée à Éole, elle lui avait promis une récompense ; cela n'est pas nécessaire avec Allectô qui fait le mal pour le mal et qui est trop heureuse quand on lui en offre l'occasion ; l'attrait de la mauvaise besogne lui suffit ; il n'y a qu'à l'exciter — *his acuit uerbis* 330 —. Elle lui demande son concours d'un ton impératif en lui indiquant le besoin qu'elle en a : sauver sa réputation, et le but à poursuivre : empêcher le mariage d'Énée avec Lavinia et l'établissement des Troyens en Italie ; comme elle avait flatté Éole en rappelant sa puissance, elle flatte Allectô en énumérant tout ce dont elle est capable : armer les frères les uns

contre les autres, bouleverser les familles par la haine, introduire dans les maisons les coups et les torches funèbres ; elle a mille noms, mille moyens de nuire ; c'est une sorte de litanie, mais ce n'est pas simplement une litanie ; tous ces résultats de la perversité, nous allons les voir se produire les uns après les autres (1) ; les compliments de Junon sont un programme ; elle termine en s'en remettant à la fécondité de son invention et elle lui trace sa tâche immédiate : rompre la paix conclue (2), trouver des prétextes à la guerre, faire en sorte que la jeunesse coure aux armes (3).

Allectô et Amata (341-405). — **8.** Pas plus que ne l'avait fait Éole au Ier livre, Allectô ne répond à Junon ; l'inférieur ne réplique pas, il obéit ; elle se met immédiatement à l'œuvre ; avec des moyens divers le but est unique : faire perdre la raison à tout le monde. L'intention bien nette de Virgile est de montrer que la guerre entre Troyens et Italiens ne peut être que l'effet d'un égarement furieux ; elle ne saurait se justifier raisonnablement ; si l'on eût gardé son sang-froid, elle n'aurait pas eu lieu.

Infectée du venin de la Gorgone — elle n'est empoisonneuse que parce qu'elle est elle-même empoisonnée —, Allectô va d'abord au palais de Latinus — *Principio* 342 — ; elle a son plan : son imagination féconde — *fecundum... pectus* 338 — va lui suggérer trois stratagèmes ; elle se porte sans bruit au seuil de l'appartement d'Amata (4) ; là elle trouve le terrain préparé ; Amata est femme ; elle est, par suite de l'arrivée des Troyens et de la remise en question du mariage de Turnus, dévorée d'inquiétude et de colère. Comme au Ier livre à propos de Didon, c'est une cause surnaturelle qui va agir ;mais cette cause extérieure, qu'emploie Virgile parce que c'est une machine épique dont il n'ose pas se libérer, agira dans le sens même où la poussent ses propres sentiments qui sans cela suffiraient ; il y a un développement interne parallèle. Comme au Ier livre, c'est par un contact matériel que s'insinue le venin, mais d'une façon plus compliquée et plus bizarre. Allectô détache de sa chevelure bleu sombre un serpent (5) qu'elle jette au cœur d'Amata et l'influence de ce serpent est décrite avec élégance et subtilité. Il se glisse entre sa peau et ses vêtements en insufflant son venin, devient le collier de son cou, le ruban de ses bandelettes (6), le lien de sa chevelure. L'influence ne se fait sentir que graduellement, c'est-à-dire, que psychologiquement, Amata n'arrive pas tout de suite au paroxysme. Elle va d'abord trouver Latinus et lui parle sans violence — *Mollius* 357 —, comme ferait toute mère à sa place, et en pleurant — *lacrimans* 358 — ; aucune trace de trouble mental ; son discours est habile, persuasif ; elle s'adresse d'abord aux

sentiments de Latinus ; par pitié, il ne donnera pas sa fille à un perfide brigand, qui s'en ira au premier souffle du vent du Nord [1], à un ravisseur comme Pâris [2]. Elle fait ensuite appel à sa loyauté, à son esprit de famille, argument très fort auprès d'un homme d'une haute moralité comme Latinus : il a des engagements envers Turnus, son propre neveu [3]. Enfin elle raisonne et elle ne raisonne pas mal ; tout oracle peut s'interpréter : si Faunus et les dieux réclament positivement un gendre étranger, Turnus en est un puisqu'il descend de Danaé, fille d'Acrisius, petite fille d'Inachus rois d'Argos [4].

Latinus reste inflexible ; alors l'empoisonnement par le serpent pénètre Amata tout entière ; en d'autres termes, ayant échoué par la douceur, elle perd tout son sang-froid et le refus subi la remplit de fureur : elle erre en proie au délire par la ville immense [5] ; puis pareille à la toupie [6] à laquelle les enfants font décrire un grand cercle dans les atriums vides [7] et qu'ils font marcher avec le fouet, elle parcourt les villes voisines et les peuples belliqueux [8] ; la comparaison a pour but de montrer qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même et qu'elle n'est qu'un jouet entre les mains de la Furie ; ainsi le caractère familier de la comparaison est voulu et significatif ; Amata n'est plus qu'un instrument passif. En effet Allectô la tient sous la domination d'un délire qui n'est pas le délire bachique mais qui en prend la forme [9]. Ne se connaissant plus, ne reculant plus devant rien, elle s'enfuit et va cacher sa fille dans les montagnes boisées ; elle pousse l'exclamation bachique *Euhoe Bacche* 389, crie que Bacchus est seul digne d'elle [10], que c'est pour lui qu'elle prend le thyrse flexible, qu'elle exécute les danses sacrées, qu'elle entretient sa chevelure qu'elle lui dédie [11]. Le bruit de la tentative d'Amata se répand ; les autres mères de familles sont prises de la même fureur et vont se joindre à elle. Virgile décrit leurs transports en s'inspirant des *Bacchantes* d'Euripide. Au milieu d'elles [12] Amata brandissant une torche, les yeux injectés de sang [13], proclame d'une voix farouche le mariage de sa fille avec Turnus et supplie les femmes Latines de défendre avec elle les droits des mères [14].

Le résultat obtenu c'est que la maison de Latinus où régnaient le calme, la sagesse pondérée et prévoyante, est maintenant bouleversée et [15] que les plans judicieux du vieux roi sont irrémédiablement compromis ; ceci pour la suite et pour la mise en œuvre de l'action ; quant à l'intention et à l'effet poétique, Virgile s'est proposé de rendre, en l'empruntant aux *Bacchantes* d'Euripide, le pittoresque échevelé des orgies et il a réussi à donner un tableau plein de chaleur, de couleur et de mouvement.

Allectô et Turnus (406-474). — **9.** Satisfaite de sa besogne — elle a commencé à exciter la folie furieuse — et agissant méthodiquement, la déesse lugubre s'élève sur ses ailes sombres (1), et se transporte à Ardée dont Virgile mentionne la fondation par des émigrants Argiens sous la conduite de Danaé (2), la grandeur passée, la décadence actuelle. Il est minuit et Turnus dort dans sa haute demeure (3). La scène qui suit est une scène d'hypnose, où, tout endormi qu'il est, Turnus voit pourtant, entend et parle. Allectô, dépouillant la Furie qu'elle est, prend la forme de la vieille Calybé (4), prêtresse de Junon (5) dont la décrépitude est décrite en termes énergiques et pittoresques, et se présente à Turnus. Virgile s'est préoccupé de rendre son action sur Turnus, quoique le résultat soit le même, différente de son action sur Amata. Le discours qu'elle lui tient est admirablement approprié pour avoir prise sur un jeune homme — *iuueni* (6) 420 — et l'exaspérer. Sous les apparences d'une curiosité compatissante, elle lui demande s'il renonce aù fruit de ses peines (7) et laissera le sceptre qui lui appartient passer aux mains des émigrants Dardaniens. Elle lui annonce crûment que Latinus lui refuse sa fille et préfère un héritier étranger (8). Avec une ironie qui doit lui être sensible — les jeunes gens n'aiment pas qu'on se moque d'eux —, elle l'engage à continuer à combattre les Tyrrhéniens pour assurer la paix aux Latins (9). Prenant alors le ton sérieux, elle lui déclare qu'elle vient au nom de Junon toute-puissante qui lui est apparue pendant son sommeil, qui l'a chargée de lui transmettre ces paroles ; au nom des puissances célestes, elle lui enjoint de mobiliser joyeusement son armée — *laetus* 430, c'est la guerre fraîche et joyeuse —, de brûler les navires Phrygiens (10) entrés dans le beau fleuve du Tibre (11) et de contraindre, en faisant au besoin sentir la force de ses armes, le roi Latinus à tenir ses engagements.

Si bien imaginé qu'il soit, le discours ne produit pas l'effet attendu parce que Turnus voit un contraste ridicule entre l'accent belliqueux des paroles et l'aspect pacifique et sénile du personnage. Turnus lui renvoie donc son ironie (12) : il n'ignore pas qu'une flotte est entrée dans l'embouchure du Tibre (13) ; mais il met sur le compte de la décrépitude pusillanime les craintes de la pseudo-Calybé, qu'il renvoie rudement à ses occupations cultuelles en lui rappelant avec fierté que c'est aux hommes qu'il appartient de faire la guerre ou la paix et qu'ils ne failliront point à leur devoir (14). Allectô dans tout ceci n'est qu'un instrument ; mais par son caractère elle est si bien appropriée à la tâche qu'il lui semble qu'elle travaille pour son propre compte. Il en résulte qu'elle ressent personnellement l'outrage et entre tout de bon en colère (15). Et de ceci résulte une scène violente

et terrible ; Turnus tremble [1], ses yeux deviennent fixes : l'Erinys a repris sa forme, ses hydres sifflent, elle est énorme [2] ; elle lui lance des regards de flamme ; dans son trouble, il veut parler, elle le repousse, dresse deux serpents sur sa tête, fait sonner ses fouets ; répétant avec rage l'outrage qu'elle vient de recevoir, elle se révèle comme l'une des Furies, comme portant dans ses mains la guerre et la mort [3] et jette à Turnus une torche fumante qui se fixe à sa poitrine [4]. Turnus se réveille en proie à une frayeur indicible — *ingens pauor* 458 —, couvert de sueur ; il a perdu la raison, il réclame, cherche des armes [5], est saisi de folie guerrière et de colère, et le bouleversement de son âme [6] est rendu par une comparaison avec l'eau qui bout sur le feu, comparaison que Virgile orne de toutes les élégances de son style [7]. Si transporté de fureur que soit Turnus, il a conservé toute sa lucidité ; sa résolution est immédiatement arrêtée : envoyer une ambassade [8] à Latinus pour réclamer l'exécution de ses engagements, prendre des mesures pour chasser l'ennemi ; il ne considère point comme une tâche au-dessus de ses forces de mener la guerre à la fois contre les Troyens et les Latins. A sa voix, les Rutules s'arment, touchés les uns par sa beauté et sa jeunesse, d'autres par la noblesse de sa race, d'autres par sa vaillance. Tout cela est très spontané, très vivant et rend Turnus très sympathique ; au point de vue de l'art, ce n'est peut-être pas très adroit, puisqu'il est le héros sacrifié. On se demande si Virgile lui-même n'avait pas un faible pour lui et ne le préférait pas en secret à « son Énée », comme il disait.

Allectô et la chasse d'Iule (475-539). — **10.** Ce ne sont encore là que des préparatifs ; il fallait en venir à l'acte décisif d'où devait sortir la guerre. Allectô invente un nouveau stratagème, c'est le troisième [9]. Quittant Turnus qui communique aux Rutules son audace [10], elle se transporte sur le rivage où Iule se livrait au plaisir de la chasse [11] ; si l'on se rappelle l'attitude d'Iule pendant la chasse du IVe livre, on voit que Virgile s'applique à signaler son ardeur cynégétique en attendant mieux. La vierge du Cocyte [12] met les chiens sur la piste d'un cerf et leur inspire une véritable rage [13] ; c'est de là que sortira la guerre [14]. Ce cerf d'une grande beauté, à la ramure énorme — ceci explique la passion que met Iule à l'atteindre — était un cerf apprivoisé, élevé dans la maison de Tyrrhus [15], le chef des troupeaux du roi, par ses fils et par sa fille Silvia [16], qui en prenait un soin particulier, enguirlandait ses cornes, le peignait, le lavait dans l'eau pure, petit tableau d'une grâce maniérée où Virgile semble s'être inspiré d'un modèle Alexandrin. Habitué aux caresses, à la table de ses maîtres où il recevait des

friandises, le cerf errait le jour dans les bois et revenait le soir à la maison (1). Tandis que, se livrant à ses ébats, il se laissait emporter par le courant du Tibre (2), prenait le frais sur ses rives, les chiens le lèvent, Ascagne, transporté par la vue d'un si beau gibier (3) le blesse d'une flèche qui, dirigée par un dieu (4), l'atteint au flanc et au bas-ventre. L'animal s'enfuit ensanglanté chez ses maîtres, pleurant comme pleurent les cerfs (5). Silvia navrée appelle à l'aide ; secrètement excités par la Furie (6) les paysans accourent (7) avec des épieux brûlés par le bout, des massues (8) ; Tyrrhus les réunit, furieux et farouche, abandonnant le chêne qu'il était en train de fendre avec des coins (9).

Ici un effet d'une grande puissance : l'impitoyable déesse (10) monte sur le toit de l'étable (11), donne le signal d'alarme (12) aux pâtres, et sa voix tartaréenne s'enflant dans la trompe recourbée fait trembler toute l'étendue des bois, se fait entendre au loin jusqu'au lac de Diane à Némi, jusque dans les gorges des Apennins où coulent les eaux blanchâtres et sulfureuses du Nar (13), où le Velinus prend naissance ; l'impression est si formidable que les mères épouvantées pressent sur leur cœur leurs petits enfants (14). Les paysans se rassemblent en hâte et s'arment (15) ; les Troyens sortent du camp pour venir au secours d'Ascagne ; on se range en bataille (16) ; un véritable combat s'engage non plus avec de durs bâtons et des épieux passés au feu, mais avec le fer dont les deux tranchants coupent et Virgile décrit pittoresquement les épées qui se dressent en une noire moisson, et, sous le soleil, les reflets de l'airain montant vers les nuages (17) ; on dirait une mer frémissante, qui se gonfle sous le vent (18). L'aîné des fils de Tyrrhus, Almo (19) qui se trouve au premier rang, a la gorge percée par une flèche qui arrive en sifflant (20) ; il tombe étouffé par le sang ; beaucoup d'autres périssent ; le vieux Galaesus, le plus juste et en même temps le plus riche des propriétaires Ausoniens (21), est tué pendant qu'il s'interpose en faveur de la paix — ce dernier trait pour montrer que, si les Troyens n'ont pas cherché la guerre, les Latins ne l'ont pas voulue non plus — ; pour rendre la chose plus émouvante, Virgile a choisi deux victimes dont la mort est particulièrement déplorable, un enfant — *Almonem puerum* 575 — qui n'écoute que son courage et un bon vieillard pacifique, qui veut prévenir l'effusion du sang.

Le motif imaginé par Virgile pour rendre la guerre inévitable a été vivement et spirituellement critiqué par l'un des interlocuteurs des *Saturnales* de Macrobe, qui voit là une occasion de montrer combien Virgile est faible, quand il ne peut pas s'appuyer sur Homère

comme ici où il s'est donné bien de la peine pour accoucher de quelque chose de nouveau — *laboravit ad nouae rei partum.* Il fait sortir la guerre de la blessure d'un cerf et, la chose lui paraissant vraiment insignifiante et trop puérile — *leue nimisque puerile* —, il a exagéré l'exaspération des paysans, serviteurs de Latinus, qui ne devaient pas ignorer l'accord conclu par leur maître et attaquer son gendre. Persifflant le poète qui a fait descendre du ciel la plus grande des déesses, venir du Tartare la plus grande des Furies, jeter comme sur une scène de théâtre des serpents qui enfantent la folie, sortir de son palais une grande reine qui, sans souci de la pudeur matronale, court par la ville et s'enfuit dans les forêts en associant les autres matrones à ses insanités, le critique ajoute avec humour : « J'aimerais mieux que Virgile ici encore eût trouvé quelque chose à imiter chez Homère son modèle ou chez un autre Grec quelconque — *maluissem Maronem et in hac parte apud auctorem suum uel apud quemlibet Graecorum alium quod sequeretur habuisse.* » Il est bien certain que l'aventure du cerf doit être de l'invention de Virgile, puisque dans nos sources nous ne trouvons rien de pareil ; mais il faut se rendre compte de la difficulté qu'il trouvait à motiver la guerre et du but qu'il a poursuivi. Dans la légende, qu'il considérait comme de l'histoire et qu'il ne voulait pas modifier, les Troyens étaient représentés comme les agresseurs. Chez Caton, les Troyens après avoir été bien accueillis se livrent à des razzias et la guerre éclate ; ils se conduisent également en brigands chez Tite-Live, mais c'est immédiatement après le débarquement. Chez Denys d'Halicarnasse, ils s'établissent sur le territoire de Latinus sans demander aucune autorisation et s'emparent au détriment des habitants du voisinage de tout ce dont ils ont besoin pour construire leur ville. Virgile ne pouvait prêter aux Troyens des violences et un sans-gêne si contraires à l'honorabilité qu'il s'efforce à tout prix de leur attribuer. Il fallait pourtant, pour ne point s'écarter de l'histoire, que la guerre vînt de leur fait et s'il s'était décidé, contrairement aux sources, à imputer aux Latins la responsabilité des hostilités il n'eût pas gagné grand chose ; il ne voulait pas en effet représenter les Latins comme moins honnêtes et moins pacifiques que les Troyens, puisque les deux peuples étaient destinés finalement à s'unir pour n'en former qu'un seul. Dans ces conditions la chose était délicate ; la guerre devant éclater — sans quoi il n'y aurait pas eu d'*Enéide* —, et venir du côté des Troyens —, sans quoi il fallait rompre avec l'autorité des sources —, il était nécessaire qu'elle résultât d'une circonstance fortuite, d'une de ces bagarres qui anéantissent les meilleures intentions. La puérilité même du motif qu'on a reprochée à Virgile est peut-

être voulue : c'est un innocent, un enfant qui est la cause de tout le mal, c'est-à-dire qu'en somme le malheur se produit sans coupable. Quant à l'intervention de la Furie, on peut la trouver mélodramatique, mais le dessein de Virgile est clair : il atteste par là que la discorde entre les Troyens et les Latins, à qui leurs qualités mêmes et leur destinée imposaient de s'entendre, n'a été que la déplorable et absurde conséquence d'une machination infernale, qu'elle est due à un empoisonnement des esprits qui a enlevé aux intéressés la maîtrise d'eux-mêmes et le pouvoir de réfléchir, qui en a fait les victimes inconscientes des puissances du mal et des ténèbres. L'invention de Virgile résulte des lois mêmes de son poème, tel qu'il l'avait conçu.

Allectô retourne aux enfers (540-571). — **11.** Ce qui suit est de toute beauté. L'œuvre exécrable est accomplie : Allectô a tenu ses engagements [1] ; le sang répandu rend la guerre inévitable ; elle monte vers le ciel ; se tournant vers Junon, elle l'interpelle triomphante et lui rend ses comptes d'une voix superbe [2] : la rupture est faite, c'est la guerre [3] ; elle offre, si Junon y consent [4], de continuer, de mettre en feu [5] les contrées voisines et d'ameuter les habitants. Junon est satisfaite ; elle constate, avec une ironie féroce, dont Allectô vient de lui donner l'exemple, les résultats obtenus : la guerre ouverte, qui rend le mariage projeté difficile ; elle trouve que c'en est assez et elle paraît même un peu effrayée ; c'est le moyen ingénieux qu'a trouvé Virgile pour se débarrasser du monstre et pour laisser à Junon quelque chose à faire personnellement. Elle congédie donc la Furie — sans la remercier pas plus qu'elle ne lui a promis de récompense — ; elle craint que Jupiter ne veuille pas tolérer plus longtemps son séjour à l'air libre ; et elle se réserve d'agir à son tour au besoin. Allectô soulève ses ailes où sifflent les serpents [6] et gagne la vallée d'Ampsancte, chez les Hirpins ; en disant que cette vallée est célèbre, il laisse évidemment entendre qu'il la connaît bien ; c'est un de ces sites sauvages, mystérieux et romantiques qu'il a plusieurs fois décrits : au milieu d'une gorge étroite enserrée dans des montagnes couvertes de noires forêts, coule avec fracas sur des rochers un torrent qui tourbillonne ; il y a là une caverne formidable, soupirail de Dis, un gouffre colossal formé par une rupture des enfers [7], d'où s'exhale un air empesté. C'est là que s'enfonce la détestable Érinys dont le départ soulage la terre et le ciel. Tout cela est profondément impressionnant.

Mouvement populaire à Laurente. Junon ouvre le temple de la guerre (572-640). — **12.** Cependant Junon se préoccupe de parfaire ce qui a été si bien commencé [8]. Une manifestation mouvementée a

lieu à Laurente ; tous les pâtres se précipitent du champ de bataille dans la ville, apportant les cadavres des deux principales victimes de la bagarre, Almo et Galaesus, implorant les dieux, prenant Latinus à témoin. Turnus qui est là appuie leurs réclamations [1] et redouble la panique en déclarant qu'on appelle les Troyens au partage du trône, qu'on le chasse ; c'est la raison politique qu'il fait valoir et non son amour, qui n'intéresse que lui. Les maris des femmes entraînées par le délire pseudo-bachique [2] d'Amata veulent qu'on se batte. Contrairement aux destins, sous une influence divine malsaine [3], tous réclament la guerre et entourent le palais de Latinus. Celui-ci résiste d'abord comme un roc battu par les flots [4] ; enfin, sentant son impuissance [5], il fléchit sous le mauvais destin et sous l'ouragan en proclamant que ces violences sacrilèges seront punies et que Turnus court au-devant d'un lamentable châtiment ; il se résigne personnellement à avoir une vieillesse malheureuse, s'enferme dans son palais et abandonne la direction des événements.

On a reproché à Virgile la faiblesse de Latinus ; il est certain que ce vieillard manque d'énergie ; cela est regrettable au point de vue esthétique ; mais Virgile n'a pas voulu faire déclarer la guerre par les Latins, qui, à la fin du poème, n'auraient eu qu'à subir la loi des vainqueurs, tandis qu'il faut qu'ils traitent avec eux sur pied d'égalité. Grâce à l'abdication momentanée de Latinus — et c'est en cela qu'elle est très importante —, la responsabilité de la guerre retombe sur Turnus et sur les Rutules, qui, eux pâtiront ; les Latins sont simplement entraînés à leur suite et cela est adroitement combiné.

L'intervention d'Allectô a eu son plein effet ; elle a abouti à l'émeute, elle a porté dans les âmes la confusion et la rage forcenée ; on ne raisonne plus ; un vent de folie emporte toute sagesse, tout calcul et tout conseil prudent ; au lieu des riantes perspectives de paix, c'est l'horreur du carnage qu'on entrevoit ; il ne reste plus qu'un acte à accomplir, pour que nous entrions dans l'irréparable : Junon s'en charge. Virgile fait remonter ici jusqu'à l'antique Latium le rite religieux et solennel de l'ouverture du temple de Janus que les Romains pratiquaient en cas de guerre [6] et qui leur aurait été transmis par les Albains. Il décrit la double porte de la Guerre [7], et comme il a soin de nous prévenir qu'il lui donne son nom authentique — *sic nomine dicunt* 607 —, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne la dépeigne telle qu'elle existait à Rome et telle qu'il l'avait sous les yeux ; elle est consacrée par la religion entourée de la terreur qu'inspire l'impitoyable [8] Mars ; c'est une porte de prison ; cent barres d'airain — le chiffre est naturellement hyperbolique —, des ferrures indestruc-

tibles éternellement [1] la tiennent close et Janus ne quitte pas le seuil. Après la description de l'édifice vient celle de la cérémonie. Quand la guerre a été votée par le Sénat [2], le Consul, vêtu de la trabée de Quirinus serrée à la mode de Gabies [3], ouvre les battants qui grincent, appelle les combats, c'est-à-dire qu'il libère de son cachot le monstre de la guerre [4] ; la foule s'associe à cette évocation et les trompes d'airain font entendre de concert leurs sons rauques, pittoresque auditif menaçant et approprié à la situation. Virgile suppose évidemment qu'un temple de Janus tout pareil existait à Laurente ; c'est à Latinus qu'il appartenait de l'ouvrir et de déclarer la guerre aux Énéades ; il se refuse à cette besogne abominable [5]. Alors la reine des dieux descend du ciel, pousse les portes et les enfonce — — *rupit* [6] 622 — ; la violence du geste traduit sa fureur [7].

Apprêts guerriers (623-640). — **13.** L'Ausonie jusque-là pacifique [8] prend feu. Virgile dépeint l'éveil de l'activité guerrière en un tableau rapide fait de petits traits juxtaposés qui a de la vivacité et de l'éclat [9] ; d'abord l'agitation individuelle : les uns se préparent à partir à pied, les autres s'exercent furieusement à monter à cheval ; tous réclament des armes [10] ; les autres fourbissent boucliers et javelots et aiguisent les haches. Puis la fabrication régulière des armes dans des centres outillés pour cela ; Virgile en désigne cinq, sans qu'on sache exactement pourquoi il nomme ces villes plutôt que d'autres. Détails sur la fabrication : casques qui paraissent creusés dans du bois, boucliers faits avec des branches de saule enlacées [11] — ceci archaïque — ; cuirasses d'airain, jambières d'argent [12] — ceci métallique et plus moderne — ; les socs, les faux sont transformés en armes ; on retrempe les anciennes épées. Enfin, c'est la mise en marche des recrues : les clairons résonnent, le mot d'ordre circule ; l'un prend son casque dans sa main, un autre attelle ses chevaux, revêt sa cuirasse, ceint son épée [13]. On se plait à porter les étendards, à entendre le bruit des trompettes.

Invocation aux Muses. Catalogue des alliés de Turnus (641-817). — **14.** Le dénombrement des guerriers avant l'action était un motif épique consacré et que Virgile ne pouvait négliger. Il trouvait au deuxième chant de l'*Iliade* un modèle qu'il a imité, mais avec l'intention de faire autre chose et l'espoir que la comparaison faite par le lecteur tournerait à son avantage. Au lieu des deux Catalogues qui se suivent dans l'*Iliade*, il n'en a fait qu'un pour le moment, évitant ainsi la longueur et la monotonie. Il n'a pas dénombré les compagnons d'Énée ; il aurait pu le faire ; mais il ne savait rien sur leur compte ; il lui aurait fallu répéter une partie du Catalogue homérique ; or

l'imitation homérique n'est jamais chez lui l'emprunt pur et simple ; il n'a donc fait figurer ici que les alliés de Turnus, réservant pour plus tard les Étrusques, alliés d'Énée, qui lui ont fourni à lui aussi un Catalogue de navires. Il a utilisé une source d'intérêt qui manquait à son modèle ; il ne s'agissait pas pour lui de dresser une liste de noms propres, mais de faire revivre la physionomie de l'antique Italie, sur laquelle on n'avait que des connaissances très vagues et qui préoccupait la curiosité de ses contemporains ; les archéologues s'y employaient de leur mieux ; sa tâche était de ressusciter ce qui était mort et de le faire réapparaître en action. De plus, il s'est visiblement préoccupé d'échapper à l'uniformité ; il a construit les quatorze morceaux qui composent l'ensemble avec un certain nombre d'éléments fondamentaux : aspect, costume, armement, origine des chefs, traits légendaires ou historiques les concernant ; aspect, armement des peuplades auxquelles ils commandent, nature et force des contingents, évocation de villes tombées en décadence avec des épithètes qui se distinguent de celles d'Homère en ce qu'elles paraissent nées d'observations personnelles et capables de réveiller chez le lecteur romain des impressions ressenties sur les lieux mêmes ; ces éléments, Virgile les a disséminés et dosés dans les différents morceaux, de manière à rendre ceux-ci aussi dissemblables que possible. Enfin il a introduit le mouvement ; il a peint des troupes en marches, sans s'arrêter du reste à une conception unique et bien définie ; il aurait pu les représenter, ou quittant leur patrie, ou arrivant à Ardée, ou partant pour la guerre. Il y a un flottement entre ces trois conceptions ; mais nous sommes en présence d'hommes qui s'agitent. Sur ce point Virgile s'est inspiré du Catalogue des Argonautes d'Apollonios qui sont introduits par des verbes de mouvement.

L'invocation aux Muses en tête de l'ensemble était commandée par l'exemple de l'*Iliade* et est inspirée du modèle (1) ; elle a un accent patriotique particulier puisqu'il s'agit de mettre en scène les héros qui, dès cette époque, faisaient la gloire de l'Italie (2) ; ce n'est pas uniquement au temps de Rome qu'il y a eu de vaillants guerriers et ceux de la préhistoire sont les dignes prédécesseurs des grands hommes passés en revue par Anchise au VIe livre. Si Virgile demande aux Muses de le renseigner sur eux, ce n'est pas comme dans l'*Iliade* parce que les Muses savent tout et que les hommes n'ont que des connaissances vagues, mais parce qu'il s'agit de choses lointaines qu'il prétend reconstituer fidèlement.

Le premier qui entre en guerre — *init bellum* 647, terme de mouvement — et qui arme des troupes, c'est le rude Mézence, contempteur

des dieux ; auprès de lui son fils Lausus, le plus beau après Turnus (1), dompteur de chevaux, chasseur, commandant mille soldats d'Agylla, qui ne pourront conjurer sa mort, digne d'avoir un meilleur père. Le morceau est court, l'intérêt est dans le sentiment qui l'anime et la compassion qu'il appelle sur Lausus. Bien que Mézence et Lausus doivent jouer plus tard un rôle important, Virgile ne leur consacre ici que quelques mots, parce que ce n'est pas son habitude de faire un portrait détaillé de ses personnages avant qu'ils soient engagés dans l'action ; on se demande toutefois si, dès ce moment, il concevait Mézence tel qu'il l'a représenté dans la suite ; il n'est pas question qu'il ait été chassé de ses états ; le fait qu'il amène des soldats peut s'expliquer à la rigueur par le fait qu'un tyran même détrôné conserve des partisans, mais est pourtant plus naturel sans l'expulsion. Si Mézence se trouve ici en tête des ennemis d'Énée, c'est surtout pour le contraste : il est impie, Énée est pieux.

Après Mézence et Lausus — *Post hos* 655 —, est introduit Aventinus ; la transition semble indiquer que Virgile veut établir entre ses personnages un lien de succession. Aventinus a été imaginé par lui ; il est fils d'Hercule et beau comme son père ; il montre avec orgueil un char et des coursiers vainqueurs ; ceci sans doute parce que, suivant la légende, Hercule avait fondé les jeux Olympiques ; il est donc représenté comme un de ces princes fastueux, dont Pindare célèbre les triomphes hippiques ; il a sur son bouclier comme épisème l'hydre et les cent serpents (2) ; il est né dans la forêt de l'Aventin de la prêtresse Rhéa et d'Hercule, quand celui-ci vint aux champs de Laurente après avoir tué Géryon ; c'est là tout simplement une adaptation de la légende de Rhéa Silvia et de Mars (3) ; l'invention de Virgile ne va pas très loin et se borne à transposer. Ses compagnons sont armés du pilum, du dolon meurtrier, du poignard à lame non pas plate mais ronde et de la broche Sabellienne (4). Lui-même est à pied ; il a les épaules couvertes d'une peau de lion, celle du lion de Némée sans doute, dont les dents blanches encadrent sa tête ; avec l'hydre de son bouclier, c'est un musée vivant des souvenirs de son père ; c'est avec cet accoutrement qu'il entre dans son palais de roi (5). Le costume et l'aspect extérieur d'Aventinus, sa légende, l'armement de ses soldats, tels sont les trois éléments avec lesquels Virgile a construit le couplet.

La transition *tum* indique que Virgile continue la succession par numéros d'ordre ; il s'approprie la tradition courante, qui, avec des variantes, faisait venir en Italie les trois petits-fils du devin Amphiaraüs tué devant Thèbes, Tiburtus, Catillus, et Coras et leur attribuait

la fondation de Tibur, nommé d'après le frère aîné ; il n'invente donc pas et se borne à recueillir la légende de l'origine argienne de Tibur ; naturellement son but est d'enrôler dans l'armée de Turnus le plus de Grecs possible pour que la guerre conduite par Énée soit une sorte de prolongation de la guerre de Troie et que l'issue constitue une revanche ; mais la préhistoire n'est pas éloignée d'admettre qu'il y ait eu réellement des colonies pélasgiques dans les localités mentionnées par Virgile. Catillus et Coras sont présentés au moment où ils quittent Tibur [1]. Comme Tibur est sur une montagne boisée et que ce sont des cavaliers [2], ils sont comparés à deux centaures, fils de la nue, qui descendent fougueusement de l'Homolé et de l'Othrys neigeux, que laisse passer l'immense forêt et devant qui les branchages se brisent avec un grand fracas [3]. L'origine, l'élan impétueux des chefs suffisent à remplir ce bref couplet, où il n'est question ni de contingent, ni d'armement.

Ici, Virgile abandonne l'ordre de succession qu'il avait esquissé au début mais qu'il ne poursuit pas, et se contente d'une transition banale [4]. Pour la fondation de Préneste, il adopte la tradition qui l'attribuait non pas à Praenestes, fils de Latinus, petit-fils d'Ulysse et de Kirké, mais à Caeculus, héros italiote, dont il résume la légende, avec un procédé d'abréviation, qui suppose des lecteurs érudits : Caeculus est un roi fils de Vulcain, né au milieu des troupeaux, trouvé au foyer — Virgile ne dit pas lequel [5], la curiosité archéologique n'est point son fait —, ce qui paraît être une substitution secondaire à l'idée primitive de la fécondation par une étincelle du foyer. Caeculus est accompagné par une légion formée de paysans — *legio comitatur agrestis* 681 — ; il est donc représenté en marche vers le point de rassemblement ; c'est la première fois que nous rencontrons le mot romain de *legio* pour désigner l'armée et le fait que cette *legio* est composée de paysans est en accord avec la naissance de Caeculus aux champs. Nous ignorons à quelles sources a puisé Virgile pour constituer les circonscriptions territoriales qu'il attribue à ses personnages ; ici, il fait figurer cinq localités géographiques avec quelques épithètes pittoresquement caractéristiques ; puis il décrit l'armement des soldats dont la plupart lancent des balles de plomb, les autres ont deux javelots — c'est l'usage homérique — ; ils ont des bonnets roux de peau de loup, le pied gauche nu, le droit pris dans un soulier de cuir brut [6] ; tout cela est rustique. Origine merveilleuse du chef, description pittoresque des contrées qui lui obéissent, armement des soldats paysans, tels sont les traits qui ont servi à rédiger le couplet.

Messapus n'est introduit que par la conjonction *At* 691 ; il n'y a

aucun rapport entre lui et le Béotien Messapus qu'une tradition faisait venir dans la partie de l'Italie du Sud à laquelle il donna le nom de Messapie ; c'est donc un nom que Virgile a pris au hasard. Messapus est dompteur de chevaux (1), en qualité le fils de Neptune à qui le cheval était consacré ; il est invulnérable au fer et au feu. Il est représenté au moment où il appelle aux armes ses sujets déshabitués des combats (2), ce qui le montre en action et en mouvement .Virgile lui assigne comme royaume la partie de l'Étrurie qui se trouve sur la rive droite du Tibre, autour et à une certaine distance du mont Soracte. Ses soldats sont figurés en marche ; ils avancent en détachements égaux en nombre (3), chantant leur roi sur un rythme de marche : par leur belle ordonnance Virgile a voulu sans doute les opposer aux hordes paysannes que conduit Caeculus. Il les compare aux cygnes qui revenant de pâturer et volant parmi les nuages font retentir de leur chant le marais Asius et le fleuve, à une nuée d'oiseaux au chant rauque qui viennent de la haute mer au rivage (4). Traits constitutifs du morceau : origine divine de Messapus, mention d'un certain nombre de localités italiotes, bel aspect de troupes disciplinées.

Ecce 706, annonçant quelque chose d'imprévu est mis là pour la vivacité de l'exposition et pour souligner l'importance de ce qui suit ; Clausus, du sang antique des Sabins, amène un contingent nombreux et vaut à lui seul une armée ; c'est de lui que descend la tribu et la *gens* Claudia (5), les Sabins ayant été admis à Rome (6) ; il est représenté en marche, à la tête de ses troupes — *Agmen agens* 707 — ; Virgile décrit avec complaisance le pays des Sabins dont il n'énumère pas moins de dix-sept localités en insérant quelques épithètes spéciales et pittoresques, qui témoignent de la connaissance précise des lieux (7). Çà et là quelques mots de la langue technique militaire des Romains, *Cohors* 710, *classes* 716. De si vastes contrées fournissent naturellement des troupes exceptionnellement nombreuses ; elles sont pareilles aux flots que roule la mer de Libye au coucher d'Orion, au début de l'hiver, aux épis qui murissent lorsque le soleil commence à chauffer dans les plaines de l'Hermus et dans les champs de la Lycie. Les boucliers résonnent et la terre frémit sous les pas (8). Les deux traits constitutifs du morceau sont les détails historiques sur le chef et l'importance du contingent ; l'adjonction de l'élément Sabin a été un événement capital de l'histoire de Rome et lui a apporté des forces considérables ; c'est là-dessus que Virgile tient à insister.

Ensuite — *Hinc* 723 — est mentionné Halaesus ; c'est encore un Grec et — Virgile souligne ici la raison pour laquelle il enrôle tant de

Grecs dans l'armée de Turnus —, c'est un ennemi du nom Troyen — *Troiani nominis hostis* 723 — ; la guerre sur le sol italien est en partie une continuation de la lutte traditionnelle entre Grecs et Troyens ; mais cette fois ce sont les Troyens qui seront vainqueurs. Il attelle son char — *curru iungit... equos* 725 —, il est donc représenté au moment du départ et il entraîne avec lui mille nations — *Mille rapit populos* (1) 725 —, chiffre hyperbolique ; l'impétuosité de son allure, qui donne du mouvement au morceau est sans doute en rapport avec sa haine contre les Troyens. Les peuples auxquels il commande sont ceux qui habitent le rivage de la Campanie, depuis le pays des Auruniques jusqu'au-delà du Volturne en remontant dans l'intérieur des terres jusqu'à Calès et Saticula ; c'était une contrée d'anciennes colonies pélasgiques. D'après la légende la plus répandue, Halaesus était lui aussi un Argien, compagnon ou bâtard d'Agamemnon — *Agamemnonius* 723 —, venu en Italie après la mort de ce dernier. La tradition locale faisait de lui, par suite d'un jeu étymologique, le père de la race Falisque et le fondateur de Falerii ; il était célébré dans des chants indigènes (2), comme fils de Neptune ; en le localisant en Campanie, Virgile suit une source qui nous est inconnue ou peut-être donne un exemple de la liberté qu'il prend avec les noms propres (3). Comme armes, il donne aux Campaniens d'Halaesus des aclydes, que Servius ne connaît que par les livres et sur la nature desquelles on n'était pas d'accord (4), la *caetra*, bouclier de cuir porté par les Africains et les Espagnols (5) et, pour combattre de près, des épées avec un croc par en haut. La mention de la *caetra* est caractéristique du procédé archéologique de Virgile : il attribue aux Italiotes de la préhistoire ce qu'il sait de l'armement des peuples exotiques contemporains. Nationalité du chef, énumération de noms géographiques, détails d'armement, telles sont les données constitutives du morceau.

Les deux héros suivants sont introduits par une apostrophe de rhétorique. Oebalus, comme Aventinus, Caeculus, Messapus, n'est pas de race purement humaine étant fils d'une nymphe du Sebethus, petite rivière, qui coulait entre Naples et le Vésuve et de Télon, roi des Téléboens, qui était venu de Taphos, l'une des îles Échinades situées en face de l'Acarnanie, s'établir à Caprée. Oebalus avait étendu le royaume paternel en soumettant les peuples de la côte voisine. Le territoire que Virgile lui attribue fait suite en descendant vers le Sud à celui d'Halaesus et appartient encore à la Campanie ; c'était, suivant la tradition, un pays de colonisation pélasgique péloponnésienne (6). Il assigne à ces peuplades un armement très spécial, la *cateia* (7), trait que lançaient les Teutons — c'est encore le procédé qui consiste

à donner aux peuples préhistoriques les armes des peuples sauvages contemporains —, des boucliers et des *peltae* de bronze étincelant, ce qui est très archaïque et nous ramène, par-delà l'âge du fer, à celui du bronze. Légende du chef, énumération géographique, armement, tels sont les éléments du couplet.

Les transitions deviennent de plus en plus quelconques et prennent le caractère de simple addition — *Et te* 744, *quin et* 750, *Ibat et* 761 —, ce qui trahit le mode de fabrication du passage, fait de morceaux rédigés séparément et ajoutés mécaniquement. Avec Ufens (1), venu de Nersae (2) nous sommes ramenés au centre des Apennins, dans un pays limitrophe de celui des Sabins précédemment décrit, chez les Équicules, peuplade d'aspect sauvage — *horrida... gens* 746 —, cultivant, sans jamais quitter ses armes, un sol montagneux et dur, et complètant les maigres ressources qu'elle en tire par la chasse et le brigandage. C'est la peinture de ces montagnards farouches qui forme tout l'intérêt de ce bref couplet.

Du pays des Marses également dans les Apennins et contigu à celui des Équicules vient (3) un personnage caractérisé d'une façon très originale : Umbro, envoyé par le roi Archippus (4), est un prêtre guerrier comme il y en a dans l'*Iliade* et, par imitation, dans l'*Enéide* ; il porte sur son casque un rameau d'olivier ; il excelle à charmer les serpents les plus redoutables par ses incantations et en les maniant il guérit les blessures qu'ils font. Mais ni ses incantations, ni les herbes recueillies dans le pays des Marses ne l'ont préservé de la mort que lui réservait la lance d'Énée (5). Il a été pleuré par le bois d'Angitia (6), par le Fucin aux ondes transparentes, par les lacs limpides (7). Le morceau est exclusivement consacré à la caractéristique d'un personnage personnifiant les Marses suivant l'image que s'en faisait la poésie contemporaine d'Auguste, c'est-à-dire comme des magiciens invulnérables aux serpents dont leur pays était infesté et sachant les rendre inoffensifs. Il n'est pas question de contingent ni par suite d'armement.

C'est également à la mise en scène d'un personnage spécial, curieux par sa légende mais ne personnifiant pas un peuple réel, que répond le développement qui suit ; ce développement éclaire d'un jour curieux la direction d'esprit de Virgile et sa méthode dans ses études archéologiques. Diane était une divinité d'origine italienne qui avait un culte très fréquenté des Romains sur le mont Albain, à l'E. d'Aricie près d'un lac, le *speculum Dianae* : elle était adorée dans un bois, le célèbre *nemus Dianae* ; c'était une déesse des femmes et de la naissance, comme le montrent les objets votifs découverts dans les fouilles. Dans

le même bois était adorée une divinité secondaire, celle de la source qui le traversait, Egeria. Une divinité mâle, Virbius [1], servi par un *flamen Virbialis, CIL* X 1493, se rattachait au même culte qui se signalait par des usages typiques ; le prêtre *rex Nemorensis* était un esclave fugitif, qui, après avoir cueilli un rameau d'un arbre désigné, s'était mesuré en duel avec son prédécesseur et l'avait tué [2] ; l'accès du bois était interdit aux chevaux. Comme l'indique Servius, les érudits hellénisants de la fin de la république, rapprochant les duels sanglants de la Diane d'Aricie des usages barbares de l'Artémis Taurique, avaient identifié l'une avec l'autre, et l'interdiction aux chevaux d'entrer dans le bois fit qu'on identifia Virbius avec Hippolyte. Virgile, s'il avait voulu faire de la couleur locale spécifique, avait une belle occasion de décrire un culte italien antique : bien que l'*Enéide* soit faite en partie contre les Grecs, il s'est empressé d'adopter l'identification hellénique qui le défigure. Il raconte donc comment Hippolyte, par la perfidie de sa belle-mère périt, mis en pièces par ses chevaux [3], comment Diane qui l'aimait obtint d'Esculape qu'il le rappelât à la vie, comment Jupiter indigné de cette atteinte portée aux lois de la nature précipita Esculape dans les Enfers et comment Diane cacha Hippolyte dans le *lucus nemorensis* en le confiant à Égérie et en changeant son nom en celui de Virbius ; c'est en souvenir de la mort d'Hippolyte que les chevaux [4] sont exclus du temple de Diane et du bois. Virbius eut un fils du même nom [5] ; celui-ci, malgré le malheur arrivé à son père, aimait les chevaux ; il est représenté en marche — *Ibat* [6] 761 — pour rejoindre l'armée de Turnus ; c'est sur un char qu'il court à la guerre — *curruque... ruebat* [7] 782 —, terme de mouvement qui exprime toute la fougue de la jeunesse. Telle est l'histoire que le morceau expose en beaux vers ; il ne contient rien d'autre.

Il est naturel qu'à la fin de l'énumération des alliés figure Turnus ; comme il est au premier rang [8], armé, allant çà et là — *uertitur* 784 —, dépassant tout le monde de la tête [9] et suivi d'une nuée de fantassins [10], de bataillons armés du bouclier rond, pressés dans la plaine, on se le représente forcément comme marchant avec son armée ; pourtant il n'est pas encore temps d'aller à l'ennemi, puisque le rassemblement des contingents coalisés n'est pas encore opéré et il y a une lacune dans la conception Virgilienne. Quoi qu'il en soit, Virgile décrit sa belle prestance et certaines pièces magnifiques de son armure ; sur son casque élevé, à triple cimier, une Chimère vomit de sa gueule des flammes pareilles à celles de l'Etna ; plus le combat devient sanglant, plus elle rugit et plus les flammes funestes lui donnent un aspect farouche [11]. Son bouclier porte un épisème —

le seul qui soit mentionné avec celui d'Aventinus — ; c'est une scène colossale ciselée dans l'or : Io changée en vache et surveillée par Argus, tandis que l'Inachus, qui est là pour localiser le site, répand l'eau de son urne ; l'origine Argienne de Turnus est ainsi affirmée de nouveau. Virgile lui donne un vaste territoire qui va du pays des Aurunques jusqu'auTibre et qu'il désigne par douze noms propres. La personne et les armes de Turnus, une énumération géographique, sont les éléments du morceau.

Comme les vers 750-760 étaient consacrés exclusivement à la personne d'Umbro, les vers 803-817 le sont à la personne de Camilla et ne contiennent rien d'autre. Par la façon dont ils sont introduits, ils se signalent comme un couplet qui n'a pas encore trouvé sa juste place (1). Camilla représente la nation Volsque ; elle amène des escadrons de cavalerie étincelants d'airain (2). C'est une vierge guerrière (3), et elle excelle à la course (4) ; Virgile a donc réuni en elle le type des amazones comme Penthésilée, que les continuateurs de l'*Iliade* avaient appelées au secours de Troie et celui des jeunes filles mythologiques célèbres par leur agilité à la course, comme Atalante ; c'est un ornement très gracieux dont il a voulu enrichir son poème. La légèreté de Camilla est rendue par une imitation très poétique du passage où l'*Iliade* décrit celle des jeunes cavales merveilleuses nées de Borée et du troupeau d'Erichthonios (5). Sur son passage — *euntem* 813 ; elle est donc représentée en marche vers le lieu de rassemblement de l'armée —, elle excite l'admiration profonde, stupéfaite des jeunes gens et des femmes sortis des maisons, accourus des champs pour la voir (6) ; c'est une apparition de la grâce vaillante personnifiée, et comme Virgile est toujours d'avis que le luxe est un accompagnement indispensable de la beauté, il en fait une reine revêtant de pourpre ses épaules à la peau délicate et rattachant ses cheveux avec une fibule d'or ; elle porte un carquois Lycien et une lance faite de myrte pastoral. Le cadre du Catalogue ne lui permettait point de raconter son histoire, pas plus qu'il n'a raconté celle de Mézence. Toutefois on se demande comment, si son père a été chassé par ses sujets, elle a pu redevenir leur reine et être mise à la tête du contingent qu'ils forment. Il y a là quelque chose d'inexpliqué qui montre qu'au moment où il la présente Virgile n'avait peut-être pas encore définitivement arrêté dans son esprit les traits dont il composerait la réalité de son existence.

Virgile a résumé dans son Catalogue beaucoup de recherches et a essayé de lui donner une physionomie très originale ; il faut constater que peu de chose de cette originalité a passé dans les livres suivants

qui reposent sur le Catalogue ; il s'est appliqué à mettre sous nos yeux des peuplades italiotes différentes les unes des autres : les paysans de Caeculus ne ressemblent pas aux soldats strictement disciplinés de Messapus, les brigands Equicules aux magiciens Marses ; or, dans les quatre livres consacrés aux batailles, ces particularités ont disparu : tout se fond dans l'uniformité ; nous n'avons plus devant nous que des combattants analogues entre eux et pareils à ceux de l'*Iliade* ; pour soutenir l'intérêt, Virgile a accentué les dissemblances individuelles ; les dissemblances ethniques se sont effacées. De même, à côté d'armes qui étaient encore celles de ses contemporains, le *clipeus*, le *scutum*, le *pilum*, il en a été chercher d'autres chez les peuples étrangers qui lui paraissaient avoir un caractère archaïque ; mais il n'en connaissait que le nom et peut-être la forme ; il eût été fort embarrassé de peindre des combats recevant de leur emploi une figure spéciale ; aussi ne retrouvons-nous plus dans la suite les *aclydes*, la *cateia*, les *enses falcati* ; ce sont là des curiosités, confinées dans le Catalogue, et qui sont restées inutilisées ; on se bat dans l'*Enéide* comme dans l'*Iliade*, avec la lance, l'épée, les flèches, parfois avec des massues ou des pierres.

Les héros mentionnés au Catalogue n'ont pas tous plus tard l'importance pour laquelle ils semblent désignés (1). Sur les quatorze qui y sont nommés sans compter Turnus, trois seulement, Mézence, Lausus et Camilla sont vraiment des protagonistes. Messapus (2) est un brave guerrier, qui s'emploie activement dans tous les livres où l'on se bat, mais qui reste partout au second plan et n'est qu'une utilité. Quatre, Coras et Catillus (3), Halaesus (4) et Ufens (5) n'apparaissent que sporadiquement et sans action marquée sur les résultats. Trois, Clausus (6), Caeculus et Umbro (7) ne nous sont montrés qu'une fois sur le champ de bataille. Trois autres, Aventinus, Oebalus et Virbius ne figurent qu'au Catalogue ; il n'est pas question d'eux dans la suite.

Conclusion. — **15.** Le VIIe livre se compose de trois grands développements ayant chacun leur physionomie, les deux premiers violemment contrastés. Dans le premier, tout marche à souhait pour les Troyens qui paraissent arrivés définitivement et dans des conditions excellentes au terme de leurs peines. Une navigation favorable protégée par Neptune les conduit à l'embouchure du Tibre et l'aspect de la contrée est celui de la terre promise. Le pays où ils abordent a été disposé par la manifestation répétée de la volonté des dieux à les recevoir amicalement. Énée est le gendre pour lequel Latinus a été prévenu de réserver sa fille. Les Troyens débarquent sans encombre et

l'aventure des tables mangées à laquelle préside Jupiter leur révèle qu'ils ont atteint le but marqué par le destin à leurs pérégrinations. Ils se mettent en rapport par une ambassade solennelle avec Latinus, le roi du pays, qui fait immédiatement droit à leurs demandes modérées et qui, en offrant sa fille à Énée, est tout prêt à l'associer à son pouvoir ; tout s'achemine vers un accord pacifique avantageux pour les deux parties, pour les Troyens qui vont enfin retrouver une patrie, pour les Latins, qui, grâce à eux, vont connaître des destinées brillantes. Aucun point noir à l'horizon. Nous sommes sous l'empire d'impressions douces et paisibles. Nous sommes heureux de voir des gens honnêtes, loyaux, sympathiques, s'entendre dans la paix, pour un avenir de tranquillité et de justice.

Dans la seconde partie du livre, tout cela s'écroule. La haine de Junon, qui n'a jamais désarmé, vient tout bouleverser. Il y a, dans la façon dont cette inimitié se manifeste, comme un recommencement du Ier livre, dans les moyens qu'elle met en jeu quelque chose de mélodramatique : mais l'œuvre de la Furie dans la diversité des scènes qu'elle provoque, dans la puissance des effets, dans le progrès vers le dénouement fatal est intéressante à suivre : c'est d'abord l'empoisonnement secret et insensible d'Amata aboutissant d'abord à des efforts touchants et intimes pour préserver sa fille d'une union qu'elle abhorre, puis au délire échevelé qui ménage une peinture brillante des orgies bachiques ; c'est ensuite la tentative insidieuse auprès de Turnus, se transformant en une action violente d'aspect grandiose, qui le livre en proie à la fureur dévorante de la guerre ; enfin la chasse introduite par l'image gracieuse et maniérée du cerf apprivoisé s'assombrit dans une bagarre qui se transforme en un combat sanglant à l'appel sinistre et puissant de la Furie résonnant avec un accent infernal jusque dans les montagnes des Apennins. La Furie a le triomphe insolent et superbe. Junon elle-même n'ose pas l'employer davantage ; cependant l'émeute gronde autour du palais de Latinus, qui dans son impuissance se voile la face, et, pour couronner tout cela Junon, accomplit l'acte formidable dans son symbolisme de l'ouverture du temple de la Guerre. Sous l'effort des artisans du mal, une révolution s'est opérée dans les âmes ; aveuglées par la fureur, saisies de vertige, elles se précipitent vers l'irrémédiable ; toute raison, tout sang-froid a disparu ; c'est la course à l'abîme. Les belles espérances que nous avions conçues précédemment s'effondrent ; aux impressions aimables et calmes de tout à l'heure a succédé une angoisse pesante ; c'est l'enfer qui vient désoler la terre et qui prévaut contre le bien. Un frisson d'horreur s'empare de nous : nous entre-

voyons le carnage prochain, prédit au début du VIe livre par la Sibylle ; nous nous complaisions dans le spectacle de l'honnêteté franche et loyale des hommes ; nous sommes révoltés par la scélératesse des deux monstres divins, Junon qui, se sentant vaincue, se venge en sacrifiant des innocents, Allectô, sa détestable complice, qui assouvit sa rage perverse.

Enfin la Furie disparaît ; c'est un soulagement — *terras caelumque leuabat* 571 — ; la fin du livre est une fanfare guerrière ; la guerre se présente à nous, mais sous l'aspect brillant du début ; c'est la ruée de la jeunesse vaillante au combat, l'énergie qui va se déployer et qui s'enivre d'elle-même, l'éclat des armes, le mouvement, l'animation, un sentiment de puissance, les pas des bataillons qui font trembler le sol.

Au point de vue de la signification totale du poème, Virgile a été très adroit ; obligé par la légende historique et par les conditions de l'*Enéide* d'aboutir à la guerre, il l'a fait sortir d'un incident sans importance ; ni les Troyens, ni les Latins ne l'ont voulue ; elle est imposée ; c'est un de ces événements déplorables produits par une fatalité qui déjoue tous les calculs humains : il n'y a donc là qu'un malentendu passager, qui ne laissera point de trace et permettra aux Troyens et aux Latins, une fois l'orage dissipé, de revenir à l'accord désiré et de s'associer pour des destins communs. Par delà la construction de la forme de l'*Enéide*, l'intention fondamentale de Virgile dans le VIIe livre a été de nous révéler sous son aspect d'abord pacifique, ensuite guerrier, l'Italie telle qu'elle a dû exister aux premiers temps de son histoire. Passionné pour la gloire totale de son pays, il a ressuscité ce dont la grandeur romaine s'était faite, mais ce qu'elle avait en partie détruit ; il a soulevé le voile jeté par le temps sur ces époques lointaines et sous ce voile il a retrouvé une Italie vivante, agissante, et il l'a représentée suivant ses documents et son imagination.

Le VIIe livre ne nous apprend rien de bien nouveau sur Énée qui n'y joue pas un grand rôle ; son caractère reste stationnaire ; mais à côté de lui nous voyons poindre son rival, qui est jeune, audacieux, qui défend ses droits et son bonheur contre un intrus, qui n'accepte pas le destin qui va l'écraser et se prépare allègrement à la lutte. Il est sympathique à ses compagnons, aux Ausoniens, qui se réunissent autour de lui, à nous-mêmes parce qu'il a humainement raison et que nous sommes des hommes. Bien des lecteurs romains, qui ne se laissaient pas hypnotiser par le point de vue patriotique ont dû sentir comme nous et peut-être Virgile lui-même.

Le VIIe livre offre des traces manifestes d'inachèvement. La des-

cription du palais de Latinus 170-193 n'a pas été ajustée avec assez d'exactitude au contexte et les traces de l'intercalation se laissent voir. La transition qui introduit le portrait de Camilla 803-817 montre qu'il n'est pas à sa place. Le discours d'Ilioneus à Latinus se termine par une tirade 243-248 qui a été mise en place sans que le dernier vers ait été achevé ; il en est de même de l'apostrophe d'Allectô à Turnus 452-455. Le livre offre en même temps des traces d'un commencement de révision ; il faut considérer comme des additions marginales non encore insérées dans le texte 128-129, à la fin des paroles prononcées par Énée après l'aventure des tables mangées, 438-439 dans la réponse de Turnus à la Furie, 664-665 dans le morceau sur Aventinus, 698-702 dans celui qui concerne Messapus, probablement 671 dans celui de Catillus et de Coras ; la question de savoir à laquelle des deux catégories appartiennent 759-760, à la fin du couplet sur Umbro reste douteuse. En tout cas le VII[e] livre a une physionomie spéciale puisqu'il n'a jamais été totalement achevé, mais que Virgile l'avait pourtant déjà relu pour en reprendre quelques détails.

NOTES DU CHAPITRE VIII

P 532. (1) 2 sq. *Aeternam*... famam Caieta dedisti ; Et nunc *seruat* honos sedem tuus ossaque *nomen* Hesperia in magna, si qua est ea gloria, signat — signat moins autorisé que signant s'impose ; c'est le nom du lieu qui marque l'emplacement des ossements : VI, 381, *Aeternumque* locus Palinuri *nomen* habebit, VI, 234 sq. Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo Dicitur *aeternumque* tenet per saecula *nomen*, cf., à propos du cénotaphe élevé à Déiphobe, VI, 507, Nomen et arma locum *seruant*. — 4, si qua est ea gloria a l'accent mélancolique qui convient à la situation ; même tournure, X, 828, si qua est ea cura. — 4, Hesperia in magna, I, 569, Hesperiam magnam, IV, 345, Italiam magnam, c'est une dominante.

P 533. (1) Serv., 4, Bene... interest funeri postquam ab inferis rediit, sicut interfuit antequam descenderet, ut medium actum ostenderet. C'est de parti pris que Virgile fait mourir ici la nourrice d'Énée, pour expliquer le nom de Caieta ; il avait à sa disposition une tradition différente, Serv., 1, Lectum tamen est in philologis in hoc loco classem Troianorum casu concrematam, unde Caieta dicta est, ἀπὸ τοῦ καίειν ; c'est de cette tradition qu'il s'est servi pour l'incendie partiel de la flotte en Sicile. — (2) 6 sq. Postquam alta quierunt Aequora donnent lieu à une observation intéressante sur la rédaction du morceau ; ils procèdent de la conception primitive d'après laquelle la traversée de Sicile en Italie avait lieu par gros temps, conception qui s'accuse au VIe livre, où Palinure raconte qu'il a été arraché de son banc de quart par une lame énorme ; mais cette conception, Virgile l'a modifiée et a remanié la fin du Ve livre en faisant intervenir Vénus qui obtient de Neptune un temps calme et une traversée facile. La protection de Neptune se fait sentir, V, 862 sq. et ici 21-24 ; 21-24 ont donc été introduits après le remaniement de la fin du Ve livre, mais la présence de 6 sq. atteste que le morceau a été écrit avant ce remaniement ; 21-24 sont adroitement rattachés à 20 ; ils pouvaient cependant manquer sans qu'on soupçonnât une lacune. — (3) 8 sq. Nec candida cursus Luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus : Ennius in *Melanippa* cité par Macrobe *Sat.*, VI, 4, 7, Lumine sic tremulo terra et caua caerula candent. Ennius est du reste supérieur à Virgile en opposant à la blancheur des rayons le bleu sombre des flots. — (4) 10. Circaeae... terrae, c'est Hésiode *Théog.*, 1015 sq, fr. 89, 90 Rz. qui le premier a placé le séjour de Kirké dans la mer Tyrrhénienne ; le promontoire Circeji passait pour avoir été autrefois une île : Serv., III, 386, qui nunc Circeius mons a Circe dicitur, aliquando, ut Varro dicit,

insula fuit, nondum siccatis paludibus, quae eam diuidebant a continenti. Il se peut qu'il y ait eu là une ancienne magicienne que Kirké ait dépossédée. Cic. *N. D.*, III, 19, 48, Circen coloni nostri Circeienses religiose colunt. Pline, *N. H.*, XXV, 10, Itala Circe dis adscripta. — (5) 15. gemitus iraeque leonum est imité de Lucr., III, 298 sqq., dont l'expression est plus puissante leones Pectora qui fremita rumpunt plerumque gementes, Nec capere irarum fluctus in pectore possunt. — (6) 17. Saetigeri... sues, XII, 170, Saetigeri fetum suis, locution fixée. — (7) 19, potentibus herbis, expression banale, XII, 402, Phoebique potentibus herbis : dans l'*Od.* X, 290, Kirké mêle un φάρμακον au κυκεών, dont la recette est soigneusement donnée, ce qui est bien plus spécial ; Virgile remplace par le vague noble ce qui a chez Homère une couleur très particulière. — (8) Cf. I, 266, Et placidi seruata pios, 526, Parce pio generi ; comme le fait remarquer Serv., 21, il y a là une comparaison tacite avec les compagnons d'Ulysse, qui n'est pas à leur avantage. — (9) 22, Delati in portus, locution fixée, III, 219, Hac ubi delati portus intrauimus.

P. 535. (1) *Od.*, X, 352 sq., riche mobilier, vases en métal précieux, abondance de mets, belles étoffes ; la domesticité se compose de quatre servantes, filles des eaux et des bois et d'une intendante, 371 αἰδοίη ταμίη. — (2) 12 et 13, Virgile s'est imité lui-même ; il avait écrit, *G.*, I, 294, Interea longum cantu solata laborem Arguto coniunx percurrit pectine telas ; il est curieux de noter qu'à l'époque des Géorgiques il s'est simplement inspiré du passage sur Kalypsô et que dans l'*Enéide*, ayant à s'occuper de Circé, il a reproduit son inspiration première, mais en y ajoutant un trait emprunté à la Kirké homérique. — (3) 13. Nocturna in lumina vient de Lucr., VI, 900, nocturna ad lumina. — (4) *Od.* X, 212. — (5) *Od.* X, 239.—(6) La ménagerie de Kirké s'est enrichie après Homère, comme le montrent les monuments figurés et les textes, Apollod. *épit.*, 7, 15, καὶ τοὺς μὲν ἐποίει λύκους, τοὺς δὲ σῦς, τοὺς δὲ ὄνους, τοὺς δὲ λέοντας.

P. 536 (1) 26. Virgile attribue ici à l'Aurore un bige, VI, 635, un quadrige. — (2) Serv., 26, secundum Homerum dictum est, qui interdum ῥοδοδάκτυλον..., interdum κροκόπεπλον dicit Auroram ; l'originalité de Virgile est d'avoir réuni les deux choses, suivant la remarque très juste que parfois au lever du jour des nuances tendres roses et jaunes s'associent dans le ciel, ce qu'il rend par l'image étrangère à Homère de l'Aurore vêtue de safran sur un char de couleur rose. — (3) 29, lucum est en rapport avec Tiberinus ; c'est le bois sacré et mystérieux du dieu Tibre. — (4) 31, multa flauus harena, IX, 816, ille suo cum gurgite flauo, les poètes romains aiment à signaler la couleur blonde du grand fleuve national. — (5) 32, uariae uolucres se retrouve, *G.*, I, 383, Lucr., I, 590, II, 344. — (6) 35 terraeque aduertere proram, *G.*, IV, 117, terris festinem aduertere proram, locution fixée. — (7) 37, Nunc age..., Erato, rapproché d'Apoll. *Argon.*, III, 1, Εἰ δ' ἄγε νῦν, Ἐρατώ, souligne nettement et de parti pris l'imitation.

P. 537. (1) Il y a dans l'*Enéide* cinq invocations aux Muses ; celle du Ier livre, 8-11, adressée à la muse en général a pour but de faire connaître les causes de la colère de Junon qui conditionne toute l'action de l'*Enéide* ; elle s'applique donc au poème tout entier ; celle du l. VII, 641-646, adressée aux deae, introduit le catalogue des guerriers italiens, celle du l. IX, 77-79, adressée aux Musae, la préservation miraculeuse de la flotte contre l'in-

cendie, celle du l. X, 163-165, le catalogue des navires étrusques. — (2) 39, appulit oris, fin d'hexamètre reprise mécaniquement de I, 377, III, 338, 715. — (3) 41. Horrida bella, la Sibylle avait dit, VI, 86, bella, horrida bella, c'est un passage de rappel et l'attestation que le VIIe l. a été écrit après le VIe.

P. 538. (1) A ce point de vue, on remarquera surtout le passage où Virgile emploie quatre vers, 50-53, pour dire que Latinus avait perdu son fils et n'avait qu'une fille, les sept vers, 71-77 décrivant le prodige dont Lavinia est l'objet. Presque tous les vers du morceau sont d'une élégance distinguée et expressifs. Virgile est un styliste accompli et c'est par là qu'il donne de l'intérêt aux morceaux qui ne sont que des morceaux de transition et de préparation. — (2) 45 sq., urbes... longa placidas in pace regebat, même mécanisme de l'hexamètre, VIII, 325, en parlant de Saturne, placida populos in pace regebat. — (3) Hés. *Théog.*, 1011 sqq. donne Latinos comme le fils de Kirké et d'Odysseus. C'est le héros éponyme des Latins, inventé par les Grecs et connu d'eux dès l'époque d'Hésiode ; c'est sans doute par l'intermédiaire de Cumes qu'il est venu jusqu'aux Grecs orientaux. Il ne prendra une certaine importance et une existence individuelle que par suite de sa mise en rapports avec Énée, ce qui est peut-être le fait de Timée. L'ancienne annalistique romaine s'est approprié cette combinaison et l'a propagée. — (4) Serv., 47, s'étonne de la mise en rapport de Faunus et de Marica, l'épouse de Faunus étant Fauna, est autem Marica dea litoris Minturnensium iuxta Lirin fluuium... Quod si uolueris accipere uxorem Fauni, non procedit : dii enim topici, id est locales, ad alias regiones non transeunt. Elle était adorée dans un bois près de Minturnes dans les marais de l'embouchure du Liris. C'est là que la localisent les témoignages que nous possédons ; nous ignorons sur quelle autorité Virgile en a fait une nymphe de Laurente. Il se peut que son culte se soit propagé le long du rivage jusqu'à l'embouchure du Tibre. Son culte était pratiqué hors de Minturnes, comme le prouve une inscription de Pisaurum, *CIL*, XI, 6296. D'autre part on l'identifiait avec Circé : Lactance, *Inst. div.*, I, 21, 23, et c'est peut-être ce qui a autorisé à la faire figurer dans la généalogie de Latinus. — (5) 28, Accipimus, par ce mot Virgile atteste qu'il n'invente rien, mais qu'il se borne à recueillir une tradition ; cela était important pour ses lecteurs. — (6) Serv., 51, Amata... duos filios, uoluntate patris Aeneae spondentes sororem, factione interemit. Serv.-Dan., 51, Hos alii caecatos a matre tradunt, postquam amisso Turno Lauinia Aeneae iuncta est. Virgile a soin d'écarter tout ce qui nuirait au bon renom de la famille de Latinus.

P. 539 (1) 59 sqq. Laurus erat tecti medio... le motif du laurier sacré dans une cour intérieure du palais a déjà servi pour le palais de Priam, II, 512 sq. Aedibus in mediis... Ingens ara fuit iuxtaque ueterrima laurus ; 60, Sacra comam multosque metu seruata per annos, même idée avec même fin du vers, II, 715 sq., cupressus Religione patrum multos seruata per annos. — (2) 64, mirabile dictu, 78, uisu mirabile, suivant l'habitude de Virgile de souligner l'impression qu'il veut produire. — (3) 64 sqq. l'apparition d'un essaim d'abeilles là où on n'avait aucune raison de l'attendre, passait chez les Romains pour un prodige ; cf. Tite-Live, XXIV, 10, 11, en parlant d'un essaim vu sur le forum. — (4) 70, summa dominarier arce, ceci ne se vérifie pas à la fin de l'*Enéide* ; mais il ne

semble pas qu'il faille voir là une incohérence dans la composition ; les devins ne peuvent prévoir un adoucissement du résultat causé par une modification de la volonté des dieux ; — 68, cernimus, c'est pour les voyants le mot consacré ; la Sibylle dit, VI, 87, cerno. — (5) Il y a pourtant une différence, c'est qu'ici le prodige est plus violent, l'incendie moins inoffensif, II, 683 sq., tactuque innoxia mollis Lambere flamma comas, VII, 74, omnem ornatum flamma crepitante cremari, Lavinia est enveloppée d'une fumée roussâtre, la flamme se répand dans tout le palais ; il y a là un aspect menaçant qui manque au L. II. — (6) Tite-Live, I, 39, Puero dormienti, cui Ser. Tullio nomen fuit, caput arsisse ferunt. D'après l'interprétation de Tanaquil, c'est un prodige nettement favorable : Scire licet hunc (= puerum), lumen quondam rebus nostris dubiis futurum praesidiumque regiae afflictae ; chez Virgile, il présage du bien et du mal. — (7) 79, fama fatisque, même alliance de mots, VIII, 731, famamque et fata. — (8) *CIG*, n. 5977, Orelli, 2417, Suét. *Claud.*, c. 25. — (9) Paus., I, 34, 5, Philostr. *Vit. Apoll.*, 2, 37.

P. 540 (1) 98, Externi uenient generi, le pluriel n'est pas seulement un pluriel d'amplification ; les femmes Troyennes ont été laissées en Sicile ; les Troyens se marieront comme Énée en Italie pour donner naissance à une race mixte ; tous par conséquent sont de futurs generi. — (2) 98, Externi uenient generi correspond à 68 sq. externum cernimus... Aduentare uirum, 98 sq., qui sanguine nostrum Nomen in astra ferant à 79 sq. fore inlustrem fama fatisque... Ipsam.

P. 541 (1) 107, pulcher Iulus se retrouve 477, IX, 293, 310. — (2) 108, Corpora sub ramis deponunt arboris altae, le vers est fait avec deux fragments de vers de Lucrèce, Corpora deponunt, I, 258 (dans de tout autres circonstances) et sub ramis arboris altae, II, 30 ; il est notable que, voulant décrire un repas rustique, Virgile n'ait rien trouvé de mieux que de copier la réfection typique corporelle des Épicuriens, telle qu'aime à la représenter Lucrèce ; per herbam, 109, rappelle, 106, gramineo ripae religauuit ab aggere classem et rattache étroitement le morceau au précédent. — (3) 115, Fatalis crusti accentue le fait que tout cela est réglé par le destin, à l'accomplissement duquel préside Jupiter .— (4) Pour concilier ce passage avec III, 253 sqq., on pourrait au premier abord supposer qu'après la prédiction de Celaeno Anchise en a causé avec son fils et l'a rassuré ; mais il est impossible d'entendre les choses ainsi : III, 265 sq., Anchise n'en sait pas plus que les autres au sujet de la prédiction de Celaeno et se borne à supplier les dieux de ne pas la laisser s'accomplir ; III, 365 sq. Énée en est fort inquiet et n'a reçu aucun éclaircissement supplémentaire ; enfin ici c'est par Anchise qu'il déclare avoir été prévenu de l'aventure et il n'est pas question de Celaeno, qui pour lui ne semble pas avoir existé. D'autre part, Hélénus III, 394 sq., fait prévoir qu'Apollon interviendra pour que le dénouement ait lieu sans dommage ; or, ici, c'est Jupiter qui intervient, et il n'est pas question d'Apollon. Il est donc certain que Virgile a modifié en cours de route sa conception primitive, probablement pour avoir l'occasion de mettre Anchise encore une fois en scène après le VIe livre et pour faire figurer Jupiter, qui, lorsqu'il y a une crise importante, agit en personne afin qu'elle tourne bien. — (5) 124, Ignota ad litora est en rapport avec 137 sq., adhuc ignota... Flumina. Énée sait qu'il est en Italie, mais il ne connaît pas encore le

pays ; nous savons que le fleuve sur les bords duquel il se trouve est le Tibre, mais lui ne l'apprendra que plus loin, 151 ; ainsi le lecteur fait connaissance VI, 297, avec le Cocyte et Charon, Énée seulement 320 sq. ; le lecteur est averti, VI, 679 sq. qu'Anchise est en train de passer la revue de ses descendants, Énée seulement 716 sq. C'est toujours le même procédé qui a l'inconvénient de supprimer l'intérêt de curiosité et de forcer l'auteur à des répétitions. — (6) 126, defessus, reprend une dominante des l. III et I ; Virgile insiste sur l'épuisement, pour qu'on ne croie pas que les épreuves des Troyens sont légères.

P. 542 (1) 130, Quare agite... est la conséquence des avertissements d'Anchise et rejoint directement 127 ; 128-129, dont le dernier est inachevé, sont inutiles ; c'est une addition marginale par laquelle Virgile se proposait d'insister sur le fait que les épreuves des Troyens étaient terminées ; la rédaction actuelle n'est pas tout à fait juste ; quand Virgile a jeté à la marge l'addition, il n'a pas songé qu'au livre IX, les Troyens couraient grand risque d'être anéantis. — (2) Il ne faut pas demander comment les Troyens, qui viennent de faire un maigre repas dont il ne reste plus rien, peuvent recommencer à manger — instaurant epulas, 146 — ; c'est par la volonté expresse de Jupiter, 110, et pour que la prédiction pût s'accomplir qu'ils n'ont fait qu'un frugal dîner ; ils ont sûrement apporté de Sicile sur leurs navires des provisions ; c'est maintenant le moment d'y toucher ; quant à uina reponite *mensis*, 134, qui pris à la lettre serait ridicule, puisque les mensae viennent d'être mangées, c'est une locution courante, employée ici improprement, comme mensae... remotae, I, 216, où on dîne sur l'herbe. — (3) 150 sq. rappelle, VI, 8, inuentaque flumina monstrant ; le Numicus, plus récemment Numicius, petit fleuve côtier au S. de Lavinium, ne figure qu'au VIIe l., 150, 242, 797 sq., et est mentionné parce que c'est là qu'Énée doit trouver la mort suivant une légende, que Virgile ne raconte pas, mais à laquelle il fait allusion, VI, 620 ; stagna, 150, uada, 242, montrent que Virgile le connaissait de visu : sur une côte plate, il formait dès sa source des marécages : sacra 242, sacram, 797, parce qu'on y puisait l'eau pour le culte de Vesta à Lavinium et parce qu'il y avait sur sa rive un ancien sanctuaire encore vu et décrit par Den. d'Halic., I, 64, dont le dieu était considéré comme Indiges. — (4) 151, fortis... Latinos, pour égaler tout de suite les Latins aux Troyens en courage. — (5) Cf. I, 305 sqq., VI, 5 sqq. — (6) 153, Oratores est l'ancien mot solennel ; Serv., 152, explique ordine ab omni par ex omni qualitate dignitatum ; quod apud Romanos in legatione mittenda hodieque seruatum ; Virgile songe évidemment à attribuer aux Troyens quelque chose qui ressemble à la division en ordres des Romains ; Latinus, XI, 331, propose à son tour d'envoyer à Énée Centum oratores ; le mot oratores se retrouve, VIII, 505, XI, 100. — (7) 156 sq., rapidisque feruntur Passibus, de même, I, 644, rapidum ad nauis praemittit Achaten.

P. 543. (1) 157 sqq., Hélénus avait dit à Énée, III, 393, Hic locus urbis erit, et c'est bien en effet une ville que fonde Énée, IX, 8 et pass., urbe ; mais cette ville, Virgile la laisse anonyme et lui donne l'aspect d'un camp Castrorum in morem, 159 ; Caton et Tite-Live lui donnent le nom de Troie, Serv., I, 5, Troiam autem dici quam primum fecit Aeneas et Liuius in primo et Cato in *Originibus* testantur, cf. Serv., VI, 158. D'autre part,

Serv.-Dan., IX, 8, dit hanc castrum Laurens ait Varro, oppidum tacet. Il semble que Virgile se propose de concilier Caton et Varron ; c'est bien une ville que fonde Énée, mais comme ce n'est point là qu'il se fixera, mais à Lavinium, comme il va y avoir un assaut qui rappelle l'assaut des Troyens au camp des Grecs dans l'*Iliade*, il lui donne la physionomie d'un camp. Il ne l'appelle point Troia, parce que, si, jusqu'à présent, les Troyens n'ont songé qu'à bâtir une Troie nouvelle, il ne s'agit plus de cela en Italie et que leur ville en Italie ne sera pas une autre Troie. Vénus en disant, X, 26 sq., muris iterum imminet hostis Nascentis Troiae ne cherche qu'un effet oratoire et, IX, 641, n'a rien à faire avec la question qui nous occupe. — (2) 157, ipse humili *designat* moenia fossa correspond à V, 755, urbem *designat* aratro, 158, *Moliturque* locum à III, 132, muros optatae *molior* urbis., 158, *primas*... in *litore* sedes à III, 16 sq., à *litore* curuo Moenia *prima* loco ; 157-159 rappelle du reste directement 127. — (3) 161, muroque subibant se retrouve IX, 371. — (4) 162, Ante urbem, cf., VI, 872, magnam Mauortis ad urbem Campus. — (5) 164, le soldat romain, après avoir lancé le pilum, courait sur son adversaire — le mot usuel était concurrere — et le frappait ; c'est ce qu'exprime Virgile par les mots Spicula contorquent cursuque ictuque lacessunt. — (6) 167 sq., ingentis... uiros, Virgile leur donne ainsi un aspect héroïque ; ignota in ueste, ils portent le costume phrygien ; ce sera une question dans la suite de savoir s'ils l'imposeront aux Italiens. — (7) Le couplet de 22 vers, 148-169, n'a en apparence rien de bien saillant ; ce qu'il contient de choses est étonnant : exploration du pays, envoi d'une ambassade, fondation d'une ville, voyage des ambassadeurs, description d'exercices du Champ de Mars, annonce à Latinus d'une arrivée d'étrangers, préparatifs de réception. C'est un récit rapide et plein. — (8), 170-191 ne sont sûrement pas du même jet que ce qui précède ; en les intercalant, Virgile a dû répéter, 168 sq., ille intra tecta uocari Imperat et solio medius consedit auito par 192 sq., patriaque Latinus Sede sedens Teucros ad sese in tecta uocauit, c'est-à-dire qu'il dit la même chose deux fois, tandis qu'une suffit ; dans la rédaction définitive du poème, il eût modifié, 168 sq. ; actuellement 194 rejoint exactement 169, c'est-à-dire qu'on peut supprimer 170-193 sans qu'il apparaisse de lacune ; en outre, le morceau offre une contradiction formelle avec ce qui précède ; le palais décrit est donné comme Laurentis regia Pici ; or 59 sqq. c'est Latinus qui a construit la ville de Laurente et qui lui a donné son nom d'après un laurier qu'il a conservé ; Picus ne pouvait donc pas avoir son palais dans une citadelle qui n'existait pas (urbe fuit summa, 171, primas cum conderet arces, 61) et il n'a aucun droit au surnom de Laurentin ; l'appareil guerrier décrit 182-186 n'est pas en contradiction directe avec longa placidas in pace 46 — il peut s'agir de guerres antérieures à Latinus — mais est pourtant imprévu. Le morceau a été introduit dans le texte par Virgile lui-même, puisqu'il l'y a provisoirement accommodé par 192 sq., et il n'était pas à la marge à sa mort, mais il restait à modifier l'adaptation ; c'est là un cas curieux. Quant au couplet 183-186, il n'est évidemment pas à sa place, puisqu'il interrompt par l'intercalation d'éléments étrangers la série des statues et que 187 rejoint naturellement 182 ; ou il a été ajouté par Virgile, était encore à la marge à sa mort et n'a pas été inséré à sa place, ou il a été déplacé par une erreur de copiste ; sa place est entre 191 et 192.

— (9) 170, Tectum augustum reprend 153 augusta... moenia. — (10) 172, Horrendum siluis et religione parentum, même motif avec rapports d'expressions, VIII, 598 sq. Lucus... Religione patrum late sacer. — (11) Serv., 174 ut diximus curia non erat nisi inaugurato loco. — (12) Serv., 176, maiores nostri sedentes epulabantur, ce sont les vieilles mœurs italiques dans leur simplicité que Virgile essaie ici de reconstituer ; le festin de Didon au Ier livre était un festin romain contemporain.

P. 544. (1) 182 est repris de VI, 660. — (2) C'est sans doute pour cela que Virgile l'appelle, 189, equum domitor. — (3) Picus est le pivert, oiseau sacré de Mars, dont on a fait un être divin analogue à Mars ; puis on a considéré ce dieu comme un ancien roi du pays et on l'a placé sur la liste relativement récente et constituée par la pseudo-histoire des rois de Laurente ; pour expliquer le rapport entre le roi et l'oiseau on a inventé la métamorphose. Circé dans Virgile est la femme légitime de Picus et c'est par elle que Latinus est descendant du Soleil — Solis aui specimen, XII, 164 — ; la courte allusion de Virgile paraît signifier que Circé est tellement éprise et tellement jalouse de lui qu'elle aime mieux le métamorphoser en pivert que de risquer d'avoir à le partager avec une rivale ; les antiquaires et les poètes romains ont inventé des histoires romanesques pour justifier la jalousie de Circé. — (4) 194, placido... ore se retrouve, XI, 251. — (5) 196 sqq., la question se rattache à la formule homérique Ὦ ξεῖνοι τίνες ἐστέ ; etc., *Od.*, III, 71 sqq., IX, 252 sqq., mais elle est faite dans un autre esprit et témoigne d'autres mœurs. — (6) 198 tot per uada caerula uexit, les longues navigations des Troyens sont un motif souvent repris par Virgile dans des termes analogues, 228 tot uasta per aequora uecti, V, 615, heu tot uada fessis, I, 524, maria omnia uecti. — (7) 199, siue errore uiae seu tempestatibus acti, dans des termes analogues, I, 333, uento huc uastis et fluctibus acti, VI, 532, pelagine uenis erroribus actus ? — (8) 210, stellantis regia caeli, *G.*, I, 503, caeli... regia, Lucr., IV, 212, caelo stellante, Virgile écrit avec des réminiscences ; Dardanus est ici dans le ciel, VI, 650, il est dans l'Élysée ; d'une façon analogue Anchise est au VIe livre dans l'Élysée et V, 722, il apparaît à Énée descendant du ciel ; il est évident que tout en plaçant l'Élysée sous la terre, Virgile se laisse pourtant influencer par la théorie philosophique qui assignait les sphères célestes, comme séjour aux âmes illustres. — (9) 195 sq., Neque enim *nescimus* et *urbem* Et *genus* correspond à I 565 Quis *genus* Aeneadum, qui Troiae *nesciat* urbem ; 202, Ne fugite hospitium à I, 573, Vrbem quam statuo, uestra est ; 205, *Atque equidem memini* à I, 619, *Atque... equidem... memini*, le souvenir est différent, mais il est introduit par la même formule. — (10) 213, genus egregium Fauni, locution fixée, 556, Egregium Veneris genus ironiquement ; il n'y a pas lieu de s'étonner qu'Ilioneus connaisse la généalogie de Latinus, puisque les Troyens ont pris des renseignements sur les habitants, 131 et 151. — (11) Nec fluctibus *actos*, 213, correspond à seu tempestatibus *acti*, 199, regione *uiae*, 215, à errore *uiae*, 199, *litusue* 215, à *litus*, 198.

P. 545. (1) Les Argonautes se trouvent dans une situation opposée, IV, 1566 sq. ; il se peut que Virgile se soit inspiré du passage. — (2) 217 sq., c'est un motif dont se sert Virgile pour grandir les Troyens, cf. II, 325, sq., 556 sq ; il ne l'a pas inventé, il lui a été fourni par l'*Iliade*, XXIV, 543 sqq. — (3) 222 sqq., ici c'est une tempête, tempestas 223,

Diluuio 228, I, 566, c'était un incendie, tanti Incendia belli, l'*Il.*, XXIV, 547, dit simplement πῆμα τόδ'. — (4) 225 sqq., le motif a déjà servi au Ier livre, dans la bouche de Didon, et, comme ici, le soleil joue un rôle, 567 sq. Non obtusa adeo gestamus pectora Poeni Nec tam auersus equos Tyria Sol iungit ab urbe; audiit 225 reprend adroitement auditi, 196, employé par Latinus. — (5) 229 sq. de même Ilioneus avait exposé à Didon les demandes, naturellement tout autres, des Troyens, I, 551 sqq.; dis sedem exiguam patriis est préparé par 121 sq. Troiae saluete penates; Hic domus, haec patria est. — (6) 237. Praeferimus manibus uittas traduit, *Il.*, I, 14, Στέμματ' ἔχων ἐν χερσί. — (7) 232 tantique abolescet gratia facti ne fait que résumer la tirade emphatique d'Énée, I, 607-610; ce qui souligne d'une façon curieuse la parenté des deux passages, c'est que I, 596, Énée se présente par les mots Troius Aeneas et que c'est par les mêmes mots qu'Ilioneus le présente ici, 221; gratia facti, fin d'hexamètre répétée mécaniquement de IV, 539. — (8) 233 Nec Troiam Ausonios gremio excepisse pigebit correspond à I, 548 sq., officio nec te certasse priorem Paeniteat; 234 sq. Fata per Aeneae iuro dextramque potentem Sine fide· seu quis *bello* est expertus et *armis* rappelle, I, 544 sq. Rex erat Aeneas nobis quo iustior alter Nec pietate fuit nec *bello* maior et *armis*; l'alliance de mots était courante. Cic. *ad Div.*, VII, 5 (11) manum tuam istam et uictoria et fide praestantem, cf. *pr. Deiot.*, 3, 8. — (9) 238 sq., en réalité Didon seule a essayé de fixer les Troyens dans son pays; toutefois il ne faut pas voir là une incohérence de composition; c'est une exagération oratoire pour les besoins de la cause; de même Neptune s'est vanté auprès de Vénus d'avoir souvent — saepe, V, 801 — calmé des tempêtes pour sauver les Troyens, tandis qu'il n'a apaisé que la tempête du Ier livre. — (10) 239 sqq., se rattachent directement à la prédiction des Pénates du IIIe livre et à l'oracle de Délos; uestras *exquirere* terras 239, se rattache à antiquam *exquirite* matrem 96 III et à terrasque *requirat* Ausonias, III 170 sq.; hinc Dardanus ortus, 240, se trouve déjà III, 167, et est repris ici par Virgile intentionnellement; Tyrrhenum 242, fait allusion à Corythus. — (11) 243-248 offrent des difficultés; pour trouver un sujet à dat 243, il faut remonter jusqu'à 221, ce qui est un peu loin; praeterea n'a véritablement pas sa place dans le contexte; 248 est inachevé; pourtant ils ne sauraient manquer; ils sont préparés par 155, Donaque ferre uiro, et 251 sq. les présupposent, puisqu'il y est question du sceptre de Priam et que purpura correspond à Iliadumque labor uestes; ils n'ont donc pas été ajoutés à la marge à une lecture postérieure; il faut admettre que Virgile a rédigé le couplet isolément et qu'il l'a mis en place, mais sans l'accommoder au contexte et sans même terminer le dernier vers; le cas est donc différent de celui de 170-193; les six derniers livres sont moins achevés que les premiers; on y trouve des fragments mis en place avec l'aspect qu'ils avaient de premier jet et sans que le dernier vers fût même terminé, ce qui aurait eu lieu quand Virgile aurait poli l'ensemble. On remarquera qu'en écrivant VII, 243 sqq, Dat tibi *praeterea* fortunae parua prioris *Munera*, reliquias Troia ex ardente receptas, Virgile s'est sûrement inspiré de I, 647 sqq. *Munera praeterea* Iliacis erepta ruinis Ferre iubet, où *praeterea* s'explique tout naturellement; dans le morceau qu'il rédigeait isolément et sans envisager encore de près le futur contexte, il a

inséré machinalement *praeterea* du modèle. — (12) 251 sqq., nec purpura regem Picta *mouet*, nec sceptra *mouent* Priameia tantum, Quantum... rappelle avec une identité de termes l'attitude moins réservée de Didon, qui est femme, I, 714, et pariter puero donisque *mouetur* ; en mentionnant l'effet produit par les cadeaux des Troyens, Virgile en souligne le prix et l'importance et rehausse ceux qui les offrent. — (13) 255 sq. Hunc illum fatis *externa* ab sede profectum Portendi generum rappelle directement 98, *Externi* uenient generi, et l'identification se fait dans l'esprit de Latinus par suite de ce que vient de dire Ilioneus, 217, pulsi regnis ; 257 sq. huic progeniem uirtute futuram Egregiam et totum quae uiribus occupet orbem rappelle directement 98 sqq. qui sanguine nostrum Nomen in astra ferant quorumque ab stirpe nepotes Omnia... uertique regique uidebunt ; l'oracle de Faunus est du reste cité en partie textuellement, 270 sqq., et cela relie étroitement les deux passages. — (14) Serv., 259, antiquo more locuturus de publicis rebus... facit ante deorum commemorationem, sicut etiam in omnibus Catonis orationibus legimus. Hinc est in diuinatione Ciceronis, [13, 43] si quid ex aliqua uetere oratione Iouem ego optimum maximum. Ipse etiam Vergilius, XI, 301, Praefatus diuos solio rex infit ab alto.

P. 546. (1) 262, la générosité de Latinus répond à la mention faite par Ilioneus, 217 sq., de la grandeur de Troie, 243 sqq., de son opulence. — (2) 266, Pars mihi pacis erit dextram tetigisse tyranni, Apollon. *Argon.*, I, 842, Ἦ (Jason) καὶ δεξιτέρης χειρὸς (d'Hypsipylé) θίγεν ; la poignée de mains pour confirmer la promesse est déjà d'usage homérique, *Il.*, XXI, 286. — (3) 275, si l'on trouve que c'est beaucoup pour le Latium et pour l'époque, il faut se rappeler que c'est là peu de chose à côté de ce que l'*Iliade*, XX, 221 sq., attribue à Erichthonios, fils de Dardanos. — (4) XI, 213, praediuitis urbe Latini. — (5) 281, spirantis naribus ignem, fin de vers fixée provenant de Lucr., V, 29, Diomedis equi spirantes naribus ignem ; cf. *G.*, II, 140, tauri spirantes naribus ignem. — (6) Virgile fait naître les occasions de parler de Circé, épouse de Picus, grand'mère de Latinus ; 10-20, ne sont pas seulement un épisode pittoresque. — (7) *Il.*, V, 265 sqq. Zeus a donné à Tros, comme rançon de son fils Ganymède, des chevaux d'une race supérieure ; en les croisant secrètement avec les cavales de Laomédon, Anchise a obtenu six chevaux qu'il garde dans son palais. — (8) 285, pacemque reportant est un rappel direct de 155, pacemque exposcere Teucris ; l'annonce et la conclusion se correspondant au début et à la fin du développement en assurent l'unité. Les premières relations entre Troyens et Latins sont pacifiques ; il semble que c'était là la version adoptée par Caton, Serv., XI, 316, IV, 620. La version primitive représentée par Tite-Live, I, 1, paraît avoir été que les Troyens débarqués s'étaient livrés à des pillages, que les Latins s'étaient défendus, qu'ils avaient été battus et qu'à la suite de cette défaite Latinus avait fait la paix et avait donné sa fille en mariage à Énée. Une version de conciliation représentée également par Tite-Live, *l. c.*, était que les Latins avaient bien pris les armes contre les Troyens pour réprimer leurs violences, mais qu'ayant, avant que le combat ne fût engagé, appris dans une entrevue qui étaient les Troyens, ils avaient conclu un traité avec eux et que Turnus avait épousé Lavinia. En tout cas ce sont les Troyens qui sont les agresseurs. D'après Caton, après avoir eu des relations pacifiques avec les

Latins, ils se livrent à des actes de brigandage qui provoquent la guerre. Virgile qui se propose à la fin de l'*Enéide* de réunir Troyens et Latins en une communauté pacifique, établit d'abord entre eux des relations amicales et fait naître la guerre, qui est un malentendu passager, d'un incident fortuit.

P. 547. (1) 287, elle va sans doute d'Argos à Carthage, le cap Pachynum se trouvant sur la route directe entre les deux villes. — (2) 288 laetus est la dominante, qui définit l'état d'âme des personnages, pendant les événements qui précèdent ; de même I, 35, Vela dabant laeti avant l'explosion de la colère de Junon ; Junon est un trouble-fête ; à son apparition la joie disparaît. — (3) 290, *Moliri* iam tecta uidet est en concordance avec 158, *Moliturque* locum et marque avec précision le moment où Junon intervient, c'est au second jour de l'arrivée des Troyens en Italie. — (4) 293 sq., Heu stirpem inuisam et fatis contraria nostris Fata Phrygum ! résume I, 19-28, qui expliquent en détail les motifs de l'hostilité de Junon ; haine personnelle contre les Troyens, révolte contre le destin, qui les favorise au détriment de Carthage. — (5) 293 sqq. Num Sigeis occumbere *campis*, num *capti potuere capi* ? Num incensa *cremauit* Troia uiros ? qui dit les choses avec des antithèses cherchées est une imitation directe d'Ennius, cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 60, en parlant de Pergame, Quae neque Dardaniis *campis potuere* perire, Nec cum *capta capi*, nec cum combusta *cremari* ; *medias* acies *mediosque* per ignis Inuenere uiam 296 sq. concorde exactement avec ce que dit Énée du sauvetage de son père, Illum ego per flammas et mille sequentia tela Eripui his umeris, *medioque* ex hoste recepi, VI, 110 sq.

P. 548. (1) 300 sq., toto me opponere ponto. Absumptae in Teucros uires caelique marisque. Quid Syrtes aut Scylla mihi, quid uasta Charybdis Profuit ? En réalité Junon n'est intervenue directement que par la tempête du Ier livre, ce qui justifie Syrtes ; il n'apparaît pas que les difficultés de navigation qu'ils rencontrent au IIIe livre proviennent de Junon ; ils n'ont pas côtoyé Scylla et ce n'est pas Junon qui les engage dans les remous de Charybde. Ceci confirme l'hypothèse que, dans le remaniement du IIIe livre, Virgile se proposait de faire jouer à Junon un rôle plus actif ; 302 est une curieuse reproduction de Catulle, LXIV, 156. Quae Syrtis, quae Scylla mihi, quae uasta Charybdis ? — (2) 307, Quod scelus aut Lapithis tantum aut Calydone merente ? est, avec variation d'expression, la même idée que I, 41 Vnius ob noxam et furias Aiacis Oïlei. — (3) 308, *Ast ego*, magna *Iouis coniunx*, répète, I, 46 sq., *Ast ego*, quae, diuom incedo regina *Iouisque* Et soror et *coniunx*. — (4) 310, *Vincor* ab Aenea répète avec plus de concision et d'énergie, I, 37 sq., mene incepto desistere *uictam*, Nec posse Italia Teucrorum auertere regem. — (5) 314, Atque *immota manet fatis* Lauinia coniunx rappelle directement I, 257 sq. *Manent immota* tuorum *Fata* tibi ; Virgile établit la concordance malgré l'invraisemblance et comme si Junon avait entendu le discours de Jupiter. — (6) 325, tristia bella se trouve déjà, *Egl.*, VI, 7. — (7) 326, irae est au Ier livre la dominante du caractère de Junon ; par là Allectô est désignée comme une autre elle-même. — (8) 327, Odit et ipse pater Pluton, Esch. *Eumén.*, 69, en parlant des Furies Μισήματ' ἀνδρῶν καὶ θεῶν 'Ολυμπίων. — (9) 328 sq., Virgile a voulu faire un portrait physique d'Allectô, qui surpassât tout ce qu'on

peut imaginer dans l'horrible ; il n'y a pas réussi autant qu'il l'espérait ; toutes les Furies en effet ont des serpents et Allectô ne se distingue de ses sœurs que par la quantité ; quant à ses métamorphoses multiples et ses aspects atroces, cela ne représente rien de bien net à l'esprit.

P. 549. (1) Seul 335, Tu potes unanimos armare in proelia fratres, ne trouve pas sa réalisation expresse, parce qu'il n'y a pas dans la suite de frères en présence ; mais Allectô met aux prises deux peuples qui sous tous les rapports sont faits pour s'entendre, les Troyens et les Latins, deux peuples destinés à se fondre en un seul ; c'est jusqu'à un certain point une lutte fratricide. — (2) 339, Disice compositam pacem est en rapport direct avec pacemque reportant 285 et joint étroitement ensemble les deux morceaux. — (3) 340, Arma uelit, XII, 242, arma uolunt, locution fixée. — (4) 343, le nom de la femme de Latinus est en rapport avec l'ancien culte de Vesta à Lavinium ; quand le pontifex maximus choisissait une Vestale, il l'appelait Amata, Aulu-Gelle, *N. A.*, I, 12, 14, 19. — (5) 346, caeruleis unum de crinibus anguem, *G.*, IV, 482, caeruleosque implexae crinibus angues, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — (6) 352, longae... uittae, les uittae sont caractéristiques de la matrone romaine qui seule avait le droit de les porter ; cf. 403, Soluite crinalis uittas.

P. 550. (1) 361, primo... Aquilone, c'est le vent du Sud, l'Auster, qui a amené les Troyens en Italie, le vent du Nord les remmènera. — (2) 363, Phrygius... pastor est sans doute un souvenir des lectures faites par Virgile à l'époque des *Bucoliques*, Bion, XV, 10, Ἅρπασε τὰν Ἑλέναν ποθ' ὁ βουκόλος ; l'assimilation d'Énée à Pâris a déjà été faite par Iarbas, IV, 215, ille Paris et par Junon, VII, 321, Paris alter ; c'est une dominante. — (3) 365, Turnus est fils de Venilia, la sœur d'Amata ; Lavinia a-t-elle été solennellement promise à Turnus ? la chose paraît dite ici formellement, totiens data dextera Turno, 366, mais c'est dans un discours d'avocat ; dicto parere fatetur, 433, paraît impliquer un engagement, mais c'est Allectô qui parle et elle a intérêt à présenter les choses sous un jour favorable ; tout cela n'est pas décisif ; VII, 55, il est question des prétentions de Turnus ; mais il semble bien que Latinus n'accorde rien ; Virgile a laissé dans le vague la légitimité des prétentions de Turnus, comme il l'a fait au IVe livre pour la légitimité du mariage de Didon, afin de ne pas mettre Énée dans une situation trop mauvaise et antipathique. — (4) 371 sq., c'est une invention pour les besoins de la cause ; il n'est pas sûr qu'elle ne repose pas sur un fond historique ; Caeré, le pays des Falisques étaient considérés comme ayant jadis reçu des Argiens ; il se peut qu'il y ait eu là une colonisation pélasgique ou proto-grecque se rattachant à Argos. — (5) 377, Immensam sine more furit lymphata per urbem, comme, pour l'ennoblir, Virgile a donné à Latinus une opulence extraordinaire, ici il agrandit démesurément sa capitale ; le motif des courses insensées à travers la ville a déjà servi pour Didon, IV, 300 sq., totamque incensa per urbem Bacchatur, accompagné de la comparaison avec une bacchante, comparaison qui devient ici une réalité ; la répétition témoigne d'une certaine pauvreté d'invention. — (6) 378 sqq., cf. Callim. *Epigr.*, I, 9. — (7) 379, uacua atria se trouve déjà II, 528. — (8) 384, populosque ferocis a déjà été employé dans le discours de Jupiter à Vénus, I, 263, pour désigner les Latins ; il faut voir ici un rappel direct pour mettre les Latins en

valeur. — (9) 385, c'est là le sens de simulato numine Bacchi ; Bacchus n'intervient en rien dans tout ceci ; c'est Allectô qui agit seule et qui déchaîne de pseudo-bacchanales ; elle excite Amata en lui faisant sentir l'aiguillon bachique — stimulis agit undique Bacchi, 405, c'est-à-dire qu'elle lui inspire un délire qui a toutes les apparences du délire bachique, mais qui en réalité est celui que communiquent les Furies, comme le font clairement entendre les répétitions intentionnelles furentem 350, furiale malum, 375, furorem 386, furiis accensas pectore matres 392, furores, 406. — (10) 389 sqq. le passage a pu paraître peu compréhensible, attendu qu'on n'a pas trouvé d'autorité antique pour attester que la célébration des mystères de Bacchus était un empêchement au mariage ; en outre, on signale une contradiction dans le langage d'Amata, puisqu'un peu plus loin elle proclame l'union de sa fille avec Turnus — natae Turnique canit hymenaeos 398 — ; en réalité il ne s'agit nullement pour Amata de consacrer sa fille à Bacchus pour qu'elle ne puisse pas épouser Énée ; il s'agit de tout autre chose : les Troyens viennent d'envoyer une ambassade à Latinus et, par l'entremise des députés, Latinus a offert Lavinia à Énée en l'invitant à venir lui-même pour s'entendre avec lui ; d'un moment à l'autre, Énée peut arriver et les fiançailles seront consommées ; ne pouvant faire revenir Latinus sur sa résolution, Amata prend un grand parti, celui d'emmener sa fille et de la cacher — natam frondosis montibus abdit, 387 — ; ainsi elle ne sera pas là et on ne pourra la fiancer avec Énée ; mais il faut donner une couleur à cet enlèvement et c'est la soi-disant célébration des bacchanales qui fournit le prétexte. Une fois le danger passé, Amata rentre au foyer conjugal ; son incartade n'a pas de suite ; mais elle a soustrait au moment décisif Lavinia à l'autorité de son père. — (11) 391, sacrum tibi pascere crinem traduit littéralement, Eurip. *Bacch.*, 493, Ἱερὸς ὁ πλοκαμός, τῷ θεῷ τ' αὐτὸν τρέφω. — (12) 397, Ipsa inter medias, etc., traduit Eurip. *Bacch.*, 645, μήτηρ ὠλόλυξεν ἐν μέσαις Σταθεῖσα βάκχαις. — (13) 399, Sanguineam torquens aciem imite Eurip. *Bacch.*, 1120, διαστρόφους κόρας ἑλίσσουσα ; cf. IV, 643, Sanguineam uoluens aciem. — (14) 402, si iuris materni cura remordet, locution fixée I, 261, quando haec te cura remordet. — (15) 407, omnemque *domum uertisse* Latini, préparé par 348, Quo furibunda *domum* monstro permisceat omnem est un rappel direct de 336, Atque odiis *uersare domos* et rattache étroitement le morceau au précédent ; Allectô a fait passer immédiatement dans les faits une des énergies que Junon avait reconnues en elle comme pouvant servir ses desseins.

P. 551. (1) 408, fuscis... alis se retrouve VIII, 369, à propos de la Nuit ; Allectô est fille de la nuit — uirgo sata Nocte, 331. — (2) D'après la légende italienne, Danaé aurait abordé dans le coffre au Latium, aurait épousé Pilumnus et fondé avec lui Ardée ; Turnus était donc le petit-fils de Pilumnus et le descendant des anciens héros d'Argos et de Mycènes. — (3) 413, tectis... in altis, Turnus est roi comme Latinus ; la convention virgilienne veut qu'il ait un palais magnifique ; 414, mediam... quietem, II, 268, Prima quies. La nuit, pendant laquelle Allectô va réveiller Turnus, est celle qui suit la seconde journée que passent les Troyens dans le Latium. Pendant cette journée a eu lieu l'ambassade auprès de Latinus, dont Amata a immédiatement conjuré les effets, d'abord en essayant de faire revenir son mari sur ses résolutions, ensuite en s'enfuyant avec sa

fille dans les montagnes. Cette seconde journée est donc très remplie. — (4) Nous avons été prévenus que l'un des dons essentiels d'Allectô était celui des transformations multiples — tot sese uertit in ora 328 —, ce qui prépare cette métamorphose, la seule du reste que réalise Allectô dans les circonstances actuelles. — (5) 419, il y avait un culte de Juno regina à Ardée, Pline, *N. H.*, 115 ; Virgile n'invente donc pas. — (6) Virgile ne fait pas dès le début un portrait d'ensemble de Turnus ; c'est un des procédés de son art que la physionomie des personnages ne se dessine que graduellement et sous la poussée des événements ; il y a pourtant ici quelques traits caractéristiques ; Turnus est un jeune homme, il est audacieux — Audacis Rutuli, 409 —, c'est là un trait constant, IX, 3, Audacem ad Turnum, X, 276, audaci Turno, cf. X, 151, uiolentaque pectora Turni ; plus loin Virgile l'appelle acer, VIII, 614, acrem... Turnum, X, 308 sq., rapit acer Totam aciem in Teucros, mais c'est un trait moins spécial que Turnus partage avec d'autres héros et en particulier avec Énée, VIII, 481, Arma acri facienda uiro. — (7) 421, tot incassum fusos patiere labores, la même chose dite dans des termes analogues, *G.*, IV, 492 sq., omnis Effusus labor, Lucr., II, 1165, incassum manuum cecidisse laborem ; 423, quaesitas sanguine dotis, locution fixée, II, 118, Sanguine quaerendi reditus. — (8) 422 sqq., tua... sceptra... externusque in regnum quaeritur heres, Allectô néglige la question de sentiments et s'adresse à son ambition comme à la chose capitale ; c'est pour ne pas mettre Énée dans une situation trop délicate que Virgile n'insiste pas sur le côté romanesque, mais sur l'intérêt politique. — (9) Pour des raisons morales et pour l'honorabilité des Latins, Virgile les a représentés comme un peuple essentiellement pacifique destiné à s'entendre avec les Troyens ; cf 45 sq. urbes... longa placidas in pace ; on est un peu étonné de trouver dans le palais de Latinus 182 sqq. tant de trophées guerriers et de statues de gens morts pour la patrie ; il n'y a pourtant pas là de contradiction absolue : il peut s'agir de guerres antérieures au règne de Latinus ; c'est pour rester dans le même ordre d'idées que Virgile fait ici conduire par Turnus la guerre contre les Tyrrhéniens, tandis que les Latins demeurent en paix, Tyrrhenas, i, sterne acies, tege pace Latinos, 426 ; il est cependant peu naturel que les Latins ne prennent point part à une guerre qui les intéresse si directement ; d'autre part Virgile fait dire au Tibre, VIII, 55, en parlant des Arcadiens du Pallanteum Hi bellum adsidue ducunt cum gente Latina, ce qui est en contradiction directe avec VII, 45 ; il y a donc là une question sur laquelle Virgile n'a pas pris un parti décidé et qu'il a résolue diversement, suivant les moments de la composition fragmentaire ; il y avait là une dissonance à faire disparaître à la révision finale. — (10) 431, pictasque exure carinas, c'est une préparation directe de la tentative de Turnus pour incendier la flotte Troyenne, IX, 69 sqq ; les l. VII et IX sont donc étroitement reliés ensemble et, quand Virgile écrivait le livre VII, l'épisode du livre IX figurait dans son plan en prose de l'*Enéide* ; pictas... carinas se retrouve VIII, 92, pictas... puppis, V, 663. — (11) 430, flumine pulchro est en rapport direct avec la description du grand fleuve national que Virgile a faite avec amour, VII, 29-34, et c'est en même temps un argument dans la bouche d'Allectô : il est humiliant pour un Italien de laisser souiller un si beau fleuve par la présence d'étrangers, qui s'y sont installés — Considere 431. — (12) inridens, 435, répète intentionnellement inrise 425 ;

uatem, 435 et 442, sont dits ironiquement, l'ironie étant soulignée par le rapprochement de falsa et de uatem 442. — (13) Non seulement 438-439 peut disparaître sans inconvénient, mais leur disparition a l'avantage de rapprocher te 440 et meas 437, qui sont en antithèse expressive et voulue ; en outre Turnus ne peut pas dire raisonnablement à la pseudo-Chalybé, qui vient de la part de Junon : « Junon ne nous oublie pas » ; cela est trop évident, puisqu'elle lui envoie une messagère ; nec 438, attend un second nec, qui explique la chose, par exemple : « Certes Junon ne nous oublie pas et ne manquera pas de venir à mon aide, lorsque j'en aurai besoin. Quant à toi, etc. » ; 438-439 ont été ajoutés à la marge par Virgile comme une indication qu'il se proposait d'achever, sans doute parce qu'il s'est aperçu que 438-439, 440-444 ne répondaient qu'à une partie de la communication de la pseudo-Chalybé, celle qui a trait à l'arrivée des Troyens, mais non à la plus importante, celle qui concerne le changement d'attitude de Latinus ; de là le début du fragment Ne tantos mihi finge metus.— (14) 443-444 imitation de forme de passages homériques, *Il.*, V, 428 sqq. Zeus s'adressant à Aphrodite οὔ τοι, τέκνον ἐμὸν, δέδοταί πολεμήια ἔργα,... Ταῦτα δ' Ἄρηι θοῷ καὶ Ἀθήνῃ πάντα μελήσει, VI, 490 sqq. Hector s'adressant à Andromaque Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε... πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μέλησει Πᾶσιν, ἐμοὶ δὲ μάλιστα, cf. *Od.*, XXI, 350 sqq. Télémaque s'adressant à sa mère ; ces imitations de pure forme, dans des circonstances et un sentiment tout différents, remontant de ses lectures à l'esprit de Virgile montrent qu'il savait par cœur l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; diuom effigies 443, locution fixée qui se trouve déjà III, 148. — (ĭ) 445 exarsit in iras, plus loin en parlant de Turnus 462, Ira, en parlant des paysans latins ira 508 ; tout cela est en rapport direct avec la caractéristique morale d'Allectô, cui... irae... cordi 326 ; ce sont là des réalisations de ce qui a été annoncé.

P. 552 (1) 446, tremor occupat artus, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement, avec un tout autre sens, XI, 424. — (2) 447 sq., tot Erinys sibila hydris Tantaque se facies aperit rappellent directement la caractéristique physique d'Allectô, 329, Tam saeuae facies, tot pullulat atra colubris ; c'est encore une réalisation de ce qui a été annoncé. — (3) 454-455, dont le dernier est incomplet, sont d'un grand effet, bella est annoncé par tristia bella, 325, bella 444, repris par belli 461 ; ils sont la conclusion naturelle du couplet ; par suite, 452-455 paraissent avoir été conçus et rédigés d'un seul jet ; c'est un morceau que Virgile a mis en place sans l'avoir terminé. — (4) 451, Verberaque insonuit facem... coniecit répondent à l'un des compliments adressés par Junon à Allectô tu uerbera tectis Funereasque inferre faces ; Allectô fait ici ce que Junon l'avait félicité de pouvoir faire. — (5) 460, *Arma*, amens *fremit*, *arma* toro tectisque *requirit* et 520, *raptis*... telis 625 omnes *arma requirunt*, 638, Hic galeam tectis rapidus *rapit* se rattachent à Arma uelit poscatque simul rapiatque iuuentus et montrent que les ordres de Junon sont exécutés ponctuellement. — (6) 461, le résultat est le même que celui obtenu à propos d'Amata ; comme Amata, Turnus est saisi de folie — pour lui c'est la folie guerrière —, mais les moyens employés sont autrement violents. — (7) *Il.*, XXI, 361, les circonstances sont toutes différentes, puisque dans l'*Iliade* la comparaison est avec les eaux du Xanthe, qui

bout sous l'action des flammes déchaînées par Héphaistos. — ([8]) 468, primis iuuenum, locution fixée, VIII, 105, iuuenum primi, IX, 785, iuuenum primos. — ([9]) Junon lui avait dit, 337 sq., tibi... Mille nocendi artes, c'est ce que rappellent Arte noua 477, tempus dea nacta nocendi 511 ; tous ces rappels textuels attestent l'unité du morceau concernant Allectô, qui a été exécuté d'un seul jet et du même mouvement d'inspiration. — ([10]) 475, animis audacibus, le mot est choisi en correspondance avec 409 Audacis Rutuli et en même temps il vient d'Homère, *Il.* XVII, 573, θάρσους πλῆτο φρένας. — ([11]) 478, feras agitabat, XI, 686, feras agitare, locution fixée. — ([12]) 479, Cocytia uirgo est à rapprocher de VI, 374 sq., amnemque seuerum Eumenidum, les fleuves des enfers sont ce qu'il y a matériellement, les Euménides ce qu'il y a moralement de plus affreux dans le monde souterrain ; de là la tendance à les mettre en rapport, cf. VII, 562, Cocytique petit sedem. — ([13]) 479, rabiem, 493 sq., rabidae... canes, la rage est une des caractéristiques d'Allectô, 451, rabido... ore. — ([14]) 481 sq., quae prima malorum causa fuit, imitation de la formule homérique, *Il.*, V, 63, αἳ πᾶσι κακὸν Τρώεσσι γένοντο, XXII, 116, ἥ τ' ἔπλετο νείκεος ἀρχή. — ([15]) 484, ab ubere raptum, VI, 428 ab ubere raptos, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — ([16]) Serv., 487, bonum puellae rusticae nomen formauit, Virgile a songé à Rhea Siluia et a Siluius Aeneas.

P. 553. ([1]) 492, sera... se nocte ferebat reproduit avec variante, *G.*, IV, 180, multa referunt se nocte. — ([2]) 494 sq., fluuio cum forte secundo Deflueret, locution fixée reprise de *G.*, III, 447, missusque secundo defluit amni. — ([3]) 496, laudis... amore, *G.*, III, 112, amor laudum, *En.*, V, 394, laudis amor, locution fixée. — ([4]) 498, deus est pris en général, mais il s'agit en réalité de Junon. — ([5]) 501 sq., questu... tectum omne replebat fin de vers reprise mécaniquement de II, 679, gemitu tectum omne replebat, où les circonstances sont très différentes. — ([6]) 505, pestis enim tacitis latet aspera siluis, c'est là une de ces insidiae auxquelles se complaît Allectô, 325 sq., cui... insidiae... cordi. — ([7]) 506, Improuisi adsunt, II, 182, Improuisi aderunt, début d'hexamètre reproduit mécaniquement. — ([8]) 506, sq., torre... obusto Stipitis... grauidi nodis, 524, Stipitibus duris... sudibusue praeustis, même motif reproduit avec des identités de termes, XI, 894, Stipitibus ferrum sudibusque imitantur obustis. — ([9]) 509, cuneis... coactis se retrouve XII, 457, dans un sens qui n'a aucun rapport avec celui-ci. — ([10]) 511, saeua... dea, c'est là une des caractéristiques de Junon, 287, Saeua Iouis coniunx, 592 saeuae Junonis, Virgile fait ressortir ainsi qu'Allectô et Junon sont pareilles. — ([11]) 512, de culmine summo, fin d'hexamètre reprise mécaniquement de *G.*, I, 402. — ([12]) 513 sq., le cri d'Allectô paraît avoir pour prototype le cri puissant et terrible d'Éris, *Il.*, V, 10 sqq., mais l'effet est absolument différent. — ([13]) 517, *Sulfurea* Nar albus aqua, Virgile connaissait sûrement le Nar, il semble pourtant s'être référé à Ennius cité par Priscien, VI, p. 223, 4 H, Sulfureas posuit spiramina Naris ad undas, d'où dérive spiracula 568, mais il a ajouté albus pour le pittoresque. — ([14]) 518 Et trepidae matres pressere ad pectora natos est un de ces vers, qu'on regarde généralement comme particulièrement virgiliens et d'après lesquels on aime à se faire une idée de Virgile comme homme ; on n'a peut-être pas tort ; il faut pourtant noter que l'inspiration première provient d'Apollon., *Argon* IV,

136 sqq., qui dit à propos du sifflement du serpent Δείματι δ' ἐξέγροντο λεχωίδες, ἀμφὶ δὲ παισὶν Νηπιάχοις, οἵ τέ σφιν ὑπ' ἀγκαλίδεσσιν ἴαυον, Ῥοίζῳ παλλομένοις χεῖρας βάλον ἀσχαλόωσαι ; ce qui reste, c'est que le passage avait fait impression sur Virgile, qui l'a imité, mais sans d'ailleurs l'égaler ; dans le même sentiment, mais en renversant les rôles, Eurip. *Troad.*, 557 sq., avait dit βρέφη δὲ φίλια περὶ Πέπλους ἔβαλε ματρὶ χεῖρας Ἐπτοημένας. — (15) 520, raptis concurrunt undique telis, hémistiche emprunté à Ennius, cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 16, Postquam defessi sunt stare et spargere sese Hastis, ansatis concurrunt undique telis. — (16) 523 Direxere acies, locution fixée, qui se trouve déjà, *G.*, II, 281. — (17) 525 sqq. vers très pittoresques, dont la genèse éclaire particulièrement les procédés de travail de Virgile ; l'origine de l'image est *Il.*, XIII, 339, Ἔφριξεν δὲ μάχη φθισίμβροτος ἐγχείῃσιν Μακρῆς, mais elle avait été reprise par Apollon, *Arg.*, III, 1355, à propos des géants qui sortent de terre dans le champ d'Arès, et c'est de là qu'est venue à Virgile l'idée de moisson — seges — ainsi que celle des reflets vers le ciel, ἵκετο δ' αἴγλη Νειόθεν Οὔλυμπόνδε δι' ἠέρος ἀστράπτουσα, reflets exprimés avec des mots de Lucr., V, 576, iactat... lucem ; le tableau a été repris par Virgile, XI, 601 sq., tum late ferreus hastis Horret ager campique armis fulgentibus ardent, où il semble bien qu'il se soit reporté à l'*Iliade*, hastis traduisant ἐγχείῃσιν. — (18) 528 sq., le premier vers est transcrit avec variation de deux mots, de *G.*, III, 237, la variation étant causée par le fait qu'il introduit dans les deux cas deux comparaisons différentes ; dans le premier, il s'agit d'une vague qui se forme en haute mer, et vient déferler sur le rivage, et il y a concordance avec le contexte ; dans le second, de la mer qui moutonne quand le vent se lève, puis finit par se gonfler en vagues énormes, et ici on ne voit pas nettement le rapport de la comparaison avec le contexte ; dans le premier cas, le modèle est *Il.*, IV, 422 sqq. qui s'applique du reste à des circonstances un peu différentes, ce qui montre que, dès l'époque des *Géorgiques*, Virgile était familier avec Homère ; la comparaison de l'*Enéide* se réfère aux *Géorgiques* et n'a plus rien à faire avec Homère. — (19) 532 sqq., Virgile a été embarrassé pour nommer des pâtres italiens, auxquels il ne pouvait pas décemment donner des noms grecs ; Almo et Galaesus sont des noms de fleuves italiens ; il en emploie d'autres ailleurs ; selon Serv., IV, 760, il a trouvé le nom de Tyrrhus dans la légende. — (20) 531, primam ante aciem se retrouve 673, et IX, 595, stridente sagitta, IX, 632, locutions fixées. — (21) 536 sq. iustissimus unus qui fuit se trouve déjà II, 426, locution fixée ; 537, ditissimus aruis, cf. I, 343, et X, 563, ditissimus agri, *Il.*, V, 612 sq., Amphios qui est tué est πολυκτήμων πολυλήιος.

P. 555. (1) 541, Promissi dea facta potens, il n'y a pas eu de promesse formelle, mais dès le début l'entente était complète ; Junon savait qu'elle pouvait compter sur Allectô. — (2) 543 sq., ont été très discutés dans l'antiquité ; le texte du *Med.* semble pouvoir s'expliquer sans difficulté : Allectô quitte l'Hespérie Deserit Hesperiam, c'est dire qu'elle s'élève dans le ciel ; elle se tourne vers Junon conuersa, jusque-là elle avait les yeux fixés vers la terre et elle l'apostrophe à travers les airs. — (3) 545, bello tristi répété, VIII, 29, rappelle tristia bella ; 546, Sic in amicitiam coeant et foedera iungant rattache le passage au monologue de Junon, 317, Hac gener atque socer coeant mercede suorum, comme si Allectô

avait entendu ce monologue ; Junon répète du reste la chose, 555 sq. ; c'est ce qui lui tient au cœur. — (4) 548, tua si mihi certa uoluntas, locution fixée reprise de IV, 125. — (5) 550, Accendamque animos insani Martis amore est fait avec des souvenirs stylistiques, 482, belloque animos accendit agrestis et *Egl.*, X, 44 sq. Nunc insanus amor duri me Martis in armis Detinet, bien que Martis ne se rapporte probablement pas à amor. — (6) 561, stridentis Anguibus alas, d'une façon moins impressionnante, Virgile avait dit, I, 397, en parlant de cygnes stridentibus alis. — (7) 569, rupto... Acheronte, Acheron est pris ici non pas dans le sens propre qu'il a VI, 108, Acheronte refuso, mais dans le sens métaphorique d'enfers, comme VII, 91, Acheronta adfatur. — (8) 572, Nec minus interea, locution fixée, reprise de VI, 212.

P. 556. (1) 577, medio... in *crimine* caedis rappelle exactement 339, sere *crimina* belli ; ici encore Allectô a exécuté à la lettre les instructions de Junon ; in crimine caedis, ce sont les protestations des bergers contre le meurtre, igni, le feu de leur fureur. — (2) Serv. 580, ueluti Baccho ; furia enim agebantur. — (3) 583 sq. infandum cuncti contra omina bellum Contra fata deum peruerso numine poscunt ; peruerso numine équivaut à saeuae nutu Junonis 592, c'est le fait d'une divinité qui est sortie de la moralité et du droit ; Virgile ne se lasse pas de nous avertir qu'une guerre entre Troyens et Latins est abominable, faite sous de funestes auspices, contraire aux destins, déchaînée par une divinité dévoyée. — (4) 586 sqq., la comparaison a été reprise, X, 693 sqq. avec variantes ; elle dérive d'*Il.*, XV, 618 sqq. ἠύτε πέτρη Ἠλίβατος μεγάλη, πολιῆς ἁλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα, Ἥ τε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα Κύματά τε τροφόεντα, τά τε προσερεύγεται αὐτήν ; c'est donc un passage homérique, que Virgile a imité deux fois ; il est à remarquer que c'est dans la seconde imitation qu'il se tient le plus près d'Homère pour la situation et pour les détails ; il est difficile de savoir si 587 est une répétition voulue, pour insister, de 586, ou si c'est un vers jeté à la marge par Virgile comme pouvant être utilisé à la révision définitive ; la seconde hypothèse est la plus vraisemblable, attendu que 586 suffit parfaitement et que magno uenient fragore ne fait que doubler inutilement multis circum latrantibus undis. — (5) 591 sq. Verum ubi nulla datur caecum exsuperare potestas Consilium reproduit exactement le mécanisme de III, 670, Verum ubi nulla datur dextra adfectare potestas. — (6) 604, lacrimabile bellum correspond sans doute aux sentiments que Virgile professait sur la guerre, mais traduit littéralement l'expression homérique, *Il.*, V, 737, ἐς πόλεμον... δακρυόεντα. — (7) 607, Sunt geminae Belli portae reproduit la structure de VI, 893, sunt geminae Somni portae. — (8) La répétition du mot saeuus 287, (461 saeuit), 511, 592, 608, montre que c'est pour Virgile une des dominantes du morceau.

P. 557 (1) 609 sq. aeternaque ferri Robora reprend avec plus de force une expression de Lucr., II, 449, duri robora ferri. — (2) 611, sedet... sententia, XI, 551, sententia sedit, locution fixée. — (3) Sur la trabea et le cinctus Gabinus cf. Serv. 612. — (4) C'était ainsi que la croyance populaire interprétait cette cérémonie symbolique, cf. I, 294 sqq. — (5) 619, Foeda ministeria exprime une fois de plus l'impression que Virgile tient à imposer au lecteur que la guerre en question est quelque chose de monstrueux. — (6) Ce sont les barres de fer et d'airain qui cèdent sous la

poussée ; Virgile n'a rien trouvé de mieux à faire que de reproduire avec variantes Ennius cité par Hor. *Sat.*, I, 4, 60, postquam Discordia taetra Belli ferratos postes portasque refregit. — (7) Les événements qui remplissent les 622 premiers vers du l. VII se répartissent sur trois journées. 25 sqq. lever de l'Aurore, première journée : les Troyens s'engagent dans l'embouchure du Tibre et le remontent ; à la fin de la journée, repas signalé par le prodige des tables mangées ; il ne se passe rien chez les Latins. 148 sqq., lever de l'Aurore, deuxième journée : ambassade au roi Latinus, évocation d'Allectô qui se met immédiatement à l'œuvre, tentative d'Amata pour faire revenir Latinus sur ses résolutions, délire d'apparence bachique qui la fait fuir dans la montagne. Nuit du second jour, Allectô chez Turnus ; troisième journée, chasse d'Iule, bagarre entre les paysans et les Troyens, disparition d'Allectô, émeute à Laurente, ouverture du temple de Janus. Après cette troisième journée, laps de temps d'une durée indéterminée pendant lequel se rassemble l'armée Rutule. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'Énée ne se rende pas à l'invitation que lui a fait adresser Latinus, 263 sqq., ce qui aurait évité la guerre ; en effet, cette invitation ne parvient à Énée que pendant la seconde journée ; or dès le matin de la troisième, les Troyens et les paysans latins en viennent aux mains, ce qui rend les propositions de Latinus caduques. Virgile a précipité les événements pour que la guerre fût inévitable. — (8) 623, inexcita Ausonia atque immobilis ante est en rapport direct avec 45 sq. urbes... longa placidas in pace. — (9) Les différents traits du morceau n'ont pas paru se suivre en ordre logique et on a proposé diverses transpositions : pour établir un ordre excellent, il suffit de placer 628, qui est une conclusion et qui a été déplacé par une erreur de copiste, après 640 ; 623 introduction générale, 624-627, exercices individuels ; on réclame des armes ; nettoyage et affûtage des anciennes ; 629-636, fabrication d'armes nouvelles dans des ateliers organisés pour cela, 637 signal du départ, 638-640 on s'arme en hâte, 628 on se met en marche allègrement ; signaque ferre iuuat 628, même motif dans les mêmes termes, VIII, 498. — (10) 625 omnes arma requirunt est un hémistiche d'Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 54. — (11) Serv. 632 ut dicit Sallustius de Lucanis, qui de uimine facta scuta coriis tegebant. — (12) 634 leuis ocreas se retrouve, VIII, 624. — (13) 640 fido... ense alliance de mots consacrée, VI, 524, fidum... ensem, IX, 707, lorica fidelis.

P 558. (1) 642, Qui bello acciti reges répète *Il.*, II, 487 οἵτινες ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν. — (2) 643, Quibus Itala iam tum Floruerit terra alma *uiris* découle du même sentiment que *G.*, II, 173 sq. Salue magna parens frugum Saturnia tellus, Magna uirum ; 644 quibus arserit armis rappelle 623 Ardet... Ausonia, il s'agit d'armées ardentes au combat.

P. 559. (1) 649 sq., le motif est pris directement à l'*Il.*, II, 673 sq. Νιρεύς, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν Τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα. — (2) C'est l'épisème du bouclier d'Adraste dans les *Phéniciennes* d'Euripide 1135 ; Virgile a trouvé ingénieux de l'attribuer au fils même d'Hercule, qui y avait un droit incontestable. — (3) Serv. 659 adludit ad nomen matris Romuli quae dicta est Ilia, Rhea Siluia. — (4) 664 sq., s'ils portent le pilum, c'est probablement parce que le pilum est l'arme nationale des Romains et qu'Aventinus est né sur l'emplacement de

Rome ; on n'était pas d'accord sur ce qu'était le dolo : Serv. 664 dolo est aut flagellum, intra cuius uirgam latet pugio, aut, secundum Varronem, ingens contus cum ferro breuissimo. Le veru Sabellum est un dard mince et effilé. — (5) 655-669 offrent de grosses difficultés : 664-665 décrivent un armement assez compliqué ; mais on ne nous dit point qui le porte et à quelle peuplade commande Aventinus ; on ne voit pas à quoi s'oppose Ipse pedes 666, puisqu'il n'est pas dit que les guerriers de 664-665 soient à cheval ; regia tecta signifie-t-il le palais d'Aventinus ou celui de Turnus chez qui il serait supposé déjà arrivé ? Il est probable que 664-665 sont une addition marginale faite à la réflexion ; Virgile a voulu donner des compagnons à Aventinus, mais il ne savait pas encore comment il les appellerait et provisoirement il ne les a pas nommés ; ce ne pouvait guère être que les habitants de l'Aventin ; ces deux vers supprimés, 666 s'oppose à 655 sq. ; Virgile dit bien qu'Aventinus est fier d'avoir un char qui a été primé aux courses, mais il ne dit pas qu'il le monte ; il fait courir mais lui-même est à pied, comme Hercule, toujours représenté à pied, quoiqu'il passât pour avoir fondé les jeux Olympiques ; regia tecta paraît mis là pour indiquer qu'il est roi.

P. 560. (1) 670, Tiburtia moenia *linquont,* c'est là une des formules du Catalogue des *Argonautes* d'Apollonios, I, 40, Λάρισαν δ' ἐπὶ τοῖσι λιπὼν πολύφημος ἵκανεν, 57 Ἦλυθε δ' ἀφνειὴν προλιπὼν Τυρτῶνα Κόρωνος, 105 Τῖφυς δ' Ἁγνιάδης Σιφαέα κάλλιπε δῆμον, 179 Ταίναρον αὖτ' ἐπὶ τοῖσι λιπὼν εὔφημος ἵκανεν, mais la formule est vivifiée par l'emploi du présent, qui montre les personnages en action. — (2) *En.*, XI, 609. — (3) 671, l'apposition de gentem à moenia surprend ; il se peut que le vers ait été ajouté à la marge par Virgile pour expliquer Tiburtia qui à la réflexion ne lui a point paru suffisamment clair ; il se réservait d'accommoder plus tard le vers au contexte. — (4) 678, la transition par la négation Nec Praenestinae etc., 733, Nec tu carminibus etc. est fréquente dans le Catalogue des *Argonautes* d'Apollonios, I, 45, Οὐδὲ μὲν Ἴφικλος.. 49, Οὐδὲ Φεραῖς... 51 Οὐδ' Ἀλοπῇ μίμνον... 122 Οὐδὲ μὲν οὐδὲ... 224 Οὐδὲ μὲν οὐδ'... — (5) La légende complète était que la sœur des diui fratres Depidii, personnages mystérieux dont le nom même est incertain, l'avait conçu d'une étincelle jaillie du foyer et exposé près du temple de Jupiter ; trouvé par des jeunes filles qui allaient chercher de l'eau, il fut confié aux fratres Depidii pour qu'ils l'élevassent. On a remarqué que les traits de la légende de Caeculus se retrouvent ailleurs : l'étincelle fécondante jaillie du foyer (légende de Romulus, de Servius Tellius) la découverte par des jeunes filles allant chercher de l'eau, l'éducation par des pâtres, etc., montrent que la pensée commune à tous ces récits est que les dieux du foyer, symboles du séjour fixe à la maison, sont pères des fondateurs de villes, que les fratres Depidii sont sans doute les Lares praestites de Préneste. — (6) 689 sq. uestigia nuda sinistri Instituere pedis, crudus tegit altera pero est emprunté suivant Macr. *Sat.* ,V 18, 17, à un fragment du *Méléagre* d'Euripide qui attribue cet usage aux Étoliens οἱ δὲ Θεστίου Παῖδες τὸ λαιὸν ἴχνος ἀνάρβυλοι ποδός, Τὸ δ' ἐν πεδίλοις, ὡς ἐλαφρίζον γόνυ Ἔχοιεν, ὃς δὴ πᾶσιν Αἰτωλοῖς νόμος ; que ce soit bien là le pas age auquel Virgile se soit référé, c'est ce que prouve la correspondance de uestigia et de ἴχνον, qu'il l'ait fait parce qu'il savait que les Herniques étaient d'origine Pélasgique et que comme tels ils étaient apparentés aux Étoliens, c'est,

malgré Macrobe, ce qui est fort douteux. Il lisait assidument Euripide et il prenait où il les trouvait les détails originaux, de couleur archaïque, avec lesquels il composait comme une mosaïque la physionomie soi-disant restituée des anciens peuples italiens. Il serait curieux de constater qu'il n'a en réalité tiré de sa source qu'une erreur, si Aristote a eu raison contre Euripide en disant que c'était le pied gauche et non le droit que les Étoliens portaient chaussé.

P. 561. (1) La caractéristique equum domitor, donnée d'une façon constante à Messapus, VII, 691, IX, 523, XII, 128, 550 et justifiée par sa descendance de Neptune, est attribuée également à Picus, VII, 189 et à Lausus, VII 651 ; c'est la traduction de l'épithète homérique ἱπποδάμοιο, *Od.*, III, 181 et passim. — (2) 693 sq. iam pridem resides populos desuetaque bello Agmina est en accord avec VII, 46. — (3) 698, aequati numero, chaque unité comprend le même nombre d'hommes, XI, 599 compositi numero in turmas, par opposition à la cohue des troupes indisciplinées. — (4) 699-705, dans la comparaison avec les cygnes, Virgile a combiné deux comparaisons d'Homère et d'Apollonios, qui sont au fond différentes de la sienne; *Il.*, II, 459 sqq, à propos des Achéens qui sortent de leur camp pour se répandre dans la plaine, il est question des cygnes, des oies et des grues qui volent çà et là et se plaisent à agiter leurs ailes, ce qui est très différent de l'attitude qu'ils ont dans Virgile, pourtant Asia palus provient de Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, longa... per colla de δουλιχοδείρων ; les *Argon.*, IV, 1300, parlent simplement du chant des cygnes sur les rives du Pactole ; mais la réunion du marais et du fleuve sonat *amnis* et Asia longe Pulsa *palus* provient de ce passage ἀμφὶ δὲ λειμὼν Ἑρσήεις βρέμεται ποταμοῖό τε καλὰ ῥέεθρα. Quant à la comparaison avec les oiseaux rauques qui viennent de la haute mer au rivage, Virgile s'est souvenu de lui-même, VI, 309 sqq., comme le prouve la répétition de gurgite ab alto ; le mouvement Nec quisquam aeratas acies... est pris à Apollon., *Argon.*, IV, 238 sqq. Il est bien certain que les deux comparaisons ne sont pas de la même inspiration et ne peuvent subsister à côté l'une de l'autre ; la nuée d'oiseaux de mer au cri rauque donne l'idée d'une troupe sauvage et bruyante, avec insistance sur la quantité ex agmine tanto 703, sur le mélange d'éléments misceri 704 ; c'est là la physionomie que Virgile avait prêtée d'abord au contingent de Messapus, 703-705, se reliant tout naturellement avec 697. A une lecture postérieure, Virgile a mieux aimé attribuer au contingent de Messapus une belle ordonnance rythmée par un chant harmonieux et il a mis à la marge 698-702 qu'il se réservait de terminer et de substituer à 703-705 ; canoros... modos 700 sq. exclut raucarum 705 ; du reste, Ibant 698 qui présente les soldats en marche n'est pas bien d'accord avec uocat subito 694 où il s'agit de la levée, ce qui atteste que 698-702 est postérieur et d'une autre inspiration. — (5) Au l. V, Virgile a fait descendre trois grandes familles Romaines des compagnons d'Énée ; ici il en fait descendre une d'un ancêtre italiote ; ainsi il tient la balance égale entre les deux éléments constitutifs de la nationalité romaine. Tite-Live, II, 16, 4, raconte que la cinquième année après l'expulsion des rois le Sabin Atta Clausus vint s'établir à Rome ; Virgile vieillit l'événement en le plaçant aux temps légendaires. — (6) 709, conformément à l'orgueil national, Virgile reproduit la tradition de l'adjonction volontaire. — (7) 712, la mention de Nomentum est une contradiction due à la composi-

tion fragmentaire avec VI, 772 sqq, où Anchise attribue la fondation de Nomentum et d'autres villes aux rois d'Albe et ajoute 776 nunc sunt sine nomine terrae ; là était la difficulté ; Virgile avait besoin de nommer ces localités ; il l'a résolue élégamment pour Gabies en disant 682, arua Gabinae Junonis, où il ne parle pas d'une ville ; 715 qui Tiberim Fabarimque bibunt est imité d'*Il.*, II, 825, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσήποιο. — (8) 722, est préparé par magnum Agmen agens 706 sq., ingens Amiterna cohors 710, la comparaison 718 sqq. est imitée en partie d'*Il.*, II, 781 sqq., où à la fin du Catalogue des Danaens, l'armée en marche est caractérisée de la même façon, mais avec plus de puissance Γαῖα δ' ὑπιστενάχιζε Διὶ ὣς τερπικεραύνῳ Χωομένῳ, ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωέι γαῖαν ἱμάσσῃ... Ὣς ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ μέγα στεναχίζετο γαῖα Ἐρχομένων. Virgile a laissé de côté l'effet terrifiant de la foudre de Zeus ; mais il y fait allusion par le mot conterrita qui, consciemment ou inconsciemment, renvoie à l'*Iliade*.

P. 562. (1) C'est le même motif que 694 Agmina in arma uocat subito. — (2) Serv.-Dan., VIII, 285. — (3) 695 sqq., il a fait de Messapus, l'éponyme de Messapie, le roi d'une partie de l'Étrurie. — (4) Serv. 730 aclides sunt tela quaedam antiqua adeo ut nequaquam commemorentur in bello ; legitur tamen ut sint clauae cubito semis factae, eminentibus hinc et hinc acuminibus, quae ita in hostem iaciuntur religatae loro uel lino, ut peractis uulneribus possint redire ; putatur tamen esse teli genus, quod flagello in immensum iaci potest. — (5) Serv. 732 scutum loreum, quo utuntur Afri et Hispani. — (6) Serv.-Dan. 738, Conon in eo libro, quem de Italia scripsit, quosdam Pelasgos aliosque ex Peloponneso conuenas ad eum locum Italiae uenisse dicit, cui nullum antea nomen fuerit, et flumini quem accolerent Sarro nomen inposuisse ea appellatione patrii fluminis et se Sarrastras appellasse. — (7) Serv.-Dan. 741, cateiae lingua Theotisca hastae dicuntur.

P. 563. (1) 745 Ufens est le nom d'un fleuve dont Virgile a fait celui d'un homme ; l'Ufens est le fleuve des marais Pontins, qui n'a aucun rapport avec les Équicules ; c'est un nouvel exemple de l'arbitraire de Virgile dans le choix et l'emprunt des noms propres. L'Ufens figure comme fleuve un peu plus loin, 802 ; d'où la preuve que les morceaux du Catalogue ont été rédigés isolément les uns des autres, ce qui explique les dissonances ; les Aurunques figurent dans le contingent d'Halaesus 724 sqq. et dans celui de Turnus, 795 ; ce sont de légères contradictions, qui attendaient pour disparaître la révision d'ensemble. — (2) 744 Et te... misere in proelia Nersae, 726 sq. quos de montibus altis Aurunci misere patres, 752, Archippi regis missu, 762 quem mater Aricia misit, formule qui figure dans le Catalogue des *Argonautes* d'Apollonios, I, 77 sq., τόν ῥα κάνηθος Πέμπεν Ἀβαντιάδης λελιημένον, 97 sqq, Ἄλκων μὲν προέηκε πατὴρ ἑός·.. Ἀλλά ἑ... πέμπεν, 164 τὸν μέν ῥα πατὴρ Λυκόοργος ἔπεμπεν. — (3) 750, Marruuia uenit de gente est une des formules les plus employées et les plus monotones du Catalogue des *Argonautes* d'Apollonios, I, 57, Ἤλυθε δ'... 65 Ἤλυθε δ'... 110 μετὰ δ' ἤλυθεν etc., ainsi que tous les synonymes que fournissait la langue poétique. — (4) 752, le nom grec d'Archippus, qui étonne chez un Marse, s'explique par le passage de Pline, *N. H.*, III, 108 Gelli[an]us (l'annaliste Cn. Gellius) auctor est lacu Fucino haustum Marsorum oppidum Archippe, conditum

a Marsya duce Lydorum ; le roi Archippus doit sa naissance à la ville légendaire d'Archippé. — ([5]) 756 sqq., le motif est emprunté au catalogue homérique, *Il.*, II, 858 sqq. Μυσῶν δὲ Χρόμις ἦρχε καὶ Ἔννομος οἰωνιστής. Ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν ἐρύσσατο κῆρα μέλαιναν ; il figure encore dans *l'Enéide*, II, 429 sq., IX, 327 sq. ; cf. pour le mouvement, X, 319 sqq. ; il est à noter que X, 543 sq., Umbro est bien mis en présence d'Énée, mais qu'il n'est point parmi les victimes de celui-ci ; lorsque Virgile écrivait le passage, les détails des combats des derniers livres de l'*Enéide* n'étaient donc pas encore fixés. — ([6]) 759, nemus Angitiae ; Angitia est une ancienne divinité italique, à qui on a donné plus tard pour mère Médée ou Kirké ; le lieu principal de son culte était le lucus Angitiae sur la rive S. du lac Fucin, pays abondant en serpents et en plantes médicinales, mais son culte s'étendit ; on trouve son nom au pluriel et sous une forme voisine d'Angitia en Pélignien et en Osque. — ([7]) 759-760 sont une reprise du motif Illum etiam lauri ; etiam fleuere myricae... et gelidi fleuerunt saxa Lycaei *Egl.*, X, 13 sqq. ; il est difficile de dire s'ils faisaient primitivement partie intégrante, comme conclusion pathétique, du morceau auquel ils adhèrent actuellement et que Virgile aurait mis en place sans le terminer, ou s'ils ont été ajoutés postérieurement à la marge ; on peut supposer que Virgile n'avait d'abord pas songé à faire figurer ici Angitia, mais que, l'ayant ensuite rencontrée dans ses lectures, ayant constaté son importance chez les Marses, il a trouvé intéressant de la mentionner et qu'il a jeté à la marge les deux vers en question.

P. 564. ([1]) Serv. 761, Virbius est numen coniunctum Dianae, ut matri deum Attis, Mineruae Erichtonius, Veneri Adonis. — ([2]) Serv., VI, 136. — ([3]) 767 Turbatis distractus equis, mécanisme de l'hémistiche reproduit IX, 124, Turbatis Messapus equis. — ([4]) 779 cornipedes... equi, VI, 591 cornipedum... equorum. — ([5]) 762 quem mater Aricia misit, malgré X, 172, Populonia mater, il est probable que Virgile fait de la nymphe Aricia la mère de Virbius. — ([6]) 761, Ibat et Hippolyti proles... même formule dans le Catalogue d'Apollon., *Argon.*, I, 172, Βῆ δὲ καὶ Αὐγείης... — ([7]) 782 in bella ruebat, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement, IX, 182, in bella ruebant. — ([8]) 783 inter primos, locution fixée, II, 479, VIII, 586, XII, 579. — ([9]) 784 toto uertice supra est est emprunté à la caractéristique d'Ajax II 227, mais Virgile a supprimé εὐρέας ὤμους, qui n'eût pas convenu à un jeune homme. — ([10]) 793 Insequitur nimbus peditum est une traduction homérique, *Il.*, IV, 274, ἅμα δὲ νέφος εἵπετο πεζῶν, XXIII, 133. μετὰ δὲ νέφος εἵπετο πεζῶν. — ([11]) 785-788, Virgile s'est inspiré de la Chimère homérique, *Il.*, VI. 182, Δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο ; on a rapproché *Il.*, V, 4, où Pallas Athéné voulant que Diomède se signale dans le combat Δαῖέ οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ ; en réalité il s'agit de quelque chose de tout différent : la Chimère du casque de Turnus est un de ces objets merveilleux, à moitié animés, comme en fabrique Héphaistos dans l'*Iliade*.

P. 565. ([1]) 803, Hos super aduenit viendrait tout naturellement à la fin de l'énumération des alliés, mais n'est pas admissible après l'intercalation de Turnus qui lui n'est pas en mouvement mais qui attend dans sa capitale l'arrivée des contingents en marche. Il serait du reste facile d'introduire 803-817 entre 782 et 783. Virgile à la

révision définitive eût-il laissé le morceau à la fin du livre ou l'eût-il déplacé ? Nous l'ignorons. Il est certain qu'au point de vue de l'art, il réveille par son imprévu, par sa nouveauté, l'intérêt du lecteur un peu fatigué par la succession qui précède, bien que l'auteur l'ait variée de son mieux. En tout cas, il eût fallu modifier les premiers mots de 803, qui sont la reproduction d'une des formules du Catalogue d'Apollonios, I, 86. Τῷ δ' ἄρ' ἐπὶ Κλυτίος τε καὶ Ἴφιτος ἠγερέθοντο, 90 Τοῖσι δ' ἐπ' Αἰακίδαι μετεκίαθον, 95 Τοῖς δ' ἐπὶ... ἤλυθε Βούτης, 110 μετὰ δ' ἤλυθεν ἐλδομένοισιν (Tiphys) 115 Φλίας δ' αὖτ' ἐπὶ τοῖσιν... ἵκανεν, 135 sq. Τῷ δ' ἐπὶ δή... Κίεν... Ναύπλιος, 190 sq. Οἰνείδης δ' ἐπὶ τοῖσιν... Μελέαγρος ἀνήλυθε ; Virgile a emprunté une partie de ses transitions au Catalogue d'Apollonios, mais en évitant la monotonie. — (2) 804 se trouve, XI, 433, ce qui est un renvoi direct au passage du Catalogue. — (3) 805 sq. Bellatrix, non illa colo calathisue Mineruae Femineas assueta manus est une imitation, adaptée aux circonstances, allégée et dans un style plus élégant, d'Apollon. *Argon.*, I, 627 sqq., en parlant des Lemniennes : Τῇσι δὲ βουκολίαι τε βοῶν χαλκειά τε δύνειν Τεύχεα, πυροφόρους τε διατμήξασθαι ἀρούρας Ῥηίτερον πάσῃσιν Ἀθηναίης πέλεν ἔργων Οἷς αἰεὶ τὸ πάροιθεν ὁμίλεον ; 806 sq. proelia... pati locution fixée qui se retrouve avec un sens un peu différent, XII, 570 sq. — (4) 807 cursuque pedum praeuertere uentos, l'hyperbole proverbiale de la course plus rapide que le vent se retrouve *En.*, V, 319 ; VIII, 223 ; XII, 334, c'est une constante qui dérive d'*Il.*, X, 437, en parlant des chevaux de Rhésos θείειν δ' ἀνέμοισιν ὁμοῖοι, repris et varié Callim. *in Del.*, 112, Théocr., VIII, 54. — (5) *Il.*, XX, 226-229 ; en substituant une jeune fille à des cavales, Virgile a cru embellir et rendre plus acceptable le merveilleux homérique ; toutefois ce qu'Homère donne comme une réalité est très acceptable, étant admis qu'il s'agit d'animaux surnaturels ; appliqué à Camilla ce n'est qu'un compliment hyperbolique ; il faut noter que les modifications apportées par Virgile au passage homérique et en particulier le trait ajouté à Homère *celeres nec tingeret aequore plantas* lui ont été suggérés par l'imitation qu'en avait faite avant lui Apollonios qui avait attribué la chose à Euphémos, fils de Poseidon et d'Europé, ποδωκηέστατον ἄλλων *Argon.* I 180, Κεῖνος ἀνὴρ καὶ πόντου ἐπὶ γλαυκοῖο θέεσκεν Οἴδματος, οὐδὲ θοοὺς βάπτεν πόδας, ἀλλ' ὅσον ἄκροις Ἴχνεσι τεγγόμενος διερῇ πεφόρητο κελεύθῳ 182 sqq. ; Virgile enchérit encore sur Apollonios ; l'emprunt achève la démonstration que, dans son Catalogue, il a eu celui d'Apollonios sous les yeux. — (6) 813 sq., l'impression produite par Camilla dérive de celle que produit Télémaque embelli par Athéné, *Od.*, XVII, 64, Τὸν δ' ἄρα πάντες λαοὶ ἐπερχόμενον θηεῦντο ; mais, suivant sa coutume, Virgile enchérit, miratur... Attonitis inhians animis.

P. 566. (1) Serv. 647, Scienda est poetae adfectatio — nam ablepsiam nefas est dicere — ; hic enim aliquos commemorat, quos in bello non inuenis, item in sequentibus aliquos inuenimus, quorum hic nullam fecit commemorationem. — (2) VIII, 6, Messapus et Ufens, ductores primi, avec Mézence lèvent le contingent latin, IX, 27, Messapus commande le premier tiers de l'armée coalisée, 124 il assiste au miracle des navires changés en nymphes de la mer et ses chevaux s'ébrouent, 160, il fait partie des chefs chargés de bloquer la nuit le camp troyen, 351 son détachement est mentionné, 365 Euryale s'empare de son casque qui plus loin le fait

reconnaître, 458-523 il prend une part active à l'attaque du camp et force le uallum, X, 353, il est du corps d'armée qui tente de s'opposer au débarquement des Troyens, 749, il tue un certain nombre d'ennemis ; XI, 429, Turnus le nomme comme une ressource sur laquelle on peut compter, 464 le charge avec Catillus et Coras de faire marcher la cavalerie, 518 annonce à Camilla que Messapus la soutiendra et 520 exhorte celui-ci au combat ; 603 Messapus prend part en effet avec Catillus et Coras au combat de cavalerie, XII, 128, il figure dans l'état-major au moment de l'échange des serments, 289 et 294, il est de ceux qui rompent l'accord et donne le signal des hostilités en tuant Aulestes, 488 quand Juturna entraîne Turnus loin de la mêlée, il attaque Énée, 550 il est au fort d'une mêlée sévère, 661 avec Atinas il défend les portes de Laurente et soutient l'attaque des Troyens. — (3) Coras et Catillus n'apparaissent qu'au livre XI ; 465 ils reçoivent l'ordre de déployer la cavalerie, 604 ils exécutent cet ordre, 640 Catillus abat un guerrier formidable. — (4) Halaesus ne figure qu'au livre X ; 352 il est (avec Messapus et Clausus) de ceux qui s'opposent au débarquement des Troyens, 411 sur un autre point du champ de bataille il tente d'arrêter les progrès de Pallas et tue cinq ennemis, 424 il succombe sous les coups de Pallas. — (5) VIII, 6, Ufens est employé avec Messapus et Mézence à lever le contingent latin, X, 518, quatre de ses fils sont massacrés par Énée, XII, 460, il est tué par Gyas, 641 Turnus parle de sa mort pour dire qu'elle lui a épargné de voir le désastre. — (6) Clausus, X, 345, prend une part brillante au combat livré pour empêcher le débarquement des Troyens. — (7) Caeculus et Umbro, X, 544, rallient les troupes qui cèdent devant Énée.

CHAPITRE NEUVIÈME

LE HUITIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE

Levée des troupes latines (1-8). — **1.** Le VIIIe livre n'est pas relié au VIIe, comme le sont entre eux les livres précédents, sauf le IIIe ; tout en faisant suite d'une façon générale au VIIe, il offre cependant avec lui des contradictions qui ne s'expliquent que par le fait d'une exécution fragmentée et non strictement consécutive (1). Il débute par un tableau court et mouvementé. Turnus a arboré sur la citadelle de Laurente l'étendard de la guerre, ce qui est l'usage romain en cas de péril immédiat ; il a fait lui-même acte de guerre (2) ; la levée en masse suit, décrite avec les termes romains techniques ; Messapus, Ufens, Mézence y président : ils viennent chercher des auxiliaires — *Auxilia* 8 —, ce qui est conforme à la pensée fondamentale de l'auteur, que la guerre est faite par les Rutules et que les Latins ne s'y joignent qu'accessoirement ; ils rassemblent les paysans — *uastant cultoribus agros* 8.

Ambassade à Diomède (9-17). — **2.** On envoie Vénulus à Diomède qui au retour de Troie s'était établi en Apulie, ce qui est ingénieusement imaginé ; Diomède s'est mesuré contre Énée devant Troie ; il doit donc être considéré comme son ennemi naturel ; les instructions de Vénulus portent qu'Énée a pris pied dans le Latium où il apporte les Pénates vaincus (3), qu'il prétend à la royauté — ce qui n'est pas exact —, que de nombreuses nations se joignent à lui — ce qui ne l'est pas davantage —, qu'il prétend, de l'avis de Turnus et de Latinus, subjuguer l'Italie — ce qui n'est pas vrai de Latinus, parfaitement fixé sur ses intentions. Mais ce sont là les motifs les plus propres à agir sur l'esprit de Diomède.

Apparition du Tibre à Enée (18-80). — **3.** En voyant ces préparatifs de guerre dans le Latium — *Cuncta uidens* 19 —, Énée est fort inquiet ; les deux actions parallèles sont ici conduites assez maladroitement

puisque, pendant que les Italiens s'arment d'une façon menaçante, les Troyens ne font rien. Énée est comme toujours un chef très attentif, qui réfléchit beaucoup (1) ; ses inquiétudes sont comparées à ces lueurs qui provenant d'une eau agitée dansent çà et là dans une chambre (2). Comme d'habitude ce n'est point de sa propre initiative qu'il sort d'embarras ; un dieu propice vient l'en tirer. Il fait nuit et tout dort sur la terre ; Énée s'est couché sur la rive du Tibre, accablé de soucis, qui retardent son sommeil, mais ne l'empêchent pas de finir par y céder ; s'il s'endort en plein air (3) et sur le bord du Tibre, c'est naturellement parce que c'est là le lieu approprié à la scène qui va suivre. Il a eu souvent des songes prophétiques (4) ; c'est un des moyens dont se servent les dieux pour lui indiquer, dans des circonstances critiques, la conduite à suivre. Celui qui l'attend ici clôt la série ; désormais il n'aura plus rien à apprendre ; il n'aura plus qu'à faire œuvre virile sur le champ de bataille. Si le Tibre intervient, c'est qu'il est le grand fleuve du Latium et que c'est lui qui doit s'intéresser aux ancêtres du peuple romain et favoriser l'accomplissement de leurs destinées. Au début du livre, il les avait accueillis avec bienveillance dans ses eaux ; il se montre maintenant sous sa forme divine, la forme mythologiquement classique du dieu-fleuve. Parmi le feuillage des peupliers, il émerge de ses eaux pittoresques (5) avec les traits d'un vieillard, vêtu d'une fine étoffe glauque de lin (6), la chevelure ombragée de roseaux ; il vient pour calmer les soucis (7) d'Énée et lui dicter sa conduite.

Il le salue comme un fils des dieux (8), sauveur de Troie, qu'il ramène en Italie (9), mettant ainsi une fois de plus en lumière le rôle assigné par Virgile à Énée. Il lui dit qu'il était attendu à Laurente (10), ce qui rappelle le début du VIIe livre, qu'il est arrivé au pays fixé désormais pour sa demeure, ce qui n'est pas bien nécessaire, puisqu'Énée l'avait reconnu lui-même après le prodige des tables mangées (11). Comme preuve qu'il n'est pas l'objet d'un vain songe, il l'avertit qu'il trouvera à son réveil sous les yeuses de la rive une énorme truie blanche avec trente petits, à la suite (12) de quoi Ascagne, trente ans après, fondera une ville sous le nom célèbre d'Albe (13). C'est là la première partie du discours du Tibre, qui n'était pas bien nécessaire ; nous arrivons maintenant aux conseils d'utilité immédiate, non sans remarquer qu'ils font double emploi avec ceux donnés par Anchise à la fin du VIe livre (14). Le motif de la prédiction d'Anchise a été inspiré à Virgile par celui de la prédiction de Tirésias dans la Νέκυια, mais avec cette différence que Tirésias apprend bien réellement à Ulysse ce qu'il a besoin de savoir pour retourner à Ithaque et

connaître ses futurs destins ; la teneur même de la conversation entre Énée et Anchise ne nous est pas communiquée et il n'en est pas fait état dans la suite, puisque c'est par le Tibre d'abord, par Évandre ensuite qu'Énée est informé de ce qu'il a désormais à faire. Elle ne constitue qu'une imitation formelle et pourrait manquer. Quoi qu'il en soit, le Tibre révèle à Énée l'existence dans ces parages d'Arcadiens venus sous la conduite de leur roi Évandre, et qui ont fondé dans les montagnes une ville appelée du nom de leur ancêtre Pallanteum ; ils sont en guerre continuelle avec les Latins ; le Tibre enjoint à Énée de s'allier à eux et le prévient qu'il le conduira jusque là en suivant ses rives [1]. Il lui prescrit de se lever, de faire à Junon ses dévotions [2] à la tombée de la nuit. Lui-même il ne l'honorera qu'après sa victoire [3]. Il se présente alors en personne : il est le grand fleuve qui coule à pleins bords dans ces grasses campagnes [4], le fleuve le plus agréable au ciel, le Tibre azuré [5] ; il a ici sa grande demeure, sa source provient des villes situées dans la montagne [6].

D'après la croyance populaire, les fleuves avaient leur demeure à leur source ; il y a donc dans le cas présent une dérogation, et cette dérogation le Tibre la proclame solennellement ; elle n'a pas seulement pour cause qu'Énée se trouvant dans le Latium, c'est là qu'il doit lui apparaître. Elle est préparée par ce qui précède ; c'est dans le Latium que le Tibre atteint toute sa plénitude et qu'il fait figure de grand fleuve ; c'est là qu'il traverse, fécondant et majestueux, de vastes plaines chargées de riches moissons ; il est donc plus naturel qu'il ait son palais au centre même de sa puissance que dans les gorges pauvres de l'Apennin. Mais il y a à cela un autre motif encore plus important : le Tibre était pour les Romains un fleuve qui venait de l'étranger [7] ; pourtant c'était leur fleuve national ; c'est à la situation privilégiée de leur ville sur ses bords qu'ils devaient en partie le développement de leur prospérité et ils l'associaient à leurs gloires. Il plaisait à leur orgueil national de se dire qu'ils n'avaient pas seulement auprès d'eux la masse matérielle bienfaisante de ses eaux, mais aussi sa personne divine ; sa source, ils la laissaient volontiers à d'autres. Comme Tite-Live plie l'histoire aux exigences du patriotisme romain, Virgile leur sacrifie les idées mythologiques courantes.

Le Tibre retourne au fond des flots. Énée s'éveille et se lève. Fixant le soleil levant, tenant rituellement dans le creux de ses mains de l'eau du fleuve [8] il adresse aux Nymphes de Laurente, mères des fleuves, au Tibre lui-même, dont les eaux sont saintes, une prière simple et pathétique [9]. Il leur demande de le recevoir, de le préserver des dangers et promet d'honorer toujours, de toujours combler d'of-

frandes le Tibre cornu, maître souverain des eaux de l'Hespérie (1), en le suppliant de ne pas l'abandonner et de tenir ses promesses (2). Puis il équipe deux birèmes et arme ceux qui l'accompagneront (3).

Remontée du Tibre (81-101). — **4.** Voici que tout à coup, annoncé par la formule de l'imprévu — *Ecce autem* 81 —, se produit le prodige merveilleux. Enée aperçoit la truie blanche avec ses petits et les sacrifie à Junon. Il part à la nuit pour remonter le Tibre. Virgile aurait pu le faire partir plus tôt, la journée étant peu remplie. Mais il voulait le faire arriver au Palatin au milieu du jour pendant le sacrifice à Hercule. D'ordinaire, il en prend assez à son aise avec les distances ; mais ici il s'agissait d'une distance connue ; les Romains savaient qu'un bateau mettait plus de douze heures pour aller d'Ostie à Rome et l'inexactitude eût choqué. La remontée du Tibre est d'un pittoresque féerique. Le dieu a arrêté le courant pour diminuer l'effort des rames et les navires glissent comme sur un lac (4). Sans doute la nuit est claire ; cela n'est pas dit expressément, mais la description le suppose : les ondes, les bois, que Virgile anime, voient avec étonnement les boucliers étincelants des guerriers (5) et les carènes peintes voguant sur le fleuve. Les Troyens rament toute la nuit, puis le jour, suivent les longs détours du fleuve, passent sous l'ombre d'arbres variés, traversent sur une eau paisible de vertes forêts. A midi, par un soleil luisant, ils aperçoivent à distance des murs, une citadelle, de rares habitations, séjour modeste d'Évandre dont la puissance romaine a fait une capitale qui s'élève jusqu'au ciel (6), contraste impressionnant sur lequel aimaient à réfléchir les contemporains d'Auguste ; en comparant l'humilité d'autrefois à la splendeur actuelle, ils se persuadaient que ce merveilleux développement n'était pas seulement le fait du mérite des hommes mais aussi de la protection efficace et indiscutable des dieux ; ils touchaient du doigt le surnaturel.

Les Troyens se dirigent vers la ville et en approchent.

Arrivée chez Evandre. Reconnaissance. Banquet en l'honneur d'Hercule (102-183). — **5.** Il se trouve — *forte* 102 —, c'est naturellement une coïncidence voulue, que le roi Arcadien offrait un sacrifice annuel à Hercule (7) et aux dieux (8) en avant de la ville, dans un bois sacré. Il avait avec lui son fils Pallas, l'élite de ses guerriers, les sénateurs, gens pauvres (9). A l'aspect des navires qui s'avancent sous bois en silence, tout le monde a peur et se lève de table. Pallas plein d'audace somme les étrangers de ne pas interrompre le sacrifice et vole en personne à leur rencontre, une arme à la main. L'intention de l'auteur est bien claire : c'est de mettre immédiatement en scène Pallas et de

donner une haute idée de sa vaillance. Pallas est un de ces jeunes gens au sang bouillant, ardents et généreux, que Virgile oppose aux vieillards graves et posés ; il en a toute une série, qui se classent ainsi par rang d'âge, Iule, Euryale, Lausus, Pallas. Sauf Iule, qu'il fallait conserver, tous périssent sous les coups de guerriers plus forts et plus mûrs ; ce sont de touchantes victimes, dans la peinture desquelles le poète a mis tout ce qu'il avait de cœur et de sensibilité ; ils illuminent de leur jeune vaillance les derniers livres de l'*Enéide.* Donc Pallas, du haut d'un tertre, adresse aux étrangers une série de questions pressantes, haletantes : Quelle cause les amène, où ils vont, qui ils sont, d'où ils viennent [1] avec des intentions pacifiques ou guerrières? Aussi calme que Pallas est agité, grave, solennel, Énée, du haut de sa poupe, présente un rameau d'olivier [2] et répond avec la brièveté et la précision usuelle chez Virgile [3] ; ce sont des Troyens, ennemis des Latins, à qui ceux-ci font la guerre, malgré leur qualité d'exilés ; ils viennent voir Évandre et demandent qu'on l'avertisse que les principaux chefs Dardaniens sont là, sollicitant une alliance [4]. Tout ce qu'il fallait est dit et la situation éclairée en quelques mots. Suivant la convention Virgilienne, qui veut que les Troyens soient connus de tous et partout fassent impression, à ce grand nom de Dardaniens, Pallas est stupéfait, invite Énée à débarquer, à venir parler à son père, à se considérer comme un hôte. Il lui tend la main, prend la sienne qu'il garde longtemps. Les Troyens entrent dans le bois et s'éloignent du fleuve.

Par ce qui précède nous sommes fixés sur le genre d'accueil qui les attend. Énée adresse au roi un discours amical, — *dictis adfatur amicis* [5] 126. Par le ton, ce discours rappelle ceux d'Ilioneus à Didon au Ier livre, à Latinus au VIIe ; la situation est analogue, les Troyens viennent demander assistance ; ils se présentent avec modestie, mais avec la conscience de la justice de leur cause et de ce qu'ils valent. Il n'y a rien là de bien nouveau ; ce sont des motifs connus que Virgile ne se lasse pas de reprendre et dont il tire les mêmes effets ; cela cause quelque fatigue. Énée aborde Évandre d'une façon complimenteuse — *Optume Graiugenum* [6] 127 — ; les personnages de Virgile sont polis, ils sont bons et aiment à rencontrer chez autrui la bonté ; il n'y a dans toute l'*Enéide* que Junon, qui soit foncièrement mauvaise. Énée se présente en suppliant, mais en homme résolu qui n'a pas craint de venir trouver un Grec authentique et il donne ses raisons : son courage [7], les oracles des dieux, les destins, la réputation universelle d'Évandre [8]. Il lui expose alors qu'ils ont une généalogie commune : Atlas qui porte le ciel a eu deux filles, Électra [9], de

qui est né Dardanus, fondateur d'Ilion, et Maia, mère de Mercure, de qui descendent les Arcadiens. Ainsi les deux peuples sont parents. C'est pourquoi Énée n'a pas hésité à venir le trouver en personne au risque de sa vie, ce qui est exagéré, puisqu'après l'avertissement du Tibre il sait bien qu'il ne court aucun danger ; c'est toujours l'effort de Virgile pour rehausser Énée, pour attester publiquement son courage, justement parce que les circonstances dans lesquelles il le place ne lui permettent pas de se déployer. Après ces prémisses, Énée expose nettement le but de sa visite : Évandre et lui ont des ennemis communs, les Rutules, qui prétendent subjuguer toute l'Italie (1) ; il offre et demande une alliance (2) et termine en attestant que les Troyens sont braves et ont fait leurs preuves.

Et voici qui est inattendu et qui dépasse ses espérances. Pendant son discours, Évandre ne l'a pas quitté des yeux, et dès qu'il ouvre la bouche, c'est pour lui dire qu'il est heureux de l'accueillir (3) et qu'il le reconnaît (4), quoiqu'il ne l'ait jamais vu. Ce qu'il reconnaît en lui, ce sont les paroles, la voix, le visage d'Anchise (5). Anchise reparaît donc encore une fois dans l'*Enéide,* bien qu'il soit mort et enterré. En recevant les Troyens, Didon les avait avertis qu'ils n'étaient pas pour elle des inconnus et qu'elle avait eu jadis sur eux des renseignements très flatteurs (6) ; c'est le même motif qui reparaît ici, grâce à une histoire comme en racontent les vieillards homériques (7). Évandre se rappelle que Priam venu jadis à Salamine pour rendre visite à sa sœur Hésione, s'était rendu en Arcadie. Pourquoi ? Virgile ne le dit pas ; l'histoire semble invraisemblable et inventée pour les besoins de la cause. Quoi qu'il en soit, Évandre alors tout jeune (8) admirait Priam et les chefs Troyens — c'est un hommage qui leur est rendu en passant — ; mais Anchise les dépassait tous de la taille ; il s'est senti pris d'amitié pour lui, il l'a mené à Phénée (9), et en partant, celui-ci lui a laissé des cadeaux, un superbe carquois, des flèches Lyciennes, une chlamyde dans le tissu de laquelle entrait un fil d'or et deux fruits d'or qui sont actuellement en la possession de son fils Pallas. Ainsi l'accord qu'Énée venait proposer se trouve conclu d'avance et Évandre promet aux Troyens, quand ils s'en iront le lendemain, de les aider de ses secours (10). La démarche des Troyens leur a donc réussi, mieux encore qu'ils ne le pensaient ; de même quand ils se sont adressés à Didon, de même quand ils se sont adressés à Latinus. Ils se présentent si bien, ils ont l'air si loyaux et si sympathiques, qu'ils sont partout bien reçus et voici que, comme il leur arrive au IIIe livre, ils sont au milieu de parents et d'amis et n'ont qu'à s'abandonner aux douceurs d'une hospitalité familiale. Évandre leur demande en

terminant de participer au sacrifice annuel (1) en cours et de prendre place à la table de leurs alliés. Nous savions dès le début de l'*Enéide* qu'Énée apporterait dans le Latium ses dieux, c'est-à-dire les Pénates publics de Troie; mais ces Pénates, on ne nous en parle que rarement et sans nous décrire les cérémonies de leur culte ; or, voici qu'arrivé en Italie Énée est tout d'abord associé à un culte italique, celui d'Hercule, un des cultes grecs introduits à Rome depuis les temps les plus reculés, qu'il le consacre par sa présence et sa participation. Ceci jette un jour nouveau sur le préambule de l'*Enéide* ; il ne s'agit pas pour les Troyens d'opérer en Italie une révolution religieuse ; ils y trouvent des cultes qui existent déjà, qui subsisteront, qu'ils adoptent et auxquels ils ajouteront simplement ceux des Pénates et de Vesta.

Chez Didon ils avaient joui d'une hospitalité princière ; ici par contraste l'hospitalité, aussi cordiale, est très simple. Ils sont installés (2) sur des bancs de gazon. Énée, spécialement honoré, partage le trône d'érable du roi : il s'assied sur un coussin recouvert d'une peau de lion. Des jeunes gens désignés et le prêtre de l'autel apportent la viande, le pain, le vin. On sert à Énée et à ses compagnons le dos entier d'un bœuf et les entrailles provenant du sacrifice expiatoire (3). Pour peindre la magnificence de Didon, Virgile s'était inspiré du luxe romain contemporain ; pour peindre la simplicité d'Évandre, il s'inspire des poèmes homériques (4). Il transporte à l'Italie primitive sur laquelle il n'a pas de renseignements les mœurs de l'âge héroïque grec.

Cacus. Fondation du culte d'Hercule (184-279). — **6.** Une des intentions de Virgile en écrivant le VIIIe livre a été d'amener Énée sur l'emplacement futur de Rome, l'ancêtre au berceau de la race ; l'idée est belle et impressionnante. Ce qui est curieux c'est que, quoiqu'il ait composé l'armée de Turnus en grande partie de Grecs, quoiqu'il ait au VIe livre sacrifié délibérément les Grecs aux Romains, c'est chez un peuple Grec, ami et bienfaiteur, qu'il amène Énée, voisinant ainsi avec la légende qui attribuait aux Grecs la fondation de Rome et peut-être conformément aux traditions qui reconnaissent dans le Latium l'existence d'anciennes colonies Pélasgiques. En outre, voulant consacrer par la présence d'Énée les plus anciens souvenirs religieux de Rome, c'est justement à un culte grec qu'il l'associe, le culte d'Hercule à l'*Ara maxima* au *Forum Boarium* au-dessous de l'angle O. du Palatin ayant toujours été célébré *graeco ritu.* Il avait déjà au livre VI représenté Énée comme le fondateur des *Decemuiri sacris faciundis,* qui du reste n'avaient rien à faire avec le culte de l'*Ara maxima* ; mais nous voyons par là que les éléments helléniques de la

religion romaine n'étaient pas moins sacrés aux yeux de Virgile que les éléments strictement romains. Une fois son héros en Italie, il se trouve engagé à faire des concessions sur le thème fondamental de son poème, à savoir que l'*Enéide* est une revanche contre les Grecs ; il ne pouvait plus tenir la gageure démentie par ses inclinations personnelles et par la conscience de ses emprunts que les Grecs étaient haïssables et le sentiment de cette contradiction est une des choses qui à la réflexion lui rendirent pénible le sujet de l'*Enéide.* Du reste le culte d'Hercule attesté en Campanie s'était répandu de très bonne heure dans le Latium où il était pratiqué à Tusculum, à Préneste, à Lanuvium et spécialement à Tibur et c'est sans doute de Tibur qu'il était venu à Rome, de sorte que, bien que grec, il avait jusqu'à un certain point une physionomie latine nationale. Tite-Live en fait remonter l'adoption jusqu'à Romulus (1) ; Tacite (2) atteste que l'*Ara maxima* qui se trouvait près du *Circus maximus* était *intra pomerium,* contrairement à ce qui avait lieu pour l'emplacement des cultes étrangers ; enfin il y avait à Rome d'autres cultes d'Hercule, ceux du voisinage du *Circus Flaminius,* qui, eux, étaient franchement helléniques et sous la surveillance des *Decemuiri.*

Virgile s'est proposé de décrire le culte de l'*Ara maxima* et d'en raconter l'origine. Il le fait fonder par Hercule lui-même à la suite de sa victoire sur Cacus. Cacus, avec la déesse féminine Caca, est une ancienne divinité strictement italique ; évidemment on ne savait rien de lui à Rome, sinon qu'il existait au Palatin des *Scalae Caci,* au *Forum Boarium* un *atrium Caci* ; le combat de Cacus est-il primitif? Faut-il voir dans le Garanus que Verrius Flaccus lui donnait comme adversaire (3) la forme la plus ancienne de la légende ou simplement son aboutissement évhéméristique ? C'est ce qui est douteux. Il est bien certain que la mise en rapport de Cacus avec l'Héraklès hellénique ne saurait être le fait des Grecs. On a supposé avec beaucoup de vraisemblance que ce sont les Grecs de Cumes qui ont amalgamé la légende de Cacus, qu'ils connaissaient grâce au voisinage du Latium, avec celle de leur Héraklès qu'ils ont donné comme son vainqueur, faisant entrer ainsi cette aventure dans le cycle mythologique de ses travaux ; sous cette forme, qui est celle adoptée par Virgile, le mythe d'Héraklès-Cacus n'est que la reproduction, qui se trouve ailleurs dans la mythologie grecque, du mythe des hymnes védiques où Indra fait paître au ciel un troupeau de vaches célestes d'une couleur éclatante que le monstre Vritra lui dérobe et enferme dans sa caverne ; Indra s'aperçoit du vol, ouvre violemment la caverne et délivre les vaches célestes. Mais dans la figure de Cacus,

telle que la représente Virgile, il y a tout autre chose ; Cacus est un brigand qui terrorise ses voisins et dont ceux-ci sont délivrés grâce à une aide surnaturelle ; on a vu là l'écho lointain de luttes soutenues par les habitants du Palatin contre les sauvages des cavernes de l'Aventin, le duel des peuples apparentés aux Celtes contre les peuples apparentés aux Ligures qui auraient été vaincus et dépossédés. Il y a toutefois dans le personnage de Cacus, tel que l'a représenté Virgile, d'autres traits que ceux du brigand anthropophage qui paraissent bien plus originaux et plus primitifs : Cacus est un fils de Vulcain, et comme tel il vomit la flamme ; c'est en exhalant le feu et la fumée qu'il se défend contre son adversaire ; dès lors il semble qu'il soit la personnification des phénomènes volcaniques qui auraient fait jadis la terreur des hommes et qui auraient cessé ; l'imagination populaire aurait traduit la chose en disant que le génie du feu avait été étranglé dans une caverne par une divinité plus puissante que lui.

Quoi qu'il en soit, l'aventure de Cacus a fourni à Virgile, qui excelle dans le récit comme dans le discours, un des morceaux les plus magnifiques et les plus grandioses qu'il ait écrits ; Virgile élève les choses au-dessus de la réalité par le gigantesque ; tout est énorme. (1) Cacus représente une force terrifiante de la nature devant laquelle les hommes, tout petits devant les éléments déchaînés, n'ont qu'à s'enfuir épouvantés ; mais un héros invincible, Hercule, qui a tout dompté pour le bien de l'humanité, se dresse devant lui et le terrasse. En même temps c'est un drame où l'intérêt est ménagé avec une puissance extraordinaire : Hercule arrive sans défiance avec son troupeau ; il est victime d'un rapt abominable, si bien ourdi qu'il semble qu'on n'en puisse découvrir l'auteur ; cependant un hasard trahit celui-ci. Hercule, au paroxysme de la fureur, s'élance pour le punir ; il échoue et il semble qu'il va y renoncer ; par un effort formidable, il se fraie un passage jusqu'au monstre ; là une lutte si terrible s'engage qu'on n'en saurait prévoir l'issue : le coupable est étranglé et ce qui rend le dénouement plus impressionnant, c'est que toutes ses victimes accourent pour contempler son cadavre et témoigner leur reconnaissance envers le sauveur. Tout cela est dit dans un style d'une richesse et d'un éclat merveilleux.

Une fois l'appétit calmé (2), Évandre commence son récit : il commence par justifier la dévotion à Hercule, qui n'est pas l'effet d'une vaine superstition, mais celui d'une reconnaissance raisonnée. Virgile, attaché profondément à la religion de son pays, tient à attester que le culte d'Hercule n'est pas un culte adventice substitué par une crédulité ignorante à celui des dieux révérés à Rome de toute antiquité :

il a pensé à ces cultes Orientaux qui de son temps se répandaient à Rome, celui d'Isis par exemple, et qui s'emparaient des âmes populaires. Évandre parle comme un Romain rationaliste, qui n'accepte point les yeux fermés des pratiques puériles, qui adore des dieux de l'existence desquels il est sûr et qui sait pourquoi il les adore. Il en appelle à l'aspect des lieux, à ce bloc (1) déraciné et qui est resté suspendu sur des rochers (2), au colossal bouleversement de la cime inhabitée de l'Aventin. Là se trouvait une caverne énorme, inaccessible au soleil, qu'occupait un monstre à moitié homme, à moitié bête (3). Cette caverne est représentée comme la demeure d'un ogre, ce qui est banal, avec des traits empruntés à celle de Polyphème (4) ; cet ogre suspendait orgueilleusement à sa porte (5) les têtes pâles et sanglantes de ses victimes. Voici qui est plus original, et si Virgile, au lieu de s'abandonner à son penchant d'amalgamer des choses sans rapport entre elles, s'en était tenu à cette caractéristique, le récit d'Évandre aurait une couleur plus saisissante : ce monstre était fils de Vulcain : il vomissait en marchant des flammes sombres, c'est-à-dire qu'il était le génie de la montagne embrasée ; les écroulements de roches dépeints tout à l'heure étaient donc des phénomènes volcaniques. Enfin les malheureux habitants de ce pays désolé par les éruptions du feu virent un jour eux aussi apparaître le sauveur universel, Alcide, fier des dépouilles (6) de Géryon qui, vainqueur (7) — *uictor* 203 —, conduisait des bœufs gigantesques. Cacus commet alors un forfait que Virgile qui use largement de l'hyperbole dans tout ce morceau, flétrit dans les termes les plus énergiques ; c'est un acte inspiré par la folie furieuse, le comble du crime et de la ruse. En somme Cacus redevient tout simplement le voleur qu'il est dans les versions apparentées à celle de Virgile ; il choisit quatre bœufs et quatre vaches parmi les plus belles bêtes du troupeau et les traîne à reculons dans sa grotte pour ne pas être dénoncé par l'empreinte de leurs pas, motif qui se retrouve dans d'autres formes du vol mythologique traditionnel des bœufs. Le récit de Virgile se hâte et ne mentionne pas les recherches d'Hercule (8) ; mais au départ le troupeau beugle (9) ; une des vaches volées répond à ce beuglement ; le voleur est trahi. La colère d'Hercule est décrite dans les termes les plus hyperboliques (10) pour préparer un dénouement implacable ; il saisit sa massue et s'élance vers le sommet de la montagne ; fuite éperdue de Cacus ; ce qui rend la chose plus tragique, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'un duel entre deux adversaires ; les habitants du pays, directement intéressés, en suivent palpitants les phases. Cacus s'enferme dans la caverne en laissant tomber devant sa porte un bloc colossal soutenu par des chaînes forgées par

Vulcain. Hercule cherche vainement une entrée ; trois fois, en proie à la plus violente fureur, il fait le tour de l'Aventin, trois fois il essaie de forcer la porte, trois fois épuisé il s'assied dans la vallée (1) ; l'intérêt est à son comble ; le lecteur se demande si le crime restera impuni et si Hercule va s'avouer vaincu. Celui-ci prend alors un grand parti, s'arc-boute contre une aiguille rocheuse d'une prodigieuse hauteur, qui se dressait au-dessus de la caverne et penchait du côté du Tibre, l'arrache et la renverse : l'effet est grandiose ; les vastes espaces de l'air retentissent comme d'un coup de tonnerre ; les rives du Tibre sont ébranlées, le fleuve épouvanté recule. La demeure royale de Cacus reçoit le jour et apparaît dans ses dimensions colossales ; c'est comme si la terre s'ouvrait jusque dans ses profondeurs, mettait à nu les enfers et faisait trembler les Mânes à l'aspect de la lumière ; l'effet du cataclysme est emprunté à une comparaison homérique (2). Il se livre alors un combat qui dépasse les forces et l'imagination humaines. Tandis que Cacus pousse des rugissements extraordinaires, Hercule l'accable d'en haut de traits (3) de branches d'arbres et d'énormes rocs. Alors Cacus redevient le génie souterrain ; par les mots *mirabile dictu* 252, Virgile souligne le merveilleux ; et en effet il se produit un phénomène terrifiant comme sont les manifestations des forces de la nature déchaînées : Cacus exhale une masse colossale de fumée, il se dérobe aux yeux en emplissant sa caverne d'une obscurité profonde, dans laquelle reluit la flamme ; c'est une éruption volcanique (4). Furieux de cette tentative pour lui échapper, Hercule se précipite dans l'embrasement même, là où la fumée bouillonne la plus épaisse, parmi les noires volutes qui tourbillonnent dans la grotte immense ; en pleines ténèbres il noue ses deux bras autour du cou du monstre et l'étrangle d'un effort puissant en faisant sauter ses yeux hors de leurs orbites et en empêchant le sang d'arriver à sa gorge (5). Puis il arrache les portes ; les bœufs volés revoient le jour (6) ; le cadavre informe du coupable est traîné dehors par les pieds. Les habitants de la contrée ont suivi de loin cette lutte gigantesque ; ils se rassemblent (7) et contemplent sans se lasser leur bourreau désormais impuissant ; le feu ne sort plus de sa gorge — *exstinctos faucibus ignis* 267 —, le volcan est éteint. Évandre termine en mentionnant l'institution du culte qui a suivi ces événements, l'empressement des jeunes générations à célébrer ce jour (8), le rôle différent des *Potitii* et des *Pinarii*, la fondation de l'*Ara maxima* (9). Il invite donc les assistants, Troyens aussi bien qu'Arcadiens, puisqu'en vertu de la parenté et de l'alliance Hercule est devenu leur dieu commun — *Communemque uocate deum* (10) 275 —, à se ceindre de feuillage et à se

livrer aux libations. Il donne l'exemple en se couronnant du feuillage bicolore du peuplier, arbre cher à Hercule [1]. en prenant en main le *scyphus* sacré de grandes dimensions [2] ; tous l'imitent avec allégresse, les libations coulent sur les tables [3] et on prie les dieux. Aux sensations tragiques que nous a fait éprouver le combat formidable entre Hercule et Cacus succèdent les impressions douces d'une fête religieuse célébrée avec entrain [4].

Cérémonie du soir. Hymne en l'honneur d'Hercule (280-305). — **7.** Cependant le soir approche. Le culte d'Hercule à l'*Ara maxima* avait lieu en deux fois, le matin et le soir. D'après la description de Virgile, dont il n'y a pas lieu de suspecter l'exactitude, le matin on sacrifiait les victimes qui étaient des bœufs — *taurorum* 180 — et le banquet religieux avait lieu ; c'est le banquet qui a été suspendu au moment de l'arrivée d'Énée et des Troyens, qui a été repris en leur présence et avec leur participation et qui s'est terminé par des libations joyeuses. Le soir, il y a une procession des prêtres, avec Potitius à leur tête ; ils portent des torches et ont, suivant l'usage — *in morem* 282 —, les reins ceints de peaux de bêtes ; le soin qu'a Virgile de rappeler que c'est l'usage montre qu'il s'agit bien d'une ancienne coutume, qui lui avait été révélée par ses recherches érudites et qui avait disparu, lorsque ce fut le *praetor urbanus* qui fut chargé du sacrifice au nom de l'État. C'était le costume des Luperques qu'on rattachait à l'Arcadie et cela concorde avec le fait que les célébrants sont ici des Arcadiens. En revanche Potitius est un Latin et sa présence laisse transparaître sous la fiction virgilienne la réalité ; on a lieu de croire que la *gens Potitia* et la *gens Pinaria* [5] étaient de Tibur et que c'est de Tibur que le culte d'Hercule est venu à Rome. Le banquet religieux recommence sous la forme d'un second service — *mensa... secunda* 283 — ; on charge les autels de plats remplis de mets [6]. Alors les Saliens entrent en scène ; leur existence dans le culte d'Hercule étant attestée à Tibur [7], on est fondé à croire que c'est de Tibur qu'est venu à Rome le culte de l'*Ara maxima.* Hercule était adoré à Tibur comme *uictor* et *inuictus* ; des fouilles ont fait reconnaître l'emplacement de son temple. Il y avait à Tibur un culte de Jupiter Praestes qui passait pour avoir été fondé par Hercules Victor. Quant à l'hypothèse que ce sont les Potitii et les Pinarii qui formaient les collèges des Saliens, elle n'est pas favorisée par le fait que Virgile en représentant d'abord Potitius à la tête des prêtres a eu évidemment l'intention de le distinguer des Saliens, dont il parle ensuite — *tunc Salii... adsunt* 296. Quoi qu'il en soit, les Saliens partagés en deux chœurs, un de jeunes gens, un de vieillards et couronnés de peuplier, entonnent en l'honneur

d'Hercule un chant bien différent de ceux des Saliens romains composés de vieilles formules devenus à peu près inintelligibles (1) ; c'est un hymne Alexandrin en forme de litanie qui énumère les exploits d'Hercule, comment il a au berceau étranglé les deux serpents envoyés par Junon, détruit des villes belliqueuses (2), Troie (3), Oechalie, ceci en style indirect ; puis les Saliens abordent les mille travaux — *mille labores* 291, chiffre hyperbolique — ordonnés par Eurystheus (4) et qui composent la destinée que Junon impose à Hercule (5) ; ici l'hymne passe au style direct et prend une allure triomphante : c'est le combat victorieux (6) contre les Centaures, c'est la mise à mort du taureau de Crète et du lion de Némée, c'est la visite aux enfers, qui a fait trembler les lacs Stygiens (7) et Cerbère, c'est l'intrépidité devant Typhoeus en armes (8), c'est le sang-froid en face de l'hydre de Lerne ; puis, pour terminer cet hymne d'une belle envolée et d'un grand éclat, un salut enthousiaste au héros fils authentique de Jupiter, divinisé, et une invitation à venir assister au sacrifice qu'on lui offre (9). Naturellement on ajoute pour l'actualité l'aventure de Cacus. Tout cela est plein d'animation, de ferveur ; Virgile est le peintre du mouvement ; la foule des célébrants est transportée d'allégresse ; elle est agitée, bruyante ; tout le bois résonne de ce bruit et les collines retentissent (10), ce bois et ces collines témoins naguère de spectacles tragiques, les horreurs commises par Cacus et l'expiation.

Le prototype pour la forme de l'hymne à Hercule a pu être le bel ἐφύμνιον que chante Orphée au IIe livre d'Apollonios en l'honneur de Phoebus (11). Quant à son caractère exclusivement grec dans une cérémonie accomplie sur le sol latin, ce n'était pas une nouveauté ; en 207 av. J.-C., à la suite de prodiges menaçants qu'il fallait expier, les Pontifes décrétèrent que trois chœurs de neuf jeunes filles se rendraient en procession au temple de Juno Regia sur l'Aventin en chantant un hymne composé sur le modèle d'un Parthénion grec par Livius Andronicus (12).

Retour à la ville. Histoire du Latium (306-336). — **8.** La cérémonie religieuse accomplie suivant les rites, tout le monde retourne à la ville, c'est-à-dire à la *Roma quadrata*. Ce retour a lieu vers le soir et, quoique Virgile n'insiste pas là-dessus, il faut nous rappeler que c'est l'heure où la nature s'enveloppe de calme et de mystère ; l'impression est douce et charmante : le roi très vieux — *obsitus aeuo* 307 — tient près de lui — *tenebat* 308 — affectueusement, ce n'est pas une compagnie quelconque et banale, Énée et son fils, et il parle, pour rendre la route intéressante ; il y a là une intention d'urbanité, il cause avec son hôte. Énée nous apparaît, tel que nous l'avons vu avec la Sibylle dans

les enfers ; il n'a pas d'activité matérielle à déployer, il est conduit, mais il n'est point passif ; intérieurement il sent et il pense ; il s'étonne admirativement, il regarde tout ce qui l'entoure et il est pris par le charme des lieux — *capiturque locis* 311 —, sentiment très délicat, puisque c'est là que s'épanouira sa race ; il est heureux [1] d'interroger et de se faire renseigner sur le passé. Ce n'est donc point pour le plaisir de raconter et comme un vieillard homérique bavard qu'Évandre parle, c'est parce qu'il y est invité par Énée, que cela intéresse prodigieusement, et son récit a un attrait spécial, parce qu'il est le fondateur de la forteresse romaine — *Romanae conditor arcis* 313 — ; il résume l'histoire de l'ancien Latium : primitivement il y avait là des dieux indigènes, Faunes et Nymphes [2], ces divinités agrestes du pays, auxquelles dans le courant des âges la dévotion populaire est toujours restée fidèle, qu'elle sentait voisines et présentes, tandis que les grands dieux de l'Olympe, plus distants, lui étaient moins familiers ; Énée est déjà entré dans cet ordre d'idées, puisqu'au moment de son débarquement et après l'apparition du Tibre, c'est aux nymphes qu'il a adressé ses prières [3]. A côté des divinités primitives vivaient les hommes primitifs, sauvages nés des troncs d'arbres, qui n'avaient ni règle morale ni culture, qui subsistaient au jour le jour des fruits des arbres et du produit de leur chasse. C'est là une première période ; une autre s'ouvrit avec l'arrivée de Saturne ; Saturne, *Saturnus pater* est un ancien dieu italique, que Virgile transforme en un étranger, en adoptant l'identification courante avec le Κρόνος grec ; c'est lui qui apporta la civilisation : réunion dans des communautés des sauvages disséminés dans les montagnes, promulgation de lois [4], invention du nom de Latium donné par une étymologie populaire — *latere, Latium* — au pays qui lui avait offert un refuge sûr ; cette seconde période est celle de l'âge d'or [5]. Vient enfin la troisième ; c'est celle des migrations, de l'envahissement par des peuplades nouvelles, Ausones, Sicanes, des changements fréquents de nom de la terre de Saturne ; c'est celle des rois, de l'énorme et farouche Thybris [6] dont les Italiens ont donné le nom à l'Albula, le fleuve blanchâtre ; c'est l'âge des guerres et des convoitises violentes. Évandre explique alors sa présence à lui-même sur le sol italien ; chassé de sa patrie, ayant traversé la mer, il y a été conduit par la Fortune toute puissante, le destin inéluctable, les prédictions de sa mère la nymphe Carmentis [7] et Apollon [8]. Il y a là beaucoup de mots et peu de précision ; en somme Évandre ne dit pas pourquoi il a dû quitter l'Arcadie ; la légende racontait qu'il avait tué son père à l'instigation de sa mère Nicostrata [9]. Virgile qui tient toujours à

donner à ses personnages un caractère honorable s'est bien gardé de la rapporter ; comme il ne voulait pas inventer, il s'est borné à laisser dans le vague le motif de l'exil.

Visite de l'emplacement futur de Rome (337-368). — **9.** Nous entrons maintenant dans la ville. Au VIIe livre, Virgile avait ressuscité la physionomie de l'antique Latium et rappelé les noms de cités jadis puissantes que le développement de Rome avait réduites à l'état de simples bourgades et auxquelles ses contemporains s'intéressaient par curiosité, par sentiment des vicissitudes humaines, et parce que leur décadence même était un témoignage éclatant de la supériorité que Rome avait prise ; leur disparition était comme l'envers de la grandeur absorbante de Rome. Au VIIIe livre, par une gradation saisissante et avec la pleine conscience de la puissance de l'effet, c'est sur l'emplacement futur de Rome qu'il conduit Énée ; il le représente dans sa nudité primitive à laquelle ses lecteurs contemporains opposaient avec un juste orgueil la splendeur présente. L'originalité de Virgile, sa grande idée poétique, ce qui distingue sa description de celle des autres poètes qui l'ont plus ou moins imitée, c'est, en amenant Énée sur les lieux, de l'avoir mis en communion avec eux par une impression vague mais puissante. Ce n'est pas une simple promenade archéologique qu'il lui fait faire, c'est un pèlerinage non pas à des sites pleins de passé, mais à des sites pleins d'avenir. Dans ces herbages et dans ces bois voués à de si glorieux destins, Énée éprouve quelque chose de mystérieux et comme pour nous initier à cette impression apparaissent çà et là de discrètes allusions qui échappent à l'auteur dans une impatience patriotique. Ne pouvant parler à Énée, Virgile parle au lecteur et il semble que son héros entende sous le sol inculte sourdre par un lent travail cette ville de Rome dont il verra l'histoire éblouissante resplendir sur le bouclier.

La promenade qu'Évandre fait faire à Énée est facile à reconstituer et Virgile a dû souvent la faire lui-même avant de la décrire. L'*Ara maxima* est située dans la vallée entre le Palatin et l'Aventin ; en traversant le *forum Boarium* et en allant du S. au N. entre le Palatin à droite et le Tibre à gauche, on arrive à la *porta Carmentalis*, porte de l'enceinte de Servius que Virgile antidate. C'est parce qu'on allait arriver là que le morceau précédent se termine par la mention de Carmentis ; l'importance de la porte Carmentale et de l'*ara* voisine dont l'emplacement est inconnu, c'est que Carmentis a prophétisé la futur grandeur des Énéades et la célébrité du Pallanteum — *futuros Aeneadas magnos et nobile Pallanteum* 340 sq.— ; il y a donc là un souvenir vénérable. De la porte Carmentale, en avançant vers le N.-E.,

dans la direction du futur *Vicus Iugarius*, Évandre montre à gauche un vaste bois, l'*Asylum* de Romulus, qui se trouvait dans la dépression entre le Capitole proprement dit à l'O. et l'*Arx* à l'E., et à droite le Lupercal, grotte située au pied du Palatin, vraisemblablement à l'angle N.-O., à laquelle on ajouta plus tard une façade monumentale que fit rebâtir Auguste, fait qui n'est peut-être pas étranger à l'intérêt que lui porte Virgile ; le Lupercal est le point de départ des courses des *Lupercalia*, une des plus anciennes fêtes de la religion romaine, issue de la vie des pasteurs et strictement nationale ; mais tandis que les *Lupercalia* sont la fête de Faunus, suivant la tradition générale et son goût pour le Gréco-romain, Virgile les rattache à Πὰν Λυκαῖος ; il est curieux qu'il n'ait pas compris que dans cette description des antiquités romaines il pouvait être bien plus romain qu'il ne l'est. Énée et Évandre ont alors devant eux l'*Argiletum*, quartier situé au N. du forum, entre celui-ci et le *Subura* primitivement marécageux, asséché plus tard par la construction de la *Cloaca maxima*, qui devait probablement son nom à son sol argileux, mais à propos duquel Virgile fait allusion à la légende étymologique du meurtre d'Argus — *letum... Argi*. Ils montent au Capitole sans doute par ce qui sera plus tard le *Cliuus Capitolinus* et se trouvent sur le *mons Tarpeius*. Si Évandre avertit Énée que sur ces rochers boisés les habitants voisins surprennent des manifestations qui leur font croire à la présence de Jupiter, c'est parce que Virgile veut faire pressentir la construction du célèbre temple Capitolin commencé suivant la tradition par les Tarquins, dédié dans la première année de la République, 509 avant J.-C. ; mais comme ces manifestations sont nettement orageuses, qu'Auguste après avoir échappé miraculeusement à la foudre éleva sur le Capitole à Jupiter tonnant un sanctuaire qui fut consacré le 1er sept. 22 av. J.-C., il est bien probable qu'en écrivant *Credunt se uidisse Iouem, cum saepe nigrantem Aegida concuteret dextra nimbosque cieret*, Virgile songeait au danger couru par Auguste et à la fondation qui en fut la conséquence et qu'il faisait discrètement sa cour. Évandre montre à Énée deux citadelles ruinées, l'*arx Saturnia* et de l'autre côté la forteresse du Janicule construite par Janus. On redescend, évidemment par la dépression de l'*Asylum* par laquelle on est monté ; on se trouve alors sur le Forum et laissant à gauche le quartier des Carines on gravit la pente du Palatin à l'angle N.-O. de la colline en passant par l'emplacement de la *Porta Romana* ou *Romanula*. C'est alors qu'Énée aperçoit çà et là des troupeaux qui beuglent sur le Forum Romain et dans les somptueuses Carines — *Romanoque Foro et lautis mugire Carinis* 361 — ; l'impression devait être saisissante pour les lecteurs

de Virgile, ses contemporains ; elle l'est également, mais à un autre point de vue, pour nous qui savons que le Forum romain est redevenu pendant des siècles le *Campo vaccino*.

Tout en causant, on arrive à la demeure d'Évandre, dont l'hospitalité modeste fait contraste avec l'hospitalité somptueuse de Didon. Virgile insiste sur la pauvreté d'Évandre, dont il fait une dominante de tout le passage, pauvreté noble d'où sortira la magistrature romaine : Évandre lui-même en tire prétexte pour faire à Énée une leçon sur le mépris des richesses ; il lui apprend qu'Alcide n'a pas dédaigné son humble toit et l'avertit qu'il ne déchoira pas en l'imitant — *te quoque dignum Finge deo* 364 sq. — ; puis il introduit le héros gigantesque (1) et l'installe pour dormir sur un lit de feuilles recouvert de la peau d'une ourse de Libye (2). Il y a dans l'*Odyssée* des traits analogues de simplicité rustique, mais le sentiment est très différent. Dans l'*Odyssée*, c'est l'aspect même de la vie agreste, qu'on trouve tout naturel, parce qu'on y est habitué ; Virgile, qui écrit à une époque très postérieure, philosophe sur cette simplicité accompagnée d'énergie morale qui contraste avec le luxe amollissant contemporain et note qu'elle n'empêche pas d'avoir un grand cœur.

Scène nocturne entre Vénus et Vulcain (369-406). — **10.** Après avoir décrit l'emplacement de Rome et nous avoir pénétré de l'impression profonde qui se dégage du terroir latin, Virgile revient à l'imitation homérique par l'intervention de Vénus auprès de Vulcain (3) pour obtenir la fabrication d'une armure en faveur d'Énée. Le VIIe livre à partir de 286 est dominé par Junon, qui conditionne l'action, le VIIIe à partir de 369 par Vénus ; c'est le rythme même de l'*Enéide* qu'à une démarche destructive de Junon succède une action réparatrice et bienfaisante de Vénus qui fasse contre-partie. Les deux déesses sont contrastées non seulement dans la direction de leur activité, mais dans leurs personnes mêmes, Junon, impérieuse et brutale, incarnant la haine, Vénus, insinuante et flatteuse, l'amour. La demande adressée par Vénus à Vulcain pour Énée est la répétition de celle de Thétis à Héphaistos pour Achille dans l'*Iliade* (4). Suivant son habitude de juxtaposition des choses qui chez Homère sont distinctes et sans rapport, Virgile s'est également inspiré du passage de l'*Iliade* (5) où Héra excite chez Zeus l'amour qui le conduira au sommeil. Les deux scènes qu'il a ainsi rapprochées ne lui ont du reste fourni qu'un cadre et il les a profondément modifiées. Dès qu'Héra se montre à Zeus, celui-ci est saisi d'un violent amour et elle n'a pas à jouer avec lui le rôle de séductrice que joue Vénus vis-à-vis de Vulcain. Quant

à Thétis qui formule comme Vénus la demande des armes, elle l'exprime naturellement dans des termes tout différents, ses rapports avec Héphaistos étant tout autres que ceux de Vénus avec Vulcain ; elle a sauvé jadis Héphaistos lorsque celui-ci a été précipité dans l'Océan par sa mère qui voulait s'en débarrasser et Héphaistos se rend à sa prière par reconnaissance. L'épisode est du reste amené plus naturellement dans l'*Iliade* que dans l'*Enéide* : Achille a perdu son bouclier qui a été pris par Hector à Patrocle ; il lui en faut donc un autre ; Énée n'a pas perdu le sien ; il est venu chez Évandre tout armé ; mais Virgile lui fait témoigner une fois de plus la faveur dont l'entourent les dieux et assure sa victoire ; surtout il se ménage l'occasion d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire de Rome, dont il va étaler devant nous la puissance et la gloire.

La nuit tombe (1) ; il fallait qu'il fît nuit, puisque la scène qui suit est une scène d'alcôve ; or cette nécessité, par un ajustement habile, coïncide précisément avec une exigence d'art qui veut qu'une action dans le ciel parallèle à l'action terrestre n'interrompe pas celle-ci : Énée dort paisiblement chez Évandre, pendant que Vénus s'occupe de lui. Elle est épouvantée des menaces des Laurentins et de la guerre brusquement provoquée (2) ; ainsi, au moment où Énée était reçu chez Didon, elle avait été saisie de frayeur (3) ; j'ai signalé des recommencements dans le rôle de Junon, il y en a également dans celui de Vénus. Elle s'était adressée à son fils Cupido pour conjurer le danger ; ici elle a recours à son époux. Junon fait agir des étrangers, Éole, Allectô ; Vénus a des ressources dans sa famille. La démarche qu'elle tente cette fois-ci est scabreuse, puisqu'il s'agit d'intéresser Vulcain à un fils qui n'est pas de lui, à l'enfant de la faute ; ce qu'il y a là de paradoxal et de délicat a sans doute été pour Virgile une attirance de plus à écrire la scène ; il était trop maître de son art pour ne pas se tirer de la difficulté à son honneur.

Dans la chambre à coucher d'or, elle s'adresse à son époux dans des termes destinés à lui inspirer un divin amour, ceci, suivant l'usage virgilien pour caractériser d'avance le ton du discours (4) ; au premier abord on ne voit rien dans ses paroles qui paraisse de nature à enflammer Vulcain ; en réalité elle fait preuve de tant de discrétion et de réserve, elle se montre si pleine de bons sentiments qu'il faudrait être un brutal pour ne pas se sentir touché ; la conquête morale prépare la conquête physique : pendant la guerre de Troie, elle n'a pas voulu demander à son très cher époux — *carissime coniunx* 377 — des services qui eussent été en pure perte, puisque les malheureux Troyens — *miseris* 376, le mot est mis là pour attendrir — étaient condamnés

par les destins ; et elle souligne adroitement son mérite en ajoutant qu'elle devait pourtant beaucoup aux fils de Priam — elle évite de nommer Pâris — et qu'elle a souvent pleuré [1] sur les épreuves pénibles [2] d'Énée ; cela est touchant ; comment ne pas aimer une femme qui pleure et qui cache ses larmes pour ne pas importuner et compromettre ? Mais la situation a bien changé : c'est par l'ordre impérieux de Jupiter qu'Énée a pris pied au pays des Rutules [3] ; autant dire que lui venir en aide c'est seconder les vues mêmes de Jupiter. Elle vient donc en suppliante — *supplex* [4] 382 —, humilité bien faite pour attendrir Vulcain, elle atteste son respect pour lui — *sanctum... numen* 382 —, respect de commande peu d'accord avec les faits ; puis elle glisse modestement sa requête ; c'est une mère qui réclame des armes pour son fils — *genetrix nato* 383 —, quoi de plus naturel? Ici elle plaide brièvement : Vulcain a accordé cette faveur à d'autres mères, Thétis, l'Aurore [5] ; il ne peut donc la refuser à sa propre femme. Dans une courte péroraison, elle signale à Vulcain l'orage qui s'amoncelle [6], elle ne dit pas contre Énée, mais contre elle-même et contre les siens — *in me excidiumque meorum* [7] 386.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce discours artificieux [8], c'est qu'il est proportionné à la capacité intellectuelle de celui à qui il est destiné. Il ne réussirait pas auprès d'un époux plus clairvoyant ; il réussit auprès de Vulcain ; toutefois, sans bien démêler la fourberie, celui-ci hésite — *cunctantem* 388 — ; il est matériel et ce ne sont là que des mots ; alors Vénus emploie les grands moyens ; elle l'entoure de ses bras blancs ; pareil à l'éclair qui fend la nue, le feu du désir le pénètre [9] ; elle s'en aperçoit, se félicite de sa ruse [10] et du pouvoir de sa beauté.

Enchaîné par l'amour, [11] Vulcain est tombé dans le piège ; il s'aperçoit bien que le discours de Vénus était enveloppé ; mais il ne devine pas pourquoi ; il reproche amicalement à sa femme d'avoir pris tant de peine ; c'est avouer qu'elle aurait pu le tromper à moins de frais. A la discrétion qu'elle a témoignée, il répond par l'attestation d'un dévouement sans borne ; si elle lui avait demandé des armes pour les Troyens pendant la guerre de Troie, il les eût fournies ; ni Jupiter ni les destins ne s'opposaient à ce que Troie subsistât dix ans de plus. Et maintenant, si elle veut partir en guerre, tout ce que peut son art, tous les métaux, tous les moyens dont il dispose sont à son service [12] ; seulement, plus de prières ; il ne veut pas qu'elle doute de son pouvoir sur lui. Ce mari borné qui offre plus qu'on ne lui demande est une bonne dupe ; Vénus l'a mis au point ; pour un peu il dirait qu'il est l'obligé. Immédiatement il est admis à jouir des

faveurs qu'il désire (1) et s'endort paisiblement sur le sein de Vénus.

La scène est de la plus fine comédie ; elle est pleine d'humour. Virgile qui emploie si souvent la violente hyperbole est en même temps un maître dans les effets de sous-entendus délicats. La femme rusée et le mari bafoué sont peints avec un art qui se contient et ce qu'il y a de risqué est voilé par la gravité et la magnificence du style épique.

Fabrication des armes (407-453). — **11.** En bon mari naïf, qui tient à se montrer digne de la récompense préventive reçue, Vulcain s'éveille un peu après minuit (2) pour s'acquitter, imitant l'activité de la femme qui est obligée, pour rester fidèle à son mari et pour élever ses petits enfants, de prendre sur la nuit et de faire travailler les servantes à filer de la laine (3), comparaison poétique et charmante, mais singulière dans la circonstance. Il descend du ciel pour aller à sa forge située dans l'île qui porte son nom — *Volcania tellus* 422 — ; cette île est située dans le groupe des îles Éoliennes, tout près de la côte de Sicile et de Lipari. Virgile en fait une description grandiose et romantique : elle se dresse formée de rochers fumants ; dans ses profondeurs est une caverne, prolongement de celles de l'Etna et de cette caverne rongée par les fournaises des Cyclôpes (4), on entend sortir un grondement de tonnerre, bruit sourd des coups frappés sur les enclumes solides, grincement du fer extrait de la terre par les Chalybes, feu haletant dans les foyers. Ce fracas souterrain et invisible est d'un grand effet ; il y a là un pittoresque auditif puissant.

Dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, Héphaistos, qui habite dans l'Olympe, a son atelier dans une partie de sa demeure et il y travaille seul ; c'est un ouvrier d'art en chambre, qui fabrique des objets merveilleux doués de mouvement et d'une sorte de vie (5). Vulcain, lui, est un grand industriel, qui a une vaste usine séparée de sa maison d'habitation, des ouvriers qu'il dirige mais qui ne chôment pas, même la nuit, en son absence ; il a de nombreuses commandes et des commandes pressées. Sa forge au moment où il arrive est en pleine activité et les trois Cyclôpes qu'il emploie, Brontès, Stéropès, Pyracmon, noms parlants, sont à la besogne. Ce sont des Cyclôpes très différents des Cyclôpes pasteurs, que Virgile a peints au IIIe livre et il ne se préoccupe ni de les en rapprocher ni de les dissocier. Pour le moment, ils fabriquent, dans une partie de l'atelier à l'usage de Jupiter, un foudre, qui n'est pas encore terminé ; les ingrédients qu'ils y font entrer montrent la différence de l'idée que les anciens se faisaient du tonnerre et de la connaissance scientifique que nous en avons ; ils en font la cause des phénomènes atmosphériques qui en réalité le

produisent. Les Cyclôpes ont employé pour constituer ce foudre trois rayons de pluie fouettée (1), trois de nuage humide, trois de feu rougeoyant et de vent du sud (2). Actuellement ils ajoutent les lueurs terrifiantes, le bruit, la crainte que ressentent les hommes et la colère que manifeste Jupiter quand il lance ces flammes qui poursuivent, c'est-à-dire qu'aux éléments matériels ils en mélangent qui sont purement moraux. Dans une autre partie de la forge, ils construisent fièvreusement — *instabant* 434 — un char pour Mars et une égide pour Pallas en fureur, avec des serpents aux écailles d'or dont deux enlacés surmontent le masque de la Gorgone destiné à figurer sur la poitrine de la déesse et qui, quoique séparé du corps, tourne encore les yeux (3), c'est-à-dire que c'est un objet doué d'une sorte de vie, comme la foudre dont il vient d'être question, comme la Chimère du casque de Turnus au VIIe livre, 785 ; ainsi Virgile se souvient des œuvres d'Héphaistos, bien qu'il ait fait Vulcain très différent de lui. Ce sont là des commandes provenant des dieux et qui par conséquent devraient avoir un tour de faveur. Pourtant, la chose est amusante, Vulcain tout chaud encore de l'amour de sa femme, sur la sincérité de laquelle il n'a pas le moindre doute, fait une entrée tumultueuse, qui bouleverse tout. Il ordonne de tout laisser là — *tollite cuncta* 439 — ; c'est l'effet des bras blancs de Vénus que Jupiter, Mars et Pallas soient sacrifiés à Énée ; il exige une armure pour un guerrier vaillant (4), c'est à cela que les Cyclôpes doivent consacrer toutes leurs forces, toute la rapidité de leurs mains, tous les secrets d'un art magistral — *Praecipitate moras* (5) 443 —, il lui faut un chef-d'œuvre et tout de suite. Suivant l'usage homérique et virgilien, les inférieurs obéissent immédiatement sans répliquer. Suit un tableau très brillant des opérations de la forge ; l'airain coule en ruisseaux, l'or, le fer fondent dans la fournaise ; on fabrique un bouclier colossal, fait de sept disques assemblés, c'est-à-dire qui a sept épaisseurs ; des ouvriers, les uns reçoivent et rendent l'air en manœuvrant les soufflets, les autres trempent dans les réservoirs l'airain qui siffle ; la caverne gronde sous les enclumes ; ils lèvent de toute leur force les bras en cadence et retournent avec des tenailles la masse métallique (6). Vulcain ne prend point part à ce travail de manœuvres ; ce n'est pourtant pas simplement un patron qui regarde faire ; l'art proprement dit le regarde et en cela il est l'équivalent d'Héphaistos ; c'est lui qui cisèlera le bouclier, d'après les modèles qu'il inventera ; Virgile ne dit pas où, il ne semble pas que ce puisse être au milieu de l'agitation de la forge.

Virgile témoigne ici d'une connaissance très précise du métier ; il

avait vu travailler des forgerons ; mais il grandit le métier, il l'ennoblit, il l'élève à la dignité épique.

Conférence entre Enée et Evandre (454-540). — **12.** A cette scène de mouvement et de bruit, Virgile en fait succéder une autre empreinte du calme de la vie simple et rustique. Soit pour marquer la simultanéité des événements afin que le lecteur ne s'embrouille pas dans la chronologie, soit pour accentuer le contraste, il nous avertit que c'est pendant que le dieu de Lemnos [1] opère en hâte qu'Évandre s'éveille. Il est tiré de son sommeil par l'apparition du jour bienfaisant et par le chant matinal des oiseaux, qui sont perchés et peut-être ont leur nid sous le rebord de son toit — *sub culmine* 456. Il s'habille comme un héros d'Homère [2] ; Virgile ne connaît les mœurs primitives que par les poèmes homériques ; il a soin pourtant d'ajouter quelques détails qui servent à la couleur locale ; Évandre a des chaussures Tyrrhéniennes ; les Tyrrhéniens sont ses voisins, il a avec eux de bons rapports et entretient sans doute des relations commerciales [3] ; il porte une épée de Tégée, ce qui est naturel chez un Arcadien. Virgile a saisi l'occasion de faire passer dans l'*Enéide*, ce qui est une de ses ambitions constantes, une description homérique ; il est singulier qu'il ne se soit pas aperçu que ces détails, tout naturels dans le récit homérique qui s'attache aux petits faits, ne sont plus à leur place dans un poème dont le principal intérêt est l'intérêt psychologique. Évandre sort de sa chambre, accompagné de deux chiens, ce qui est encore un trait homérique [4]. Il se dirige vers l'endroit où Énée a passé la nuit, pour tenir la promesse qu'il lui a faite la veille, ce qui montre son caractère serviable et loyal. Justement Énée, qui s'était levé aussi matin que lui, venait le trouver. Ils se rencontrent au milieu de la maison, dans l'atrium qui est à ciel ouvert ; ceci est nécessaire pour le prodige qui se produira tout à l'heure ; Virgile ne conçoit pas une maison autrement que la maison romaine [5]. Pallas et Achatès assistent à l'entretien ; cela est naturel pour Pallas qui y est directement intéressé ; Achatès, dont il n'a pas été question jusqu'à présent, n'est évidemment mis là que pour le parallélisme extérieur.

Le roi prend le premier la parole [6] ; c'est lui qui a à donner à Énée les renseignements et les conseils que celui-ci attend. Fidèle aux usages de l'urbanité virgilienne, il débute par un compliment — *Maxime Teucrorum ductor* 470 —, compliment qu'il complètera avec beaucoup d'à propos tout à l'heure, lorsqu'il sera question qu'Énée se mette à la tête des Tyrrhéniens — *o Teucrum atque Italum fortissime ductor* 513 — ; il l'avertit que personnellement il ne peut pas grand chose pour lui [7], ne commandant qu'à un petit peuple, d'un côté borné

par le Tibre, de l'autre resserré dans ses murs par les Rutules hostiles [1] ; mais il va lui indiquer un secours puissant ; les destins le réclament, il n'a qu'à s'offrir : c'est là le rappel d'une idée que nous avons souvent vue exprimée, à savoir qu'Énée est attendu en Italie et que les destins ont tout préparé pour le recevoir. Évandre raconte alors l'histoire de Mézence, histoire dramatique semée d'atrocités qui nous font détester le monstre ; même dans un discours d'affaires, Virgile sait exciter l'émotion. L'antique ville étrusque d'Agylla [2], colonie Lydienne, longtemps florissante est tombée au pouvoir de Mézence, un abominable tyran ; il a commis des cruautés qu'Évandre ne mentionne qu'avec horreur, en souhaitant qu'elles retombent sur lui-même et sur sa race [3], par exemple d'attacher un vivant à un mort, en laissant mourir lentement le premier de la pourriture du second [4]. Enfin ses sujets se sont révoltés contre ce fou furieux, ont incendié sa maison [5], massacré ses compagnons ; il a pu s'échapper et se réfugier chez Turnus son hôte [6] ; mais toute l'Étrurie s'est levée en armes pour le réclamer et le mettre à mort ; ce sont là les milliers d'hommes dont Évandre songe à faire des alliés pour Énée. Les navires sont réunis sur le rivage, impatients de partir [7], sans doute pour opérer un débarquement dans le pays des Rutules et ceci est une préparation pour expliquer comment Énée arrivera par mer après une courte traversée et pour rendre possible le catalogue des navires du IXe livre. Pour le moment, les Tyrrhéniens sont arrêtés, parce qu'un vieil haruspice [8] leur a prédit qu'ils ne pourraient vaincre que sous la conduite d'un chef étranger [9]. Tarchon a envoyé à Évandre une ambassade pour lui offrir d'être le roi des Étrusques ; il s'est senti trop vieux pour accepter ; il a songé à son fils Pallas ; mais celui-ci, né d'une mère Sabellienne, ne remplit pas les conditions voulues ; Énée est tout désigné [10] ; comme il veut faire quelque chose pour lui, il lui confiera son fils Pallas [11], qui ne saurait avoir un meilleur maître pour l'instruire dans le métier des armes [12], qui verra et admirera ses exploits ; il adjoindra à Pallas deux cents cavaliers Arcadiens d'élite [13] et Pallas en ajoutera autant en son nom.

Le discours d'Évandre est un modèle de cette éloquence calme et remplie de vues judicieuses que Virgile prête aux vieillards mûris par l'expérience et clairvoyants ; ce qui est surtout remarquable c'est qu'il est très honorable pour Énée. Énée, dans le VIIIe livre, n'accomplit aucun exploit ; Virgile s'applique pourtant à donner de lui une grande idée, par la façon dont on lui parle, par ce que pensent et disent de lui ceux qui l'approchent. On le considère comme un vaillant, qui dès que l'occasion s'offrira, manifestera les qualités les

plus hautes. C'est ainsi qu'il est traité tout le long du poème (1).

Pourtant ce discours ne produit pas sur lui l'impression que nous attendons. Il semble que les perspectives inespérées ouvertes devant lui devraient éveiller chez lui l'ardeur d'agir et l'enthousiasme ; il n'en est rien. Avec Achatès, qui n'est que son double, il calcule tristement les dures difficultés de la tâche — *Multaque dura suo tristi cum corde putabant* 522 — ; c'est un homme qui réfléchit beaucoup et ne voit pas les choses en beau. Il faut qu'un signe divin vienne dissiper ses hésitations et le tirer de lui-même ; ce signe c'est ici Vénus qui le donne. Tout à coup d'un ciel découvert part avec bruit un éclair ; il semble que tout s'écroule (2) ; on entend mugir dans l'éther la trompette Tyrrhénienne (3). On lève les yeux : nouveau fracas colossal — *ingens* 527 — ; on voit dans un ciel serein des armes étinceler au milieu d'un nuage et s'entrechoquer avec un bruit de tonnerre. Tous sont frappés de stupeur — *Obstipuere... alii* 530 — ; le héros Troyen reconnaît l'accomplissement des promesses de sa mère (4) ; c'est lui que le prodige regarde ; l'Olympe le réclame ; sa mère (5) lui a promis de l'avertir ainsi de l'approche de la guerre et de lui apporter à travers les airs des armes fabriquées par Vulcain (6). Et, comme il est un homme, un homme sensible, c'est avec une émotion poignante qu'il entrevoit le sang Laurentin qui va couler, le châtiment de Turnus, (7) le Tibre roulant des casques, des boucliers, des cadavres (8). Mais il le faut, il accepte la guerre qu'on lui déclare, en en déclinant la responsabilité — *foedera rumpant* 540 — ; nous retrouvons ici l'assertion souvent et fortement exprimée par Virgile que les Troyens sont innocents de cet inutile carnage et que tout retombe sur Turnus.

Départ de chez Evandre. Arrivée en vue de l'armée Tyrrhénienne (541-607). — **13.** Le miracle a transformé Énée ; de triste qu'il était — *tristi cum corde* 522 —, il est devenu maintenant joyeux — *laetus* 541 — et actif ; comme toujours, son activité est réglée et méthodique ; il se lève (9) et d'abord — *primum* 542 — il ranime le feu sur les autels, sans doute des autels portatifs, qui ont servi pour le sacrifice à Hercule et se présente au Lar qu'il a salué la veille en arrivant et aux Pénates modestes de son hôte (10), pendant qu'Évandre et les Troyens offrent un sacrifice (11). Ensuite — *post* 546 — il va à ses navires, choisit dans les équipages les hommes les plus vaillants et renvoie les autres porter des nouvelles à Ascagne (12). On donne aux Troyens des chevaux pour le voyage d'Étrurie, à Énée, par préférence un coursier tout couvert de la peau fauve d'un lion aux ongles dorés (13).

C'est là un de ces petits morceaux de transition, dans lesquels Virgile condense les événements dont la mention est indispensable,

mais qui n'ont pas d'intérêt par eux-mêmes ; l'art consiste ici à faire tenir beaucoup de choses en peu de mots.

Après avoir expédié rapidement ces opérations secondaires, il développe le motif du départ d'une façon émouvante et pittoresque. Son principal souci est toujours de peindre l'effet des événements sur les âmes ; or, quelle source d'émotion plus naturelle pour des parents que le départ de leurs fils pour la guerre? Dans la petite ville se répand brusquement le bruit (1) du départ précipité de la cavalerie pour les rivages étrusques ; les mères effrayées redoublent leurs prières (2), devant le danger (3) leurs craintes croissent et la perspective des combats leur apparaît plus terrible. Ces inquiétudes sont personnifiées, plus aiguës, plus largement exprimées par Évandre, qui tient par la main son fils qui s'en va et ne s'arrête point de pleurer (4). Dans un discours à la fois ému et ordonné, tel que les conçoit l'art virgilien, il commence, à l'exemple de Nestor dans l'*Iliade*, par regretter sa jeunesse et par raconter un de ses exploits de jadis (5), mais, tout en s'appuyant textuellement sur le motif homérique, Virgile fait œuvre personnelle par les sentiments qu'il prête à Évandre ; si celui-ci déplore son impuissance actuelle, ce n'est pas pour se perdre en inutiles regrets, c'est parce qu'elle l'a contraint à tolérer les excès de Mézence et qu'elle lui interdit d'accompagner sonf ils au milieu des dangers ; ce sont là des sentiments nobles et généreux (6). Il raconte donc comment, devant Préneste, il a culbuté la première ligne ennemie — *primam aciem... Straui* 561 sq. —, ce qui a été le signal de la victoire, et comment il a brûlé des monceaux de boucliers, ce qui en a été la consécration (7) ; son adversaire était le roi Erulus, à qui sa mère Féronia avait donné trois existences (8) et qu'il fallait tuer trois fois. Erulus n'est en somme qu'un doublet de Géryon et Virgile a trouvé ingénieux de prêter à Évandre, hôte d'Hercule après sa victoire, un exploit qui est la répétition du sien (9). Ce qu'Évandre regrette dans sa faiblesse, c'est qu'elle l'oblige à se séparer de son fils et qu'elle l'a empêché de réprimer les infamies de Mézence (10). Il se tourne alors vers les dieux et vers Jupiter et leur adresse une prière ardente, qui est un appel à leur pitié. S'il doit revoir Pallas, il leur demande de prolonger son existence, si pénible puisse-t-elle être ; s'il doit arriver un malheur, il les supplie de la trancher (11), pendant que ses inquiétudes n'ont point pris corps, qu'il tient son fils dans ses bras (12), avant que la nouvelle fatale ne vienne lui percer le cœur. Tout cela est dit avec cette élégance, cette plénitude de style, qui, chez Virgile ne diminue pas la force d'un beau sentiment, mais lui donne une parure digne de lui. Là-dessus (13) le vieux roi défaille et ses serviteurs l'emportent (14).

On est tenté de reprocher à Virgile de lui avoir prêté trop peu d'énergie et une sensibilité presque féminine ; mais il est accablé par l'âge — *obsitus aeuo* 307 —, il a perdu sa femme, Pallas est son fils unique, son espoir et son espérance — *spes et solacia nostri* 514 — ; malgré tout il envoie son fils au combat ; il pleure, mais il l'a offert et ne songe pas à le retenir ; accomplir son devoir, lorsqu'on en sent toute l'amertume, c'est ce qu'il y a de plus beau. Ce discours complète du reste le caractère d'Évandre par deux traits importants : il a été jadis un vaillant et c'est l'âge seul qui a eu raison de lui ; il est le plus tendre des pères, comme Énée est le meilleur des fils ; Virgile crée des personnages dont les qualités morales et la noblesse d'âme excitent notre admiration sympathique ; il avait un idéal humain très élevé.

Nous passons maintenant au côté pittoresque et mouvementé du départ. La cavalerie s'est écoulée par les portes ouvertes. Au premier rang Énée, Achatès, les principaux chefs Troyens ; au centre de la colonne, Pallas avec sa chlamyde, ses armes décorées de peintures ([1]), pareil à l'étoile du matin, chère entre toutes à Vénus, sortant des flots de l'Océan ([2]) ; la comparaison est fraîche et brillante. Les mères tremblantes — c'est un rappel du motif d'émotion — suivent du haut des murs le nuage de poussière et les escadrons étincelants d'airain ([3]). Ceux-ci prennent au plus court pour gagner la borne de la route la plus proche ([4]) ; là une clameur s'élève ; le peloton se forme ([5]) et prend le galop, un galop rythmé et sonore ([6]); Virgile ne décrit pas la marche, ce qui serait sans intérêt, mais le lieu de la grande halte, un de ces lieux qui sont pour lui l'objet d'une prédilection marquée, une vallée resserrée entre des collines couvertes du noir feuillage des sapins ([7]) ; là, près du fleuve de Caeré, est un bois sacré de vastes dimensions, dédié, ainsi qu'une fête fixe, suivant la tradition, à Silvain, dieu des champs et des troupeaux, par les premiers habitants du Latium, les Pélasges ([8]) ; ainsi les armes que Vénus va apporter seront déposées dans un endroit consacré et mystérieux et elles resplendiront de tout leur éclat dans la verdure sombre. Du haut des collines, on pouvait, sans aller plus loin — *iam* 605 —, apercevoir les troupes étrusques de Tarchon, campées dans la vaste plaine, à l'abri de toute surprise, puisqu'en plaine on peut s'éclairer et voir venir. Ce sont les pentes de ces collines qu'Énée et ses compagnons gravissent ; ils s'arrêtent pour laisser souffler les chevaux et se reposer eux-mêmes.

La halte est amenée tout naturellement, puisqu'on est fatigué de l'étape — *fessi* 607. C'est pendant cette halte que va avoir lieu l'inspection par Énée du bouclier, inspection que Virgile nous communique

au fur et à mesure qu'elle se produit ; elle a lieu pendant une pause justifiée de l'action.

La conférence entre Évandre et Énée s'est tenue à l'aube ; le départ a eu lieu précipitamment ; on peut admettre que la halte coïncide à peu près avec le milieu du jour. Il reste encore une demi-journée à Énée pour arriver au camp de Tarchon et conclure avec lui l'accord. Comme les navires sont prêts, que l'armée n'attend qu'un signal pour s'embarquer, la traversée aura lieu la nuit, et le lendemain Énée sera là pour engager la bataille et délivrer son camp assiégé.

L'apport des armes (608-625). —**14.** Cependant, à travers les nuages du ciel, Vénus, la blanche déesse, apporte les armes ; elle trouve son fils à l'écart — Virgile a voulu qu'il fût seul pour la scène qui suit — dans l'enfoncement de la vallée, sur le bord du fleuve aux eaux froides (1) ; la remise des armes se fait très simplement ; elle les lui présente comme l'œuvre promise de son époux (2) et comme une sauvegarde contre Turnus (3) ; elle l'embrasse et les dépose rayonnantes (4) en face de lui sous un chêne. Énée, joyeux d'un cadeau si honorable, ne peut se lasser de contempler et de manier toutes les pièces de l'armure ; car c'est une armure complète, casque au cimier effrayant et lançant des flammes, épée meurtrière, cuirasse d'airain énorme — *ingentem* (5) 622 —, couleur de sang, de cette nuance cuivrée que prend une nuée sombre frappée par le soleil (6), jambières polies d'électrum et d'or recuit, lance, bouclier aux sujets merveilleux.

L'apport des armes par Vénus est la reproduction du motif de l'apport des armes par Thétis (7), avec des ressemblances et des différences. Thétis trouve Achille pleurant Patrocle et entouré de ses compagnons ; elle lui prend la main, lui rappelle que le malheur est irréparable et lui présente les belles armes fabriquées par Vulcain, telles qu'aucun mortel n'en a jamais revêtu de pareilles ; elle les dépose devant lui, comme fait Vénus ; à leur vue les Myrmidons sont saisis d'effroi et n'osent les regarder en face ; c'est un effet dont Virgile s'est privé ; Achille les manie avec plaisir, comme fait Énée (8) ; mais en les voyant il sent redoubler sa colère et sous ses paupières ses yeux lancent la flamme ; plus passif, plus insignifiant, Énée se borne à ressentir de la joie de l'honneur dont il est l'objet ; on aimerait qu'il répondît par quelques mots de bravoure à l'allusion que Vénus vient de faire à la guerre.

Le bouclier (626-731). — **15.** Entre le bouclier d'Achille et celui d'Énée il n'y a pour les sujets traités aucun rapport. Homère nous présente des scènes de la vie humaine, qui plaisent par leur charme, leur poésie, et qui nous mettent sous les yeux des images de l'existence aux temps héroïques ; elles n'ont avec l'*Iliade* aucune relation directe.

Virgile avait traité la description des enfers dans son rapport avec l'*Enéide* ; il reste fidèle à son principe en choisissant ses sujets dans l'histoire romaine, puisque l'*Enéide* n'est que la préparation de la fondation de Rome ; il l'emporte donc sur Homère pour l'unité et la cohésion ; l'explication des sujets du bouclier n'est pas un épisode et un hors-d'œuvre ; en nous ouvrant une vue nouvelle sur les destinées du peuple-roi, Virgile révèle les conséquences des événements qui constituent l'*Enéide* ; il l'éclaire et la grandit de tous les résultats qu'elle porte en elle ; l'*Iliade* n'est que l'*Iliade* ; l'*Enéide* est la préface d'un avenir éblouissant.

Le bouclier est un grand morceau patriotique qui complète le discours de Jupiter au Ier livre et la revue des générations au VIe ; ce sont là trois aperçus fragmentaires, tournant autour de deux points fixes, la fondation de Rome par Romulus, l'achèvement de sa grandeur par Auguste. Virgile commence par résumer le thème des représentations du bouclier ; c'est de l'histoire italienne — *res italas* 626 —, bonne définition, qui en effet comprend tout ; ce sont, en ordre chronologique, des guerres et des triomphes romains — *pugnata... in ordine bella* 629, *Romanorumque triumphos* 626 —, soit la guerre contre les Sabins, la guerre contre Albe, la guerre contre Porsenna, la guerre contre les Gaulois, la guerre contre Antoine et Cléopâtre, c'est bien là le thème principal, quoiqu'il ne s'applique pas à tous les tableaux ; la mention des triomphes exprime le point de vue et le parti-pris Romains, puisqu'il n'est pas sûr que la lutte contre les Sabins se soit terminée par une victoire, pas plus que celle contre Porsenna et contre les Gaulois ; enfin Virgile a la prétention de montrer en action toute la descendance d'Ascagne — *genus omne futurae Stirpis ab Ascanio* 629 —, et par là il entend ici les Romains en général. Quant à l'impression qu'il se propose de nous faire ressentir, il l'indique clairement par le mot *miratur* 619 au début et 730 à la fin du développement.

Pour faire apparaître l'avenir, il n'avait pas rencontré de difficulté dans le discours de Jupiter qui le connaît dans sa plénitude, ni dans les énumérations d'Anchise qui, par une faveur spéciale, a le don de double vue ; il n'en est pas de même pour Vulcain, qui n'en est pas instruit. Jupiter, par la nature de sa divinité, a la conscience totale de l'avenir ; il en révèle ce qu'il juge à propos aux autres dieux et particulièrement aux dieux prophétiques ; c'est donc auprès de ces dieux prophétiques que Vulcain s'est informé — *Haud uatum ignarus* 627 — et c'est ainsi que la vraisemblance est sauvée.

Dans la création du bouclier, la préoccupation capitale de Virgile a été le choix des événements représentés ; il s'est arrêté sur ceux qui

font époque, qui forment comme les grandes arêtes de l'histoire romaine et qui la conditionnent ; c'est donc leur importance respective que nous avons à comprendre et à faire ressortir. Ici en outre la présentation avait quelque chose de spécial ; Virgile ne décrit pas une œuvre d'art existante et qu'il a sous les yeux, mais c'est bien une œuvre d'art qu'il imagine et qu'il appelle à l'existence. Cela ressort des expressions qu'il emploie et qui perpétuellement ont une signification plastique ; il ne mentionne pas les événements en historien, comme il l'a fait dans le discours de Jupiter : ces événements se traduisent dans des scènes, qui font tableau, qui se composent par le groupement des personnages et par leur attitude ; elles sont concrètes et dessinées et, dans le choix des événements, Virgile n'a pas été guidé seulement par la considération de leur importance, mais par celle de la possibilité qu'ils offraient de se peindre aux yeux. Ces scènes ne sont pas seulement plastiques ; elles sont colorées ; car le bouclier est polychrome. Cette polychromie paraît obtenue par l'emploi de métaux divers ([1]) ; en tout cas la mention de couleurs est fréquente dans le texte et il faut en tenir grand compte. Le bouclier d'Énée n'a jamais existé ; mais Virgile en a dessiné le carton en en brossant çà et là les teintes ; ce carton, un artiste pourrait le reproduire et il s'étonnerait de voir combien les indications en sont précises, comment les diverses scènes s'arrangent d'elles-mêmes et semblent n'attendre que la main docile qui en fera un spectacle pour les yeux. Naturellement Virgile ne s'est pas borné à des notations techniques destinées à l'artiste qui doit réaliser l'œuvre ; il a décrit les scènes à naître et qu'il voyait d'avance avec une émotion chaude, en soulignant le pathétique, en ajoutant quelques traits que l'artiste limité par les moyens et par le métier ne pourrait pas rendre, mais qui s'imposent au spectateur ; en regardant un tableau, forcément on le complète.

La distribution de la décoration sur la surface du bouclier est fixée avec une certitude suffisante par les indications discrètes mais précises de Virgile lui-même. Il s'agit d'un bouclier rond — *clipeus* — ; les sujets sont répartis en trois zones circulaires et concentriques ; la première suit le bord du bouclier ; en effet, après avoir décrit tout un cycle de sujets, Virgile, passant à une représentation différente, dit *Haec inter* 671 ; si cette nouvelle représentation est à l'intérieur de la précédente, c'est que celle-ci l'entoure ; il faut donc qu'elle soit circulaire ; quant au dernier ordre des sujets, il se trouve *In medio*, au milieu du bouclier, c'est-à-dire autour du point central, qui était formé par l'*umbo*. Le bouclier est placé devant Énée, dans sa position normale, debout. Or, après avoir énuméré un certain nombre de sujets de la

zone extérieure, Virgile arrive à l'un d'eux qu'il situe tout en haut — *In summo* 652 — ; il a donc commencé par le bas et le premier sujet dont il parle est à la partie inférieure de la zone juste au-dessous en suivant la verticale de celui qui est en haut ; puis il remonte dans son énumération de gauche à droite et, une fois arrivé en haut, il redescend de droite à gauche.

Zône extérieure. Premier tableau. C'est celui de la louve allaitant les deux jumeaux. Le dernier tableau décrit est celui du triomphe d'Auguste montrant la grandeur de Rome à son apogée ; par un contraste saisissant, le premier est consacré à Romulus, le fondateur ; on ne peut rien imaginer de mieux conçu. Dans l'antre verdoyant de Mars, la louve a fléchi sur ses pattes de devant (1) pour mettre ses mamelles à portée de ses nourrissons ; elle n'est donc pas debout dans l'attitude indifférente de la louve traditionnelle ; elle tourne son cou vers eux pour les lécher à tour de rôle — *alternos* 634 — ; c'est là un détail que la plastique n'aurait pas pu rendre, mais qui se suppléerait de lui-même dans l'esprit du spectateur ; les enfants suspendus aux mamelles de leur nourrice, se jouent sans témoigner aucune frayeur. C'est là une scène calme et charmante, en contraste avec les scènes tumultueuses et guerrières qui vont suivre ; elle est en même temps pleine de merveilleux ; la tendresse attentive et bizarre de la louve témoigne de l'intérêt que porte Mars à ses enfants ; de l'animal farouche qui lui est attribué, il a fait une nourrice aux petits soins.

Deuxième tableau en remontant de gauche à droite. Rapt des Sabines, paix avec les Sabins. Près de là — *Nec procul hinc* (2) 635 — on voyait Rome ; c'est là le décor de la scène ; il est nouveau ; déjà Rome existe ; à la célébration des grands jeux du cirque (3), les Sabines étaient violemment enlevées des gradins ; il en résultait brusquement une guerre entre les compagnons de Romulus, l'antique Tatius et la ville austère de Cumes ; on pourrait supposer que c'est là une explication de Virgile sur les suites de l'événement représenté ; mais les Sabins étaient armés ; ils ne se laissaient pas enlever leurs femmes et leurs filles, si bien qu'un combat, signal de la guerre, faisait probablement partie de la scène et c'est ce que semble bien attester Virgile par les mots mêmes dont il se sert — *subito... consurgere* 637 — ; les débuts de la guerre étaient représentés. La transition *Post* 639 n'est pas une transition locale, mais temporelle ; le tableau dont il est question était à deux compartiments ; dans le second, la lutte était terminée, les deux rois en armes, debout — *stabant* 641, mot plastique —, devant l'autel de Jupiter, concluaient le traité en immolant une truie (4). Les modernes sont s'accord sur l'importance de l'adjonc-

tion des Sabins qui s'établirent sur le Capitole et le Quirinal, tandis que les compagnons de Romulus occupaient le Palatin ; le peuple qui résulta de cette fusion fut en mesure de s'imposer à ses voisins. Virgile a fait figurer le *pater Sabinus* parmi les statues du palais de Latinus, à Laurente (1) et, dans le Catalogue des guerriers, il a insisté sur la force du contingent Sabin. (2). Au point de vue artistique, le rapt des Sabins offre une scène pleine de mouvement, de tumulte, d'attitudes énergiques, qui a tenté les peintres jusque dans les temps modernes ; c'est le caractère que Virgile a signalé lui-même par les mots *sine more* 635, qui montrent qu'il se rendait compte de l'intérêt artistique, aussi bien que de l'importance historique. Comment pouvait être représentée plastiquement la conclusion du traité (3), c'est ce que nous savons par un modèle antique ; sur la monnaie de C. Antistius Vetus (4), qui fut chargé par Auguste de renouveler l'alliance avec Gabii, à droite et à gauche d'un autel enflammé, sont debout deux prêtres, la tête couverte, qui, tout en prononçant les anciennes formules, tiennent par les pattes un pourceau.

Troisième tableau. Exécution de Mettus. Près de la — *Haud procul inde* 642 —, des quadriges à vive allure avaient écartelé Mettus Fufetius ; Tullus faisait traîner dans la forêt les membres de l'ennemi déloyal et les ronces dégouttaient de son sang, dont la couleur était sans doute reproduite ; spectacle affreux, dont l'artiste n'aurait pu atténuer l'horreur ; aussi Virgile, pour prévenir un sentiment de répulsion de la part du spectateur, fait-il observer que ce supplice rigoureux est le châtiment d'un manque de foi et une satisfaction donnée à la morale (5). Il est certain que la destruction d'Albe a procuré à Rome un accroissement de puissance considérable, mais que Virgile s'est trouvé très embarrassé pour en faire mention. Il a en effet raconté ailleurs qu'Albe avait été fondée par un fils d'Énée, Ascagne ou Silvius ; elle passait pour être la métropole de Rome ; il était délicat de la faire anéantir par Tullus Hostilius. Aussi remarquera-t-on que le texte ne parle pas de la destruction de la ville, mais seulement de la punition exemplaire de Mettus qui a violé la foi jurée. Les Romains jouent le beau rôle en la faisant respecter et cela justifie jusqu'à un certain point le traitement impitoyable infligé à Albe. Au point de vue plastique, rien de plus aisé à représenter que la scène du supplice.

Quatrième tableau. Il n'est relié au précédent que par la transition banale Et aussi — *Nec non et* 646. Porsenna, dans le but de faire rentrer à Rome Tarquin chassé, faisait subir à la ville un siège terrible — *ingenti* 646 — ; naturellement le but poursuivi par Porsenna ne pouvait être rendu sensible par l'artiste ; c'est donc une explication

que Virgile ajoute pour l'intelligence de la scène, comme celles que contient le catalogue d'un musée. Ce qu'on voyait, ou plutôt ce qu'on aurait vu, si le bouclier avait été exécuté suivant le programme de Virgile, c'était le choc de deux armées dans une bataille acharnée, et dans le champ du tableau des épisodes célèbres, Cocles essayant de rompre le pont pour empêcher Porsenna de passer du Janicule qu'il avait occupé sur la rive gauche du Tibre, Cloelia traversant le fleuve à la nage pour échapper à la captivité ; ce qui attirait les yeux, ce qui donnait de l'unité à l'ensemble, c'était la grande figure de Porsenna qui dominait tout et autour duquel tout était groupé, de Porsenna furieux et menaçant dans un mouvement de passion ; c'était là une vaste composition ramassée autour d'un personnage principal et conçue dans un but d'effet artistique considérable. En même temps c'était une glorification magnifique de la bravoure des Romains, de leur mépris de la mort, ce que Virgile souligne en faisant ainsi la légende du tableau. D'après Pline et Tacite il n'est pas douteux que les Étrusques n'aient été vainqueurs et ne se soient emparés de Rome ; mais les Romains s'étaient plu à raconter l'histoire autrement ; Virgile, adoptant la tradition qui flattait l'orgueil national, a symbolisé ici le triomphe final de Rome sur l'Étrurie, triomphe qui lui a permis de sortir du cadre étroit du Latium et de marcher à d'autres conquêtes.

C'est l'importance de la période des rois pour la constitution de la force expansive de Rome qu'il a résumée dans ces trois derniers tableaux.

Cinquième tableau. Nous sommes ici à la partie supérieure de la zone extérieure. Le décor, c'est le Capitole, sur lequel on remarque la *regia* de Romulus, hutte de bois et de paille, qui, selon la légende, avait servi d'habitation au fondateur, qu'on entretint soigneusement pendant la période républicaine et qui existait encore au Ier siècle de l'Empire. Si Virgile l'appelle *recens*, ce n'est pas qu'il fasse allusion à une restauration, mais parce qu'il passe un peu rapidement sur l'espace qui sépare Romulus de l'invasion gauloise et qu'à l'époque de cette invasion et par comparaison avec le siècle d'Auguste la *Casa Romuli* était encore récente. Devant le temple qui est celui de Jupiter Capitolin, se tenait debout — *stabat* 613, attitude plastique — Manlius, le gardien de la citadelle Tarpéienne, et, sous les portiques dorés, on voyait l'oie d'argent (1) qui donnait le signal ; l'agitation effarouchée de l'oie battant des ailes, le bec ouvert, était facile à rendre pour l'artiste. Sur le rebord du plateau dont ils prenaient possession, les Gaulois émergeaient des broussailles couverts par la nuit ; grâce à la polychromie il était facile de rendre l'effet de nuit ; évidemment, il

n'est pas question d'une nuit absolument noire, malgré *dono noctis opacae* 658. La chevelure naturellement blonde des Gaulois est d'or, leurs cous blancs comme lait sont ornés de colliers d'or ; nul tableau n'est aussi coloré que celui-ci ; leur vêtement est doré, c'est-à-dire que leur vêtement national, le sayon, était rayé de bandes d'or qui accrochaient la lumière — *lucent* 660 — ; chacun brandit deux javelots — *Gaesa* 662, arme nationale — qui brillent dans l'obscurité — *coruscant* 661 — ; Virgile fait grand usage dans ce tableau des jeux de lumière et témoigne d'une certaine entente du clair-obscur ; ils se protègent avec des boucliers longs. Ici, comme précédemment, nous avons affaire à une grande composition qui évolue autour d'un personnage principal, Manlius, dans une attitude résolue. Si Virgile a représenté, non pas la bataille pour la défense du Capitole, mais le moment où l'assaut va réussir, c'est peut-être pour varier, plus probablement pour mettre en scène l'oie traditionnelle, à laquelle les Romains avaient voué une reconnaissance nationale. Quant à l'importance de l'événement, il était capital, les Gaulois étant les ennemis les plus redoutés des Romains. Virgile voit là tacitement un de ces *triumphi* annoncés au début (1), quoique suivant Diodore, Polybe, les Gaulois se soient retirés vainqueurs avec leur butin, la rançon, et sans être inquiétés.

Sixième tableau. Nous redescendons de droite à gauche ; Virgile n'en indique la place que par l'adverbe démonstratif *Hic*, c'est-à-dire qu'il feint de le montrer. Il a un caractère tout spécial : c'est l'évocation des rites les plus anciens de la religion romaine dans leur originalité nationale, avec les prêtres qui les accomplissent dans leur costume national, le tout sans aucun mélange de *graecus ritus* représenté dans le sacrifice à Hercule, sans aucun sacrifice au modernisme contemporain qui trouvait quelque chose de suranné et d'incompatible avec le progrès des idées et des mœurs ; ce sont les *Salii* dans leurs danses violentes — *exsultantis* 663 —, les *Luperci* à peu près nus, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon — *licium* —, ce qui choquait les yeux, et sans doute se livrant à leur course traditionnelle ; on voyait les *apex* des Flamines, c'est-à-dire proprement cette courte baguette qui surmontait leur bonnet — *pilleus* —, et se terminait par un pompon de laine (2) et les *ancilia*, c'est-à-dire les boucliers échancrés faits à l'image de celui qui passait pour être tombé du ciel et qui étaient avec les *hastae* les fétiches du dieu Mars, datant de l'époque où les Romains n'avaient pas encore d'images de leurs dieux, mais seulement des symboles de leur puissance ; comme c'étaient les *Fetiales* qui maniaient les Anciles, ils figuraient probablement sur le tableau (3), à côté des Flamines, des

Saliens et des Luperques ; il y avait dans tout cela des accoutrements et des ustensiles qui remplissaient de vénération les conservateurs dévots, mais qui prêtaient à rire aux sceptiques du temps d'Auguste ; enfin les matrones apparaissaient dans leurs carrosses de cérémonie — *pilenta* (1) —, qu'elles avaient le droit de mener aux processions religieuses. C'était là un tableau dispersé, qui n'avait point de centre ; un artiste n'aurait point de peine à disposer les groupes qui le constituent d'une façon harmonieuse et de façon qu'ils s'équilibrent et forment un ensemble ; il n'a pas de dimensions nettement indiquées, il est extensible. On serait tenté de voir là une description des manifestations religieuses célébrant la délivrance de Rome et le départ des Gaulois ; ce qui contrarie cette interprétation, c'est que Virgile ne les met pas en rapport avec cette victoire comme plus loin les cérémonies religieuses décrites avec la bataille d'Actium ; c'est en outre le fait que le droit pour les matrones de se servir du *pilentum* aux processions leur fut reconnu non pas à propos de la guerre des Gaulois, mais à la suite d'une contribution volontaire versée par elles après la prise de Veies (2). Il est donc vraisemblable que Virgile a eu pour but de concrétiser ici les efforts d'Auguste pour rendre aux sacerdoces romains leur dignité et leur physionomie primitive, ce qui n'alla pourtant pas sans quelques concessions au goût du temps et sans l'abolition de prescriptions vieillies et rebutantes (3), adoucissements dont il n'y a aucune trace chez Virgile. Auguste, qui ne fut grand pontife qu'en 12 av. J.-C., mais qui était membre de tous les grands collèges sacerdotaux, entreprit de les réformer. Il releva la condition des prêtres de l'État, qui sous son principat durent être des sénateurs, à l'exception des *Luperci* qui pouvaient être chevaliers. Il paraît avoir réorganisé peu après 27 av. J.-C. l'antique collège des *fratres Aruales*, dont Virgile ne parle pas. Il obtint que son nom figurât dans les chants des *Salii* (4) ; la place de *Flamen Dialis* n'ayant pas été remplie après la mort de L. Cornelius Merula en 87 av. J.-C., il lui trouva un titulaire, après 74 ans de vacance ; il restaura et agrandit le Lupercal du Palatin et rétablit dans son aspect la procession des *Luperci* autour du Palatin, tombée en oubli pendant les guerres civiles (5), quoique, d'accord avec l'opinion publique, il ait considéré leur importance comme secondaire.

Septième tableau, les Enfers. Il est à une certaine distance du précédent — *Hinc procul* 666 — ; Virgile n'a pas voulu juxtaposer directement les spectacles du monde terrestre et ceux du monde souterrain (6). Si l'on rapproche le présent *addit* 666 du plus-que-parfait *addiderat* 637, on s'aperçoit qu'ici et ici seulement, ce qui fait disparate, il s'est laissé

influencer par la conception homérique qui présente la décoration du bouclier non pas une fois terminée, mais apparaissant au fur et à mesure que progresse le travail créateur d'Héphaistos. Le tableau présente un contraste capable d'inspirer superbement un artiste : d'une part le châtiment des criminels personnifiés par Catilina suspendu à un rocher menaçant qui l'écrasera s'il s'écroule et tremblant devant les Furies, scène pathétique et effroyable, qui du reste par suite du peu d'invention créatrice de Virgile rappelle le supplice de Phlégyas au VIe livre ; d'autre part l'assemblée des bienheureux, recevant la loi de Caton, scène douce et reposante ; ici encore deux figures principales, qui concentrent l'attention et s'imposent à l'œil en donnant au tableau son caractère. Ce n'est point là, pas plus que ce qui précède immédiatement, un de ces *triumphi*, qui nous ont été annoncés, mais cela constitue la moralité de l'ensemble ; Virgile n'a pas trouvé suffisant de nous présenter des événements dans leur éclat extérieur ; les acteurs qui les produisent sont ou de grands héros ou des misérables ; les uns seront punis, les autres récompensés. Virgile, au VIe livre, avait traité largement la question des enfers en leur laissant leur aspect mythologique ; pourtant, soit parmi les coupables, soit parmi les élus, il avait introduit timidement et sans les nommer des hommes de la vie réelle ; il n'avait pas osé briser délibérément le cadre épique adopté ; ici, il est plus hardi puisqu'il incarne le mal et le bien dans des personnages de l'histoire tout à fait récente et qu'il nomme ; c'est un progrès dans sa pensée et une tentative pour s'affranchir des formules imposées (1) ; il avait à ce moment dans l'esprit une conception des enfers singulièrement plus personnelle et plus intéressante pour les Romains et pour nous, et il nous présente, avec son jugement sur chacun d'eux, des personnages connus, stigmatisés ou glorifiés. En même temps il nous révèle quelque chose de ses convictions comme homme ; à propos de la conjuration de Catilina, et quoique César ait joué à cette occasion un rôle assez louche, il manifeste son horreur pour la révolution socialiste brutale. En proposant comme un idéal Caton, qui s'était tué pour ne pas subir la loi de César, il témoigne de son respect pour le droit, mais l'audace n'était pas grande, puisque l'éloge de Caton resta un des thèmes usuels des écoles de rhéteurs sous les empereurs qui le toléraient et n'en prenaient point ombrage.

Nous en avons fini avec la zone extérieure ; la distribution des tableaux ne paraît pas soulever d'objection, sauf que celui de la Louve en bas et celui de l'attaque de Rome par les Gaulois en haut se correspondant suivant la verticale, le bouclier supposé debout, il y en a trois à droite en montant et seulement deux à gauche en descendant ;

mais les divers tableaux n'avaient pas nécessairement des dimensions égales ; les dimensions du sixième et du septième sont, par la nature des sujets, subordonnées à la volonté de l'artiste ; enfin, entre le sixième et le septième, Virgile a signalé lui-même une certaine distance ; il y a là une intention d'ordre philosophique, celle de séparer les choses de la terre d'avec celles du monde souterrain ; il peut y avoir aussi une intention artistique, celle de l'aménagement de la place donnée.

La zône intermédiaire est nettement caractérisée comme telle par Virgile — *Haec inter* — ; ce qu'elle représente se trouve justement entre tous les tableaux énumérés jusqu'ici ; elle est également caractérisée comme circulaire — *circum... in orbem* 673 — ; tandis que la précédente est divisée en sujets, celle-ci est une frise continue — *late maris ibat imago* 671 — ; c'est la mer gonflée sur laquelle nagent en rond des dauphins fendant les flots ; ici la polychromie est très accentuée : le ton général de la surface de la mer est d'or ; les flots sont bleu sombre, avec de l'écume blanche ; les dauphins sont d'argent. Cette frise de flots est à sa place autour de sujets qui sont une bataille navale et le triomphe célébrant la victoire.

La zône centrale — *In medio* 675 — qui se déroule autour de l'*umbo*, comprend un tableau à trois compartiments qui en occupe la partie inférieure et la partie montante de gauche à droite et un tableau à deux compartiments qui en occupe la partie supérieure et la partie descendante de gauche à droite. Il est superflu de faire ressortir l'importance des sujets ; c'est le choc de la civilisation occidentale contre la barbarie de l'orient luxueux et désordonné et le triomphe du principe romain. Si l'hellénisme asiatique l'eût emporté, le cours de l'histoire mondiale aurait été tout autre ; c'est donc là la partie maîtresse du bouclier ; le reste n'est qu'un accompagnement accessoire.

Premier tableau. Premier compartiment. Autour du promontoire Leucates, les navires rangés en bataille voguent sur les flots clapotants brillants d'or. D'une part la flotte italienne partagée en deux divisions. L'une d'elle est commandée par César Auguste, appelé ainsi préventivement par Virgile ; escorté du Sénat, du peuple, des grands dieux pénates ([1]), Auguste est debout sur la poupe élevée — attitude plastique —, avec des flammes surgissant de ses tempes et l'astre de Jules César au-dessus de sa tête. L'autre, favorisée par les vents et les dieux, obéit à Agrippa qui porte la couronne rostrée éclatante, méritée par sa victoire sur Sextus Pompée ([2]) ; *Arduus agmen agens* 683 fait ressortir son attitude fière et plastique ; d'autre part Antoine traînant à sa suite l'armée bigarrée des barbares orientaux ([3]) qu'il a vaincus, peuples de l'Aurore et de la mer Rouge, Égyptiens, Bactriens loin-

tains ; il est suivi — *nefas* ! 688 dit Virgile avec horreur — d'une épouse égyptienne (1). C'est là un spectacle superbe, et il y a de quoi tenter un artiste dans le contraste entre la belle ordonnance de la flotte romaine à qui la présence des sénateurs et du peuple donne un caractère strictement national et le pittoresque de l'armée navale d'Antoine traînant après lui la masse des barbares et suivi de la belle reine égyptienne dont il est épris ; la scène est dominée comme ailleurs par des personnages de premier plan qui se détachent sur le reste, Auguste avec Agrippa son lieutenant et Antoine ; il y a quelques termes de mouvement *agens* 678 et 683, *uehit* 688 ; mais même dans un relief forcément arrêté l'artiste peut donner la sensation du mouvement.

Deuxième compartiment. C'est la ruée, en pleine mer, des deux escadres l'une contre l'autre ; il y avait là quelque chose de malaisé à rendre plastiquement ; Virgile a indiqué le moyen à l'artiste en parlant de la mer écumante bouleversée par les rames et par les trois dents des éperons (2), effet qui n'est pas simplement poétique, mais plastique. Les historiens décrivent le combat comme une lutte entre des bâtiments de tonnage très différent, les liburnes légères d'Auguste et les gros navires d'Antoine ; en parlant de montagnes qui vont à la rencontre de montagnes — *montis concurrere montibus altos* 692 —, de tours énormes — *tanta mole... turritis puppibus* 693 —, du haut desquelles on se bat, Virgile fait allusion à une invention d'Agrippa pendant la guerre de Sextus Pompée, invention qui consistait à dresser sur le pont, au moment de l'action, des tours qui permettaient d'égaler et de dominer l'adversaire. La bataille est engagée ; l'étoupe enflammée, le fer volent dans les airs, les plaines de Neptune rougissent de sang — effet coloré — ; la reine, qui se mêle à la lutte, appelle les siens au combat avec le sistre national ; elle ne voit pas derrière elle les deux serpents qui causeront sa mort ; nous ignorons comment l'artiste eût rendu la chose. Au-dessus de la bataille des hommes il y a la bataille des dieux ; d'un côté les divinités monstrueuses de l'Égypte, Anubis à la tête de chien (3), de l'autre Neptune (4), Vénus et Minerve ; puis les divinités de la violence qui font la guerre pour la guerre et que Virgile ne semble ranger dans aucun parti, Mavors ciselé dans le fer, les Dirae sinistres, la Discorde au manteau déchiré qui suit Bellone avec son fouet sanglant. Virgile a réussi à donner dans l'entrechoquement de deux flottes puissantes, par la peinture de la fureur guerrière déchaînée, la sensation d'une bataille effroyable, surhumaine ; c'était un avertissement à l'artiste d'avoir à faire passer cette sensation dans son œuvre.

Troisième compartiment. C'est la déroute. Apollon [1] dominant le champ de l'action tendait son arc ; Virgile ne nous dit pas que la flèche fût encore lancée ; le geste a suffi pour que l'ennemi fût pris de panique ; Égyptiens, Indiens, Arabes, Sabéens, tous prenaient la fuite ; la reine elle-même s'enfuyait à toutes voiles [2] ; Virgile a soin de dire que Vulcain l'avait représentée pâlie par la perspective de la mort future [3] ; c'est là une invite à l'artiste à rendre la chose sensible par la polychromie. — A une certaine distance — l'artiste dans un bas-relief prend des libertés avec les distances —, on voyait une figure de grande taille, le Nil navré ouvrant son manteau bleu-sombre — le fleuve lui-même était sûrement représenté à côté de lui [4] — pour recevoir les vaincus — *uictos* 713 — ; c'est le dernier mot, il résume tout. Il est inutile d'insister sur le parti qu'un artiste pourrait tirer d'un pareil sujet, qui est vraiment inspirateur.

Deuxième tableau. Premier compartiment. César entrait à Rome célébrant le triple triomphe [5] et vouait aux dieux Italiens trois cents temples très vastes, chiffre largement hyperbolique que le témoignage d'Auguste lui-même nous permet de réduire à quatre-vingt-deux, ce qui jette un jour intéressant sur les libertés que prend Virgile avec la réalité [6]. Ce qui donnait à cette entrée triomphale un caractère extraordinaire, c'était l'enthousiasme populaire débordant ; les rues étaient frémissantes de la joie, des jeux [7], des applaudissements d'une foule qui ne pouvait contenir son allégresse ; on s'abandonnait aux divertissements dans un sentiment de délivrance ; enfin le triomphe étant une cérémonie essentiellement religieuse, il y avait une *supplicatio* suivant le *ritus graecus* [8] ; dans tous les temples, des chœurs de femmes chantaient des hymnes ; partout des autels avec de jeunes bœufs immolés [9] ; c'était là un spectacle inoubliable. On ne voit pas comment l'artiste aurait pu, avec les moyens dont il disposait, indiquer aux yeux que le triomphe était triple. C'est donc une explication ajoutée par Virgile dont la tâche est de décrire littérairement une œuvre conçue plastiquement. Le triomphe étant un acte du culte de Jupiter Capitolin, le cortège entra dans la ville par la Porte triomphale et alla jusqu'au Capitole où Auguste déposa aux pieds de la statue la palme de la victoire. L'artiste pouvait le représenter dans l'attitude de l'adoration et cette attitude, Virgile, qui joue le rôle de cicérone, nous l'explique comme correspondant au vœu des trois cents temples. Quant aux réjouissances populaires et religieuses, il y avait là, pour un artiste sachant rendre le mouvement et la vie, un sujet d'une extraordinaire beauté.

Deuxième compartiment. Auguste est assis au seuil de marbre

blanc — *niueo candentis* 720, effet coloré — du temple d'Apollon Palatin (1) ; il passe en revue les dons apportés par les peuples et les fait attacher aux montants superbes des portes (2) ; devant lui défilent en long cortège les nations vaincues et c'était le cortège le plus hétérogène qu'on pût imaginer. Virgile paraît avoir pris des libertés dans son énumération, ne répartissant pas les figurants entre les trois triomphes et les présentant pêle-mêle, ne se préoccupant pas d'être complet et ajoutant d'autre part pour amener aux pieds d'Auguste des représentants du monde entier ; en revanche, il donne çà et là des indications de costume ou d'attitude destinés à guider l'artiste ; ce sont les Nomades, les Africains aux robes flottantes, les Cariens et les Lélèges, représentant les populations orientales qui avaient suivi Antoine, l'Euphrate et l'Araxe, symboles de l'Orient vaincu ; on sait qu'on portait dans les triomphes des représentations des fleuves des pays domptés ; Virgile donne aux deux représentations mentionnées une signification à la fois morale et plastique en montrant l'Euphrate résigné et soumis et par contraste l'Araxe encore révolté et frémissant. On est étonné qu'il n'ait point parlé du Nil. Les Morini et le Rhin (3) n'appartiennent pas au triple triomphe, mais à celui, célébré postérieurement, du lieutenant d'Auguste C. Caninus, qui avait réduit quelques peuplades révoltées des côtes de Gaule en face de la Bretagne et rejeté les Suèves au-delà du Rhin. Nous savons qu'il célébra personnellement son triomphe ; Virgile ajoute ses trophées à ceux du maître. Les Gélons et les Dahae, peuplades scythes habitant la première sur le Borysthène, la seconde à l'E. de la mer Caspienne, ne paraissent ajoutés là que pour étendre le prestige d'Auguste. Il est singulier que Virgile n'ait pas fait figurer les neuf rois ou enfants de rois par lesquels Auguste lui-même s'est vanté d'avoir fait précéder son char dans ses triomphes (4). En tout cas il a dessiné là une scène grandiose et plastique, la foule des nations de l'univers défilant devant un triomphateur qui la domine et qui reçoit ses hommages et ses offrandes.

Lessing a prétendu démontrer la supériorité du bouclier d'Achille sur celui d'Énée par le fait que chez Homère nous voyons naître l'œuvre sous la main d'Héphaistos, tandis que Virgile nous montre celle de Vulcain achevée. Cette opinion a eu un succès qui ne s'explique que par la docilité des Allemands à adopter des formules sans en vérifier le contenu ; or, cette fois, la formule est creuse. Si Virgile ne nous fait pas assister au travail minutieux et monotone du ciseleur, il a représenté la fabrication des armes et l'activité de la forge qui est autrement mouvementée et pittoresque. S'il est intéressant de voir travailler un artiste, c'est parce que chacun a sa manière de travailler et qu'on

étudie ainsi la différence du métier ; mais il n'y a rien de pareil chez Homère et ce n'est pas la façon dont Héphaistos manie le ciseau qui est décrite ; chaque tableau apparaît quand il est prêt. C'est une curiosité de voir un artiste créer avec son tempérament et sa manière de procéder ; mais pour porter un jugement esthétique, il faut que nous ayons sous les yeux le résultat réalisé. Enfin Virgile ne décrit pas pour décrire ; il communique au fur et à mesure l'inspection que fait Énée des divers tableaux qu'il ne comprend qu'à demi, mais qui lui causent une admiration profonde et une joie — *rerumque* (1) *ignarus imagine gaudet* 730 — ; il y a là quelque chose d'émotif, qui est purement virgilien et qui n'existe pas dans l'*Iliade*. Il faut admettre qu'Énée regarde chacune des scènes en faisant tourner le bouclier pour les voir successivement dans leur vrai sens ; mais n'est-ce pas justement ce que signifient les mots *interque manus et bracchia uersat* 619 ?

Le geste familier aux guerriers héroïques qui jettent leur bouclier sur l'épaule est emprunté par Virgile à Homère (2) ; mais ce geste banal, Virgile lui a donné une toute autre signification : c'est toute l'histoire de sa race, ce sont ses destinées glorieuses dont Énée se charge et qu'il emporte avec lui comme une parure magnifique et une source de vaillance — *Attollens umero famamque et fata nepotum* 731. Le vers est beau ; au point de vue de la marche de l'action, c'est une indication importante. Si Énée s'arme, c'est que la halte est terminée, que la colonne se remet en marche pour arriver au camp de Tarchon qui est en vue ; le VIIIe livre se termine au moment où la jonction va se faire et où vont s'engager les négociations qui sont résumées au livre X, 148 sqq.

Conclusion. — 15. Le VIIIe livre est composé très simplement : à un court préambule exposant les préparatifs guerriers des Rutules s'oppose le corps même du livre exposant les démarches d'Énée pour contrebalancer l'efficacité de ces préparatifs et trouver des alliés dont la puissance relèvera la faiblesse de ses effectifs. L'architecture en est conditionnée par la présence de deux grands développements monumentaux qui en sont l'essence même et en constituent le caractère spécial ; les scènes préliminaires de caractère différent sont comme les avenues qui nous y conduisent. L'apparition du Tibre d'aspect religieux, la remontée pittoresque du fleuve nous amènent chez Évandre ; là Enée, qui dès le débarquement faisait ses dévotions aux divinités du pays, qui est le protégé du grand fleuve latin, est initié à l'un des cultes les plus anciens et les plus révérés de Rome, celui d'Hercule, et il reçoit, pour ainsi dire, le baptême de la religion romaine ; puis il

est admis à fouler de ses pas le sol presque vierge d'où sortira la capitale du monde, à suivre des yeux les lignes des sept collines, et l'aspect des lieux lui communique une indicible émotion. La scène piquante et spirituelle entre Vénus et Vulcain, l'activité des fournaises et des marteaux de la forge, dont les résultats se font sentir à la fin de la conversation avec Évandre, nous acheminent vers la description du bouclier qui tout à coup, comme dans un éblouissement, fait éclater à nos yeux la gloire de Rome ; c'est comme une féerie sur laquelle le rideau se lève et dont les splendeurs se manifestent brusquement. La visite à l'emplacement de Rome et le bouclier ne sont pas deux morceaux isolés et mis simplement en parallèle ; ils ont entre eux des liens étroits et se complètent. En nous montrant d'abord le théâtre vide, Virgile nous a fait pressentir qu'il s'y passerait plus tard de grandes choses et nous a remplis d'une attente qui ne demande qu'à se transformer en admiration ; à la vue du bouclier, cette admiration s'épanouit et ainsi le VIIIe livre est comme un drame psychologique dans lequel nous montons vers des révélations espérées et promises, une ascension du crépuscule à la pleine lumière.

Le VIIe livre était plein de tumulte et d'épouvante sous l'action forcenée de Junon ; à la rage destructrice de Junon succède l'effort réparateur du Tibre et de Vénus, les deux divinités calmes et favorables qui encadrent et dominent l'ensemble. Nous nous demandions avec angoisse ce qu'allaient devenir les Troyens dans le cataclysme déchaîné par Allectô ; le VIIIe livre nous rassure ; les perspectives pacifiques du début du VIIe ont définitivement disparu ; mais nous prévoyons qu'ils vont aborder la lutte dans des conditions favorables. Ils auront des alliés qui ont le bon droit pour eux ; en attendant qu'ils unissent leur cause juste à une juste cause, ils ont des rapports amicaux et paisibles avec le bon roi Évandre qui rappelle le bon roi Latinus d'avant l'intervention de Junon.

Évandre, autrefois guerrier vaillant, éprouvé par l'adversité, vieillard juste, bon, accueillant et secourable, tendre père d'un fils unique est une création sereine qui fait honneur à Virgile. Conduit par les divinités qui le protègent, Énée n'a qu'à leur obéir sans avoir encore de grandes choses à accomplir ; c'est toujours le chef actif et diligent que nous avons appris à connaître et son caractère n'a pas changé. Pourtant il est impossible qu'il ne s'opère pas en lui une transformation intérieure ; il voit et il sent bien des choses ; il est plongé dans une ambiance de gloire et d'héroïsme futurs qui agit sur lui secrètement ; il ne comprend pas tout, il sait qu'il ne peut pas

comprendre ; mais il vit dans un rêve merveilleux et en lui se forge une âme nouvelle.

Au point de vue du degré d'achèvement, le VIIIe livre offre un passage, le v. 469, où la rédaction primitive n'a pas abouti à quelque chose de complet. Il y a un point inachevé, mais ce n'est qu'un point. Au moment de la mort de Virgile, il avait pourtant été déjà l'objet de quelques retouches partielles ou de projets de retouches jetés à la marge et non incorporés, 41-42 dans le discours du Tibre, 268-271 dans le discours d'Évandre ; 534-536 ont l'air d'une addition plutôt que d'un morceau laissé primitivement imparfait. A la révision finale, Virgile aurait sûrement rattaché le VIIIe livre au VIIe mieux qu'il ne l'est actuellement ; il est probable que par ailleurs il l'aurait peu modifié.

NOTES DU CHAPITRE IX

P. 594. (1) Après avoir, VII, 467 sq. ordonné l'envoi d'une députation à Latinus, Turnus, sans que Virgile nous en prévienne, s'est décidé à se rendre lui-même à Laurente où il se trouve, 577 sqq. Il est au premier rang de la foule qui réclame de Latinus la déclaration de guerre ; Latinus refusant de céder à la pression et se réfugiant dans une sorte d'abdication, il serait naturel que Turnus se substituât à lui et qu'il arborât à ce moment sur la citadelle le signal guerrier ; mais ceci est incompatible avec le début du VIIIe livre ; en effet, au début du VIIIe livre, l'apparition du signal de guerre produit immédiatement son effet — extemplo 4 —, et la levée des troupes du Latium commence, dirigée par Messapus, Ufens et Mézence ; or, au VIIe livre, après la journée de l'émeute, Turnus est retourné à Ardée, puisqu'il figure 783 sqq. au milieu des troupes coalisées ; Messapus et Ufens ont mis un certain temps à le rejoindre ; s'il a donné le signal de la guerre à Laurente, à la fin de la journée de l'émeute, Messapus et Ufens ne sont pas encore là pour lever les troupes dans le Latium. On pourrait admettre qu'après l'émeute Turnus est retourné à Ardée, qu'il a attendu là l'arrivée des coalisés, qu'il s'est mis à la tête de l'armée, qu'il a marché sur Laurente et que c'est alors qu'il a arboré sur la citadelle l'étendard de guerre ; mais il y a à cela aussi des impossibilités. C'est dans la citadelle de Laurente, le jour de l'émeute, que Junon a ouvert le temple de la guerre, ce qui a répandu l'alarme dans l'Ausonie et suscité les préparatifs les plus fiévreux : comment admettre qu'à Laurente même et dans le voisinage immédiat l'acte de Junon n'ait pas produit le même bouleversement et que le trouble n'ait commencé que plus tard, à l'apparition du signal de guerre par les soins de Turnus sur la citadelle ? En outre, l'armée coalisée se rassemble à Ardée et ne se met en route qu'au début du IXe livre, 25 sqq., pour marcher directement sur le camp troyen ; il n'est pas question qu'elle soit jamais venue à Laurente et les troupes latines n'ont pas encore rejoint ; le premier détachement ne rejoint que 367 sqq. Le fait que le préambule du VIIIe livre ne s'accorde pas avec la fin du VIIe s'explique tout naturellement si l'on admet que Virgile l'a rédigé avant d'avoir arrêté la rédaction définitive de celui-ci. On comprend qu'il ait été pressé d'aborder la composition du VIIIe livre, autrement intéressant que le VIIe qui n'est qu'un livre de préparation, et qu'il ait mis le VIIIe en chantier avant que le VIIe ne fût complètement terminé. Seulement il s'est trouvé qu'une fois le VIIe achevé, le préambule du VIIIe ne concordait pas absolument avec lui ; il y avait là matière à

révision. D'autres dissonances sont à signaler : dans les instructions aux ambassadeurs envoyés à Diomède, 11, des ambitions sont prêtées à Énée qui ne sont pas les siennes ; ils sont chargés d'annoncer, 13 sq. multas... uiro se adiungere gentis Dardanio : or Énée n'a pas quitté son camp et n'a par suite engagé aucune négociation. Si l'on objecte que c'est une exagération oratoire comme celle d'Ilioneus, VII, 236 sqq., il est cependant singulier que les prétentions d'Énée à la domination de l'Italie soient données comme connues, *Turno regi et regi... Latino*, alors que Latinus sait à quoi s'en tenir sur ce sujet et qu'il n'est nullement d'accord avec Turnus. Le Tibre, dans son discours à Énée, lui dit qu'il était attendu à Laurente, 35, ce qui est d'accord avec le VIIe livre, mais on s'étonne qu'il prenne la peine d'ajouter, 39, Hic tibi certa domus, certi, ne absiste, Penates, puisqu'Énée n'a plus aucun doute à ce sujet, qu'après l'aventure des tables mangées il s'était écrié lui-même, 122, Hic domus, haec patria est et que 144 sq. tous les Troyens en avaient été informés. Enfin, d'après le Tibre, les Arcadiens d'Évandre sont en guerre continuelle avec les Latins, 55, Hi bellum adsidue ducunt cum gente Latina et VII 45 sq. Rex arua Latinus et urbes Iam senior longa placidas in pace regebat. Le préambule du VIIIe livre témoigne vis-à-vis du VIIe d'une indépendance qui surprend. — (2) 3 impulit arma est la suite du premier hémistique et s'explique par lui : Turnus a poussé ses chevaux en avant et mis en action les armes remisées pendant la paix, cf. VII, 468, iubet arma parari, 472 sese Rutuli exhortantur in arma, 625 omnes arma requirunt et tout le couplet 623-640 — Serv., 1. En cas de tumultus et quand on n'avait pas le temps de lever une armée régulière, qui fuerat ducturus exercitum ibat in Capitolium et exinde proferens duo uexilla, unum russeum, quod pedites euocabat, et unum caeruleum, quod erat equitum... dicebat « qui rempublicam saluam esse uult, me sequatur » et qui concurrissent, simul iurabant... fiebat etiam euocatio : nam ad diuersa loca diuersi propter cogendos mittebantur exercitus. — (3) 11 sq. uictosque penatis Inferre, passage de rappel et de concordance avec le Ier livre auquel Virgile se réfère intentionnellement, pour assurer l'unité des deux moitiés de son poème, I, 6, Inferretque deos Latio, 68, uictosque penatis.

P. 595. (1) 19, curarum fluctuat aestu, fin de vers reprise IV, 532, irarum fluctuat aestu ; l'expression est apparentée à Lucr., VI, 34, Voluere curarum tristes in pectore fluctus. Cf. Catulle, LXIV, 97 sq. ; 20-21 sont repris de IV, 285-286. — (2) 22 sqq., la comparaison est empruntée à Apollon. *Arg.*, III, 755, Πυκνὰ δὲ οἱ κραδίη στηθέων ἔντοσθεν ἔθυιεν, Ἠελίου ὥς τίς τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἴγλη Ὕδατος εἰσανιοῦσα, τὸ δὴ νέον ἠὲ λέβητι Ἠέ που ἐν γαυλῷ κέχυται· ἡ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα Ὠκείῃ στροφάλιγγι τινάσσεται ἀίσσουσα ; il est à remarquer que, chez Apollon., la comparaison est voisine du motif du calme de la nuit opposé aux inquiétudes humaines, 744 sqq., motif plusieurs fois repris par Virgile, III, 147 ; IV, 522 ; VIII, 26, IX 744, mais spécialement développé par lui au l. IV, tandis qu'il l'a abrégé au l. VIII, tout en l'accompagnant de la comparaison ; c'est ainsi qu'il tire parti d'un modèle en en répartissant les éléments dans différents passages. Quant à la comparaison, Apollon. a soin de dire que l'eau vient d'être récemment versée dans un vase ; c'est en effet l'agitation de l'eau qui cause les courses désordonnées de la tache lumineuse ; tremulum lumen chez Virgile ne s'explique

que si l'on se rapporte au texte d'Apollon. ; Virgile se contente du pittoresque de l'effet, sans en indiquer la cause. Au soleil il a ajouté la lune ; ce qui est important, c'est que la comparaison dans Apollon. s'applique aux pensées inconsistantes d'une jeune fille amoureuse, dont elle rend bien les incertitudes flottantes ; elle convient moins aux réflexions graves, aux calculs profonds d'un conducteur de peuples ; c'est le type de l'emprunt dépaysé ; Virgile ne s'est pas aperçu qu'en le dépaysant et en en accentuant du reste le pittoresque il lui enlevait son à propos ; 24 sq. sub auras Erigitur, dans une autre circonstance, III, 422 sq., sub auras Erigit. — (3) 28 sub aetheris axe, locution fixée qui se trouve déjà II, 512. — (4) Apparitions d'Hector, II, 268, des Pénates phrygiens, III, 147, de Mercure, IV, 554, d'Anchise V. 721. — (5) 31 fluuio Tiberinus amoeno est repris intentionnellement de VII, 30, pour relier les deux morceaux. — (6) 33 glauco uelabat amictu, fin d'hexamètre analogue, XII, 885, glauco contexit amictu. — (7) 35 a déjà été employé, II, 775, III 153, Serv. 35 habitum futurae orationis ostendit. — (8) 36 O sate gente deum, Serv. et Serv.-Dan. rapprochant VI 322 et 125 sane interdum haec epitheta non uacant, sed uim hortandi obtinent. — (9) 36 sq. Troianam ex hostibus urbem Qui reuehis nobis rappelle, avec l'intention de relier la seconde partie de l'*Enéide* à la première, I, 68, Ilium in Italiam portans et ajoute l'idée chère à Virgile que les Troyens ne font que revenir dans leur patrie première. — (10) 38 solo Laurenti, locution fixée, XII 547, solo Laurente. — (11) 40-41 interrompent la suite des idées ; 42 sqq a pour but de prouver la véracité de 39 et ne doit en être séparé par rien ; ils sont en contradiction manifeste avec 60 sq. ; il est impossible que le Tibre dise en même temps : Neu belli terrere *minis* ; tumor omnis et *irae* Concessere deum, et Junoni fer rite preces *iramque minasque* Supplicibus supera uotis. D'autre part, après l'explosion de la colère de Junon, VII, 286, et avant l'assaut du camp qui manque d'anéantir les Troyens et que Turnus n'entreprend que sur l'avis exprès de Junon, IX, 3, il est absurde d'annoncer qu'il n'y a pas lieu de s'effrayer des menaces de guerre et que les dieux sont apaisés. Dans ce fragment jeté par Virgile provisoirement à la marge et indûment introduit par Varius dans le texte, il faut voir sans doute la trace de modifications que projetait Virgile et qu'il n'a pas exécutées. En effet, X, 8, Jupiter dit Abnueram bello Italiam concurrere Teucris, vers qui reste inexpliqué puisque nulle part il n'est question de cette défense dans l'*Enéide* et qu'elle est en contradiction avec les paroles formelles de Jupiter, I, 263, Bellum ingens geret Italia. Si on rapproche VIII, 40-41 et X, 8, on peut supposer que Virgile a eu à un certain moment l'intention de faire prononcer par Jupiter au début des six derniers livres une déclaration nettement pacifique et de montrer que l'intervention de Junon avait lieu en désobéissance formelle à cette interdiction. — (12) 47 Ex quo = en conséquence de quoi, cf. 268, Ex illo. — (13) 42-48 le sens de la légende de la truie blanche et de ses trente petits, avec variantes sur la provenance de l'animal, était la fixation de l'emplacement de Lavinium et l'annonce de la fondation d'Albe, Varr., *L. L.*, V, 144, Hinc post triginta annos oppidum alterum conditur, Alba. Id ab sue alba nominatum. Haec e naui Aeneae cum fugisset Lavinium, triginta parit porcos. Ex hoc prodigio post Lauinium conditum annis triginta haec urbs facta, propter colorem suis et loci

naturam Alba Longa dicta. C'est dans ce sens que Virgile avait fait figurer la légende dans la prédiction d'Hélénus, III, 389 sqq. Dans le développement du poème, la fondation de Lavinium s'est trouvée exclue du cadre de l'*Enéide* et amenée autrement. Il fallait donc faire disparaître la truie blanche de la prédiction d'Hélénus ; seulement Virgile ne s'est pas résigné à la perdre ; il l'a replacée dans l'apparition du Tibre qui nous occupe et où 46 est interpolé ; mais cette introduction est assez maladroite puisque la légende a perdu en partie son sens primitif, que l'existence de la truie blanche n'a pour but que d'authentifier les paroles du Tibre et que l'annonce de la fondation d'Albe n'a rien à faire ici ; il est à remarquer qu'ici comme I, 267, Virgile attribue la fondation d'Albe à Ascagne, tandis que VI, 766, il paraît bien l'attribuer à Silvius ; c'est un point qu'il n'avait pas fixé définitivement quand il mourut ; 47 redeuntibus annis, fin de vers de Lucr., I, 312, d'après la locution homérique, *Od.*, I, 16 et pass., περιπλομένων ἐνιαυτῶν. — (14) Anchise, VI, 890 sq., informe Énée quo quemque modo fugiatque feratque laborem, le Tibre, VIII, 49, nunc qua ratione quod instat Expedias uictor... docebo ; on ne voit pas à quoi a servi la prédiction d'Anchise ; Anchise Laurentisque docet populos urbemque Latini ; or cela n'empêche pas les Troyens en abordant de se trouver en pays inconnu et de ne devoir leurs renseignements qu'à une exploration méthodique.

P. 596. (1) 57 recto flumine, en suivant tout droit le fleuve, comme VI, 900, recto... flumine, expression courante qui ne tient pas compte des sinuosités de la réalité. — (2) 60 sq. Junoni fer rite *preces* iramque minasque *supplicibus supera uotis*, III 437, Junonis magnae primum *prece* numen adora, Junoni cane *uota* libens dominamque potentem *supplicibus supera* donis ; l'identité des deux passages provient de ce que Virgile s'est référé à la prédiction d'Hélénus à propos de la truie blanche et qu'il l'avait toute fraîche dans la mémoire. — (3) 61 uictor est important ; jamais jusqu'à présent on n'avait prédit si nettement à Énée la victoire. — (4) 63 pinguia culta, locution fixée qui se retrouve X, 141. — (5) 64 Caeruleus Thybris, VII 31 multa flauus harena, il n'y a pas là de contradiction, la couleur des eaux des fleuves change avec celle du ciel et ils peuvent être suivant les circonstances désignés diversement. — (6) 65 Celsis caput urbibus exit, si singulière que soit l'expression, toute tentative de correction, si ingénieuse soit-elle, est exclue par le fait que la chose est reprise intentionnellement, 75 quocumque solo pulcherrimus exis, ce qui authentifie exit 65 ; 74 sq. quo te cumque lacus miserantem incommoda nostra Fonte tenet = quocumque fonte (profluens) lacus te tenet etc. Quelle que soit la source d'où dérive la nappe d'eau où tu résides pitoyable à nos infortunes ; lacus 74 est évidemment identique à lacu... alto 66, c'est la vaste étendue d'eau, où séjourne le Tibre, la magna domus 64. La prière d'Énée se modèle exactement sur les paroles du Tibre ; pulcherrimus, cf. VII, 430 flumine pulchro, résume sous une forme homérique, *Od.*, II, 239 en parlant de l'Enipeus, Ὃς πολὺ κάλλιστος ποταμῶν ἐπὶ γαῖαν ἵησι les vers 61-64 ; Semper *honore* meo... celebrabere 76 est une réponse à mihi *honorem* Persolues, 61 sq. — (7) Tuscum Tiberim, *G.*, I, 499, Lydius... Thybris, *En.*, II, 781 sq., les Romains étaient bien obligés de céder à d'autres le cours supérieur du fleuve ; mais ils aimaient à se figurer le dieu recevant directement leurs hommages sous la grande

nappe d'eau, qui baignait leurs murs. — (8) Serv., 69, quia dicitur nox etiam solo somno polluere unde est (Perse, *Sat.*, II 16) et noctem flumine purgat ; cf. III, 176 sqq. — (9) 70 effundit... uoces, cf. V, 482, 780, 842, VI, 55, VII 292, caractérise la spontanéité et l'ardeur de la prière d'Énée ; cette prière est à rapprocher de celle de VII 136 sq. où, en prenant possession de l'Italie, il invoque les divinités mêmes attachées à la terre du pays, en particulier les divinités des eaux ; 72 tuque o Thybri tuo genitor cum flumine sancto est un vers d'Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 12, Teque pater Tiberine tuo cum flumine sancto ; Serv. 72 sic enim inuocatur in precibus « adesto, Tiberine, cum tuis undis ».

P. 597. (1) 77 Hesperidum fluuius regnator aquarum, Virgile s'est souvenu d'Ennius cité par Fronton *de orat.*, 160 Nab. fluuius qui est omnibus princeps ; il avait dit lui-même, *G.* I, 482, fluuiorum rex Eridanus. — (2) Nous avons vu que les événements de VII, 1-622 se répartissent entre trois journées, les premières que les Troyens aient passées sur le sol italien. Ceux qui suivent remplissent un laps de temps que Virgile a laissé indéterminé pour la raison suivante : l'intervalle devait être de quelque durée, puisqu'il fallait que Turnus cherchât des alliés, que ceux-ci réunissent leurs contingents et les lui amenassent ; mais, pendant cet intervalle, il ne fait rien faire aux Troyens ; il ne fallait donc pas que le lecteur eût l'impression qu'il était long, ce qui lui eût fait trouver l'inaction des Troyens peu justifiée. Virgile s'est tiré d'affaire en laissant la chose dans le vague. A partir de l'apparition du Tibre, il fait nettement le compte des jours et des nuits, ce qui était indispensable pour éviter la confusion, l'action se passant sur des théâtres différents :

1re nuit. Apparition du Tibre à Énée. Rien dont Virgile nous informe chez l'ennemi.

1re journée. Préparatifs de départ faits par Énée. Rien chez l'ennemi.

2e nuit. Remontée du Tibre par les Troyens. Rien chez l'ennemi.

2e journée. Arrivée d'Énée chez Évandre. Rien chez l'ennemi.

3e nuit. Énée la passe chez Évandre. Fabrication des armes par Vulcain. Rien chez l'ennemi.

3e journée. Départ de chez Évandre. Vénus apporte les armes. Énée arrive au camp Étrusque et conclut l'alliance.

Averti par Junon, Turnus attaque vainement le camp troyen. Transformation des navires en nymphes. Blocus du camp troyen.

4e nuit. Tentative de Nisus et d'Euryale pour franchir les lignes ennemies. Navigation d'Énée pour venir au secours des siens.

4e journée. Aux premières lueurs du jour, Turnus attaque vigoureusement le camp troyen, y pénètre et en sort.

Également dans la matinée assemblée des dieux.

Détresse des Troyens. Arrivée d'Énée et des Étrusques. Débarquement, combats. Mort de Pallas. Aristie d'Énée. Le camp Troyen est débloqué. Turnus est transporté à Ardée. Aristie de Mézence. Mort de Lausus. Mort de Mézence.

Le Xe livre se termine avec la 4e journée,

— (3) 80 socios simul instruit armis, locution fixée, qui se trouve déjà III, 471. — (4) 89 Sterneret aequor aquis, locution fixée, V, 821, Sternitur aequor aquis ; 91 Labitur uncta uadis abies est imité d'Ennius cité par Macr., *Sat.* VI, I, 51 Labitur uncta carina, mais avec modification mé-

trique,— (5) 92 sq. fulgentia longe Scuta uirum, l'effet est imité d'Apollon. qui dit, au départ de l'Argô, I, 544 sq. Στράπτε δ' ὑπ' ἠελίῳ φλογὶ εἴκελα νηὸς ἰούσης Τεύχεα. — (6) Serv. 98... nec situm praesentem considerare debemus : tunc enim nullis obstantibus aedificiis et Tiberi per lupercal... fluente, facile mons poterat uideri Palatinus. — (7) 102 sqq. Tout en donnant à son VIIIe livre une couleur nettement italique, Virgile emprunte cependant des formes homériques : dans l'*Od.* III, 23 sqq., quand Télémaque et Athéné sous la figure de Mentor arrivent à Pylos, ils trouvent Nestor en train d'offrir une hécatombe à Poseidôn avec ses fils, σὺν υἱάσιν, 33, Pallas huic filius una 105. — L'accueil est différent, amical dans l'*Odyssée*, d'abord hostile dans l'*Enéide* ; mais c'est Peisistrastos, le fils de Nestor, qui se met en avant : Πρῶτος Νεστορίδης Πεισίστρατος ἐγγύθεν ἐλθὼν Ἀμφοτέρων ἕλε χεῖρα 36 sq., Excepitque manu dextramque amplexus adhaesit 124. Ce qui distingue les deux scènes, c'est que les compagnons de Nestor préparent le festin, font cuire des viandes, en embrochent d'autres — ἀμφὶ δ' ἑταῖροι Δαῖτ' ἐντυνόμενοι κρέα ὤπτων ἄλλα τ' ἔπειρον 32 sq. — ; les compagnons d'Évandre ont des occupations plus nobles — Tura dabant 106 ; — plus loin des lecti iuuenes 179 servent à table, mais ils ne font pas la cuisine. *Od.* IV, 3sqq. Télémaque et Peisistratos arrivant à Sparte trouvent Ménélas célébrant par un banquet les noces de sa fille. *Od.* X, 60 sqq. Ulysse revenant chez Éole le trouve à table avec sa femme et ses enfants. De même Apollon. *Arg.*, I, 12 sq. Jason Ἵκετο δ' ἐς πελίην αὐτόσχεδον ἀντιβολήσων Εἰλαπίνης, ἣν πατρὶ Ποσειδάωνι καὶ ἄλλοις Ῥέζε θεοῖς. — (8) 103 diuisque suivant la religiosité romaine qui en sacrifiant à un dieu invoquait les autres pour ne pas les offenser par une préférence, cf. Serv. 103 ; Virgile insiste sur l'usage 279 diuosque precatur. Pourtant, d'après Varron cité par Plut. *Quaest. Rom.* 90, il n'était pas de mise dans le culte d'Hercule. Il y a donc là un point de rituel sur lequel Virgile et Varron ne sont pas d'accord. — (9) La mention de la pauvreté est dans ce passage une dominante, res inopes 100, pauper... senatus 105, Pauperis Euandri 360.

P. 598. (1) 114 Qui genus ? Vnde domo ? c'est la reproduction des questions homériques Τίς, πόθεν εἰς ἀνδρῶν ; πόθι τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες, *Od.*, I, 170, XV, 264 ; unde domo ? est une locution de la langue courante, Hor., *Ep.* I, 7, 52, quaere et refer unde domo, quis. Sén. *Cons. ad Helv.* 6 unde domo quisque quaere — (2) 116 paciferae... ramum... oliuae est en contraste avec 111 rapto... telo. — (3) 117 sqq. Troiugenas répond à qui genus ? unde domo ? tela uides inimica Latinis à pacemne huc fertis an arma ? Euandrum petimus à quo tenditis ? socia arma rogantis à quae causa subegit, etc. Tout y est, mais dans un autre ordre, parce qu'Énée répond à tête reposée. — (4) 120 socia arma, locution fixée qui se retrouve XI, 161. — (5) 126 dictis adfatur amicis, II, 147 dictisque ita fatur amicis, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — (6) 127 Graiugenum s'oppose par la forme même à Troiugenas 117. — (7) 131 Sed mea me uirtus... est une réminiscence peut-être inconsciente de Lucr. I, 140 Sed tua me uirtus... — (8) 132 tua terris didita fama est une hyperbole un peu forte, Évandre n'ayant rien fait pour être connu de toute la terre. — (9) 135 ut Grai perhibent, il est à propos de faire valoir une autorité grecque auprès d'un Grec.

P. 599. (1) 147 sqq. La raison que donne ici Énée à Évandre, nécessité

d'une coalition contre une ambition menaçante, est exactement celle que Vénulus est chargé de faire valoir auprès de Diomède, 15 sqq. ; 149 est repris presque littéralement de *G.* II, 158. — (2) 150 Accipe daque fidem est un hémistiche d'Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 13. — (3) Par fortissime Teucrum 154 Évandre répond au compliment de 127 et montre d'une part qu'il ne veut pas demeurer en reste, de l'autre qu'il sait qu'Énée a dit vrai, 150 sq., sunt nobis fortia bello Pectora. — (4) 155 Accipio agnoscoque libens, même début d'hexamètre, XII, 260 Accipio agnoscoque deos. — (5) 155 sq. de même *Od.*, IV, 141 sqq. quand Télémaque et Peisistratos sont reçus à Sparte par Ménélas, Hélène reconnaît Télémaque sans l'avoir jamais vu, à cause de sa ressemblance avec Ulysse. — (6) I, 619 sqq., à Atque equidem... memini, etc. correspond Nam memini etc., VIII, 157. — (7) Par ex. Nestor, *Il.*, XI, 671 sqq., Ulysse, *Od.* XIX, 393 sqq. — (8) 160 Tum mihi prima genas uestibat flore iuuentas s'inspire de Lucr., V, 886 sq. iuuentas... molli uestit lanugine malas. — (9) Serv. 165 impute à la liberté que prennent les poètes d'interchanger les noms des villes voisines le fait qu'Anchise qui est de Pallanteum conduise Anchise à Phénée ; mais, comme il le reconnaît, Virg. suit ici l'*Il.*, II, 605 Οἳ Φένεόν τ' ἐνέμοντο et nulle part il ne prend à son compte l'assertion que la capitale des Arcadiens en Arcadie fût Pallanteum. — (10) 171 la promesse d'Évandre est formulée exactement dans les mêmes termes, sauf variante d'un mot, que celle de Didon, I, 571, ce qui accentue la sensation de recommencement ; il faut donc croire que Virgile ne voyait pas là, comme nous, un défaut.

P. 600. (1) 173 celebrate fauentes se trouve déjà dans la bouche de Didon, I, 735 ; c'est donc encore un recommencement. — (2) C'est l'ancien usage romain des banquets assis, cf. VII, 107 sq. Serv. 176, bene « sediti », nam in templo Herculis lectisternium esse non licebat. — (3) 183 lustralibus extis, Tite-Live, I, 7, 13, rapporte qu'on servait et qu'on mangeait les exta dans le culte d'Hercule ; la mention de ce rite spécial témoigne que Virgile fait du culte d'Hercule une description scrupuleusement exacte ; au point de vue de la fabrication matérielle du vers, il est curieux de constater qu'il est formé d'un souvenir homérique — cf. la note suivante — et du rappel d'une prescription du rituel romain. — (4) *Od.*, III, 37, Peisistratos installe au festin Télémaque et Mentor Παρὰ δαιτὶ Κώεσσιν ἐν μαλακοῖσι, Évandre installe Énée 177 toro et uillosi pelle leonis. *Il.* VII, 321 sq. Νώτοισιν δ' Αἴαντα διηνεκέεσσι γέραιρεν Ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων *En.* VIII, 182 sq. Vescitur Aeneas... Perpetui tergo bouis. Cf. *Od.*, IV, 65 et XIV, 437.

P. 601. (1) Tite-Live, I, 7, 13, Haec tum sacra Romulus una ex omnibus peregrina suscepit. — (2) *Ann.*, XII, 24. — (3) Serv.-Dan., 203, solus Verrius Flaccus dicit Garanum fuisse pastorem magnarum uirium, qui Cacum adflixit.

P. 602. (1) Virgile multiplie les mots qui expriment l'énormité 192 ingentem... ruinam, 193 uasto... recessu, 199 magna... mole, 203 sq. tauros... ingentis, 217 uasto... sub antro, 225 sq. immane... saxum, 234 altissima uisu, 241 sq. ingens Regia, 245 immane barathrum, 250 uastis... molaribus, 252 ingentem... fumum, 258 ingens specus. — (2) 184 Postquam exempta fames (cf. I, 216) et amor compressus edendi est l'imitation du vers homérique fréquent Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο. *Il.*,

I, 469, pass. Il est singulier que Virgile n'ait parlé que de la faim et non de la soif après avoir dit 181 Bacchumque ministrant ; il est possible que compressus soit inspiré, avec un adoucissement de l'expression de Lucr., IV, 869, amorem obturet edendi.

P. 603. (1) 190 saxis suspensam... rupem est l'acuta silex dont il est question 233, qui, arrachée par Hercule, est restée couchée sur les rochers. — (2) 190-192 avec l'opulence qui caractérise son vocabulaire, Virgile accumule les mots qui désignent les roches, saxis... rupem 190, moles 191, scopuli 192 ; traxere ruinam 191, locution fixée, II, 465, ruinam... trahit, 631 traxitque... ruinam. — (3) 194, Semihominis, 267 semiferi, ceci n'est pas nettement expliqué et Virgile ne dit pas en quoi Cacus participait à l'animalité. — (4) 195 sq. semperque recenti Caede tepebat humus répond à III, 618, domus sanie dapibusque cruentis ; 197 ora uirum tristi... pallida tabo à III 626 atro... membra fluentia tabo ; 199 magna se mole ferebat en parlant de Cacus rappelle III 656 uasta se mole mouentem en parlant du Cyclope ; c'est encore un recommencement. — (5) 196 foribus... superbis, en relation avec regia 242 se trouve déjà *G.* II, 461. — (6) 202 spoliisque superbus, fin d'hexamère reproduite mécaniquement de II, 504 spoliisque superbi. — (7) 203 uictor mot très impor tant. Hercule était adoré à Tibur sous le titre d'Hercules uictor et c'est de là qu'est venu son culte à Rome, où il était adoré sous le titre d'inuictus à l'Ara maxima, sous celui de uictor ailleurs. — (8) 212 Virgile les a négligées, mais quaerenti pris au sens général est une allusion qui montre qu'il les connaît. — (9) 215 sq. atque omne querelis Impleri nemus, imitation de Lucr. II, 358 sq., dans une tout autre circonstance completque querelis Frondiferum nemus. — (10) Virgile accumule les traits qui expriment le paroxysme de la colère, furiis exarserat atro Felle dolor 219 sq., furens animis 228, Dentibus infrendens — feruidus ira ; dentibus infrendens 230 a déjà servi pour Polyphème, III, 664, feruidus ira reparait IX, 736.

P. 604. (1) 232 fessus... resedit, locution fixée, II, 739, lassa resedit. — (2) *Il.*, XX, 61-65, il s'agit d'un violent coup de trident de Poseidôn, qui épouvante Aïdoneus, c'est-à-dire de quelque chose de surnaturel ; ce n'est que par une forte hyperbole que l'arrachement d'une roche peut produire un effet pareil ; Virgile traduit le texte homérique μή οἱ ὕπερθεν — super — Γαῖαν ἀναρρήξειε — terra dehiscens — Ποσειδάων ἐνοσίχθων, Οἰκία δὲ — sedes — θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη — cernatur — Σμερδαλέ' εὐρώεντα — pallida, plus faible que le grec — τά τε στυγέουσι θεοί περ — dis inuisa, — mais le trait final lui appartient ; il affaiblit du reste l'effet psychologique homérique d'Aïdoneus, qui, épouvanté du coup de trident, bondit de son trône en poussant un cri. — (3) 249 telis premit, locution fixée qui se retrouve IX, 793. — (4) Virgile, avec son abondance coutumière de style, multiplie les mots qui expriment la noirceur ingentem fumum 252, caligine caeca 253, fumiferam noctem... tenebris 255, fumus... nebula atra 258 ; domus atra 262 convient à désigner un cratère. — (5) 261 siccum sanguine guttur, locution fixée, IX, 64, Siccae sanguine fauces. — (6) 263 abiurataeque rapinae, cesmots montrent que Virgile avait sous les yeux une forme plus détaillée de l'aventure dans laquelle Cacus interrogé niait le vol. Son récit concis et précis a négligé le détail, comme il a négligé de mentionner les recherches d'Hercule, mais il y fait allu-

sion à la fin et c'est là un renvoi à sa source —. (7) 265 sqq. on a rapproché le passage de l'*Il.*, XXII, 369 sqq., où les Achéens accourent autour du cadavre d'Hector ; il est possible que ce soit là que Virgile a pris l'idée ; mais les détails diffèrent. — (8) 269 Seruauere diem, on ignore le jour exact du sacrifice annuel romain à l'Ara maxima ; c'était probablement le 12 août ; Virgile ne spécifie pas la date de la visite d'Énée à Évandre ; dans la rédaction actuelle de l'*Enéide*, Énée ayant quitté Carthage à la fin de l'hiver, ayant passé peu de temps en Sicile et ne se trouvant en Italie que depuis un nombre de jours restreint, il semble impossible de la placer au mois d'août. — (9) Si l'on fait disparaître 268-272, non seulement la disparition ne laisse pas de trace, mais permet de rapprocher de 267 le v. 273 qui lui fait suite immédiatement. C'est en effet après avoir terminé le récit de l'exploit d'Hercule qu'Évandre doit s'adresser aux assistants quare agite, o iuuenes, pour les inviter à le célébrer — tantarum in munere laudum — et rien ne doit s'intercaler entre 267 et 273. D'autre part Évandre et la génération à laquelle il appartient ont assisté à la victoire d'Hercule sur Cacus — nostri Cacum uidere timentem 222 — ; c'est donc cette génération qui en célèbre religieusement le jour et il ne peut être question des générations postérieures — minores — qui n'ont pas encore remplacé dans l'accomplissement du sacrifice la génération actuelle ; 268-270 ne sauraient donc se justifier dans la bouche d'Évandre, ils conviennent au contraire à une réflexion personnelle de Virgile attestant la perpétuité à travers les siècles du sacrifice destiné à commémorer l'exploit d'Hercule. Enfin, dans l'état actuel du texte, le sujet de statuit 271 ne peut être grammaticalement que domus... Pinaria 270 ; or ce n'est sûrement pas l'intention de Virgile de donner les Pinarii comme fondateurs de l'Ara maxima, ce qui est contraire à la tradition et il est dur de donner comme sujet à statuit Hercule, parce qu'Hercule, mentionné pour la dernière fois 256, est le héros de tout le passage. Il résulte de tout ceci que nous sommes en présence de deux additions marginales 268-270 et 271-272, indépendantes l'une de l'autre et que Virgile n'avait pas encore fondues dans le texte quand il est mort. Dans le texte primitif il était bien question de Potitius 281, mais le mot arrivait à l'improviste et sans explication ; or on sait, et cela était important, que le culte d'Hercule à l'Ara maxima était à l'origine célébré par les deux familles patriciennes des Potitii et des Pinarii, les premiers ayant la haute surveillance honorifique, les seconds le service subordonné et, d'après 270, la garde du sanctuaire, c'est-à-dire l'Ara, et de l'emplacement — consaeptum — qui l'entourait ; c'est là ce qu'à la réflexion Virgile a trouvé nécessaire de rappeler brièvement et il a rédigé 268-270 qui expliquent et rendent intelligible l'apparition de Potitius, 281. D'autre part, il avait fait allusion à l'autel d'Hercule hanc tanti numinis aram 186, mais sans en nommer le fondateur ; il n'était peut-être pas fixé sur la version à adopter, car il y en avait plusieurs ; Den. d'Halic, I, 39, Tite-Live I, 7, Tac. *Ann.*, XV, 41, attribuent la fondation de l'Ara maxima à Évandre, Ov. *Fast.*, I, 581, Prop., V, 9, 67 sq. à Hercule lui-même ; c'est la première version qui paraît la plus ancienne ; Hercule, après avoir retrouvé ses bœufs, aurait érigé un autel à Juppiter Inuentor et ce n'est que postérieurement qu'on lui aurait également donné l'établissement de l'Ara maxima d'abord assigné à Évandre. A la réflexion, Virgile a jugé qu'il devait faire figurer

dans le passage le nom même, qui était célèbre, de l'Ara maxima ; il a donc rédigé, 271-272 en reprenant de 186 les mots hanc aram. Comme, en somme, statuit 271 n'a pas de sujet, on peut admettre qu'il hésitait encore à attribuer la fondation à Évandre ou à Hercule lui-même. Nous ignorons sous quelle forme il aurait introduit la double addition dans le texte définitif. En tout cas, la mention du culte rendu à l'Ara maxima n'aurait pas pu venir avant celle de la fondation de l'autel lui-même. — (10) 275 rappelle 172 sqq. C'est entre Troyens et Italiotes la fusion religieuse qui s'opère dès le début en attendant la fusion politique qui s'accomplira à la fin de l'*Enéide*.

P. 605. (1) 276 Herculea bicolor... populus umbra : après le transfert à l'État, en 312 av. J.-C. sous la censure d'Appius Claudius Caecus, du culte gentilice des Potitii, le praetor urbanus officiait à l'Ara Maxima couronné de laurier ; en donnant à Évandre la couronne de peuplier, Virgile fait probablement allusion à un usage plus ancien ; en décrivant la cérémonie telle qu'on la pratiquait de son temps et à laquelle il avait assisté, on peut supposer que Virgile a ajouté quelques traits archaïques en concordance avec l'époque reculée où il la place. — (2) 278 Et sacer impleuit dextram scyphus, le scyphus était consacré dans le culte de l'Ara maxima et passait pour être celui-là même qu'Hercule avait apporté avec lui en Italie ; Serv. et Serv.-Dan. legitur in libris antiquis Herculem ad Italiam ingens ligneum poculum adtulisse, quo utebantur in sacris. Quod ne carie consumeretur, pice oblitum seruabatur, cuius magnitudinem et religionem simul significat dicendo « impleuit dextram sacer scyphus ». Scypho praetor in anno semel uino libabat, neque hoc sine sacra fiebant. — (3) 279 in mensam libant, 174 sociorum adsuescite mensis, il y avait dans le temple des mensae sur lesquelles on déposait les offrandes où on versait les libations et qui faisaient partie du mobilier cultuel, Macr. *Sat.*, III, 11, 5-13, Ergo apud Euandrum quidem fit iusta libatio, quippe apud eam mensam quae cum ara Maxima more utique religionis fuerat dedicata et in luco sacrato et inter ipsa sacra in quibus epulabantur. Un usage spécial du culte de l'Ara maxima, c'étaient les festins populaires qui y étaient rattachés. Macr. *Sat.*, III, 12, 2, Maiores solitos decimam Herculi uouere nec decem dies intermittere, quin pollucerent ac populum ἀσύμβολον cum corona laurea dimitterent cubitum. — (4) laeti 268, laeti 279, Virgile insiste toujours sur l'état d'âme. — (5) Une inscription de Tibur, *CIL*, XIV, 3604, mentionne un Cn. Pinarius Seuerus consul au temps de Trajan. — (6) 284 cumulantque oneratis lancibus aras, la même cérémonie est reproduite dans les mêmes termes, XII, 215, cf. *G.*, II, 194, Lancibus et pandis fumantia reddimus exta. — (7) Macr. *Sat.* III, 12, 7 Est... Octauii Hersennii liber, qui inscribitur de sacris Saliaribus Tiburtium, in quo Salios operari diebus certis et auspicato docet. Item Antonius Gnipho, uir doctus, cuius scholam Cicero post laborem fori frequentabat, Salios Herculi datos probat... Cf. Serv.-Dan., VIII, 285.

P. 606. (1) Quintil. *Inst. or.*, I, 6, 40 Saliorum carmina uix sacerdotibus suis satis intellecta ; sed illa mutari uetat religio et consecratis utendum est. — (2) 290. bello egregias... urbes, locution fixée, I, 444 sq. bello Egregiam... gentem. — (3) Serv. 291 critici frustra culpant Vergilium, quod praesentibus Troianis Troiae laudari introduxit excidium, non respicientes quia hoc ratio fecit hymnorum, quibus aliquod subtrahere sacrilegium est.

Serv.-Dan. donne des raisons sans valeur ; la véritable, c'est que Virgile s'est inspiré d'une source qui nous est inconnue, qui n'avait aucun rapport avec Énée et a composé son imitation isolément, sans penser qu'il la ferait réciter en présence d'Énée. — (4) 291 sqq. ut duros mille labores Rege sub Eurystheo... Pertulerit paraissent inspirés d'*Il.* XIX, 133 Ἔργον ἀεικὲς ἔχοντα ὑπ' Εὐρυσθῆος ἀέθλων — (5) 292 fatis Junonis iniquae, génit. objectif ; fin de vers identique, I, 668 odiis Junonis iniquae. — (6) 293 inuicte rappelle intentionnellement le titre sous lequel Hercule était adoré à Rome. — (7) 296 Te Stygii tremuere lacus reproduit la structure de VII, 760, Te liquidi fleuere lacus. — (8) 299 Arduus arma tenens montre qu'il s'agit de la part prise par Hercule au combat des géants. — (9) 302 tua dexter adi pede sacra secundo, même formule, X, 255, Phrygibusque adsis pede, diua, secundo. — (10) 305 Consonat omne nemus strepitu collesque resultant, l'effet est très pittoresque, mais il a déjà été employé, V, 149 sq. Consonat omne nemus... pulsati colles clamore resultant. — (11) *Argon.* II, 703 sqq.; ut prima nouercae Monstra manu... eliserit 288 sq. est modelé sur Ὥς ποτε... Δελφύνην... ἐξενάριξεν, Κοῦρος ἐὼν ἔτι γυμνός... 705 sqq. — (12) Tite-Live, XXVII, 37, Decreuere... Pontifices, ut uirgines ter nouenae, per urbem euntes, carmen canerent. Id... conditum ab Liuio poeta carmen... Septem et uiginti uirgines, longam indutae uestem, carmen in Junonem Reginam canentes ibant, illa tempestate forsitan laudabile rudibus ingeniis, nunc abhorrens et inconditum, si referatur. Virginum ordinem sequebantur decemuiri coronati laurea... Virgines sonum uocis pulsu pedum modulantes incesserunt. Nous ne sommes donc pas en présence d'une fiction poétique de Virgile, mais d'un usage consacré à Rome.

P. 607. (1) 311 laetus, l'allégresse est la dominante du passage. — (2) 314 *Haec* nemora indigenae *Fauni Nymphaeque tenebant* est inspiré directement de Lucr. IV, 582 sq. *Haec* loca capripedes Satyros *Nymphasque tenere* Finitumi fingunt et *Faunos* esse loquuntur, seulement au point de vue religieux Virgile fait la leçon à Lucrèce ; il donne comme une réalité ce que Lucrèce considérait comme une fiction. — (3) VII, 136 sqq. primamque deorum Tellurem Nymphasque et adhuc ignota precatur Flumina, VIII, 71, Nymphae, Laurentes nymphae, genus omnibus unde est : bien qu'introducteur de dieux nouveaux, les Pénates et Vesta, il fait sienne dès l'abord la dévotion aux dieux du pays qui va être le sien et celui de ses descendants. — (4) Serv. 322 a vu une contradiction entre *legesque* dedit et VII 202 sqq. Latinos, Saturni gentem, haud uinclo nec *legibus* aequam, Sponte sua ueterisque dei se more tenentem, mais ce n'est qu'une contradiction de mots ; le fond de la conception est le même : les Latins vivent sur les vieilles règles de conduite que leur a laissées Saturne. — (5) 324 sq. en concordance avec VI, 792 sqq. Aurea condet Saecula qui rursus Latio regnata per arua Saturno quondam ; 325 placida populos in pace regebat reproduit VII, 46, longa placidas in pace regebat. — (6) 330 asperque immani corpore Thybris, il faut noter, comme un curieux exemple de l'usage de Virgile de dépayser ses emprunts, le fait qu'il a attribué comme caractéristique physique à Thybris une partie de celle que Lucrèce, V, 33, donne au serpent des Hespérides Asper... immani corpore serpens. — (7) 335 sq. L'Arcadien Évandre passait pour le fils d'Hermès et d'une nymphe fille du Ladon, Paus., VIII, 43, 2, à laquelle on donnait divers

noms, Nikostraté, Thémis, etc. Pour établir le rapport d'Évandre avec l'Italie, on a substitué à ces noms celui d'une ancienne déesse italique Carmentis — Carmentis nymphae VIII 336 — dont l'antiquité du culte est attestée par l'existence d'un Flamen Carmentalis et par la fête des Carmentalia qui se célébraient le 11 et 15 janvier et qui subsistaient encore sous l'empire. Carmentis, dont le nom est apparenté avec Carmen, paraît avoir été primitivement une déesse des sources et c'est comme telle sans doute qu'on lui prêtait le don de prophétie, ce qui est chez Virgile et ailleurs sa caractéristique et ce qui a permis à la littérature de lui faire prophétiser la grandeur de Rome. Dans la croyance populaire, elle était surtout la protectrice des femmes en couches et possédait près de la porta Carmentalis un fanum, A. Gell., VIII, 7, 2, ou un sacellum, Ov. *Fast.*, I, 629, ou une ara, *En.*, VIII, 337, qu'elle passait pour devoir à la piété des matrones. — (8) 336 auctor Apollo, fin de vers reproduite mécaniquement, XII, 405. — (9) Serv., VIII, 51 Euander... patrem suum occidit, suadente matre Nicostrata.

P. 610. (1) 367 Ingentem Aenean a déjà figuré, VI, 412. — (2) 368 Effultum foliis, le lit de feuilles figure chez Apollon. *Arg.*, I, 453 sqq., avant le départ de l'Argô πάντες ἐπὶ ψαμάθοισι βαθεῖαν Φύλλαδα χευάμενοι... Κέκλινθ' ἑξείης, à l'arrivée à Kios, I, 1182 sq. τοὶ δὲ λεχαίην Φυλλάδα λειμώνων φέρον ἄσπετον ἀμήσαντες, mais, si les réalités sont les mêmes, la situation n'est pas pareille, puisqu'il s'agit d'un campement en plein air ; cf. Théocr., XIII, 33, Prop., I, 20, 21 ; pelle Libystidis ursae a déjà figuré ,V 37, dans l'accoutrement d'Aceste ; c'est pour Virgile un trait typique de rusticité. — (3) Dans l'*Il.*, XVIII, 382 sq. Héphaistos a pour femme une des Charites ; c'est dans le chant de Démodokos de l'*Odyssée*, IX, 268 sqq. qu'il est donné comme l'époux d'Aphrodite. — (4) XVIII, 369 sqq. — (5) XIV, 292 sqq.

P. 611. (1) 369 Nox ruit, même début de vers VI, 539. — (2) tumultu 371 rappelle intentionnellement tumultu 4. — (3) 370 exterrita, I, 661, timet. — (4) Serv. 373 id est dictis suis addit uenustatem, ut amabiliter eius audiatur oratio.

P. 612. (1) 380 fleuissem, c'est la même sensibilité féminine que I 669, nostro doluisti saepe dolore. — (2) 380 durum... laborem, VI, 437 duros... labores, expression fixée qui se trouve déjà chez Lucr., III, 461, durumque laborem. — (3) 381 Rutulorum, c'est une idée fondamentale chez Virgile de mettre en avant les Rutules et d'engager le moins possible les Latins. — (4) 382 supplex uenio, locution fixée, qui se retrouve XI, 365 ; Vénus affecte toujours de prendre l'attitude de suppliante qui lui réussit toujours; I, 666, en parlant à Cupido supplex tua numina posco, V, 782, en s'adressant à Neptune preces descendere in omnes. La démarche auprès de Neptune n'est pas sans analogie avec celle auprès de Vulcain. Seulement, au l. V, Vénus s'attaque violemment à Junon, parce qu'elle pense que Neptune a gardé un souvenir désagréable de la tempête du Ier livre ; ici elle la ménage et ne cite même pas son nom, parce qu'elle est la mère de Vulcain. — (5) C'est l'argument à fortiori qu'emploie Junon, I, 39 sqq., VII, 304 sqq. ; Virgile se renouvelle peu. — (6) 385 sq. quae moenia clausis Ferrum acuant portis est, comme le remarque Servius, une allusion directe à VII ,629 sq. — (7) 386, de même I, 250, elle se considérait comme directement atteinte ; Junon ne combat que pour une satisfaction d'orgueil ;

ce qui est émouvant chez Vénus, c'est que, par amour maternel, elle s'identifie complètement avec son fils et fait corps avec lui — (8) Sane haec oratio rhetorica suasio est, dit 374, Serv.-Dan., qui l'analyse très finement. — (9) 388 sq. Cf. *Il.*, XIV, 294 sq., 315 sq. — (10) 393 Sensit laeta dolis rappelle IV, 128, dolis risit Cytherea repertis et en assure le sens, *Il.*, XIV, 300 et 329, en parlant d'Héra, δολοφρονέουσα. — (11) 394 aeterno... deuinctus amore, Lucr., I, 34, avait dit aeterno deuictus uolnere amoris, seulement il s'agissait de Mars, tandis qu'ici il s'agit de l'époux légitime. Est-ce simplement une imitation dépaysée ou Virgile y a-t-il mis malice ? — (12) 400-404 sont du dernier galant, Neptune, V, 800, lui aussi s'est montré galant ; on ne résiste pas à la douceur insinuante de Vénus.

P. 613. (1) 405 Optatos dedit amplexus = amplexus est eam, ut optabat ; cf. I, 687, Cum dabit amplexus ; *Il.*, XIV, 346 ἀγκὰς ἔμαρπτε Κρόνου παῖς ἣν παράκοιτιν. — (2) 407 Inde ubi prima quies, même structure mécanique du début de l'hexamètre, III, 69, Inde ubi prima fides. — (3) 408 sqq., l'idée première remonte à Homère, *Il.*, XII, 433 sqq., qui, dans une comparaison toute différente, mais bien adaptée au contexte, montre la fileuse mercenaire pesant exactement le produit de son travail ἵνα παισὶν ἀεικέα μισθὸν ἄρηται 435. Dans une toute autre comparaison, Apollon. *Argon.*, III, 391 sqq., parle de l'ouvrière pauvre τῇπερ θαλάσσια ἔργα μέμηλεν qui entretient le feu du foyer afin d'avoir de la lumière pour son travail de nuit, Ὥς κεν ὑπωρόφιον νύκτωρ σέλας ἐντύναιτο 293. Enfin *Argon.*, IV 1062 sqq. Apollon. compare les inquiétudes de Médée la nuit à l'anxiété de la fileuse pauvre qui est veuve, qui travaille la nuit, tandis que ses enfants orphelins se lamentent auprès d'elle, et qui pleure sur son malheureux sort. *Il.*, XII, 435, a fourni à Virgile l'idée de ut... possit paruos educere natos, *Argon.*, III, 293, l'idée de cinerem et sopitos suscitat ignis ; mais la comparaison ne lui a servi qu'à préciser une heure de la nuit ; en outre, de la fileuse veuve et pauvre d'Apollonios il a fait une maîtresse de maison diligente qui n'est pas réduite à la misère et qui a des servantes qu'elle fait travailler, représentant ainsi la mère de famille romaine honnête de l'ancien temps ; 409 colo... tenuique Minerua rappelle la structure de VII, 805, colo calathisue Mineruae ; 410 cinerem et sopitos suscitat ignis figure déjà V 743 ; 414 nec tempore segnior illo, fin d'hexamètre reproduisant mécaniquement VII 383 non cursu segnior illo. — (4) 418 Cyclopum exesa caminis rappelle la structure de VI 630 Cyclopum educta caminis. — (5) Dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, Héphaistos dieu du feu, ouvrier d'art en métaux, a son atelier dans l'Olympe où il travaille seul mais avec des outils automatiques qui obéissent à ses ordres, XVIII, 369 sqq., VIII, 272 sq. Ce n'est que plus tard qu'on le met en rapport avec le feu souterrain des volcans, d'abord avec Lemnos, où, dans l'*Iliade*, il a été précipité et reçu par les Sinties, où son culte est établi plus tard et où s'élève la montagne fumante, le Moschylos, ensuite avec les îles Éoliennes voisines de la Sicile ; c'est sous l'Etna même qu'Euripide place sa forge, *Kykl.*, 297 sq., γῆς γὰρ Ἑλλάδος μυχοὺς Οἰκεῖς ὑπ' Αἴτνῃ τῇ πυριστάκτῳ πέτρᾳ ; la tradition courante à l'époque Alexandrine la localise dans les Ἡφαιστιάδες νῆσοι de l'archipel de Lipari. Déjà dans la *Théog.* d'Hésiode, 139 sqq., les Kyclôpes, Brontès, Stéropès, Argès

sont fils de la terre, par suite génies souterrains, et fabriquent la foudre de Jupiter. A l'époque classique, ils sont les compagnons attitrés d'Héphaistos.

P. 614. (1) Serv., 429, explique imbris torti par constricti et coacti in grandinem ; je crois qu'il s'agit de la violence de la pluie d'orage qui est comme dardée. — (2) 426-432 Virgile s'est inspiré directement dans ce passage de l'un des tableaux de la δίπλαξ πορφυρέη de Jason, œuvre de Pallas, Apollon. *Argon.*, I, 730 sqq. Ἐν μὲν ἔσαν Κύκλωπες ἐπ' ἀφθίτῳ ἥμενοι ἔργῳ, Ζηνὶ κεραυνὸν ἄνακτι ποιεύμενοι· ὃς τόσον ἤδη παμφαίνων ἐτέτυκτο — iam parte polita —, μιῆς δ' ἔτι δεύετο μοῦνον Ἀκτῖνος, τὴν οἵδε σιδηρείῃς ἐλάασκον Σφύρῃσιν, μαλεροῖο πυρὸς ζέουσαν ἀϋτμῇ (ἀϋτμήν vulg.) ; radios paraît signifier les zig-zag de la représentation classique du foudre. — (3) 435 sq. C'est le type classique de l'égide ; sur l'égide homérique figure déjà la tête de Gorgô, *Il.*, V, 741 sq. Ἐν δέ τε Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου Δεινή τε σμερδνή τε, mais non les serpents, cf. *Il.*, II, 446 sqq. — (4) 441 Arma acri facienda uiro, même structure de l'hexamtère, XII, 425, Arma citi properate uiro. — (5) 443 Praecipitate moras, locution fixée, XII, 699, Praecipitatque moras omnis. — (6) 449-453 sont reproduits de *G.*, IV, 171-175, avec quelques changements de mots, uentosis au lieu de taurinis, sans doute comme plus pittoresque, antrum au lieu de Aetna, parce que dans l'*Enéide* ce n'est pas sous l'Etna que les Cyclôpes travaillent, massam au lieu de ferrum, parce que le bouclier d'Énée est fait d'un mélange de métaux ; il est curieux que Virgile ait repris des *Géorgiques* les éléments qui lui ont paru convenir à l'*Enéide* et cela montre qu'il se renouvelait peu.

P. 615. (1) 454 pater... Lemnius, la légende de la chute à Lemnos et le culte qu'y recevait Vulcain étaient suffisants pour que Virgile le désignât ainsi ; il est possible qu'il ait cependant voulu, tout en plaçant sa forge dans les îles Éoliennes, faire allusion à la légende plus ancienne qui la plaçait à Lemnos ; il aime à juxtaposer des éléments hétérogènes. — (2) 457 sqq. Évandre s'habille exactement comme Agamemnon, *Il.*, II, 42, Ἕζετο δ' ὀρθωθεὶς — consurgit senior — μαλακὸν δ' ἔνδυνε χιτῶνα — tunicaque inducitur artus — Καλόν, νηγατέον, περὶ δὲ μέγα βάλλετο φᾶρος — le φᾶρος remplacé par la peau de panthère, dont nous allons voir l'origine — Ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα — Et Tyrrhena pedum circumdat uincula plantis — Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον — Tum lateri atque umeris Tegeaeum subligat ensem ; c'est une traduction ; Virgile a négligé les épithètes homériques ; en outre, tandis que la description homérique du héros qui s'habille a quelque chose d'impersonnel et de mécanique, il l'a vivifiée par un geste, celui qui consiste à rejeter à gauche la peau de panthère pour attacher l'épée. Dans un autre passage de l'*Il.*, X, 21 sqq., Agamemnon s'habille également, mais cette fois il se couvre d'une peau de lion, Ἀμφὶ δ' ἔπειτα δαφοινὸν ἑέσσατο δέρμα λέοντος Αἴθωνος, μεγάλοιο ποδηνεκές... c'est de là que vient la peau de panthère d'Évandre ; seulement Agamemnon prend sa peau de lion parce qu'il s'agit d'une ronde nocturne ; la peau de panthère d'Évandre n'est là que pour lui donner un aspect jusqu'à un certain point sauvage et, si la panthère a remplacé le lion, il faut noter que dans le même chant, X, 29, c'est-à-dire immédiatement après le passage ci-dessus, Ménélas porte une peau de

panthère, παρδαλέη ; il vient du reste au-devant de son frère comme Énée vient au-devant d'Évandre ; dans les *Argon.* d'Apollon., I, 324, Δέρμα δ' ὁ μὲν ταύροιο ποδηνεκὲς ἀμφέχετ' ὤμους Ἄργος Ἀρεστορίδης λάχνῃ μελαν. Le motif du héros qui s'habille est fréquent chez Homère, mais beaucoup moins développé : *Il.*, X, 131 sqq., 177 sq., où Ajax revêt une peau de lion, *Od.*, II, 1, sqq., IV, 307 sqq., XIV, 528 sqq., où le bouvier prend une peau de chèvre, XV, 60 ; Virgile n'a introduit le motif qu'une fois, évidemment comme une curiosité. — (3) 458 Les chaussures Tyrrhéniennes ne sont pas du reste une invention de Virgile pour la circonstance : elles étaient connues des Romains et sont mentionnés par Hésych. et par Poll., VII, 22. — (4) *Od.*, II, 10 sq., Βῆ ῥ' ἴμεν εἰς ἀγορήν, παλάμῃ δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος Οὐκ οἶος, ἅμα τῷ γε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο, en parlant de Télémaque qui sort pour aller à l'agora ; XVII, 62, ἅμα τῷ γε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο ; ici Télémaque ne fait que traverser le μέγαρον, ce qui est le cas d'Évandre. — (5) Il ne paraît pas s'être fait une idée absolument cohérente de la maison d'Évandre ; elle est étroite — angusti... tecti 366 — et basse — ex humili tecto 455 ; 467 sq., elle paraît devenue assez vaste, puisqu'elle a un atrium à ciel ouvert et l'on ne sait trop ce que signifie limine ab alto 461. — (6) 469 Rex prior haec, vers inachevé. Nous avons vu que Virgile aimait à caractériser d'une façon préventive le ton d'un discours ; ici le discours n'est introduit que par la mention de l'interlocuteur ; de même IX, 295, Tum sic effatur, X, 16 At non Venus aurea contra Pauca refert, 490 quem Turnus super adsistens, 580, Cui Liger, XII, 631, Turnus ad haec ; il est certain que ces six vers, qui forment une catégorie spéciale n'ont jamais été terminés ; ils semblent attester que Virgile composait ses discours isolément ; c'est lorsqu'ils étaient achevés qu'en les insérant dans le contexte, il les caractérisait brièvement ; il ne l'a pas fait dans les six cas qui nous occupent et s'est contenté de quelques mots qui sont des pierres d'attente ; ce sont des preuves de l'inachèvement de VIII, IX, X et XII. — (7) 472 pro nomine tanto est un rappel de 132 tua terris didita fama et reprend la fiction virgilienne qu'Évandre est très célèbre.

P. 616. (1) 474 est en rapport avec 146 et insiste sur l'idée fondamentale qu'Évandre ne veut pas la guerre plus qu'Énée ; comme Énée, il est pacifique et attaqué ; c'est toujours des Rutules que vient l'agression ; quant aux Tyrrhéniens leur cause est juste. — (2) 478 saxo incolitur fundata uetusto rappelle, III, 84, Templa dei saxo uenerabar structa uetusto, il s'agit des constructions connues sous le nom impropre de Cyclopéennes. — (3) 484 forme usuelle de malédiction, cf. II, 190, VI, 529 sqq. — (4) 485-488, Serv., 479, en parlant des Tyrrhéniens Hi diu piraticam exercuerunt, ut etiam Cicero in Hortensio (fr. 92, p. 987 or.) docet, cum captiuos nouis poenis adfligerent, occisorum eos religantes cadaueribus. Quod Vergilius dat Mezentio, sciens lectum esse de gente Tyrrhenorum. — (5) 491 ignem ad fastigia iactant, fin de vers mécaniquement reproduite IX 568 taedas... ad fastigia iactant, cf. II, 478 flammas ad culmina iactant. — (6) Les deux morceaux concernant Mézence, VII, 647-654 et VIII, 481-493 ont été écrits séparément et n'ont pas été mis d'accord ; assurément Virgile n'avait pas à raconter l'histoire de Mézence dans le Catalogue, qui n'était pas un endroit approprié ; mais ici c'est un tyran ivre de sang, au Catalogue c'est simplement un impie, il n'est pas question de sa férocité. Ce qui est nettement contradictoire, c'est que si ses

compagnons ont été massacrés et s'il s'est échappé, à ce qu'il semble à peu près seul, agminaque armat, VII, 648, ne se comprend pas ; en outre il n'est pas question ici de son fils Lausus et l'on ne voit pas où il aurait pris le contingent qu'il amène VII, 651 sq. Agyllina... ex urbe secutos Mille uiros. Les deux passages eussent sans doute été mis d'accord à la rédaction finale, mais nous ignorons comment. — (7) 498 Signaque ferre iubent exprime bien ici l'impatience du départ et confirme par conséquent au l. VII la transposition de Signaque ferre iuuat 628 après 640 en conclusion de tout le morceau. — (8) 498 longaeuus haruspex, l'haruspex figure ici parce que l'haruspicine passait pour être d'origine étrusque. — (9) 503 Externos optate duces, de même Faunus avait dit à Latinus, VII, 98, Externi uenient generi ; dans les deux cas Énée est annoncé comme prédestiné. — (10) L'alliance avec les Étrusques et le fait qu'ils prennent part à l'établissement des Troyens dans le Latium correspond à la tradition de l'influence étrusque à Rome. — (11) 514 sqq., le prototype de l'envoi de Pallas parait être l'envoi de Boutès par son père, Apollon. *Argon.*, I, 97, οὐ μὲν ἔτ' ἄλλους Γήραος υἷας ἔχεν βιότοιό τε κηδεμονῆας. 'Αλλά ἑ τηλύγετόν περ ὁμῶς καὶ μοῦνον ἐόντα Πέμπεν, ἵνα θρασέεσσι μεταπρέποι ἡρώεσσιν, cf. II, 802 sq. ; mais Virgile a sûrement songé aussi à l'usage romain de confier les jeunes gens de famille à un général expérimenté sous lequel ils faisaient leurs premières armes. — (12) 516 graue Martis opus est la traduction de μέγα ἔργον Ἄρηος, *Il.*, XI, 733, et al. — (13) 518 robora pubis est une fin d'hexamètre empruntée à Catulle, LXIV, 4.

P. 617. (1) Non seulement les Troyens sont considérés comme un grand peuple, mais Énée est l'objet d'une estime particulière : I, 617, Didon l'accueille avec un sentiment d'admiration, Tune ille Aeneas... etc., III, 480, Hélénus félicite Anchise d'avoir un tel fils, O felix nati pietate, IV, 12, Didon s'éprend de lui pour son courage et sa noblesse, credo equidem... genus esse deorum, VI, 125, la Sibylle est étonnée de son projet de descendre aux enfers, mais ne s'y oppose pas, VII, 271, Latinus reconnaît en lui l'homme dont la postérité illustrera la race latine, qui sanguine nostrum Nomen in arma ferant, VIII, 121, Pallas à son aspect est frappé de stupeur tanto percussus nomine. Les modernes sont portés à le trouver insignifiant ; ce n'est pas l'impression de ceux qui dans l'*Enéide* ont affaire à lui. — (2) 525 ruere omnia uisa repente, fin de vers reproduite mécaniquement de III, 90 fremere omnia uisa repente. — (3) 526 l'effet est emprunté à Lucr., IV, 545 cum tuba depresso grauiter sub murmure mugit ; Serv., 526, apud Tuscos tubam constat inuentam. — (4) 531 diuae promissa parentis, Serv. Κατὰ τὸ σιωπώμενον intellegamus Venerem ei promisisse ; *Il.*, XVIII, 134 sqq. Thétis promet formellement à Achille de lui apporter des armes fabriquées par Héphaistos ; et c'est à cela que se rapporte 189 sqq. Vénus n'a fait dans l'*Enéide* aucune promesse pareille ; ici encore Virgile se réfère non pas à lui-même, mais à Homère. — (5) 534 diua creatrix se trouve déjà VI, 367. — (6) 534-536, font difficulté : on pourrait supposer que Virgile a mis en place le couplet 532-536, sans avoir encore terminé le dernier vers ; toutefois on remarquera que si on supprime 534-536 il ne manque rien et le morceau s'explique mieux. Le prodige des armes entrechoquées dans le ciel était très familier aux Romains et annonçait toujours des combats, *G*, I, 474 sqq., Tite-Live, XXII, 1, 9, Pline, *N. H.*, II, 58 ; c'est donc le sens

qu'il a ici. Énée est témoin du prodige, que la mention de la trompette Tyrrhénienne rattache aux circonstances ; il l'accepte avec joie comme le présage de batailles dans lesquelles il aura l'occasion de s'illustrer, ce qu'il n'a pu faire jusqu'ici ; il s'écrie : l'Olympe me réclame (ou je suis désigné pour l'Olympe ; nous ne savons si Olympo est un ablatif ou un datif), c'est-à-dire je vais mériter le ciel et immédiatement il dit pourquoi en laissant entrevoir les combats dans lesquels il le gagnera. Il est vraisemblable que 234-236 ont été ajoutés à la marge à une révision partielle pour préparer l'apport des armes dont il n'a pas encore été question et pour expliquer promissa de 531. — (7) 538 Quas poenas mihi Turne dabis ! rappelle VII 596 sq. dans la bouche de Latinus te Turne, nefas, te triste manebit Supplicium, c'est une de ces annonces par lesquelles Virgile prépare le lecteur à un dénouement lugubre. — (8) 539 se trouve déjà I, 101, où la chose est attribuée au Simoïs et souligne l'intention de Virgile de faire jouer aux fleuves Italiens un rôle analogue à celui que jouent dans l'*Iliade* les fleuves célèbres de la plaine troyenne ; c'est déjà dans cet esprit que la Sibylle avait dit dans sa prophétie, VI, 87 sqq. Thybrim multo spumantem sanguine cerno Nec Simois tibi nec Xanthus... Defuerint ; en réalité, il n'y a que le combat de débarquement au Xe livre qui puisse rougir le Tibre de sang. Si le Tibre est de nouveau mentionné, c'est qu'il domine jusqu'à un certain point le VIIIe livre ; c'est lui qui a prévenu Énée de se rendre chez Évandre et qui lui en a facilité les moyens ; c'est lui qui déjà au VIIIe livre avait accueilli la flotte troyenne. — (9) 541 solio se tollit ab alto, XI, 301, solio rex infit ab alto, c'est une formule ; elle n'est pas à sa place dans un intérieur aussi modeste que celui d'Évandre, cf. 178 solioque inuitat acerno ; Évandre est pauvre, mais il est roi ; ce sont là les deux idées qui alternent chez Virgile. — (10) 543 paruosque Penatis, Énée apporte en Italie les Penates publici populi Troiani, ce sont des dieux nouveaux en Italie, mais le culte des Pénates y est pratiqué ; ils ont une signification nationale plutôt que religieuse. — (11) 544 mactant lectas de more bidentis, formule qui se trouve déjà IV, 57 ; 545 Troiana iuuentus, fin de vers reprise mécaniquement de 182. — (12-13) 548 sq. prona... aqua, *G.*, I, 203, prono... omni ; 549 segnisque secundo defluit amni est reproduit mécaniquement de *G.* III, 447, missusque secundo defluit amni ; bien que destinées à porter des nouvelles, les deux birèmes ne prennent pas une allure rapide ; elles se laissent aller au courant ; on ne rame pas — segnis 549 —, peut-être parce qu'on n'a plus assez d'hommes pour armer les avirons ; on mettra donc au moins autant de temps qu'à la montée ; parti dans la matinée, on n'arrivera au plus tôt que passé minuit et cela est nécessaire pour la suite des événements du poème ; en effet, si les nouvelles arrivaient plus tôt, on saurait au camp troyen qu'Énée n'est plus chez Évandre et l'expédition de Nisus et d'Euryale n'aurait pas lieu ; c'est sans doute parce que l'arrivée des navires n'a aucune influence sur la marche des choses qu'il n'en est pas question dans la suite. — (14) 551 sqq., c'est la répétition du motif de VII, 274 sqq. ; seulement ici le cadeau à une utilité pratique immédiate.

P. 618. (1) 554 Fama uolat, locution fixée qui se trouve déjà III, 121. — (2) 556 Vota metu duplicant matres est imité d'Apollon. *Arg.*, I, 247 sqq. au moment du départ de l'Argô αἱ δὲ γυναῖκες Πολλὰ μάλ' ἀθανάτοισιν ἐς

αἰθέρα χεῖρας ἄειρον Εὐχόμεναι νέστοιο τέλος θυμηδὲς ὀπάσσαι. — (3) 556 sq. periclo, ablat. absolu ; les Arcadiens sont en guerre avec les Rutules, mais c'est une guerre qui traîne en longueur ; il s'agit actuellement d'un danger immédiat ; de là les comparatifs. — (4) 558 Tum pater Euandrus dextram complexus euntis, il ne peut être ici question que de Pallas, Non ego nunc dulci amplexu diuellerer usquam, Nate, tuo 568 sq., dum te, care puer... complexu teneo 581 sq. ; euntis est donc substantivé = le partant. — (5) 563 sub Tartara misi, locution fixée, XI, 397, sub Tartara misi, cf. II, 398, demittimus Orco. — (6) 560 sq. O mihi praeteritos referat si Juppiter annos, qualis eram... reproduit la formule homérique Εἰ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ καὶ Ἀθηναίη καὶ Ἄπολλον, Ἡβῷμ' ὡς ὅτ'... *Il.*, VII, 132 sq., XI 670, XXIII 629 sq., cf. *Od.*, XIV, 468 sq., XXIV, 376 sq. ; Nestor rappelle ses exploits de jeunesse, non sans quelque vantardise, dans le premier passage, pour faire honte aux chef achéens de leur pusillanimité, dans le second pour reprocher à Achille son égoïsme, dans le troisième pour constater son impuissance actuelle ; c'est pour d'autres motifs et plus touchants qu'Évandre regrette de n'avoir plus la force. — (7) 562, c'était un usage romain, souvent mentionné par ses historiens, que de brûler les armes des ennemis. — (8) Serv.-Dan. 565, Horrendum dictu dictum est e persona poetae, qui his, quibus fides difficilior est, interponit affectum. — (9) Serv. 564... attendendum hoc sibi Euandrum uindicare, quod fuit in Hercule ; nam ut ille Geryonem extinxit ita hic Erulum occidit ; Virgile a trouvé ingénieux de spécialiser ainsi l'expoit d'Évandre. — (10) 570 sq., tot... saeua dedisset Funera, locution fixée, *G.*, III, 246 sq. nec funera... Tam multa... ursi... dedere. — (11) 579 crudelem abrumpere uitam se retrouve, IX, 497, cf. IV, 631, Inuisam... abrumpere lucem. — (12) 581 mea sola et sera uoluptas, fin de vers analogue, III, 660 ea sola uoluptas. — (13) Fundebat 584 et inexpletus lacrimans 559 caractérisent le ton du discours ; c'est une explosion de larmes et les paroles s'échappent d'elles-mêmes. — (14) 584 famuli conlapsum in tecta ferebant, ainsi Virgile dit de Didon, IV, 391 sq., suscipiunt famulae conlapsaque membra Marmoreo referunt thalamo, et, par l'identité des termes, il a voulu imposer le rapprochement. Le vieux roi n'a pas plus de résistance physique qu'une femme ; sa douleur est pourtant moins abandonnée que celle d'Alkimédé au départ de Jason, dont Virgile s'est sûrement inspiré : Μήτηρ δ' ὡς τὰ πρῶτα ἐπεχεύατο πήχεε παιδί, Ὣς ἔχετο κλαίουσ' ἀδινώτερον et Ὣς ἀδινὸν κλαίεσκεν ἑὸν παῖδ' ἀγκὰς ἔχουσα Ἀλκιμέδη, Apollon. *Arg.*, I, 268 sq. et 276 sq., lui ont fourni, bien que le geste d'Alkimédé et celui d'Évandre soient différents, dextram *complexus* euntis Haeret *inexpletus lacrimans* 558 sq. et *te, care puer, complexus teneo* 581 sq.

P. 619. (1) 587 Inde alii... proceres, I, 740, Post alii proceres ; 587 sq., ipse agmine Pallas In medio, IX, 28 medio dux agmine Turnus ; 588 pictis... in armis, VII 796 picti scuta Labici, XI, 660 pictis... armis, XII, 281, pictis... armis montrent que l'*Enéide* est formée d'un nombre restreint d'éléments qui réapparaissent diversement combinés et qu'elle se renouvelle peu. — (2) 589-590 l'*Iliade* compare l'éclat des armes de Diomède à celui de Sirius ὅς τε μάλιστα Λαμπρὸν παμφαίνησι λελουμένος Ὠκεάνοιο V, 5 sq. — c'est de là que vient Oceani perfusus Lucifer unda —, l'éclat de la pointe de la lance d'Achille à celui d'Hesperos, ὃς κάλλιστος ἐν

οὐρανῷ ἵσταται ἀστήρ XXII, 318, Astyanax enfant à un bel astre, ἀλίγκιον ἀστέρι καλῷ, VI, 401 ; Apollonios compare Jason à Lemnos à un astre qu'une jeune fille voit se lever au-dessus de sa demeure en pensant à son fiancé qui est à l'étranger, *Argon.*, I, 774 sqq., Polydeukès à un astre du ciel dont les rayons brillent le soir dans la nuit, II, 40 sq. ; Jason apparaissant à Médée à Sirius sortant de l'océan Ὑψόσ' ἀναθρώσκων... Ὠκεανοῖο, III, 956 sqq. ; sauf le trait emprunté à l'*Iliade*, la comparaison de Virgile est originale. — (3) 593 fulgentis aere cateruas se retrouve appliqué aux escadrons de Camille avec un mot archaïque plus original, florentis aere cateruas, VII, 803 et XI, 433. — (4) 594 qua proxima meta uiarum, il y a donc déjà des bornes miliaires, comme sur les routes romaines ; les anachronismes des derniers livres de l'*Enéide* ont pour but de vieillir des usages romains. — (5) 595 agmine facto, locution fixée qui se trouve, *G.*, I, 82. — (6) 596, Ennius cité par Macr. *Sat.* summo sonitu quatit ungula terram, Virgile a enchéri sur le pittoresque. — (7) 598 sq. undique colles Inclusere cani et nigra nemus abiete cingunt, un site analogue est décrit V, 287 sq., VII 565 sq., XI, 522 sqq. ; les identités de termes rendent le pittoresque typique ; il y avait naturellement dans les Apennins un grand nombre de gorges pareilles ; la mention du jour de la fête — *diemque* 601 — ainsi que de la fraîcheur particulière des eaux du fleuve — *gelidum* 597 — semble indiquer que Virgile parle ici d'un endroit qu'il connaît. — (8) 600 sqq. Pelasgos... qui primi finis aliquando habuere Latinos, il n'est pas question des Pélasges dans l'histoire primitive du Latium, VIII, 314 sqq. ; Virgile ne paraît pas avoir sur l'époque légendaire de doctrine absolument fixe.

P. 620. (1) 609 sq. in ualle reducta — locution fixée, cf. VI, 703 — egelido secretum flumine ; après 606 sq. Huc... Succedunt, Énée doit se trouver sur une hauteur, or il est ici dans le vallon au bord du fleuve ; on peut imaginer qu'après avoir gravi la colline à l'origine de la vallée il est descendu dans cette vallée qui débouche sur le fleuve ; mais cela n'est pas dit dans le texte ; d'où la vraisemblance que 608-625 ont été écrits isolément et non pas consécutivement au morceau précédent et pour s'y rattacher directement ; Énée est sur une des rives du fleuve et les Étrusques campent dans la plaine de l'autre côté. — (2) 612 En perfecta tibi, promissa coniugis arte reproduit mécaniquement la structure du début, de VII 545 de sens tout différent En perfecta tibi bello discordia tristi. — (3) 614, Ceci est une préparation : en effet, XII, 739, l'épée de Turnus se brise contre le bouclier divin. — (4) 616, arma... radiantia, *Il.*, XVIII, 616, en parlant des armes d'Achille, Τεύχεα μαρμαίροντα. — (5) 622 ingentem, Énée a été qualifié d'ingens, VI, 413, VIII 367, la cuirasse est donc à sa taille. — (6) 622 sq. la comparaison de l'éclat de la cuirasse avec celui de la nuée rougie par le soleil est empruntée à Apollonios, qui dit à propos de la toison d'or, *Argon.*, IV, 125 sqq. κῶας... νεφέλῃ ἐναλίγκιον, ἥ τ' ἀνιόντος Ἠελίου φλογερῇσιν ἐρεύθεται ἀκτίνεσσιν; l'introduction dans un passage imité d'Homère d'une comparaison prise à Apollonios est caractéristique des procédés d'art de Virgile ; ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il s'y était déjà référé pour peindre un nuage réel, VII, 142 sq., radiis... ardentem lucis et auro... nubem. — (7) *Il.*, XIX, 2 sqq. — (8) 618 oculos per singula uoluit Miraturque interque manus et bracchia uersat, *Il.*, XIX, 18 Τέρπετο δ' ἐν χείρεσσιν ἔχων θεοῦ ἀγλαὰ δῶρα.

P. 622. (1) 445 sq. fluit aes riuis, aurique metallum Volnificusque Chalybs hasta fornace liquescit.

P. 623. (1) Serv. 631 Procubuisse id est prima parte se inclinasse..., ut inclinatione corporis ubera praeberet infantibus ; nam si « procubuisse » iacuisse accipias, contrarium est quod dicit « ludere pendentes pueros ». — (2) 635 Nec procul hinc... addiderat correspond à 630 Fecerat et c'est un polysyndeton. — (3) 636 magnis Circensibus actis, la tradition plaçait l'évènement aux Consualia, fête de Consus, dieu de la récolte heureusement rentrée ; primitivement il y avait à cette fête des courses d'animaux de travail et de trait, particulièrement de mulets ; à cause de ces courses Consus avait été identifié par les anciens avec Poseidôn Ἵππιος ; c'est ce qui a autorisé Virgile à remplacer les consualia par les magni ludi Circenses ; l'anachronisme s'explique par le désir de ne pas dépayser le lecteur ; pourtant les Consualia étaient encore célébrés du temps d'Auguste. — (4) 641 caesa... porca, Serv. falso... ait « porca » ; nam ad hoc genus sacrificii porcus adhibebatur, ce qui est confirmé par d'autres témoignages ; nous ignorons pourquoi Virgile ne s'est pas conformé à l'usage généralement admis ; XII, 170 Setigeri fetum suis ne laisse pas reconnaître le sexe.

P. 624. (1) VII, 178. — (2) VII, 706 sqq. — (3) Suivant le Serv.-Dan., 641, Virgile a pu voir les statues des deux rois, huius... facti in sacra uia signa stant, Romulus a parte Palatii, Tatius uenientibus a nostris. — (4) C. Babelon, *Monnaies de la République*, I, 149 et II, 65. — (5) Les cérémonies très archaïques et la formule du traité violé par Mettus ont été conservées par Tite-Live, I, 24 ; Serv., 642, uidens... poeta Romano nomini incongruam esse uindictam, culpam in criminis retorquet auctorem, dicens ex sua persona « at tu dictis, Albane, maneres ! » Ideo etiam « mendacis » infert, ut tacitae quaestioni et inuidiae crudelitatis occurrat.

P. 625. (1) Serv. 655 in Capitolio in honorem illius anseris, qui Gallorum nuntiarat aduentum, positus fuerat anser argenteus. Auratis porticibus, hoc ad tempus retulit florentis Romanae reipublicae.

P. 626. (1) Cf. VI, 825, referentem signa Camillum. — (2) Serv., 664 flamines in capite habebant pilleum, in quo erat breuis uirga desuper habens lanae aliquid. — (3) 665 Virgile a employé ici le terme technique Extuderat qui exprime le travail au repoussé et les commentateurs ont vu là une contradiction avec caelatus 701 qui désigne le travail du ciseau ; en réalité il n'y a pas de contradiction ; la fiction est que le bouclier a été exécuté au repoussé, mais repris avec le ciseau, qui donne les accents.

P. 627. (1) Serv., 666, pilenta sunt uehicula, sicut nunc basternas uidemus ; erant autem tunc ueneti coloris, non ut nunc russati. — (2) Tite-Live, V, 25, 8, honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilenta ad sacra ludosque, carpentis festo profestoque uterentur. — (3) Suét. *Aug.* 31, sacerdotum et numerum et dignitatem, sed commoda auxit, praecipue Vestalium uirginum, Tac. *Ann.*, IV, 16, ita medendum senatus decreto aut lege, sicut Augustus quaedam ex horrida illa antiquitate ad praesentem usum flexisset. — (4) *Mon. Ancyr.* M², p. 44, τὸ ὄν[ομ]ά μου συγκλήτου δόγματι ἐνπεριελήφθη εἰ[ς τοὺ]ς Σαλίων ὕμνους. — (5) Suét. *Aug.* 31 Non nulla etiam ex antiquis caerimoniis paulatim abolita restituit, ut Salutis augurium, Diale flaminium, sacrum

Lupercale, ludos Saeculares et Compitalicios. — (6) 667 Tartareas etiam fauces, alta ostia Ditis est modelé sur *G.*, IV, 467 Taenarias etiam fauces, alta ostia Ditis.

P. 628. (1) C'est au même ordre d'idées qu'appartient, VI, 826-835, l'allusion à la guerre entre César et Pompée, qui ne faisait pas partie du plan primitif et qui est un fragment ajouté postérieurement.

P. 629. (1) 679 Cum patribus populoque, penatibus et magnis dis est modelé sur III, 12, Cum sociis gnatoque, penatibus et magnis dis, avec l'intention d'assimiler Auguste à Énée. — (2) Cass. Dio, XLIX, 14, τῷ Ἀγρίππᾳ στέφανον χρυσοῦν ἐμβόλοις ἠσκημένον ἐδωρήσατο· ὃ μὴ πρότερον μήτ' αὖθις ἄλλῳ τῳ ἐγένετο. Cf. Ov. *de art. amat.* III, 392, Tite-Live per. 129, Pline, *N. H.*, XVI, 7, Sén. *de Benef.* III, 23, Velleius P., II, 81, 2. — (3) 685 ope barbarica est d'Ennius cité par Cicér. *Tusc.*, I, 35, 85.

P. 630. (1) 688 Aegyptia coniunx, Antoine avait répudié Octavie en 32 av. J.-C., Plut. *Comp. Demetr. c. Anton.* Ἀντώνιος δέ πρῶτον ὁμοῦ δύο γυναῖκας ἠγάγετο, πρᾶγμα μηδένι Ῥωμαίῳ τετολμημένον, ἔπειτα τὴν ἀστὴν καὶ δικαίως γαμηθεῖσαν ἐξήλασε, τῇ ξενῇ καὶ μὴ κατὰ νόμους συνούσῃ χαριζόμενος — Strab., XVII, p. 797, Ἐξετίμησεν ἐπὶ πλέον τὴν Κλεοπάτραν, ὥστε καὶ γυναῖκα ἔκρινε καὶ ἐτεκνοποιήσατο ἐξ αὐτῆς. — (2) 690 est repris de V, 143. — (3) 698, Virgile traduit ici la répulsion d'Auguste pour les divinités égyptiennes. Pendant son séjour en Égypte, il refusa, à la grande confusion des prêtres, d'aller rendre visite au bœuf Apis. En 43 av. J.-C., les triumvirs avaient permis l'érection d'un temple de Sérapis et d'Isis : il revint là-dessus. Cass. Dio, LII, 32 (726/28) τὰ μὲν ἱερὰ τὰ Αἰγύπτια οὐκ ἐσεδέξατο εἴσω τοῦ πωμηρίου, LIV 6 733-21 τά τε ἱερὰ τὰ Αἰγύπτια ἐπεσιόντα αὖθις ἐς τὸ ἄστυ ἀνέστειλεν, ἀπειπὼν μηδένα μηδὲ ἐν τῷ προαστείῳ αὐτὰ ἐντὸς ὀγδόου ἡμισταδίου ποιεῖν. — (4) Après la bataille d'Actium Auguste éleva sur l'emplacement de son camp un trophée à Mars et à Neptune, Suét. *Aug.*, 18.

P. 631. (1) 704 sq. il est curieux de rapprocher du passage de Virgile l'hymne suivant, Brit. Mus. *Papyr. CCLVI*, Kenyon, *Rev. de Phil.*, XIX, 177 sq.

> Ἄκτιον ἀμ[φιέπων, ἄνα ν]αύμαχε, Κ[αί]σαρος ἔργων
> Μνῆμα, κ[αὶ] ἐ[ὐτυ]χέων μαρτυρίη καμάτων,
> Αἰῶνος σ[τό]μασιν βεβοημένε· σοὶ γὰρ Ἄρηος
> Π[νεύμα]τα καὶ σακέων ἐστόρεσεν πάταγον...
> Χαῖρε, μάκαρ Λευκᾶτα Διὸς [Κρον]ιδάο, Σεβάστου
> Νικ[αί]ων ἔργων ἓν πρυτάνευμα καλόν.

— (2) 707 uentis... uocatis locution fixée qui se retrouve III, 253, et V, 211. — (3) 709 pallentem morte futura, fin de vers répétée mécaniquement de IV, 644, pallida morte futura. — (4) 713 latebrosaque flumina, ainsi VIII, 31 sqq., le dieu Tiberinus apparaît à Énée sous une forme humaine ; le Tibre est à côté de lui et il s'y plonge à la fin de la scène. — (5) Octavien célébra le triple triomphe Dalmatique, Actiaque, Alexandrin, les 13, 14 et 15 août 29 av. J.-C., Suét. *Aug.*, 22, Macr. *Sat.*, I, 12, 35. — (6) *Monum. Ancyr.* M² p. 66, Duo et octoginta templa deum in urbe consul sext[um ex decreto] senatus refeci, nullo praetermisso quod e[o] tem[pore refici debebat] ; il ne s'agit là que de la restauration d'anciens temples ; il y eut aussi des constructions nouvelles : Tite-Live, IV, 20, Augustum Caesarem templorum omnium conditorem ac restitutorem ; naturellement le

chiffre de ces constructions nouvelles resta bien au-dessous de celui des restaurations ; Auguste a résumé lui-même pour la postérité son œuvre d'ensemble, *Monum. Ancyr.* M² 78 Curiam et continens ei Chalcidicum templumque Apollinis in Palatio cum porticibus, aedem diui Juli, Lupercal, porticum ad circum Flaminium, quam sum appellari passus ex nomine eius qui priorem eodem in solo fecerat Octauiam, puluinar ad circum Maximum, aedes in Capitolio Iouis Feretri et Jouis Tonantis, aedem Quirini, aedes Mineruae et Iunonis Reginae et Iouis Libertatis in Auentino, aedem Larum in summa sacra uia, aedem deum Penatium in Velia, aedem Juuentatis, aedem Matris Mag. hoc in Palatio feci. C'était un très ancien usage chez les Romains que de construire ou de restaurer des temples *ex manibiis.* ; Auguste l'encouragea chez les membres de sa famille et chez les grands personnages de Rome, qui tinrent à honneur de l'imiter. Malgré tout, on est loin du chiffre rond, trop complaisamment arrondi, de Virgile. — (7) Serv., 717, hoc est, compitalicii ludi celebrati sunt. — (8) La *supplicatio* était une cérémonie qui mettait en mouvement toute la population romaine, hommes et femmes ; on se couronnait et on se rendait avec des branches de laurier à la main dans les temples qui restaient ouverts toute la journée et dans lesquels on offrait du vin et de l'encens ; les femmes suppliaient à genoux, les cheveux dénoués. Quand il s'agit comme ici de témoigner sa reconnaissance aux dieux, la *supplicatio* prend le nom de *gratulatio* ; elle devint très en faveur sous l'empire où elle servait à célébrer tous les événements heureux arrivés à l'empereur. — (9) Cass. Dio, LI, 21 αὐτοῦ εἰς τὴν πόλιν ἐσελθόντος οἵ τε ἄλλοι ἔθυσαν, ὥσπερ εἴρηται, καὶ ὁ ὕπατος Οὐαλέριος Ποτῖτος· ... οὗτος οὖν δημοσίᾳ καὶ αὐτὸς ὑπέρ τε τοῦ δήμου καὶ ὑπὲρ τῆς βουλῆς ἐπὶ τῇ τοῦ Καίσαρος ἀφίξει ἐβουθύτησει· ὃ μήπω πρότερον ἐπὶ μηδενὸς ἄλλου ἐγεγόνει.

P. 632. (1) La construction du temple d'Apollon sur le Palatin avait été décidée par Octavien en 36 av. J.-C., à la suite de la victoire sur Sextus Pompée ; il ne fut consacré que le 9 oct. 28 ; mais les travaux furent poursuivis vivement après Actium et il était bien avancé en août 29, époque à laquelle Virgile y représente César ayant à ses pieds le monde vaincu ; on y accédait par un arc de triomphe ; il était précédé d'un vestibule quadrangulaire entouré de portiques ; on y montait par un escalier en marbre de Carrare. Premier magister des Quindecimuiri, Auguste y fit transporter les oracles Sibyllins et y fit construire un temple de Vesta ; il en fit le centre du culte d'Apollon qui prit dans l'État une importance égale à celui de Jupiter Capitolin. — (2) 721 Dona recognoscit populorum aptatque superbis Postibus est l'expression de la réalité. *Monum. Ancyr.* M², p. 88, Don[a ex] manibiis in Capitolio et in aede diui Iu[l]i et in aede Apollinis et in aede Vestae et in templo Martis Vltoris consecraui ; le temple d'Apollon Palatin devint un véritable musée ; il est curieux de noter que ce que Virgile appelle dona populorum étaient en effet des objets pris comme butin, ex manibiis, suivant l'expression même d'Auguste qui remet les choses au point. Dans le triomphe Alexandrin figurèrent les plus belles pièces du trésor de Cléopâtre et des statues grecques destinées aux temples romains. — (3) 727. Rhenusque bicornis, les commentateurs voient là une allusion au delta du Rhin, mais les fleuves étaient toujours représentés avec des cornes, Corn. *de nat. deorum* 22 p. 125 τοὺς ποταμοὺς κερασφόρους καὶ ταυρωποὺς

ἀναπλάττουσιν, ὡσανεὶ βίαιόν τι τῆς φορᾶς αὐτῶν καὶ μυκητικὸν ἐχούσης. *Schol. Soph. Trach.*, 13 οἱ ποταμοὶ βούκρανοι διετυποῦντο. *Schol. Eur. Or.* 1378 τοὺς ποταμοὺς ταυροκράνους ἐζωγράφουν. — (4) *Monum. Ancyr.* M[2], p. 22-23 [In triumphis meis] ducti sunt ante currum m[e]um reges aut r[eg]um lib[eri nouem].

P. 633. (1) 730 rerum est un rappel voulu de 626 res Italas. — (2) *Il.*, X, 149. Ποικίλον ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο.

CHAPITRE DIXIÈME

LE LIVRE NEUVIÈME DE L'ÉNÉIDE

Message d'Iris à Turnus (1-24). — **1.** Du VIIIe livre au v. 260 du Xe, l'action de l'*Enéide* se complique, c'est-à-dire qu'elle a lieu sur plusieurs théâtres à la fois. C'est ce que signale le début du IXe livre, tout en reliant étroitement ce livre au précédent : « Et tandis que ces événements se passaient sur un théâtre tout opposé — *Atque ea diuersa penitus dum parte geruntur* [1] —, Junon, fille de Saturne, envoya du ciel Iris [2] à l'audacieux Turnus [3]. » Ce qu'il faut entendre par « ces événements — *ea* — », Virgile l'a précisé de telle façon qu'il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard ; Iris avertit en effet Turnus qu'Énée a pénétré jusqu'aux villes lointaines de Corythus et qu'il arme les Étrusques — *extremas Corythi penetrauit ad urbes Lydorumque manum... armat* 10 sq. — ; les villes de Corythus sont, désignées mythologiquement [4], les villes étrusques ; s'il arme les Étrusques [5], c'est qu'il est en train de conclure l'alliance avec Tarchon. Iris est donc envoyée à Turnus exactement pendant la seconde moitié de la journée passée par Énée chez Évandre, quand il a traversé le fleuve de Caeré, ce qu'il se préparait à faire à la fin du VIIIe livre, et pendant les négociations avec les Étrusques. Ceci concorde très nettement avec le fait que l'attaque brusquée du camp troyen ayant échoué, Turnus remet au lendemain l'attaque en règle, parce que la journée est trop avancée — *melior quoniam pars acta diei* 156.

On se demande pourquoi Junon, qui est au courant des choses et qui ne s'endort point, étant acharnée contre les Troyens, ne lance pas Turnus à l'assaut du camp dès le début de la journée précédente, pendant la remontée du Tibre par Énée. Virgile ne nous renseigne pas là-dessus, suivant sa méthode d'escamoter les difficultés, dans l'espoir que le lecteur ne les apercevra pas. Il paraît avoir été guidé uniquement par un parti-pris de l'aménagement de l'action poétique.

Si Turnus avait été averti la veille au matin, il aurait eu deux journées pleines pour assaillir le camp ; assurément Virgile aurait pu prolonger la résistance ; mais les Troyens sont peu nombreux en face des contingents de Turnus ; surtout l'assaut d'un camp ne comporte pas des opérations bien variées et il était malaisé de soutenir l'intérêt pendant deux journées entières. Il a préféré abréger aux dépens d'une invraisemblance, passée sous silence d'ailleurs, dans le rôle de Junon.

Entre la scène de l'apparition de Vénus à Énée et celle de l'apparition d'Iris à Turnus ,Virgile a établi un parallélisme. Énée reçoit la visite de sa mère au fond d'une vallée dans un bois consacré à Silvanus, Turnus celle d'Iris également dans une vallée et dans un bois consacré à son père Pilumnus [1] — *luco... sacrata ualle* 3 sq. — ; en somme Énée n'a rien à faire avec Silvanus, tandis qu'il est naturel que Turnus se trouve dans le bois sacré de son père ; en revanche, on comprend qu'Énée et ses compagnons fatigués d'une longue étape fassent halte dans une vallée boisée ; on ne voit pas pourquoi Turnus, qui est excité au plus haut degré contre les Troyens, qui a mené fiévreusement la déclaration de guerre et ses préparatifs, qui a son armée sous la main, reste inactif au lieu d'attaquer sans délai. Dire qu'il se trouve là par hasard — *forte* 3 — n'est pas une explication suffisante ; il y a une invraisemblance du côté humain comme du côté divin.

Les paroles d'Iris à Turnus sont empreintes de la précision usuelle chez Virgile ; elle dit tout le nécessaire avec le moins de mots possibles : une occasion se présente qu'un dieu n'aurait pas osé promettre à ses désirs : Énée a abandonné les siens ; il est en Étrurie ; il faut agir immédiatement et attaquer le camp en profitant du désarroi de la surprise. La disparition d'Iris qui trace dans le ciel un arc colossal est très pittoresque [2] ; Turnus surpris se demande qui lui a envoyé Iris [3] ; il est émerveillé, tend les deux mains vers le ciel [4] et assiste à un prodige ; le ciel s'entrouvre et il voit les étoiles dans leur course ; c'est un *omen* qu'il accepte [5]. Le parallélisme avec Énée s'accentue ; Énée lui aussi avait été favorisé d'un prodige dans le ciel, des lueurs et des entrechoquements d'armes ; seulement le prodige pour Énée avait une signification ; c'était l'annonce des combats qui le rendraient digne de l'Olympe ; celui de Turnus est vide. L'intention de Virgile est de nous montrer les deux héros rivaux protégés par les dieux ; mais cette protection est très inégale ; celle de Vénus est efficace ; Junon se borne à donner à Turnus un avis tardif et sera empêchée de soutenir son effort jusqu'au bout ; en mettant les mau-

vaises chances du côté de Turnus, Virgile explique sa défaite ; il ne la justifie pas pour le lecteur, qui trouve cette défaveur imméritée.

Turnus prend de l'eau dans ses mains, rite purificateur ; il y a donc un cours d'eau dans la vallée comme dans celle où s'était trouvé Énée ; puis il adresse aux dieux des prières et des vœux ; lui aussi il est pieux ; c'est exactement l'attitude d'Énée après l'apparition du Tibre au VIIIe livre.

Attaque brusquée du camp troyen (25-76). — **2.** Aussitôt (1) toute l'armée s'avance dans la plaine, riche en chevaux, riche en vêtements brodés et en or ; elle est superbe. Messapus commande l'avant-garde, les fils de Tyrrhus (2) l'arrière-garde ; Turnus est au centre de la colonne (3). La comparaison, qui appartient à Virgile, avec le Gange profond aux sept branches calmes — *septem sedatis amnibus* 30 — et avec le Nil quand il coule dans son lit, rend majestueusement la marche régulière d'une armée puissante en rase campagne. Mais les Troyens ne se laissent pas surprendre ; ils aperçoivent un nuage de poussière ; Caïcus (4), qui est de garde du côté du rempart directement menacé donne l'alarme (5). Une clameur formidable retentit — *ingenti clamore* 38 — ; les Troyens rentrent dans le camp et garnissent les murailles. Énée, capitaine consommé — *optimus armis* 40 — avait donné pour instructions à son départ de se tenir sur la défensive ; il n'a pas été question de ces instructions au moment du départ ; c'est l'usage de Virgile de ne dire les choses qu'au moment où elles vont servir. Il y a là une première déception pour Turnus. Iris lui avait fait espérer qu'il surprendrait les Troyens — *turbata arripe castra* 13 — ; or il a affaire à des troupes qui ont des ordres et qui les observent. A la fougue de Turnus, Virgile oppose la sage prévoyance d'Énée; mais, comme il ne faut pas qu'on doute de la vaillance des Troyens, il les montre n'obéissant qu'à regret, remplis qu'ils sont du sentiment de l'honneur et de colère. Tout cela est à la fois discipliné et frémissant. Le dernier vers — *Armatique cauis exspectant turribus hostem* 45 — annonce une résistance résolue.

Cependant Turnus, dans son impatience, a devancé le gros de l'armée, qui marche trop lentement à son gré ; suivi seulement de vingt cavaliers, il accourt (6) ; il a l'ardeur et la vaillance de la jeunesse ; c'est bien lui qui est l'âme de l'attaque et le héros de la journée ; il excite ses compagnons à le seconder ; il lance en l'air son javelot, ce qui est le signal du combat. Virgile, qui tient à donner à tout cela une couleur romaine, lui fait reproduire le geste consacré du chef des Fétiaux, le *pater patratus*, qui en envoyant sa lance dans la direc-

tion du territoire ennemi ouvrait ainsi solennellement, rituellement, les hostilités (1). Turnus s'élance fièrement dans la plaine (2) ; ses compagnons lui répondent par une clameur (3), par des cris confus, qui font frissonner ; il y a là beaucoup de mouvement et d'animation ; ils s'étonnent de la lâcheté des Troyens, qui refusent le combat en plaine ; hors de lui — *turbidus* 57 —, Turnus galope autour du camp, comme le loup affamé, rendu farouche par les intempéries, qui après minuit tourne autour d'une bergerie pleine sans pouvoir y pénétrer (4) ; et, comme c'est moins l'action extérieure que les sentiments profonds des personnages qui préoccupent Virgile, il le montre, devant l'obstacle imprévu, enflammé de colère, brûlé de fureur jusque dans les moelles — *Ignescunt irae, duris dolor ossibus ardet* 66 — ; ne trouvant d'accès nulle part (5), il tente d'incendier la flotte troyenne ; celle-ci étant amarrée derrière le camp, protégée par le rempart et par le Tibre, les commentateurs se sont demandé comment Turnus pouvait l'atteindre ; mais, si l'on se place à l'endroit où le rempart rejoint le fleuve, on aperçoit de flanc les navires. Turnus réclame du feu (6), saisit une torche (7) ; les préparatifs fiévreux de l'incendie (8), la flamme noirâtre et fumeuse de la résine, la cendre embrasée qui monte dans l'air sont peints avec l'abondance et la richesse de style que Virgile sait au besoin déployer.

Métamorphose des navires en Nymphes (77-122). — **3.** La flotte Troyenne est sauvée des menaces de Turnus par l'intervention de Cybèle. L'introduction de Cybèle est motivée par le fait que les Troyens sont des Phrygiens ; ils sont souvent ainsi appelés dans l'*Enéide ;* l'origine de leur race leur est amèrement reprochée au IXe livre, 598 sqq., et ils repoussent fièrement l'outrage en témoignant par des actes que leur race est énergique et vaillante, 634 sq. C'est donc surtout comme des Phrygiens et par suite protégés par leur déesse nationale qu'ils apparaissent dans ce livre. Mais l'importance attribuée à Cybèle a une autre cause. En 204 av. J.-C., conformément à un oracle Sibyllin qui préconisait ce moyen pour chasser d'Italie Annibal, les Romains obtinrent du roi Attale la cession de la pierre sacrée météorite de Pessinonte et l'installèrent sur le Palatin où en 191 fut consacrée l'*Aedes Matris Deum Magnae Idaeae* dont le culte fut reçu à Rome avec un grand enthousiasme ; c'était le rattachement solennel de la nation romaine à son origine légendaire. Le temple du Palatin ayant été détruit en 3 après J.-C. par un incendie fut rebâti par Auguste, qui paraît s'être intéressé particulièrement au culte de Cybèle, lien visible et vénérable entre Rome et la patrie Troyenne ; ce sont donc des considérations nationales qui ont suggéré

à Virgile le passage qui nous occupe [1]. Homère et Hésiode ne connaissent encore Rhéa que comme l'épouse de Kronos et la mère de Zeus et de ses frères. Il n'y a pas trace chez eux d'une mère commune des dieux. C'est dans les hymnes homériques qu'apparaît pour la première fois une mère des dieux sans nom qui est représentée comme la mère Idéenne. Puis entre la mère des dieux grecque et la mère des dieux asiatique, considérées pendant un certain temps comme distinctes, l'identification se fait ou plutôt la première est absorbée par la seconde. Le syncrétisme est complet chez Virgile ; Cybèle est la mère de Jupiter et elle est en même temps la déesse *Berecyntia* 82, du nom des Bérécyntes, ancienne peuplade phrygienne, la mère par excellence *Matrem* 108 ; elle est étroitement rattachée à l'Ida — *Phrygia... in Ida* 80 —, ce qui rappelle le titre officiel sous lequel elle était adorée chez les Romains, *Mater Deum Magna Idaea.*

A propos du miracle, qui a préservé les navires d'un incendie terrible — *tam saeua incendia* 77 —, Virgile invoque les Muses, pour donner à la chose plus de solennité et parce que, si la renommée s'en est conservée à travers les âges, le fait remonte à des temps reculés que seules les Muses ont connus et pour lesquels seules elles font autorité [2].

Donc à l'époque où Énée construisait sa flotte sur l'Ida [3], Cybèle a été trouver son fils Jupiter, maître de l'Olympe dompté ; elle lui a exposé qu'elle possédait au sommet de l'Ida, au milieu d'une forêt de pins qu'elle aimait, un bois sacré, lieu de dévotions, de sapins et d'érables [4] ; ces arbres elle les a sacrifiés à Énée [5] pour ses navires ; elle demande maintenant comme une faveur qu'un fils doit à sa mère, que ces navires nés des arbres de ses montagnes soient à l'abri des avaries et de la destruction. Mais Jupiter est, par sa nature et ses fonctions, le gardien de l'ordre établi des choses. Il proteste contre une requête qui ne va à rien moins qu'à bouleverser les lois supérieures de la destinée contre lesquelles les dieux mêmes ne peuvent rien, et qui tendrait à assurer une durée immortelle à des objets fabriqués par une main mortelle ; tout ce qu'il peut accorder, c'est de métamorphoser en Néréides [6] tous ceux des navires qui, après avoir échappé aux fureurs des flots, atteindront les ports Ausoniens et amèneront Énée aux champs de Laurente [7]. Il confirme sa promesse en prêtant le grand serment sur le Styx [8].

Au moment de l'attaque sacrilège de Turnus, voici ce qui se produit : on voit se lever du côté de l'Aurore — sans doute parce que Cybèle est une déesse orientale — et traverser le ciel un nuage colossal — *ingens... nimbus* 110 sq. — ; on aperçoit les chœurs de l'Ida, c'est-à-

dire le cortège tumultueux et bruyant des Corybantes ; on entend dans les airs une voix dont l'accent fait frissonner, qui décharge les Troyens du soin de défendre leurs navires et ordonne à ceux-ci de rompre leurs amarres et de s'en aller sous la forme de déesses de la mer ; ainsi l'ordonne la mère des dieux. Aussitôt les poupes se détachent du rivage, les éperons de l'avant plongent dans les flots à la façon des dauphins et l'on voit reparaître — *mirabile monstrum* 120, ajoute Virgile pour que nous ne manquions pas de nous étonner — autant de formes virginales à la surface de la mer (1).

Harangue de Turnus. Préparatifs pour passer la nuit (123-175). — **4.** Après un événement imprévu et considérable — celui-ci est particulièrement merveilleux —, la stupéfaction chez Virgile est de rigueur ; les Rutules sont donc stupéfaits ; Messapus lui-même est épouvanté et ses chevaux se cabrent ; le Tibre s'arrête en faisant entendre un son rauque et renverse son cours (2) ; mais Virgile ici n'insiste sur l'émotion générale que pour produire un beau contraste ; seul Turnus n'a pas perdu confiance (3). C'était l'usage des généraux romains de parler à leurs soldats dans les grandes circonstances ; la coutume romaine est ici prêtée à Turnus qui adresse aux siens une harangue à la fois logique et passionnée, deux qualités, qui chez Virgile vont ensemble ; pour ce qui est de la passion, il ne faut pas oublier que Turnus est dans un état d'âme violent. Suivant son habitude, Virgile indique brièvement le ton et le but de son discours : encourager les siens et les exciter — *Ultro animos tollit dictis atque increpat ultro* 127.

Ce discours renferme de beaux accents ; il est certain qu'il n'avait pas encore reçu sa forme définitive, lorsque la mort a arraché l'*Enéide* des mains de Virgile (4).

Turnus s'occupe d'abord du prodige dont l'impression vient d'être si forte. Chez les Romains, quand un prodige avait eu lieu, la première chose qui s'imposait était de déterminer à qui il s'adressait et quelle en était la signification ; c'est ce que fait très ingénieusement Turnus en le tournant dans un sens favorable ; ce ne sont pas les Rutules qu'il vise, ce sont les Troyens et il est pour eux un désastre, puisque Jupiter leur interdit ainsi toute retraite par mer (5) ; comme sur terre les Rutules leur sont très supérieurs en nombre, autant dire qu'il les leur livre sans défense ; malheureusement pour Turnus le sens du prodige est tout autre ; le prodige atteste l'inutilité des efforts humains contre un peuple prédestiné ; l'ennemi ne détruira pas plus l'armée troyenne qu'il n'a pu détruire les navires.

Il aborde alors la question capitale, qui est de savoir quel est en somme l'arrêt des destins. Pour lui les oracles dont se prévalent

à tort ou à raison les Phrygiens leur ont simplement promis qu'ils arriveraient en Italie ; ils sont donc accomplis (1) et n'ont rien de menaçant pour l'avenir : ce n'est là, malheureusement encore pour Turnus, qu'une interprétation personnelle, qui n'est pas d'accord avec la réalité ; le destin des Troyens comporte leur établissement définitif en Italie. Turnus lui aussi a ses destins qui sont d'anéantir (2) une race coupable de lui enlever son épouse ; c'est là une injure qui ne touche pas que les Atrides (3) ; malheureusement pour Turnus, ce qu'il prend pour ses destins ne sont que ses prétentions personnelles.

On dira qu'ils sont assez punis par la chûte de Troie ; cela serait admissible, s'ils n'étaient pas retombés dans la même faute.

Ils ont confiance dans les retranchements qu'ils ont élevés (4) ; mais n'ont-ils pas vu les murs de Troie bâtis par Neptune s'abîmer dans les flammes ?

Tout ceci est encourageant — *animum tollit dictis* 127 — ; maintenant il apostrophe ceux qui l'écoutent — *increpat* 127 .

Il leur demande qui est prêt à forcer avec lui l'enceinte et à tomber sur l'ennemi tremblant, et il a ici un superbe couplet de bravoure ; il n'a pas besoin d'armes forgées par Vulcain ni de mille navires ; il ne recourra pas à de lâches surprises dans l'ombre comme le Cheval de Bois et le rapt du Palladium ; c'est en plein jour qu'il incendiera leur camp (5) et ils verront qu'ils n'ont pas affaire à des Grecs, qu'Hector a réussi à tenir en échec pendant dix ans (6).

Mais l'heure est avancée ; il invite ses soldats à jouir joyeusement du succès acquis — sans doute la disparition de la flotte (7) —, à se reposer et à attendre le moment de l'action (8).

Suivent deux petits tableaux rapides contenant les préparatifs faits des deux côtés pour passer la nuit. Messapus reçoit l'ordre de surveiller les portes du camp et d'allumer des feux autour des murs. Quatorze chefs sont désignés chacun à la tête d'un détachement de cent hommes (9) pour établir le blocus. Les hommes prennent vivement leur poste, fixent les tours de garde, boivent et jouent couchés dans l'herbe (10) et se préparent à passer la nuit autour des feux, sans dormir.

Les Troyens, qui voient tout cela et qui ne sont pas rassurés, occupent les postes d'observation, inspectent les portes, assurent la jonction des ouvrages avancés au rempart (11) et apportent des traits, suivant les instructions de Mnestheus et de Séreste, à qui Énée a délégué le commandement en cas de danger, nouvelle preuve de sa prudence dont nous ne sommes informés qu'ici. Toute la légion (12)

veille au rempart ; les postes ont été tirés au sort et on monte la garde à tour de rôle.

Des deux côtés toutes les dispositions sont prises et on est sur le qui-vive.

Exploits et mort de Nisus et d'Euryale (176-449). — **5.** Le célèbre épisode de Nisus et d'Euryale est une imitation, plus exactement une transposition de la Dolonie du Xe chant de l'*Iliade* et la comparaison des deux morceaux illustre avec une clarté saisissante les procédés de l'art virgilien et ce qui le différencie de l'art homérique. Par un respect conventionnel pour le modèle ou par faiblesse inventive, peut-être pour les deux raisons, Virgile emprunte à Homère la matérialité des faits, des détails qui ne sont pas du reste toujours appliqués heureusement, et le cadre général. De lui-même il ajoute des éléments d'émotion, de pathétique, de tendresse et d'héroïsme juvénile qui transfigurent le tout, avec l'intention bien évidente de laisser Homère loin derrière lui.

Dans l'*Iliade*, il s'agit d'un hardi coup de main pour se saisir d'un ennemi isolé ou pour se renseigner d'une façon quelconque sur les projets de l'ennemi et sur l'état de son armée ; dans l'*Enéide*, de forcer un blocus étroit pour avertir le général absent de la situation des siens, ce qui est plus important et plus dangereux. Dans l'*Iliade*, après de durs combats et l'insuccès de l'ambassade à Achille, Agamemnon très inquiet de ce qui va se passer le lendemain, convoque pendant la nuit un conseil de guerre. Nestor demande s'il n'y aurait pas quelqu'un d'assez audacieux pour se glisser dans le camp des Troyens et surprendre leurs intentions. Diomède s'offre ; il se sent assez de courage pour tenter l'entreprise ; mais il voudrait avoir un compagnon ; quand on est deux on a plus de confiance et on a plus de ressources d'idées. Agamemnon lui laisse le choix ; il désigne Ulysse, qui accepte résolument. Diomède et Ulysse sont de braves gens, qui, dans l'intérêt de l'armée, se chargent sans sourciller d'une mission périlleuse et risquent leur vie ; s'ils s'associent, c'est parce qu'ils aiment à travailler ensemble et qu'ils se complètent, Ulysse étant le cerveau qui pense et Diomède le bras qui exécute. Dans l'*Enéide*, les Troyens tiennent également conseil et cherchent un messager pour informer Énée. Nisus s'offre comme Diomède, mais avec des sentiments différents. Personne ne songe à lui, parce que rien ne le désigne particulièrement, et s'il se présente, c'est parce qu'il est avide de se distinguer, qu'il est séduit par la beauté de la tâche et l'attrait du dévouement. Il incarne cet héroïsme juvénile, qui est une création de Virgile, qui est représenté par Pallas, par Lausus, héroïsme ardent, généreux, pas-

sionné pour la gloire et qui affronte le péril sans calcul, parce qu'il est honorable de tenter de grandes choses. Il ne songe pas à s'adjoindre un compagnon ; il dissuade Euryale de le suivre, parce qu'il craint pour lui et si Euryale le suit malgré tout, c'est qu'il se sent gagné par la contagion de l'héroïsme et qu'il ne veut pas abandonner son ami dans le danger. L'épisode de Nisus et d'Euryale n'est pas seulement la glorification de l'héroïsme, mais aussi de l'amitié ; Euryale trouve la mort pour avoir suivi son ami ; Nisus, hors de danger, revient sur ses pas pour le sauver et succombe. Diomède et Ulysse sont de vieux routiers qui savent leur métier ; ils sont dénués de scrupules, féroces ; ils ne font point de sentimentalité ; ils s'emparent de Dolon, qui s'approchait du camp des Achéens pour remplir une mission pareille à la leur, en tirent les renseignements dont ils ont besoin en lui promettant la vie sauve, et lorsque Dolon, après avoir donné assez lâchement toutes les informations demandées, réclame l'exécution de la promesse, Diomède lui fait observer que, si on lui laisse la vie, il pourra encore nuire, tandis qu'une fois mort, il ne fera plus de mal et, sur ce raisonnement simpliste, il le tue malgré ses supplications. Les deux compères le dépouillent ; puis ils continuent leur route et arrivent au campement des Thraces ; ils aperçoivent les chevaux de Rhésos, dont, profitant des indications de Dolon, ils veulent s'emparer ; ils se mettent méthodiquement à la besogne ; Diomède tue douze Thraces endormis et Rhésos treizième ; il ne tue pas pour tuer, mais parce qu'il faut arriver jusqu'aux chevaux et Ulysse tire les cadavres par les pieds, pour leur frayer un chemin et pour qu'ils n'aient pas peur ; tout cela est bien calculé et réussit. Nisus et Euryale font un grand massacre, parce qu'il s'agit d'ennemis qu'ils détestent et parce que c'est la guerre ; Euryale surtout, qui est presque un enfant, s'enivre de l'action et se charge des dépouilles magnifiques, qui le fascinent. Ulysse et Diomède savent s'arrêter à temps ; quand Ulysse a détaché les chevaux, il siffle pour avertir Diomède et celui-ci qui a bien envie de s'emparer par dessus le marché du char de Rhésos cède à l'avis d'Athéné qui l'avertit qu'il faut s'en retourner ; ils reviennent donc sains et saufs avec leur butin, Nisus et Euryale périssent et cela est particulièrement pathétique, parce qu'Euryale est victime de son imprudence, qu'il laisse derrière lui une vieille mère, dont le désespoir sera déchirant, parce que Nisus, tiré d'affaire, se sacrifie pour le sauver, tout au moins pour le venger, et tombe percé de coups sur son corps. La Dolonie est une expédition bien conduite, froidement, cruellement, à l'allemande ; l'héroïsme de Nisus et d'Euryale est français.

Après avoir dégagé la pensée maîtresse de Virgile, voyons maintenant l'exécution.

Nisus et Euryale sont de garde à la même porte du camp troyen ; ils ont déjà figuré dans la course du IIIe livre ; mais lorsque Virgile met en scène un personnage, il ne dit pas du premier coup tout ce que nous avons intérêt à savoir de lui pour toute l'étendue du poème ; les détails qui ne sont pas immédiatement nécessaires sont ajournés à plus tard ; ceux que nous lisons ici sont en rapport direct avec ce qui va suivre. Nisus acquiert un état civil ; il ne faut pas qu'il reste quelconque ; il est fils d'Hyrtacus et de la nymphe Ida (1) ; puisqu'il va accomplir des exploits guerriers, il n'est pas indifférent d'apprendre que c'est un vaillant — *acerrimus armis* 176 — et qu'il manie habilement le javelot et les flèches (2) ; c'est avec le javelot qu'il combattra au dernier moment. Il a été question au IIIe livre de leur affection réciproque (3) ; il était utile d'y insister ici, puisqu'elle sera la cause de leur mort ; la mention de la beauté et de la jeunesse d'Euryale est importante ; c'est ce qui le rend plus touchant.

Nisus se trouve dans un état d'âme qui produit et explique tout ce qui suit ; il est en proie à une exaltation morale — *ardorem* 184, *ardentem* 198 — ; l'inaction lui pèse (4) ; il voudrait se battre ou tenter quelque grande entreprise. En réfléchissant sur ce qu'il éprouve, il se demande si c'est là l'effet d'une inspiration d'en haut ou si les hommes rapportent aux dieux ce qu'ils conçoivent dans l'ardeur de leurs désirs ; cette observation de soi-même, cette question philosophique qu'il se pose (5) sont étrangères à la simplicité d'âme des héros homériques ; ceux-ci attribuent généralement aux dieux leurs inspirations soudaines ; d'autres fois ils se rendent compte que c'est par eux-mêmes qu'ils pensent ou bien ils hésitent (6) ; mais ils ne subtilisent pas ainsi sur leurs sentiments ; Virgile prête à ses personnages une psychologie plus compliquée et plus moderne. Comme, chez lui, la passion est toujours lucide, Nisus expose très nettement à Euryale son projet (7) : profiter de l'incurie des Rutules qui se gardent mal (8), répondre aux désirs du peuple et du sénat — *populusque patresque* 192, expression qui encore ici romanise les Troyens (9) — qui voudraient envoyer un messager pour rappeler Énée ; si on veut promettre à son ami ce qu'il réclame pour prix de sa peine (10), il espère trouver au pied d'un monticule qu'il montre dans le lointain (11) un chemin qui le conduira à Pallantée (12).

A cette communication imprévue, Euryale est stupéfait — *obstipuit* 197 —, c'est un enfant — *puer* 181 — ; il n'aurait pas pensé à cela ; il proteste contre la prétention de Nisus d'aller seul ; les prin-

cipes de vaillance qui lui ont été inculqués dès son enfance par son père Opheltès [1] pendant les épreuves de la guerre de Troie [2], le courage avec lequel il a suivi Énée lui donnent le droit de s'associer au danger ; il déclare qu'il a dans la poitrine une âme qui dédaigne la vie et qui ne croirait pas acheter trop cher en la perdant l'honneur auquel aspire son ami. Il suffit d'une étincelle pour allumer l'héroïsme dans un grand cœur. Cette spontanéité d'enthousiasme, cette communion des deux amis dans le même élan ont quelque chose de superbe. La réponse de Nisus est du sentiment le plus délicat : il n'a jamais douté de son ami ; mais l'âge tendre de celui-ci lui donne plus de droits à l'existence et il voudrait, s'il lui arrivait personnellement malheur, qu'il lui survive pour arracher à l'ennemi ou racheter son corps ou tout au moins lui élever un tombeau : cette sensation du malheur possible, au moment même de la résolution virile, la rend plus méritoire et le souci de l'au-delà est d'une mélancolie profonde. Et puis il ne voudrait pas causer une si grande douleur à la mère d'Euryale qui seule des femmes troyennes n'est pas restée en Sicile [3] ; ceci est d'un très beau sentiment, très virgilien et c'est en même temps l'argument le plus fort qui puisse retenir Euryale ; mais Euryale ne veut rien entendre [4] ; Nisus raisonne, lui ne raisonne pas ; il est instinctif et possédé de l'amour de la gloire [5]. Il se fait remplacer à son poste ; les deux amis sont des soldats disciplinés, qui ont le sentiment du devoir militaire ; puis ils vont chercher le roi — *regemque requirunt* 223 —, c'est-à-dire Iule.

Reprenant le motif déjà utilisé du repos des animaux pendant la nuit [6] opposé à la persistance de l'activité humaine, Virgile montre les principaux chefs tenant conseil [7] tout armés [8] au centre du camp [9] sur la nécessité d'envoyer un messager prévenir Énée. Nisus et Euryale demandent audience dans les formes cérémonieuses coutumières à Virgile et qui sont ici justifiées, puisqu'ils ne sont pas, comme Diomède et Ulysse, des ἄριστοι, mais des soldats obscurs ; contrairement à Homère, dans cet épisode, Virgile a démocratisé le courage [10]. Ils sont reçus par Iule, auquel dans ce passage Virgile a tenu à donner un rôle de premier plan, quoiqu'il soit encore en lisière et dont il fait une sorte d'Énée en herbe avec plus de chaleur et d'en-dehors ; il s'est acquitté consciencieusement de l'hommage obligatoire à la *gens Julia*. Nisus fait un discours ; en son nom et au nom de son camarade il expose le plan conçu avec modestie et en s'excusant sur leur jeune âge — convenance toute virgilienne — : tirer parti de la négligence des Rutules endormis après boire ; à l'endroit où se bifurque la route partant de la porte la plus voisine de la

mer — sans doute celle où ils étaient de garde [1] —, les feux sont éteints ; si on leur permet de saisir l'occasion — *si fortuna permittitis uti* 240 —, expression respectueuse et soumise, pour aller chercher Énée à Pallantée, ils seront bientôt [2] de retour, chargés de butin et après avoir fait un carnage gigantesque — *ingenti caede peracta* 242 — ; ils ont exploré en chassant tout le cours du Tibre et ont reconnu les abords de la ville [3].

Ceci est simple et précis, comme le sont toujours chez Virgile les discours d'affaires. La scène qui suit paraît longue ; c'est une scène d'émotion débordante, mais qui déborde parce que Virgile en a trop mis. Qu'il nous fasse admirer le courage de ses héros, cela est naturel ; mais qu'il prolonge les marques d'admiration, qu'il accumule le pathétique, l'attendrissement, les larmes, cela est trop. Il aime les effusions, mais, en les rendant interminables, il manque de goût. Le vieil Alétès [4] commence par s'écrier que les dieux nationaux [5] ne veulent sûrement pas l'anéantissement des Troyens, puisqu'ils ont produit de pareils héros. Ceci est beau et fier. Puis il leur prend à tous deux les mains et les épaules, geste théâtral, qui s'explique par la vivacité de la mimique italienne, et il fond en larmes [6]. Il n'entrevoit pas de récompense qui puisse égaler leur mérite [7] ; la plus belle leur sera donnée par les dieux et par leur conscience, idée élevée et philosophique [8], qui nous éloigne beaucoup d'Homère, les autres prochainement par le pieux Énée — *pius Aeneas* 255 — et par Ascagne. Ascagne répond immédiatement à l'invite par un couplet d'une émotion prolixe [9] : il se remet tout entier entre leurs mains, leur demande de lui rendre son père ; puis il énumère les récompenses auxquelles il vient d'être fait allusion ; la liste n'est pas courte : des coupes d'argent ciselées, prises par son père à Arisba [10], deux trépieds, deux grands talents d'or ; un cratère antique, cadeau de Didon [11]. Si on s'empare de l'Italie et qu'on partage le butin au sort, il réservera par privilège à Nisus le cheval de Turnus et son armure complète, à quoi Énée ajoutera douze captives choisies avec le plus grand soin, autant de captifs avec leurs armes et toutes les propriétés personnelles du roi Latinus. Quant à Euryale dont l'âge se rapproche du sien et qu'il appelle *venerande puer* 276, il en fera son compagnon intime dans la paix et dans la guerre et se confiera à lui absolument en actes et en paroles. Trop est trop. Dans l'*Iliade*, pour exciter quelqu'un des Achéens à tenter l'aventure, Nestor promet, indépendamment de la gloire, au nom de chacun des ἄριστοι, une brebis noire et son agneau, ce qui est une belle récompense — δόσις ἐσθλή X 213. Ce n'est pas là ce qui paraît déterminer Diomède et Ulysse, lesquels du reste

se paient eux-mêmes autrement qu'en moutons, en s'attribuant, le premier les chevaux de Rhésos, le second les dépouilles sanglantes de Dolon. Virgile a voulu enchérir sur l'*Iliade* et s'est inspiré des cadeaux offerts par Agamemnon à Achille lors de l'ambassade [1], en imaginant le déluge de récompenses promises par Ascagne avec une prodigalité que rien n'arrête ; il ne s'est pas aperçu qu'il faisait fausse route ; ses héros sont si épris de pur héroïsme que tout cet étalage ne saurait faire impression sur eux ; l'offre elle-même est de nature à rabaisser et à ternir la spontanéité de leur dévouement. Euryale remet du reste avec beaucoup de tact les choses au point en répondant que ce qui est plus important pour lui que tout cela, c'est le sort de sa vieille mère qu'il quitte sans lui avoir dit adieu, parce qu'il ne pourrait supporter ses larmes. Il supplie Iule de la consoler et de la secourir dans sa détresse ; cela lui donnera plus de hardiesse à affronter le danger. La demande est touchante ; il est naturel que les Dardanides pleurent, que le bel Iule [2], ému par cette manifestation de piété filiale [3], pleure ; pourtant cela fait beaucoup de larmes. Iule toujours généreux s'engage [4] sous la foi du serment à considérer la mère d'Euryale comme sa propre mère et à lui conserver, ainsi qu'à sa famille les récompenses promises.

Cette scène d'un pathétique outré terminée, nous revenons à l'imitation homérique. Dans l'*Iliade*, au moment du départ, on équipe les deux intéressés d'une façon appropriée à l'expédition qu'ils entreprennent. Quand Diomède quitte son baraquement, Homère dit simplement qu'il prend sa lance ; Thrasymédès lui donne son épée, un bouclier et un casque sans cimier, parce que, dans l'aventure qu'il va courir, il ne faut rien de voyant. Quant à Ulysse, il a pris simplement son bouclier ; on comprend que Mérionès lui donne un arc, des flèches, une épée et qu'il y ajoute un casque de peau, qui n'attire pas le regard comme un casque de métal. Dans l'*Énéide*, Nisus et Euryale, qui viennent de quitter leur poste de garde sont évidemment armés. Iule, en donnant à Euryale son épée dorée qui est une œuvre d'art avec son fourreau d'ivoire, lui fait sûrement un beau cadeau ; mais c'est là une pièce de musée plutôt qu'une arme d'utilité pratique [5]. On ne nous dit pas pourquoi Mnestheus donne à Nisus une peau de lion [6] ni pourquoi Alétès change avec lui de casque. Virgile a pris à l'*Iliade* une forme ; mais il l'a vidée de son contenu.

Puis nous retombons dans les démonstrations admiratives et honorifiques. Les chefs principaux, jeunes et vieux, accompagnent jusqu'aux portes, en faisant des vœux, les deux héros en armes [7].

Quant à Iule, qui malgré sa jeunesse est une sorte d'enfant prodige qui devance les années par sa maturité, il donne une foule de commissions pour son père : autant en emporte le vent (1).

Une fois dehors et le fossé franchi, Nisus et Euryale gagnent le camp des Rutules qui leur sera funeste — *castra inimica* 315, dit Virgile qui aime à faire planer d'avance sur les événements, pour les assombrir, le dénouement fatal — ; mais auparavant ils y feront bien du mal. Ils le trouvent dans un indescriptible désordre (2) : corps gisant çà et là pris de sommeil et de vin, chars le timon en l'air avec des gens endormis parmi les roues et les rênes, des armes, du vin. Virgile a insisté dans tout le passage sur les effets du vin (3) ; pour que l'action de ses deux héros soit vraisemblable, il faut que nous nous représentions les Rutules absolument ivres-morts. Nisus, qui est le chef de l'expédition, en règle la marche (4) : il frayera le passage l'épée à la main (5) ; Euryale le suivra en veillant à ce qu'une attaque ne se produise point par derrière ; il s'attribue donc le rôle de massacreur, qui est celui de Diomède dans la Dolonie et réserve jusqu'à un certain point à Euryale celui d'Ulysse. Il semble, puisque la mission des deux Troyens est uniquement de rejoindre Énée, que les Rutules ne se gardent point et sont ivres, qu'ils devraient profiter de l'occasion pour tâcher de se glisser inaperçus. Virgile a pensé sans doute que la chose ne serait ni assez héroïque, ni assez homérique. Il justifie le massacre par deux raisons : la nécessité de se frayer un chemin, le désir de tuer (6). C'est la seconde seule qui est valable ; le massacre a du reste été annoncé d'avance (7). Nisus se met à l'œuvre ; c'est une courte aristie homérique, comme nous en verrons désormais un certain nombre et où Virgile soutient l'intérêt par la description des blessures, par la personnalité des victimes, par des détails qui rompent la monotonie. La première victime est l'orgueilleux Rhamnès, qui ronflait à pleins poumons sur des tapis entassés (8), roi et augure favori de Turnus, mais que son art n'a point préservé de la mort, réflexion mélancolique empruntée à Homère (9). Il s'en prend ensuite à trois serviteurs couchés pêle-mêle avec leurs armes, à l'écuyer-aurige (10) de Remus dormant près de ses chevaux et à qui il tranche la tête, puis au maître lui-même qu'il décapite également ; le sang coule à flots. Il tue encore Lamyrus, Lamus, qui ne sont que des noms quelconques, puis un beau jeune homme (11) Serranus, qui avait joué une partie de la nuit, qui malheureusement pour lui n'avait pas joué jusqu'au jour et qui s'était enivré. Le morceau se termine par la comparaison avec le lion dans la bergerie, appliquée dans l'*Iliade* à Diomède (12) ; par l'emprunt, Virgile souligne l'analogie du rôle de Nisus avec celui de Diomède.

Il est probable qu'il a songé au contraste avec la comparaison du loup rôdant autour de la bergerie sans pouvoir y pénétrer, comparaison qui lui a servi à définir les vains efforts de Turnus (1).

Euryale, qui n'était chargé que de veiller à la sécurité de la marche est emporté lui aussi par la fureur guerrière (2) ; il ne veut pas demeurer en reste — *Nec minor Euryali caedes* 342 —, Virgile a trouvé plus honorable pour lui de l'associer au massacre ; il tue donc Fadus, Herbesus, Rhoetus, Abaris ; Rhoetus dans des circonstances assez particulières ; il était éveillé et se cachait derrière un grand cratère — on ne voit pas pourquoi il ne donne pas l'alarme — ; au moment où il se dressait, sans doute pour se défendre, Euryale lui plonge dans la poitrine son épée tout entière (3) ; il tombe en vomissant du sang et du vin. Déjà Euryale arrivait aux compagnons de Messapus et voyait les derniers feux en train de s'éteindre (4) et les chevaux paissant à la corde, quand Nisus s'apercevant qu'il se laisse emporter par son ardeur l'arrête (5). On abandonne un butin magnifique (6) ; Virgile dès le début s'est plu à mentionner l'opulence de l'armée de Turnus. Euryale ne peut s'empêcher de prendre le collier de Rhamnés et son baudrier orné de bosses dorées (7) ainsi que le casque de Messapus, dont le panache est magnifique. Les deux compagnons sortent du camp Rutule ; ils sont en sûreté.

A ce moment arrivaient de Laurente au camp (8) sous les ordres de Volcens, trois cents cavaliers armés du bouclier long et chargés d'apporter à Turnus la réponse à ses instructions, tandis que le reste de la légion en ordre de bataille était encore attardée dans la plaine (9). La légion primitive de Romulus se composait de 3.000 fantassins et de 300 cavaliers ; Volcens est le *magister equitum* — *Volcente magistro* 370 — ; ce sont les institutions militaires romaines que Virgile attribue aux Latins de la préhistoire. Nisus et Euryale sont aperçus s'esquivant par un chemin à gauche et Euryale est trahi par son casque qui luit dans la clarté obscure de la nuit. Volcens leur crie halte-là et les interpelle (10) ; comme ils s'enfoncent dans les bois sans répondre, il fait occuper les issues par ses cavaliers. La forêt est broussailleuse, formée d'yeuses sombres ; dans les chemins forestiers qu'elles cachent, le milieu seul est frayé et le sentier seul, quand il existe, est apparent (11). Sous les ramures obscures, Euryale effrayé, embarrassé par son butin, se perd. Nisus échappe ; déjà il était arrivé aux bois qui s'appelèrent depuis *Albani luci* et où le roi Latinus avait alors ses troupeaux. Naturellement Nisus n'est pas dans le voisinage de l'emplacement futur d'Albe ; Virgile suppose qu'à cette époque la forêt descendait de la montagne et allait jusqu'au bord du Tibre. Là, Nisus s'aperçoit

qu'il n'est pas suivi ; il revient sur ses pas dont il recherche la trace [1] ; il erre dans les fourrés silencieux. Puis [2] — le moment est dramatique — il entend des chevaux, du bruit, une poursuite, bientôt après une clameur et il aperçoit Euryale saisi violemment par les Rutules et faisant de vains efforts pour se dégager [3]. Il hésite sur ce qu'il va faire [4]. Rapidement il brandit un javelot en invoquant Diane sous sa forme lunaire [5], Diane à qui son père et lui, grands chasseurs, ont fait tant d'offrandes ; lancé avec force le javelot traverse l'air, frappe Sulmo dans le dos et se brise, mais traverse l'estomac, le bois fendu rendant la blessure plus mauvaise ; Sulmo tombe en vomissant le sang et en haletant. On regarde de tous côtés [6]. Un second javelot siffle, traverse les deux tempes de Tagus et pénètre dans son cerveau [7].

Volcens est furieux [8], mais ne peut découvrir à qui il a affaire. Il s'élance l'épée haute sur Euryale pour lui faire payer la mort de ses deux compagnons [9]. Épouvanté, hors de lui [10] Nisus se précipite de sa cachette en criant qu'il est seul coupable, qu'Euryale est innocent ; mais déjà l'épée de Volcens vigoureusement maniée a percé les côtes et brise la blanche poitrine d'Euryale, qui tombe ensanglanté en inclinant sa tête sur son épaule, comme une fleur coupée par la charrue ou des pavots alourdis par la pluie [11]. Alors Nisus se jette au milieu des ennemis, cherchant Volcens et rien que Volcens ; en vain les camarades de celui-ci l'attaquent de tous côtés ; il les tient en respect en faisant le moulinet avec son épée jusqu'à ce qu'il la plonge dans la bouche du Rutule qui crie [12] ; il le tue et tombe percé de coups sur le corps de son ami ; c'est là qu'il trouve le calme de la mort. Tout ce récit est d'une animation et d'un pathétique extraordinaires.

Virgile aime à intervenir dans son poème pour exprimer une pensée, un sentiment personnel. Il termine ce morceau dans lequel il a mis tout son art et beaucoup de lui-même, par l'apostrophe célèbre *Fortunati ambo !* En promettant à ses deux héros qu'ils resteraient dans la mémoire des hommes tant que la race d'Énée habiterait au pied de la roche immobile du Capitole et que les Romains posséderaient l'empire [13], il n'a pas dit assez, puisque les Romains ne sont plus les maîtres du monde et qu'on parle encore de Nisus et d'Euryale, ce qui n'est que justice. Mais ce qu'il faut remarquer surtout c'est le mot *Fortunati*, par lequel Virgile exprime son appréciation, non pas comme auteur mais comme homme ; Nisus et Euryale meurent d'une mort cruelle et pourtant il proclame qu'ils sont heureux, non pas seulement parce qu'ils ont eu une belle mort, mais parce qu'ils se

sont sacrifiés à l'amitié : Euryale a voulu partager les dangers de Nisus et Nisus n'a pas voulu lui survivre.

Deuil des Rutules. Désespoir de la mère d'Euryale (450-502). — **6.** Après le carnage, l'effet produit sur les âmes par le carnage, cela est fondamental dans l'art de Virgile. Les Rutules [1] vainqueurs et ayant ramassé les dépouilles, rapportent en pleurant — *flentes* 451 — le corps de Volcens ; le deuil est égal dans le camp où l'on a constaté la mort des chefs Rhamnès, Serranus, Numa [2] ; une foule immense — *ingens concursus* 454 — accourt sur le lieu du massacre inondé de sang et décrit avec des réminiscences de la Dolonie [3] ; on reconnaît les dépouilles, en particulier le casque de Messapus — *galeamque nitentem* 457 — ; c'est son éclat qui a causé la mort d'Euryale.

L'aurore se lève ; l'action se passant en ce moment sur deux théâtres à la fois, c'est cette même aurore que nous verrons se lever plus loin, X 256 sq. sur la mer où se trouve Énée revenant vers son camp ; cette nouvelle journée est très remplie ; tout au matin, c'est l'assaut du camp troyen par Turnus et l'assemblée des dieux dans l'Olympe ; puis Énée apparaît et livre la grande bataille, qui lui permet de prendre pied victorieusement dans le Latium et qui se termine avec la journée et la fin du Xe livre. Aussitôt le soleil levé, Turnus appelle les soldats aux armes [4] ; ses lieutenants rassemblent leurs troupes et les enflamment [5]. On plante sur des piques les têtes de Nisus et d'Euryale et on les promène en poussant de grands cris [6]. Ce spectacle lamentable consterne les durs compagnons d'Énée, qui garnissent le rempart de gauche du camp, dont le flanc droit s'appuie au Tibre [7].

Cependant la Renommée apporte rapidement [8] la fatale nouvelle à la mère d'Euryale ; c'est chez celle-ci une explosion de douleur. Le motif est trop émouvant, pour que Virgile ne se soit pas réservé de le répéter. Ici nous avons le désespoir d'une mère en face de la tête sanglante de son fils unique ; plus loin nous aurons le désespoir d'un père sur le cadavre de son unique enfant. La douleur de la mère est aussi violente au physique qu'au moral ; son corps se glace [9], elle laisse échapper sa navette et la toile qu'elle tissait ; poussant des cris aigus, s'arrachant les cheveux, hors d'elle-même, elle court au rempart, sans se soucier des hommes qui l'entourent et du danger, elle remplit l'air de ses lamentations [10] ; *questibus* 480, *fletu* 498, tels sont les mots dont Virgile caractérise son monologue ; ce sont en effet des plaintes et des larmes, mais ce sont aussi des idées ; tout ce qui rend son malheur cruel se présente en foule à son esprit et s'exprime par des interrogations et des exclamations haletantes. C'est d'abord l'horreur du

spectacle qui la secoue, *Hunc ego te, Euryale, aspicio ?* et en même temps toutes les circonstances se présentent ensemble qui rendent sa douleur plus amère ; ce fils, la consolation de sa vieillesse (1), s'est jeté dans les périls en la laissant seule, sans même qu'elle ait pu lui adresser la parole ; il est maintenant sur une terre étrangère la proie des chiens et des oiseaux ; elle n'a pas mené son deuil, fermé ses yeux, lavé ses blessures (2), elle ne l'a pas revêtu de l'étoffe que nuit et jour elle tissait pour lui ; elle ne sait où le chercher et le prendre. Tel est le faisceau des douleurs qui la transpercent. Elle revient alors à l'horreur du spectacle : voilà tout ce qui reste de lui, de lui qu'elle a suivi sur terre et sur mer. Comme une perte chère a rapport à nous, que nous nous demandons ce que nous allons devenir, elle se dit qu'elle ne peut pas survivre à son fils et demande aux Rutules de commencer par elle le carnage ou à Jupiter de la foudroyer (3).

Servius a vu dans ce monologue un chef-d'œuvre de rhétorique où sont utilisées toutes les sources du pathétique énumérées par Cicéron (4). Il est certain qu'il contient beaucoup d'art ; ce ne sont pas les cris de douleur désordonnés et sauvages qui jaillissent spontanément du cœur ; la nature est pourtant associée à l'art et c'est de cette union que résulte la forme classique de l'expression d'une grande douleur humaine.

Cette douleur bouleverse les Troyens qui, en qualité de personnages virgiliens sont sensibles à tout ce qui touche l'homme ; tous sont consternés et gémissent ; leur force combative s'engourdit. Sur les ordres d'Ilioneus et d'Iule, qui pleure abondamment, on rapporte la malheureuse sous son toit.

Assaut du camp. Ecroulement d'une tour. Combat (503-589). — **7.** A ces éclats de désespoir qui abattent les courages succède l'ardeur des combats ; la sonnerie effrayante de la trompette se fait entendre (5) ; elle est suivie d'une clameur, que le ciel répercute comme un mugissement (6). L'image de la guerre telle que la présente Virgile est, selon son habitude, une combinaison de plusieurs éléments : il y a d'abord les combats singuliers, qui sont le fond même de l'*Iliade*, mais qui n'étaient pas un pur anachronisme, la valeur personnelle des chefs sur le champ de bataille étant encore dans les armées de la république romaine un facteur important. Ces combats singuliers, il essaie de les rendre intéressants et de les diversifier en faisant ressortir le caractère des individus aux prises ; le prototype est Homère, mais l'individualité des intéressés est accentuée plus nettement. En outre, la guerre est pour Virgile un ensemble d'opérations se développant suivant un plan, telle que la concevaient les généraux romains ; c'est

une très courte campagne, mais c'est une véritable campagne qui permet à Énée de réduire ses ennemis et qui le mène à la paix victorieuse ; la mort de Turnus en est le couronnement à la façon homérique ; mais ce n'est pas seulement par cet exploit particulier, c'est par ses succès stratégiques qu'Énée fait pencher la fortune en sa faveur ; Turnus pourrait survivre, le résultat final ne serait pas changé. Dans cette conception plus moderne de la guerre, Virgile a eu sûrement sous les yeux le spectacle des légions romaines, telles que les avait fait manœuvrer Ennius ; Homère et Ennius sont ses deux modèles dans la partie guerrière de l'*Enéide.*

La première opération à laquelle il nous fait assister est l'assaut d'un camp ; il en a sans doute pris l'idée dans l'attaque du camp des Athéniens par Hector dans l'*Iliade* et il a attesté sa dépendance par quelques emprunts de détail ; mais il la conduit suivant les règles et par les moyens de la poliorcétique romaine. Le premier développement décrit une offensive et une défensive qui sont rationnellement menées et exposées très clairement. Une attaque principale vivement exécutée — *Adcelerant* 505 — est dirigée sur un point, celui sans doute que l'assaillant a jugé le plus faible, par une colonne de Volsques, qui, en formant la tortue, c'est-à-dire en se protégeant avec leurs boucliers levés et joints au-dessus de leur tête, essaient de combler le fossé et d'arracher la palissade ; mais pour qu'une attaque principale réussisse, il faut, par des attaques secondaires, empêcher l'ennemi de se concentrer au point vulnérable ; d'autres assaillants s'en prennent aux parties du rempart où les défenseurs paraissent clairsemés (1) et tentent l'escalade au moyen d'échelles. Cette double offensive se heurte à une défense énergique : contre le second groupe les Troyens lancent une grêle de traits et avec des crocs repoussent les échelles de la muraille ; sur la tortue ils font pleuvoir des quartiers de roche (2) ; un bloc énorme réussit à écraser les Rutules là où ils étaient le plus nombreux ; le motif de la tortue a déjà été employé, avec le même résultat, au IIe livre, à l'attaque du palais de Priam, Virgile invente peu. La double attaque ayant échoué, les Rutules changent de tactique (3) et s'efforcent de chasser du rempart les défenseurs à coups de traits (4). Tout ceci demeure anonyme. Sur une autre partie du champ d'action, Virgile fait apparaître Mézence brandissant une torche fumeuse pour allumer l'incendie et Messapus qui force la palissade et réclame des échelles pour franchir le mur.

Après ses deux lieutenants principaux, Virgile met en scène Turnus qui naturellement fera plus et mieux qu'eux ; le rempart est toujours intact ; Turnus va au moins faire tomber une des défenses avancées.

Une invocation à Calliope et aux Muses introduit l'action meurtrière de Turnus (1) et annonce l'importance des événements qui vont se passer (2). Les tours jouaient chez les Romains un rôle important dans la défense et dans l'attaque des villes (3) : les Troyens avaient donc dressé au bon endroit — *Opportuna loco* 531 — une tour gigantesque reliée au rempart par des passerelles très élevées au-dessus du niveau du sol, que les Italiens mettaient toute leur énergie à emporter (4) et où les Troyens se défendaient en nombre — *densi* 534 —, en laissant tomber des blocs de pierre (5) et en lançant des traits par les meurtrières. Turnus, à la tête des assaillants — *princeps* 535 —, envoie un brandon enflammé qui, avivé par le vent, met le feu aux planches et se fixe aux montants ; l'incendie joue un grand rôle chez Virgile dans l'attaque des places ; les Troyens pour échapper aux flammes se portent tous du même côté et la tour s'écroule avec un bruit de tonnerre, qui fait retentir le ciel (6) ; ils sont écrasés sous le poids énorme des matériaux et transpercés réciproquement par leurs propres traits ; c'est un désastre. Après la vue d'ensemble de l'opération vivement menée et réussie, nous passons à de pittoresques aventures de détail. Il y a à peine deux survivants, Hélénor et Lycus. Hélénor est le fils d'un roi Lydien et d'une esclave qui, malgré les défenses, l'avait envoyé se battre à Troie (7). C'est un tout jeune homme, inconnu, armé à la légère d'une épée et d'un petit bouclier blanc. Se voyant au milieu de milliers d'ennemis, cerné par les Latins (8), il fait tête, comme une bête traquée et se jette au plus épais de la mêlée pour y mourir (9). Lycus qui a de bonnes jambes échappe, arrive au rempart, tâche d'en saisir le faîte et (10) d'atteindre les mains qu'on lui tend ; mais Turnus le poursuit (11), l'apostrophe, le saisit par les pieds et le fait tomber avec une partie du mur : tel un aigle enlève un lièvre ou un cygne (12), tel un loup emporte un agneau (13). Une clameur retentit ; l'assaut redouble, on comble les fossés, on jette au plus haut des défenses des torches enflammées (14).

C'est alors un corps à corps furieux ; Ilioneus, Troyen, écrase sous un bloc colossal (15) Lucetius, Italien, qui s'approchait d'une porte pour y mettre le feu ; Liger et Asilas, Italiens, tuent Émathion et Corynaeus (16), Troyens ; Caeneus, Troyen, tue Ortygius, Italien et succombe sous les coups de Turnus, qui abat six Troyens, Itys, Clonius, Dioxippus, Promolus, Sagaris et Idas ; Capys, Troyen, tue Privernus, Italien ; Mézence tue Arcens, Sicilien de l'armée troyenne (17). La loi du morceau est une sorte de balancement qui distribue la mort alternativement à l'un et à l'autre parti ; l'alternance n'est pourtant pas absolument symétrique puisqu'il périt seulement trois Italiens —

ceux-ci ont donc l'avantage — et dix Troyens, dont sept sous les coups de Turnus — à tout seigneur tout honneur — et un sous les coups de Mézence, que nous voyons apparaître ici pour la seconde fois, qui est le guerrier le plus redoutable après Turnus, et qui au Xe livre soutiendra en grande partie le poids de la bataille. Deux seulement de ces combats singuliers sont décrits en détail : légèrement atteint par la lance de Thémilla, Privernus porte la main à sa blessure ; une flèche (1) lui cloue la main au flanc gauche et lui traverse le poumon. Arcens, brillamment armé, ayant une chlamyde brodée teinte de pourpre Ibérienne (2), naturellement beau, élevé près du fleuve Simaethus, dans un bois de Cybèle où est l'autel des Paliques (3), envoyé à la guerre par son père, est tué d'une balle de fronde qui lui fracasse les tempes (4).

Haut fait d'Ascagne (590-671). — **8.** Dans l'épisode de Nisus et d'Euryale, Virgile a mis en lumière la sensibilité ardente et la générosité d'Iule ; il lui fait maintenant manifester sa jeune vaillance (5). Iule n'a jusqu'ici exercé son adresse à manier l'arc et les flèches qu'à la chasse, contre les bêtes sauvages ; il s'attaque maintenant à un guerrier redoutable et il en a raison. Il est probable qu'en lui attribuant des qualités si pleines de promesses il songeait à Marcellus ; en tout cas il a donné à la *gens Iulia* un ancêtre digne d'elle. Mais, en accomplissant un haut fait glorieux, Iule ne fait pas seulement éclater sa valeur, il défend l'honneur de sa nation, dont il est le champion ; en abordant la seconde partie de l'*Enéide*, Virgile se trouvait en présence d'un problème très délicat : il fallait que les Troyens s'établissent en Italie par la victoire, pour que les Romains, au lieu d'avoir une origine obscure, se rattachassent à un peuple illustre et pûssent être fiers de leurs aïeux ; mais Virgile savait bien que les Italiens étaient l'élément solide de la puissance romaine ; il était un fils de cette Italie historique qu'il aimait passionnément et qu'il n'entendait pas sacrifier aux Troyens légendaires ; il s'est donc imposé le devoir de tenir jusqu'à un certain point la balance égale entre les deux races ; ici, il les a affrontées délibérément et c'est au représentant de la race troyenne qu'il a donné l'avantage, ce qui est comme l'indication anticipée du triomphe final d'Énée. Mais, dans le passage qui nous occupe, ce n'est pas tout ; Virgile y a inséré, en la mettant dans la bouche de l'Italien, une comparaison saisissante des deux peuples et il a défini cette comparaison en disant qu'elle contenait des choses dignes d'être rapportées et d'autres révoltantes — *digna atque indigna relatu* 595. Or, ce qui soulève ses protestations, ce sont les injures adressées aux Troyens, l'accusation de pusillanimité, le reproche de mœurs efféminées traduites par leur costume même ; ces injures, Iule

se charge de fermer la bouche qui les a proférées et il n'en reste rien : l'outrage de pusillanimité est suffisamment réfuté par le sort réservé à l'insulteur ; quant au costume asiatique, Junon obtient à la fin de l'*Enéide* qu'il ne sera pas imposé aux Italiens ; par suite il disparaîtra. Mais la flèche d'Iule ne supprime pas l'éloge superbe de l'énergie italienne, éloge dans lequel Virgile a mis toute son âme ; l'adversaire d'Iule succombe ; ses paroles subsistent en tant qu'elles glorifient sa race ; c'est là, Virgile nous en avertit, ce qui doit être proclamé et survivre.

Au premier rang des Rutules s'agitait, en se donnant une importance énorme ([1]), un certain Numanus, surnommé Remulus, qui avait épousé la sœur cadette de Turnus et qui s'enorgueillissait de cette alliance avec la famille royale. Selon l'usage homérique, il invectivait l'ennemi avant le combattre ; ses invectives étaient de sinistres bravades — *talia iactantem dictis ac dira canentem* 621 — ; à ces Phrygiens dont la ville a été deux fois prise d'assaut il reproche la lâcheté qui leur fait de nouveau chercher un refuge derrière un rempart ([2]) ; il s'indigne qu'ils prétendent, par les armes, à la main d'une de ses compatriotes, se demande si c'est un dieu ([3]) ou leur folie qui les a amenés en Italie et les avertit qu'ils n'auront pas affaire aux Atrides ni à l'habile parleur ([4]) qu'est Ulysse. Ce ne sont là que des injures courantes ; l'éloge qu'il entonne ensuite de l'Italie, le portrait qu'il fait des Italiens depuis leur naissance jusqu'à leur mort est d'un accent farouche et d'une envolée magnifique : les Italiens sont d'une race originairement dure ; on trempe les nouveaux-nés dans l'eau glacée des fleuves ; adolescents, ils chassent ; leur jeu c'est de manier les chevaux et de tirer de l'arc ; dans la force de la jeunesse, accoutumés au travail et aux privations, ils labourent la terre ou attaquent impétueusement les villes ; ils ne déposent jamais le fer et pressent les bœufs avec l'autre bout de la lance ; vieillards, ils conservent toute leur vigueur et portent le casque sur leurs cheveux blanchis ; ils ne se lassent jamais d'enlever du butin et de vivre de rapt. A l'énergie sauvage de ses compatriotes Numanus, avec une ironie sanglante, oppose la mollesse des Phrygiens vêtus d'habits brodés couleur de safran et de pourpre, qui se complaisent dans tous les genres de paresse, qui aiment la danse, dont les tuniques ont des manches, les mitres des rubans ; il les traite de femmes, les renvoie au Dindyme où les appellent la flûte et les tambourins de la Mère Idéenne et les invite à laisser les armes aux hommes.

Ce qui est curieux, c'est que, d'un si bel élan que soit ce discours, il est composé de traits que nous avons déjà rencontrés çà et là dans

l'*Enéide* et qui en sont comme la monnaie [1] ; cela n'implique pas que dans la révision finale de l'*Enéide* Virgile les eût effacés ; c'est par la répétition qu'il inculque les choses dans l'esprit du lecteur.

Les Troyens ne sauraient rester sous le coup de ce défi arrogant ; Ascagne se charge de la réponse [2]. Il tend son arc, opération que Virgile décrit avec un pittoresque homérique et fait un vœu à Jupiter [3]; enfant royal, il ne peut invoquer que Jupiter, qui n'est pas un trop grand dieu pour le fils d'Énée et qui manifeste toujours sa faveur pour les Troyens dans les circonstances décisives ; c'est du reste une offrande magnifique qu'Ascagne promet de mener à son temple — qui n'existe pas encore ; l'allusion est sans doute au temple Capitolin — un jeune taureau blanc, aux cornes dorées, déjà aussi grand que sa mère et fougueux [4]. Jupiter, par un coup de tonnerre à gauche, accepte le vœu [5] ; l'arc résonne, la flèche part avec un sifflement menaçant [6] et traverse les deux tempes de Remulus [7] ; Ascagne accompagne la chose de quelques paroles dédaigneuses ; c'est là la réponse aux Rutules des Phrygiens, dont la ville a été deux fois prise. Les Troyens poussent des cris, sont transportés de joie et reprennent merveilleusement courage — *animosque ad sidera tollunt* 637.

C'est le combat de David contre Goliath ; la façon dont il se termine est honorable pour Ascagne. Malgré tout, l'intervention d'Apollon pour en glorifier l'issue et les compliments qu'il prodigue dépassent la mesure ; l'outrance de la flatterie montre qu'au fond elle vise Auguste dont Iule était l'ancêtre et Apollon, le dieu particulier. A la manière des divinités homériques, Apollon surveillait les événements du haut du ciel [8] assis sur un nuage. Il adresse au jeune héros descendant des dieux et père futur de dieux des félicitations enthousiastes : c'est ainsi qu'on monte au ciel ; Troie est trop petite pour lui ; la formule n'est pas nouvelle, puisque c'est celle que Philippe avait employée à l'égard d'Alexandre. Ici elle est singulièrement exagérée. Apollon descend alors sur la terre ; son apparition et sa disparition sont conçues d'après les modèles homériques. Il prend la figure du vieux Butès, jadis écuyer d'Anchise et gardien de sa porte, à qui Énée avait confié son fils [9] ; par sa voix, par son teint, par ses cheveux blancs, il ressemble au vieillard [10], il lui ressemble également par la façon fière dont il fait résonner ses armes, ce qui donne au personnage quelque chose d'héroïque. Il contient l'ardeur d'Iule — *ardentem... Iulum* 652 — : c'est assez d'avoir impunément abattu Numanus ; il lui accorde cette première gloire et ne lui envie pas le mérite de l'égaler dans le maniement de ses propres armes ; mais il lui interdit de prendre désormais part à la guerre. Puis, sans attendre la réponse,

il quitte la forme humaine et les yeux le perdent dans les airs (1).

En apparence, il n'est venu que pour rehausser par sa présence et sa parole la gloire d'Iule ; dans la pensée de Virgile son intervention a un autre but, très intéressant pour la composition de l'*Enéide*. Il a fait d'Iule un héros imberbe impatient de se distinguer, mais qui serait devenu pour lui fort embarrassant dans la suite. Il ne pouvait le montrer que déployant son courage et exécutant des prouesses ; or il ne devait pas l'exposer à des périls qui eussent mis sa vie en danger. Il s'est tiré adroitement de la difficulté par l'ordre d'Apollon qui lui interdit de se montrer désormais sur le champ de bataille. La démarche du dieu est flatteuse pour le jeune homme et en même temps elle délivre le poète de sa personne ; celui-ci a fait pour lui tout ce qu'il pouvait faire ; il n'aura plus maintenant à s'en préoccuper.

Les chefs Dardaniens qui ont reconnu le dieu et entendu, lors de son départ, sonner son carquois écartent Ascagne du combat, malgré le désir qu'il a de poursuivre — *auidum pugnae* 661. Pour comprendre leurs craintes et leur conduite, il faut se rendre compte de la physionomie de la bataille homérique ; quand, dans l'*Iliade*, un guerrier a terrassé un ennemi, les compagnons de celui-ci accourent et essaient de faire au vainqueur un mauvais parti. La mort du beau-frère de Turnus ne pouvait passer inaperçue et attirait forcément des représailles ; le coup d'éclat d'Iule devait concentrer sur sa personne les traits des Rutules ; ainsi se justifie la prudence des chefs Dardaniens.

Ce sont eux maintenant qui soutiennent le poids de l'action (2) qui devient sévère, des cris retentissent tout le long des remparts ; c'est une nuée de flèches et de javelots qui jonchent le sol, qui font retentir les boucliers et les casques (3) ; on dirait une pluie qui venant du couchant fouette la terre, un grain de grêle qui s'abat sur la mer (4), quand au souffle de l'auster Jupiter brandit l'ouragan (5) et que les nuages crèvent au ciel. La scène est pittoresque, sonore, puissante ; elle est imitée d'Homère.

Turnus dans le camp troyen. Ses exploits (672-818). — **9.** Quoique l'assaut du camp troyen soit dirigé suivant les règles de la tactique romaine, Virgile ne perd pas de vue la Teichomachie homérique, dont il s'est proposé de donner l'équivalent résumé. Dans l'*Iliade*, les Achéens, étant refoulés dans leur camp, ont laissé une porte ouverte, afin que ceux d'entre eux qui sont encore dans la plaine puissent rentrer. Le Troyen Asios, fils d'Hyrtakos, se propose de pénétrer par là et s'élance à la tête d'un groupe nombreux d'assaillants. Son attaque est repoussée ; la porte est défendue par les Achéens qui font pleuvoir sur ses compagnons les traits et les pierres — c'est le motif qui a servi

à Virgile pour terminer le morceau précédent —, et en outre deux géants, fils des Lapithes, Polypoitès et Leonteus ont pris position en avant de la porte ; ils combattent avec acharnement, couchent par terre un certain nombre des agresseurs et restent maîtres du terrain. Macrobe (1) nous apprend qu'Ennius dans ses *Annales* s'était inspiré de cet épisode ; Virgile n'a sûrement pas négligé l'imitation de son prédécesseur, qui est si souvent son modèle ; il serait intéressant de voir ce qu'il lui a emprunté et comment il l'a renouvelé en recourant à l'*Iliade* ; la perte du passage d'Ennius nous interdit de faire la comparaison. Dans l'*Enéide,* Pandarus et Bitias (2), qui ne le cèdent point pour la taille aux colosses homériques, ouvrent la porte dont ils avaient la garde, et provoquent l'ennemi. Semblables à des tours, ils prennent position à l'intérieur (3), l'un à droite, l'autre à gauche, armés de fer — *armati ferro* 678 ; ceci indique la force de leur résistance —, agitant sur leur tête élevée leurs panaches — *cristis capita alta corusci* 678 ; ceci pour la fierté de leur attitude — ; on dirait deux de ces grands chênes qui se dressent sur les bords du Liquetius, du Pô ou de l'Adige (4). C'est là extérieurement la reprise du motif homérique ; seulement, dans l'*Iliade,* l'ouverture de la porte est une sage mesure de précaution ; on ne peut pas fermer tout refuge aux combattants qui ne sont pas encore rentrés ; dans l'*Enéide,* c'est une bravade, une imprudence (5) et une faute contre la discipline. C'est ainsi que des réalités homériques exigées et justifiées par les circonstances deviennent chez Virgile de simples fantaisies et des prétextes à tout autre chose. Comme les Troyens groupés autour d'Ascagne et d'autres chefs, les Rutules sous la conduite de quatre personnages principaux se précipitent, mais ou bien ils sont obligés de reculer en masse ou ils sont massacrés à l'entrée même du camp. La colère — *irae* 687 — s'accroît de part et d'autre. Les Troyens se rassemblent pour poursuivre leur victoire et font une sortie.

Turnus qui se livrait à sa fureur — *furenti* 691 — sur un point éloigné et qui pressait l'ennemi est averti de l'ouverture de la porte. Dans tout le livre, Virgile le représente comme un héros enflammé d'ardeur et qui accomplit des actions d'éclat, non comme un général qui dirige une opération d'ensemble et en surveille les phases, deux qualités qui seront plus loin réunies chez Énée ; ici, du reste, il ne pouvait prévoir qu'une des portes du camp allait être ouverte. L'attaque du camp troyen est une série d'épisodes dont le dernier est le plus saisissant. Turnus a fait jusqu'à présent des prouesses, mais c'est maintenant que commence une aristie à la façon homérique. Il accourt en proie à une violente colère — *immani concitus ira* 694 —, et d'abord il couche

à terre quatre des Troyens qui s'étaient aventurés hors des remparts. Celui qui se présente à lui le premier, Antiphatès, né d'une mère de Thébé en Mysie et bâtard du grand Sarpédon (1), reçoit dans l'œsophage un javelot (2) qui pénètre profondément dans sa poitrine et sa blessure laisse échapper un flot écumant de sang noirâtre. Mérops, Erymas, Aphidnus sont expédiés sans que Virgile donne des détails sur leur mort. Turnus joint alors Bitias surexcité par le combat, les yeux ardents, l'âme frémissante — *ardentem oculis animisque frementem* 703 — ; il le frappe, non d'un javelot qui n'aurait pas suffi à lui ôter la vie, mais d'une *phalarica*, un de ces traits énormes qu'on projetait d'ordinaire avec des machines et qui, lancée comme la foudre, arrivant avec un sifflement puissant, traverse les deux épaisseurs de cuir du bouclier et les doubles mailles dorées de la cuirasse. Le colosse s'abat, faisant gémir la terre, et le corps en tombant sur le bouclier fait entendre un bruit de tonnerre (3) : tel un bloc de maçonnerie jeté dans la mer au rivage de Baiae tombe au fond ; il bouleverse la mer, soulève le sable noir et, par son fracas, fait trembler Prochyta et Inarimé sous laquelle Jupiter a couché Typhoeus. L'effet est grandiose ; la comparaison reproduit un spectacle auquel avait assisté Virgile et qui l'avait frappé, l'immersion dans les flots de ces massifs de maçonnerie destinés à soutenir les palais que les grands seigneurs du siècle d'Auguste édifiaient jusque dans la mer. La mention de la *phalarica*, arme décrite par les historiens latins (4), le souvenir des audaces des architectes contemporains sur la côte de Naples mêlent à l'imitation homérique des éléments de nouveauté et de pittoresque qui vivifient l'ensemble.

Des exploits comme ceux qui viennent d'être racontés ne sauraient rester sans effet : les Latins (5) sentent croître leur courage et leurs forces ; les Troyens épouvantés reculent ; la chose est présentée dans les formes mythologiques qui dérivent d'Homère (6) ; c'est Mars qui encourage les Latins et qui met les Troyens en déroute. Il ne faut pas s'étonner que Mars, qui sera le père de Romulus et l'ancêtre des Romains, travaille ici à la défaite des Troyens ; Mars est un dieu latin, qui n'adoptera les Romains qu'après la fusion des deux races, entre lesquelles, dans le IXe livre, Virgile tient jusqu'à un certain point la balance égale. Les Latins saisissent l'occasion de se mesurer à armes égales avec leurs ennemis et, soutenus par le dieu de la guerre — *Bellatorque animos deus incidit* 721 (7) —, accourent de toutes parts. Pandarus, qui voit son frère étendu à terre et la défaite qui menace, s'arc-boute de toutes ses forces contre la porte et la ferme en laissant au dehors beaucoup de ses compagnons. Affolé — *demens* 728 —, il

n'aperçoit point parmi ceux qui réussissent à rentrer le roi des Rutules; c'est le tigre dans la bergerie (1).

Aux yeux terrifiés des Troyens, Turnus apparaît, transfiguré sans doute par suite d'une de ces interventions divines, comme il s'en produit dans l'*Iliade*, probablement ici celle de Junon, quoique Virgile ne le dise pas positivement : une lumière nouvelle brille de ses yeux, ses armes font un bruit effrayant, son panache couleur de sang tremble sur sa tête, son bouclier lance des éclairs étincelants (2) ; il est colossal. En proie à la colère (3) que lui cause la mort de son frère — *mortis fraternae feruidus ira* 736 —, le géant Pandarus s'élance sur lui et, à la façon homérique, un dialogue s'engage entre les deux adversaires. Pandarus menace avec arrogance ; Turnus lui répond en souriant (4), avec le calme méprisant de quelqu'un qui est sûr de lui. Pandarus lui envoie de toutes ses forces (5) une énorme lance de bois non dégrossi, qui a encore ses nœuds et son écorce. Mais Junon, qui exerce ici une action très différente de celle du livre VII et qui surveille de près le combat, comme les divinités homériques, détourne le coup (6) et la lance se plante dans la porte. Après avoir averti ironiquement Pandarus qu'il va faire mieux (7), Turnus se dresse de toute sa hauteur en levant l'épée (8) et lui fend le crâne exactement par le milieu. Pandarus tombe, comme est tombé son frère, en faisant sous son poids énorme — *ingenti... pondere* 752 — retentir le sol (9) ; ses armes ensanglantées par son cerveau — trait homérique — jonchent la terre ; sa tête reste suspendue par moitiés égales à ses épaules (10), trait qui, chez Ovide, prêterait matière à des jeux d'esprit, mais qui, chez Virgile, fait simplement ressortir la sûreté avec laquelle le coup a été porté.

Les Troyens effrayés s'enfuient dans toutes les directions : c'eût été le dernier jour de la guerre et de leur race, si Turnus avait songé à ouvrir les portes et à faire entrer ses compagnons (11) ; mais la fureur et la soif du sang (12) l'emportent (13). Le grand carnage commence — *Principio* 762 — d'autant plus terrible que Junon prête à Turnus la force et l'ardeur (14). Il attaque d'abord Phaleris, puis Gygès auquel il coupe le jarret (15) ; il fait pleuvoir les javelots sur les fuyards (16) ; Halys et Phégée semblent faire tête, puisque Phégée a son bouclier percé ; il surprend par derrière les défenseurs du rempart qui, dans le feu du combat, ignorent encore sa présence, Alcandrus, Halius, Noëmon, Prytanis (17) ; Lynceus qui l'a vu marche à sa rencontre ; Turnus le frappe au moment où il descend du rempart et, se trouvant à sa droite (18), il fait d'un seul coup d'épée voler au loin sa tête et son casque (19). Ce carnage triomphant et qui ne rencontre guère de résistance se termine par la mention de trois victimes dont deux sont carac-

térisées avec une intention de contraste pittoresque : Amycus est un farouche chasseur de bêtes fauves habile à empoisonner ses traits (1), Cretheus, un ami des Muses, pareil aux aèdes homériques, toujours occupé à jouer de la cithare (2) et à chanter les chevaux, les armes et les combats.

Enfin la résistance s'organise ; avertis, Mnestheus et Serestus accourent et voient la situation. Mnestheus, s'inspirant d'une harangue d'Ajax dans l'*Iliade* (3), prononce quelques paroles fortes et pathétiques : il n'y a pas lieu de fuir, puisque les Troyens (4) n'ont pas d'autres places fortes où se réfugier ; ils n'ont affaire qu'à un seul homme, dont tout ce carnage est l'œuvre (5) ; il faut l'arrêter ; en songeant à leur patrie, à leurs dieux antiques, au grand Énée, sous peine d'être des lâches, ils doivent avoir pitié et honte ; l'accent vibrant de ce discours enflamme les Troyens — *accensi* 788 —, sa logique leur rend l'assurance — *firmantur* 788. Ils se rallient (6) ; Turnus se dégage de la mêlée et se dirige vers le fleuve ; ils en deviennent plus pressants et poussent de grands cris. Virgile le compare, comme Ajax dans l'*Iliade* (7), à un lion traqué, furieux, qui recule et se voit impuissant à attaquer, mais ne peut se résigner à tourner le dos. Turnus se retire lentement, bouillonnant de colère. Deux fois, il a des retours offensifs, qui mettent à nouveau en fuite ses adversaires (8) ; mais ceux-ci se rassemblent de toutes les parties du camp ; c'est l'effort de toute une armée contre un homme. Paralysée par l'ordre de Jupiter qui lui envoie Iris (9), Junon n'ose plus soutenir ses forces ; c'est le malheur de Turnus d'être protégé par une déesse, qui est obligée de l'abandonner. L'épuisement du héros est dépeint de la façon la plus émouvante (10) : écrasé de tous côtés par les traits, il ne peut plus maintenir assez vigoureusement son bouclier et son bras faiblit ; autour de ses tempes son casque frappé tinte sans interruption ; l'airain plie sous les pierres lancées, le panache est abattu, le bouclier ne peut plus repousser les traits que dardent les Troyens et Mnestheus ; une sueur noire inonde son corps ; il ne respire plus ; il est haletant (11); le tableau est si énergique, d'un tel élan, on y sent si peu la gêne, qu'à la lecture il semble qu'il doive être original ; il est pourtant traduit de l'*Iliade* ; c'est le secret de Virgile d'imiter, sans perdre la vigueur et en donnant l'illusion d'une inspiration personnelle.

Alors seulement le héros saute tout armé dans le fleuve ; celui-ci le reçoit dans son gouffre blond, le ramène à sa surface par l'élasticité de ses eaux et le renvoie joyeux et purifié de sang à ses compagnons. Servius nous apprend qu'on s'était étonné dans l'antiquité de ce que le Tibre favorable à Énée sauve ici Turnus. La chose paraît s'expliquer

par l'intention bien visible de Virgile et que j'ai signalée, d'assurer la victoire des Troyens, mais de ne pas sacrifier les Latins impitoyablement. Tout à l'heure Mars secondait leurs efforts ; le Tibre, fleuve italien, ne veut pas laisser périr un fils du sol italien.

Conclusion. — 10. — Le IXe livre est un de ceux dont la composition offre le plus d'unité, puisqu'il est consacré exclusivement à l'effort fait par Turnus pour emporter d'assaut le camp troyen ; cette unité serait complète sans les dimensions inusitées de l'épisode de Nisus et d'Euryale qui contient 273 vers, et forme exactement, à une unité près, le tiers du IXe livre qui en renferme 818 ; c'est un jaillissement d'émotion et d'héroïsme, qui domine et transfigure l'ensemble, mais qui en détruit l'ordonnance régulière.

Le IXe livre est le premier des quatre livres de batailles, qui terminent l'*Enéide.* La bataille y est conçue d'après le type homérique : c'est une aristie ou une succession d'aristies, c'est-à-dire une suite d'exploits individuels accomplis en série par un grand chef dont l'exemple met en mouvement la masse de l'armée, laquelle exécutant une poussée en avant ou reculant en déroute assure la victoire ou consacre la défaite. Tel est l'aspect de la guerre dans l'*Iliade,* et cet aspect a correspondu à la réalité d'une époque. En la reproduisant, Virgile fait une œuvre artificielle ; c'est une reconstitution très adroite, mais qui n'a qu'un intérêt littéraire résultant de l'ingéniosité de l'auteur à faire revivre des formes périmées ; l'art de Virgile s'y manifeste de la façon la plus curieuse ; mais ce n'est là que travail de cabinet et convention pure. En outre les héros de l'*Iliade,* bien que fictifs, ont été rendus si célèbres par la légende qu'ils se présentent à nos imaginations avec la réalité de la vie : Achille, Ajax, Diomède, Hector sont de très grands noms ; ils occupent dans notre esprit une place analogue à celle des personnages historiques et leurs exploits ne nous laissent pas indifférents. Les personnages de Virgile sont des créations arbitraires qui n'ont de réalité que celle que leur a donnée le poète et cette réalité est très mince ; ils ne nous sont pas imposés par la tradition ; ils ne nous sont connus que par Virgile et c'est pourquoi leurs grands coups de lance et d'épée nous laissent assez froids. Virgile toutefois a remédié à cet inconvénient en leur donnant des âmes humaines très vibrantes ; lorsqu'au lieu de s'écarter d'eux un peu dédaigneusement, on les considère de près, on voit que ce sont des hommes agités par la passion et doués d'une vie interne ; nous nous intéressons peu à ce qu'ils font, beaucoup à ce qu'ils sentent : quant à leurs victimes, Virgile s'est donné une peine extraordinaire pour en faire non pas de simples figurants, mais des individus diver-

sifiés les uns des autres par le détail ; si nous n'en sommes pas émus, nous en sommes au moins amusés. Enfin Virgile a teinté la bataille homérique d'éléments pris à Ennius que nous devinons lorsque l'état fragmentaire de l'œuvre de son prédécesseur ne nous permet pas de les reconnaître sûrement. La véritable originalité de Virgile a été du reste, tout en acceptant le type fondamental de la bataille homérique, de n'y avoir pas réduit toute la guerre ; il organise ces batailles en une suite d'opérations ; c'est par une campagne très courte, mais par une campagne véritable qu'Énée conquiert l'Italie. Énée et Turnus ne sont pas seulement, comme les héros homériques, de très braves guerriers payant de leur personne, ce sont des généraux commandants d'armée avec leurs qualités et leur caractère. Si Virgile avait accentué ce côté moderne de la guerre, s'il l'avait accusé avec plus de décision, il eût fait une œuvre très nouvelle et très différente de celle d'Homère. Mais, là comme ailleurs, il n'a pas pris résolument son parti et s'est appliqué à juxtaposer et à amalgamer des choses hétérogènes.

Énée étant absent du IXe livre, nous n'y apprenons sur lui rien de bien nouveau. C'est un chef expérimenté ; il n'a quitté son camp que pour des raisons militaires très sérieuses ; pour remédier à la disproportion du nombre, il fallait aller chercher des renforts ; il a pris les mesures nécessaires pour que les siens fussent à l'abri d'une surprise et d'un accident, organisé le commandement, donné des instructions précises en cas d'attaque ; il ne saurait être rendu responsable d'une désobéissance à ses ordres et du danger que font courir à son armée Pandarus et Bitias. Virgile a profité de l'absence du père pour mettre le fils en relief ; c'est encore un enfant, mais un enfant d'un naturel exceptionnel ; Virgile insiste, en appuyant un peu trop, sur ses sentiments ardents et généreux, sur son admiration et sa sympathie pour l'héroïsme, sur l'impatience de son courage qui s'attaque à plus fort que lui et emporte la victoire. Il s'est beaucoup dépensé pour Iule ; on se demande s'il le fait sincèrement, s'il ne s'est pas échauffé à froid pour remplir son devoir envers la *gens Iulia.* Il semble qu'il porte un intérêt plus spontané à Euryale, à Lausus, à Pallas, et qu'il ait mis plus de cœur à les peindre.

Le IXe livre est en somme le livre de Turnus ; c'est là qu'il se révèle ; nous voyons tout de suite en lui un vaillant, un audacieux, dont l'impétuosité fait contraste avec la prudence de son rival. Il devance son armée trop lente et, avec une poignée de cavaliers, tente d'enlever le camp troyen par surprise, en fin de journée. Le lendemain, quand la résistance est organisée, il incendie une tour, qui formait un bastion important de la défense, profite d'une imprudence de l'adversaire

pour se lancer dans le camp ennemi sans s'inquiéter si on le suit et affronter seul une armée entière ; c'est un guerrier hardi, entreprenant, bouillant. Nous avons vu Énée se battre lui aussi très courageusement dans les rues de Troie ; mais les combats qu'il a livrés ne sont pas comparables à ceux de Turnus; ainsi, jusqu'à présent, c'est Turnus qui a sur lui l'avantage ; il a une revanche à prendre et il la prendra à partir du milieu du Xe livre ; en attendant c'est à Turnus que le lecteur s'intéresse plus qu'à Énée. Il est également sympathique parce qu'il défend une cause juste ; c'est après tout son bien qu'on vient lui prendre et si les destins en ont disposé dans un but supérieur, nous protestons en nous plaçant au point de vue humain. Il l'est encore par la façon dont il défend sa cause ; il y met une ardeur juvénile, une impétuosité qui brave le danger ; il expose sa vie pour son droit et pour sa gloire et il ne songe pas un instant à se résigner. Il l'est parce qu'il est le héros d'un poème, c'est-à-dire jusqu'à un certain point un héros de roman ; jeune, brave, beau, noble, il est le fiancé tout désigné de Lavinie, tandis qu'Énée, qui est un étranger, qui a perdu en route sa femme Créuse, qui sort des bras de Didon, à qui Lavinie n'est accordée que par raison d'état, ne saurait ressentir d'amour pour elle, ni lui en inspirer. Enfin Turnus ne combat point à armes égales ; s'il a, comme Énée, ses partisans dans l'Olympe, la déesse qui le protège ne peut lui prêter qu'une aide insuffisante ; Junon l'excite à agir et, quand il agit avec une bravoure indomptable, qui mérite le succès, elle est impuissante à l'aider jusqu'au bout ; comme elle avait conduit Didon à la mort, elle mène Turnus à sa perte et cela nous est pénible. On a pensé que, pour les lecteurs romains, toutes ces considérations devaient s'effacer devant l'intérêt national, qu'ils devaient se sentir heureux de voir devant Énée, le grand ancêtre, tous les obstacles aplanis par le *fatum* et par la main des dieux ; comment pouvaient-ils regretter un instant que Turnus succombât, puisque, s'il eût été vainqueur, Rome n'eût pas existé ? Il y a sûrement du vrai là-dedans. Toutefois, beaucoup d'entre eux n'étaient sûrement pas hypnotisés par le point de vue national purement fictif et ils savaient bien qu'historiquement Énée n'était pour rien dans la grandeur de Rome ; ils jugeaient l'*Enéide* comme un poème, c'est-à-dire comme une œuvre esthétique dans laquelle c'est le héros principal et non ses adversaires qui doivent attirer l'intérêt et la sympathie et tout comme nous, en achevant le IXe livre, ils souhaitaient tout bas que l'*Enéide* prît une autre direction que celle que Virgile était tenu de lui donner.

Au point de vue de l'état d'achèvement, le IXe livre correspond à un stade précis de la rédaction de Virgile ; nous savons qu'il laissait

d'abord couler ses vers de source, puis qu'il revenait sur son inspiration première et constituait ainsi des couplets et des morceaux qui le satisfaisaient à peu près et avec lesquels il organisait l'ensemble. Ces couplets et ces morceaux pouvaient offrir des disparates de détail qu'il se réservait de faire disparaître à la révision ; ils pouvaient se terminer par des vers inachevés, puisque, sur le moment, il ne savait pas encore quelle serait la forme de ceux avec qui ils voisineraient. C'est du travail perdu que d'étudier la structure de ces vers inachevés ; elle est purement fortuite et dépend de la façon dont Virgile avait conçu le développement qu'ils terminent. Le IXe livre correspond à l'époque du travail où Virgile a préparé ses matériaux et les a mis en place, mais sans que soit intervenue aucune retouche destinée à égaliser les aspérités. Le discours de Turnus 128-158 ne paraît pas en état de rédaction tout à fait définitive ; l'épisode de Nisus et d'Euryale 176-449 offre avec le contexte des désaccords de détail qui montrent qu'il n'a pas encore été strictement ajusté au contexte ou que le contexte ne lui a pas été ajusté ; 195 n'est qu'une pierre d'attente, qui doit disparaître pour faire place à l'introduction normale caractérisant le discours qui suit ; enfin nous avons trois morceaux, 459-472, 717-730, 756-777 formés chacun de deux couplets, dont le premier n'a pas été emboîté dans le second.

NOTES DU CHAPITRE X

P. 659. (1) 1 même structure, VII, 540, Atque ea per campos aequo dum Marte geruntur. — (2) 2 se trouve déjà V, 606, c'est une formule fixée. — (3) 3 Audacem ad Turnum, épithète caractéristique de Turnus, justifiée ici par le fait que la tentative d'enlever par surprise le camp troyen est en effet un coup d'audace. — (4) Corythus est le père de Dardanus au même titre d'Amphitryon, l'est d'Hercule, ayant été comme Amphitryon suppléé dans ses fonctions paternelles par Jupiter. — (5) 11 collectos... agrestis, nulle part dans la suite les Étrusques ne sont représentés comme un ramassis de paysans ; ou il y a là une intention de Virgile qui n'a pas été réalisée, ou c'est dans la bouche d'Iris s'adressant à Turnus une expression encourageante de mépris.

P. 660. (1) Pilumnus l'ancien dieu-pilon fétiche, qui broyait le grain, est devenu un personnage historique dont descend Turnus, comme Latinus descend de Faunus ; Latinus est fils de Faunus ; de même ici Turnus est fils de Pilumnus — parentis Pilumni 3 sq. —, mais ce n'est pas définitif et Virgile a éprouvé le besoin d'espacer la parenté ; plus loin, dans la bouche de Junon, Turnus n'est plus que le petit-fils de Pilumnus : cui Pilumnus auus, X, 76 ; plus loin encore, également dans la bouche de Junon, il n'en descend plus qu'au 4e degré : *Pilumnusque illi quartus pater*, X, 619 — ; progressivement Virgile a éprouvé le besoin d'éloigner de Turnus le très vieux et très primitif dieu Pilumnus ; naturellement, à la révision définitive, il eût fait disparaître l'inconséquence. — (2) Ce pittoresque a déjà servi, 14-15 reproduisent presque identiquement V, 657-658. — (3) 18 sq., c'est un motif homérique, Achille dit à Iris, XVIII, 182 Ἶρι θεά, τίς τ' ἄρ' σε θεῶν ἐμοὶ ἄγγελον ἧκεν, et Iris répond Ἥρη με προέηκε ; la demande de Turnus n'a pas de suite puisqu'Iris est déjà partie. — (4) 15 sq. duplicisque ad sidera palmas Sustulit. Même motif dans les mêmes termes que I, 93, et duplicis tendens ad sidera palmas, en parlant d'Énée. — (5) Serv.-Dan., 20, in auguralibus libris inter ostenta etiam caelum discessisse dicitur ; cf. Cic. *de Div.*, I, 97, II, 60.

P. 661. (1) 25 Iamque est en corrélation avec *Rumpe moras omnis* 13. — (2) 28 Tyrrhidae iuuenes, ils ont pris part à la bagarre qui a ouvert les hostilités ; l'aîné a été tué VII 532 ; ils ne figurent pas au catalogue et on est étonné de les trouver dans l'armée de Turnus, puisque ce sont des Latins et que le contingent latin n'a pas encore rejoint. — (3) 28 medio dux agmine Turnus, c'est évidemment la place normale du chef de l'armée, ainsi VIII 587 sq. ipse agmine Pallas In medio, Pallas est le chef du détachement Arcadien. — (4) 35 Caïcus est le capitaine d'un des

navires de la flotte, I, 183 ; il ne reparaîtra plus dans la suite ; son nom est celui d'un fleuve de Mysie. — (5) 360 ciues, l'appellation, qui n'a rien de militaire, est sans doute en rapport avec urbe 8, urbi 48 ; une fois les Troyens arrivés en Italie, Virgile les italianise par le mot romain ; 37 Ferte citi ferrum, date tela, ascendite muros est modelé sur IV, 594 Ferte citi flammas, date tela, impellite remos. — (6) 49 sq. maculis quem Thracius albis Portat equus, il est oiseux de demander d'où vient à Turnus son cheval-pie de Thrace ; le jeune Priamus en monte un pareil, V, 565 sq., quem Thracius albis Portat equus bicolor maculis : c'est pour Virgile un simple type de coursier superbe ; 50 cristaque tegit galea aurea rubra ; nous reverrons le panache rouge de Turnus, XII, 89 rubrae cornua cristae ; en revanche le casque surmonté de la chimère, mentionné au Catalogue VII, 785, sqq., ne figure pas dans les combats.

P. 662. (1) Tite-Live, I, 32, Fieri solitum, ut Fetialis hastam ferratam aut sanguineam praeustam ad fines eorum ferret, il prononçait alors la formule de la déclaration de guerre et engageait la guerre : Id ubi dixisset, hastam in eorum fines emittebat. — (2) 53 Campo sese arduus infert, fin de vers reprise textuellement de *G.* II, 145, Hinc bellator equus campo sese arduus infert. — (3) 54 Clamore excipiunt socii est une formule homérique. *Il.*, XII, 251 sq. Τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο Ἠχῇ θεσπεσίῃ. — (4) 59-64. Virgile trouvait *Il.* XI, 548 sqq. la comparaison avec le lion affamé qui attaque vainement la nuit un troupeau de bœufs défendu par les bouviers et les chiens, *Od.*, V, 130 celle avec le lion décidé par la faim à attaquer des bœufs ou des moutons, Apollon. *Argon.*, 1243 sqq. celle avec la bête sauvage affamée qui entendant de loin le bêlement des moutons accourt et est repoussée par les bergers ; la couleur du morceau avec ses traits énergiques et pittoresques lui appartient en propre ; le trait uentos perpessus et imbris 60 est pris d'*Od.* VI, 131 ὑόμενος καὶ ἀήμενος, siccae sanguine fauces 64 — dans un autre sens VIII, 261 — rappelle Faucibus exspectant siccis, II, 358. — (5) 58 aditumque per auia quaerit, le motif de l'assaillant cherchant vainement un accès a déjà servi dans le combat d'Hercule contre Cacus. — (6) 71 sociosque incendia poscit ouantis, Turnus a ici l'attitude d'Hector, *Il.*, XII, 439 sqq. Ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Τρώεσσι γεγωνώς ... νηυσὶν ἐνίετε θεσπιδαὲς πῦρ ... XV 716 sq, Τρωσὶν δὲ κέλευεν · Οἴσετε πῦρ... — (7) 72 manum pinu flagranti feruidus implet rappelle VIII, 397 sq. Ipsa... flagrantem feruida pinum Sustinet. — (8) 75 Diripuere focos, il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse ici des autels portatifs que les Rutules ont avec eux comme en avait l'armée romaine et sur lesquels on a allumé le feu pour les sacrifices préparatoires à la bataille.

P. 663. (1) VI, 781 sqq. Rome avait été formellement comparée à Cybèle ; c'est là une préparation à l'importance que prend au IXe l. la genetrix Berecyntia, 82 — Berecyntia mater, VI, 784. — (2) 79, c'est la même conception que VII, 645 ; l'information sur les faits merveilleux de la légende ne peut reposer sur le témoignage des hommes, mais sur celui des dieux ; il n'y a pas là de scepticisme, mais l'attestation qu'il s'agit d'un ordre de faits différents de ceux de l'histoire. Ainsi Apollon. *Argon.*, IV, 1379 sq. se donne comme le rapporteur fidèle de ce que lui ont appris les Muses. — (3) 80 sq. Tempore quo primum Phrygia formabat in Ida Aeneas classem et pelagi petere alta parabat rappelle directement,

III, 5 sqq. classem... Phrygiae molimur montibus Idae... feror exsul in altum. — (4) 85 sq. le bois sacré, lucus, forme une partie de la forêt, silua, qui est profane ; de même le lucus Siluani fait partie du nemus, mais en est distinct, VIII, 597 sqq. — (5) 88 Dardanio iuueni. 100 Dardanium... ducem 100, locution fixée qui se trouve déjà IV, 224. — (6) 101 sq. Magnique iubebo Aequoris esse deas ; Jupiter se réserve donc la transformation ; or, 117, c'est Cybèle qui l'opère, Ite deae pelagi : genetrix iubet, il y a là une légère incohérence de forme ; plus loin Turnus sait que le miracle est l'œuvre de Jupiter 128 sq. his Juppiter ipse Auxilium solitum eripuit. — (7) Les deux birèmes, qui ont conduit Énée chez Évandre, se trouvent dans une situation bizarre ; elles ont bien amené Énée en Italie, mais elles n'ont pas rejoint le gros de la flotte ; elles ne sauraient être comprises dans le miracle, ce qui gênerait singulièrement leurs équipages ; Virgile n'échappe à la difficulté qu'en faisant sur elles le silence ; après leur départ de chez Évandre, il n'en est plus question. — (8) 104-106 sont reproduits, X, 113-115 ; Junon prête le serment sur le Styx, XII, 816 sq. Comparant le passage aux passages imités d'Homère, *Il.*, I, 528 sqq. et XV, 36-38 = *Od.*, V, 184-186, Macr. *Sat.*, V, 13, 22-24, fait remarquer avec beaucoup de finesse que Virgile en conservant le tremblement de l'Olympe a laissé de côté toute la physionomie de Zeus avec les sourcils sombres et le mouvement de la chevelure ambroisienne qui a inspiré Phidias et que, pour pallier la faiblesse de l'imitation, il a ajouté le serment sur le Styx, qu'il est allé chercher dans un autre endroit : quod utrumque uidetis a Vergilio praetermissum. Sane concussum Olympum nutus maiestate non tacuit, ius iurandum uero ex alio Homeri loco sumpsit, ut translationis sterilitas hac adiectione compensaretur.

P 664. (1) 122 pontoque feruntur est préparé par 103 secant... pectore pontum ; les Troyens ont abordé dans l'estuaire du Tibre, qui est encore la mer. — (2) 125 reuocatque pedem Tiberinus ab alto, le motif a déjà servi, VIII, 240 au moment où Hercule découronne l'Aventin refluitque exterritus amnis. — (3) 126 est repris textuellement, X, 276; fiducia cessit se trouve déjà VIII, 395. — (4) 124-167 présentent des difficultés qu'il faut traiter d'ensemble ; la harangue de Turnus inspirée des circonstances actuelles est une exhortation à l'attaque immédiate du camp, 146 sq., quis scindere uallum Apparat et mecum inuadit trepidantia castra ? Après une exhortation si pressante, on ne remet pas au lendemain ; le lendemain, les Troyens seront remis de l'effroi causé par l'attaque brusquée ; la conclusion 156 sqq. étonne. La harangue paraît avoir été écrite isolément, sans tenir compte de la suite des événements et du contexte ; 140-145 peuvent à la rigueur s'expliquer, en admettant que 141 un copiste a transposé modo nunc et penitus, mais la construction reste dure et il ne semble pas que la rédaction soit définitive :

> Sed periisse semel satis est — Peccare fuisset
> Ante satis modo, nunc penitus genus omne perosos
> Femineum, quibus haec etc.

Mais il suffit qu'ils aient péri une fois — oui, s'ils s'étaient bornés à leur première faute (modo satis fuisset peccare ante) et si maintenant ils haïssaient à fond les femmes (la proposition participiale remplace une coordonnée), ces gens à qui donne confiance etc (quibus etc.) ; 148 sq. Non

armis mihi Volcani... Est opus forme contradiction avec XII 90 sq. Ensem, quem Dauno ignipotens deus ipse parenti Fecerat ; enfin 167 a été laissé inachevé par Virgile ; d'où la vraisemblance qu'il a mis en place le morceau tel qu'il était sorti d'une première rédaction fragmentaire et sans l'adapter minutieusement au contexte. — (5) 130 la conjecture de Peerlkamp expectat s'impose ; c'est Jupiter qui prive les Troyens de leurs navires, sans attendre leur destruction par les Rutules ; la faute expectant s'explique par les pluriels avoisinants et le mot n'a pas de sens, qu'on lui donne pour sujet Troiani ou monstra.

P. 665. (1) 135 Sat fatis Venerique datum reproduit mécaniquement la structure d'un vers de sens tout différent, II, 291, Sat patriae Priamoque datum. — (2) 137 ferro sceleratam exscindere gentem reproduit mécaniquement la fin d'hexamètre, IV, 425, Troianam exscindere gentem. — (3) 138 sq. nec solos tangit Atridas Iste dolor est une réminiscence homérique, *Il.*, IX, 340 sq. Ἦ μοῦνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων Ἀτρεΐδαι ; — (4) 143 leti discrimina parua, locution fixée, III, 685, leti discrimine paruo, X, 511, tenui discrimine leti. — (5) 153 igni circumdare muros, même idée exprimée autrement, X, 119, et moenia cingere flammis, qui reproduit mécaniquement IX, 160 moenia cingere flammis pris dans un autre sens. — (6) Que Turnus soit au courant de la guerre de Troie jusque dans ses détails, c'est là un postulat virgilien ; il en était de même précédemment des Carthaginois ; ce qui est plus curieux, c'est la fiction en vertu de laquelle Turnus paraît avoir lu l'*Enéide* elle-même ; 144 sq. At non uiderunt moenia Troiae Neptuni fabricata manu considere in ignis reprend II, 624 Tum uero omne mihi uisum considere in ignis Ilium et ex imo uerti Neptunia Troia ; 148 non mille carinis reproduit textuellement II 198 non mille carinae et 155 decimum quos distulit Hector in annum est une allusion également à II, 198 Non anni domuere decem ; 152 nec equi caeca condemur in aluo reproduit II 401, et nota conduntur in aluo ; c'est ce qui défend 151 repris textuellement de II, 166, attesté ici par tous les mss. et suspecté à tort. — (7) 157 bene gestis... rebus, c'est la suite de l'interprétation erronée du miracle, que Turnus essaie de présenter comme un succès pour les Rutules, tandis qu'il est en réalité une marque de la protection des Troyens par les di ux. — (8) 157 sq. c'est là un motif homérique, *Il.*, VIII, 502 sq. Ἀλλ' ἤ τοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ Δόρπά τ' ἐφοπλισόμεσθα, XIX, 275. Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρηα, cf. *Od.*, XII, 291 sq. — (9) 161 sq. reproduit en enchérissant sur le nombre, *Il.* IX, 85 sq. Ἑπτ' ἔσαν ἡγεμόνες φυλάκων, ἕκατον δὲ ἑκάστῳ Κοῦροι ἅμα στεῖχον... ; 163 Purpurei cristis iuuenes auroque corusci, Virgile, qui varie peu leur donne exactement le même casque qu'à Turnus 50 cristaque tegit galea aurea rubra. — (10) 164 fusique per herbam, motif et fin de vers repris de I, 214 V, 102 ; 165 uertunt crateras ahenos, Serv. : est hemistichium Ennianum. — (11) 170 iungunt est pris dans deux sens différents : pontis iungunt = ils établissent des ponts formant jonction ; propugnacula iungunt : ils relient par des ponts les ouvrages avancés au rempart. — (12) 174 legio, nouvel exemple du procédé qui consiste à italianiser progressivement les Troyens après leur arrivée en Italie ; legio est appliqué improprement aux Troyens, IX, 174, X 120 ; XII, 563 sqq. improprement à l'armée étrusque, VIII, 604 sq., avec plus de propriété

à l'armée latine, IX, 368, XII 211, au contingent de Préneste, VII, 681.

P. 668. — (1) 177 sq. comitem Aeneae quem miserat Ida Venatrix, même motif en termes analogues, II, 86 sq. Illi me comitem... pater... huc misit ; uenatrix montre qu'il s'agit d'une nymphe et non de la montagne ; domitrixque Epidaurus equorum, *G.* III, 44, que rapproche Serv. - Daniel est différent. — (2) Serv., 176, bene inducit Nisum optimum esse iaculatorem et hanc praemittit armorum peritiam, qua plurimum poterit in Euryali defensione ; *iaculo celerem* leuibusque sagittis, reprise, avec fin de vers identique, de V, 68 iaculo... melior leuibusque sagittis, en introduisant ici une imitation homérique, *Il.*, XII, 306, Ἔβλητ' ἐν πρώτοισι θοῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι. — (3) 182 His amor unus erat est une imitation homérique, *Il.*, XVI, 219, ἕνα θυμὸν ἔχοντες ; pariterque in bella ruebant, fin d'hexamètre reprise mécaniquement de VII 782, curruque in bella ruebat. — (4) Si l'on rapproche 187 nec *placida* contenta *quiete* est de 445 *placidaque* ibi demum morte *quiescit*, on se persuade que, par l'identité des termes, Virgile a voulu établir entre les deux passages un rapport pathétique ; Nisus trouve le repos, mais autrement qu'il ne l'imaginait. — (5) 184 sq. Ménandre *Gnom. Mon.* 434 avait résolu la question dans un sens purement humain Ὁ νοῦς γὰρ ἡμῶν ἐστιν ἐν ἑκάστῳ θεός ; Serv. rappelle qu'il y avait là un problème que se posaient les philosophes : apud Plotinum philosophum et alios quaeritur, utrum mentis nostrae acies per se ad cupiditates et consilia moueatur, an impulsu alicuius numinis, et il mentionne la solution d'après laquelle les bonnes inspirations sont divines, les mauvaises purement humaines. — (6) Diomède, lorsqu'il s'offre pour aller à la découverte, ne prend conseil que de lui-même et il le dit avec fierté, *Il.*, X, 220 sq. Νέστορ, ἔμ' ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ Ἀνδρῶν δυσμενέων δῦναι στρατὸν ἐγγὺς ἐόντα ; Médon ne sait pas si le voyage de Télémaque à Pylos est le résultat d'une inspiration divine ou d'une résolution personnelle, *Od.* IV, 712 sq. Οὐκ οἶδ' ἤ τίς μιν θεὸς ὤρορεν, ἦε καὶ αὐτοῦ Θυμὸς ἐφωρμήθη ἴμεν ἐς Πύλον, il semble bien que les deux passages ont été présents à l'esprit de Virgile et qu'il a philosophé là-dessus. — (7) percipe porro 190 est une locution de Lucrèce, VI, 46 ; quae hunc animo sententia surgat est repris mécaniquement de I, 582, quae nunc animo sententia surgit ? — (8) 189 Lumina rara micant étonne après 166 Collucent ignes ; il s'agit évidemment d'une autre partie de la nuit ; mais en réalité le morceau actuel a été conçu dans une inspiration spéciale et sans rapport étroit avec le contexte ; 159 sqq., Virgile s'est proposé d'insister sur les qualités de l'armée Rutule, sur sa vigilance ; ici il s'agit de rendre possible la tentative de Nisus ; les deux passages ont été rédigés à des points de vue différents. — (9) 192, déjà à propos des Carthaginois nous avons lu IV 682, populumque patresque. Au IIIe l. 58 sq., il y a bien un conseil de l'armée, mais il est conçu suivant la formule homérique et composé des chefs de l'armée : Delectos populi ad proceres... Monstra deum refero ; ici l'intention de romaniser d'avance les Troyens une fois arrivés sur le sol italien est bien visible ; l'intention n'a du reste pas de suite, puisque nous lisons 226 Ductores Teucrum primi, delecta iuuentus, cf. VII, 107, primique duces, mais ici il s'agit d'une imitation directe de Lucr., I, 86, Ductores Danaum delecti, prima uirorum ; cette imitation a du reste entraîné une incohérence, puisque le conseil en question n'est pas seulement formé de jeunes gens, mais aussi de vieil-

lards, 309 Primorum manus... iuuenumque senumque. — (10) 194 quae posco étonne ici, puisque Nisus plus loin ne réclame rien ; la difficulté se résout par le fait qu'on ne lui laisse pas le temps de rien demander et qu'on va au-devant de ses désirs ; quae posco = que j'ai l'intention de réclamer. — (11) 195 tumulo... sub illo semble indiquer que Virgile connaît de visu l'endroit, dans lequel il localise la scène. — (12) Serv., 196 ubi nunc credit esse Aenean ; en réalité c'est pendant cette nuit qu'Énée est en mer et qu'il revient ; les deux birèmes, qu'il a renvoyées de Pallantée ne sont pas encore arrivées.

P. 669. (1) 201 sqq. le mouvement rappelle *Il.* VII, 198 sq. — (2) 202 Troiaeque labores, locution fixée, II, 11, Troiae supremum... laborem, 284 post uarios hominumque urbisque labores, IV, 78 Iliacos... labores. — (3) 218 sq. Ceci est en contradiction avec XI 35, Et maestum Iliades crinem de more solutae. Les commentateurs, toujours conciliants, supposent que les Troyennes qui rendent les derniers honneurs à Pallas ne sont que des jeunes femmes ou des servantes. En réalité, il s'agit de deux passages écrits à des moments différents et que Virgile n'a pas eu le loisir d'accorder. — (4) 221 Acceleremus ait est repris mécaniquement de VI, 630. — (5) Magno laudum percussus amore 197 locution fixée ingenti percussus amore *G.* II, 476, qui est un écho affaibli de celle de Lucr. I 922 Percussit Thyrso laudis spes magna meum cor. — (6) 225 Laxabant curas et corda oblita laborum reprend presque textuellement IV, 528, Lenibant curas et corda oblita laborum ; les formules chez Virgile se représentent avec persistance mais en comportant une certaine variation dans l'expression. — (7) 227 Serv. cite Lucilius : Consilium summis hominum de rebus habebant, où l'imitation virgilienne permet de reconnaître une citation d'Ennius. — (8) 229 Stant longis adnixi hastis et scuta tenentes, attitude qui est inspirée par le rapprochement de deux passages homériques ; *Il.*, III, 134 sq. Troyens et Achéens, dans l'attente du combat entre Ménélas et Pâris, sont assis Ἀσπίσι κεκλιμένοι, leurs lances plantées en terre près d'eux et VIII, 495 sq. Hector qui a convoqué l'assemblée parle en tenant sa lance Τῷ ὁ δ' ἐρεισάμενος. — (9) 230 Castrorum et campi medio, naturellement campi ne signifie pas la plaine ; le camp Troyen adossé au Tibre n'est pas au milieu de la plaine ; campi est la place d'armes qui est au milieu du camp ; les Italiens appellent encore une esplanade *il campo* ; Serv. in medio campi spatio, qui campus castrorum medius fuit. — (10) Il a sans doute songé aux exploits que les anciens annalistes romains attribuent couramment à de simples soldats ou à des officiers subalternes.

P. 670. (1) Au premier abord ceci étonne ; puisqu'il s'agit de remonter la vallée du Tibre jusqu'à l'emplacement de Rome, c'est tourner le dos au but que de sortir du camp par la porte la plus voisine de la mer ; mais en contournant le camp, Nisus et Euryale coupent la route directe qui de Laurente y conduit ; c'est ce qui explique leur rencontre avec les cavaliers de Volcens et c'est une préparation de cette rencontre. — (2) 242 Mox doit être pris dans le sens large, puisqu'Énée a mis environ 18 heures pour atteindre Pallantée. — (3) 245 sq., la guerre a éclaté le second jour de l'arrivée des Troyens dans le Latium ; entre la première bagarre et l'apparition des Rutules devant le camp, il s'est écoulé un laps de temps que Virgile n'a pas précisé, mais qui n'a pas dû

être bien long ; on ne voit pas trop comment Nisus et Euryale ont pu chasser assidûment — uenatu assiduo — dans un pays hostile et pousser jusqu'à Pallantée, qui était en guerre avec les Rutules, VIII, 474. Le morceau est un morceau de bravoure que Virgile a écrit pour faire éclater de beaux sentiments, sans se préoccuper anxieusement des réalités. — (4) 246 annis grauis... Aletes passage de rappel et de concordance avec I, 121, grandaeuus Aletes. — (5) 247 Di patrii, quorum semper sub numine Troia est, motif et fin de vers repris de II, 703, nostroque in numine Troia est. — (6) 251 uoltum... atque ora, X, 821 uoltum... et ora. — (7) 252 pro laudibus istis fin de vers reprise, X, 825 dans une tournure analogue. — (8) 254 Si... dabunt, motif qui a déjà servi, I, 603, Di tibi... praemia digna ferant ; moresque dabunt uestri, Cic. *Philipp.*, II, 44, 114 satis in ipsa conscientia pulcherrimi facti fructus ; le rapprochement pulcherrima pulcherrimi semble indiquer une réminiscence directe du passage de Cicéron, et s'il en est ainsi, cela montrerait l'étendue des lectures de Virgile. — (9) 259 Assaracique larem et canae penetralia Vestae est repris avec changement d'un mot de V, 744, Pergameumque Larem et canae penetralia Vestae. — (10) 264 Pocula, deuicta genitor quae cepit Arisba, le cadeau provient donc d'un exploit d'Énée ; c'est la reprise du motif de V, 259 sqq. où il s'agit de la cuirasse de Demoleos ; *Il.*, II, 835 sq. Arisbé figure comme une ville alliée de Troie Οἳ δ' ἄρα... ἔχον... δῖαν Ἀρίσβην. Τῶν αὖθ' Ὑρτακίδης ; si l'on veut voir là des réalités, on est obligé d'admettre que c'est avant la guerre de Troie qu'Énée a fait une expédition contre Arisba ; mais ce nom de ville n'est probablement qu'un mot que Virgile emprunte à Homère, sans se soucier des réalités ; la preuve en est que, dans le même passage, figure le patronymique Ὑρτακίδης, qu'il attribue à Nisus, probablement sans autre raison que sa fantaisie. — (11) 266 quem dat Sidonia Dido, de même Énée, XI, 73 sq. attribue à Pallas mort comme dernier hommage une étoffe tissée par Didon ; il a rompu avec Didon, mais il n'a pas rendu les cadeaux et il en fait des libéralités. Il est étonnant que Virgile ne se soit pas rendu compte de l'inconvenance du procédé.

P. 671. (1) Il est curieux d'étudier la genèse de la liste des cadeaux énumérés par Ascagne : tripodas geminos, auri duo magna talenta sont pris avec modification des nombres à l'énumération faite par Agamemnon des présents destinés à Achille, *Il.*, IX, 122, Ἕπτ' ἀπύρους τρίποδας δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα ; les deux coupes sont le fruit d'un exploit d'Énée et le cratère une pièce du trésor de Didon. Agamemnon qu'imite Virgile complète la mention des présents actuels par ceux qui échoiront à Achille, si l'on réussit à prendre Troie ; parmi ceux-ci, 139 sq. Τρωιάδας δὲ γυναῖκας ἐείκοσιν αὐτὸς ἑλέσθω Αἵ κε μετ' Ἀργείην Ἑλένην κάλλισται ἔωσιν ; de la proviennent les bis sex lectissima matrum corpora ; le don des domaines de Latinus est inspiré par celui de Proitos à Bellérophon, *Il.*, VI, 194 sq. Καὶ μὴν οἱ Λύκιοι τέμενος τάμον ἔξοχον ἄλλων Καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης ὄφρα νέμοιτο ; enfin au Xe chant de l'*Iliade*, Dolon, qui n'est pas un personnage bien reluisant, exige pour prix de ses services les chevaux et le char d'Achille, 321 sq. Καί μοι ὄμοσσον (de là sans doute le serment d'Ascagne, 258 sq.) Ἦ μὴν τοὺς ἵππους τε καὶ ἅρματα ποικίλα χαλκῷ Δωσέμεν οἳ φορέουσιν ἀμύμονα Πηλείωνα ; c'est pour cela qu'Iule dispose du cheval de Turnus auquel pour

enchérir il ajoute l'armure, Serv.-Dan., 267, Nisum noluit inducere postulantem equum Turni pretii loco, sed honestius facit ultro offerri, cum Homerus fecerit Dolonem Achillis currus improbe postulantem ; à tout cela s'ajoutent les douze captifs avec leurs armes ; il y a dans tout cela un travail très méticuleux, mais c'est du travail mal employé, puisque, tandis qu'Agamemnon a toute raison de croire que l'énormité de ses offres fera impression sur Achille — l'âme grecque est toujours accessible au κέρδος —, Nisus et Euryale ne marchent que pour la gloire ; Virgile a associé à une mentalité moderne des réalités d'un autre âge et il en résulte une disparate. — (2) 293 ante omnis pulcher Iulus, assemblage identique de mots, mais dans un autre sens, V, 570, formaque ante omnis pulcher Iulus. — (3) 294 se retrouve avec variation d'un mot, X, 824 ; si l'on remarque en outre que 821 rappelle IX, 251, et 825, IX, 252, on constate que dans ce passage du Xe l. Virgile s'est référé directement au passage du IXe livre qui nous occupe. — (4) 295 Tum sic effatur, vers inachevé introduisant un discours et appartenant par suite à une catégorie spéciale, cf. VIII, 469 ; 296 ingentibus... coeptis se retrouve X, 461 ; il y a là une exagération qui est étrangère à l'*Iliade*, où ce que font Diomède et Ulysse semble tout naturel. — (5) 303 sqq. Virgile ne s'est pas ici inspiré d'un modèle réel mais de l'*Odyssée* où Euryalos se propose de donner à Ulysse son épée qui n'est pas dorée comme celle d'Iule, mais Παγχάλκεον, et dont la poignée est d'argent, mais qui a un fourreau d'ivoire, VIII, 404 sqq. Κολεὸν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος Ἀμφιδεδίνηται = atque habilem uagina aptarat eburna ; il est assez curieux que Virgile ait modelé d'après le cadeau fait par un Euryalos le cadeau fait à Euryale. — (6) 306 sq. Dat Niso Mnestheus pellem horrentisque leonis Exuuias, cette peau de lion provient de ce que dans l'*Il.*, X, 177 sq., au moment de se rendre au conseil de guerre tenu par Agamemnon, Nestor se couvre, sans doute parce qu'il fait nuit et froid, d'une peau de lion ἀμφ' ὤμοισιν ἑέσσατο δέρμα λέοντος Αἴθωνος μεγάλοιο ποδηνεκές. — (7) 308 Protinus armati incedunt est modelé sur *Il.*, X, 272 sq. Τὼ δ' ἐπεὶ οὖν ὅπλοισιν ἐνὶ δεινοῖσιν ἐδύτην, Βάν ῥ' ἰέναι.

P. 672. (1) 312 sq. Sed aurae Omnia discerpunt et nubibus irrita donant, motif proverbial dans l'expression duquel Virgile s'est inspiré de Catulle, XXX, 9 sq. et LXIV, 12. — (2) Au contraire, dans le camp des Thraces règne un ordre parfait, *Il.*, X, 472 εὖ κατὰ κόσμον. — (3) 189 et 236 somno uinoque soluti, 316 sq. somno uinoque per herbam corpora fusa, 336 sq. multoque iacebat Membra deo uictus, 346 magnum.... cratera, les dimensions du cratère sont en rapport avec les proportions de l'ivresse décrite, 349 sq. cum sanguine mixta Vina refert moriens ; tout cela dépasse de beaucoup ce que peut faire attendre 165 Indulgent uino et uertunt crateras ahenos ; le motif de l'ivresse, si largement développé par Virgile n'existe pas dans la Dolonie. — (4) 320 audendum dextra rappelle *Il.*, X, 479, πρόφερε κρατερὸν μένος. — (5) 323 lato te limite ducam, locution fixée, X, 513 sq. latum.... limitem agit ferro. — (6) 356 Poenarum exhaustum satis est, uia facta per hostis. — (7) Nisus a dit au conseil 242 ingenti caede peracta. — (8) 325 sq. ces tapis proviennent de ce que, dans l'*Iliade*, lorsqu'on va réveiller Diomède, on le trouve couché sur une peau de bœuf et ayant un tapis sous la tête, X, 155 sq. ὑπὸ δ' ἔστρωτο ῥινὸν βοὸς ἀγραύλοιο, Αὐτὰρ ὑπὸ κράτεσφι τάπης τετάνυστο φαεινός ;

Virgile a trouvé qu'un seul tapis ne suffisait pas et il a enchéri. — (9) 327 sq., *Il.*, II, 858 sqq. Ἔννομος οἰωνιστής· Ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν ἐρύσσατο κῆρα μέλαιναν, Ἀλλ' ἐδάμη ὑπὸ χερσὶ ποδώκεος Αἰακίδαο... ; augur est un mot spécifiquement latin, mais c'est celui qui correspond le mieux au grec οἰωνιστής ; le motif a déjà servi pour le magicien Umbro VII, 756 sq. — (10) 330 Armigerumque... aurigamque paraît bien désigner non pas deux personnages différents, mais un seul, si l'on compare II, 476 sq. equorum agitator Achillis Armiger Automedon et VI, 485, Idaeumque etiam currus, etiam arma tenentem. — (11) 336 insignis facie, locution fixée qui se retrouve 583. (12) *Il.*, X, 485 sqq. Ὡς δὲ λέων μήλοισιν ἀσημάντοισιν ἐπελθών, Αἴγεσιν ἢ ὀίεσσι, κακὰ φρονέων ἐνορούσῃ, Ὡς μὲν Θρήικας ἄνδρας ἐπῴχετο Τυδέος υἱός, Homère dit simplement la chose, suivant son usage. Virgile a ajouté les effets de style qui rendent la chose plus terrible et plus dramatique ; il s'est référé du reste aux passages homériques analogues ; suadet enim uesana fames est imité d'*Od.* VI, 133. Κέλεται δέ ἑ γαστήρ, l'*Il.*, XII, 300, avait dit plus fièrement κέλεται δέ ἑ θυμὸς ἀγήνωρ ; Virgile a repris les premiers vers de sa comparaison, X, 724 sq. Il a eu sûrement sous les yeux la comparaison avec les loups dans la bergerie d'Apollon. *Argon.*, II, 123 sqq., mais il ne lui a rien emprunté directement.

P. 673. (1) IX, 59 sqq. — (2) Virgile insiste sur son état d'âme, 342 incensus et ipse Perfurit, 350 feruidus. — (3) 347 Pectore in aduerso totum cui comminus ensem Condidit, même blessure, XII, 950, ferrum aduerso sub pectore condit. — (4) 351 sq. On est étonné de la négligence de Messapus, quand on songe que c'est lui qui a été chargé, 159 sqq., d'organiser le blocus étroit du camp troyen et que Virgile souligne la conscience avec laquelle il s'est acquitté de sa tâche ; il y a là une disparate. — (5) 355 lux inimica propinquat, fin de vers reproduite mécaniquement, XII, 150, dans des circonstances différentes, uis inimica propinquat. — (6) 357 argento perfecta locution fixée, qui se trouve déjà 263. — (7) 359 sq. aurea bullis Cingula se retrouve XII, 942, fulserunt cingula bullis ; si le baudrier de Rhamnès a une histoire c'est que la Κυνέη prêtée par Mérionès à Ulysse en a une ; le détail quae mittit dona hospitio 361 provient d'*Il.*, X, 269, δῶκε ξεινήιον εἶναι ; Virgile s'est en outre référé à l'histoire du sceptre d'Agamemnon, ille suo *moriens* dat habere nepoti 362 provient d'*Il.*, II, 106 Ἀτρεὺς δὲ θνήσκων ἔλιπεν πολύαρνι Θυέστῃ, combiné avec X, 270, δῶκεν ᾧ παιδὶ φορῆναι ; la κυνέη de Mérionès provient d'un vol ; le motif du vol ne pouvait convenir étant donné que les personnages de Virgile sont foncièrement honnêtes ; Serv., 361, a déclaré le passage de Virgile absolument inexplicable, Sane sciendum hunc esse unum de XII Vergilii siue per naturam obscuris, siue insolubilibus, siue emendandis, siue relictis, ut a nobis per historiae antiquae ignorantiam liquide non intellegantur ; l'histoire n'est pourtant pas bien compliquée ; Caedicus — personnage inconnu — donne à Remulus de Tibur — personnage non moins inconnu — un baudrier pour nouer avec lui des liens d'hospitalité ; Remulus en mourant donne ce baudrier à son petit-fils. Après sa mort — Post mortem 363 reprend moriens 362 —, dans une guerre avec les Tiburtins — sur laquelle nous ne savons rien du tout —, les Rutules s'emparent du baudrier, qui fait partie du butin, sans que nous sachions si le petit-fils de Remulus a été tué ou non. Ce sont là des appa-

rences de réalités que Virgile a échafaudées pour donner du corps à son récit ; l'erreur des commentateurs anciens a été d'en chercher le fondement ; ce fondement n'existant pas, ils ne l'ont pas trouvé. — (8) 371 Jamque propinquabant castris muroque subibant ; il s'agit naturellement du camp des Rutules ; c'est là leur point de ralliement ; mais les Rutules arrivés la veille au soir n'ont pas eu le temps, bien entendu, de construire des murs ; d'où la preuve manifeste que le morceau a été rédigé isolément et n'a pas été mis rigoureusement d'accord avec ce qui précède. — (9) 369 Turno regi responsa ferebant, les contingents qui composent l'armée de Turnus paraissent s'être réunis à Ardée ; entre temps l'armée latine auxiliaire — auxilia VIII, 8 — a été levée par ses lieutenants : au moment de l'attaque, il a dû, ceci Κατὰ τὸ σιωπώμενον, lui enjoindre de rallier le gros de ses troupes ; c'est la réponse à ces instructions que la division de cavalerie, envoyée en avant-garde, lui apporte. — (10) 377 quoue tenetis iter ? se trouve déjà I, 370 ; nihil illi tendere contra, dans un autre sens, V, 27, frustra cerno te tendere contra ; IX, 795 sq. nec tendere contra... potis est ; 378 celerare fugam se trouve déjà I, 357 ; 381 sq. dumis... Horrida, VIII, 348, horrida dumis ; l'*Enéide*, à mesure qu'elle avance, est construite avec des matériaux déjà employés précédemment. — (11) 383 lucebat semita, Apollon. *Argon.*, I, 1281, διαγλαύσσουσι δ' ἀταρποι.

P. 674. (1) 389 sqq. le motif du compagnon perdu en route et qu'on essaie de retrouver a déjà servi à propos de Créuse ; Virgile le reproduit avec des identités de termes, 389 absentem respexit amicum, II, 741, Nec prius amissam respexi, 392 sq., uestigia retro Obseruata legit, II, 753 sq. uestigia retro Obseruata sequor. — (2) 395 Nec longum... tempus se trouve déjà *G.*, II, 80. — (3) 397 subito turbante tumultu, fin de vers reprise de VI, 857, magno turbante tumultu dans un tout autre sens. — (4) 400 sq. an sese medios moriturus in hostis Inferat, locution fixée, II, 511 ac densos fertur moriturus in hostis, IX, 554 medios moriturus in hostis Inruit ; et pulchram properet per uolnera mortem, *G.*, IV, 218 pulchramque petunt per uolnera mortem. — (5) 404 sq. Le motif de la prière avant de lancer le trait, à une divinité appropriée à la personne et à la circonstance est fréquent chez Virgile : Nisus est chasseur et il fait nuit, il invoque Diane lunaire ; IX, 625 Ascagne, Jupiter ; X, 421 Pallas, le Tibre ; X, 461, Pallas encore le Tibre ; il est homérique ; la forme — demande à la divinité d'un service en échange de ce qu'on a fait pour elle — est également homérique, *Il.*, I, 39 sqq. *Od.*, IV, 762 sqq. et pass. — (6) 416 Diversi circumspiciunt est le début d'un sénaire de Pacuvius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 136 Diuersi circumspicimus ; horror percipit. — (7) 418 sq. la blessure est homérique, *Il.*, IV, 501 sqq. Τόν ῥ' Ὀδυσεὺς βάλε δουρὶ Κόρσην· ἡ δ' ἑτέροιο διὰ κροτάφοιο πέρησεν Αἰχμὴ χαλκείη, XX, 473 sq., les deux oreilles sont traversées de part en part ; la remarque que le fer s'échauffe dans la plaie, reprise 701 fixo ferrum in pulmone tepescit est également homérique, *Il.*, XVI, 333 et XX, 476 Πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη ξίφος αἵματι ; il n'est pas douteux qu'Horace n'ait voulu parodier la chose en écrivant *Sat.*, II, 3, 136, In matris iugulo ferrum tepefecit acutum. — (8) 420 atrox, 421 ardens, il est en proie aux sentiments les plus violents. — (9) 422 sq. Tu... calido mihi sanguine poenas Persolues amborum, Macr. *Sat.*, VI, 1, 15, cite Ennius Non pol homo quisquam faciet impune animatus Hoc nisi tu, nam mi

calido das sanguine poenas. — ([10]) 424 exterritus, amens, il est au comble de l'émotion. — ([11]) 435 sqq. la double comparaison est empruntée à deux sources différentes, Catulle, XI, 22 sqq. cecidit uelut prati Vltimi flos, praetereunte postquam Tactus aratro est, *Il.*, VIII, 306 sqq., où Gorgythion, fils de Priam, reçoit une flèche dans la poitrine Μήκων δ' ὣς ἑτέρωσε κάρη βάλεν, ἥ τ' ἐνὶ κήπῳ Καρπῷ βριθομένη νοτίῃσί τε εἰαρινῇσιν. Ὣς ἑτέρωσ' ἤμυσε κάρη πήληκι βαρυνθέν. La double comparaison de Virgile est pittoresque et touchante ; mais on comprend que le guerrier atteint d'un trait en pleine poitrine laisse pencher sur son épaule sa tête appesantie par le casque ; c'est là le premier effet du coup reçu ; dans le tableau virgilien inque umeros ceruix collapsa recumbit n'est pas à sa place après Voluitur Euryalus leto. — ([12]) 441 ensem... Rutuli clamantis in ore Condidit, même blessure, X, 323 iaculum clamanti sistit in ore. — ([13]) 449 après domus Aeneae, pater Romanus paraît exprimer la même idée sous une autre forme et être un singulier collectif.

P. 675. ([1]) 450 il est admissible que Nisus, qui ignore l'arrivée des cavaliers latins et qui ne sait à qui il a affaire, apostrophe les ennemis par les mots O Rutuli ! 428 ; il l'est également que Virgile désigne Volcens par le mot Rutuli 442 ; l'armée latine ayant été levée par les Rutules, le chef du détachement peut être un Rutule ; d'autre part, Virgile emploie le mot Rutuli dans un sens large ; 505 ce sont les Volsques qui font la tortue et, quand elle est écrasée, ce sont les Rutules 517 qui périssent. Toutefois, après 367 praemissi equites ex urbe latina, on est étonné de lire 450 Victores... Rutuli et il y a peut-être là un indice que 450 sqq. ne sont pas du même jet que 176-449. — ([2]) 453 sq. primis una tot caede peremptis Serranoque Numaque, Numa ne figure point parmi les victimes de Nisus et d'Euryale ; comme il est ici mentionné parmi les primi, on ne peut le confondre dans la multam... sine nomine plebem 343, dont Virgile donne du reste les noms 344 ; il serait facile de lire 334 Lamyrumque Numamque au lieu de Lamyrumque Lamumque ou 454 Serranoque Lamoque au lieu de Serranoque Numaque ; mais ce sont là des conjectures arbitraires et sans vraisemblance ; en réalité nous avons là la preuve que l'épisode de Nisus et d'Euryale a été rédigé isolément sans que le contexte ni précédent ni suivant y ait été strictement adapté ; Numa est du reste vivant, X, 562, et c'est une victime d'Énée ; pour désigner les héros inconnus, auxquels sa fantaisie donnait l'existence, Virgile avait recueilli et tenait tout prêts un grand nombre de noms propres ; l'exemple de Numa mort, IX, 454, vivant X, 562, montre que, dans des morceaux rédigés à des moments différents, il puisait librement dans son catalogue, sans toujours s'apercevoir que les noms qu'il en tirait n'étaient plus disponibles ; ce sont de petites disparates qu'il eût effacées à la révision finale. — ([3]) 454 sqq. ingens concursus est imité de Τρώων... ἄσπετος ὦρτο κυδοιμὸς Θυνόντων ἄμυδις, *Il.*, X, 523 sq., et Seminecesque uiros tepidaque recentem Caede locum de Ἄνδρας τ' ἀσπαίροντας ἐν ἀργαλέῃσι φονῇσιν, 521. — ([4]) 462 sq. Turnus in arma uiros... Suscitat, début d'hexamètre repris mécaniquement de VI, 814 sq. mouebit Tullus in arma uiros. — ([5]) 464 uariisque acuunt rumoribus iras ; dans les combats virgiliens, la colère — ira —, souvent mentionnée par les historiens romains, est la dominante morale ; ces combats sont très animés et nous montrent les participants au paro-

xysme de la fureur. — (6) 466 multo clamore sequuntur, locution et fin de vers fixées ; 636 Teucri clamore sequuntur, X, 799, socii magno clamore sequuntur ; 467 est inachevé, le morceau 459-472 est composé de deux couplets de contenu bien distinct, le premier 459-467 consacré à l'attitude des Rutules, le second 468-472 à celle des Troyens ; du fait que le premier est inachevé il faut conclure que Virgile a rédigé les deux couplets chacun pour lui et qu'il les a mis en place sans les souder exactement et ceci représente un moment de la composition, celui où les éléments d'un morceau ayant trouvé leur forme, Virgile les assemble en remettant à plus tard le soin de les emboiter les uns dans les autres. — (7) 468 sq. Aeneadae duri murorum in parte sinistra Opposuere aciem, nam dextera cingitur amni ; on peut déterminer par rapport à quoi sont données ces indications ; Virgile se représente le camp troyen comme un camp romain : c'est un rectangle ; si l'on se place devant le praetorium en lui tournant le dos et en regardant devant soi dans la direction de la porte principale, on a à sa droite un des côtés longs du rectangle, c'est celui qui fait face à la plaine ; conformément à cette orientation, la porte principale est du côté de la mer ; 470 sq. et turribus altis Stant maesti, motif et fin de vers repris X, 121, miseri stant turribus altis. — (8) 473 pauidam... per urbem rappelle 169 trepidi ; c'est l'état d'âme des Troyens ; ils sentent la gravité de la situation, mais cela ne les empêche pas de se défendre énergiquement ; l'héroïsme chez Virgile ne cesse pas d'être humain. — (9) 475 calor ossa reliquit se trouve déjà III, 308. — (10) Macr. *Sat.*, V, 9, 12, prétend que la lamentation de la mère d'Euryale est copiée sur celle d'Andromaque *Il.*, XXII, 437 sqq. Mater Euryali ad dirum nuntium, ut excussos de manibus radios et pensa dimitteret, ut per muros et uirorum agmina ululans et comam scissa decurreret, ut effunderet dolorem in lamentationum querelas, totum de Andromache sumpsit lamentante mortem mariti. La critique antique est en général superficielle ; il y a des ressemblances extérieures et matérielles. Comme la mère d'Euryale, Andromaque est en train de tisser une étoffe ; mais dans Virgile le fait produit un effet de pathétique, 476 prépare 488 sq.; χαμαὶ δέ οἱ ἔκπεσε κερκίς 448 combiné avec Apollon. *Argon.* III, 254 sqq. δμωαὶ δὲ ποδῶν προπάροιθε βαλοῦσαι Νήματα καὶ κλωστῆρας ἀολλέες ἔκτοθι πᾶσαι ἔδραμον a donné Excussi manibus radii reuolutaque pensa, 476, μεγάροιο διέσσυτο μαινάδι ἴση... πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἷξεν ὅμιλον, 460 sqq. a donné Euolat... non illa uirum... memor 477 sqq.; mais la lamentation elle-même est très différente, bien qu'il y ait quelques traits communs : celui de l'abandon, αὐτὰρ ἐμὲ στυγερῷ ἐνὶ πένθεϊ λείπεις χήρην ἐν μεγάροισι 483 sq. potuisti linquere solam, Crudelis ? 482 sq., celui du cadavre laissé en proie aux bêtes Νῦν δὲ σὲ μὲν... Αἰόλαι εὐλαὶ ἔδονται, ἐπεί κε κύνες κορέσωνται 508 sq. canibus data praeda latinis Alitibusque iaces 485 sq. ; le motif de l'étoffe tissée provient d'Homère, mais avec une application plus directe et plus intime ; en somme les deux morceaux sont différents. — (11) 480 caelum dehinc questibus implet, fin d'hexamètre reprise mécaniquement de *G.*, IV, 515 loca questibus implet.

P. 676. (1) 481 sq. senectae Sera meae requies, motif repris XII, 57, senectae Tu requies miserae. — (2) 486 sq. Macr. *Sat.*, V, 2, 21, cite comme prototype Ennius in *Cresphonte* Neque terram inicere neque cruenta convestire (corpora Mihi) licuit neque miserae lauere lacrimae salsum

sanguinem. — (3) 495 sq. le motif a déjà servi pour exprimer le désespoir d'Énée lors de l'incendie de la flotte, V, 691 sq. — (4) Serv. 479 est conquestio matris Euryali plena artis rhetoricae ; nam paene omnes partes habet de misericordia commouenda a Cicerone in rhetoricis positas. — (5) Ennius cité par Serv., 503, At tuba terribilem sonitum taratantara dixit, Virgile a reculé devant l'onomatopée familière et a ennobli. — (6) 504 la dominante morale du combat virgilien est la fureur guerrière, la dominante matérielle, le fracas et les cris ; ce sont les deux caractéristiques de l'action du légionnaire romain : A.-Gelle, I, XI. 9, Quid ille uult ardentissimus clamor militum Romanorum, quem in congressibus proeliorum fieri solitum scriptores annalium memorauere ?... An..., cum... prope ad manus uentum est, tum iam e propinquo hostis et impetu propulsandus et clamore terrendus est ?

P. 677. (1) 508 sq. Qua rara est acies interlucetque corona Non tam spissa uiris, X, 122, mais ici par suite des pertes subies, rara muros cinxere corona. — (2) 509 sq. telorum effundere contra Omne genus Teucri... 512 saxa... quoque... uoluebant, c'est la répétition de la défense du palais de Priam, II, 467 sq. nec saxa nec ullum Telorum interea cessat genus. — (3) 518 caeco.... Marte se trouve déjà II 335, dans un autre sens. — (4) 520 est inachevé, 503-524 présente exactement le même cas que 459-472 ; c'est un morceau composé de deux couplets de physionomie différente et rédigés isolément, dont le premier se terminait au milieu d'un vers et que Virgile a juxtaposés sans se préoccuper provisoirement de les emboiter l'un dans l'autre ; 524 Rescindit uallum et scalas in moenia poscit fait du reste presque doublet avec 506 sq. parant... uellere uallum. Quaerunt... scalis ascendere muros.

P. 678. (1) 526 sq. Quas ibi tum ferro strages, quae funera Turnus Ediderit expression fixée qui se retrouve 784 sq. tantas strages impune per urbem Ediderit. — (2) 528 Serv.-Dan., Est... Ennianum qui potis ingentis oras euoluere belli ; l'emprunt semble annoncer qu'Ennius a été largement mis à contribution dans ce qui suit. — (3) Appien, *B. C.*, 5, 33, nous apprend qu'au siège de Pérouse en 41 av. J.-C., siège resté célèbre et sur lequel Virgile avait eu sûrement des détails, Octavien avait garni de 1500 tours de bois les retranchements dont il avait entouré la ville. — (4) 532 summaque euertere opum ui, XII, 552 summa nituntur opum ui, Serv. hemistichium Ennianum. — (5) 533, defendere saxis fin d'hexamètre reproduite mécaniquement, X, 130. — (6) 541, caelum tonat omne fragore est reproduit avec changement d'un mot, XII, 757 caelum tonat omne tumultu. — (7) 544 sqq. le motif de la bâtardise, qui est un de ceux dont se sert Virgile pour différencier ses personnages est homérique, *Il.*, VI, 24, à propos de Boukolion, fils de Laomédon, σκότιον δέ ἑ γείνατο μήτηρ ; Virgile l'a réuni au motif, également homérique, de la défense violée d'aller à la guerre, *Il.*, II, 832 sq., à propos du devin Mérops οὐδὲ οὓς παῖδας ἔασκεν Στείχειν εἰς πόλεμον φθισήνορα. — (8) 550 Hinc acies atque hinc acies adstare Latinas, il se peut que Virgile ait employé le mot Latinas dans un sens large pour désigner l'armée de Turnus ; il est pourtant plus probable qu'il a voulu indiquer que la légion latine a rejoint ; les 300 cavaliers qui la précédaient sont arrivés vers la fin de la nuit, l'infanterie a pu arriver peu de temps après. — (9) 551 sqq., la comparaison est inspirée par celle plus

développée de la Teichomachie, *Il.*, XII, 41 sqq., avec cette différence que là le sanglier ou le lion, auquel est comparé Hektor, cherche à se frayer un passage, tandis qu'ici la bête à laquelle est comparé Helenor, faible adolescent, va au-devant de la mort ; la première idée de la différentiation a pu venir de *Il.*, XX, 164 sqq., où le lion blessé s'élance contre les chasseurs ἥν τινα πέφνῃ Ἀνδρῶν ἢ αὐτὸς φθίεται πρώτῳ ἐν ὁμίλῳ : il a supprimé l'alternative en mettant les choses au pire. — (10) 558 tecta paraît signifier le haut du mur, la dernière assise, celle qui recouvre toutes les autres. — (11) 559 cursu teloque secutus, il lui lance un trait en courant, XII, 354 Ante leui iaculo longum per inane secutus, 775 sq. teloque sequi, quem prendere cursu Non poterat. — (12) 561 sq. sont imités d'*Il.*, XII, 394 sqq. mais l'exploit de Sarpédon est différent ; Sarpédon perce de sa lance un des défenseurs du mur et attirant à lui sa lance le fait tomber en avant ; il arrache alors un créneau de ses mains puissantes et ouvre une brèche dans le mur. — (13) 562 sqq. dans l'*Il.*, XV, 690 sqq. Hektor s'élançant contre le navire de Protésilas est comparé à l'aigle fondant sur des oiseaux près d'un fleuve parmi lesquels sont mentionnés κύκνων δουλιχοδείρων, XVII, 673 sqq. Ménélas scrutant le champ de bataille est comparé à l'aigle aux yeux perçants qui découvre le lièvre au gîte et ἐπ' αὐτῷ Ἔσσυτο καί τέ μιν ὦκα λαβὼν ἐξείλετο θυμόν, XXII, 308 sqq. Hektor fondant sur Achille est comparé à l'aigle qui descend des nuages Ἁρπάξων ἢ ἄρν' ἀμαλὴν ἢ πτῶκα λαγωόν ; on voit où Virgile a pris le lièvre, le cygne et l'agneau ; seulement dans Homère les trois comparaisons sont appropriées à l'acte ; entre l'aigle qui fond sur sa proie et Turnus qui tire d'en bas un guerrier par les pieds, il n'y a aucun rapport. — (14) 568 taedas alii ad fastigia iactant, même motif et même fin de vers, VIII, 491, ignem ad fastigia iactant. — (15) 569 saxo atque ingenti fragmine montis se retrouve X, 698, cf. XII, 531. — (16) 571 il n'y a aucune difficulté à reconnaître ici Corynaeus de VI, 228, mais Corynaeus reparaît vivant, XII, 298 ; Virgile s'est embrouillé dans la liste de ses noms propres. — (17) Nous avons des exemples de ces massacres étourdissants, résumés en une suite de noms propres, *Il.*, XIV, 511 sqq., où cinq Achéens tuent d'affilée huit Troyens, Πλείστους δ' Αἴας εἷλεν Ὀϊλῆος ταχὺς υἱός, et où Ajax équivaut à Turnus, Apollon. *Argon.*, I, 1040 sqq., où neuf Argonautes tuent douze Dolions ; mais dans aucun des deux passages on ne trouve le balancement du carnage virgilien.

P. 679. (1) 578 alis adlapsa sagitta, fin de vers identique, XII, 319. — (2) 582 Pictus acu chlamydem, XI, 777, Pictus acu tunicas ; ferrugine clarus Hibera, XI, 772, peregrina ferrugine clarus, Catulle, LXIV, 227, ferrugine Hibera ; le motif VII, 761 sqq. est très analogue. — (3) 585 pinguis ubi et placabilis ara Palici reprend textuellement, VII, 764 pinguis ubi et placabilis ara Dianae ; toutefois il n'est pas nécessaire que la construction soit identique et, comme les Paliques sont des jumeaux, il est probable qu'il faut lire : pinguis ubi et placabilis ara, Palici — Palici étant un nom pluriel en apposition ; il est curieux que, mentionnant les Paliques, Virgile ne leur ait attribué qu'une caractéristique banale et qui a déjà servi. Les Paliques probablement adorés par les premières populations siciliennes antérieures aux Grecs étaient des génies vulkano-chthoniens ; c'étaient les esprits des sources de la localité où ils étaient révérés et où il y avait des cratères de dimensions moyennes projetant de l'eau bouil-

lante et sulfureuse. A l'époque historique, ils avaient un temple, des aménagements pour de nombreux pèlerins, un oracle ; le sanctuaire était l'endroit où se prêtaient les serments les plus solennels et en cas de faux témoignages les dieux manifestaient la vérité et même suivant certains témoignages punissaient les coupables. — (4) 587 la manœuvre de la fronde est décrite avec une élégante précision : adducta circum caput egit habena, fragment de vers repris XI, 579 Et fundam tereti circum caput egit habena ; 589 multa porrectum extendit harena, même motif et même fin de vers que V, 374, fulua moribundum extendit harena ; Arcens est atteint aux tempes comme Tagus, IX, 418 sq. — (5) 591 Dicitur est là pour donner à la chose de la réalité : Virgile la présente comme une tradition et non comme inventée par lui.

P. 680. (1) 596 sq. Vociferans... ingentem sese clamore ferebat, c'est un géant et un brutal. — (2) 598 obsidione... teneri, locution fixée, X, 109, castra obsidione tenentur. — (3) 601 Quis deus Italiam... début d'hexamètre repris X, 72, Quis deus in fraudem... — (4) 602 fandi fictor traduit *Il.*, XXII, 281 ἀρτιεπὴς καὶ ἐπίκλοπος... μύθων.

P. 681. (1) En ce qui concerne les injures adressées aux Troyens : 598 Non pudet obsidione iterum ualloque teneri, les Rutules s'étaient déjà étonnés de la lâcheté des Troyens refusant la bataille en plaine, 55 sqq., Tenerum mirantur inertia corda, Non aequo dare se campo... sed castra fouere ; Turnus 142 sq. s'en était indigné et déjà Hektor reprochait à ses compatriotes leur tendance à se réfugier à l'abri de leurs remparts. *Il.*, XVIII, 287 Ἦ οὔ πω κεκόρησθε ἐελμένοι ἔνδοθι πύργων : 599 bis capti Phryges rappelle en enchérissant le mot de Junon, VII, 295, Num capti potuere capi et est repris par Turnus, XI, 402, Gentis bis uictae ; 599 morti praetendere muros rappelle ce qu'a dit Turnus, 143, Fossarumque morae, leti discrimina parua ; 600 En, qui nostra sibi bello connubia poscunt ! rappelle ce qu'a dit Turnus, 138, Coniuge praerepta ; Turnus, 133, avait ramené à certaines limites la volonté des dieux à propos de l'établissement des Troyens en Italie, Numanus, 601, va plus loin et la révoque en doute ; 602, le mouvement Non hic Atridae nec fandi fictor Ulysses reproduit la menace de Turnus, 154 sq. Haud sibi cum Danais rem faxo et pube Pelasga Esse putent ; en somme Numanus ne fait guère que reprendre les idées de son beau-frère. Dans sa critique acerbe du costume Phrygien, il se souvient de celle qu'avait faite Jarbas : 616 et habent redimicula mitrae équivaut à IV, 215 sqq. Et nunc ille Paris... Maeonia mentum mitra crinemque madentem Subnexus ; 617 O uere Phrygiae, neque enim Phryges, qui rappelle IV, 215, cum semiuiro comitatu, est emprunté à l'outrage, adressé par Achille, *Il.*, II, 235, et par Ménélas, VII, 96, Ἀχαιίδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί, avec quelque chose de plus, Phryges étant déjà méprisant. Quant à la caractéristique de la race italienne, bien qu'elle soit faite d'un seul jet et qu'elle soit d'une unité superbe, elle s'inspire de l'éloge de l'Italie, *G.* II, 136 sqq. et du portrait des Équicules, *En.*, VII, 744 sqq. ; 603, Durum ab stirpe genus, Jupiter avait dit en parlant d'Énée, I, 263 sq., populosque ferocis Contundet, Anchise en s'adressant à Énée, V, 730 sq. gens dura atque aspera cultu Debellanda tibi Latio est ; on dit *G.*, II, 167 sqq. genus acre uirum... Adsuetumque malo Ligurem... Scipiadas duros bello ; 605 Venatu inuigilant pueri, les Équicules sont caractérisés, *En.* VII, 746, par adsuetaque multo venatu nemorum ;

607 patiens operum paruoque adsueta iuuentus reprend avec changement d'un mot, *G.*, II, 472 patiens operum exiguoque adsueta iuuentus ; 609 sq. uersaque iuuencum Terga fatigamus hasta, il est dit des Équicules, VII, 748, Armati terram exercent ; le trait final 612 sq. semperque recentis Comportare iuuat praedas et uiuere rapto, c'est exactement avec changement d'un mot celui qui termine le portrait des Équicules, VII, 748 sq. ; le trait nec tarda senectus Debilitat uiris animi mutatque uigorem, 610 sq., a son prototype chez Apollon. *Argon.*, I, 43 sq. τότ' αὖ βαρύθεσκέ οἱ ἤδη Γυῖα, μένεν δ' ἔτι θυμὸς ἀρήιος, ὡς τὸ πάρος περ. — (2) 622 Non tulit Ascanius, même motif et même début du vers, II, 407, Non tulit... Coroebus. — (3) 622 sqq. neruoque... equino Contendit telum est une imitation de forme d'Attius dans le *Philoctète* cité par Serv.-Daniel tendens neruo equino concita tela ; que le fond soit emprunté au passage de l'*Iliade*, IV, 116 sqq., où Pandaros lance sa flèche contre Ménélas, c'est ce que prouve le fait qu'une fois la flèche prête à partir, Ascagne promet un sacrifice à Jupiter comme Pandaros promet une hécatombe à Apollon et la concordance 631 sq. sonat una fatifer arcus. Effugit... sagitta avec 125 sq. Λίγξε βιός... ἆλτο δ' ὀιστὸς 'Οξυβελής... Virgile pour rendre l'impression plus terrible a ajouté l'épithète fatifer, qu'il n'a employée qu'une autre fois en l'appliquant à l'épée d'Énée, VIII, 621 ; il l'a donc réservée pour le père et pour le fils, qu'il met ainsi sur le même pied. Ce qui est curieux, c'est qu'ici il a intercalé une imitation d'Apollon. *Argon.*, IV, 283 Ἰθὺς δ' ἀμφοτέρῃσι διασχόμενος παλάμῃσιν, passage où Éros lance sa flèche contre Médée et dont il s'est déjà souvenu ailleurs, que d'autre part, *En.* XI, 859 sqq. il a décrit avec beaucoup plus de développement les préparatifs pour lancer la flèche et que cette fois il a imité de beaucoup plus près l'*Il.*, IV, 116 sqq. ; du même passage d'Homère, il a donc tiré deux imitations, la seconde beaucoup plus poussée que la première. Les détails techniques qu'il donne ici sont plus à leur place dans l'*Iliade*, poème de réalités, que dans l'*Enéide*, poème de sentiments et d'idées ; on voudrait croire que, s'il les a introduits ici, c'était pour signaler la maîtrise d'Ascagne et préparer les compliments d'Apollon ; mais il est probable qu'il s'est simplement proposé d'insérer ici une imitation homérique de pure forme. — (4) 625 Audacibus adnue coeptis est repris textuellement de *G.*, I, 40, dans des circonstances sans rapport avec celles-ci ; 626 feram... dona locution fixée, qui se trouve déjà *G.*, III, 22, Dona feram ; 627 aurata fronte iuuencum, usage romain, mais déjà dans la Dolonie, que Virgile vient d'utiliser, Diomède, promet à Athéné une génisse aux cornes dorées, *Il.*, X, 294 χρυσὸν κέρασιν περιχεύας (cf. *Od.*, III, 384) ; le taureau cornupète a déjà servi comme offrande imaginaire à Pollion, 629 se trouve déjà textuellement *Egl.*, III, 87. — (5) 630 sq. caeli... de parte serena Intonuit laeuum est pris à Ennius cité par Cic. *de Div.*, II, 39, 82, Tum tonuit laeuum bene tempestate serena ; le coup de tonnerre à gauche, qui est romain, a déjà servi, II, 693, le coup de tonnerre sans indication d'orientation, VII, 141 sqq. ; déjà dans l'*Il.*, XV, 377, pour avertir qu'un vœu est accepté μέγα δ' ἔκτυπε μητιέτα Ζεύς. — (6) 632 horrendum stridens... sagitta, le sifflement de la flèche ou du javelot, rendu ici avec intention particulièrement terrible, est un des bruits usuels du combat virgilien toujours accompagné de fracas. — (7) 633 caua tempora, locution fixée, qui se retrouve 808 et X, 891 ; la blessure

aux tempes causant la mort a déjà servi 418 sq. et 588 sq., c'est-à-dire qu'elle figure trois fois en un peu plus de deux cents vers, ce qui n'indique pas une grande fécondité d'invention. — ([8]) 638 Aetheria tum forte plaga, locution fixée qui se trouve déjà dans la même structure métrique, I, 394, Aetheria quos lapsa plaga. — ([9]) Naturellement les allusions à Anchise se raréfient dans les derniers livres de l'*Enéide* ; celle-ci est suggérée à Virgile par le fait que dans l'*Il.*, XVII, 322 sqq., lorsqu'Apollon invite Énée à combattre pour soutenir le courage des Troyens, il prend la forme de Périphas, qui est un ancien héraut de son père et un serviteur dévoué ὅς οἱ παρὰ πατρὶ γέροντι Κηρύσσων γήρασκε, φίλα φρεσὶ μήδεα εἰδώς ; le motif du vieil écuyer de la famille à qui on a confié le fils dans sa jeunesse a resservi à Virgile, XI, 31 sq., où Acoetes ancien écuyer d'Évandre a été chargé de veiller sur Pallas, et la reprise du motif est soulignée par une reprise d'expression, Armiger ante fuit 648 se retrouve, XI, 32 ; il est très possible que le Butès qui figure ici soit celui que tue Camille, XI, 690 sq., puisqu'ici 651, il est donné comme un guerrier redoutable ; un autre Butès, pugiliste renommé, est mentionné, V, 371 sqq., comme ayant été tué aux jeux funèbres en l'honneur d'Hector ; c'est le cas du même nom employé pour désigner deux personnages, l'un mort, l'autre vivant, comme celui de Remulus, IX, 360 et 593. — ([10]) 650 sq. Omnia longaeuo est modelé sur IV, 558 sq. Omnia Mercurio similis uocemque coloremque Et crinis flauos.

P. 682. ([1]) 656 sqq. sic orsus Apollo Mortalis medio aspectus sermone reliquit Et procul in tenuem ex oculis euanuit auram est modelé sur IV, 276 sqq. Tali Cyllenius ore locutus Mortalis uisus medio sermone reliquit Et procul in tenuem ex oculis eu anuit auram.— ([2]) 663 animas que in aperta pericula mittunt est une imitation de détail d'*Il.*, IX, 322, Αἰὲν ἐμὴν ψυχὴν παραβαλλόμενος πολεμίζειν. — ([3]) 664 sqq. l'aspect de la mêlée est décrit d'après la Teichomachie homérique., *Il.*, XII, 156 sqq. νιφάδες δ' ὣς πῖπτον ἔραζε, Ἅς τ' ἄνεμος ζαὴς, νέφεα σκιόεντα δονήσας, Ταρφείας κατέχευεν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ. Ὣς τῶν ἐκ χειρῶν βέλεα ῥέον, ἠμὲν Ἀχαιῶν Ἠδὲ καὶ ἐκ Τρώων· κόρυθες δ' ἀμφ' αὖον ἀΰτευν Βαλλόμεναι μυλάκεσσι καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι — tum scuta cauaeque Dant sonitum flictu galeae —, sans doute avec influence d'Ennius ; l'emprunt est fait justement au passage de la Teichomachie, qui a fourni à Virgile l'épisode suivant. — ([4]) 669 sq. quam multa grandine nimbi In uada praecipitant reprend, V, 458, quam multa grandine nimbi culminibus crepitant, dans des circonstances toutes différentes. — ([5]) 670 cum Juppiter horridus austris, fin de vers analogue, *G.* I, 418, cum Juppiter uuidus austris ; 671 Torquet aquosam hiemem paraît assurer le sens de imbris torti, VIII, 429.

P. 683. ([1]) *Sat.*, VI, 2, 32... de Pandaro et Bitia aperientibus portas locus acceptus est ex libro quinto decimo Ennii, qui induxit Histros duos in obsidione erupisse porta et stragem de obsidente hoste fecisse. — ([2]) 672 sq. le nom de Pandarus, qui n'a rien ici qui le justifie, semble avoir été suggéré à Virgile par le fait qu'en imitant, 622 sqq. pour l'exploit d'Ascagne, l'*Il.*, IV, 116 sqq., il a eu sous les yeux le nom de Pandaros ; Bitias est un nom qui a été donné à un Carthaginois, I, 738 ; Pandarus et Bitias sont fils d'Alcanor de l'Ida ; ils ont été élevés dans le bois de Jupiter par Iaera, qui paraît être une dryade ; dans l'*Il.*, XVIII, 42 Ἴαιρα est une Néréide ; le passage confirme l'hypothèse que IX, 177 sq. Ida Vena-

trix est bien une nymphe ; des détails de jeunesse et d'origine analogues nous sont donnés sur Arcens, IX, 581 sqq., sur Virbius VII, 761 sqq. ; tout cela se meut, avec variantes, dans le même cercle d'idées. — (3) Dans l'*Iliade*, XII, 131, les deux géants prennent position en avant de la porte προπάροιθε πυλάων, parce qu'ils veulent en interdire l'entrée, ici 677 en arrière — intus — parce qu'ils veulent laisser pénétrer l'ennemi, pour le massacrer ensuite. — (4) Les deux colosses sont comparés 674 aux sapins et aux montagnes de leur patrie, 679 sqq., à deux grands chênes des bords de fleuves italiens que Virgile connaissait ; les deux comparaisons font à peu près double emploi, la seconde dit moins que la première, en revanche elle évoque des souvenirs personnels de Virgile ; il est probable qu'elles sont venues toutes les deux à l'esprit de Virgile, quand il a rédigé ces vers et il les a conservées provisoirement : peut-être à la révision eût-il supprimé la première ; quant à la seconde, elle est soudée au contexte, sublimi uertice nutant 682 rappelant nettement cristis capita alta corusci 678 ; le prototype c'est la comparaison homérique appliquée à Polypoitès et à Leonteus, *Il.*, XII, 131 sqq. Τὼ μὲν ἄρα προπάροιθε πυλάων ὑψηλάων Ἕστασαν ὡς ὅτε δρύες οὔρεσιν ὑψικάρηνοι, Αἵ τ' ἄνεμον μίμνουσι καὶ ὑετὸν ἤματα πάντα, Ῥίζῃσιν μεγάλῃσι διηνεκέεσσ' ἀραρυῖαι, qui l'a peut-être déjà inspiré *En.*, IV, 441 sqq. ; *Il.*, V, 560, deux ἄριστοι Danaens massacrés par Énée sont dits ἐλάτῃσιν ἐοικότες ὑψηλῇσιν, *Od.*, IX, 191 sq. Polyphème est comparé à la cime isolée d'une montagne, ῥίῳ ὑλήεντι Ὑψήλων ὀρέων, ὅ τε φαίνεται· οἶον ἀπ' ἄλλων, de même la femme d'Antiphatès, X, 113, ὅσην τ' ὄρεος κορυφήν, et c'est peut-être de là que provient ici 674 montibus aequos ; dans l'*En.*, III, 679 sq. les Cyclopes ont été comparés à des chênes ou à des cyprès, et comme au IIIe l., 681, nous lisons silua alta Iouis et ici Iouis... luco 673, il semble bien que Virgile se soit rappelé ici le passage correspondant du IIIe livre. — (5) Virgile multiplie dans ce livre le motif de l'imprudence : c'est l'imprudence d'Euryale qui cause sa perte, c'est l'imprudence de Pandarus et de Bitias et surtout celle de Bitias qui occasionne le massacre des Troyens, c'est l'imprudence de Turnus qui sauve les Troyens de la destruction ; c'est là un moyen facile qui dispense d'assigner aux événements des causes profondes et nécessaires. Virgile justifie du reste adroitement ces imprudences par la psychologie de ceux qui les commettent : Euryale est un adolescent, qui ne peut résister à l'attrait des belles armes, Pandarus et Bitias comptent sur leur force, Turnus est emporté par l'ardeur du combat.

P. 684. (1) 696 sq. Si le premier guerrier que rencontre Turnus — is enim se primus agebat — et qu'il tue s'appelle Antiphatès, c'est parce que dans la Teichomachie, la première victime de Leonteus est un certain Antiphatès, Ἀντιφάτην μὲν πρῶτον... Πλῆξ' αὐτοσχεδίην *Il.*, XII, 191 sq. ; Virgile le fait donc revivre pour le faire tuer de nouveau, cette fois non par un Achéen, mais par un Rutule ; s'il est de Thébé en Mysie, c'est que c'était là la patrie du père d'Andromaque, *Il.*, I, 366, et s'il est bâtard de Sarpédon, c'est que Sarpédon joue un grand rôle dans la Teichomachie ; Thebana de matre nothum 697 est modelé sur Supposita de matre nothos, VII, 283. — (2) 699 Aera per tenerum est emprunté à Lucr., II, 145 ; stomachoque infixa, de même *Il.*, XVII, 47 sq., Ménélas tue Euphorbos κατὰ στομάχοιο θέμεθλα Νύξ' ; de même le sang noir., *Il.* XX, 470, ἀτὰρ μέλαν αἷμα κατ' αὐτοῦ κόλπον ἐνέπλησεν et l'échauffement du fer dans la bles-

sure, *Il.*, XVI, 333, Πᾶν δ' ὑποθερμάνθη ξίφος αἵματι. — (3) 708 sq. le bouclier ayant été percé par la phalarica qui a traversé la cuirasse, c'est bien Bitias qui tombe sur le bouclier et non le contraire ; c'est au bruit du corps qui s'abat — intonat ingens — que convient la comparaison qui suit et non à celui que pouvait faire le bouclier en tombant sur le guerrier. — (4) Tite-Live, XXI, 8, 10, Végèce *De re milit.*, IV, 18, Enn. cité par Nonius, p. 555, 16. — (5) 717 Latinis désigne ici l'armée de Turnus en général, mais paraît bien sous-entendre que les Latins proprement dits ont rejoint et participent à l'action. — (6) 717-719 : dans l'*Il.*, II, 446 sqq. Athénée pousse au combat les Achéens, V, 506 sq. Mars excite l'ardeur des Troyens, X, 366 sq. et 482 sq. Athéné donne la force et le courage à Diomède, XIII, 43 sq. Poseidon excite au combat les Argiens ; IV, 440, Δεῖμός τ' ἠδὲ Φόβος sont en action ; IX, 1 sq. αὐτὰρ Ἀχαιοὺς θεσπεσίη ἔχε φύζα, φόβου κρυόεντος ἑταίρη dit à peu près la même chose que Immisitque Fugam Teucris atrumque Timorem ; *Il.* XIII, 298 sqq., Arès marchant au combat est suivi de son fils Φόβος capable d'épouvanter les plus vaillants guerriers ; 718 stimulos... sub pectore uertit, locution fixée, qui se trouve déjà dans une tout autre circonstance, VI, 101, cf. stimulis agit, VII, 405. — (7) 721 est inachevé ; c'est le même cas que pour 467 ; le morceau 717-730 se compose de deux couplets, qui sont également nécessaires et qui se font suite : 717-721 une nouvelle ardeur s'empare des Latins, qui poussent vigoureusement le combat ; 722-730 Pandarus, sentant la résistance impossible, ferme la porte du camp ; les deux couplets ont été rédigés séparément ; puis Virgile les a juxtaposés, sans se préoccuper de les souder métriquement, ce qui devait venir à la révision.

P. 685. (1) 730 pecora inter inertia, alliance de mots fixée, qui se trouve déjà IV, 158. — (2) 731-733, tout le passage est rédigé avec des réminiscences homériques ; l'éclat des yeux : *Il.*, XIX, 365, sq. Achille s'arme, τὼ δέ οἱ ὄσσε Λαμπέσθην ὡς εἴ τε πυρὸς σέλας ; les lueurs des armes : V, 4, Diomède marche au combat Δαῖέ (Athéné) οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ, XIX, 374, Achille prend son bouclier τοῦ δ' ἀπάνευθε σέλας γένετ' ἠύτε μήνης, 381 sq. il met son casque à cimier ἡ δ' ἀστὴρ ὡς ἀπέλαμπεν Ἵππουρις τρυφάλεια· περισσείοντο δ' ἔθειραι Χρύσειαι, XXII 134 sq., Achille marche contre Hektor ἀμφὶ δὲ χαλκὸς ἐλάμπετο εἴκελος αὐγῇ Ἢ πυρὸς αἰθομένου ἢ ἠελίου ἀνιόντος ; le bruit de l'armure, IV, 420, Diomède saute à bas de son char, Δεινὸν δ' ἔβραχε χαλκὸς ἐπὶ στήθεσσιν ἄνακτος, XXI, 254 sq., Achille fuit devant le Skamandre ἐπὶ στήθεσσι δὲ χαλκὸς Σμερδαλέον κονάβιζεν. Virgile, qui s'applique à établir entre Énée et Turnus un parallélisme, a ménagé à Énée une apparition analogue, X, 261 sq., 270 sqq. ; 731 sq. arma Horrendum sonuere a pour contre-partie XII, 700 en parlant d'Énée horrendumque intonat armis ; les cristae sanguineae de Turnus sont le panache rouge dont il a été question, IX, 50 et 270. — (3) 736 feruidus ira se trouve déjà VIII, 230. — (4) 740 Olli subridens, même début d'hexamètre, dans un tout autre sens, I, 254 ; 742 Hic etiam inuentum... narrabis Achillen, passage de rappel, la Sibylle avait dit, VI, 89, alius Latio iam partus Achilles ; le motif de la commission à faire aux enfers a déjà été mis dans la bouche de Néoptolème, II, 549. — (5) 744 summis adnixus uiribus se trouve déjà V, 226, dans une tout autre circonstance. — (6) 745 sq., le motif du trait détourné de sa destination par une

divinité est homérique, *Il.*, VIII, 311, Ἀλλ' ὅγε καὶ τόθ' ἅμαρτε· παρέσφηλεν γὰρ Ἀπόλλων, cf. XX, 438 sqq., *Od.*, XXII, 256 et 273. — (7) 748 teli... auctor, locution fixée qui se trouve déjà 420 sq. teli... auctorem. — (8) 749 sublatum alte consurgit in ensem se retrouve XII, 729 Alte sublatum consurgit Turnus in ensem ; même attitude, X, 797 sq. — (9) Virgile a souligné la similitude par des identités de termes, 752 sqq. ingenti concussa est pondere tellus ; Collapsos artus... Sternit humi moriens 708 sq. collapsa ruunt immania membra, Dat tellus gemitum. — (10) 750 sqq. le coup est emprunté à Apollon. *Argon.*, II, 102 sq.q, dans le combat des Argonautes et des Bébryces πρῶτός γε μὲν ἀνέρα Κάστωρ Ἤλασ' ἐπεσσύμενον κεφαλῆς ὕπερ· ἡ δ' ἑκάτερθεν Ἔνθα καὶ ἔνθ' ὤμοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἐκεάσθη ; mais c'est immédiatement après le coup porté que la tête fendue s'abat sur les épaules ; en plaçant la chose après la chute du corps, Virgile a montré qu'il n'empruntait que des mots ; partibus aequis n'est pas chez Apollonios ; c'est presque une impossibilité ; Hor. *Sat.*, I, 1, 99 sq. at hunc liberta securi Diuisit *medium*, fortissima Tyndaridarum plaisante sûrement. — (11) 757 sqq. la tournure se trouve dans l'*Iliade*, VIII, 217, XVIII 454, XXI 544, mais non le motif de l'imprudence ; 759 Vltimus ille dies... fuisset, locution fixée, II, 248 sq. quibus ultimus esset Ille dies. — (12) 760 caedisque insana cupido rappelle 354 nimia caede atque cupidine. — (13) 761 est inachevé ; comme pour 717-730 et 459-472 le morceau se compose de deux couplets qui se tiennent : 756-761 imprudence de Turnus qui, au lieu d'ouvrir la porte, s'élance sur les ennemis ; 762-777 description des ravages qu'il fait dans leurs rangs. Egit in aduersos est l'antécédent naturel de Principio Phalerim, etc. ; ici encore nous avons à faire à deux couplets destinés au même morceau, rédigés chacun pour lui-même et ensuite simplement juxtaposés. — (14) 764 le motif est homérique, *Il.*, V, 1, XVI 127 sqq., etc. — (15) 762 le motif du fuyard à qui on coupe le jarret se retrouve X 699 ; cf. Tite-Live, XXII, 51, 7. — (16) 763 raptas fugientibus ingerit hastas se retrouve textuellement XII, 330 appliqué également à Turnus. — (17) 767 est la transcription en lettres latines d'*Il.*, V, 678, Ἀλκανδρόν θ' Ἅλιόν τε Νοήμονά τε Πρύτανίν τε, Serv. dit avec raison : unde apparet non ad historiam sed ad ornatum poematis haec nomina pertinere ; en effet ces quatre guerriers tués par Ulysse dans l'*Iliade* ne sauraient être tués de nouveau par Turnus dans l'*Enéide* ; 574 Turnus Itym Cloniumque, Dioxippum Promolumque pourrait également être écrit en lettres grecques. — (18) 769 sq. le sens paraît être occupat ab aggere dexter ; les guerriers qui combattent sur le rempart et qui font face au-dehors sont attaqués par derrière ; Lynceus, lui, aperçoit Turnus et il marche à sa rencontre ; c'est au moment où il descend du talus que Turnus l'attaque occupat ab aggere, et comme il se trouve à sa droite, qui n'est pas protégée par le bouclier, il lui fait sauter la tête. — (19) 770 sq. le coup est emprunté à l'*Iliade* où il est attribué à Achille, c'est donc un coup de maître XX 481 sqqq. ὁ δὲ φασγάνῳ αὐχένα θείνας Τῆλ' αὐτῇ πήληκι κάρη βάλε· μυελὸς αὖτε Σφονδυλίων ἔκπαλθ' ὁ δ' ἐπὶ χθονὶ κεῖτο τανυσθείς, cf. XIV, 496 sqq.

P. 686. (1) 773 ferrumque armare ueneno le motif des traits empoisonnés se retrouve avec fin de vers identique, X, 140, calamos armare ueneno ; cf. XII, 857 sq. ; il figure dans l'*Od.*, I, 260 sq. — (2) 776 numerosque intendere neruis, c'est faire retentir fortement le rythme sur les

cordes ; VI, 646 a un sens analogue. — (3) *Il.*, XV, 735 sqq. Ajax qui défend contre Hektor le navire de Protésilas encourage les Troyens à le soutenir, car il est dans une position périlleuse, Ἠέ τινάς φαμεν εἶναι ἀοσσητῆρας ὀπίσσω, Ἠέ τι τεῖχος ἄρειον, ὅ κ' ἀνδράσι λοιγὸν ἀμύναι ; 736 sq. a inspiré directement 782 quos alios muros, quae iam ultra moenia habetis ? — (4) 783 o ciues comme 36 ici en rapport direct avec 784 per urbem. — (5) 785 iuuenum primos se trouve déjà VIII, 105. — (6) 788 sq., de même les Troyens derrière Hector qui les encourage *Il.* V, 498, Οἱ δ' ἐλελίχθησαν καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν. — (7) 792 sqq. *Il.* XI, 548 sqq. Ajax obligé de reculer devant les Troyens est comparé à un lion qui attaque vivement une étable et que repoussent les chiens et les gardiens armés de javelots et de torches ; chez Virgile, c'est une scène de chasse ; la grande différence, c'est que le lion homérique tient bon le plus longtemps possible parce qu'il est tenaillé par la faim, 552 sq. ὁ δὲ κρείων ἐρατίζων Ἰθύει, le lion virgilien est soutenu par son courage, ce qui est plus noble ; 793 telis premit, locution fixée qui se trouve déjà VIII, 249 ; 794 Asper, acerba tuens, début d'hexamètre emprunté à Lucr., V, 35, mais où il est appliqué à un serpent. Virgile avait dit, en parlant du taon, *G.*, III, 149 Asper, acerba sonans ; 796 Ille quidem hoc cupiens, début d'hexamètre analogue, X, 385. Ille quidem hoc sperans. — (8) Dans le passage cité plus haut, à la suite de la comparaison avec le lion, *Il.*, XI, 566 Αἴας δ' ἄλλοτε μὲν μνησάσκετο θούριδος ἀλκῆς Αὖτις ὑποστρεφθεὶς καὶ ἐρητύσασκε φάλαγγας Τρώων ἱπποδάμων, ὁτὲ δὲ τρωπάσκετο φεύγειν, ce qui a inspiré directement 799 sq. Quin etiam bis tum medios inuaserat hostis, Bis confusa fuga per muros agmina vertit, mais Ajax tantôt tient tête, tantôt tourne le dos ; plus noblement Turnus fait toujours face. — (9) 803 sqq. le motif est homérique, *Il.*, VIII, 397 zqq., XV 158 sqq. ; 804 haud mollia iussa a déjà servi à Virgile, *G.*, III, 41, pour exprimer les invitations pressantes à lui adressées par Mécène, tua, Maecenas, haud mollia iussa. — (10) 806 sqq., nous avons affaire ici à une traduction, très voisine du texte, du passage de l'*Il.*, XVI, 102 sqq., où Ajax est obligé d'abandonner la défense du navire de Protésilas Αἴας δ' οὐκέτ' ἔμιμνε· — Ergo nec iuuenis... subsistere... ualet — βιάζετο γὰρ βελέεσσιν — iniectis sic undique telis Obruitur — Δάμνα μιν Ζηνός τε νόος — ceci développé par l'ordre de Jupiter porté à Junon par Iris — καὶ Τρῶες ἀγαυοὶ Βάλλοντες· — ingeminant hastis... Troes — δεινὴν δὲ περὶ κροτάφοισι φαεινὴ Πήληξ βαλλομένη καναχὴν ἔχε — strepit assiduo caua tempore circum Tinnitu galea, Virgile a ajouté saxis solida aera fatiscunt — βάλλετο δ' αἰεὶ Κὰπ φάλαρ' εὐποίηθ'· — Discussaeque iubae capiti — ὁ δ' ἀριστερὸν ὦμον ἔκαμνεν Ἔμπεδον αἰὲν ἔχων σάκος αἰόλον· — nec clipeo... subsistere... ualet — Αἰεὶ δ' ἀργαλέῳ ἔχετ' ἄσθματι, κὰδ δέ οἱ ἱδρὼς Πάντοθεν ἐκ μελέων πολὺς ἔρρεεν, οὐδὲ πῃ εἶχεν Ἀμπνεῦσαι — tum toto corpore sudor Liquitur et piceum (ajouté par Virgile à cause de la poussière qui se mêle à la sueur), — nec respirare potestas —, Flumen agit, fessos quatit aeger anhelitus artus. Le trait nec sufficit umbo Ictibus n'a pas son équivalent dans le passage homérique, il a pu être inspiré par *Il.*, XIII, 397 sq. οὐδ' ἤρκεσε θώρηξ Χάλκιος, qui pourtant a un sens différent. Le passage avait déjà été imité par Ennius cité par Macrobe *Sat.*, VII, 2, 3-4, mais de moins près et avec moins de maîtrise ; Virgile paraît, tout en se référant au texte homérique, avoir pris à Ennius quelques mots,

tinnitu = tinnit, toto corpore = totum... corpus, nec respirare potestas = Nec respirandi fit copia. — (11) 814 fessos quatit aeger anhelitus artus est repris de V 432, uastos quatit aeger anhelitus artus, avec changement d'un mot accommodant la locution fixée à la circonstance.

CHAPITRE ONZIÈME

LE DIXIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE

Assemblée des dieux (1-117). — **1.** Le Xe livre est relié au IXe par le mot *interea* 1, qu'il faut prendre dans son sens étroit ; il signale la simultanéité de l'action qui s'engage avec celle qui termine le livre précédent. C'est au matin, après la nuit où ont été massacrés Nisus et Euryale, que Turnus attaque le camp Troyen (1). C'est pendant cette matinée qu'a lieu le conseil des dieux. De cette simultanéité nous avons une preuve dans le discours de Vénus même. Non seulement Vénus parle de l'attaque du camp comme d'une chose présente, mais elle décrit comme actuelle au moment même où elle parle, comme pouvant être constatée de visu par les dieux, l'invasion du camp troyen par Turnus (2). D'une façon générale, Virgile s'est astreint à ce que les scènes dans le ciel aient lieu pendant une pause de l'action terrestre, de façon que celle-ci ne soit pas interrompue par elles ; ici il n'a pas pu réaliser ce tour de force, le combat ne s'arrêtant pas ; il a lieu pendant l'assemblée des dieux ; il se continue quand la séance est levée et Virgile a clairement indiqué la chose par la répétition du mot *interea* 118, qui là aussi doit être pris dans son sens propre.

L'assemblée des dieux est un motif qui figure à plusieurs reprises dans l'*Iliade ;* les dieux tout en vaquant à leur existence journalière, mangeant, buvant, écoutant la musique d'Apollon et les chants des Muses, délibèrent sur le sort des hommes, témoignent de l'intérêt qu'ils y prennent et décident ou d'intervenir ou de laisser les choses suivre leur cours. C'est là un motif épique d'une grande majesté que Virgile ne pouvait négliger ; mais Virgile ne l'introduit qu'une seule fois dans son poème, et cela est caractéristique de son art ; il concentre ce qui dans l'*Iliade* est dispersé et donne ainsi plus de puissance à l'effet. En outre, dans l'*Iliade,* les délibérations des dieux sur les choses humaines sont un des incidents quotidiens de la vie dans l'Olympe ;

les choses humaines sont leur préoccupation constante ; suivant le cours qu'elles prennent, ils règlent leur conduite et interviennent ; leurs entretiens à ce sujet ont quelque chose de familier ; l'entretien au début du chant IV a lieu pendant le festin. La scène du début du livre X de l'*Enéide* a un caractère autrement solennel ; c'est la séance des grands jours d'un corps constitué ; des discours étudiés sont prononcés, qui rappellent ceux des chefs de partis à la tribune ; un débat oratoire a lieu, dans lequel sont déployées toutes les ressources de l'éloquence ; l'intérêt ne consiste pas seulement dans la décision qui va être prise, mais dans les péripéties de la lutte de paroles. Pour le fond, le modèle dont s'est inspiré spécialement Virgile est la délibération du commencement du chant IV de l'*Iliade ;* après le combat de Pâris et de Ménélas, Zeus consulte les dieux pour savoir si l'on doit permettre la continuation de la guerre ou si tous ne seraient pas d'avis que l'accord conclu fût exécuté, qu'Hélène fût rendue à Ménélas et que la ville de Priam retrouvât la paix ; c'est évidemment le parti vers lequel il penche ; de même dans l'*Enéide,* Jupiter voudrait que les hostilités prissent fin. Mais, dans l'*Iliade,* Zeus se heurte à l'opposition d'Héré et renonce à poursuivre son projet de conciliation ; ainsi, dans l'*Enéide,* Jupiter échoue et les choses suivent leur cours. Virgile n'a pas laissé complètement de côté les autres assemblées des dieux de l'*Iliade ;* au chant VIII, Zeus convoque une assemblée régulière (1) ; de même au chant XX, où c'est Thémis qui est chargée de porter les convocations (2). Ainsi, dans l'*Enéide,* Jupiter réunit les dieux pour une séance déterminée — *Concilium... uocat* 2. Enfin au chant VIII de l'*Iliade,* Zeus interdit formellement aux dieux de se mêler désormais à l'action terrestre ; c'est bien là ce que se propose Jupiter dans l'*Enéide* et ce à quoi il ne réussit pas.

Cette manifestation que Virgile a faite unique et à laquelle il n'a pas donné de précédent pour ne pas en affaiblir le caractère grandiose a été reculée jusqu'au Xe livre ; c'est là sa juste place ; jusqu'ici les événements n'étaient que de simples préparations ; on était encore loin du but ; Junon et Vénus s'efforçaient de les conduire au gré de leur désir et jouissaient d'une liberté relative, Jupiter les laissant agir à leur guise et n'intervenant, d'une façon brève et impérieuse, que lorsqu'il voyait les choses aller à la dérive et qu'il était indispensable de les remettre dans le droit chemin ; actuellement, le dénouement approche, il est imminent ; il n'y a plus de fluctuations possibles ; il serait plus conforme à la dignité divine que la volonté des Olympiens fût unanime et qu'elle s'employât dans un calme impressionnant à faciliter le cours inéluctable des destins. Il est singulier qu'ayant

conçu cette grande idée, Virgile ne l'ait point fait aboutir ; l'assemblée du X[e] livre est un fiasco complet ; Jupiter renonce à la conciliation entrevue ; après l'assemblée, les choses vont comme elles allaient avant et elle n'a aucune influence sur l'action de l'*Enéide ;* elle a une importance considérable au point de vue de l'intérêt poétique et de la composition du poème. Le conflit entre Vénus et Junon est le ressort agissant et l'âme même de l'*Enéide ;* nous les avons vues jusqu'à présent déployer toute leur ardeur, toute leur passion pour maîtriser les événements et les faire tourner à leur gré ; leurs caractères respectifs, admirablement dessinés et accentués par le contraste, ont pris un relief extraordinaire ; mais elles sont intervenues isolément, successivement, et, sauf au I[er] livre où Junon vient proposer à Vénus un parti hypocrite qui n'aboutit pour elle qu'à une déconvenue cuisante, elles ne se rencontrent pas ; le VII[e] livre appartient à Junon, qui déchaîne la guerre ; au VIII[e], Vénus, qui n'a pu empêcher la guerre, qui du reste ne l'a pas tenté, apporte à son fils une armure qui lui assurera la victoire sur Turnus ; Junon rentre en scène au IX[e] où elle mène Turnus à l'attaque du camp Troyen, qui, si elle ne produit pas un résultat décisif, coûte aux assiégés des pertes sanglantes et les réduit à une situation critique. Pour que l'intérêt croisse, il faut que l'a-parte cesse, que les deux rivales s'affrontent résolument, dans un corps à corps furieux. La scène est attendue, nécessaire ; elle a été longuement, savamment préparée ; il est temps qu'elle éclate. Jupiter y assiste avec la majesté qui convient au père des dieux et au roi des hommes ([1]) ; mais ce ne sont ni ses discours, ni sa personne qui attirent notre attention ; elle se porte tout entière sur le duel oratoire des deux déesses, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'observation psychologique, où elles parlent comme nous nous attendons qu'elles le fassent, où leur caractère s'affirme tel que nous le connaissons, mais avec une vigueur et un mordant qui sont nouveaux.

L'Olympe s'ouvre et Jupiter réunit l'assemblée des dieux dans la demeure astrale, d'où il contemple la terre ([2]). Son palais est disposé pour les recevoir ; ils prennent place dans une galerie ouverte à chaque bout — *tectis bipatentibus* 5 —, qui contient sûrement un hémicycle ; c'est une salle du trône — *solio... aureo* 116. Il préside et, s'adressant aux grands habitants du ciel — *Caelicolae magni* 6 — avec la considération qui leur est due, il s'étonne qu'ils aient changé d'avis et luttent entre eux avec tant d'acharnement ; suivant la fiction administrative, il présente la chose en général, bien que ce soient Vénus et Junon qui soient touchées directement. Il avait prohibé la guerre entre les Troyens et les Italiens ; on a été contre sa défense ([3]). Il engage les

intéressés à attendre l'époque légitime et fixée, celle où Carthage se ruera avec sauvagerie contre les remparts de Rome (1) ; alors ils pourront déchaîner leurs haines rivales et engager les hostilités (2). Cette évocation des guerres puniques, dont le choc des Troyens et des Italiens n'est qu'un avant-goût insignifiant et une très faible image, projette sur l'*Enéide* l'ombre d'un avenir terrifiant ; elle rappelle celle qui clôt avec une énergie si dramatique les imprécations de Didon ; l'allusion a sans doute été inspirée à Virgile par les *Puniques* d'Ennius et peut-être y eût-il insisté davantage, s'il n'eût craint d'empiéter sur l'œuvre de son prédécesseur ; il semble bien qu'il se soit proposé de rendre à cette œuvre, à laquelle il devait tant, un hommage discret.

Jupiter s'est exprimé brièvement — *paucis* 16 —, en souverain qui signifie sa volonté, convenance que Virgile observe toujours ; il n'en est pas de même de Vénus (3) ; elle est femme, elle est passionnée, elle a beaucoup à dire (4). Son discours est bien celui que nous attendons d'elle ; c'est un long cri de détresse, mais un cri savamment modulé ; elle est en proie à une émotion violente, mais cela ne l'empêche pas de discuter avec une adresse consommée, de prendre ses avantages et de calculer ses effets ; elle se plaint et elle plaide ; elle plaide en avocat qui connaît toutes les ressources du métier et qui en use ; elle est insinuante, elle se fait modeste pour se concilier la sympathie et la pitié ; mais elle est en même temps pressante, pathétique, virulente ; elle demande peu, pour obtenir beaucoup ; elle présente les faits sous le jour qui lui est le plus favorable et les accommode adroitement aux besoins de sa cause.

18-19, dans un exorde court, mais expressif, elle exalte, avec un respect profond, la puissance de Jupiter (5), de qui elle attend tout ; c'est son habitude de se présenter en suppliante éplorée.

20-30, elle expose la situation, qu'elle donne comme effroyable, désespérée, et, pour qu'on ne l'accuse pas d'inventer, elle la met sous les yeux — *cernis* 20. Ce sont des choses qu'on peut voir du haut de l'Olympe ; il suffit de regarder (6) ; elle fait un résumé saisissant des événements du VIIIe livre : elle montre les Rutules insultant le camp, au milieu d'eux Turnus avec ses chevaux sans pareils (7), fier du succès et se précipitant — c'est bien là son allure impétueuse — ; c'est là ce qui s'est passé la veille ; elle arrive alors aux circonstances actuelles, l'ennemi dans le camp, les Troyens réduits à combattre sur les talus, pris à revers (8), tout cela en l'absence d'Énée, qui n'en sait rien ; les Troyens seront-ils donc toujours assiégés (9) ? Jusqu'ici elle n'a dit que la vérité ; la vérité toute nue est assez effroyable.

Quant à l'avenir, elle l'imagine plus noir qu'il ne sera ; profitant de l'ambassade envoyée au début du VIIIe livre à Diomède, elle le voit accourant déjà avec son armée et elle se demande si elle, la fille de Jupiter (1), ne va pas être de nouveau exposée aux coups d'un mortel ; ceci n'est qu'un effet oratoire, mais saisissant et qui termine le tableau par un trait pathétique.

31-41, elle discute alors de la façon la plus serrée le point de droit ; si les Troyens sont venus en Italie sans l'assentiment de Jupiter et malgré lui — c'est là un coup droit porté à Jupiter et une manière de l'intéresser à la chose —, s'il en est ainsi, elle ne lui demande pas de les secourir — elle ne risque rien par cette concession, ayant à son actif le discours du maître des dieux au premier livre — ; si au contraire ils n'ont fait que se conformer à tant d'oracles — elle sait bien que c'est le cas —, elle s'étonne que quelqu'un — qu'elle ne nomme pas encore mais dont tout le monde a le nom sur les lèvres — ose enfreindre ses ordres et changer les destins ; elle énumère alors toutes les infamies de ce quelqu'un (2) : la flotte consumée par l'incendie en Sicile — *exustas... classis* 36 ; ici elle exagère, il n'y a eu de brûlés que quatre navires —, la tempête furieuse déchaînée par Éole, Iris envoyée du ciel ; il y a plus : Allectô a été évoquée du fond des enfers et s'est livrée à ses fureurs, sur la terre, parmi les villes italiennes (3). Ici encore les faits suffisent et, sauf une exagération légère, Vénus ne les travestit pas.

42-55, elle expose alors ses demandes et elle les fait si modestes, qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas les lui accorder ; ce n'est là du reste qu'un artifice ; elle serait navrée qu'on la prît au mot, mais elle se sent garantie par la volonté de Jupiter et l'arrêt des destins, qu'elle connaît. Elle renonce à l'empire espéré dans des jours heureux (4) et cède la victoire aux protégés de Jupiter — *uincant quos vincere mauis* 43 —, en feignant de se tromper sur ses intentions, ce qui est une manière de le forcer à les déclarer. Puisque, dans sa dureté, son épouse — cette fois elle la désigne hardiment — interdit aux Troyens toute la terre (5) — elle n'ignore pas que Junon ne leur dispute que l'Italie —, elle supplie (6) qu'on lui permette de sauver son petit-fils (7). Elle abandonne Énée aux périls de la mer et à sa mauvaise fortune — comme si elle ignorait qu'il revient avec des secours puissants. Ascagne vivra sans gloire dans ses sanctuaires de Chypre ou à Cythère. Que Jupiter rende Carthage maîtresse de l'Italie, elle n'y mettra pas obstacle. C'est encore là une façon d'obliger Jupiter à dévoiler ses intentions véritables et ce renoncement désolé ne comporte pour elle aucun danger.

55-62, malgré sa résignation apparente, elle feint dans sa péroraison de se laisser emporter par la douleur que lui cause la misère imméritée des Troyens (1), tant d'épreuves subies à la recherche d'une patrie nouvelle ; il aurait mieux valu pour eux rester sur les ruines de Troie (2). Elle supplie Jupiter de leur rendre le Xanthe et le Simoïs et de leur faire gravir de nouveau le calvaire d'Ilion (3). Naturellement tout cela n'est pas sincère et Junon saura s'en prévaloir.

Junon répond ; elle aussi elle est tout entière dans son discours, violente, colère, mauvaise ; mais, dans la circonstance, elle non plus n'est pas maladroite ; elle saura percer à jour ce qu'il y a d'artificiel dans la philippique de Vénus, s'emparer des points faibles, négliger ce qui est fort, au besoin déplacer le terrain de la discussion. Elle a la mauvaise cause ; elle en tirera tout le parti qu'en peut tirer une femme blessée au vif et un habile avocat. Elle est en proie à une fureur lourde — *Acta furore* (4) *graui* 63 — ; c'est l'état d'âme dans lequel elle nous est presque toujours apparue jusqu'ici ; il est aggravé par l'invective outrageante dont elle vient d'être l'objet ; cette fureur conditionne le ton et le fond de son discours, qui n'a pas la belle ordonnance de celui de Vénus, maîtresse d'elle-même jusque dans ses éclats ; c'est une défense exaspérée, hérissée, dans laquelle elle se débat sous l'étreinte et essaie de se dégager de toute responsabilité.

63-64, elle ne s'adresse pas, comme l'a fait Vénus, à Jupiter ; elle fonce droit sur son ennemie, en se plaignant qu'elle la force à rompre le silence et à manifester ses ressentiments (5) ; elle ne prend la parole que parce qu'elle est provoquée, contrainte ; ce n'est pas elle qui attaque ; elle se donne ainsi le beau rôle.

65-73, elle prétend n'être pour rien dans la situation actuelle ; ni les hommes ni les dieux n'ont forcé Énée à faire la guerre et à se déclarer l'ennemi de Latinus. Elle dénature impudemment les faits : Énée ne s'est jamais présenté comme l'ennemi de Latinus ; c'est elle qui a rendu la guerre inévitable. Quant aux prétendus oracles, dont Vénus a parlé, elle les réduit à quelques prophéties de Cassandre, qui était folle (6). Ainsi Didon s'était refusée d'abord à croire à la réalité des oracles ; mais Junon est fixée sur ce point ; elle en est convenue dans le monologue du VIIe livre ; elle est donc de mauvaise foi. Ce n'est pas elle qui a conseillé à Énée de quitter son camp, de se confier aux vents, de remettre la conduite de la guerre à un enfant, d'aller exciter les Tyrrhéniens paisibles ; ici elle mêle le vrai et le faux : Énée a mis à sa place des chefs expérimentés ; quant aux Tyrrhéniens, ils étaient en guerre avec les Rutules et n'attendaient que lui pour partir. Elle triomphe à bon compte en affirmant qu'elle n'est pas

intervenue et qu'Iris n'est pour rien là-dedans. Elle se garde bien de dire que c'est elle qui a averti Turnus d'attaquer le camp, et cela bien réellement en se servant d'Iris ; la soi-disant réfutation porte à côté.

74-80, elle s'étonne qu'on trouve étrange que Turnus, petit-fils de Pilumnus, fils de la nymphe Venilia, dieux nationaux, défende le sol de sa patrie, tout naturel que les Troyens lui ravissent sa fiancée ; elle n'a pas tort au point de vue purement humain ; mais elle passe à côté de la question, qui est de savoir si les événements sont oui ou non commandés par le destin, contre lequel on ne saurait se révolter. Elle travestit du reste audacieusement les faits en représentant les Troyens comme attaquant les Latins la flamme à la main, soumettant et pillant leur pays, demandant hypocritement la paix avec un appareil guerrier (1) ; ils ont tenté sincèrement d'obtenir la paix, ils sont sur la défensive ; c'est bien elle qui a voulu et machiné la guerre.

81-84, elle compare alors son rôle dans la guerre à celui qu'y a joué Vénus. Elle rappelle que Vénus a soustrait Énée aux Grecs en le dissimulant dans un nuage ; chose singulière, ceci n'est pas tout à fait exact ; dans le combat contre Diomède, Vénus a bien emporté dans ses bras son fils blessé, mais, atteinte elle-même à la main par Diomède, elle a dû le lâcher et c'est Apollon qui l'a recueilli et mis à l'abri en s'enlevant dans un nuage — Καὶ τὸν μὲν μετὰ χερσὶν ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων Κυανέῃ νεφέλῃ *Il.* V 344 sq — ; dans le combat contre Achille, c'est Poseidôn qui a sauvé Énée en répandant un brouillard sur les yeux d'Achille — Αὐτίκα τῷ μὲν ἔπειτα κατ' ὀφθαλμῶν χέεν ἀχλύν Il. XX 321. — Et puis ce sont là des faits bien anciens, puisqu'ils remontent à la guerre de Troie. Dans la guerre actuelle elle lui reproche d'avoir transformé ses navires en autant de nymphes et ceci encore n'est pas tout à fait exact, puisque, dans ce cas, ce sont Jupiter et Cybèle qui ont agi. Junon aurait pu mentionner la protection accordée par Vénus à Énée au IIe livre de l'*Enéide*, la fabrication des armes au VIIIe ; si elle ne le fait pas, c'est évidemment parce que Virgile tient à ne pas charger Vénus. Là-dessus, Junon s'indigne qu'on trouve abominable qu'elle ait, elle aussi, apporté quelque aide aux Rutules — *Nos aliquid contra Rutulos iuuisse nefandum est* — ; l'euphémisme est charmant.

85-87, à propos de la feinte résignation de Vénus, elle emploie l'ironie : qu'importe qu'Énée soit absent ? Puisque Vénus a Paphos, Idalie, Cythère — elle reprend ses propres paroles —, pourquoi vient-elle s'attaquer à un peuple belliqueux ? Le trait est mordant et cette fois il porte juste, puisque le prétendu désintéressement de Vénus n'était que verbiage.

88-95, elle termine en prenant la question de plus haut. Ce n'est pas elle qui est responsable des désastres des Phrygiens ; la cause du conflit entre l'Europe et l'Asie ([1]), c'est que Pâris, l'adultère Dardanien a forcé les remparts de Sparte ; or ce n'est pas elle qui lui a fourni des armes ([2]) ni qui a excité sa passion. C'est alors que Vénus aurait dû craindre pour les siens ([3]) ; actuellement ses paroles ne sont que des plaintes tardives et une querelle injustifiée. Cette mise au point brutale doit être fort désagréable à Vénus et ici Junon a pleinement raison ; seulement ce n'est pas la question : tout cela, c'est le passé ; actuellement, il s'agit de savoir si les Troyens vont être autorisés à s'établir en Italie.

Le discours de Junon excite dans l'assemblée des mouvements divers — *cunctique fremebant Caelicolae adsensu uario* 96 sq. — ; si elle ne la domine point, elle y a donc des partisans ; ces murmures sont comparés avec beaucoup de poésie aux sourds grondements des vents dans les forêts à l'approche de la tempête ([4]). Alors le père tout puissant reprend la parole au milieu d'une manifestation grandiose de la nature, cessation de tout bruit dans la demeure des dieux, tremblement de la terre, silence de l'éther, apaisement des zéphyrs, calme de la mer ([5]) ; il invite ses auditeurs à graver dans leur esprit ce qu'il va dire ([6]) ; la mise en scène est impressionnante, mais tant de magnificence n'était pas nécessaire et fait contraste avec la pauvreté de la communication de Jupiter puisqu'il se borne à reconnaître que l'accord entre Troyens et Italiens est impossible et que les dieux ne veulent point renoncer à leurs discordes. Il déclare donc qu'il gardera entre les deux partis une neutralité impartiale ([7]), qu'ils ne devront le succès ou l'insuccès qu'à eux-mêmes et que les destins trouveront moyen de s'accomplir ([8]). Il prête ensuite son grand serment sur le Styx, qui a déjà servi ailleurs et qui ne fait que consacrer un résultat négatif, puis il se lève de son trône d'or ; les dieux du ciel l'entourent et lui font cortège jusqu'à la porte de la salle ([9]) d'où sans doute il rentre dans ses appartements.

L'assemblée des dieux paraît avoir été conçue par Virgile sur le modèle d'une assemblée du sénat romain, non pas à l'époque de la liberté républicaine, mais à celle où Auguste convoquait le Sénat sur le Palatin, avec cette différence qu'ici le maître doit renoncer à faire prévaloir son autorité. Ne pouvant empêcher la guerre, Latinus avait abandonné momentanément ses fonctions, Jupiter se renferme strictement dans les siennes qui sont de laisser aux choses leur libre cours sans intervenir arbitrairement. Ses déclarations du reste ne sont pas absolument conformes à la réalité des faits : puisque les destins doivent

s'accomplir fatalement, ce ne sont pas les actes des adversaires en présence qui décideront de la victoire ou de la défaite ; et même Jupiter ne s'en tiendra pas à la neutralité si solennellement annoncée ; nous le verrons à la fin de l'*Enéide* intervenir activement pour amener le dénouement. Tout cela n'est donc au fond que vain apparat, sans effet pratique. Ce qui reste, c'est l'*altercation* mouvementée de Vénus et de Junon, qui est une superbe joute oratoire. Quant au fond, quoiqu'aucune décision ferme ne soit prise, les choses tournent à l'avantage de Vénus ; les destins sont conformes à ses désirs ; l'affirmation qu'ils s'accompliront comble donc ses vœux et lui donne pleine assurance ; il ne reste à Junon qu'à se morfondre ou — et nous verrons qu'elle s'y résignera — à tâcher d'adoucir les conditions qui s'imposent.

Continuation du siège du camp (118-145). — **2.** Le siège du camp troyen a continué pendant l'assemblée des dieux — *Interea* 118 — ; il ne s'arrête point lorsqu'elle est levée et il n'y avait aucune raison pour qu'il s'arrêtât ; si Virgile nous y reporte, dans un morceau du reste court et assez insignifiant, c'est qu'il veut peindre la situation matérielle et l'état d'âme de la légion des Énéades — *legio Aeneadum* 120 — ; plus leur situation sera mauvaise, plus ils seront déprimés, plus le retour d'Énée fera coup de théâtre et péripétie ; leur nombre a diminué ; ils n'ont aucun moyen de fuir (1) ; ils se tiennent mornes sur le haut des tours (2). Malgré des redites de détail, le morceau ne fait pas double emploi avec le IXe livre ; en effet, dans le IXe livre, Virgile avait surtout décrit l'attaque, ici il se place du côté de la défense ; cette défense n'a rien de particulier ; on essaie de repousser les assaillants au moyen de gros blocs de roc (3), de javelots, de pierres, de brandons enflammés, de flèches ; sur le résultat des coups portés, Virgile est muet, ce qui indique que la défense est peu efficace. Il ne nomme aucun des aggresseurs ; parmi les noms des assiégés, il y en a qui appellent quelques réflexions. Asius, qui ne figure pas ailleurs dans l'*Enéide* est introduit ici parce que, dans l'*Iliade*, Ἄσιος mène la troisième division à l'attaque des navires et que l'attaque des navires est le modèle qui a servi à Virgile pour son siège du camp troyen ; Ἄσιος est tué par Idoménée ; Virgile l'a donc ressuscité ; il n'est pas vraisemblable qu'il ait songé à un autre Ἄσιος, oncle d'Hector, qui apparaît plus loin ; Thymoetes est un des démogérontes, qui tiennent compagnie à Priam aux portes Scées ; Virgile l'a rajeuni pour le faire reparaître dans la bataille (4). Sarpédon, dans l'*Iliade*, attaque furieusement le camp des Achéens et réussit à découronner le mur et à y faire une brèche ; il est tué par Patrocle ; Virgile ne l'a pas fait revivre, mais il nous en donne la monnaie dans la personne de deux

de ses propres frères. A la fin il mentionne Mnestheus, tout fier du succès qu'il vient de remporter sur Turnus (1), et Capys, fondateur de Capoue. Au milieu de ces guerriers, il nous montre l'adolescent Dardanien Ascagne, favori de Vénus (2), nu-tête, ses cheveux emprisonnés dans un cercle d'or retombant sur sa nuque d'une blancheur de lait ; il est pareil à une pierre fine sertie dans l'or, bijou destiné au cou ou à la tête, à l'ivoire encastré dans du buis ou du bois de térébinthe (3) ; on ne nous dit pas qu'il combatte, mais on est étonné de le trouver ici au milieu du danger, puisque Apollon, IX, 653 sq., lui a formellement interdit de figurer sur le champ de bataille ; d'où la preuve que les deux morceaux ont été écrits indépendamment l'un de l'autre et n'ont pas été accordés.

Enée en mer. Catalogue des navires (146-214). — **3.** Les évènements qui forment la trame du poème se passant sur deux théâtres différents, l'action s'est scindée en deux ; avant que les deux branches de l'action ne se rejoignent, il faut que nous sachions ce qu'est devenu Énée depuis que nous l'avons quitté. Virgile nous ramène donc en arrière et il le fait de la façon la plus claire : pendant la nuit qui a suivi l'ouverture des hostilités entre les Troyens et les Rutules, et au milieu de cette nuit, Énée était en mer (4) ; la nuit dont il est question est celle pendant laquelle ont péri Nisus et Euryale, et c'est à la fin de la journée que les Rutules se sont présentés devant le camp troyen et ont tenté d'incendier les navires ; or, c'est justement à la fin de cette journée qu'Énée, parti de chez Évandre, est arrivé en vue de l'armée étrusque réunie au bord de la mer ; nous nous sommes arrêtés là ; il nous reste à savoir ce qu'il a fait pendant cette fin de journée ; Virgile le raconte avec une brièveté conforme à la rapidité avec laquelle se sont passés les événements : Énée s'est abouché avec Tarchon, il lui a dit qui il était, pourquoi il venait, quels alliés avait trouvés Mézence et quelle était l'exaspération de Turnus (5) ; la mention de Mézence est importante, puisque c'est contre lui que l'Étrurie est soulevée ; immédiatement — *haud fit mora* 153 ; ceci est capital pour l'intelligence des faits —, Tarchon conclut l'accord ; en règle avec le destin, conformément à l'ordre des dieux, les Lydiens s'embarquent sous les ordres d'un chef étranger (6). L'embarquement a lieu dans la soirée ; puis la nuit arrive et nous voyons le navire d'Énée en tête de la flotte ; à l'avant, comme παράσημον, les lions de Cybèle dominés par le mont Ida (7) ; Énée est assis à l'arrière, méditant sur les évènements de la guerre (8) ; Pallas est à sa gauche et l'interroge sur les astres qui marquent la route et sur ses aventures.

Virgile a trouvé ici l'occasion d'insérer un Catalogue qui fait pendant

à celui qui termine le livre VII ; en les séparant l'un de l'autre, il a évité la monotonie de l'*Iliade* qui accole l'un à l'autre les Catalogues des deux armées ennemies ; en mettant en tête du second une invocation aux Muses débutant par le même vers que celle du premier, il a établi entre eux un rapport direct (1). Il a composé le second comme le premier d'un certain nombre d'éléments qu'il n'a pas insérés tous dans chacun des morceaux, mais qu'il a disséminés, de façon à constituer à chacun d'eux une physionomie différente ; ces éléments sont les suivants : nom des chefs et détails sur leur personne, force et armement des contingents, emblèmes des navires, esquisse d'une géographie de l'Étrurie au moyen de noms de villes, accompagnés parfois d'épithètes caractéristiques mais qui paraissent moins résulter d'impressions visuelles que celles du VIIe livre — d'où l'on déduit que Virgile connaissait moins bien l'Étrurie que l'Italie centrale —, traits légendaires et historiques ; ces éléments, à l'exception des emblèmes des navires auxquels il a donné une grande importance, sont en somme les mêmes que ceux du VIIe livre.

Le premier des alliés — *princeps* 166 — est Massicus, nom singulièrement choisi, puisque le Massicus est une montagne célèbre de Campanie ; son navire s'appelle le Tigre ; il amène un contingent de mille guerriers venus de Clusium et de Cosae ; ce sont des archers.

En même temps vient le farouche Abas (2) — *toruus Abas* 170 — ; *Vna* paraît signifier que ses navires forment avec ceux de Massicus une des divisions de l'escadre et naviguent de conserve ; ses soldats ont de belles armes et à la poupe se dresse une statue dorée d'Apollon ; Virgile a peut-être voulu faire allusion au luxe des Étrusques ; Populonia, la métropole, a fourni à Abas 600 guerriers éprouvés, l'île d'Elbe, célèbre par ses mines de fer inépuisables, 300.

Le troisième — *tertius* 175 — est Asilas (3) ; Virgile esquisse donc l'intention de dépeindre l'escadre en ordre de marche ; mais c'est une intention qu'il ne poursuit que jusqu'au morceau suivant ; là encore il évite l'uniformité mécanique ; Asilas est un devin qui connaît l'haruspicine, l'astrologie, le langage des oiseaux, la signification de la foudre ; l'haruspicine et l'interprétation de la foudre sont spécialement étrusques ; le reste n'est que pour faire nombre ; Virgile aime à accumuler ; Asilas entraîne à sa suite (4) 1.000 guerriers qui combattent en rangs serrés hérissés de lances ; ils viennent de Pise, bâtie en territoire étrusque, mais qui doit son origine à la ville des bords de l'Alphée.

Suit Astyr — *sequitur* 180 — qui est très beau, excellent cavalier, et qui a des armes multicolores (5) ; quoique la cavalerie étrusque et la

cavalerie arcadienne aient été envoyées par terre, il n'y a pas lieu de s'étonner de le trouver là, puisque Pallas s'est embarqué également ; il a 300 compagnons unanimement dévoués à le suivre, qui viennent de Caeré (1), des campagnes du Minio, de Pyrgi la ville ancienne, de Gravisca, la ville malsaine.

Comme il faut varier la forme de l'énumération, l'apostrophe de rhétorique *Non ego te... Transierim* (2) 185 sq., introduit Ligurus brièvement caractérisé comme le chef très vaillant des Ligures et Cupavo, qui n'a qu'un contingent restreint — l'ambiance fait supposer que ce sont des Italiens du Nord — et sur la tête duquel se dressent des plumes de cygne. C'est là pour Virgile l'amorce d'une légende — *ferunt* 189 —, qui donne au morceau une physionomie spéciale analogue à celle du morceau concernant Virbius dans le catalogue du VIIe livre. Cette légende d'amour (3) est racontée avec une remarquable élégance de style ; si Cupavo a sur la tête des plumes de cygne, c'est que son père Cycnus (4), désolé de la mort de Phaéthon qu'il aimait, cherchait à se consoler en chantant son amour (5) à l'ombre des peupliers qui avaient été les sœurs de Phaéthon ; en vieillissant, il se couvrit de plumes blanches, quitta la terre et s'éleva en chantant vers les astres. Son fils, avec des compagnons jeunes comme lui, monte un navire portant à l'avant un centaure colossal, qui domine les flots et, dressé, les menace d'un énorme quartier de roc (6).

Ocnus est introduit sans autre transition que *etiam* ; fils de la prophétesse Mantô et du Tibre, il a fondé Mantoue et lui a donné le nom de sa mère (7). Virgile saisit l'occasion de donner sur Mantoue des détails historiques intéressants, auxquels le morceau doit son aspect particulier. Mantoue est riche d'aïeux, car elle peut se réclamer de trois races — Virgile ne dit pas lesquelles (8) — ; chacune de ces races est représentée par quatre peuples, c'est-à-dire qu'elle est à la tête d'une confédération de douze nations ; sa principale force vient des Étrusques (9). Ocnus amène 500 hommes ; à l'avant de son navire est le Mincius, fils du Benacus et couronné de roseaux glauques ; c'est un hommage rendu par Virgile au Mincio et au lac de Garde, qui avaient vivement frappé son imagination dans sa jeunesse, comme en témoignent les *Bucoliques* et les *Géorgiques*.

Aulestès s'avance pesamment sur un navire, dont les cent rameurs (10) font écumer les flots ; l'emblème est un énorme Triton qui des sons de sa conque terrifie la mer azurée ; c'est jusqu'à la taille un homme velu ; le bas du corps se termine en monstre marin ; le dernier vers est très pittoresque : sous la poitrine de cet être moitié homme moitié poisson l'onde écume et gronde.

Cela fait en tout 8 chefs (1) qui commandent à 30 navires (2) ; tous ou au moins un certain nombre d'entre eux ont donc sous leurs ordres une division navale, plus ou moins forte, ce qui est naturel, puisque les contingents sont plus ou moins nombreux (3). Il est singulier que Virgile ne fasse pas figurer dans le Catalogue Tarchon, le commandant en chef, comme il a fait figurer Turnus dans le Catalogue précédent.

Au livre VII, il avait tracé un tableau de l'Italie primitive, tableau particulièrement intéressant au point de vue national, puisque Rome avait dû sa grandeur aux forces concentrées de l'Italie. Mais Rome devait beaucoup à la civilisation étrusque et c'est une dette de reconnaissance que paie Virgile en mettant à la disposition d'Énée l'élément étrusque qui lui assurera la victoire et qui contribuera dans l'avenir à la splendeur de Rome.

Rencontre des nymphes (215-255). — **4.** La rencontre des nymphes est un épisode imprévu, ingénieusement imaginé et très poétique. Le développement qui le contient offre avec les v. 146-162 des contradictions prouvant jusqu'à l'évidence qu'il n'est pas du même jet, qu'il a été rédigé indépendamment de ces vers, et que des retouches eussent été nécessaires pour établir l'accord dans l'*Énéide* définitive (4).

Le jour a disparu ; il est minuit ; la lune brille au ciel ; cela est nécessaire pour le pittoresque de la scène qui va suivre ; l'inquiétude morale d'Énée se traduit par un redoublement d'activité physique (5) ; ici encore il est représenté comme n'épargnant point sa peine ; il ne dirige pas les événements ; mais il n'omet rien de ce qui le concerne. Il est donc à l'arrière de son navire tenant la barre et commandant la manœuvre des voiles (6). Il se produit alors une chose inattendue — *ecce* 219. A mi-route (7), les nymphes en qui Cybèle a transformé ses navires se trouvent sur sa route, nageant sur les flots (8) ; par les mots *suarum... comitum*, Virgile semble indiquer que ces navires faits des pins de l'Ida consacrés à la déesse (9) n'étaient pas de simples objets matériels, mais avaient une conscience obscure de la grande mission qu'ils remplissaient. En tout cas les nymphes ont pour Énée le dévouement affectueux que lui témoignent tous ceux qui sont attachés à son sort. Elles reconnaissent de loin leur roi, quoiqu'elles ne l'aient jamais vu encore avec des yeux mortels et évoluent autour de lui (10). Cymodocea est chargée de porter la parole, parce qu'elle est la plus habile à la manier — *fandi doctissima* (11) 225 — ; le trait est spirituel ; ces nymphes n'existent que depuis quelques heures et il y en a déjà de plus capables les unes que les autres. Cymodocea saisit la poupe de la main droite et soulève son buste au-dessus des eaux en nageant sans bruit de la main gauche ; ceci est pour la grâce du

tableau ; elle lui adresse un discours d'affaires en l'interpellant dans des termes du rituel religieux : « Es-tu éveillé, fils des dieux ? Reste éveillé » ; c'est un des rares passages de l'*Enéide* qui attribue à Énée le caractère sacerdotal, que les commentateurs ont beaucoup exagéré ; car, s'il offre perpétuellement des sacrifices, il les offre en laïc, et n'est pas prêtre pour cela (1). Cymodocea l'engage à faire force de rames et se présente à lui, elle et ses compagnes. Actuellement nymphes de la mer, elles étaient jadis les pins de l'Ida qui formaient sa flotte. Menacées de destruction et d'incendie par le perfide Rutule, elles ont rompu à regret leurs amarres (2) et le cherchent. Cybèle ayant eu pitié d'elles leur a donné leur forme nouvelle. Ceci n'est qu'une introduction ; Virgile n'a pas eu uniquement pour but de tracer un tableau gracieux ; l'épisode lui sert à communiquer à Énée les renseignements indispensables sur ce que sont devenus les Troyens depuis son départ ; à ce titre, il est intimement lié à l'action du poème. Ascagne — Cymodocea sait bien que c'est lui qui préoccupe Énée avant tout — est assiégé dans le camp par les Latins ardents au combat (3) ; la cavalerie arcadienne jointe aux vaillants Étrusques occupe déjà les emplacements qui lui ont été assignés ; elle a donc été envoyée par terre, ce qu'Énée naturellement sait bien, mais ce qu'il faut que le lecteur apprenne à son tour ; ce n'est pas tout : en sa qualité de déesse, Cymodocea connaît le plan de Turnus et elle le dévoile à Énée, l'intérêt capital d'un général étant d'être informé des projets de son adversaire ; Turnus se propose d'opposer sa cavalerie à la cavalerie étrusque pour l'empêcher d'opérer sa jonction avec l'armée troyenne bloquée dans le camp (4). Cymodocea ne se borne pas à révéler à Énée les desseins de son adversaire ; elle lui indique ce qu'il a personnellement à faire : appeler dès le matin ses compagnons aux armes et prendre en main le bouclier aux bords dorés que lui a fabriqué Vulcain. Elle lui prédit que le lendemain verra un carnage colossal de Rutules, ce qui est encourageant et ce qui en effet se réalisera.

En s'éloignant, elle imprime de la main droite au navire d'Énée la rapidité d'un javelot et d'une flèche (5) ; c'est une chose à laquelle elle s'entend — *Haud ignara modi* 247, trait spirituel — ; le reste de la flotte règle sa marche sur celle du navire de tête. Virgile a sans doute voulu qu'on ne le chicanât point sur le temps employé pour la navigation de l'embouchure du fleuve de Caeré à la rive gauche du Tibre et il l'a abrégé par une intervention divine. Quant à Énée, il demeure stupéfait — *stupet inscius* 249 — ; il est en effet dans une situation singulière ; il vit dans une sorte de rêve merveilleux et plein de mystère ; il a été saisi par la revue des générations futures ; il n'a

pas pu comprendre grand chose à ces noms inconnus qu'Anchise a fait retentir à son oreille et à ces exploits guerriers illuminant un avenir inconnu ; il a senti l'attirance du terroir romain sans pouvoir s'expliquer ce qu'il contenait en germe de grandeur future ; il a contemplé sans en percer le secret les scènes grandioses ciselées par une main divine sur le bouclier ; ici, il vient de quitter une flotte et il retrouve des nymphes. Il reconnaît à cette métamorphose qu'il est protégé par Cybèle ; il adresse donc une prière simple, courte et énergique à la mère Idéenne des dieux, qui aime le Dindyme, les villes ceintes de tours et l'attelage de lions ; il la supplie de confirmer l'heureux présage, en mettant sous ses auspices les futurs combats, et de favoriser les Phrygiens. Les Troyens sont souvent appelés Phrygiens dans le IXe livre et le début du Xe ; il y a un long passage de l'*Enéide* sur lequel plane la puissance de Cybèle, la grande déesse, dont à l'époque historique les Romains adopteront le culte en l'empruntant à l'Asie. Ce sont les origines d'une partie importante de la religion romaine que Virgile se plaît ici à souligner.

Débarquement. Aristie d'Énée (256-361). — **5.** Pendant ce temps — *interea* 256 —, c'est-à-dire non point pendant la prière d'Énée, mais pendant la seconde partie de la navigation, le jour se lève ; c'est celui dont Virgile a déjà décrit l'apparition, IX 459 sq., mais sur un autre théâtre d'opérations. Les Troyens et les Rutules ont vu le jour se lever sur terre ; Énée le voit se lever en mer ; la répétition était nécessaire. Se conformant strictement aux instructions de Cymodocea, Énée ordonne à ses compagnons de se préparer au combat (1). Bientôt après il est en vue de son camp ; de la main gauche il lève son bouclier flamboyant ; les Troyens, qui se croyaient perdus, poussent un cri qui monte vers les astres ; l'hyperbole banale est justifiée ici par l'intensité de l'effet ressenti ; l'espoir réveille chez eux la colère combative — *iras* 263 — et la défense devient plus active ; telles les grues du Strymon poussent des cris d'allégresse, quand avec les vents du Sud et sous les nuées sombres elles reviennent dans leur pays d'origine (2). Turnus et les chefs de l'armée s'étonnent d'abord de ces manifestations ; puis ils aperçoivent les poupes tournées vers le rivage — les bâtiments à éperon accostent naturellement par l'arrière —, et, sous les navires qui la couvrent, c'est la mer tout entière qui paraît venir déferler sur la terre (3). L'aspect d'Énée a quelque chose d'effrayant et de surnaturel ; son cimier est embrasé ; la flamme jaillit de son panache ; l'or de son bouclier projette d'énormes lueurs de feu, comme les comètes couleur de sang rougeoient sinistrement dans la nuit limpide ou comme Sirius, qui apporte aux malheureux mortels la

soif et les maladies et dont l'éclat funeste attriste le ciel (1).

Malgré l'apparence imposante de la flotte et le flamboiement terrifiant de l'armure d'Énée — *tamen* 276 —, l'audacieux Turnus — c'est sa caractéristique constante — compte bien (2), en occupant le premier le rivage, empêcher les assaillants de prendre terre. Selon l'usage des généraux romains, il commence par adresser à ses soldats une courte harangue, le facteur moral passant avant tout : leurs vœux sont accomplis ; ils vont pouvoir briser à main armée la résistance de l'ennemi ; ce sera le combat corps à corps — *In manibus Mars ipse* 280 — et non pas l'attaque contre des retranchements. Chacun doit songer à sa femme, à sa maison ; il s'agit de renouveler les exploits des aïeux et d'assaillir l'ennemi encore mal assuré et trébuchant dans l'eau. La fortune sourit aux audacieux — c'est bien là la devise de Turnus. Contrairement à la harangue du VIIIe livre, celle-ci est très actuelle, très en situation (3). Turnus se préoccupe alors de prendre les mesures nécessaires ; bien qu'elle ait l'aspect extérieur de la bataille homérique, la guerre virgilienne est la guerre moderne de mouvement ; Turnus nous a été présenté jusqu'à présent comme un vaillant soldat ; il a maintenant la responsabilité d'un commandant d'armée, qui, pour faire face à une intervention imprévue, doit changer son dispositif en pleine action ; il ne veut pas interrompre le siège du camp ; mais il faut distraire une partie des troupes d'attaque pour parer à la surprise et faire front ailleurs. C'est à cela qu'il s'arrête ; mais il est prévenu par la décision d'Énée dans l'exécution de sa manœuvre et par l'impétuosité de Tarchon. Il en résulte que, comme général, il apparaît inférieur à Énée et cela était indispensable pour qu'humainement parlant et en dehors de l'arrêt des destins nous acceptions le dénouement de l'*Enéide* ; l'effort de Virgile pour que la victoire appartienne au meilleur est visible et louable. Mais d'autre part, au point de vue de l'intérêt, nous éprouvons une déception : après l'opération très spéciale de l'attaque d'un camp, Virgile vient de nous en faire entrevoir une autre, d'un caractère très particulier, une tentative pour empêcher un débarquement, c'est-à-dire un combat dans lequel les assaillants sont encore à moitié dans l'eau et s'efforcent de prendre pied sur le rivage ; cela est très différent d'une bataille en plaine ; Virgile était assurément capable de réaliser l'idée ; mais il ne trouvait pas de modèle tout préparé dans l'*Iliade* ; ce n'est pas du reste son habitude de poursuivre systématiquement, avec un parti pris énergique, ce qu'il entrevoit ; le débarquement s'opère donc sans encombre et sans rencontrer d'obstacle ; il est du reste décrit avec précision et pittoresque.

Tandis que Turnus parle et combine son plan — *interea* 287 —, Énée agit. Comme on a accosté par l'arrière, il fait lancer les planches du haut des poupes [1] ; beaucoup de soldats épient le moment où, le flot se retirant, l'eau est moins profonde et ils y sautent ; d'autres se laissent glisser le long des avirons, que naturellement on a bordés pour faire virer les navires. Énée agit en capitaine expérimenté et prudent. Tarchon plus fougueux — les Étrusques sont enragés contre Mézence et impatients d'en venir aux mains — découvre un endroit où la mer ne clapote ni ne se brise, mais où le flot monte sur le sable en s'étalant [2] ; il exhorte ses compagnons à ramer vigoureusement [3], à soulever, à emporter les navires de façon que l'éperon s'enfonce dans cette terre ennemie et que la quille s'y trace son sillon ; pourvu qu'il en prenne possession, peu lui importe de s'y fracasser [4]. Ses compagnons lui obéissent, se lèvent de leurs bancs pour appuyer sur les rames, jusqu'à ce que les éperons sortent de l'eau et que les navires s'arrêtent ; tous sont indemnes, sauf celui de Tarchon, qui, étant monté sur un banc de sable, l'avant et l'arrière en porte-à-faux, fatigué par la vague, finit par se disjoindre ; l'équipage tombe à l'eau, s'embarrasse dans les morceaux de rames et les bancs et doit lutter contre le reflux qui le tire en arrière.

Malgré cet accident, l'opération a réussi. Turnus a eu beau se hâter — *Nec Turnum segnis retinet mora* 308 —, il arrive trop tard ; il doit se borner à garnir le rivage des troupes qu'il amène [5] et nous allons assister à une bataille pareille à toutes les batailles. Elle débute par une aristie d'Énée ; cette aristie est attendue. Au IXe livre, Turnus nous a été présenté comme un guerrier sans peur qui accomplit des prouesses merveilleuses ; il est utile qu'à son tour Énée fasse grande figure sur le champ de bataille, qu'il se montre supérieur à son rival, pour que, comme je le disais tout à l'heure, la victoire finale revienne non pas seulement au champion du destin et des dieux, mais au plus fort et au plus vaillant. Aussi Virgile n'a-t-il rien épargné pour que les exploits d'Énée commandent notre admiration. Comme la bataille homérique, la bataille virgilienne est une succession d'aristies ; mais l'aristie n'est pas un simple chapelet d'actes individuels n'intéressant que celui qui en est le héros. Elle a son rythme. Elle sert à exciter le courage de ses compagnons, qui se rallient autour de lui pour exercer la poussée en masse qui décidera de la victoire ; d'autre part, quand l'action d'un grand chef se fait sentir sur un point du champ de bataille et que l'ennemi plie, les chefs adverses se réunissent à leur tour pour arrêter ses progrès ; l'aristie se termine parfois par un combat singulier d'une telle importance qu'il entraîne la défaite du

parti du vaincu. Quant à l'intérêt pittoresque de l'aristie, il résulte de la variété des coups portés et de l'individualisation des victimes caractérisées comme différentes les unes des autres ; c'est un intérêt purement extérieur et factice, puisqu'il s'agit de personnages fictifs que nous ne connaissons pas d'ailleurs ; pour le soutenir, Virgile s'est donné beaucoup de peine et a déployé une grande ingéniosité.

La bataille s'engage au son des trompettes — *signa canunt* 310 — ; Énée qui, par la rapidité du débarquement, a prévenu Turnus lui enlève l'initiative même des hostilités — *primus... inuasit* (1) 310 —, ce qui est d'un bon augure pour le succès — *omen pugnae* 311 — et il commence à massacrer les Latins — *strauitque Latinos* 311 —, en tuant Théron, un géant qui l'attaque ; de son épée il traverse son bouclier, sa tunique toute rugueuse d'or et lui perce le flanc ; puis il frappe Lichas, mis au monde par l'opération césarienne et consacré à Phoebus. Non loin de là il étend morts le dur Cisseus et l'énorme Gyas (2), fils de Mélampus, compagnon d'Hercule et qui renversait des bataillons avec la massue, arme du héros (3) ; la massue figure de temps en temps dans la bataille virgilienne aux mains de guerriers particulièrement sauvages ; enfin il tue d'un coup de javelot dans la bouche Pharus (4), qui se livrait à de vaines bravades ; soit cinq victimes habilement diversifiées.

Jusqu'ici il n'a pas rencontré de résistance ; il allait mettre à mort Cydon, amateur de jeunes gens, épris pour le moment de Clytius, l'adolescent blond, quand il se heurte à un peloton formé de sept frères (5) qui lui lancent ensemble leurs traits ; ceux-ci rebondissent sans résultat sur son casque et son bouclier ou sont détournés par Vénus, service que rendent fréquemment dans l'*Iliade* les dieux à leurs protégés et qui, au IXe livre, a été rendu par Junon à Turnus (6). Énée demande à son fidèle Achatès de lui fournir les traits qui ne manqueront pas leur but et dont il a jadis percé les Grecs. La scène qui suit a été comprise diversement et paraît s'expliquer ainsi : *Suggere tela mihi* 333 présuppose qu'Énée va lancer plusieurs traits : du premier il traverse le bouclier, la cuirasse et la poitrine de Méon (7) ; Alcanor vient au secours de son frère et le soutient dans sa chûte avec sa main droite ; un second trait lui traverse le bras et continue sa course tout sanglant, tandis que sa main droite, les nerfs coupés, pend inerte de son épaule. Un autre frère, Numitor, arrache le javelot planté dans le corps de Méon et vise Énée, mais il le manque et ne réussit qu'à effleurer la cuisse du grand Achatès, qui, comme nous venons de le voir, se tient auprès de lui. Ce combat d'un homme contre sept est héroïque.

On s'attendrait à ce qu'Énée rencontre Turnus, qui a amené une partie de l'armée pour s'opposer au débarquement des Étrusques, mais ceci est impossible ; le duel des deux rivaux doit être retardé jusqu'à la fin de l'*Enéide* ; il ne l'est pas toujours par des motifs plausibles. Quoiqu'il en soit, ce sont, au lieu de Turnus, trois des chefs mentionnés au Catalogue qui assument la tâche d'arrêter Énée. C'est d'abord Clausus le Sabin qui frappe de loin Dryops de sa lance lourdement appuyée ; celle-ci pénétrant sous le menton perce la gorge de Dryops, lui coupant la parole et lui enlevant la vie [1] ; il frappe la terre du front et vomit un sang épais [2]. Puis c'est le tour de six Thraces, trois descendant de Borée, trois autres venant de l'Ismare leur patrie ; ce ne sont pas des Étrusques, mais six des compagnons qu'Énée a gardés avec lui. Halaesus accourt ensuite, suivi de ses Aurunques, ainsi que Messapus. La bataille se stabilise ; après les exploits individuels, c'est la mêlée générale, décrite avec des réminiscences de l'*Iliade* [3], mêlée dense, acharnée qui se livre au seuil même de l'Ausonie et où aucun des deux partis ne peut enfoncer l'autre ; tels des vents contraires s'entrechoquant sans parvenir à se dominer [4]. L'engagement devenu furieux est indécis et Énée est arrêté ; l'avantage est cependant pour lui, puisqu'il a réussi le débarquement, sans que celui-ci soit contesté, et qu'il n'a pas été rejeté à la mer.

Aristie de Pallas (362-438). — **6.** Virgile n'a fixé exactement ni le point où les Étrusques ont débarqué ni l'emplacement préalablement occupé par la cavalerie étrusque arrivée par terre ; il est donc impossible de tracer le plan de la bataille ; toutefois il est certain que le contact entre le corps de débarquement et la cavalerie s'est établi rapidement, puisque Pallas, voyant que les affaires allaient mal du côté des Arcadiens est venu les rétablir, qu'Abas, capitaine de l'un des navires étrusques est tué parmi les Arcadiens 427 sq., et qu'il y a avec eux, 430, des Troyens, qui ne peuvent être que ceux qu'Énée a amenés avec lui de chez Évandre VIII 546 sqq. Les Arcadiens se trouvent engagés sur un terrain défavorable, encombré qu'il est d'arbres déracinés et de quartiers de roc roulés par l'inondation d'un torrent ; obligés de renvoyer leurs chevaux [5] ils se battent à pied, ce à quoi ils ne sont pas habitués et ils ont le dessous. L'invention provient de ce que Virgile a réservé pour le XIe livre la grande bataille de cavalerie et qu'il n'a pas voulu anticiper. S'il les a fait rejoindre par Pallas, c'est que c'est à la tête des Arcadiens qu'il devait normalement se distinguer avant de mourir. Il leur adresse une harangue pressante [6], à la fois de raisonnement et de passion. Il les supplie de faire tête par tout ce qui peut les toucher de plus près, leurs hauts faits, le

nom, les victoires d'Évandre, les espérances qu'on met en lui et qu'il est en train de justifier. Il faut se frayer un chemin par le fer au plus fort des ennemis (1). C'est le chemin que leur trace la patrie à eux et à lui, Pallas, leur chef. Après les sentiments, les raisons : ils n'ont pas les dieux contre eux ; mortels, ils ont à faire à un ennemi mortel (2) ; enfermés par la mer, s'ils ne veulent s'y jeter, il leur faut gagner le camp troyen. Cette harangue ressemble à celle prononcée par Mnestheus au IXe livre, lorsqu'à l'intérieur du camp il rallie les Troyens épouvantés par l'audace de Turnus (3) ; la cause en est que l'une et l'autre s'inspire de celle d'Ajax lorsqu'au XVe livre de l'*Iliade* il exhorte les Danaens à défendre leurs navires (4).

Mais les paroles ne suffiraient pas à ranimer l'ardeur des Arcadiens ; en outre, avant de périr, il faut que Pallas accomplisse une aristie ; cette aristie, par son caractère, ne diffère pas beaucoup de celle d'Énée. La première victime de Pallas est Lagus (5) ; tandis que celui-ci essaie de soulever une grosse pierre, Pallas lui enfonce sa lance dans l'épine dorsale, à la séparation des côtes et il la retire. Hisbo espère le surprendre dans cette opération ; c'est un motif homérique qu'un guerrier se précipite pour venger un camarade mort ; mais comme Hisbo emporté par sa fureur ne se garde pas, il reçoit dans le poumon l'épée de Pallas (6). Les coups que porte Pallas à Sthénius et à Anchémolus ne sont pas décrits, mais nous apprenons qu'Anchémolus, de la race antique de Rhoetus (7), a eu pour sa belle-mère un amour coupable. Quant à Laridès et à Thymber, ce sont deux jumeaux que leurs parents eux-mêmes ne pouvaient distinguer ; Pallas les différencie cruellement en coupant à Thymber la tête (8), à Laridès la main droite, qui, tombée, cherche son maître et dont les doigts à demi-morts s'agitent et ressaisissent le fer qui leur échappe (9). Ainsi en quelques instants Pallas a tué cinq guerriers. Ses paroles et ses actes réveillent la douleur et la honte de la défaite chez les Arcadiens, qui s'arment contre l'ennemi (10).

Il accomplit alors un dernier exploit, qui a le mérite de la singularité — Virgile cherche tous les moyens de soutenir l'intérêt — ; il visait Ilus ; Rhoeteus qui passe alors en fuyant sur un bige reçoit la lance qui ne lui était pas destinée, tombe du char et frappe de ses talons le sol des Rutules. L'aristie produit alors son effet habituel. Les compagnons de Pallas se groupent autour de lui pour l'aider (11) ; tels des foyers d'incendie allumés l'été dans une forêt par un pâtre, se réunissent pour ne former qu'un seul brasier (12). Mais d'autre part les chefs ennemis viennent au secours des leurs. Haloesus, qui avait contribué à arrêter l'avance du corps de débarquement, essaie de briser

l'élan des Arcadiens ; il tue Ladon, Phérès, Démodocus [1], coupe de son épée étincelante la main droite que Strymonius lui portait à la gorge [2], frappe Thoas au visage d'une pierre et lui fracasse le cerveau [3]. Ici nous apprenons sur lui un détail qui ne figure pas au Catalogue ; son père, craignant le sort, l'avait caché dans les forêts pour le soustraire à la guerre ; c'est après sa mort qu'il vient se faire tuer par Pallas [4]. Celui-ci adresse d'abord une prière au Tibre, le fleuve national qui coule au pied du Palatin, auquel il promet de suspendre en trophée à un de ses chênes les dépouilles de son ennemi [5] ; et comme Haloesus protégeait un camarade, Imaon, il offre sa poitrine découverte à la lance de son adversaire.

Cette prouesse — il s'agit de la mort d'un grand chef — épouvante les Rutules. Mais le fils de Mézence, Lausus, guerrier redoutable — *Pars ingens belli* [6] 427 — intervient ; il tue Abas, commandant de l'un des navires étrusques ; il tue des Arcadiens, il tue des Étrusques et des Troyens [7]. L'équilibre se rétablit par l'égalité des forces et la parité de valeur des chefs ; l'aristie aboutit, comme la précédente [8], à une mêlée indécise où les deux partis affrontés se paralysent. D'un côté Pallas, de l'autre, Lausus à peu près du même âge et remarquables par leur beauté ; c'est une idée ingénieuse que de les avoir mis face à face et peut-être Virgile a-t-il eu un instant la velléité de les faire se mesurer ensemble. Mais l'économie du poème est autre ; ils doivent tous deux succomber sous les coups d'un guerrier plus fort qu'eux et Virgile justifie la chose en disant que telle est la volonté du maître de l'Olympe [9].

Rencontre de Turnus et de Pallas. Mort de Pallas (439-509). — **7.** Cependant — *Interea* 439 —, la sœur de Turnus [10] l'avertit de venir au secours de Lausus ; depuis qu'il a amené des troupes pour s'opposer au débarquement, nous ignorons ce qu'il est devenu ; s'il n'a point pris à l'action une part importante, c'est qu'il ne pouvait encore se mesurer avec Énée ; les exigences poétiques conditionnent parfois chez Virgile la marche des événements. Il traverse les rangs sur son char rapide ; son entrée en scène est théâtrale, Virgile tombant facilement dans le théâtral, quand il veut être impressionnant ; il ordonne à ses compagnons de lui faire place ; Pallas est une victime qui lui est réservée ; il regrette seulement de ne pouvoir l'immoler sous les yeux de son père [11]. Cette férocité, qui ne se manifeste qu'ici, n'est pas dans son caractère : Virgile ne la lui prête que par raison d'auteur, parce que la mort de Pallas doit être cause de la sienne. Pallas est stupéfait de cette apparition violente, parcourt d'un regard farouche le guerrier gigantesque [12] et lui répond noblement qu'il aura l'honneur de rem-

porter des dépouilles opimes ([1]) ou de périr glorieusement ([2]), que son père accepte l'une ou l'autre alternative. Puis il s'avance dans le champ ; et les Arcadiens sentent leur sang glacé refluer vers leur cœur ([3]). Turnus saute à bas de son char et vient à sa rencontre, pareil à un lion qui aperçoit dans la plaine un taureau se préparant au combat ([4]).

Le duel est simple et rapide ; quand Pallas voit Turnus à portée de la lance, bien qu'il se sente le plus faible, il ne désespère pas du succès ; il invoque Hercule ([5]) ; il est naturel que ce soit à lui qu'il s'adresse, puisqu'Hercule a été l'hôte de son père et que nous avons assisté au culte solennel qui lui est rendu par les Arcadiens ([6]) ; les termes de sa prière sont impitoyables — c'est une lutte à mort — ; il souhaite dépouiller de ses armes ensanglantées son ennemi expirant et s'imposer en vainqueur à ses derniers regards. L'attitude des dieux à l'égard des événements humains n'est pas la même dans les derniers livres de l'*Enéide* et dans les premiers ; dans les premiers ils surveillent les événements et interviennent, mais à intervalles ; dans les derniers, leur occupation unique est de regarder la bataille et d'en suivre tous les détails ; c'est purement et simplement la conception homérique. Hercule entend la prière de Pallas, étouffe un gémissement et pleure ; son père Jupiter essaie de le consoler doucement en lui rappelant que l'heure de la mort est pour chaque homme fixée d'avance, que la vie est courte, que l'important est de s'illustrer, que beaucoup de fils des dieux ont péri sous les murs de Troie, qu'il a lui-même perdu son fils Sarpédon ([7]) et que Turnus ne survivra pas longtemps à sa victime. Puis il détourne ses yeux des champs Rutules. Virgile a prêté ici à Jupiter une fermeté stoïcienne, une résignation à l'inévitable, une exhortation à l'héroïsme à propos d'un héros, qui ont beaucoup de grandeur et en même temps une sensibilité humaine d'une délicatesse émouvante ; il ne veut pas voir de ses yeux la mort de Pallas ([8]).

Pallas attaque, darde sa lance et tire son épée étincelante ; la lance vole, perce le bord du bouclier de Turnus et l'effleure ([9]) à l'endroit où le haut de la cuirasse cesse de protéger l'épaule. Turnus brandit la sienne ([10]) en se vantant qu'elle pénétrera mieux ([11]) ; en effet elle traverse par le milieu le bouclier, malgré toutes les lames de fer, d'airain et l'épaisseur du cuir, puis la cuirasse et enfin la poitrine du héros ([12]). Celui-ci arrache en vain de la plaie le trait tout chaud ; son sang et sa vie s'écoulent en même temps ; il tombe en avant, ses armes retentissent sur lui et il mord la terre ennemie ([13]). Turnus se montre jusqu'à un certain point généreux ([14]) : Pallas a mérité son sort ; il le

renvoie pourtant à son père sans lui refuser la consolation de lui donner une sépulture honorable. Cette générosité concorde peu avec la férocité du poème ; elle est commandée elle aussi par des raisons d'auteur : Virgile se réserve de peindre les funérailles de Pallas et la douleur de son père. Turnus mettant le pied gauche sur le cadavre (1) lui arrache son énorme baudrier (2), œuvre d'art où était ciselé dans l'or le meurtre des fils d'Égyptus par les Danaïdes et, triomphant, il s'enorgueillit d'une si belle dépouille.

Ici Virgile intervient personnellement, comme il aime à le faire dans les circonstances solennelles ; il déplore que les hommes ignorent leur sort futur et qu'oubliant la mesure ils se laissent emporter par la prospérité ; appliquant cette idée à Turnus, il déclare qu'un moment viendra où il regrettera d'avoir tué Pallas et maudira ces dépouilles et cette journée. Il jette ainsi sur ses exploits un voile mélancolique et laisse entrevoir le dénouement de l'*Enéide,* imitant Homère qui, lorsque Hector succombe, fait allusion à la fin prochaine et prématurée d'Achille. Les compagnons de Pallas le rapportent couché sur un bouclier long en gémissant et en pleurant ; ils lui font une courte oraison funèbre et rappellent quelle douleur et quelle gloire sera pour son père la mort du héros tombé à son premier jour de bataille en laissant d'énormes monceaux de cadavres ennemis (3).

Nouvelle aristie d'Enée (510-605). — **8.** Jusqu'ici les choses marchent assez mal pour les Troyens ; le corps de débarquement a pris terre, mais il n'a pu avancer ; les Arcadiens et les Étrusques, renforcés des éléments qu'il leur a fournis, ont perdu leur chef et sont en déroute — *tenui discrimine leti* (4)... *uersis... Teucris* 511 sq. — ; c'est Énée qui va rétablir la situation et par sa vaillance décider la victoire ; il fallait qu'il en fût ainsi et le but poursuivi par Virgile est manifeste. Informé sur-le-champ par un messager sûr — il y a donc entre les corps engagés des agents de liaison —, il se fraie avec l'épée un large passage (5) en cherchant Turnus. Virgile décrit son état d'âme : il a devant les yeux Pallas, Évandre, la table où il s'est assis et les engagements pris. C'est là ce qui va conditionner la nouvelle aristie qu'il entreprend ; celle-ci ne diffère pas de la précédente par les sources d'intérêt, la nature des coups portés, par ce qu'on peut appeler la fabrication matérielle ; elle s'en distingue par les résultats, par l'effet foudroyant des exploits d'Énée, par l'exaspération à laquelle il est en proie. Que le généreux accueil qu'il a reçu ait abouti à la mort de Pallas, cela lui semble révoltant ; il faut qu'il venge cette mort ; il est enflammé de colère — *ardens* 514, *ardenti* 552 — ; il ne se connaît plus ; de là l'accès momentané de férocité que lui prête Virgile ; il a soif de carnage, il prend un

bain de sang, tue sans égard pour personne tout ce qu'il rencontre, ne fait pas de quartier, est sourd aux prières et insulte ses victimes ; ainsi sa seconde aristie n'est pas une simple réédition de la première ; elle est singulièrement plus terrible ; elle fait frissonner.

Il commence par prendre vivants cinq fils de Sulmo et cinq fils d'Ufens, qui est au Catalogue le chef des Équicules (1) ; c'est qu'il se réserve de les immoler aux mânes de Pallas, en quoi il imite Achille qui fait douze prisonniers Troyens pour les sacrifier sur le bûcher de Patrocle ; par ce détail nous sommes avertis qu'il est ici le doublet d'Achille vengeur de Patrocle (2). L'épisode suivant est la reproduction de celui d'Achille et de Lykaon. Magus ayant en se baissant évité sa lance se jette à ses genoux et le supplie, au nom des deux êtres qui lui sont les plus chers, de le conserver pour son propre fils et pour son propre père. Il lui apprend qu'il est riche et peut par conséquent payer une belle rançon. Il lui représente que ce n'est point de sa chétive existence que dépend la victoire des Troyens. Rien n'y fait ; Énée lui répond durement qu'il peut garder ses trésors pour ses enfants, que Turnus, par la mort de Pallas, a supprimé dans la guerre tout marchandage et qu'il est certain d'être d'accord avec les mânes d'Anchise et avec Iule ; puis il saisit de la main gauche le casque de son adversaire, lui renverse la tête et lui plonge dans le cou son épée jusqu'à la garde (3) ; la brutalité de l'exécution montre qu'Énée est au paroxysme de la fureur. Non loin de là se trouve un prêtre de Phoebus et de Trivia (4), Hoemonidès, dont la tête est ceinte de bandelettes sacrées (5), le vêtement et les armes éclatants ; il le poursuit et, comme il tombe, lui met le pied dessus (6), puis il l'immole et donne ses armes à Serestus (7), pour en faire un trophée à Gradivus (8) ; il faut qu'il soit hors de lui, pour que ni le caractère sacerdotal, ni le peu de résistance de la victime ne l'arrêtent.

Nous avons été prévenus qu'il cherche Turnus ; mais nous savons qu'il ne peut le rencontrer. Déjà, à défaut de Turnus, Virgile a utilisé ses lieutenants ; ici ce sont Caeculus, le fondateur de Préneste, et le Marse, Umbro, qui le remplacent. Mais ils sont incapables d'arrêter Énée — *Dardanides contra furit* 545 — ; ce ne sont pas eux du reste, ce sont des comparses qui périssent ; Anxur doit être un Marse ; car il avait prononcé une formule magique en qui il mettait sa confiance et en vertu de laquelle il se promettait de longues années (9) ; Énée lui coupe avec son épée la main gauche, qui portait le bouclier ; Énée est plus fort que la magie. Tarquitus, orgueilleux de ses armes éclatantes, était le fils de Faunus, dieu des forêts et de la nymphe Dryopé ; son origine divine ne lui sert à rien ; Énée perce de sa lance sa cui-

rasse et son bouclier, qu'il attire à lui en ramenant la lance en arrière et, insensible à ses prières, lui tranche la tête (1), puis pousse du pied sur le sol le tronc décapité. Ce traitement barbare ne lui suffit pas ; il ajoute des paroles cruelles — *inimico pectore* 556 (2) —, l'avertissant que sa mère ne l'ensevelira point dans le tombeau paternel, mais qu'il sera la proie des oiseaux, à moins qu'on ne le jette dans le fleuve où les poissons affamés lècheront ses blessures (3).

Puis il poursuit, sans qu'il nous soit donné de détails, Antaeus et Luca, guerriers de premier rang (4), et le brave Numa et Camers le roux (5), fils de Volcens tué jadis par Nisus, le propriétaire territorial le plus riche d'Ausonie (6), roi d'Amyclae la silencieuse (7). Virgile alors le compare à l'hécatonkhir Égéon qui, avec ses cent bras et ses cent mains armées de boucliers retentissants et d'épées, ses cinquante bouches et ses cinquante poitrines vomissant la flamme, tenait tête aux foudres de Jupiter (8). La comparaison qui transforme Énée en un colosse surnaturel, exerçant dans toute la plaine ses fureurs victorieuses — *toto... desaeuit in aequore uictor* 569 —, matérialise la pensée maîtresse de tout le morceau ; ce n'est pas une division de l'armée de Turnus, c'est l'armée de Turnus tout entière qu'il bouleverse, qu'il décime et à lui seul il prépare la victoire finale. On s'attendrait à ce que cette comparaison termine l'aristie ; cependant celle-ci continue. Énée s'avance au-devant du quadrige de Niphaeus ; à son aspect, en entendant ses grondements menaçants, les chevaux effarouchés s'enfuient et jettent leur maître à bas du char qu'ils entraînent vers le rivage. Le dernier épisode, qui n'est pas sans analogie avec celui-ci (9), couronne les prouesses d'Énée par le combat d'un homme à pied contre deux guerriers montés sur un bige ; Liger conduit le char, Lucagus fait tournoyer son épée nue (10) ; Énée se porte à leur rencontre et leur apparaît colossal — *ingens* 579 —, la lance en arrêt. Liger l'avertit qu'il a devant lui des chevaux plus terribles que ceux de Diomède et d'Achille (11), bravade insensée — *uesano* 583 —, à laquelle Énée ne daigne pas répondre ; mais il darde contre Lucagus sa lance, qui perce le bord intérieur de son bouclier et lui entre dans l'aîne gauche ; Lucagus roule à terre mourant et le pieux Énée lui adresse un sarcasme amer (12) ; antithèse saisissante, Énée n'est cruel que parce qu'il est pieux : il venge Pallas. Puis il se saisit du char ; en vain Liger, également tombé sur le sol, lui tend des mains impuissantes, le supplie, fait appel à sa pitié ; Énée lui répond que ce n'est pas ainsi qu'il parlait tout à l'heure et qu'il faut qu'il aille rejoindre son frère ; puis de la pointe de son épée il lui ouvre la poitrine, où sont les sources de la vie.

Dans tout ceci Énée est un héros irrésistible qui emporte tout sur son passage comme un torrent ou comme un sombre ouragan [1]. L'armée de Turnus est tellement désorganisée, qu'elle ne peut plus maintenir le blocus du camp et qu'Ascagne et les Troyens réussissent à en sortir.

Junon éloigne Turnus du champ de bataille (606-688). — **9.** C'est là un succès très réel ; toutefois le but de l'aristie n'est pas atteint, puisqu'Énée se proposait de joindre Turnus et de terminer d'un seul coup la guerre par un combat singulier ; il faut que la rencontre des deux héros soit différée, pour que l'*Enéide* ne tourne pas court ; pour obtenir cet effet, Virgile introduit ici une intervention de Junon ; comme il n'y a pas de pause dans la bataille, il ne saurait être question de faire coïncider, comme il y a réussi souvent, l'action dans le ciel avec une suspension de l'action sur la terre. A la façon homérique, les dieux suivent d'en haut les péripéties du combat et Jupiter n'est pas mécontent de la tournure que prennent les choses et de la déconvenue infligée à Junon, dont il n'approuve point les noirs desseins. Ce n'est pas un brutal, comme le Zeus homérique ; c'est un homme d'esprit, qui se borne à manier vertement l'ironie et qui est bien aise de faire sentir à une épouse incommode l'inconvenance de sa conduite et de prendre sur elle une revanche. La scène de ménage qui résulte de là est très différente de celle de Vulcain et de Vénus au VIIIe livre, quoiqu'au fond elle aboutisse à la même chose, une demande présentée par la femme et agréée ; mais cette demande n'est pas agréée dans les mêmes termes ; ni le caractère des personnages, ni leurs rapports, ni les circonstances ne sont les mêmes ; ce qui est pareil, c'est la justesse et la profondeur de l'observation psychologique.

Tout en faisant la leçon à Junon, Jupiter cache l'amertume sous les fleurs ; il l'appelle pathétiquement sa sœur et l'épouse chère à son cœur — *O germana mihi atque eadem gratissima conjunx* 607 [2] ; — il la félicite de sa clairvoyance, qui est la qualité qui lui fait le plus évidemment défaut ; elle ne s'est pas trompée, c'est bien Vénus dont la protection — comme elle le lui a haineusement reproché dans la grande altercation du début du livre — soutient les Troyens et leur assure le succés ; sans cela, ils feraient piteuse figure n'ayant ni la vigueur du bras [3], ni le fier courage qui brave le danger. L'ironie est forte après les prouesses que vient d'accomplir Énée, qui n'a été aidé qu'une fois par Vénus, dans le combat contre les sept fils de Phorcus, en détournant de lui quelques traits, X 331 sqq. Jupiter a raison de signaler l'énergie et la vaillance du héros qui est le champion du destin et il représente ici le sentiment du lecteur moderne qui désire, puisque

fatalement Énée doit vaincre, qu'il ne le doive pas uniquement à la volonté des dieux et au destin, mais qu'il paie de sa personne ; or, il vient de le faire brillamment.

La riposte de Junon à ce coup droit est tout autre que nous ne l'attendions ; c'est une Junon toute nouvelle qui apparaît ; elle est domptée par les événements ; elle ne se révolte plus ; elle incline son orgueil — *submissa* 611 — et nous allons voir qu'elle abaisse singulièrement ses prétentions ; en même temps elle devient plus adroite et elle emprunte quelque chose de cette douceur insinuante naturelle à Vénus et par laquelle on réussit. Il ne s'agit pas pour elle de séduire Jupiter, qui n'est pas, comme Vulcain, un gourmand d'amour ; pourtant elle fait discrètement allusion à des tendresses d'autrefois — *o pulcherrime coniunx* 611 — ; elle soupire en pensant à l'affection qu'il lui a jadis témoignée, qu'il lui doit encore (1) et qui lui rendrait la tâche singulièrement facile. Elle lui reproche doucement d'abuser du désarroi d'une épouse malheureuse et soumise — *aegram et tua tristia iussa timentem* 612. Comme Vénus dans sa démarche du premier livre, elle proclame sa toute puissance — *omnipotens* 615 — et feint de croire que tout dépend de lui et de ses volontés ; elle est trop habile pour parler du destin ; c'est une faveur qu'elle demande et ce sont ses ordres qu'elle attend. Comme Vénus, dont le discours du début du livre semble lui avoir singulièrement profité, elle n'introduit sa requête que sous la forme d'un regret et en se résignant : elle eût jadis obtenu sans peine l'autorisation d'enlever Turnus du champ de bataille et de le conserver à son père Daunus (2). Actuellement elle feint de consentir à sa mort (3), tout en plaidant adroitement sa cause : il est pieux (4), il est de la race des dieux, il a toujours fait de larges offrandes à Jupiter lui-même.

Elle s'aperçoit alors que plus fait douceur que violence ; Jupiter tient à témoigner des égards à une compagne dont la soumission inespérée le touche ; il n'est pas question pour lui de sacrifier quoi que ce soit de son autorité et de ses devoirs ; mais il peut faire une concession en la délimitant strictement et mettant Junon en garde contre des espérances injustifiées. Il consent à ce que Turnus soit soustrait momentanément à la mort (5), à la condition que Junon ne tire pas de sa condescendance des conclusions exagérées et ne s'imagine point que l'issue de la guerre puisse être changée. C'est une faveur qu'il peut accorder — *Hactenus indulsisse uacat* 625 — ; mais il n'ira pas plus loin. Il est bienveillant mais ferme.

Naturellement Junon est au fond satisfaite ; mais elle veut croire qu'il n'a pas dit son dernier mot. Empruntant à Vénus les larmes, qui

sont un des moyens favoris de celle-ci, elle pleure — *adlacrimans* 628 —, pour la première fois dans l'*Enéide*, et elle ose penser que Jupiter lui accordera, tacitement [1], ce qu'il se refuse à accorder en parole, la vie sauve définitivement pour Turnus ; — car il le peut — *qui potes* 632 —, ce qui au fond est la vérité ; en effet, si les destins sont inflexibles sur la victoire des Troyens et leur établissement en Italie, il ne suit pas de là nécessairement qu'il faille que Turnus périsse.

Cette scène, psychologiquement très bien conduite, où Junon retranche de ses exigences et où Jupiter se montre conciliant, prépare jusqu'à un certain point le compromis qui termine l'*Enéide* et le changement de ton de Junon la rend presque sympathique.

Elle se met immédiatement à l'œuvre, sans recourir cette fois à des intermédiaires, comme nous l'avons vu faire dans le passé ; descendant du ciel [2] dans un nuage orageux, elle façonne avec un brouillard sans consistance une image d'Énée — *uisu mirabile monstrum* 637, ajoute Virgile pour notre édification — ; l'invention ne lui appartient pas : dans le combat homérique de Diomède et d'Énée, Apollon enlève celui-ci et lui substitue un fantôme, autour duquel continuent à se battre Troyens et Achéens [3]. Ce qui est original, c'est la description amusée de ce fantôme, qui a d'Énée les armes, le bouclier, le panache, la parole vaine et sans pensée, la démarche [4], et qui ressemble à l'ombre d'un mort [5] ou à une figure de rêve ; il emprunte son attitude à celle de Pâris, lorsqu'avant sa rencontre avec Ménélas celui-ci se pavane au premier rang de l'armée [6]. Le fantôme fait de même, provoquant son adversaire de ses traits et de sa voix [7]. Turnus l'attaque, darde sa lance qui siffle et le met en fuite ; bouleversé à cette vue par l'espérance, il l'insulte, lui reproche sa fuite, l'abandon de l'hymen convenu [8], et le menace de le coucher sur cette terre qu'il a cherchée à travers les ondes [9] ; il le suit [10] en brandissant son épée et ne sait pas qu'il se livre à une joie vaine. Il se détourne ainsi de la bataille ; le motif provient du passage de l'*Iliade*, où, lorsqu'Achille est sur le point de tuer Agénor, Apollon prend la forme de celui-ci et qu'Achille abusé par cette forme se lance à sa poursuite et laisse respirer les Troyens épouvantés [11] ; ainsi, dans ce morceau qui a pourtant de la cohésion et de l'unité, Virgile ne combine pas moins de trois passages de l'*Iliade*.

Justement le navire, qui avait amené Osinius, roi des habitants de Clusium [12], se trouvait là amarré à un rocher avec ses échelles de débarquement en place. Le fantôme tout tremblant s'y jette pour s'y cacher. Turnus, sans perdre un instant, s'y précipite à sa suite [13] ;

mais à peine est-il arrivé à l'avant, que Junon coupe l'amarre et que le navire est emporté par la vague descendante, cependant que le véritable Énée réclame Turnus pour le combattre (1) et fait un énorme massacre de ses soldats. Alors le fantôme léger s'élève dans les airs et va se confondre avec la nuée noire (2), celle qui a amené Junon et dont l'aspect sinistre corrige l'apparence comique de la scène, préparant ainsi le désespoir tragique de Turnus désabusé.

Il n'est pas rare dans l'*Iliade* qu'un héros soit enlevé du champ de bataille par une divinité qui veut lui sauver la vie ; le héros ne paraît point humilié de cette faveur ; Virgile a donné à ses personnages un sentiment de l'honneur beaucoup plus moderne. Quand Turnus comprend enfin ce qui lui arrive et à quel prix il a la vie sauve, il se révolte ; tendant les deux mains au ciel (3), il exprime son angoisse indignée dans un discours bref et tumultueux où se pressent les figures de rhétorique les plus mouvementées, traduisant l'agitation de son âme, et où s'exhalent brusquement toutes les raisons qu'il a d'être au comble de la douleur. Il se demande quelle faute il a pu commettre, pour que le Tout-Puissant le punisse avec tant de cruauté. Il envisage l'horreur de la situation, l'infamie du retour à Laurente dans de pareilles circonstances ; il songe aux compagnons qui ont suivi sa fortune, qu'il vient d'abandonner à une mort épouvantable, qu'il aperçoit fuyant en désordre et dont il entend les gémissements, quand ils tombent. Il voudrait que la terre l'engloutisse (4) ou que les vents par pitié entraînent son navire sur des écueils où il se briserait, jusqu'au fond des Syrtes où ne le suivraient ni la malédiction des Rutules ni le remords de son déshonneur. Il ne se borne point à d'inutiles paroles. Il hésite entre deux partis, se percer de son épée ou se jeter dans les flots pour essayer de gagner le rivage et affronter de nouveau les Troyens. Trois fois il va tenter l'une et l'autre chose ; trois fois Junon apitoyée l'arrête et, porté par les flots agités, le navire aborde à l'antique ville de Daunus.

Le motif du fantôme n'est pas original et est un peu puéril ; mais Virgile en a tiré un effet psychologique admirable ; le caractère généreux de Turnus éclate tout entier dans le soulèvement intérieur que lui cause sa honte.

Aristie de Mézence (689-768). — **10.** Cependant — *interea* 689 (5) —, à la suggestion de Jupiter — *Iouis... monitis* 689 (6) —, Mézence vient le remplacer au combat (7). Bousculés par Énée, privés de leur chef, les Rutules sont mal en point et les Troyens triomphent — *Teucros... ouantis* 690 — ; tout n'est pourtant pas encore perdu. Mézence est un guerrier aussi vaillant que Turnus, plus mûr et plus robuste que

lui : la dernière action de la journée sera la plus chaude. Il est enflammé de colère — *ardens* 689 — ; à sa vue, tous les Tyrrhéniens qui le haissent, qui n'ont pris part à la guerre que pour se venger, se précipitent et l'accablent de leurs traits. Il se contente d'abord d'arrêter la ruée en infligeant des pertes sévères aux assaillants. Il est pareil à une roche qui, s'avançant dans la mer, en butte à toutes les fureurs du ciel et des flots, reste pourtant inébranlable sur sa base. La comparaison est homérique (1) ; seulement, dans l'*Iliade*, il s'agit d'un groupe de guerriers serrés les uns contre les autres et qu'essaie à lui seul et vainement d'attaquer Hector, ici d'un homme seul qui soutient le choc de toute une armée ; l'effet est incontestablement plus puissant chez Virgile. Les agresseurs sont repoussés ; Mézence en jette cinq à terre. Virgile décrit les blessures de deux d'entre eux : Latagus est frappé en plein visage d'une énorme pierre (2), Palmus ayant fait volte-face a le jarret coupé (3) ; sa cuirasse et son panache sont attribués à Lausus. Hébrus, fils de Dolichaon, et Évanthès le Phrygien sont simplement nommés ; la dernière victime bénéficie de détails personnels ; c'est Mimas, fils de Théanô, compagnon de Pâris et né la nuit même où la mère de celui-ci est, suivant l'expression célèbre, accouchée d'un brandon d'incendie (4) ; leur sort a été différent, Pâris est tombé dans sa patrie, Mimas gît inconnu au pays de Laurente. Cette énergique résistance refroidit l'ardeur des Tyrrhéniens et des Troyens. Ils n'osent plus attaquer que de loin, comme des chasseurs, en présence d'un sanglier qui débûché par les chiens fait tête, craignent d'affronter directement le monstre ; ainsi ils évitent maintenant d'engager le fer et se bornent à faire pleuvoir leurs traits sur l'adversaire en poussant des cris formidables.

Cette belle comparaison, dont le prototype est homérique (5), clôt la première phase de l'aristie ; c'est le moment pour Mézence de passer de la défensive à l'offensive ; la résistance a brisé le choc de l'adversaire ; l'attaque est foudroyante. L'occasion, c'est qu'il aperçoit portant au loin le désordre dans l'armée Rutule — *miscentem longe media agmina* 721 (6) — un certain Acron, dont l'histoire est singulière ; c'est un Grec qui, sur le point de se marier, a quitté Corythus (7) pour venir se battre et se distingue par son panache rouge (8) et la pourpre dont lui a fait cadeau sa fiancée. S'inspirant d'une comparaison homérique, Virgile représente Mézence se précipitant plein d'allégresse — *alacer* (9) 729 — sur les rangs pressés des ennemis, comme un lion qui ayant découvert une proie dans la forêt (10) fond sur elle et la dévore (11) ; Acron jeté à terre bat le sol noir de ses talons (12) et meurt ensanglantant le trait qui le tue et qui s'est brisé (13). Le second exploit

de Mézence est complaisamment développé ; il est important par l'effet qu'il produit et par la loyauté chevaleresque dont Mézence fait preuve. Orodès fuyait devant lui ; il dédaigne de l'abattre d'une blessure portée par derrière et s'arrange pour le combattre en face. Quand il l'a terrassé, il appuie sur le corps son pied et sa lance et proclame triomphalement sa victoire sur un adversaire gigantesque, qui était l'une des forces de l'ennemi ([1]) ; ses compagnons poussent des cris et entonnent joyeusement un péan ([2]). A la façon homérique, Virgile prête une sorte de seconde vue à Orodès qui annonce à Mézence qu'il ne jouira pas longtemps de son succès, que la mort qu'il va lui infliger sera vengée et que bientôt lui aussi sera à son tour étendu sur le sol ([3]). Mézence sourit — *subridens* 742 — d'un sourire sceptique et dédaigneux, mais où se mêle la colère que lui cause cette menace prophétique et il oppose la mort certaine et actuelle de sa victime — *Nunc morere* 743 ([4]) — à la sienne qui est encore problématique en laissant ironiquement le soin de l'avenir à Jupiter, en qui il ne croit pas ([5]). Puis il retire la lance de la plaie ([6]) et Orodès s'endort du sommeil de fer pour l'éternité ([7]).

L'aristie de Mézence a atteint son point culminant ; c'est, nous l'avons vu, une loi de l'aristie virgilienne, que les prouesses du chef enflamment le courage de ses compagnons, qui se groupent autour de lui et à son exemple font un grand carnage de l'ennemi. Quatre Rutules ou Latins, dont un seul, Messapus, nous est connu, mettent à mort six adversaires ([8]). Puis Valerus, l'ancêtre légendaire des *Valerii*, jette à bas le Lycien Agis ([9]) ; Salius, l'un des champions de la course à pied du Ve livre, se défait de Thronius, mais il succombe à son tour sous les coups de Néalcès ([10]). Un grand résultat est obtenu ; après la seconde aristie d'Enée, la fortune penchait décidément du côté des Troyens ; la situation est rétablie et les chances redeviennent égales — *Iam grauis aequabat luctus et mutua Mauors Funera* 755 sq. — ; la mêlée est terrible ([11]) on s'entretue des deux parts sans vouloir lâcher pied ([12])

Ici, nous sommes un instant transportés dans le ciel ; à la façon homérique, les dieux contemplent d'en haut la bataille, mais ce qui est virgilien, c'est qu'ils prennent en pitié les souffrances aiguës des mortels qui s'abandonnent à leurs vaines fureurs. Vénus et Junon qui sont encore intervenues, la seconde à la fin du IXe livre, la première dans le Xe pour parer des coups trop dangereux, sont ici simples spectatrices. Quant à la pâle Tisiphone, elle fait rage parmi les milliers de combattants ; et c'est là un tableau grandiose et pathétique ; en bas l'aveugle Furie qui excite les hommes pour se baigner dans leur sang ; au-dessus les dieux, étrangers aux passions

féroces, saisis de compassion en présence du carnage stérile et qui sont émus.

Cependant Mézence, qui a échappé à l'encerclement et qui s'est fait faire place par la vigueur de son bras, s'avance librement dans la plaine, échauffé par l'action — *turbidus* 763 — et brandissant sa lance colossale. Il est de la taille du géant Orion (1), quant celui-ci se fraie une voie dans la vaste mer dont il domine les flots de l'épaule ou lorsque rapportant du haut des montagnes un orme antique (2) il foule le sol, tandis que sa tête se perd dans les nuages (3). Il n'est pas douteux que la comparaison de Mézence avec le gigantesque Orion ne soit mise là comme contre-partie à celle d'Énée dans sa seconde aristie avec l'hékatonkhir. C'est le moment où les deux héros vont se mesurer ensemble ; leur force et leur taille sont surhumaines ; ils sont dignes de s'affronter.

Combat d'Enée et de Mézence. Mort de Lausus (769-832). — **11.** Il faut se figurer le champ de bataille comme très vaste et se rendre compte du tumulte de l'action pour comprendre comment Énée, occupé à chercher Turnus et à massacrer les troupes placées directement sous ses ordres, n'est pas encore intervenu pour arrêter l'aristie de Mézence. L'intention de Virgile n'est pas de tenir sans cesse nos yeux sur lui ; il apparaît et disparaît dans le flot montant de la bataille. Quand il réapparaît, c'est pour accomplir quelque chose d'important dans le cours des choses. Ici, il distingue Mézence au milieu d'un groupe considérable de guerriers — *in agmine longo* 769 —, ceux qui à sa suite ont fait un grand massacre de Troyens 747-754 et que nous verrons tout à l'heure arrêter un instant Énée lui-même 801-802. Il marche à sa rencontre ; Mézence l'attend, inaccessible à la crainte, inébranlable (4). Le duel est court et simple. Mézence a du sang-froid et de la décision ; quand il voit l'adversaire à portée de sa lance, il formule la prière qu'on fait en pareil cas pour la réussite du coup ; mais cette prière est purement laïque ; c'est une dérision de la prière religieuse usuelle (5). Il ne connaît comme dieux et n'invoque que son bras et le trait qu'il brandit (6) ; s'il ajoute un vœu, celui de consacrer un trophée garni de l'armure d'Énée, du brigand — *praedonis* 774 (7) —, son trophée à lui ce sera son fils Lausus, qu'il revêtira de cette armure (8). Puis il darde sa lance, qui siffle (9) ; mais celle-ci rebondit sur le bouclier divin et va frapper, à l'endroit où finit le flanc et où commence le bas ventre, Antorès, un Argien, compagnon d'Hercule (10), qui avait suivi Évandre et s'était établi en Italie. Antorès est renversé, le malheureux, d'une blessure qui ne lui était pas destinée (11), regarde le ciel (12) et meurt en se rappelant Argos, la douce (13). Le pieux

Énée — *pius Aeneas* 783, c'est le duel de l'homme pieux contre l'impie — darde sa lance à son tour ; celle-ci traverse les trois lames d'airain du bouclier, les épaisseurs de lin, les trois couches de cuir (1) et atteint l'aine (2), mais en ayant perdu sa force de pénétration. Virgile, qui nous tient toujours au courant des sentiments de ses personnages signale la joie d'Énée — *laetus* 787 — à la vue du sang qui coule. Il tire l'épée et, enflammé d'ardeur — *feruidus* 788 —, presse son adversaire dans son désarroi. La rencontre a tourné à son avantage, mais uniquement parce qu'il possède une armure merveilleuse.

Lausus, qui aime passionnément son père, gémit profondément et des larmes coulent de ses yeux. Il se produit alors un acte de dévouement (3) si admirable que Virgile intervient pour le glorifier, de même mais plus brièvement qu'il ne l'a fait à propos de Nisus et d'Euryale, comme s'il se prenait lui-même à l'émotion qu'il veut nous inspirer. Mézence reculait, hors de combat, embarrassé par la lance restée fixée au bouclier. Au moment où Énée se dresse pour porter le coup d'épée, il s'élance, s'interpose (4) et permet à son père protégé par son bouclier, d'échapper. Ses compagnons poussent de grands cris et viennent à sa rescousse en lançant tous ensemble leurs traits contre Énée (5). Celui-ci est furieux — *furit* 802 —, se ramasse et se couvre (6), comme au moment d'un ouragan de grêle (7), paysans et voyageurs se mettent à l'abri (8) en attendant qu'ils puissent reprendre le cours de leurs occupations ; ainsi Énée se protège, jusqu'à ce qu'elle cesse, contre la grêle de traits (9) qui s'abat sur lui ; il apostrophe Lausus, il le menace, l'avertit qu'il va mourir, qu'il entreprend une tâche au-dessus de ses forces, que sa piété filiale l'égare. Lausus continue à l'assaillir impétueusement. Enfin la colère l'emporte (10), il plonge son épée tout entière dans le corps du jeune homme en traversant son bouclier léger — *parmam* 817 (11) — et sa tunique que sa mère avait filée en y mêlant des fils d'or souple (12) ; le sang inonde les plis du vêtement (13) et l'âme de Lausus s'enfuit consternée chez les Mânes (14).

Virgile nous a montré Énée en proie, quand il s'agissait de venger Pallas, à un accès d'impitoyable férocité. Il revient à son naturel qui est humain et compatissant. Il n'a tué Lausus, innocent de la mort de Pallas, que sous la nécessité du péril extrême. Le coup fatal porté, en voyant son visage (15) envahi par une pâleur étrange (16), il soupire profondément, il tend la main d'un geste qu'on peut considérer comme un geste de regret et de douleur, et cette preuve héroïque d'une affection filiale, pareille à celle qu'il ressent pour Anchise, lui serre le cœur (17) ; il est le pieux Énée — *pius Aeneas* 826 — ; il se demande ce qu'il pourra faire pour récompenser un si beau caractère (18). Il laisse

à Lausus ses armes qui faisaient sa joie — *laetatus* 827 — ; c'était un enfant ; il veut que son corps repose dans le tombeau de ses ancêtres [1], et, d'un mot qui nous semble peu modeste et qui choque le goût moderne mais qui a pour but d'attester combien la mort de Lausus est glorieuse, il ajoute, en guise de consolation, qu'il périt de la main du grand Énée — *Aeneae magni dextra cadis* 830 [2]. Puis, comme les compagnons de Lausus, surpris de cette générosité, hésitent, il soulève lui-même le corps dont les cheveux sont coquettement arrangés, comme il convient à un jeune homme et sans doute à la mode étrusque — *de more* 832 —, rappel touchant d'une élégance que la mort a détruite.

Mort de Mézence (833-908). — **12.** Cependant — *Interea* 833 — le père de Lausus, Mézence, soignait sa blessure sur le bord du Tibre [3] ; on lave la plaie, il s'accote à un arbre pour se soutenir [4] ; son casque est suspendu aux branches ; sa lourde armure repose sur le pré ; des guerriers d'élite l'entourent [5] ; il souffre, respire difficilement, il a la tête penchée, sa barbe étalée sur sa poitrine. Il est en proie aux plus vives inquiétudes, il demande incessamment des nouvelles de Lausus [6], lui envoie incessamment des messagers pour le rappeler et lui porter les instructions de son père accablé de douleur — *maesti* 840 [7]. Le malheur qu'il prévoit ne se fait pas attendre ; il entend les gémissements de ceux qui rapportent en pleurant sur son bouclier [8] le héros tué héroïquement [9]. Comme toujours chez Virgile, son désespoir éclate par des manifestations violentes ; il couvre de poussière ses cheveux blancs [10] — c'est ici seulement que nous apprenons que Mézence est un vieillard —, et il se jette sur le corps qu'il embrasse étroitement [11].

Virgile a mis une fois sous nos yeux une mère, celle d'Euryale, deux fois un père, ici Mézence, au livre suivant Évandre pleurant un fils chéri. Le motif est si profondément humain, si poignant qu'il n'a pas craint de le répéter ; mais il le diversifie ; chacune de ces lamentations a son accent propre et se distingue des autres. En général, quand on pleure un mort, on s'apitoie sur le malheur de celui-ci et bien souvent sur le sien propre, sur l'abandon où on est laissé. Combien il est plus élevé de faire à propos de l'être aimé son examen de conscience, de se demander si on a rempli ses devoirs envers lui et de s'accuser de ses manquements. Or c'est ce que fait ici Mézence avec une rudesse farouche envers lui-même. Il se reproche d'avoir tenu assez à la vie pour laisser son fils se sacrifier à sa place, et le remords n'est pas tout à fait fondé, puisque Lausus s'est sacrifié spontanément et d'élan ; c'est cela qui lui fait ressentir profondément sa

blessure, qui jusqu'alors lui paraissait légère (1). Il se reproche d'avoir souillé le nom de son fils, en se faisant chasser haineusement du royaume paternel (2) ; il a ainsi compromis son avenir. Il se reproche de n'avoir pas expié et de ne s'être point offert au châtiment qu'il méritait (3). Il se reproche de vivre encore, mais il atteste qu'il ne vivra pas longtemps. Mézence nous a été représenté jusqu'à présent comme un homme abominable ; cette confession ardente et désespérée le lave de ses crimes. Il apparaît ici avec une nature si noble, une moralité si haute, que d'un seul coup il se réhabilite. La mère d'Euryale supplie les dieux de ne pas la laisser survivre à son fils ; c'est en pareil cas l'expression usuelle de la douleur ; on voudrait suivre dans la tombe celui qu'on a perdu. Dans le mot de Mézence, *Nunc uiuo neque adhuc homines uitamque relinquo, Sed linquam* 855 sq, il y a autrement de fermeté, de décision que dans l'apostrophe banale aux dieux ; c'est un engagement, qui est la préface d'un acte.

Mézence se dresse alors sur sa cuisse blessée et, sans se laisser abattre — *Haud deiectus* 858 ; la force morale dompte la faiblesse physique —, il se fait amener son cheval de bataille Rhaebus, le compagnon de ses victoires, sa gloire et sa consolation ; il le trouve accablé, tout comme lui-même — *maerentem* 860, *maesti* 840 — ; les animaux familiers devinent et partagent les chagrins de leur maître ; il lui rappelle qu'ils ont vécu longtemps, s'il y a quelque chose de long dans la vie humaine ; aujourd'hui ils vont remporter une nouvelle victoire ; Rhaebus va rapporter les dépouilles sanglantes et la tête d'Énée ou il périra avec lui ; car il est trop fier pour se soumettre à un étranger et supporter des maîtres Troyens (4). Ainsi ce brutal qui a commis les cruautés les plus atroces est au fond une âme sensible ; il traite son vieux compagnon en ami, il lui reconnaît une noblesse d'âme pareille à la sienne et, par les paroles qu'il lui adresse, il ne semble pas être de ceux qui n'aiment les bêtes que parce qu'ils détestent les hommes. Puis il le monte, charge ses deux mains de javelots aigus (5) ; son casque d'airain brille hérissé d'une queue de cheval. Il a fière mine en s'élançant au combat ; on sent qu'il ne s'abandonne pas et qu'il mourra héroïquement. Virgile naturellement ne décrit pas seulement son aspect extérieur, mais aussi l'état de son âme ; dans son cœur bouillonne le sentiment violent de la honte et de la douleur avivée jusqu'à la folie (6). Arrivé sur le champ de bataille, il appelle Énée à grands cris ; celui-ci le reconnaît, et, joyeux, invoque Jupiter et Apollon, pour qu'ils permettent la rencontre (7). Mézence lui répond avec cette hauteur sereine que donne le sacrifice résolu de la vie ; après lui avoir ravi son fils, il est vain d'essayer de l'ef-

frayer (1) ; il ne redoute point la mort ; il ne croit pas aux dieux (2) ; par suite l'invocation d'Énée le laisse froid ; il vient pour mourir, mais auparavant, il réserve à son ennemi un cadeau. Puis il lui lance ses traits en décrivant trois fois un cercle énorme autour de lui ; trois fois Énée tourne en lui faisant face et son bouclier se hérisse (3) des dards de son adversaire. L'originalité du combat — nous n'en avons pas encore vu de pareil —, c'est que c'est le combat d'un homme à cheval contre un homme à pied, qui a nécessairement le désavantage — *pugna congressus iniqua* 889 —; enfin Énée se décide (4) à agir ; il envoie sa lance entre les deux tempes, c'est-à-dire en plein front du cheval (5) qui se cabre, désarçonne Mézence et tombe sur lui en se démettant l'épaule. Troyens et Latins poussent une clameur. Énée accourt l'épée nue et brave Mézence en lui demandant ce qu'est devenue son énergie sauvage. Après avoir repris ses sens et revu une dernière fois la lumière du ciel, Mézence lui répond qu'il est inutile de l'insulter et de le menacer de la mort. Énée a le droit de le tuer ; c'est là l'enjeu de la lutte, il ne demande qu'une chose, c'est qu'Énée lui accorde la sépulture pour le soustraire aux fureurs des siens et la consolation de partager le tombeau de son fils. Cette réponse est très belle ; elle est de quelqu'un qui, étant venu chercher la mort, ne s'étonne ni ne se révolte de la trouver, qui ne croit pas à la nécessité de la sépulture pour le repos de la vie d'outre-tombe, mais dont la dignité répugne à penser qu'il sera mis en pièces par des forcenés, et qui, ayant aimé tendrement son fils, désire être réuni à lui dans la mort. Puis il reçoit en pleine conscience le coup fatal (6).

Ce qui frappe dans tout ceci, c'est la supériorité morale de Mézence sur Énée et la façon dont il le domine. Assurément Énée est aussi brave que lui, il l'a prouvé; mais, matériellement, dans le premier choc, il ne doit son succès qu'à son armure divine et si, dans le second, le coup par lequel il abat le cheval est un beau coup de lance, adroit et vigoureux, il ne fait qu'achever un blessé en état d'infériorité et mis dans l'impossibilité de se défendre. Énée apporte dans l'action les sentiments des guerriers homériques et virgiliens, l'ardeur, le désir de vaincre, la joie du triomphe, le plaisir d'insulter l'adversaire ; rien de tout cela n'est bien neuf ni très élevé. Mézence accablé par la mort de son fils surmonte sa faiblesse pour essayer de le venger, sans se faire là-dessus beaucoup illusion et marche délibérément à la mort ; ce renoncement d'un père qui, privé de son fils, ne tient plus à rien, cette fierté qui s'éteint, l'héroïsme d'un blessé qui vient s'offrir à son ennemi sont des choses qui nous remuent.

Énée est respectable par sa piété, par ses élans perpétuels vers les

dieux, sous la main desquels il est heureux de se sentir ; mais Mézence n'est pas un impie grossier et vulgaire. Il ne croit pas aux dieux intervenant à chaque instant dans la vie humaine et aux pratiques religieuses courantes ; il est libre-penseur, mais il n'insulte pas. Il y avait au temps de Virgile beaucoup de libres-penseurs, qui étaient des âmes distinguées ; on se demande si, dans la personne de Mézence mourant, Virgile ne leur rend pas un hommage inconscient.

Énée et Mézence aiment leur fils et en sont aimés. Énée est un excellent père qui témoigne à Ascagne une affection de tous les instants — *Omnis in Ascanio cari stat cura parentis* I, 646 —; mais cette affection, sans doute par suite des circonstances, ne trouve pas à se manifester d'une manière exceptionnelle et d'ailleurs Énée paraît se soucier modérément du tort que fait à son fils le séjour à Carthage ; quant à Ascagne, il adore son père, mais avec des démonstrations un peu enfantines. Autrement profond est l'amour de Lausus, qui, malgré le mal que lui a fait son père, n'hésite pas à lui sacrifier sa vie, et la tendresse de Mézence, doublée d'un remords, est singulièrement délicate et profonde.

Ainsi Virgile a rendu Mézence plus sympathique qu'Énée ; mais en tournant l'intérêt sur la victime, il en prive son héros ; il a écrit une très belle scène, mais qui nuit à l'impression totale du poème. Il faudrait que nous ayons une foi entière dans la mission divine d'Énée, et que, le considérant comme l'ancêtre providentiel d'une race prédestinée, sachant que l'avènement de cette race ne peut avoir lieu qu'au prix de malheurs individuels, qui ne sont dans l'ensemble que des détails insignifiants, nous en prenions notre parti et que nous les acceptions froidement comme la rançon de l'une des évolutions les plus mémorables de l'humanité ; or, tel n'est pas l'état d'esprit des modernes et nous ignorons s'il y avait beaucoup de Romains capables de faire dominer exclusivement ce point de vue dans leur appréciation de l'*Enéide.* Virgile lui-même, qui l'avait adopté délibérément, semble bien avoir, en tant qu'homme et poète, une faiblesse pour Mézence, comme pour Didon et pour Turnus.

Le X[e] livre ne finit pas ; il s'arrête brusquement ; Mézence, avant de mourir, a adressé à Énée une demande qui reste sans réponse ; nous ignorons s'il obtient la faveur d'être enterré avec son fils. En outre, il y a une bataille en cours ; Virgile ne nous dit point quelle en est l'issue. Il est certain que cette issue n'est pas douteuse. Après la seconde aristie d'Énée, la victoire se dessine en faveur des Troyens. Turnus disparaît et, par conséquent, est hors de cause. Mézence rétablit un instant les affaires des Italiens ; lui mort, il n'y a plus personne pour

égaliser les chances ; c'est le désastre. On peut admettre que, primitivement, Virgile avait jugé inutile de perdre son temps à mentionner une conclusion qui s'impose. Mais le XI[e] livre débute par le vers *Oceanum interea surgens Aurora reliquit* ; or, ce n'est point pendant le combat d'Énée et de Mézence que le jour se lève ; il faut donc admettre qu'à la réflexion Virgile s'était décidé à ajouter à la fin du X[e] livre quelques vers où il annoncerait brièvement qu'après la mort de Mézence les Latins et les Rutules quittaient la partie et qu'Énée et les siens prenaient un repos bien gagné ; il n'a pas eu le temps d'écrire ces vers, qu'il réservait pour la révision.

Conclusion. — **13.** Le X[e] livre comprend les événements d'une journée et rétrospectivement quelques-uns de ceux qui ont eu lieu dans la nuit précédente et dans la seconde partie de la journée antérieure à cette nuit, événements que l'auteur n'avait pas encore racontés et dont la connaissance était indispensable pour l'intelligence de la suite des faits. Ils sont nombreux et variés et ont pour théâtre l'Olympe, le camp troyen, le rivage de Caeré en Étrurie, la mer entre cette ville et l'embouchure du Tibre, les diverses parties du champ de bataille dont l'emplacement est la rive gauche du Tibre près de l'endroit où il se jette dans la mer. La composition du livre est donc compliquée ; Virgile donne les indications nécessaires pour que, malgré la dispersion des faits, le lecteur en suive facilement la succession et l'enchaînement. Il nous fait passer par des émotions variées ; nous suivons avec un intérêt passionné le duel oratoire du début, qui, sous les formes de la rhétorique la plus savante, n'est pas seulement une lutte de paroles, mais l'opposition dramatique de deux caractères de femmes qui s'en veulent à mort et dont la rivalité s'exaspère ; nous nous apitoyons sur la détresse des Troyens enserrés dans leur camp, réduits à la dernière extrémité et sur le point de succomber ; la navigation sur mer est l'occasion du Catalogue des navires, qui est d'un intérêt plus modéré, mais qui attache par l'ingéniosité d'un art habile à accumuler les détails pittoresques ; en revanche, c'est un tableau charmant et d'une imagination très poétique que la rencontre des nymphes, jadis, comme navires, instruments à demi-conscients d'une expédition glorieuse, maintenant heureuses de saluer en pleine conscience leur roi et de l'aider de ce qu'elles savent ; l'apparition grandiose d'Énée à son armée nous fait présager la délivrance et la revanche triomphale ; mais le sujet principal du livre est la grande bataille qui sur 908 vers en occupe 601.

Sous la forme traditionnelle des aristies homériques, cette bataille est une véritable bataille d'armées conduite avec une stratégie savante.

Sur un point du champ de bataille, les Troyens sont bloqués dans leur camp ; sur un autre, la cavalerie Tyrrhénienne et Arcadienne renforcée de quelques Troyens est arrivée pendant la nuit ; mais Turnus a réussi à la tenir en échec et à l'empêcher de faire sa jonction avec les Troyens assiégés. Énée, qui est un général manœuvrier et qui a le coup d'œil, choisit habilement pour aborder un endroit qui n'était pas défendu, et, comme il a de la décision, il opère son débarquement avec tant de rapidité qu'il le réussit. Turnus, qui lui aussi est manœuvrier, voit le péril et, sans compromettre une situation favorable, essaie de parer au danger ; mais il s'est laissé surprendre et il arrive trop tard. Énée a jeté ses troupes à terre et se met immédiatement en liaison avec la cavalerie ; à la tête du corps de débarquement, il pousse en avant et gagne du terrain, mais il est arrêté ; cependant Pallas à la tête de la cavalerie réussit à enfoncer les troupes qui lui sont opposées ; Turnus, averti du danger, accourt et par sa présence rétablit la situation ; l'ennemi plie ; à son tour Énée quitte le terrain où le combat s'est stabilisé pour courir à l'endroit où ses affaires vont mal. Il reprend l'avantage là où il était menacé d'être battu et son succès sur ce point est assez net pour que la garnison de son camp trouve le moyen de se débloquer, une partie des assiégeants ayant sans doute été rappelée pour parer au plus pressé. Nous ne voyons pas trop ce que Turnus pourrait tenter pour éviter la défaite ; le fait que Junon l'enlève du champ de bataille montre qu'il n'y a pas grand espoir et qu'il est en danger de mort. A sa place Mézence rallie les troupes ; il parvient à arrêter le corps de débarquement composé des Tyrrhéniens ; mais Énée qui embrasse l'ensemble de l'action et qui sait être où il faut, se porte à sa rencontre et le tue ; c'est la déroute.

Telle est la physionomie générale de la bataille ; elle est divisée en aristies qui donnent aux grands chefs l'occasion de déployer la valeur de leurs bras, mais qui en réalité sont des mouvements de troupes et qui, là où elles se développent, font avancer l'action ; derrière les chefs on sent les masses, que leur parole anime, que leur exemple encourage et dont les efforts puissants font reculer l'ennemi ; les chefs occupent le devant de la scène, les bataillons solides et compacts le reste du théâtre ; les aristies sont des opérations locales, dans lesquelles les officiers payent de leur personne et entraînent les troupes, mais ce sont les troupes qui soutiennent le poids du combat ; évidemment ce ne sont pas les quelques dizaines de guerriers abattus par Pallas, Turnus ou Énée qui amènent la décision ; nous savons qu'à la fin le sol est couvert de cadavres ; on en enterre des quantités au XIe livre ; c'est là le résultat de la ruée l'une contre l'autre de deux armées

entières. Quant à l'aspect extérieur du combat, il est représenté de la façon la plus vive pour nos sens ; tout le bruit et le tumulte en vient à nos oreilles ; nous entendons siffler les lances qui traversent les airs, retentir les armures sous le choc ou quand celui qui les porte roule sur le sol, gémir les mourants, s'enfler la clameur des soldats ou terrifiés ou triomphants. A nos yeux les épées flamboient, les casques, les cuirasses, les boucliers brillent ; c'est un jaillissement de lueurs, comme c'est un cliquetis de sons. A ce mouvement matériel correspond l'enfièvrement des âmes, qui le produit et qui l'explique ; les combattants ne sont pas des marionnettes, des figurants, qui font des gestes de guerre ; assurément Virgile, malgré toute son ingéniosité, n'a pas en général réussi à les individualiser d'une façon qui nous intéresse ; ses individualisations sont parfois conventionnelles, empruntées, homériques ; il n'a pas, malgré son souci de les distinguer les uns des autres, réussi à nous les imposer ; les détails sur leur origine, leur histoire, leur généalogie, les événements de leur existence, leur costume, la différenciation des blessures et la façon dont la mort se manifeste, nous laissent froids ; tout cela est artifice et pure littérature ; ce qui est vivant, c'est l'état d'âme des combattants, le paroxysme de leurs sentiments, l'ardeur qui les anime, la colère qui les transporte, leur fureur, leur confiance en eux-mêmes, leur fierté de vaincre, leurs bravades et leur fougue ; et ce ne sont pas seulement les grands chefs avec l'âme desquels nous sommes mis en communication ; les plus obscurs ont une vie sensible intense. Il n'y a pas seulement dans la bataille virgilenne des coups violents échangés, mais une vibration d'âmes, une chaude atmosphère de vaillance, quelque chose du souffle guerrier de l'*Iliade*, avec en plus l'esprit de sacrifice de ces héros tout jeunes qui courent à la mort et à la gloire sans consulter leurs forces et qui dérivent en partie de Patrocle, mais surtout de Troïlus, *Infelix puer atque impar congressus Achilli*, I, 475.

Un des traits particuliers du Xe livre et l'un des plus intéressants en ce qui concerne la facture de l'*Enéide*, c'est le jour nouveau sous lequel il présente le caractère d'Énée. Jusqu'ici Énée est apparu comme un homme chargé d'une mission divine qu'il a acceptée, qu'il remplit loyalement, bien qu'il ne témoigne pas toujours pour elle un grand enthousiasme, qu'il la trouve lourde, qu'il ait parfois des découragements et des faiblesses. C'est un chef réfléchi, prévoyant, soucieux de veiller sur ses compagnons, mais dont l'activité ne trouve pas toujours à s'employer d'une façon supérieure et qui n'est parfois, comme au VIe et au VIIIe livre qu'un spectateur vivement intéressé et intelligent. Enfin il est guidé par les dieux qui ne lui demandent guère que

d'être un instrument docile, et, jusqu'au bout, les arrêts du destin et la volonté des dieux traceront et faciliteront sa tâche. Pourtant ici, quand il s'agit de combattre l'ennemi, il est laissé à peu près à ses seules ressources et il se révèle comme un guerrier de premier ordre. Si les Troyens gagnent la bataille, ils le lui doivent ; c'est grâce à sa première aristie que les Troyens débarqués sur le rivage ne sont pas rejetés à la mer, grâce à la seconde que les cavaliers tyrrhéniens et étrusques, démoralisés par la mort de Pallas et sur le point de lâcher pied, se reforment et résistent ; c'est par suite de son intervention sur ces deux points importants du champ de bataille que l'étreinte se desserre autour du camp des Troyens et que ceux-ci se dégagent ; enfin, quand les Tyrrhéniens, après une attaque furieuse contre Mézence, sont tenus en échec, c'est lui qui, en tuant Mézence, brise la résistance dernière. Comme général d'armée il est supérieur à Turnus ; ses qualités de réflexion et d'organisation lui font concevoir un plan, et il l'exécute en se trouvant partout où sa présence est nécessaire pour réparer des défaillances ; Turnus se laisse enlever l'initiative de l'action, ce qui conduit à la défaite. Quant aux prouesses personnelles d'Énée, elles viennent en parallèle avec celles de Turnus ; des deux côtés la valeur est la même ; Énée donne l'impression d'un guerrier moins bouillant peut-être mais plus fort, plus capable de fixer la victoire en sa faveur ; il tient la promesse qu'il a faite à la Sibylle au VIe livre ; il fait preuve d'un mâle courage.

Au point de vue de l'état d'achèvement, le Xe livre porte des traces manifestes que Virgile ne le considérait pas comme terminé ; il offre deux catégories de vers inachevés ; les uns introduisent des paroles prononcées sans en caractériser la teneur et le ton, 17, 490, 580, les autres sont à la fin d'un couplet plus ou moins développé et laissent une lacune dans le contexte 284, 728, 876 ; 215-218 est en contradiction avec 159-162 et les deux morceaux n'auraient pas pu subsister tels quels dans l'*Énéide* définitive ; 256-275 offrent deux comparaisons qui se doublent jusqu'à un certain point et dont la seconde, qui n'est pas soudée au contexte, peut avoir été ajoutée postérieurement ; 661-662 ont peut-être été ajoutés postérieurement à la marge ; quant à la fin du livre, il semble bien que, lorsqu'il a écrit XI 1, Virgile était décidé à la modifier par une courte addition ; mais le livre n'a pas été soumis à une révision méthodique et prolongée. Cette révision aurait fait disparaître la disparate qui existe entre 545 sqq. et VII 756 sqq. En somme, le Xe livre représente assez exactement la seconde phase de la rédaction virgilienne ; la première consistait à composer un morceau d'abondance et de premier jet, la seconde à reprendre ce morceau,

à le réduire, à lui donner sa forme appropriée, satisfaisant l'auteur, et à le mettre à sa place ; ces couplets n'étaient pas encore soigneusement confrontés entre eux de façon à effacer les désaccords de détail et rigoureusement emboîtés les uns dans les autres, de façon qu'il n'y eût plus de vers incomplets. C'était là le travail de rédaction définitive que le Xe livre n'avait pas encore subi.

NOTES DU CHAPITRE XI

P. 713 ([1]) IX, 459 sqq. — ([2]) 22 sq. non clausa tegunt iam moenia Teucros, Quin intra portas atque ipsis proelia miscent *Aggeribus moerorum*, passage qui paraît se référer directement à IX, 766 sqq., Ignaros *in muris* Martemque cientis... Lyncea... *ab aggere*... Occupat.

P. 714. — ([1]) *Il.*, VIII, 2, Ζεὺς δὲ θεῶν ἀγορὴν ποιήσατο. — ([2]) XX, 4 sq. Ζεὺς δὲ Θέμιστα κέλευσε θεοὺς ἀγορήνδε καλέσσαι Κρατὸς ἀπ' Οὐλύμποιο πολυπτύχου.

P. 715. ([1]) X, 2, diuom pater atque hominum rex, Ennius cité par Macrobe *Sat.*, VI, 1, 10, Tum cum corde suo diuom pater atque hominum rex Effatur, par Varr. *de L. L.* V, 65, diuomque hominumque pater rex, Cic. *de nat. deor.* II, 2, 4, patrem diuomque hominumque ; Serv. dit en outre 5, à propos de bipatentibus, est autem sermo Ennianus, 6, à propos de quianam, Ennianus sermo est ; d'où la conclusion que Virgile a largement utilisé Ennius dans ce passage. — ([2]) 1-4, dans l'*Iliade*, Ὄλυμπος est une montagne terrestre, l'Olympe de Macédoine où habitent les dieux ; Zeus y a son palais, V, 398 πρὸς δῶμα Διός I 222 Δώματ' ἐς αἰγιόχοιο Διός, chacun des dieux y a le sien, isolé et construit par Héphaistos dans les replis de la montagne, XI 76 sq. ; Ἠώς annonce le jour dans l'Olympe à Zeus et aux autres immortels, II, 48 sq. et, quand le soleil a disparu, ceux-ci vont se coucher chacun dans sa maison ; οὐρανός est distinct d' Ὄλυμπος et les dieux n'habitent pas le ciel. Dans l'*Odyssée*, VI, 41 sq., l'Olympe, séjour des dieux, ne connaît ni le vent, ni la pluie, ni la neige, mais est toujours entouré d'une clarté brillante ; il ne semble pas que ce soit autre chose qu'une cime de montagne rayonnante de lumière. Déjà chez Pindare et peut-être chez Eschyle les dieux paraissent habiter non plus sur la montagne de Macédoine, mais dans le ciel : Pind. *Ném.* X 88, οὐρανοῦ ἐν χρυσέοις δόμοις, mais leur séjour conserve le nom traditionnel d' Ὄλυμπος ; l'identification d' οὐρανός et d' Ὄλυμπος est certaine chez Sophocle et chez Euripide. Chez Virgile, il y a un flottement à propos du séjour des dieux ; si l'on rapproche I, 223 sqq. et X 1 sqq., on voit que, dans le premier cas, Jupiter contemple la terre du point le plus élevé du ciel — uertice caeli —, dans le second du haut de l'Olympe homérique ; dans les derniers livres de l'*Enéide*, consacrés à des combats imités de l'*Iliade*, Virgile se rattache plus directement à la conception homérique en ce qui concerne les dieux. Il y a également chez lui un flottement sur le sens du mot Olympus qui désigne ici la montagne de Macédoine et ailleurs la voûte du ciel, X, 215 sq. Iamque dies caelo concesserat almaque cursu Noctiuago Phoebe medium pulsabat Olympum. Ce qui est plus curieux, c'est qu'ici les deux conceptions sont mélangées ; le palais de Jupiter est

sur l'Olympe et c'est pourtant une sedes siderea 3 ; or, dans l'*Iliade*, ἀστερόεις, épithète d' οὐρανός n'est nulle part appliquée à l'Olympe. Quand on serre de près les réalités virgiliennes, on les trouve inconsistantes : X, 101 deum domus alta correspond à ἕδος Οὐλύμποιο *Hymn. hom. in Cer.* 341, ἀθανάτων ἕδος, θεῶν ἕδος, *Il.*, V, 360 et 367 et désigne l'Olympe tout entier ; mais c'est une question de savoir si X, 1, domus omnipotentis Olympi est la même chose ou ne s'applique pas uniquement au palais de Jupiter dont omnipotens est l'épithète normale ; dans le premier cas, Panditur X 1 serait en rapport direct avec I 374 diem clauso componet Vesper Olympo, mais non dans le second. — (3) 6 sqq. il n'a jamais été question d'un changement d'attitude de la part des dieux, sauf VIII 40 sq., qui est en contradiction avec le contexte ; au contraire, I, 264 sq. Jupiter a annoncé formellement la guerre fatale qu'Énée devait soutenir en Italie. Il faut donc admettre qu'arrivé à la seconde partie de son poème Virgile a eu l'intention de modifier son plan primitif et d'introduire, pour insister sur le caractère néfaste de la guerre entre Troyens et Latins, une opposition formelle de Jupiter à cette guerre, opposition à laquelle Junon aurait passé outre, ce qui aurait dramatisé les choses. Cette intention, Virgile n'a pas eu le temps de la réaliser et nous n'avons à cela qu'une allusion ; la réalisation eût du reste nécessité des remaniements, qui n'ont pas été opérés.

P. 716. (1) 12 Romanis arcibus se trouve déjà *G.*, I 493, humanas... arces, *En.* IV, 234, magnum exitium, II, 190. — (2) 14 res rapuisse désigne la guerre sous sa forme la plus primitive et la plus barbare, les razzias exécutées en pays ennemi ; avant de déclarer formellement la guerre, le fétial romain procédait à l'adjuration qui s'appelait res repetere, réparation du dommage et de la violence. — (3) 16 Venus aurea est la traduction χρυσῆ Ἀφροδίτη *Il.* III, 64, *Od.*, VIII, 337 et pass. — (4) 16 sq. non... Pauca refert, le vers inachevé est de la catégorie de ceux qui introduisent provisoirement un discours et qui étaient destinés à faire place à une brève caractéristique du ton et de l'objet du discours. Les paroles de Vénus sont bien caractérisées plus loin par Junon querellis haud iustis 95, inrita iurgia 95, mais c'est une appréciation haineuse et méprisante, qui n'est pas celle que Virgile se proposait de donner. — (5) 18 O pater, o hominum diuomque aeterna potestas, de même elle avait dit, I 229 sq., O qui res hominumque deumque Aeternis regis imperiis. — (6) 20 Cernis acquiert toute sa valeur si on le rapproche de 4 aspectat. — (7) 21 insignis equis, il y a là une légère incohérence ; au IXe livre, Turnus est à cheval, 50, portat equus, 269 Vidisti quo Turnus equo... ; X, 440 il est sur son char uolucri curru, cf. XII 326 sq. ; il serait facile de corriger equis en equo, mais ce serait sans doute corriger Virgile lui-même, les disparates abondant dans l'*Enéide* : celle-ci aura échappé au feu de l'inspiration. — (8) 24 Aggeribus moerorum et inundant sanguine fossae a été repris XI, 382 Agger moerorum nec inundant sanguine fossae. — (9) 25 sq. numquamne leuari Obsidione sines rappelle IX 598, Non pudet obsidione iterum ualloque teneri ?

P. 717. (1) 30 tua progenies, elle avait déjà dit, mais dans un sens différent, I, 250, Nos, tua progenies. — (2) 36 fait allusion à V, 641 sqq., 37 sq. à I, 50 sq. ; il y a eu deux interventions d'Iris, V 605 sqq et IX 1 sqq. ; Virgile les englobe dans une allusion unique. — (3) 39 sq. Nunc etiam

manis... mouet, Vénus emploie le terme même dont s'est servi Junon, VII, 312, Acheronta mouebo ; c'est la fiction virgilienne en vertu de laquelle Vénus sait ce que Junon s'est dit à elle-même ; Virgile obtient ainsi un passage de concordance et de rappel ; 41 Allecto medias Italum bacchata per urbes paraît rappeler spécialement, parmi tous les méfaits d'Allectô, le délire d'Amata, VII, 384 Per medias urbes agitur, 405 stimulis agit undique Bacchi. — (4) 42 Nil super imperio moueor met en cause directement Jupiter, qui avait dit à Vénus, I, 279, Imperium sine fine dedi ; Vénus lui laisse entendre clairement qu'il manque à ses promesses ; 43 Dum fortuna fuit, même début d'hexamètre que III, 16. — (5) 44 Si nulla est regio, Teucris quam det tua coniunx Dura, Vénus avait également feint de croire, I, 232 sq., quibus tot funera passis Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis, que Junon interdisait l'univers entier aux Troyens ; le souvenir de l'entretien avec Jupiter au Ier livre plane sur tout son discours. — (6) 45 sq. per euersae, genitor, fumantia Troiae Excidia rappelle directement, III, 3, omnis humo fumat Neptunia Troia ; il y a longtemps que l'incendie de Troie est éteint, mais c'est un bel effet oratoire. — (7) 50 subducere pugnae, locution fixée qui se retrouve 615 ; la proposition de Vénus n'est pas tout à fait nouvelle, puisque I, 691 sqq. elle avait déjà transporté pour une nuit Ascagne à Idalie ; Virgile revient sur les mêmes motifs, au lieu d'en inventer de nouveaux ; alta Cythera, 51, qui se trouve déjà I 680 rattache le passage actuel à celui du Ier livre.

P. 718. (1) 56 Argolicos medium fugisse per ignis est une allusion à la protection qu'elle a accordée à Énée au IIe livre, 664 sq. Hoc erat, alma parens, quod me per tela, per ignis Eripis, — (2) 60 Atque solum, quo Troia fuit rappelle directement III, 11 Et campos ubi Troia fuit. — (3) 60 sqq., le mouvement est très pathétique, mais il a déjà servi ; Énée a dit, II, 669, Reddite me Danais et I 96 sq il a envié le sort des Troyens engloutis dans le Simoïs. — (4) 62 Acta furore, locution fixée qui se trouve V, 659 actaeque furore. — (5) 64 dolorem, c'est le mot typique pour caractériser l'état d'âme de Junon, I, 9, Quidue dolens, 25 saeuique dolores, le rappel est un rappel d'unité. — (6) Anchise avait été plus juste, III, 182 sqq. en reconnaissant que, si on ne croyait pas Cassandre, elle disait pourtant la vérité.

P. 719. (1) 77 face Troianos atra uim ferre Latinis, il n'y a pas eu de la part des Troyens de dévastations par le feu, mais en revanche nous lisons, à propos des Rutules qui attaquent le camp, IX, 74 facibus pubes accingitur atris ; 78 les Troyens se sont établis sur le bord du Tibre, mais ils n'ont ni étendu leur domination ni pillé ; 80 Pacem orare manu, praefigere puppibus arma, ceci paraît se rapporter à la démarche auprès d'Évandre, VIII, 116, Paciferaeque manu ramum praetendit oliuae ; les navires d'Énée sont armés, mais il ne vient nullement avec des intentions offensives ; les assertions de Junon sont autant de contre-vérités.

P. 720. (1) 90 sq. consurgere in arma Europamque Asiamque rappelle VII 223, quibus actus uterque Europae atque Asiae fatis concurrerit orbis. — (2) 93 tela dedi invite à prendre expugnavit dans le sens propre ; à côté de la forme courante de la légende, il y en avait une autre, mentionnée par Serv., 91 et 92, d'après laquelle Pâris aurait enlevé Hélène de vive force ; c'est celle que choisit Junon, parce que si Pâris n'a point

réussi par la persuasion et s'il a eu recours à la violence, l'acte est plus coupable. — (3) 94 Tum decuit metuisse tuis, même mouvement et même début d'hexamètre, IV, 597, Tum decuit, cum sceptra dabas. — (4) 99 uenturos nautis prodentia uentos, la mention des gens de mer n'est pas nécessaire ici ; mais *G.* I, 356 sqq. Virgile avait décrit les effets de l'approche de la tempête sur la mer et sur la terre ; c'est sans doute de là que lui est venue ici la réminiscence de la mer. — (5) 101 Infit est un mot d'Ennius ; Ennius cité par Macr. *Sat.* VI, 2, 22, avait décrit la grande émotion de la nature, mais dans des termes auxquels Virgile n'a rien emprunté; d'après Serv. 104, le scenario de l'assemblée serait pris de Lucilius ; il est possible que Lucilius ait parodié Ennius ; 102 arduus aether se trouve déjà *G.*, I, 324. — (6) 104 reproduit III 250. — (7) 108 Tros Rutulusne fuat nullo discrimine habebo est construit sur le modèle de I, 574, Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur. — (8) 113 Fata uiam inuenient se trouve déjà III, 395. — (9) 116 sq. *Il.* I, 533 sqq., les dieux témoignent également leur respect à Zeus, mais lors de son arrivée dans son palais et d'une tout autre façon θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἀνέσταν Ἐξ ἑδέων, σφοῦ πατρὸς ἐναντίον· οὐδέ τις ἔτλη Μεῖναι ἐπερχόμενον, ἀλλ' ἀντίοι ἔσταν ἅπαντες.

P. 721. (1) 121 Nec spes ulla fugae, même motif et même début d'hexamètre. IX 131. — (2) 121 miseri stant turribus altis, même motif et même fin de vers, IX, 470 sq. et turribus altis Stant maesti. — (3) 127 sq. Fert ingens toto conixus corpore saxum, Haud partem exiguam montis,... rappelle IX, 410, toto conixus corpore ferrum et 569 Ilioneus saxo atque ingenti fragmine montis... ; le motif vient d'*Il.*, XII, 380, cf. *Od.*, IX, 481. — (4) 123, *Il.*, II, 838 et XII, 96 Ἄσιος Ὑρτακίδης, Virgile lui a donné un autre patronymique et s'est servi du patronymique Hyrtacides pour Hippocoon, V, 492, et pour Nisus, IX, 177 ; *Il.*, III, 146 sq., nous lisons Θυμοίτην... Ἱκετάονά τ'... d'où Virgile a tiré et le nom de Thymoetes et le patronymique ; ce vers ingénieusement composé avec des fragments homériques pourrait s'écrire en lettres grecques ; on ne voit pas pourquoi le Thymoetes de II 32 et celui qui est tué par Turnus XII 364 ne seraient pas le même personnage que celui qui figure ici.

P. 722. (1) 143 sq. pulsi pristina Turni... gloria désigne ici un événement antérieur, mais récent cf. XII 424 nouae rediere in pristina uires. — (2) 132 Veneris iustissima cura, Vénus avait dit de lui, I, 678 mea maxima cura ; il semble bien qu'il y ait ici une allusion directe à X, 46 sqq. ; le morceau a donc été rédigé après celui de l'assemblée des dieux, ce qui du reste est sans rapport avec la disparate signalée avec IX, 653 sqq. — (3) 134 sqq. une comparaison analogue appliquée à Énée embelli par Vénus et directement empruntée à *Od.*, VI, 232 sq., où il s'agit d'Ulysse embelli par Athéné, a déjà figuré, *En.*, I, 592 sq. ; elle a été ici retravaillée et développée et elle convient mieux à un enfant qu'à un homme fait. Ce n'est pourtant pas une preuve de beaucoup d'imagination ni même de goût que de redire du fils ce qui a été dit du père. — (4) 146 sq., l'antériorité de l'ouverture des hostilités à la navigation d'Énée est rendue par l'opposition du plus-que-parfait et de l'imparfait : Contulerant... secabat. — (5) 151 uiolentaque pectora Turni, uiolentia revient, XI, 354, 376, XII, 9, 45 comme caractéristique du caractère de Turnus ; c'est une dominante. — (6) 156 Externo commissa duci est un rappel intentionnel de VIII 503 Externos optate duces. — (7) 158 profugis gratissima

Teucris empêche d'entendre le mot Ida autrement que dans le sens de la montagne ; l'Ida est le pays des Dardaniens ; c'est là que la flotte a été construite, III, 5 sq. classem... Phrygiae molimur montibus Idae, IX, 80, Tempore quo primum Phrygiae formabat in Ida Aeneas classem ; c'est donc par une prévenance délicate que les Étrusques ont choisi pour Énée un navire portant le symbole de Cybèle ; il a été beaucoup question de Cybèle au IXe livre ; Cybèle a transformé les navires Troyens en nymphes 80-122 ; les Troyens ont été traités de Phrygiens sectateurs de Cybèle 614-620 ; nous allons voir reparaître les nymphes, X 215-245 ; les Étrusques étant des Lydiens, c'est-à-dire des Asiatiques, il n'y a rien d'étonnant qu'ils aient un culte pour Cybèle et qu'un de leurs navires soit revêtu de son emblême ; 171 la divinité protectrice de l'un des navires est Apollon. — (8) 159 secumque uolutat Eventus belli uarios, même motif, VI, 157 sq., Énée est toujours un méditatif, qui réfléchit profondément sur les choses.

P. 723. (1) 163 sq. Pandite nunc Helicona, deae, cantusque mouete, Quae manus interea..., VII, 641 sq. Pandite nunc Helicona, deae, cantusque mouete, qui bello acciti reges... — (2) 170, Abas est un nom qui désigne I 121 un des capitaines de navire d'Énée ; comme celui-ci ne périt pas dans la tempête, il y a donc désormais deux Abas dans l'armée d'Énée ; le grec légendaire de III 286 n'entre pas en ligne de compte. — (3) 175 Asilas figure IX, 571 comme guerrier italien ; il y a là une véritable inadvertance ; Virgile s'est embrouillé dans la liste de ses noms propres. — (4) 178 Mille rapit, début d'hexamètre, qui a déjà servi dans le 1er Catalogue, VII, 725. — (5) 181 uersicoloribus armis est sans doute une traduction d'*Il.*, III, 327 ποικίλα τεύχεα, VI, 504, κλυτὰ τεύχεα ποικίλα χαλκῷ·

P. 724. (1) Serv., 183, ...nec uidetur contrarium, quod ait (VII 652) Ducit Agyllina nequiquam ex urbe secutos, quasi et Turno et Aeneae praestet auxilium : nam illi Lausum fugientem secuti sunt, hi uero communi odio et consilio totius ciuitatis in Mezentium arma commouerunt ; il est possible que Virgile n'ait pas songé à l'objection ; en tout cas l'explication de Servius y répond d'une façon plausible. — (2) 185 Même procédé VII 733. Nec tu carminibus nostris indictus abibis... — (3) 188 uestrum est sans doute une apostrophe à Vénus en même temps qu'à Amor et non, comme le veut Servius, à Cycnus et à Phaéthon. — (4) 189 il est bien probable que ce qui a amené Virgile à raconter la légende de Cycnus est le souvenir des cygnes blancs du Mincio, *G.* II, 199, Pascentem niueos herboso flumine cycnos, sans soupçonner que Kyknos n'était probablement que le cygne chanteur de son pays. — (5) 191 maestum musa solatur amorem rappelle *G.*, IV, 464, Ipse caua solans aegrum testudine amorem. — (6) 195 sq. Centaurus est le nom du navire que monte Sergestus, V, 122 Centauro inuehitur magna ; ici le navire paraît également de grandes proportions ; 197 et longa sulcat maria alta carina est modelé sur V, 158 et longa sulcant uada salsa carina. — (7) 199 sqq. Ocnus, dont la forme étrusque est Aucnus, mis en rapport avec Aulestes, son fils ou son frère, suivant Serv.-Daniel, 198, est, ainsi qu'Aulestes, un ancien héros du territoire de Pérouse ; d'après Serv.-Daniel, *l. c.*, pour ne pas entrer en conflit avec son frère Aulestes, fondateur de Pérouse, il aurait été fonder Felsina, quae nunc Bononia dicitur, dans la Gaule Cisalpine ; ses compagnons auraient fondé Mantoue et d'autres Castella, c'est-à-dire les

villes étrusques de la région. C'est par une étymologie reposant sur une analogie fortuite de sons, qu'on a mis en rapport avec Mantoue la prophétesse Μαντώ, fille de Tirésias ; d'après les uns, elle serait venue en Italie après la mort de son frère ; d'après d'autres, elle aurait été fille d'Hercule. — (8) 202, d'après le Serv.-Dan., les populations qui se sont succédé à Mantoue seraient les Thébains — ceci n'a pas de valeur et provient de la mise en rapport de Mantoue avec Μαντώ —, les Étrusques, les Gaulois et, suivant d'autres, les Sarsinates, c'est-à-dire des Ombriens. — (9) 203 Tusco de sanguine uires ne paraît pas mis là uniquement pour expliquer pourquoi les Mantouans marchent contre Mézence ; il se peut que Virgile veuille revendiquer pour lui-même une origine étrusque. — (10) 207 sq. centenaque arbore fluctum Verberat, la νηῦς ἑκατόνζυγος est dans l'*Il.*, XX, 247, le type du gros navire.

P. 725. (1) 213 Tot lecti proceres, ne figurent qu'au Catalogue Massicus, Astyr, Cinyrus, Cupauo, Ocnus ; Abas est tué par Lausus, X, 427 sq., Asilas figure dans le combat de cavalerie comme le chef qui conduit les Troyens, XI, 620, parmi les principaux chefs Troyens qui assistent à l'accord conclu, XII, 127, dans la mêlée parmi les chefs, XII, 550 ; comme Abas, Aulestes n'apparaît qu'une fois dans la suite ; il est tué par Messapus, au moment de la rupture de l'accord entre les Troyens et les Latins ; on voit que Virgile n'a donné qu'un rôle assez insignifiant aux grands chefs étrusques évoqués par la confection du Catalogue et qui n'ont guère servi qu'à cela. — (2) 213 Ter denis : 30 n'étant pas divisible par 8, les chefs étrusques ne sauraient avoir chacun sous leurs ordres le même nombre de navires ; l'addition ne comprend pas du reste le navire de Tarchon et celui d'Énée. — (3) Si l'on additionne les chiffres fournis par Virgile, on arrive au chiffre de 3700 hommes ; mais ni les Ligures de Cinyrus, ni les compagnons peu nombreux de Cupauo ne sont dénombrés ; le contingent d'Aulestes n'est même pas mentionné. De même, si nous savons que l'armée de Turnus est considérable, nous ignorons quel en est l'effectif exact. Nous sommes renseignés sur le nombre des navires d'Énée, mais non sur le nombre des combattants qu'il met en ligne. Les chiffres sont un motif, qui apparaît çà et là dans le développement virgilien ; mais ils ne sont jamais assez complets pour permettre une vue d'ensemble ; tout cela reste fragmentaire. — (4) Medium... Olympum 216 fait double emploi avec media... nocte 147 ; ce n'est qu'une redite ; mais si, 147, il est déjà minuit, il est absurde de dire, 215, iamque dies caelo concesserat, la mention de la disparition du jour, qui est le second jour passé chez Évandre et celui de l'attaque du camp Troyen, doit venir avant 147 et non pas ici ; 159-162 représentent Énée assis à l'arrière de son navire — sedet —, songeant aux événements et causant avec Pallas, par suite inactif ; 218 il est bien assis à la même place du navire — sedens —, mais il tient la barre et veille à la manœuvre des voiles ; il est donc en pleine activité ; interea 164 n'a pas grand sens ; il ne peut guère signifier que : pendant qu'Énée est songeur et cause avec Pallas ; or le mot acquiert son sens plein si on supprime 146-162 ; il signifie que, pendant que les Troyens défendaient désespérément leur camp, Énée était déjà en route pour venir à leur secours ; il marque la simultanéité des événements, simultanéité que Virgile signale par interea 118, interea 1. Toute difficulté disparaît donc si l'on supprime 146-162 et si l'on admet qu'ils ne figuraient pas primitivemeut dans le con-

texte ; d'autre part, les renseignements qu'ils donnent sont nécessaires ; il fallait que le lecteur sût ce qu'avait fait Énée une fois arrivé chez Tarchon, comment il avait obtenu l'embarquement immédiat de l'armée étrusque et pouvait l'amener sans tarder au secours des siens. Virgile aurait pu insérer ces renseignements à la fin du VIIIe livre ; il s'est décidé pour la place qu'ils occupent actuellement au Xe ; 146-162 ont été rédigés postérieurement à 215-255. — (5) 217 neque enim membris dat cura quietem est modelé sur IV, 5, où les circonstances sont toutes différentes, nec placidam membris dat cura quietem. — (6) 218 uelisque ministrat, même fin d'hexamètre, VI, 302, avec un sens différent : Énée commande la manœuvre des voiles, Charon les manœuvre lui-même. — (7) 219 medio in spatio, il est minuit, Énée a déjà parcouru la moitié de la distance, la seconde moitié sera parcourue plus rapidement, grâce à l'accélération merveilleuse de l'allure, 247 sq. — (8) 222 innabant pariter fluctusque secabant, le tableau est tout hellénique, les Néréides sont représentées comme χοροπαίγμονες ὑγροκέλευθοι, περὶ κύμασι βακχεύουσαι, etc... Il a été inspiré à Virgile par le passage d'Apollon. *Argon.*, IV, 930 sqq. où les Néréides guidées par Thétis viennent au-devant du navire Argô. — (9) 230 Idaeae sacro de uertice pinus est un rappel de concordance de IX, 85 sq. Pinea silua mihi... Lucus in arce fuit summa est imité de Catulle, LXIV, auquel Virgile a fait ailleurs tant d'emprunts, 1 Peliaco quondam prognatae uertice pinus. — (10) 224 lustrantque choreis implique un hommage comme VII, 391, le lustrare choro, qui est une cérémonie du culte de Bacchus. — (11) 225 Quarum quae fandi doctissima Cymodocea est modelé sur I, 72, Quarum quae forma pulcherrima Deiopea.

P. 726. (1) 228 sq. uigilasne, deum gens, Aenea ? uigila... Serv. uerba sunt sacrorum ; nam uirgines Vestales certa die ibant ad regem sacrorum et dicebant : « uigilasne, rex ? uigila », quod Vergilius iure dat Aeneae, quasi et regi et quem ubique et pontificem et sacrorum inducit peritum. Comme il s'agit ici d'une veillée des armes, on peut croire que Virgile a songé aussi à l'ancien usage romain d'après lequel, au moment de l'entrée en campagne, le chef de l'armée agitait les hastae et les ancilia de Mars conservés dans un local de la Regia en poussant le cri traditionnel : « Mars, uigila ! » Plus loin, 270, en parlant du cimier du casque d'Énée, Virgile emploie le mot apex qui est proprement la baguette d'olivier qui surmontait le bonnet de laine du Flamen Dialis ; comme Virgile, indépendamment des Flamines, VIII, 664, n'applique pas le mot à d'autres personnages qu'Énée, X, 270, XII 492 et à Iule II, 683, il faut y voir sans doute une allusion religieuse. — (2) 233 Rupimus inuitae tua uincula rappelle directement VII, 106, Gramineo ripae religauit ab aggere classem et IX, 117 sq., Et sua quaque continuo puppes abrumpunt uincula ripis ; en écrivant le morceau, Virgile s'est reporté directement au précédent ; 234 hanc faciem rappelle IX, 120 uirgineae facies. — (3) 237 ardentis Marte Latinos paraît devoir être pris dans le sens étroit, puisque, au moment du débarquement, Énée va se trouver aux prises avec les Latins ; mais il n'est que minuit : or, la cavalerie latine précédant la legio n'est arrivée au camp des Rutules qu'à la fin de la nuit et c'est seulement au matin que la legio a pu rejoindre à son tour ; Cymodocea anticipe donc sur les événements et il y a ici une légère incohérence. — (4) 238 sqq. Virgile est libre de ne nous apprendre qu'ici que la cavalerie étrusque et arcadienne a été envoyée par

terre ; le plan de Turnus révélé par Cymodocea est bien celui qu'il a réalisé, puisque X, 362 sqq., nous voyons que les Arcadiens n'ont pu faire leur jonction avec les Troyens assiégés et qu'ils sont assez malmenés ; comme il n'est que minuit, il faut admettre que Turnus a pris la mesure en question, dont nous n'avons pas été informés, un peu avant l'expédition de Nisus et d'Euryale, qui n'a lieu que pendant la seconde partie de la nuit ; rien de tout cela n'est impossible ; on est étonné cependant qu'au matin, lorsque Turnus, IX, 549 sqq., donne l'assaut du camp troyen, il ne paraisse pas se préoccuper de la cavalerie arcadienne et étrusque, qui est sur les lieux ; Virgile n'est pas sorti absolument à son honneur des difficultés de la chronologie des événements ; en outre, medias illis opponere turmas, 239 n'est pas absolument d'accord avec 362 sqq. où les Arcadiens ont été acculés sur un terrain qui interdit l'emploi des chevaux ; or, ce n'est pas la cavalerie Rutule qui les y a refoulés et maintenus. — (5) 246 sqq. dextra discedens *impulit* altam... puppim : *fugit illa* per undas Ocius et iaculo et uentos fallente *sagitta,* le motif a déjà servi, avec des identités et des variations d'expression, V, 241 sqq. Et pater ipse manu magna Portunus euntem *Impulit* : *illa* Noto citius uolucrique *sagitta* Ad portum *fugit*... ; il est emprunté à Apollon. *Argon.*, II, 599 sq. lorsqu'Athéné fait passer l'Argô entre les Plégades δεξιτέρῃ δὲ διαμπερὲς ὦσε φέρεσθαι. Ἡ δ' ἰκέλη πτερόεντι μετήορος ἔσσυτ' ὀιστῷ.

P. 727. (1) 258-260 correspond à 240 sq. ; sociis indicit signa sequantur ... rappelle pour l'expression III 234 sqq. sociis tunc arma capessant ; signa sequantur paraît signifier qu'ils doivent se grouper autour des étendards ; aussitôt débarqués ils vont avoir à combattre, il faut que leurs formations soient prises d'avance ; 261 sq. clipeum... Extulit correspond à 242 clipeum cape. — (2) 264 sqq. la comparaison est homérique. *Il.*, III, 1 sqq., les Troyens vont au combat en poussant des cris — κλαγγῇ τ' ἐνοπῇ τ' —, comme les grues qui, fuyant le mauvais temps et la pluie, s'en vont en criant — κλαγγῇ — vers les bords de l'Océan porter la guerre aux Pygmées ; elle est très en accord avec la situation ; Virgile, en prenant la forme a fait autre chose ; il compare les cris d'allégresse des grues revenant des pays du sud à leur pays natal à ceux des Troyens en voyant apparaître Énée ; mais la comparaison est moins bien adaptée, les deux situations étant très différentes. — (3) 269 totumque adlabi classibus aequor est une tournure poétique qui correspond en prose à totoque aequore adlabi classes.

P. 728. (1) 270-275 ne sont pas absolument nécessaires ; l'aspect menaçant de la mer, 269 suffirait à justifier tamen 276 ; ils ne sont pas soudés étroitement au contexte ; capiti 270 n'est pas suffisamment déterminé, puisque, depuis 262, il n'est plus question d'Énée ; les v. 270-275 ne font pas double emploi avec 261 sq. puisque dans un des deux passages l'éclat du bouclier d'Énée est réconfortant pour les siens, dans l'autre menaçant pour l'ennemi. Pourtant, après avoir vu apparaître une première fois le bouclier, on s'étonne de le voir apparaître une seconde fois. La comparaison 270-275 a été inspirée à Virgile par *Il.* XXII 25 sqq. où Achille traverse la plaine avec une armure qui rayonne comme cet astre Ὅν τε κύν' Ὠρίωνος ἐπίκλησιν καλέουσιν· Λαμπρότατος μὲν ὅδ' ἐστί, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται Καί τε φέρει πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν. On peut admettre qu'elle n'a pas été conçue par Virgile en même temps que la trame continue du récit, mais qu'elle a été rédigée après coup pour imiter un

beau passage homérique et pour établir un parallélisme entre Énée et Turnus ; un effet analogue mais moins puissant et moins effrayant a été appliqué à Turnus, IX, 732 sqq. d'après *Il.*, V, 4 ; il est possible que 270-275 fussent à la marge au moment de la mort de Virgile ; 274 sq. Ille sitim morbosque ferens mortalibus aegris Nascitur et laeuo contristat lumine caelum reproduisent la structure de *G.* III, 278 sq. aut unde nigerrimus Auster Nascitur et pluuio contristat frigore caelum. — (2) 276 répète X 20. — (3) Sauf 282-283 qui traduisent des conditions spéciales, cette harangue est pourtant faite avec des réminiscences homériques : 279 Quod uotis optastis adest, quand Achille envoie au combat les Myrmidons sous les ordres de Patrocle, il leur dit, *Il.*, XVI, 207 sq. νῦν δὲ πέφανται Φυλόπιδος μέγα ἔργον, ἕης τὸ πρίν γ' ἐράασθε ; 279 perfringere dextra correspond à *Il.* II, 473, XI. 713 διαῤῥαῖσαι μεμαῶτες et XII, 340, βίῃ ῥήξαντες ; 280 sq. nunc coniugis esto Quisque suae tectique memor, Nestor dit aux Achéens, pour les encourager à défendre les navires, *Il.* XV, 662 sq. ἐπὶ δὲ μνήσασθε ἕκαστος Παίδων ἠδ' ἀλόχων καὶ κτήσιος ἠδὲ τοκήων ; quant à 280 In manibus Mars ipse uiris qui signifie que les Italiens vont pouvoir faire sentir la force de leurs bras, tandis que jusqu'ici ils étaient arrêtés par des remparts qu'ils ne pouvaient entamer, il n'y a qu'un rapport de pure forme avec *Il.* XV, 741, Τῷ ἐν χερσὶ φόως et XVI, 630, Ἐν γὰρ χερσὶ τέλος πολέμου qui signifient autre chose. 284 est inachevé, mais correspond trop bien avec le caractère de Turnus pour ne pas avoir été conçu en même temps que le couplet tout entier et comme sa conclusion naturelle ; 279-284 ne sont du reste introduits par rien, 278 manquant dans les meilleurs mss ; ils ont donc été rédigés à part, puis insérés à leur place, mais sans être exactement soudés au contexte.

P. 729. (1) 287 de puppibus altis, le pluriel indique qu'Énée a sous ses ordres plusieurs navires, bien qu'il n'ait été question que d'un seul, X, 156 Aeneia puppis ; il y a donc là une disparate et quelque chose d'inexpliqué. — (2) 290 sqq. montrent que l'endroit où les Troyens ont établi leur camp et qui est tout près est supposé à l'estuaire même du Tibre et non en remontant le fleuve. — (3) 294 ualidis incumbite remis, locution fixée, V, 15, ualidisque incumbere remis ; 299 consurgere tonsis, III, 207, insurgere remis. — (4) puppim 297, puppis 302 sont pris dans le sens large de navire et non dans le sens propre de poupe, comme 268 et 287. — (5) 309 totam aciem ne signifie pas toute l'armée, puisqu'il en a laissé une partie pour continuer à bloquer le camp, mais toutes les troupes qu'il a amenées avec lui.

P. 730. — (1) 310 sq. turmas inuasit agrestis... strauitque Latinos ; ce sont bien les Latins proprement dits qu'Énée a en face de lui ; l'armée latine est composée surtout de paysans, VIII, 8, latos uastant cultoribus agros ; turmas est pris au sens large, puisqu'il ne s'agit pas de cavalerie. — (2) 318 Immanemque Gyan, Gyas est ici un Italien ; I, 222, 612, V, 118, et pass., c'est le capitaine d'un des navires d'Énée, qui figure dans la mêlée de XII 460 ; il y a donc là une inadvertance de Virgile. — (3) 319 sqq. l'idée mélancolique que les qualités naturelles des hommes, leur science, leur lustre ne les préservent pas de la mort a déjà servi, VII, 756 sq., IX, 327 sq. ; elle est homérique, *Il.*, V, 53 sq. — (4) 322 sq. Pharus meurt comme Volcens, IX, 442 sq. ; un coup analogue qui coupe à la fois la

parole et la respiration est mentionné X, 346 sqq. — (5) 328 sqq. les sept frères dont il est ici question étant désignés comme Phorci Progenies 328 sq., tandis que la désignation manque pour Cydon, il est probable qu'ils ne sont pas les frères de Cydon ; le motif des frères combattant ensemble a été repris XII 270 sq. ; là les 9 frères sont appelés animosa phalanx, ici les 7 frères stipata cohors, mots qui ont pour objet par l'hyperbole de donner plus d'importance au groupe. — (6) IX, 745 sq. — (7) 336 sq. le coup, qui donne une grande idée de la vigueur d'Énée, est analogue à celui de 313 sq. ; de même *Il.* XI, 435 sq., à propos du coup de lance de Sôkos contre Ulysse, Διὰ μὲν ἀσπίδος ἦλθε φαεινῆς ὄβριμον ἔγχος, Καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο ; mais Athéné intervient pour que la blessure ne soit pas mortelle.

P. 731. (1) 346 sqq. c'est le coup par lequel Ménélas tue le fils de Panthoos, *Il.*, XVII, 47 sqq. Ἂψ δ' ἀναχαζομένοιο κατὰ στομάχοιο θέμεθλα Νύξ', ἐπὶ δ' αὐτὸς ἔρεισε, βαρείῃ χειρὶ πιθήσας· Ἀντικρὺς δ' ἁπαλοῖο δι' αὐχένος ἤλυθ' ἀκωκή ; c'est de là qu'est venu chez Virgile grauiter pressa = grauiter impressa, mais qui s'explique moins bien chez lui où le coup est porté de loin — eminus — que chez Homère où il est porté de près. — (2) 349 crassum uomit ore cruorem, V, 469 sq. mais dans une autre circonstance, crassumque cruorem ore eiectantem. — (3) 361 haeret pede pes, densusque uiro uir, la formation en rangs serrés est décrite ainsi, *Il.*, XIII, 130 sq. en parlant de guerriers qui s'arcboutent les uns contre les autres pour résister à une attaque Φράξαντες δόρυ δουρί, σάκος σάκεϊ προθελύμνῳ, Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ et XVI 214 sq. en parlant des rangs qui se serrent pour opposer comme un mur à l'ennemi Ὣς ἄραρον κόρυθές τε καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι. Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ ; le passage avait été imité par Furius : pressatur pede pes, mucro mucrone, uiro uir, cité par Macrobe *Sat.*, VI, 3, 5, qui ne paraît pas avoir entendu autre chose qu'Homère, et par Ennius, dont le *Bell. Hispan.* 31, 6, cite le vers mis en prose pes pede premitur, armis teruntur arma où il s'agit d'une mêlée dans laquelle les adversaires se pressent réciproquement ; Virgile ne paraît pas avoir recouru directement à Homère, les éléments dont il a composé son vers se trouvant déjà chez Furius ; mais il semble bien que le sens soit celui que le *Bell. Hispan.* prête au vers d'Ennius, c'est-à-dire celui d'une mêlée. — (4) 356 sqq. l'idée première a pu être empruntée à *Il.* XVI, 763 sqq. où, pour représenter la rencontre des Troyens et des Danaens, Homère décrit la façon dont l'Euros et le Notos font s'entrechoquer bruyamment et à l'envi les arbres d'une forêt, comparaison dont paraît s'être inspiré Virgile, *En.* II, 416 sqq. ; mais ici il y a quelque chose de nouveau et qui appartient à Virgile, l'équilibre établi entre les forces des vents qui cherchent à se vaincre sans y parvenir. — (5) Serv. 366 Est Romanae militiae : nam in locis impeditis equos comitibus dabant et pedestri certamine confligebant. — (6) 367 unum quod rebus restat egenis, locution fixée, VI, 91, cum tu supplex in rebus egenis, VIII, 365, dans un sens différent, rebusque ueni non asper egenis.

P. 732. (1) 373 qua globus ille uirum densissimus urget, d'une façon analogue, IX, 515 qua globus imminet ingens. — (2) 376 totidem nobis animaeque manusque, Ajax interpellant Hektor *Il.*, XIII 814 avait dit ἄφαρ δέ τε χεῖρες ἀμύνειν εἰσὶ καὶ ἡμῖν et il est probable que Numina nulla premunt 375 est inspiré de l'assertion contraire d'Ajax, Ἀλλὰ

Διὸς μάστιγι κακῇ ἐδάμημεν Ἀχαιοί — (3) 369 quo fugitis, socii ? rappelle IX, 781, quo deinde fugam, quo tenditis ? 374 Hac uos et Pallanta ducem patria alta reposcit correspond à IX, 786 Non infelicis patriae... miseretque pudetque. — (4) 369 per uos et fortia facta rappelle *Il.* XV, 734, Ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς, 377 Ecce maris magna claudit nos obice pontus rappelle XV, 739 sq. Ἀλλ' ἐν γὰρ Τρώων πεδίῳ... Πόντῳ κεκλιμένοι... ἥμεθα ; Virgile a disséminé dans les harangues de Mnestheus et de Pallas les imitations de celle d'Ajax. Il l'introduit par Nunc prece, nunc dictis uirtutem accendit amaris 368 ; or, cette annonce n'est justifiée qu'à moitié, attendu que les dicta amara manquent ; ils ne manquent pas dans l'*Iliade* quand il s'agit de faire honte aux guerriers lâches, ainsi les deux Ajax, *Il.*, XII, 267 sq. Ἄλλον μειλιχίοις, ἄλλον στερεοῖς ἐπέεσσιν Νείκεον, ὅν τινα πάγχυ μάχης μεθιέντα ἴδοιεν et c'est à quoi Virgile a pensé plus qu'à son propre texte. — (5) 380 fatis adductus iniquis, même structure de la fin du vers, II, 257 fatis... defensus iniquis, III, 17 fatis ingressus iniquis. — (6) 387 ensem tumido in pulmone recondit, même blessure IX, 701, fixo ferrum in pulmone tepescit. — (7) 388 Rhoeti de gente uetusta, fin de vers reprise de IX 284 Priami de gente uetusta ; l'histoire d'Anchemolus est racontée par Serv., 388, et Serv.-Dan. donne comme source Alexander Polyhistor, ce qui atteste l'étendue des lectures de Virgile. — (8) 394 caput Euandrius abstulit ensis, de même IX, 770 sq. Turnus tranche une tête d'un seul coup d'épée ; pour l'expression cf. IX, 332, Tum caput ipsi aufert domino. — (9) 396 Semianimesque micant digiti ferrumque retractant, Ennius cité par Serv. 396, avait dit oscitat in campis caput a ceruice reuulsum Semianimesque micant oculi lucemque requirunt ; d'un trait émouvant Virgile a fait quelque chose de bizarre et de précieux ; Homère dit plus simplement, *Il.*, V, 81 sq. ἀπὸ δ' ἔξεσε χεῖρα βαρεῖαν, Αἱματόεσσα δὲ χεὶρ πεδίῳ πέσε ; la fin du vers ferrumque retractant se trouve déjà, mais dans un tout autre sens, VII, 694. — (10) 397-398 paraissent avoir été déplacés par une erreur de copiste et doivent se lire avant 405 ; il serait singulier que Virgile eût réparti l'effet moral produit par la vaillance de Pallas en deux petits couplets séparés par un dernier exploit, qui n'a rien de particulièrement excitant ; mais surtout ac 405 ne répond à rien et ne s'explique pas ; on obtient une liaison grammaticale satisfaisante en lisant : Arcadas... dolor et pudor armat, etc., uelut..., etc. Haud aliter socium uirtus coit... — (11) 410 socium uirtus coit omnis in unum, fin de vers reprise de IX, 801, manus e castris propere coit omnis in unum. — (12) 405-409 le motif de l'incendie allumé dans une forêt par les pâtres a déjà servi *G.*, II, 303 sqq., où il est involontaire ; le motif des foyers différents reparaît, *En.*, XII 521 sq. immissi diuersis partibus ignes ; ici Virgile a adapté la comparaison à la circonstance par la réunion des différents foyers ; il n'a rien emprunté aux incendies de forêt de l'*Il.*, XI, 155 sqq., XX, 490 sqq.

P. 733. (1) 413 Hic mactat Ladona Pheretaque Demodocumque appartient à la catégorie des vers qui pourraient s'écrire en lettres grecques, cf. IX, 767, X 123. — (2) 414 dextram fulgenti deripit ense, le motif de la main coupée a déjà figuré 395, celui de la lueur de l'épée se retrouve 475 fulgentem deripit ensem. — (3) 415 sq. le motif du cerveau réduit en bouillie est homérique, *Il.*, XI, 97 sq., le défoncement du crâne d'où

s'échappe le cerveau figure V, 413 et 480 à propos du combat du ceste, IX, 753 comme l'effet d'un coup d'épée, XI 698 comme l'effet d'un coup de hache. — (4) 419 sq. Iniecere manus Parcae telisque sacrarunt Euandri, Serv., sermone usus est iuris ; nam manus iniectio dicitur, quotiens, nulla iudicis auctoritate expectata, rem nobis debitam uindicamus ; Serv.-Dan. docet, quidquid destinatum fuerit diis, id sacrum appellari. — (5) 421 sq. la prière de Pallas est exaucée textuellement Da... ferro... uiam... per pectus Halaesi, 425 telo dat pectus inermum ; la fin de vers ferro, quod missile libro est reprise 773 telum, quod missile libro. — (6) 427, expression analogue, 737 Pars belli haud temnenda. — (7) 430 Grais imperdita corpora Teucri souligne, comme 333 sqq. l'idée que l'*Enéide* est une suite directe de l'*Iliade*. — (8) 431 Agmina concurrunt... uiribus aequis rappelle 357 uiribus aequis, 360 sq. acies... Concurrunt.. — (9) 437 magni regnator Olympi, VII, 558 summi regnator Olympi, II, 779, superi regnator Olympi. — (10) 439 soror alma, elle apparaît ici pour la première fois ; nous apprendrons à la connaître, XII, 138 sqq. — (11) 443 c'est la répétition de la férocité de Néoptolème, II, 538, 663. — (12) 446 corpusque per ingens cf. IX 734, immania membra ; l'épithète d'ingens est appliquée à Énée et, plus loin, avec moins de propriétété à Pallas lui-même, 485 pectus... ingens ; c'est une caractéristique constante des héros.

P. 734. (1) 449 spoliis... opimis, mot romain pris ici dans son sens propre, Turnus étant général d'armée et Pallas commandant en chef des Arcadiens. — (2) 449-450 c'est la reproduction avec plus de fierté du fatalisme d'Hector devant Achille, *Il.*, XXII, 253, ἕλοιμί κεν ἤ κεν ἁλοίην, déjà imité par Accius in *Armorum iudicio* cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 56, et par Ennius cité par Priscien, X, p. 501, 14. — (3) 452 Frigidus Arcadibus coit in praecordia sanguis est modelé sur *G.*, II, 484, qui a un sens différent Frigidus obstiterit circum praercordia sanguis. — (4) 454 sqq. la comparaison du guerrier avec le lion qui attaque un troupeau de bœufs est fréquente dans l'*Iliade*, V, 161 sqq., XV 630 sqq., XVI 487 sqq. ; l'image de Virgile est autre. — (5) 459 ita ad aethera fatur, fin de vers identique, XI, 556 ; d'une façon analogue avant une prière, *Il.*, III, 364 et VII 178, ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν. — (6) 460 mensas, quas aduena adisti, l'expression est répétée à propos d'Énée, X, 516 sq. mensae, quas aduena primas Tunc adiit ; 461 coeptis ingentibus, locution fixée, IX, 296 ingentibus... coeptis. — (7) 469-470, il y a là une réminiscence de la scène de l'*Il.*, XVI, 431 sqq. où Zeus est tenté de sauver la vie de son fils, Sarpédon, et où Héré l'en détourne ; 448 sq. Πολλοὶ γὰρ περὶ ἄστυ μέγα Πριάμοιο μάχονται Υἱεές ἀθανάτων = Troiae sub moenibus altis *Tot nati* cecidere *deum*. — (8) 473, de même XII, 151, Junon ne peut pas se résigner à voir les préparatifs de la mort de Turnus, Non pugnam aspicere hanc oculis, non foedera possum. — (9) 478 Tandem etiam magno strinxit de corpore Turni, de même la flèche de Pandaros ne fait qu'effleurer Ménélas, *Il.*, IV, 139. Ἀκρότατον δ' ἄρ' ὀιστὸς ἐπέγραψε χρόα φωτός. — (10) 479 ferro praefixum robur acuto, la périphrase insiste sur la force de la lance de Turnus, en rappelant *Il.*, X, 135, et pass. ἄλκιμον ἔγχος ἀκαχμένον ὀξέι χαλκῷ et *Od.*, I, 99, et pass. ; mais ce qui dans les poèmes homériques est une simple formule prend ici une importance spéciale. — (11) 481 c'est la même bravade que celle que Diomède adresse à Pâris, *Il.*, XI, 391 sq. — (12) 482 sqq. c'est le même coup que celui porté par Énée, 336 sq., plus

vigoureux encore, puisque Virgile insiste ici sur la résistance du bouclier ; Énée et Turnus sont deux guerriers de même classe. — (13) 488 sq. sont homériques, Corruit in uolnus (sonitum super arma dedere), *Il.*, XII, 395 sq. ὃ δ' ἑσπόμενος πέσε δουρὶ Πρηνής, ἀμφὶ δέ οἱ, βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῷ, V. 42, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ déjà imité par Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 24, concidit et sonitum simul insuper arma dederunt ; Et terram hostilem moriens petit ore cruento, motif repris XI, 418 et humum semel ore momordit, 669 sq. cruentam Mandit humum, *Il.*, II, 418, Πρηνέες ἐν κονίῃσιν ὀδὰξ λαζοίατο γαῖαν, XI 748 δύο δ' ἀμφὶς ἕκαστον Φῶτες ὀδὰξ ἕλον οὖδας, ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ δαμέντες. — (14) 490 vers inachevé de la catégorie de ceux qui introduisent un discours. 491 haec... memores mea dicta referte, formule fixée, XI, 176 haec memores regi mandata referte.

P. 735. (1) 495 et laeuus pressit pede, c'est l'attitude du guerrier homérique avant de dépouiller le mort de son armure, *Il.*, XIII, 618 ὁ δὲ λὰξ ἐν στήθεσι βαίνων Τεύχεά τ' ἐξενάριξε. — (2) 496 sqq. le motif a déjà servi ailleurs ; Euryale, IX, 359 sq., s'empare du baudrier de Rhamnès, qui cause également sa perte, mais d'une autre façon. — (3) 509 cum tamen ingentis Rutulorum linquis aceruos, en réalité Pallas n'a tué que cinq Rutules, mais Virgile fait entrer en ligne de compte ceux que sous sa direction ont massacrés ses compagnons ; il ne raconte que les exploits des chefs, ce qui se passe sur le devant du théâtre ; mais la bataille proprement dite est l'œuvre du gros de l'armée. — (4) 511 locution reprise de III, 685, leti discrimine paruo. — (5) 513 sq. latumque... limitem agit ferro, locution fixée, IX, 323 lato te limite ducam ; metit 513 indique que Virgile a songé ici à la comparaison homérique des chefs abattant des files de guerriers avec les moissonneurs fauchant les épis le long du sillon, Ὄγμον ἐλαύνωσιν *Il.*, XI, 68.

P. 736. (1) 517 sq. Ufens est un nom de fleuve transformé en nom de guerrier, Sulmo un nom de ville adapté au même usage ; Virgile se sert des termes géographiques pour désigner les Italiens ; cf. 545 Anxuris. — — (2) 519 inferias quos immolet umbris, locution fixée reproduite avec variante, XI, 81 sq. quos mitteret umbris Inferias. *Il.*, XXI, 27 sq. Ζωοὺς ἐκ ποταμοῖο δυώδεκα λέξατο κουρούς, Ποινὴν Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο θανόντος, cf. *Il.* XXIII, 175 sq. ; l'imitation homérique n'est pas douteuse, mais l'usage était également romain : après la reddition de Pérouse — début de 40 av. J.-C. —, Octavien garda jusqu'aux ides de Mars 300 des principaux citoyens de la ville qu'il sacrifia aux mânes du diuus Iulius ; les arae Perusinae étaient restées célèbres, App., *B. C.*, V, 48, Cass. Dio XLVIII, 14, Sen. *de Clem.*, I, 11, Suét. *Aug.*, 15, Vell.-Pat., II, 74 ; le passage est donc gréco-romain. — (3) 521-536, l'épisode de Lykaon, fils de Priam, suit immédiatement dans l'*Iliade* celui de la prise des captifs ; de même ici, celui de Magus ; dans l'*Iliade*, XXI, 67 sq., Achille lève sa lance pour frapper Lykaon, ὃ δ' ὑπέδραμε καὶ λάβε γούνων Κύψας· ἐγχείη δ' ἄρ' ὑπὲρ νώτου ἐνὶ γαίῃ Ἔστη ... Αὐτὰρ ὃ τῇ ἑτέρῃ μὲν ἑλὼν ἐλλίσσετο γούνων, Τῇ δ' ἑτέρῃ ἔχεν ἔγχος ἀκαχμένον, οὐδὲ μεθίει, *En.*, X, 521 sqq. Inde Mago procul infensam contenderat hastam. *Ille astu subit*, at tremibunda superuolat hasta, *Et genua amplectens*... ; bien que l'imitation soit en partie littéraire, les circonstances matérielles, on le voit, ne sont pas tout à fait identiques ; quant aux supplications de Lykaon, elles sont tout à fait spéciales, et, n'ayant rien de commun avec les

événements et les personnages virgiliens, elles ne pouvaient être transportées dans l'*Enéide* ; suivant son usage, Virgile a été chercher ailleurs ; *Il.*, VI, 46 sqq. Adrestos embrassant les genoux de Ménélas lui dit : Ζώγρει, Ἀτρέος υἱέ, σὺ δ' ἄξια δέξαι ἄποινα· Πολλὰ δ' ἐν ἀφνειοῦ πατρὸς κειμήλια κεῖται Χαλκός τε χρυσός τε πολύκμητός τε σίδηρος... *En.*, X, 526 sq. Est domus alta, iacent penitus defossa talenta Caelati argenti, sunt *auri* pondera facti Infectique mihi ; c'est de là et de passages analogues que provient la mention des métaux destinés à être offerts comme rançon ; Priam dit en parlant de Lykaon et de Polydore, dont il ignore encore la mort, *Il.*, XXII, 49 sq. : Ἀλλ' εἰ μὲν ζώουσι μετὰ στρατῷ, ἦ τ' ἂν ἔπειτα Χαλκοῦ τε χρυσοῦ τ' ἀπολυσόμεθ', ἔστι γὰρ ἔνδον ; Hektor demandant la vie à Achille offre dans des termes semblables de lui payer une riche rançon. *Il.*, XXII, 340 sq. ; ainsi fait Dolon en suppliant Diomède et Ulysse de le prendre vivant, *Il.*, X, 378 sq. Quant à l'invocation au nom de la famille et la correspondance entre la situation des deux intéressés, Virgile l'a empruntée à la prière d'Hektor, *Il.*, XXII, 337 Λίσσομ' ὑπὲρ ψυχῆς καὶ γούνων σῶν τε τοκήων, mais en inventant un père et un fils de Magus pour lui permettre de faire intervenir le souvenir d'Anchise et d'Iule, *En.*, X, 524 sq. Per *patrios manes* et *spes surgentis Iuli*, Te precor hanc animam serues gnatoque patrique, et il paraît avoir été influencé par les termes de la demande de sépulture adressée par Elpénor chez Hadès à Ulysse *Od.*, XI, 66 sqq. Νῦν δέ σε τῶν ὄπιθεν γουνάζομαι, οὐ παρεόντων, Πρός τ' ἀλόχου καὶ πατρός, ὅ σε τρέφε τυτθὸν ἐόντα Τηλεμάχου θ' ὃν μοῦνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπες. Pour l'inflexibilité d'Énée qui refuse de faire quartier à cause de la mort de Pallas, Virgile est revenu à la scène de Lykaon, où Achille refuse la rançon, *Il.*, XXI, 99 Νήπιε μή μοι ἄποινα πιφαύσκεο, μηδ' ἀγόρευε, en déclarant que la mort de Patrocle l'a rendu désormais impitoyable envers tous les Troyens et surtout les fils de Priam ; il s'est également ressouvenu des paroles d'Achille à Hektor ; *Il.*, XXII, 331 sq. Ἕκτορ, ἀτάρ που ἔφης Πατροκλῆ' ἐξεναρίζων Σῶς ἔσσεσθ' ... *En.*, X, 533, *Pallante perempto.* Dans l'*Iliade*, le coup porté à Lykaon ne l'est pas tout à fait au même endroit que celui porté dans l'*Enéide* à Magus, mais il est aussi violent, XXI, 117 sq. πᾶν δέ οἱ εἴσω Δῦ ξίφος ἄμφηκες X, 536 capulo tenus applicat ensem. Le morceau est, comme on le voit, de la catégorie de ceux où Virgile combine l'imitation de passages homériques différents, tandis que dans d'autres il dépèce un passage homérique pour en faire figurer les fragments dans différents endroits de l'*Enéide.* Il faut remarquer en outre qu'il s'est imité lui-même en reproduisant des traits qui lui avaient servi précédemment, 524 Per patrios manes et spes surgentis Iuli est une réédition de VI, 364. Per genitorem oro, per spes surgentis Iuli, cf. IV, 274 Ascanium surgentem et spes heredis Iuli, X, 371, Spemque meam, patriae quae nunc subit aemula laudi. Enée tue Magus d'une façon très analogue à celle dont Néoptolème immole Priam, 535 sq. galeam *laeua* tenet atque reflexa Ceruice orantis *capulo tenus* applicat *ensem,* II, 552 sq. Implicuitque comam *laeua* dextraque coruscum Extulit ac lateri *capulo tenus* abdidit *ensem.* Ce qui est original, c'est la plénitude concise de la prière de Magus, S. D. 524 Bene, ut in belli calore, breuiter omnes locos ad impetrandam ueniam complectitur. — (4) 536 Phoebi Triuiaeque sacerdos est repris mécaniquement de VI, 35, où le double sacerdoce attribué à la Sibylle conditionne la com-

position même du VI[e] livre, tandis qu'ici il ne correspond à rien. — (5) 538 *Infula* cui *sacra redimibat tempora uitta* rappelle mécaniquement *G.* III, 487, Lanea dum niuea circumdatur *infula uitta, En.*, II, 430, nec Apollinis *infula* texit, III, 81, *Vittis* et *sacra redimitus tempora* lauro. — (6) 540 lapsumque superstans, de même 490 quem Turnus super adsistens. — (7) 541, Serestus étant enfermé dans le camp, il y a là une inadvertance de Virgile ; Serv., *ad l.* conclut à tort qu'il y a deux Serestus dans l'armée d'Énée. — (8) 542 tibi, rex Gradiue, tropaeum, reparaît avec variante, XI, 7, tibi, magne, tropaeum, Bellipotens. — (9) 545 sqq., Virgile a annoncé, VII, 756 sqq. qu'Umbro comptait par ses enchantements échapper aux coups de la lance d'Énée, mais qu'ils ne l'ont pas préservé. Or, nulle part Umbro n'est blessé par Énée. C'est au contraire Anxur, persuadé lui aussi de l'efficacité des formules magiques qui en éprouve l'inanité. Les deux passages ont donc été composés séparément et la retouche qui devait les accorder n'a pas été faite.

P. 737. (1) 554 sq. Tum caput orantis nequiquam... deturbat terrae, c'est ainsi que Diomède tue Dolon, *Il.*, X, 455 sqq. ὃ δ' αὐχένα μέσσον ἔλασσεν Φασγάνῳ ἀΐξας... Φθεγγομένου δ' ἄρα τοῦ γε κάρη κονίῃσιν ἐμίχθη. — (2) 556 inimico pectore fatur se retrouve XI, 685 ; cf. XII, 888 saeuo sic pectore fatur. — (3) 557-560, Virgile vient d'imiter l'épisode d'Achille et de Lykaon, il reprend ici un trait, qui plus haut ne lui a pas servi ; Achille jette le corps de Lykaon dans le Skamandre en disant, *Il.*, XXI, 122 sqq. ἐνταυθοῖ νῦν κεῖσο..., *En.*, X, 557, *Istic nunc*, metuende, *jace*, avec addition du Metuende, qui correspond ironiquement à 550 exsultans... fulgentibus armis ; μετ' ἰχθύσιν, οἵ σ' ὠτειλῆς Αἷμ' ἀπολιχμήσονται ἀκηδέες... ἀλλὰ Σκάμανδρος Οἴσει δινήεις... 559 sq. aut gurgite mersum Vnda *feret piscesque* impasti *uolnera lambent*, seulement le sarcasme d'Achille sur les poissons est à sa place, puisqu'il jette le corps dans le Skamandre, tandis qu'il n'est pas question que le cadavre de Tarquitus soit jeté à l'eau ; ce n'est donc qu'une imitation de forme sans souci des réalités ; οὐδέ σε μήτηρ Ἐνθεμένη λεχέεσσι γοήσεται, 557 sq. non te optima mater Condet humi patrioque onerabit membra sepulcro, ceci suppose qu'Énée n'a pas connaissance de l'origine divine de Tarquitus, puisque celui-ci, étant fils de Faunus et de la nymphe Dryopé n'a sûrement pas de patrium sepulcrum ; il est probable que Virgile utilise simplement une formule banale ; 559 *Alitibus* linquere feris montre qu'il s'est en outre référé au sarcasme d'Ulysse tuant Sôkhos, *Il.*, XI, 453 sq. ἀλλ' οἰωνοὶ Ὠμησταὶ ἐρύουσι, περὶ πτερὰ πυκνὰ βαλόντες ; 559 rappelle d'ailleurs IX, 485 sq., canibus data praeda Latinis *Alitibusque* iaces ; 558 patrioque onerabit membra sepulcro est repris avec variation, XI, 212, ossa.. onerabant aggere terrae. — (4) 561 Antaeum et Lucam, prima agmina Turni rappelle 124 senior cum Castore Thymbris Prima acies. — (5) 562 Numa a été tué, IX, 454, Virgile s'est donc embrouillé dans les noms propres ; quant à Camers, persequitur ne dit pas positivement qu'il succombe, mais semble bien le laisser entendre ; il reparaît XII, 224. — (6) 563 ditissimus agri se trouve déjà I, 343, ditissimus aruis, VII, 537, c'est une formule et une fin de vers banale. — (7) Virgile paraît avoir transporté à l'Amyclae du Latium la légende de l'Amyclae de Lakonie. — (8) 565-568, Aegaeon Briareos est un des trois Hékatonkhirs, fils d'Uranos et de Gaia, qui, dans la forme la plus ancienne de la légende, sont enfermés sous la terre par Uranos

effrayé de leur force prodigieuse, délivrés par les Titans à la prière de Gaia, puis emprisonnés de nouveau à cause de leur violence et enfin délivrés définitivement par Zeus. D'après Hésiode, *Théog.* 147 sq., ils sont les alliés de Zeus dans la lutte contre les Titans ; la légende plus récente suivie ici par Virgile les place au contraire parmi ses adversaires. En faisant vomir la flamme par Aegaeon, trait qui ne se rencontre pas ailleurs, Virgile altère la légende et montre qu'il confond les Hékatonkhirs avec d'autres êtres fantastiques créés par le même courant d'imagination. — (9) Il paraît développer, 575-601 le motif qui est indiqué 570-574, mais qui tourne court ; 579 aduersaque ingens apparuit hasta rappelle avec plus de puissance 571 Quadriiugis in equos aduersaque pectora tendit ; 580 est inachevé ; il est possible que le morceau ait été ajouté après coup, pour étoffer davantage l'aristie d'Énée ; dans l'*Il.*, XI, 101 sq. Agamemnon combat victorieusement deux fils de Priam montés sur le même char : Αὖταρ ὃ βῆ ῥ' Ἶσόν τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναρίξων, Υἷε δύω Πριάμοιο, νόθον καὶ γνήσιον, ἄμφω Εἰν ἑνὶ δίφρῳ ἐόντας· ὃ μὲν νόθος ἡνιόχευεν, Ἄντιφος αὖ παρέβασκε περικλυτός, Cf. XI 122 sqq. ; c'est là le prototype de l'exploit d'Énée. — (10) 577 strictum rotat acer Lucagus ensem, IX, 441 sq. rotat ensem Fulmineum, locution fixée. — (11) 581, Serv. voit là une allusion au fait que de ses combats contre Diomède et contre Achille, Énée vaincu est pourtant sorti vivant, tandis qu'ici il n'échappera pas : duos obicit a quibus uictus est Aeneas, nec tamen usquequaquam ; nam eorum impetum uitauit. — (12) 594 Ipse rotis saliens iuga deseris a pour prototype la plaisanterie qu'adresse Patrocle à Kébrionès, après l'avoir jeté mort à bas du char d'Hektor, *Il.*, XVI, 745, Ὢ πόποι, ἦ μάλ' ἐλαφρὸς ἀνήρ, ὡς ῥεῖα κυβιστᾷ.

P. 738. (1) 602 sq. Talia... edebat funera ductor Dardanius, IX, 526 sq. quae funera Turnus Ediderit, locution fixée. — (2) 607, il n'est pas douteux qu'il ne faille voir là une allusion railleuse aux déclarations hautaines de Junon, I, 46 sq. Ast ego... Iouis Et soror et coniunx, VII, 308 Ast ego, magna Iouis coniunx ; gratissima souligne l'ironie. L'ironie n'existe pas, *Il.* XVIII, 356, Ζεὺς δ' Ἥρην προσέειπε κασιγνήτην ἄλοχόν τε, qui ne fait que signaler le rapport familial traditionnel ; *Il.*, IV, 5 sq. le caractère de la scène est tout différent de celui de la scène qui nous occupe, puisqu'il s'agit pour Zeus de piquer au jeu Héré Αὐτίκ' ἐπειρᾶτο Κρονίδης ἐρεθιζέμεν Ἥρην Κερτομίοις ἐπέεσσι, παραβλήδην ἀγορεύων et d'opposer son indifférence à l'activité d'Aphrodite. — (3) 609 sq. non uiuida bello Dextera, le contraire, XI, 338 sed frigida bello Dextera ; locution analogue, V, 754 bello uiuida uirtus, XI, 386, uiuida uirtus.

P. 739. (1) 613 Si mihi, quae quondam fuerat... tournure qui se trouve déjà, V, 397. — (2) 616 Dauno... parenti, le nom de Daunus donné par Virgile au père de Turnus reste inexpliqué ; ce Daunus n'a rien à faire avec l'ancien roi éponyme de la Daunia, qui est l'Apulie. — (3) 617 det sanguine poenas, locution fixée, II, 366 poenas dant sanguine Teucri. — (4) 617 pio... sanguine, Serv. *ad l.* quod... dicit « pio sanguine » Aeneae eum latenter exaequat, qui ubique inducitur cultor deorum ; il semble bien en effet que ce soit là l'intention de Virgile. — (5) 622 mora... leti, XII 74 mora... mortis.

P. 740. (1) 629 mente dares, XI, 795 mente dedit, locution fixée. — (2) 633 sq. caelo se... alto Misit, locution fixée, IX, 644 sq. ab alto

Aethere se mittit ; cf. IV, 253 sq. praeceps se... ad undas Misit ; agens hiemem 634 se trouve déjà *G.*, III, 470. — (3) *Il.* V, 449 sq. Αὐτὰρ ὁ εἴδωλον τεῦξ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων Αὐτῷ τ' Αἰνείᾳ ἴκελον καὶ τεύχεσι τοῖον. — (4) 640 gressusque effingit euntis, V, 649 uel gressus eunti. — (5) 641 Morte obita, locution lucrétienne, I, 136, IV, 736. — (6) *Il.*, III, 18 sq. αὐτὰρ ὁ δοῦρε δύω κεκορυθμένα χαλκῷ Πάλλων Ἀργείων προκαλίζετο πάντας ἀρίστους. — (7) 643 primas... ante acies, locution fixée, IX, 595 primam ante aciem ; exsultat, motif qui se retrouve ailleurs, II, 469 sq. primoque in limine Pyrrhus Exsultat, X, 550 Tarquitus exsultans — (8) 644 Inritatque uirum telis ac uoce lacessit, motif analogue, mais dans des circonstances très différentes, 716 Missilibus longe et uasto clamore lacessunt. — (9) 649 thalamos... pactos, cf. IV, 99 pactos hymenaeos. — (10) 650 Hac dabitur dextra tellus quaesita per undas, le même sarcasme est reproduit, XII, 359. En agros et quam bello, Troiane, petisti Hesperiam metire iacens. — (11) 651 Talia uociferans se trouve déjà II, 679, et souligne la violence du ton du discours. — (12) *Il.*, XXI, 600 sq. Αὐτῷ γὰρ ἑκάεργος Ἀγήνορι πάντα ἐοικὼς Ἔστη πρόσθε ποδῶν, ὁ δ' ἐπέσσυτο ποσσὶ διώκειν. — (13) 655 il n'est pas question d'Osinius au Catalogue des navires où Massicus, X, 166 sq., commande aux guerriers de Clusium et de Cosae ; les commentateurs ont levé ingénieusement la contradiction en supposant que les habitants de Clusium avaient leur roi Osinius et ceux de Cosae le leur, qui n'est nommé nulle part, et que ces deux rois étaient sous les ordres suprêmes de Massicus ; il est bien possible que nous ayons affaire à une simple inadvertance de Virgile. — (14) 658 pontes transilit altos, cf. 654 ponte parato, ce sont les planches de débarquement garnies sans doute de barres transversales et appelées par redoublement d'expression, 654 scalis.

P. 741. (1) 661 in proelia poscit, locution fixée, VIII, 614, in proelia poscere Turnum ; Tum 663 rejoint pardessus 661-663, le vers 660 ; d'autre part on ne peut admettre que 661-662 aient été déplacés par un copiste ; ils ne seraient à leur place, ni après 664, ni après 665 ; peut-être ont-ils été ajoutés après coup pour préparer 674 sq. et étaient-ils encore à la marge à la mort de Virgile. — (2) 664 nubi se immiscuit atrae, fin de vers reprise de IV, 570 nocti se immiscuit atrae — (3) 667 Et duplicis cum uoce manus ad sidera tendit, formule banale usuelle chez Virgile, I, 93 sq. et duplicis tendens ad sidera palmas Talia uoce refert, II, 687 sq. oculos ad sidera laetus Extulit et caelo palmas cum uoce tetendit, III, 176 sq. tendoque supinas Ad caelum cum uoce manus. (4) 675 sq. aut quae iam satis ima dehiscat Terra mihi ? expression et fin de vers déjà employées, IV, 24, mihi... tellus optem prius ima dehiscat, traduisant la formule homérique, *Il.*, IV, 182, VIII, 150, τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθών, VI 281 sq. ὥς κέ οἱ αὖθι Γαῖα χάνοι. — (5) 689 interea est employé 11 fois dans le Xe livre ; c'est un chiffre inusité, puisque celui qui vient après est de 6, dans les l. XI et XII. La fréquence de la répétition provient de ce qu'au Xe l. il se passe beaucoup d'événements sur des points différents et que Virgile tient à souligner la simultanéité de ces événements. — (6) 689 Iouis... monitis ; à propos de l'aventure des tables mangées nous lisons, VII, 110, sic Juppiter ipse monebat ; Énée étant un homme pieux, la chose ne fait pas difficulté, bien que nous n'en ayons pas été prévenus ; elle s'explique Κατὰ τὸ σιωπώμενον ; IV, 331, Iouis monitis s'applique à l'aver-

tissement de Jupiter communiqué expressément par Mercure, IV, 265. Mais Mézence étant par définition un impie n'obtempèrerait pas à une injonction de Jupiter; si Virgile n'a pas employé ici une expression toute faite, sans se préoccuper de la justesse, il faut admettre qu'il s'agit d'une impulsion psychologique dont celui qui la ressent ignore l'origine ; ainsi *Il.*, XV, 592 sqq. Zeus donne aux Troyens et aux Argiens des dispositions psychologiques qu'ils suivent sans s'en rendre compte. D'autre part l'intervention de Jupiter n'est pas absolument d'accord avec l'engagement de rester neutre qu'il a pris solennellement, X, 107 sqq. Il est vrai qu'y ayant manqué en permettant à Junon d'enlever Turnus du champ de bataille, ce qui affaiblit les Rutules, il rétablit jusqu'à un certain point l'équilibre à leur profit en suscitant Mézence. — (7) 690 Succedit pugnae, locution fixée, XI, 826 succedat pugnae.

P. 742. (1) *Il.*, XV, 618 sqq. ἠύτε πέτρη... Ἥ τε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα Κύματά τε τροφέεντα, *En.*, X, 694 sq. Obuia *uentorum* furiis... Vim cunctam... perfert caelique *marisque ;* la concordance des termes atteste l'emprunt direct ; la même comparaison a déjà servi dans une circonstance différente, VII, 587 sqq. pour peindre la résistance morale de Latinus à l'émeute, mais, là, Virgile s'est tenu plus loin d'Homère ; 695 minas perfert caelique marisque, pris au sens physique, reproduit VI, 113, omnes pelagique minas caelique ferebat, pris au sens moral. — (2) 698 saxo atque ingenti fragmine montis reproduit mécaniquement, IX, 569 dans une autre circonstance ; la même blessure figure déjà dans l'aristie de Pallas, X, 415 saxo ferit ora Thoantis. — (3) 699 sq. poplite Palmum Succiso uolui segnem sinit, la même blessure dans les mêmes termes, IX, 762 sq. succiso poplite Gygen Excipit ; elle est homérique, *Il.*, XIII, 212 κατ' ἰγνύην βεβλημένος ὀξέι χαλκῷ. — (4) 704 sq. et face praegnans Cisseis regina Parin reproduit VII, 319 sqq. nec face tantum Cisseis praegnans ; le motif de la camaraderie et de la naissance la même nuit est emprunté à l'*Il.*, XVIII, 251, où il s'agit de Poulydamas Ἕκτορι δ' ἦεν ἑταῖρος, ἰῇ δ' ἐν νυκτὶ γένοντο. — (5) 706-713, 717-718 (la transposition adoptée par les éditeurs paraît s'imposer), la comparaison, quoiqu'ayant beaucoup d'unité, s'inspire pourtant de différents passages homériques : *Il.*, XIII, 471 sqq. Idomeneus soutient l'attaque d'Enée, ἔμεν' ὡς ὅτε τις σῦς οὔρεσιν ἀλκὶ πεποιθώς, Ὅς τε μένει κολοσυρτὸν ἐπερχόμενον πολὺν ἀνδρῶν... φρίσσει δέ τε νῶτον ὕπερθεν... ἀλέξασθαι μεμαὼς κύνας ἠδὲ καὶ ἄνδρας ; de là 711 et inhorruit armos, cf. Hés. *Sc. Herc.* 391 en parlant d'un sanglier Ὀρθὰς δ' ἐν λοφιῇ φρίσσει τρίχας ἀμφί τε δειρήν ; *Il.*, XVII, 61 sqq. Ménélas est comparé à un lion ὀρεσίτροφος qui est en train d'égorger un bœuf pris au troupeau et que les pâtres et les chiens entourent sans oser l'attaquer de près : ἀμφὶ δὲ τόν γε κύνες τ' ἄνδρες τε νομῆες Πολλὰ μάλ' ἰύζουσιν ἀπόπροθεν, οὐδ' ἐθέλουσιν Ἀντίον ἐλθέμεναι· μάλα γὰρ χλωρὸν δέος αἱρεῖ ; de là 712 Nec quisquam irasci propiusque accedere uirtus ; *Il.*, XI, 414 sqq. Ulysse est attaqué par la masse des Troyens, il est donc dans la même situation que Mézence, Ὡς δ' ὅτε κάπριον ἀμφὶ κύνες θαλεροί τ' αἰζηοί Σεύονται·... Ἀμφὶ δέ τ' ἀίσσονται, ὑπαὶ δέ τε κόμπος ὀδόντων Γίγνεται, de là 718 Dentibus infrendens ; les chiens figurent dans les trois passages homériques 706 canum ; 706 de montibus altis peut provenir de *Il.*, XIII 471 sqq ou de XVII 61 sqq. ; il est à remarquer que

Virgile a localisé la scène en Italie en partant du mont Viso et du marais de Laurente et qu'en outre il a évoqué l'aspect des chasses romaines en montrant le sanglier poussé dans les filets par les chiens. — (6) 721, l'image est homérique, *Il.*, V, 96, κλονέοντα φάλαγγας, 166 ἀλαπάζοντα στίχας ἀνδρῶν, cf. *En.*, I, 190 sq., omnem Miscet agens telis... turbam. — (7) 719 venerat antiquis Corythi de finibus Acron, Iris avait dit avec exagération, IX, 10 en parlant d'Énée extremas Corythi penetrauit ad urbes ; la vérité, c'est qu'il y a, parmi les Tyrrhéniens, des gens de Corythus ; Corythus n'est du reste nommée que parce que c'est la patrie légendaire de Dardanus. — (8) 722 Purpureum pinnis rappelle IX, 163 Purpurei cristis iuuenes. — (9) 729 alacer, à ce moment il a pris nettement l'avantage et il en ressent de l'allégresse ; Virgile est toujours soucieux de l'état d'âme de ses personnages. — (10) 723 stabula alta, VI, 179, stabula alta ferarum, locution fixée. — (11) 722-728 Virgile amalgame ici des traits empruntés à plusieurs comparaisons homériques : *Il.*, III, 21 sqq. Ménélas aperçoit Pâris au premier rang des combattants, Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν... 721 Hunc ubi... uidit — ; III, 23 Ὥς τε λέων ἐχάρη 726 gaudet — ; 23 sq. μεγάλῳ ἐπὶ σώματι κύρσας Εὑρὼν ἢ ἔλαφον κεραὸν ἢ ἄγριον αἶγα 725 capream aut surgentem in cornua ceruum ; — 25 Πεινάων 724 uesana fames — ; la chose est plus fortement motivée dans l'*Iliade* où Pâris est l'ennemi personnel de Ménélas, tandis que Mézence n'a aucune raison personnelle d'en vouloir à Acron, qui est un inconnu ; *Il.*, XII, 299 sqq., Sarpédon essayant de forcer le camp des Achéens est comparé à un lion qui veut pénétrer dans une bergerie : Βῆ ῥ' ἴμεν ὥς τε λέων ὀρεσίτροφος, ὅς τ' ἐπιδευὴς Δηρὸν ἔῃ κρειῶν — Impastus — κέλεται — suadet — δέ ἑ θυμὸς ἀγήνωρ... καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν ; le presque doublet impastus et uesana fames provient sans doute de l'utilisation des deux passages ; *Od.*, XXII, 401 sqq. Ulysse couvert du sang des prétendants est comparé à un lion, qui vient de dévorer un bœuf, Πᾶν δ' ἄρα οἱ στηθός τε παρήϊά τ' ἀμφοτέρωθεν Αἱματόεντα πέλει — 727 lauit improba taeter ora cruor, mais l'effet est autrement puissant dans l'*Odyssée* que dans l'*Enéide* ; évidemment 723-728 ont été composés à part ; Virgile a mis le morceau en place, quoiqu'il se trouvât terminé par un vers inachevé, en se réservant de l'adapter plus tard complètement au contexte ; une comparaison analogue figure déjà IX, 339 sqq. — (12) 730 sq. et calcibus atram caedit humum, le trait a déjà servi 403 sq. curruque uolutus caedit semanimis Rutulorum calcibus arua. — (13) 731 infractaque tela cruentat dérive de Lucr. V, 1326 Tela infracta suo tinguentes sanguine saeui.

P. 743. (1) 737 ceci est homérique ; *Il.*, V, 102 sq. le fils de Lykaon, après avoir blessé Diomède, s'écrie : Ὄρνυσθε, Τρῶες μεγάθυμοι, κέντορες ἵππων· Βέβληται γὰρ ἄριστος Ἀχαιῶν... ; Pars belli haud temnenda reprend avec variation, 427, Pars ingens belli. — (2) 738 après la mort d'Hektor, Achille engage ses compagnons à chanter un péan, *Il.* XXII, 391, Νῦν δ' ἄγ' ἀείδοντες παιήονα... Νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇσι νεώμεθα. — (3) 739 sq. *Il.* XVI, 851 sqq. Patrocle mourant dit à Hektor Οὔ θην οὐδ' αὐτὸς δηρὸν βέῃ — nec longum 740 — ἀλλά τοι ἤδη Ἄγχι παρέστηκεν θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή — te quoque fata Prospectant paria 407 sq. — Χέρσι δαμέντ' Ἀχιλῆος ἀμύμονος Αἰακίδαο : XXII, 358 sqq. Hektor prédit également à Achille sa mort ; les ressemblances littérales montrent que c'est le premier passage

que Virgile s'est proposé d'imiter. — (4) 742 Nunc morere, Néoptolème dit également à Priam, II, 550, Nunc morere, Énée à Liger dans sa seconde aristie particulièrement féroce, X, 600 morere ; dans l'*Il.*, XXII, 365 nous lisons également τέθναθι, mais la chose est moins cruelle, puisqu'à ce moment Hektor est déjà mort ; Virgile a donc voulu obtenir avec le même mot un autre effet. — (5) 743 sq. ast de me diuom pater atque hominum rex Viderit ; dans l'*Il.*, XVI, 858 sq. Hektor n'est pas autrement ému de la prédiction de Patrocle : après tout on ne sait pas si ce n'est pas Achille qui succombera sous sa lance ; ce sont donc les paroles d'Achille, *Il.*, XXII, 365 sq. que Virgile a traduites librement : Τέθναθι· κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι, ὁππότε κεν δὴ Ζεὺς ἐθέλῃ τελέσαι καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι. L'effet n'est pas le même, puisqu'Achille s'en remet à la volonté de Zeus, tandis que chez Mézence il faut soupçonner une ironie ; toutefois, si c'est un blasphème, il est anodin et l'impiété de Mézence ne se manifeste que voilée. — (6) 744 hoc dicens eduxit corpore telum traduit, *Il.* XXII, 367 ἦ ῥα καὶ ἐκ νεκροῖο ἐρύσσατο χάλκεον ἔγχος ; la chose est décrite plus brutalement., XVI, 862 sq. — (7) 745 sq. Orodès meurt comme un héros homérique., *Il.*, XI, 241 Ὣς ὁ μὲν αὖθι πεσὼν κοιμήσατο χάλκεον ὕπνον, *Il.*, V, 82 sq. τὸν δὲ κατ' ὄσσε Ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή ; mais les deux vers de Virgile ont une puissance d'effet lugubre qui ne se trouve pas au même degré dans l'*Iliade*. — (8) 750 Illum infrenis equi lapsu tellure iacentem, c'est ainsi que plus loin périt Mézence, cf. XII, 364, Et sternacis equi lapsum ceruice Thymoeten. — (9) 751 Lycius... Agis, on est étonné de rencontrer ici un Lycien, puisque le navire d'Oronte, qui portait les Lyciens a été englouti, I, 113 sqq. ; malgré I, 118, il ne semble pas que l'état de la mer ait permis de sauver aucun des naufragés ; il semble bien qu'il y ait ici une inadvertance de Virgile. — (10) 753 sq. Nealces Insignis iaculo et longe fallente sagitta reproduit en partie IX, 572, Hic iaculo bonus, hic longe fallente sagitta. — (11) 756 pariterque ruebant, IX, 182, dans un sens différent pariterque in bella ruebant. — (12) 756-761 est inspiré d'*Il.*, XI, 70-83, caedebant pariter pariterque ruebant = 83 ὀλλύντάς τ' ὀλλυμένους τε ; neque his fuga nota neque illis = 71 οὐδ' ἕτεροι μνώοντ' ὀλοοῖο φόβοιο ; Éris joue le même rôle que Tisiphone, 73, Ἔρις δ' ἄρ' ἔχαιρε πολύστονος εἰσορόωσα, Οἴη γάρ ῥα θεῶν παρετύγχανε μαρναμένοισιν ; mais l'immense pitié des dieux pour les mortels forcenés, qui fait la beauté du passage de Virgile n'est pas homérique.

P. 744. (1) 763 quam magnus Orion, *Od.*, XI, 572, Ὠρίωνα πελώριον ; 764 sq., Lucr., I, 200 sq. pedibus qui pontum per uada possint Transire, *En.*, III, 664 sq. en parlant de Polyphème, graditurque per aequor Iam medium necdum fluctus latera ardua tinxit — (2) 766 annosam montibus ornum, même fin de vers, II, 626 antiquam in montibus ornum. — (3) 767 est repris textuellement de IV, 177, où il est appliqué à Fama. — (4) 771 mole sua stat est préparé par la comparaison 693-696 et la résume. — (5) 773-776 Virgile a caractérisé d'une façon générale Mézence comme un impie ; il paraît avoir été assez embarrassé pour inventer des traits d'une impiété vraiment primesautière et scandalisante ; ici il imite Apollon. *Argon.*, I, 467 sqq., où Idas, assurant à Jason qu'il n'a rien à craindre avec un compagnon tel que lui, lui dit : Ἴστω νῦν δόρυ θοῦρον, ὅτῳ περιώσιον ἄλλων Κῦδος ἐνὶ πολέμοισιν ἀείρομαι, οὐδέ μ'

ὀφέλλει Ζεὺς τόσον, ὀσσάτιόν περ ἐμὸν δόρυ, μή νύ τι πῆμα Λοίγιον ἔσσεσθαι μηδ' ἀκράαντον ἄεθλον Ἴδεω ἑσπομένοιο, καὶ εἰ θεὸς ἀντιόῳτο ; Idmon reproche à Idas, qui a bu, son impiété et il en résulte une querelle ; le prototype est le Kapaneus d'Esch. *S. c. Thèb.*, 530 sq. Ὄμνυσι δ' αἰχμήν, ἣν ἔχει, μᾶλλον θεοῦ Σέβειν πεποιθώς. — (6) 773 telum quod missile libro fin de vers reprise mécaniquement de 421 ferro quod missile libro. — (7) 774, le mot est encore appliqué à Énée, VII, 362, XI 484. — (8) 774 sq. C'est le même motif que 541 sq., seulement Énée, qui est pieux, consacre à Mars les armes d'Hémonidès. Déjà, 700, Mézence avait donné à Lausus les armes de Palmus pour s'en revêtir ; il y a là un double emploi qui atteste l'indépendance de rédaction des deux morceaux. — (9) 776 stridentemque eminus hastam est repris mécaniquement de 645. — (10) 779 le souvenir donné à Hercule ici et 460 a pour but de prolonger et de rafraîchir l'impression du grand morceau, qui lui est consacré au l. VIII. — (11) 777 sq. le motif de la blessure reçue par quelqu'un à qui elle n'était pas destinée figure également X, 343 sq., 401 sq. — (12) 781 sq. caelumque Aspicit, le motif du dernier regard jeté par le mourant vers le ciel a été utilisé plusieurs fois par Virgile, IV, 691 sq., X, 898 sq. — (13) 782 et dulcis moriens reminiscitur Argos, le motif est emprunté à *Od.* IV, 98 sq. où Ménélas parle de ceux οἳ τότ' ὄλοντο Τροίῃ ἐν εὐρείῃ ἑκὰς Ἄργεος ἱπποβότοιο, mais Virgile l'a rendu singulièrement plus mélancolique et plus touchant en mettant le regret de la patrie dans l'âme même du mourant à son dernier soupir ; le rapprochement de l'épithète de Virgile et de celle d'Homère atteste d'ailleurs la différence du sentiment.

P. 745. (1) 783 sqq. Turnus avait tué Pallas, 482 sqq. d'un coup semblable et même en apparence plus vigoureux, mais le bouclier de Pallas n'avait sans doute pas la même résistance que l'énorme bouclier de Mézence ; en tout cas le parallélisme établi entre Énée et Turnus et l'intention de faire d'eux des guerriers de la même classe apparaît ici clairement ; Turnus périt d'un coup analogue, XII, 924 sq. — (2) 785 sq. imaque sedit Inguine, le motif de la blessure à l'aîne figure déjà 589 tum laeuum perforat inguen. — (3) 790 c'est la reproduction de l'intervention par laquelle Scipion, le futur Africain, sauva son père à la bataille du Tessin, T.-Live, XXI, 46, auxit... pauorem consulis uolnus periculumque intercursu tum primum pubescentis filii propulsatum. — (4) 796 seseque immiscuit armis, fin de vers identique, XI, 815. — (5) 801 Telaque coniciunt, même motif 329 sq. septenaque tela Coniciunt, 716 Missilibus longe... lacessunt ; 808 obrutus undique telis, IX, 807 sq. iniectis... undique telis Obruitur, où Turnus se trouve dans une situation analogue à celle d'Énée. — (6) 802 tectusque tenet se, c'est l'attitude d'Hector en face d'Ajax, *Il.*, XVI, 359 sqq. ὁ δὲ ἰδρείῃ πολέμοιο Ἀσπίδι ταυρείῃ κεκαλυμμένος εὐρέας ὤμους Σκέπτετ' ὀιστῶν τε ῥοῖζον καὶ δοῦπον ἀκόντων, cf. XIII, 405 sqq. — (7) 803 sqq. la comparaison, développée ici, des traits avec la grêle est homérique, *Il.*, XII, 156. — (8) 807 Dum pluit in terris, hémistiche de Lucrèce, VI, 630. Cum pluit in terris. — (9) 809 nubem belli, *Il.*, XVI, 66, dans un autre sens κυάνεον Τρώων νέφος et XVII 242, πολέμοιο νέφος. — (10) 813 saeuae iamque altius irae Dardanio surgunt ductori, locution fixée, XII 494, Tum uero adsurgunt irae. — (11) 815 sq., c'est un coup pareil qu'Énée avait porté au père, seulement le bouclier de Lausus n'offre pas la même résistance. — (12) 818 le motif du vête-

ment tissé par la mère pour le fils se trouve déjà IX, 488. — (13) 819 Impleuitque sinum sanguis, *Il.*, XX, 470 sq. ἀτὰρ μέλαν αἷμα κατ' αὐτοῦ Κόλπον ἐνέπλησεν. — (14) 819 sq. tum uita per auras Concessit maesta ad manes, *Il.*, XVI, 856 sq., XXII 362 sq. Ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη Ἄιδος δὲ βέβηκεν Ὃν πότμον γοόωσα. — (15) 821 uoltum... et ora, le redoublement se trouve déjà IX, 251 uoltum... atque ora. — (16) 822 ora modis... pallentia miris, I, 354, ora modis... pallida miris, appropriation ingénieuse de l'hémistiche de Lucr., I, 123, simulacra modis pallentia miris reproduit *G.*, I, 477. — (17) 824 Et mentem patriae strinxit pietatis imago reproduit presque textuellement IX, 294, Atque animum patriae strinxit pietatis imago. — (18) 825 sq. Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis... Aeneas... tanta dabit indole dignum ? le même motif avec similitude d'expression, IX, 252 sq. quae uobis, quae digna uiri pro laudibus istis Praemia posse rear solui ? miserande puer se trouve également VI, 882.

P. 746. (1) 827 sq. Turnus avait également permis d'emporter le corps de Pallas, mais en s'emparant du baudrier ; dans le parallélisme établi ici, c'est Énée qui a l'avantage ; sa générosité est plus complète et il l'exprime avec un accent d'émotion étrangère à Turnus ; le trait est homérique, *Il.*, VI, 417 Οὐδέ μιν ἐξενάριξε, σεβάσσατο γὰρ τό γε θυμῷ ; sur le redoublement Manibus et cineri, cf. IV, 34, cinerem aut manes, 427 cinerem manesue. — (2) 829 sq. le même motif se retrouve XI, 688 nomen tamen haud leue patrum Manibus hoc referes telo cecidisse Camillae. — (3) 833 ad fluminis undam, fin de vers reprise mécaniquement de III, 389, VI, 714. — (4) 835 Arboris adclinis trunco, *Il.*, V, 692 sq., les compagnons de Sarpédon blessé le placent ὑπ' αἰγιόχοιο Διὸς περικαλλεῖ φηγῷ. — (5) 837 Stant lecti circum iuuenes, de même *Il.*, IV, 211 sq. quand Ménélas est blessé περὶ δ' αὐτὸν ἀγηγέραθ' ὅσσοι ἄριστοι Κύκλοσ', ὁ δ'ἐν μέσσοισι παρίστατο ἰσόθεος φώς. — (6) 839 Multa super Lauso rogitat, locution fixée, I, 750 Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa. — (7) 840 maesti rappelle alacer de 739 et acquiert de l'opposition une force nouvelle. — (8) 841 cf. 506. — (9) 842 ingentem ne saurait s'appliquer matériellement à un tout jeune adolescent ; c'est ici simplement l'épithète usuelle des héros. — (10) 844, cf. XII, 611, est modelé sur Catulle, LXIV, 224 Canitiem terra atque infuso puluere foedat et reproduit, *Il.*, XVIII, 23 sq., et *Od.*, XXIV, 316 sq. Ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἑλὼν κόνιν αἰθαλόεσσαν Χεύατο κὰκ κεφαλῆς — (11) 845 corpore inhaeret, de même, XI, 150, Procubuit super atque haeret ; ambas Ad caelum tendit palmas, étant donné le caractère de Mézence, ne saurait être qu'un geste de protestation, à moins que ce ne soit une inadvertance de Virgile employant machinalement une formule banale.

P. 747. (1) 850 nunc alte uolnus adactum est en corrélation avec 786 sed uiris haud pertulit, Mézence s'était bien aperçu qu'il n'était pas blessé à mort, il sent maintenant que sa mort va suivre. — (2) 852 Pulsus ob inuidiam solio, même motif dans les mêmes termes, XI, 539, Pulsus ob inuidiam regno. — (3) 854 animam sontem ipse dedissem, même fin de vers, XI, 162 animam ipse dedissem. — (4) 861-866 le prototype du discours au cheval est homérique ; *Il.*, XIX, 400 sq., Achille sur le point d'aller au combat parle à ses chevaux Xanthos et Balios et espère qu'ils ramèneront leur maître, quoiqu'ils aient laissé Patrocle sur le champ

de bataille ; Xanthos, à qui Héré donne pour la circonstance une voix humaine, promet à Achille de le ramener, mais l'avertit que sa mort est proche et se disculpe du malheur de Patrocle sur la volonté d'Apollon. Virgile a complètement transformé le motif ; il a supprimé le merveilleux un peu puéril et prêté aux paroles de Mézence une profondeur d'émotion que ne connaît pas l'*Iliade*. En même temps il y a là une préparation dramatique, puisque Rhaebus doit périr avec son maître. Virgile n'a rien emprunté à l'exhortation d'Hektor à ses chevaux. *Il.*, VIII, 184 sqq., ni à la douleur des chevaux immortels d'Achille à la mort de Patrocle, *Il.*, XVII, 437 sqq. Il s'en est tenu aux proportions humaines, autrement touchantes. — (5) 868 manusque ambas iaculis onerauit acutis, même fin de vers, XI, 574, iaculo palmas onerauit acuto. Il ne semble pas que Mézence puisse tenir par surcroît son bouclier. Pourtant si 885 il laisse Énée à sa gauche, il semble que ce soit pour se protéger lui-même de son bouclier. Virgile a laissé là une obscurité. — (6) 870-872 se retrouvent XII, 666 sqq. ; 872 manque dans les bons mss. et a été interpolé d'après XII, 669. — (7) 875 sq. la prière est très courte et se termine par un vers inachevé ; il semble bien que Virgile se réservait d'ajouter quelque chose et c'est à ce quelque chose non encore rédigé que répond Mézence ; *quid me... terres* ? 879 ne paraît pas suffisamment justifié par l'attitude menaçante que prend Énée, 877 ; Desine 881 étonne, Énée n'ayant prononcé qu'un vers et demi ; il est probable que tantum effatus aurait disparu dans le remaniement. 876 Incipias conferre manum, même motif en termes analogues, IX, 741, Incipe, si qua animo uirtus et consere dextram.

P. 748. (1) 878 il est curieux que ce soit Mézence qui caractérise Énée par le mot saeuissime et qu'en effet les circonstances lui en donnent le droit. — (2) 880 Il ne semble pas que le prototype soit ici l'impiété du Cyclope, qui s'exprime en d'autres termes et dans une circonstance très différente, *Od.*, IX, 273 sqq. — (3) 884 aureus umbo a déjà figuré 271 umbo... aureus d'une façon plus directement appropriée à la situation ; 886 Tela manu iaciens se trouve déjà 264, locution fixée. — (4) 890 Multa mouens animo se trouve déjà III, 34 et est caractéristique d'Énée, qui réfléchit toujours beaucoup avant d'agir. — (5) 890 Servius *ad h. l.* inter tempora id est in frontem ; caua tempora se trouve déjà IX, 633, 808, locution fixée ; 891 Bellatoris equi, locution fixée, *G.* II, 145 et *En.*, XI, 89, bellator equus. — (6) 907 iuguloque haud inscius accipit ensem, motif analogue, IX, 552 sq. seseque haud inscia morti inicit ; 908 Vndantique animam diffundit in arma cruore ; sur le motif de la vie, qui s'écoule avec le sang, 487 Vna eademque uia sanguis animusque sequuntur, IX, 700, reddit specus atri uulneris undam Spumantem. Le combat d'Énée et de Mézence se termine comme le combat de T. Manlius et de Mucius Geminus, deux cavaliers qui, après s'être abordés une première fois sans résultat, reviennent l'un sur l'autre, T.-Live, VIII, 6, 8, circumactis deinde equis, cum prior ad iterandum ictum Manlius consurrexisset, spiculum inter aures equi fixit. Ad cuius vulneris sensum cum equus, prioribus pedibus erectis, magna ui caput quateret, excussit equidem, quem cuspide ac parma innixum, attollentem se ab graui casu Manlius terrae adfixit ; spoliisque lectis, ad suos reuectus, cum ouante gaudio turma in castra... tendit. La bataille virgilienne extérieurement modelée sur la bataille homérique a pourtant subi l'influence des anciens annalistes latins.

CHAPITRE DOUZIÈME

LE ONZIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE

Erection d'un trophée à Mars. Harangue d'Enée (1-28). — **1.** Par le mot *interea* 1 (1) le XIe livre est relié étroitement, non pas au Xe livre actuel, mais aux quelques vers, que Virgile se proposait d'y ajouter et dans lesquels il aurait indiqué qu'une fois la bataille gagnée les vainqueurs passaient la nuit sur le champ de bataille. Par un changement de ton qui produit un contraste saisissant, à la violence tumultueuse des combats acharnés succèdent la gravité des remerciments aux dieux et l'émotion lugubre des funérailles. Comme précédemment, Énée reste au premier plan et joue un rôle considérable ; c'est lui qui agit, qui dirige, qui ordonne ; il est l'âme de tout ce qui se passe.

Le jour s'est levé ; Énée est un homme très sensible ; sa première pensée est pour les victimes de la bataille — *turbataque funere mens est* 3 —, c'est d'elles qu'il voudrait d'abord s'occuper ; mais il sait subordonner ses préférences au devoir et son premier devoir est de remercier les dieux ; aussi, aux premières lueurs de l'aurore s'acquitte-t-il des vœux qu'il leur doit (2) ; puis, selon l'usage romain, il érige un trophée à Mars ; il fait tronçonner un énorme chêne (3), le dresse sur une éminence et y suspend les armes étincelantes de Mézence (4), son panache dégouttant de sang, ses traits brisés, sa cuirasse percée en douze endroits (5), son bouclier et son épée (6). C'est lui qui a remporté la victoire, c'est de ses propres mains qu'il constitue le trophée ; si celui-ci est de dimensions inusitées, c'est évidemment une exagération des coutumes habituelles ; mais quand on se rappelle que Virgile a donné à Mézence une armure colossale (7) et qu'il l'a comparé au géant Orion dont les pieds touchent la terre et la tête le ciel, on ne s'étonne ni de l'utilisation d'un chêne entier, ni de ses dimensions, qui paraissent plutôt insuffisantes ; l'hyperbole continue, avec tendance à diminuer. Le fait que c'est l'armure de Mézence qui est choisie

pour former le trophée, monument de la victoire, souligne l'idée qu'en l'absence de Turnus, c'est Mézence qui était responsable de l'armée italienne et que sa mort a été le signal de la défaite.

Il harangue alors les chefs réunis autour de lui et qui ont assisté triomphants — *ouantis* 13 — à l'érection du trophée. Toute courte qu'elle est, cette harangue contient tout le nécessaire et témoigne d'un esprit en pleine possession de lui-même, qui envisage l'ensemble de la situation et la domine ; elle donne une grande idée du sang-froid d'Énée et de sa compréhension claire et large ; il dit d'abord que le plus fort est fait, qu'il n'y a plus rien à craindre, la mort de Mézence étant les prémices du succès final. Il expose ce qui reste à faire : aller attaquer la ville de Latinus et se préparer, surtout moralement, pour que, dès que les dieux permettront d'entreprendre l'opération, elle soit exécutée avec une décision immédiate [1]. Énée apparaît ici comme un général qui a son plan de campagne, qui donne des ordres et veut qu'ils soient suivis ponctuellement ; ce sont là les qualités maîtresses d'un commandant d'armée. Il ajoute qu'en attendant il faut ensevelir les morts, qu'il glorifie, ces âmes d'élite qui, en versant leur sang, ont assuré aux Troyens une nouvelle patrie, et d'abord renvoyer à Évandre [2] le corps de son fils, qui a péri prématurément, victime de son courage [3].

Oraison funèbre de Pallas. Organisation de la pompe funèbre (29-99). — **2.** C'est là le langage d'un chef, mais d'un chef qui ressent la tristesse des choses, car il pleure — *inlacrimans* 29 — ; il ne s'attarde du reste pas aux paroles ; il agit et se rend dans sa tente [4] où a été déposé le corps de Pallas, sous la garde du vieil Acoetes, écuyer d'Évandre qui lui avait confié son fils, au milieu des serviteurs, des Troyens, des Troyennes aux cheveux épars [5]. Il ne faut pas oublier que Virgile ne se propose pas seulement de mettre sous nos yeux une scène émouvante, mais aussi de décrire une imposante cérémonie funèbre, et que ces cérémonies étaient réglées chez les Romains avec un apparat théâtral. Aussi c'est quand Énée apparaît dans l'embrasure de la porte élevée [1] que les Troyennes se frappent la poitrine et font entendre un gémissement ; si le gémissement est énorme, s'il s'élève jusqu'au ciel, si le palais en mugit, ce sont là des hyperboles usuelles à Virgile et sur lesquelles il compte pour impressionner fortement. Énée est ému en apercevant le visage blanc comme neige de Pallas, la blessure de sa poitrine lisse — ceci pour nous rappeler qu'il s'agit d'un jeune homme —, et les larmes lui viennent aux yeux. Il prononce alors une courte oraison funèbre, pleine de douleur vraie et pourtant d'un caractère officiel. Il plaint Pallas — *Miserande puer* 42 — de

n'avoir pas assisté à l'établissement de son royaume et de n'être pas revenu vainqueur chez son père — c'est là l'homme d'état qui parle en considérant les choses dans leur rapport avec les ambitions humaines. Puis il s'attendrit en pensant aux circonstances du départ, aux promesses qu'il a faites au malheureux père (1), aux avertissements de celui-ci sur les dangers à courir (2), aux illusions qu'il nourrit peut-être encore en offrant des sacrifices pour celui qui n'est plus, au désespoir qu'il ressentira en voyant son fils mort. Tout ceci est dit dans un style soutenu avec une émotion un peu solennelle, mais sincère. Énée se reproche d'avoir trompé les espérances d'Évandre, puis il loue son fils, qui a succombé glorieusement — ceci est un motif d'oraison funèbre officielle —, il regrette cette mort, qui est une perte pour l'Ausonie et pour Iule — ceci est une vue d'homme d'état. En somme ces paroles, qui n'ont point de spontanéité, sont parfaitement adaptées à la situation d'Énée et à son rôle comme homme public. Elles pourraient être caractérisées autrement que par le mot *defleuit* 59, qui traduit simplement la tristesse du ton (3).

Énée donne alors des ordres précis — *imperat* 60 — pour la levée du corps (4) et l'organisation de la cérémonie ; il commande une escorte de mille hommes choisis dans toute l'armée (5), escorte d'honneur (6) dont l'importance sera sensible au malheureux père dans sa douleur immense. Sans retard — *haud segnes* 64 —, on prépare la civière avec des branches et du feuillage ; on y dépose la victime pareille à une fleur de violette ou d'hyacinthe qui vient d'être coupée par la main d'une jeune fille et qui, bien que privée de ses sucs nourriciers n'a encore perdu ni son éclat, ni sa beauté (7). Énée sort deux étoffes de pourpre et d'or, que Didon avait jadis été heureuse de tisser de ses propres mains (8) ; de l'une il revêt Pallas et voile sa tête, destinée à être consumée par les flammes (9). Il attribue à Pallas une part considérable du butin fait dans le combat précédent ; il y ajoute personnellement des chevaux et des traits dont il s'est emparé sur le champ de bataille (10), ainsi que les captifs qu'il a pris vivants pour être sacrifiés sur le bûcher. Il ordonne que les chefs porteront eux-mêmes des trophées revêtus d'armures ennemies avec des inscriptions d'origine. Deux traits distinctifs sont à relever ici : d'abord la part que prend Énée à ces préparatifs, qu'il regarde comme lui incombant personnellement et sur lesquels il ne s'en remet pas à des inférieurs ; ensuite la magnificence voulue, qui transforme la pompe funèbre en un cortège triomphal. Virgile est sensible au faste et à l'éclat, qui lui paraissent relever les choses. Il semble qu'il ait conservé des émerveillements de plébéien.

Le développement qui suit est différent du précédent et ne fait pas double emploi ; c'est la mise en marche du cortège : d'abord, sans doute immédiatement après le corps, le vieil Acoetes, qui s'abandonne aux explosions les plus violentes de la douleur (1) ; puis des chars teints du sang des Rutules (2), ensuite le cheval de bataille de Pallas, dépouillé de ses insignes et qui verse des larmes ; on porte la lance et le casque du héros, c'est-à-dire ce que Turnus lui a laissé de ses armes (3) ; vient enfin l'escorte militaire, Troyens, Tyrrhéniens, Arcadiens (4), qui doit aller jusqu'à destination (5); Énée suit d'abord le cortège, puis s'arrête et le regarde se développer au loin ; d'autres devoirs également pénibles l'appellent — *alias... ad lacrimas* 96 — ; il est pris par des fonctions impérieuses, qu'il série suivant leur importance. Il adresse en gémissant un dernier adieu à Pallas et retourne au camp.

Ambassade des Latins. Conclusion d'une trêve pour ensevelir les morts (100-138). — **3.** Il a fait tout ce qui dépendait de lui pour donner à ces funérailles toute la solennité que comportent et la vaillance du héros et la reconnaissance due au père et l'atrocité d'une mort si précoce ; il ne s'y attarde pourtant pas outre mesure et il a raison ; il est responsable de tout, il faut songer aux affaires ; ses moments sont précieux. A peine est-il de retour au camp qu'arrivent des ambassadeurs latins (6). Ils exposent en style indirect avec une brièveté et une précision remarquables l'objet de leur mission : ils demandent à Énée de rendre les morts — *redderet* 103 —, qui sont en effet en sa possession et de permettre qu'on les ensevelisse. Ils justifient leur requête par deux raisons, l'une générale — on ne fait pas la guerre à des vaincus (7), des gens qui ont perdu la vie —, l'autre particulière aux circonstances — il leur a donné jadis le nom d'hôtes et de beaux-parents. La réponse d'Énée est intéressante par le jour sous lequel elle présente son caractère et par son habileté ; Énée a eu un accès de férocité, quand il a fallu venger Pallas ; il est revenu à son naturel, qui est la bonhomie — *bonus Aeneas* 106 — ; l'homme de guerre s'est révélé au Xe livre, nous avons maintenant à faire au politique qui songe à diriger les événements et à rétablir une situation normale. Il déplore les circonstances déplorables qui ont entraîné les Latins à la guerre et leur ont fait repousser son amitié (8). C'est là le thème souvent exposé par Virgile, à savoir que les hostilités entre les Troyens et les Latins ne sont que le résultat d'un lamentable malentendu, ce qui prépare et rend possible à la fin de l'*Enéide* la réconciliation des deux peuples sur le pied d'égalité. On lui demande la paix pour les morts ; il voudrait l'accorder même aux vivants. Il saisit l'occasion de dissiper les préjugés sur ses intentions et sur son débarquement dans le Latium ;

il n'est venu qu'en conformité avec les arrêts du destin ([1]) ; il ne fait point la guerre au peuple latin ; c'est le roi qui a rompu les relations d'hospitalité et préféré se confier aux armes de Turnus ([2]). Dans ces conditions il eût été plus équitable — Énée est un homme juste — que Turnus s'exposât lui-même à la mort ([3]) en acceptant un combat singulier dont l'issue aurait dépendu de la volonté des dieux ou de la vaillance respective des champions.

Le discours d'Énée frappe par l'humanité des sentiments, la largeur des vues et la logique. Il produit sur les auditeurs un effet de stupéfaction — *obstipuere* 120 —, et si Virgile emploie ici ce mot, qui lui est familier, c'est justement pour grandir Énée et montrer combien cette générosité chez un vainqueur est inattendue. Après un silence ([4]), Drancès, l'ennemi personnel acharné de Turnus ([5]) — ceci est une préparation — répond. Il débute par des compliments hyperboliques qui ne donnent pas de lui une idée bien favorable, mais qui rehaussent Énée à nos yeux — c'est bien le double but que se propose Virgile. Il promet de faire connaître à ses concitoyens les intentions d'Énée et de tenter la réconciliation aux dépens de Turnus ; c'est bien là ce qu'Énée désire. Il s'humilie, lui et ses concitoyens, avec une bassesse, qui nous le rend peu sympathique ([6]). Il est approuvé par ses compagnons ([7]) et l'on conclut une trève de douze jours, qui permet aux Troyens et aux Latins d'aller dans la forêt chercher le bois nécessaire aux bûchers ([8]).

La démarche des Latins n'est pas décisive ; il semble pourtant que la guerre soit sur le point de s'apaiser ; quand elle se rallumera, ce sera une péripétie et la péripétie est un des procédés favoris de l'art virgilien.

Deuil d'Evandre (139-181). — **4.** Le corps de Pallas arrive à Pallanteum le soir du jour par lequel le XIe livre s'est ouvert. Virgile n'a pas voulu que ce fût à l'improviste. La Renommée, qui avait d'abord répandu le bruit de ses exploits victorieux, a annoncé sa mort, ce qui produit dans les esprits une révolution tragique. Les Arcadiens se précipitent aux portes de la ville ; suivant l'antique usage italien d'enterrer les morts à la nuit, usage auquel Virgile a soin de faire allusion — *de more uetusto* 142 ([9]) —, ils ont saisi des torches et c'est un tableau pittoresque que celui des flammes qui jalonnent la route au milieu des champs. Les deux cortèges se rejoignent ([10]) et quand les Phrygiens pénètrent dans la ville ([11]), les femmes poussent des cris violents de désolation ([12]). On ne peut retenir Évandre, qui fait arrêter la civière, se jette sur le corps de son fils qu'il tient embrassé, en pleurant et en gémissant — *lacrimansque gemensque* 150 —, et que la dou-

leur empêche longtemps de parler, ce qui prépare le pathétique du discours, sans en définir le caractère très particulier. Le désespoir d'Évandre n'a pas les éclats déchirants de celui de la mère d'Euryale, il ne se traduit pas comme celui de Mézence par un acte d'accusation personnel, qui serait ici sans objet. Il est profond mais sans révolte et résigné. Évandre est un vieillard sur lequel ont passé l'âge et la vie ; il sait souffrir. Sa douleur s'exhale d'abord par un flot de plaintes et de regrets, qui lui montent aux lèvres sans réflexion et sans ordre. Il se plaint que Pallas n'ait pas tenu sa promesse d'être prudent (1), bien qu'il ne s'étonne point qu'il y ait manqué. Il se plaint que son coup d'essai sur le champ de bataille ait abouti à un résultat si cruel et que les dieux soient restés sourds aux prières du père (2). Il regrette sa longévité, qui le fait survivre à son fils, tandis que sa vertueuse épouse — *sanctissima coniunx* 159 — a échappé par la mort à ce chagrin. Il regrette de ne pas s'être joint aux Troyens, puisque c'est lui qui aurait succombé sous les traits des Rutules, que c'est lui et non Pallas qu'on rapporterait inanimé. Tout cela ce sont des traits de douleur courante ; c'est maintenant que la lamentation d'Évandre prend son caractère distinctif, qui n'est celui d'aucun autre. Énée, par un scrupule délicat de conscience s'était reproché d'être la cause du malheur d'Évandre, qui l'avait amicalement accueilli, lui avait confié son fils et montré la voie du salut. Comme s'il était averti de cette délicatesse et qu'il ne voulût point demeurer en reste, Évandre n'accuse point Énée ; une âme vulgaire le maudirait ; la sienne est est trop élevée pour qu'il l'accuse ; il aime mieux imputer son infortune à la fatalité. Énée avait célébré la gloire de Pallas et pensé que cette gloire serait pour Évandre un adoucissement à l'amertume de la séparation. En effet, Évandre est sensible à la belle conduite de son fils, qui a succombé en menant les Troyens à la conquête du Latium (3). Le pieux Énée — *pius Aeneas* 170 — s'était appliqué à honorer Pallas par des funérailles dignes de lui ; Évandre est sensible à cette attention et déclare que lui-même n'aurait pu faire mieux (4) ; ainsi Virgile a établi un parallélisme entre Énée et Évandre ; ce sont deux nobles âmes, qui vibrent à l'unisson. Les trophées qu'on apporte et qu'Énée a voulu qu'on apportât parlent au cœur du vieux guerrier (5) et il ne doute pas qu'on eût dû y joindre celui de Turnus, si Pallas avait eu l'âge et la force. Ici, par une sorte de pudeur, par laquelle se manifestent l'absence d'égoïsme personnel et la générosité, il s'interdit de retenir plus longtemps les Troyens loin du champ de bataille, et les charge pour Énée d'un message héroïque ; s'il consent à vivre encore, c'est qu'il attend de lui qu'il venge Pallas sur Turnus, et qu'il compte

porter à son fils cette nouvelle dans les enfers [1]. Ce sont là des accents cornéliens et, d'autre part, en présentant la mort de Turnus comme le juste châtiment de celle de Pallas, Virgile cherche à diminuer l'intérêt que nous portons au rival d'Énée et à nous faire accepter son trépas.

Ensevelissement des morts. Désolation et troubles à Laurente (182-224). — **5.** Cependant — *interea* 182 — le jour se lève [2] ; la scène précédente avait lieu la nuit ; c'est ici la seconde journée après la bataille du Xe livre ; elle est consacrée à l'ensevelissement des morts. Du côté des Troyens, la cérémonie a un caractère solennel et grandiose ; ce sont des vainqueurs honorant les héros auxquels ils doivent la victoire. Les deux grands chefs, Énée et Tarchon, président à l'érection des bûchers, l'un pour les Troyens, l'autre pour les Étrusques, et de chaque côté tout se passe suivant les rites des ancêtres — *suorum More... patrum* 185 sq. — ; ici un trait d'un pittoresque sombre : les flammes fumeuses et noirâtres plongent dans les ténèbres les hauteurs du ciel. Trois fois les cavaliers revêtus d'armes étincelantes [3] évoluent autour des bûchers allumés — *decurrere* 189 — et poussent des cris aigus. Par le mot même qu'il emploie, Virgile fait évidemment allusion à l'usage romain de la *decursio funebris* [4] ; mais les mêmes évolutions de cavaliers ont lieu dans l'*Iliade* à propos des funérailles de Patrocle [5] et une imitation textuelle prouve indubitablement que Virgile s'est référé au passage homérique [6] ; nous avons donc ici affaire à une scène de caractère nettement gréco-romain. Les clameurs des hommes et le retentissement des trompettes [7] ajoutent le pittoresque auditif au pittoresque visuel. D'une part on jette dans les flammes les dépouilles enlevées aux ennemis morts [8], de l'autre les boucliers des camarades qu'on enterre et les traits [9], qui ne les ont pas préservés — *non felicia tela* 196, réflexion mélancolique. On immole à la Mort nombre de bœufs, des pourceaux [10], des moutons ramassés dans les alentours. Tout ceci est pour la pompe de la cérémonie, le trait qui termine est pour la douleur vraie et achève la description, qui, malgré son caractère composite est très impressionnante ; sur toute l'étendue du rivage les survivants voient leurs compagnons se consumer, restent près des bûchers qui brûlent et ne se laissent arracher de leur garde funèbre que par la nuit [11] qui fait briller au ciel les étoiles.

Du côté des Latins, les choses se passent différemment et les deux scènes sont vigoureusement contrastées. Les Latins sont des vaincus, par suite des malheureux — *miseri* 203 [12] — ; ils sont en présence d'une quantité immense de cadavres, accablés par la défaite et l'énormité de

la besogne et ne peuvent comme les vainqueurs imprimer à la cérémonie funèbre un caractère solennellement ordonné ; ils élèvent des bûchers innombrables — *innumeras... pyras* 204 — ; ils enterrent beaucoup de cadavres — Virgile sait évidemment qu'il y a eu dans le Latium des peuples inhumants et des peuples incinérants — ; on transporte dans le voisinage pour les envoyer à la ville un certain nombre de corps, sans doute ceux des personnages notables. Le monceau colossal — *ingentem* 207 — des victimes vulgaires est brûlé confusément (1), sans qu'on les compte, sans qu'on leur rende des honneurs spéciaux et des bûchers serrés s'allument dans les vastes campagnes. Tandis qu'au soir les Troyens ont terminé leur tâche, les Latins n'achèvent la leur qu'au matin du surlendemain — *tertia lux* 210, c'est-à-dire de la quatrième journée qui suit la bataille —, sans doute parce qu'ils ont perdu beaucoup plus de monde. Alors ils fouillent les couches profondes des cendres, dégagent les ossements accumulés pêle-mêle (2) et les recouvrent de la terre encore chaude voisine des bûchers.

Nous sommes transportés dans la ville de Latinus, où vont avoir lieu des événements importants. Là ce sont des éclats particulièrement bruyants de douleur ; là le deuil prend des proportions considérables et il y a presque une émeute de femmes et d'enfants, mères, épouses, sœurs, orphelins, qui maudissent cette guerre terrible et les prétentions nuptiales (3) de Turnus et lui enjoignent de mettre fin aux hostilités par un combat singulier (4) ; Drancés, qui reparaît ici, le charge impitoyablement et atteste que c'est à lui seul qu'en veut Énée (5) ; pourtant Turnus compte aussi des partisans ; il est protégé par le grand nom de la reine (6), qui le favorise, et par le souvenir de ses exploits ; il a évidemment pour lui le monde de la cour et les classes supérieures de la société, tandis que le peuple est soulevé contre lui.

Conseil tenu par Latinus. Duel oratoire de Drancès et de Turnus (225-444). — **6.** Après les spectacles lugubres et les manifestations de douleur qui suivent les scènes de carnage du Xe livre, vient une grande délibération politique, où les passions les plus ardentes éclatent, où la plus haute éloquence se déploie, où des âmes humaines, psychologiquement étudiées avec un art merveilleux, entrent sous nos yeux en conflit. Par une coïncidence dramatique, c'est juste au moment où les esprits surexcités par la perte de tant d'existences précieuses sont sous le coup immédiat du désastre que tout à coup — *ecce* 226 — arrivent, de retour de leur ambassade, les députés envoyés à Diomède. Leur tristesse — *maesti* 226 — s'ajoute à celle dont les

Latins sont accablés : l'ambassade a été vaine ; les Latins n'ont plus qu'à chercher d'autres alliés ([1]) ou à faire la paix avec les Troyens.

Cette déception plonge le roi Latinus lui-même dans une douleur immense, qui l'abat — *Deficit ingenti luctu rex ipse Latinus* 231. Au VIIe livre, il a mieux aimé abandonner la direction des affaires que de déclarer la guerre aux Troyens. Depuis, il a repris le pouvoir, nous ignorons quand et à la suite de quelles démarches, et il est resté le chef de l'État, en se résignant à l'inévitable ; mais il est demeuré le même, très faible, très pessimiste, très persuadé qu'on l'a engagé dans une voie funeste, ceci voulu par Virgile pour que la réconciliation s'opère sans peine, Latinus n'ayant jamais fait la guerre qu'à son corps défendant. Les événements, c'est-à-dire la défaveur des dieux et les tombes fraîchement ouvertes, l'ont confirmé dans l'opinion qu'Énée est réellement un héros prédestiné et protégé d'en haut ([2]). Il convoque ([3]) donc en assemblée solennelle les principaux personnage de son royaume, qui accourent en foule — *ruuntque ad regia plenis Tecta uiis* 236 sq. — ; ceci n'est pas simplement un trait pittoresque ; il s'agit d'une assemblée plénière et les plus grands intérêts de l'État sont en jeu. Latinus qui préside ([4]) par le double bénéfice du rang et de l'âge invite Vénulus, le chef de l'ambassade, à exposer tout au long les résultats déjà connus de sa mission. On fait silence ([5]).

Le discours de Vénulus est très simple et strictement objectif : les députés ont vu Diomède dans son camp ([6]) et surmonté tous les obstacles de la route — ce n'était pas une petite affaire à cette époque que d'aller du centre à la partie méridionale de l'Italie ([7]) — ; ils ont touché cette main sous laquelle a succombé Troie — *Contigimusque manum, qua concidit Ilia tellus* ([8]) 245 — vers qui, dans sa grandeur sobre, est fait non seulement pour donner une haute idée de Diomède, mais pour assurer à sa parole une autorité exceptionnelle ; si, après avoir triomphé des Troyens, il refuse désormais à se mesurer avec eux, c'est qu'il n'y a rien à faire. Ils l'ont trouvé occupé, après avoir vaincu les habitants du pays — *uictor* 247 —, à fonder une ville près du Gargan en Iapygie, ce qui est le signe qu'il a renoncé aux aventures. Ils ont obtenu une audience ([9]), exposé le but de leur démarche et reçu une réponse, que Vénulus rapporte textuellement ; le ton en est caractérisé par les mots *placido... ore* 251, que Virgile applique volontiers à la parole des rois prudents et sages, mûris par l'âge, mais qui ont ici une valeur particulière ; ce n'est plus le guerrier terrible et fougueux de l'*Iliade* qui va être mis sous nos yeux, mais un Diomède apaisé par l'expérience et de bon conseil. Il se demande quelle mauvaise fortune pousse à la guerre les antiques Ausoniens, jadis sujets de Saturne,

peuples heureux et paisibles (1). Cette idée de la guerre rappelle à son souvenir d'abord les souffrances endurées sous les murs de Troie, souffrances qu'il ne mentionne que par prétérition, mais surtout les malheurs effroyables subis au retour par les principaux chefs, en punition de l'attaque violente dirigée contre Troie — *Iliacos ferro uiolauimus* (2) *agros* 255 — : Ajax foudroyé par Minerve au cap Caphereus, Ménélas chassé jusqu'au séjour de Protée dans les parages Égyptiens, Ulysse qui a vu les Cyclopes, le règne de Néoptolème terminé d'une façon tragique, le foyer bouleversé d'Idoménée, les Locriens d'Ajax, fils d'Oïlée, obligés de se réfugier en Libye, enfin Agamemnon massacré au seuil de son palais par une épouse criminelle ; l'énumération n'a pas seulement pour but de montrer que Virgile connaît les Νόστοι et de fournir une série de beaux vers d'accent tragique (3) ; dans les premiers livres de l'*Enéide*, les Troyens sont représentés comme des vaincus, condamnés à la défaite par l'inexorable volonté des dieux ; ils ont ici leur revanche ; leurs vainqueurs ont été plus malheureux qu'eux, ils ont eu un sort plus déplorable — *Vel Priamo miseranda manus* 259 (4) —, et ce sort leur a été infligé par les dieux, car en faisant la guerre aux Troyens ils ont commis un crime qu'il a fallu expier — *scelerum poenas expendimus omnes* 258 —; Troie était donc, pour ainsi dire, sacro-sainte et c'est là une leçon à l'adresse des Latins engagés à grand tort contre Énée. Après avoir montré quelle malédiction s'est appesantie sur tous les chefs grecs, Diomède arrive à ses propres malheurs et en donne la cause. S'il n'a pas revu les autels paternels, sa femme si désirée (5), la belle ville de Calydon (6), c'est que les dieux ne l'ont pas voulu : actuellement encore il est poursuivi par des prodiges qui font frissonner ; ses compagnons changés en oiseaux, errent sur les fleuves et font retentir les rochers de leurs cris plaintifs (7) ; et c'est là un châtiment qui l'atteint dans leur personne — *heu ! dira meorum Supplicia !* 273 sq. Il aurait dû le prévoir, quand il a commis le sacrilège de blesser Vénus à la main (8). Or les Latins savent bien qu'Énée est le fils de Vénus ; par conséquent ils sont avertis par cet exemple du danger qu'il y a à s'attaquer à Énée. Tout ceci est conçu pour démontrer que la cause des Troyens est en réalité celle des dieux. Aussi Diomède se refuse-t-il absolument à se laisser entraîner à la guerre ; il ensevelit le passé dans l'oubli et conclut en conseillant aux députés d'offrir à Énée les cadeaux qu'ils lui apportent. C'est un conseil qu'on ne lui demandait pas et qui est de nature à exercer une grande influence sur la délibération en cours.

Comme il vient de prononcer le nom d'Énée, il prend de là occasion de faire de lui un éloge impressionnant, éloge qui répond à l'intention

perpétuelle de Virgile de glorifier Énée, qui a d'autant plus de portée qu'il provient d'un adversaire et qui dans la circonstance est un argument décisif pour les partisans de la paix ; Diomède sait par expérience (1) combien Énée paraît grand, lorsqu'il se dresse pour l'attaque de près en levant son bouclier, avec quelle force irrésistible il darde sa lance. En réalité, le combat de l'*Iliade* n'a pas la physionomie que lui prête ici Virgile. C'est la lance de Pandaros, qui blesse Diomède ; celui-ci abat Énée d'une grosse pierre, qui lui brise le genou ; il le tuerait si Aphrodite ne l'emportait dans ses bras et il s'empare de son char. Énée n'a pas été pour lui le redoutable adversaire qu'imagine Virgile ; il y a également beaucoup d'exagération à dire que la fortune aurait changé de face si Troie avait possédé un second Énée (2), que la résistance a été l'œuvre d'Énée autant que d'Hector, qu'ils se valaient pour le courage et les exploits guerriers, Énée l'emportant pour la piété. La mise sur le même niveau d'Énée et d'Hector est un motif cher à Virgile ; il faut convenir qu'ici il pouvait s'autoriser de quelques passages de l'*Iliade*, dont il suffisait d'accentuer le sens dans la direction voulue (3). Diomède conclut en conseillant aux Latins de faire la paix et d'éviter la guerre.

Vénulus termine de la façon la plus unie en disant que telle est la réponse de Diomède ; évidemment il n'a pas à la commenter ; elle parle du reste suffisamment d'elle-même. Elle ne convainc pourtant pas l'assemblée, qui se livre à des mouvements divers, comme l'assemblée des dieux au Xe livre après les discours de Vénus et de Junon (4) ; les mouvements divers sont comparés ici au grondement du torrent qui arrêté par des rochers dans sa course fait retentir ses rives.

Le silence une fois rétabli (5), Latinus prend la parole et son discours est introduit par un vers archaïque pour le style et pour l'usage qu'il mentionne (6) — *Praefatus diuos solio rex infit ab alto* 301 — ; il est d'un ton déprimé et plaintif ; c'est le langage d'un vieillard conciliant et découragé. Latinus aurait voulu convoquer l'assemblée plus tôt — c'est dire qu'il est dominé par une volonté autre que la sienne — ; cela aurait mieux valu — c'est donc lui qui avait raison — ; le moment est mal choisi, quand l'ennemi est aux portes de la ville — il semble qu'il exagère et il n'en est rien, puisqu'en effet l'ennemi va paraître, ce qui sera un coup de théâtre — ; tout ceci est une récrimination voilée contre Turnus. Il se fait une idée effroyable des Troyens, race des dieux (1), invincibles, puisque rien ne les rebute et que, même vaincus, ils ne déposent pas le fer. Il représente la situation comme désespérée : il n'y a pas à compter sur les Étoliens ; les Latins sont réduits à eux-mêmes ; or c'est le désastre — il voit évidemment les choses trop

en noir — ; il n'accuse personne, constate le courage déployé et la mise en œuvre de toutes les ressources — en quoi il rend hommage à Turnus et à la vaillance de ses sujets. Puis il fait, non sans une certaine irrésolution, une double proposition [1] : ou bien céder aux Troyens pour s'y établir une bande de terrain qu'il décrit et délimite [2] et conclure avec eux une alliance sur pied d'égalité [3] en les associant à sa souveraineté, ou bien [4], s'ils le préfèrent, construire suivant leurs exigences et leurs plans une flotte [5] pour laquelle on fournira les matériaux, bois et airain, la main-d'œuvre et les chantiers [6], en tout cas envoyer à Énée pour établir un accord, des députés du plus haut rang [7], avec des cadeaux, talents d'or et d'ivoire, chaise curule, trabée [8]. C'est là-dessus qu'il ouvre la délibération pour remédier à une situation alarmante — *rebus... fessis* 335.

Sur ce mot découragé, Drancès prend la parole ; c'est l'ennemi personnel de Turnus [9], dont il est jaloux ; suivant sa coutume de ne pas faire un portrait préventif complet de ses personnages et de réserver ce portrait jusqu'au moment où ils entrent en scène pour jouer un rôle important, Virgile complète la caractéristique esquissée quand nous l'avons vu pour la première fois ; nous apprenons ici par surcroît qu'il est libéral, beau parleur, assez lâche, adroit conseiller, intrigant, noble par sa mère, mais de père inconnu [10]. Son discours est un chef-d'œuvre, tantôt d'insinuation venimeuse, tantôt de provocation insultante directe, sous le couvert hypocrite du dévouement au bien public poussé jusqu'au mépris du danger pour lui-même, jusqu'au sacrifice de sa personne, le tout emporté dans le mouvement d'une éloquence large, noble, pathétique — *lingua melior* 338 — ; et cela est merveilleusement imaginé pour préparer la réponse écrasante de Turnus. Drancès feint d'abord de croire que tout le monde est d'accord pour être de l'avis de Latinus, mais qu'une terreur plane qui empêche chacun de le dire ; il fait donc de Turnus un épouvantail, en quoi il profite habilement de l'insinuation de Latinus, qu'il était dominé par une volonté étrangère. Il adjure Turnus de laisser la discussion libre et il l'outrage de la façon la plus violente en parlant de sa male chance — *auspicium infaustum* 347 —, de son caractère funeste — *mores... sinistros* 347 —, en lui faisant porter la responsabilité de la mort de tant de chefs illustres, du deuil dans lequel est abîmée la ville, en bafouant cette irruption dans le camp Troyen faite par un matamore qui comptait sur la fuite pour se tirer d'affaire [11] — ce qui est un bel exemple de la façon dont la passion sans scrupule peut dénaturer les faits — et en affectant de braver des menaces de mort, qu'en réalité Turnus ne lui a pas adressées.

Après cet exorde agressif, impitoyable, injuste, où il fait porter à Turnus tout le poids du désastre, en attaquant son prestige sans prononcer son nom et en le traitant de fanfaron et de lâche, Drancès arrive à la discussion. En énumérant les concessions qu'il est disposé à faire pour obtenir la paix, Latinus, qui est timide, embarrassé, n'a pas osé aborder le point capital, celui du mariage de Lavinia. Ce point, Drancès l'aborde avec une brutalité voulue, avec l'intention d'être le plus blessant possible pour son adversaire — c'est le besoin de l'outrage qui domine tout le discours — ; il supplie Latinus de donner sa fille, c'est son droit comme père — *natam... Des pater* 355 sq. —, à un gendre exceptionnel, digne de cette alliance — *egregio genero dignisque hymenaeis* 355 —, ce qui sera le gage d'une paix éternelle. Le motif qui inclinait Latinus au VIIe livre, c'était la volonté du destin ; celui qu'invoque Drancès, c'est la supériorité d'Énée sur son rival.

Puis, dans une péroraison enflammée, d'un souffle puissant, il adjure Turnus, qu'il représente toujours comme menaçant, de sacrifier ses droits au roi et à la patrie ; et il l'adjure en l'insultant : c'est sur lui que retombe le massacre des infortunés Latins ; il n'y a pas de salut à attendre de la prolongation de la guerre — *Nulla salus bello* 362 — ; tout le monde le supplie de consentir à la paix et à la seule condition qui la rende inviolable ; lui-même, que Turnus se représente comme son ennemi et qui ne fait pas mystère de l'être, se jette à ses genoux, lui demande d'avoir pitié des siens [1], de renoncer à son orgueil et de s'en aller puisqu'il est vaincu — *Pulsus abi* 366 — ; et en effet, à Laurente, Turnus n'est pas chez lui ; sa capitale, c'est Ardée. Il y a assez de sang répandu [2] — Drancès se donne ici comme l'ami du peuple et l'appui des malheureux ; c'est un beau rôle — ; ou bien s'il est sensible à la gloire, s'il a un courage si ferme — Drancès a l'air d'en douter —, s'il tient tant à ce trône, qui lui sera apporté en dot — il lui impute un calcul d'intérêt —, qu'il ose se mesurer avec l'ennemi du pays. Et dans un mouvement d'une ironie superbe et empoisonnée, qui sent le tribun démagogue, il se demande si, pour que Turnus obtienne une épouse royale, il faut que le peuple, foule vile qu'on n'enterre ni qu'on ne pleure [3] et dans lequel il se comprend audacieusement, quoiqu'il n'ait point risqué sa vie, que ce peuple jonche le sol. Que Turnus, dont il met encore une fois en doute le courage ose regarder en face le rival qui le défie — *Qui uocat* 375 — ; c'est là le mot important, qui met injurieusement Énée au-dessus de son adversaire [4].

L'effet produit sur Turnus par le discours de Drancès est vigoureusement caractérisé par Virgile : c'est une exaspération violente [5]

— *exarsit uiolentia Turni* 376 — ; sa riposte s'annonce par un grondement — *Dat gemitum* 377 — et elle sort du fond de sa poitrine comme une explosion — *rumpitque has imo pectore uoces* 377. Le discours de Drancès est avant tout un outrage personnel à son adresse ; c'est l'outrage qu'il relève d'abord ; l'intention la plus visible et la plus perfide de son adversaire a été de faire planer sur lui un soupçon de lâcheté ; c'est là ce qui l'a ulcéré, c'est ce reproche dont il veut se laver et qu'il lui renvoie victorieusement : Drancès est un parleur abondant, alors qu'il faudrait agir et qui fait de grandes phrases, tant qu'il se sent à l'abri (1) : avec une ironie mordante, Turnus trouve naturelle cette éloquence tonnante — *tona eloquio* 383 ; elle est fort bien caractérisée — chez un homme qui s'est si brillamment distingué dans le combat ; or il n'y a point paru ; puis, brusquement, il le met au pied du mur en le défiant de marcher avec lui à l'ennemi (2) ; et, comme Drancès reste coi, il l'écrase en constatant qu'il n'y a chez lui qu'une langue qui frappe l'air et des jambes rapides à fuir. L'exécution est sommaire et définitive (3).

Un autre reproche lui a été particulièrement sensible, celui d'avoir été battu — *Pulsus ego* ? 392 — ; il le relève (4) en rappelant à cet être dégoûtant — *foedissime* 392 (5) — ses glorieux exploits, le Tibre gonflé du sang troyen (6), la descendance d'Évandre anéantie, les Arcadiens dépouillés de leurs armes et en rétablissant la vérité malignement défigurée sur son irruption dans le camp, où il a tué les colosses Pandarus et Bitias et répandu le carnage, quoiqu'il fût prisonnier dans le rempart (7).

Ce ne sont là que de vaines injures ; ce qui est plus important pour l'influence sur l'assemblée, c'est l'assertion défaitiste : la guerre est désormais sans espoir — *Nulla salus bello* 399 — ; elle est d'un fou — *demens* 399 — et s'appliquerait mieux aux affaires d'Énée avec qui son adversaire semble avoir partie liée (8). Turnus proteste contre ces tendances alarmistes et sa protestation n'atteint pas seulement Drancès, mais indirectement Latinus lui-même (9) et l'attitude découragée prêtée à Diomède ; comme ici le terrain n'est pas très solide et qu'en effet les choses ne vont pas aussi bien qu'on pourrait le souhaiter, il se réfugie dans l'ironie et exagère à dessein ce qu'on raconte de l'épouvante inspirée par les Troyens aux chefs grecs qui les ont vaincus (10).

Enfin, pour en finir avec cette feinte terreur exprimée par Drancès, dans un mouvement pathétique, de le voir attenter à ses jours, il le rassure (11) en l'accablant de son dédain ; ce n'est point par son fait que Drancès perdra jamais cette âme méprisable, qui est bien à sa place dans la poitrine qu'elle habite.

Drancès est écrasé par cette éloquence vengeresse, qui n'a pas les développements artificieux de la sienne, mais qui est autrement énergique, loyale et directe.

Le terrain ainsi débarrassé et la querelle personnelle vidée, Turnus se tourne vers Latinus et aborde le sujet même de la délibération ; il l'aborde par une concession, dans des termes qui montrent combien au fond elle est inadmissible et le révolte [1]. Si la situation est en effet désespérée [2], il faut faire la paix ; mais cette paix lui semble si humiliante — *dextras tendamus inertis* 414 — qu'on comprend qu'il se reprenne immédiatement en déclarant que, pour quelqu'un qui a un peu de cœur, la mort est préférable [3]. Il discute alors cette situation, que Latinus a peinte sous des couleurs si sombres, et il montre qu'elle est loin d'avoir la gravité que lui prête un découragement injustifié [4] ; les Latins ont encore des ressources, l'armée est intacte, ils ont comme auxiliaires les peuples de l'Italie [5], les Troyens eux aussi ont perdu beaucoup de monde [6] ; pourquoi se laisser abattre [7] avant d'engager l'action ? C'est là le langage du mâle courage opposé à la faiblesse d'âme. Il ajoute que la Fortune est changeante [8], ce qui est à la guerre la vérité même ; il énumère les alliés qui restent encore aux Latins et qui suppléeront à l'absence de Diomède [9], Messapus, Tolumnius, Camille et sa cavalerie [10]. Ceci est une préparation habile de Virgile, puisque la prochaine bataille sera une bataille de cavalerie et qu'elle se livrera sous la direction de Camille.

Il termine par une riposte au coup droit que lui a porté Drancès en le sommant de relever la provocation d'Énée au combat singulier ; il accepte le défi avec une grande noblesse, en exprimant le ferme espoir de vaincre, fût-il vrai qu'Énée vaut Achille et porte comme lui une armure faite par Vulcain ; il l'accepte parce qu'il a fait le sacrifice de sa vie à ses concitoyens et à Latinus son beau-père [11] — il répond ainsi au reproche d'égoïsme formulé par Drancès — et parce qu'il ne le cède en vaillance à aucun des anciens. Ce n'est pas Drancès, à qui il témoigne ainsi une dernière fois son mépris, qui subira la mort, si elle est fatale ; mais ce n'est pas lui non plus qui sera à l'honneur, s'il y a là du courage à déployer et de la gloire à recueillir.

Ce discours est admirable comme vengeance éclatante d'un héros contre un lâche, comme manifestation de la fermeté d'âme lucide en face de la pusillanimité désemparée, de l'enthousiasme généreux, qui fait sans hésiter l'abandon de sa vie. Il grandit singulièrement Turnus. Et pourtant au fond Drancès n'a point perdu sa peine, puisqu'il a acculé Turnus au duel qui lui coûtera la vie.

Attaque brusquée des Troyens. Mesures prises pour parer au danger

(445-531). — **7.** Ce duel devant être, suivant le plan de Virgile, la conclusion de l'*Enéide* est nécessairement retardé par les événements. La discussion — *certantes* 446 — en est là, quand tout à coup — *ecce* 448 — un messager se précipite, annonçant que les Troyens et les Tyrrhéniens descendent du Tibre en ordre de bataille et couvrent toute la plaine. Les Latins sont évidemment surpris (1) ; l'effet de la nouvelle est foudroyant ; il en résulte un bouleversement matériel et moral, que Virgile décrit en termes énergiques : tumulte effroyable dans le palais du roi, grandes manifestations de terreur dans la ville, trouble dans le peuple qui est secoué, explosion de fureur guerrière — *irae* 452 (2) — ; on réclame des armes ; c'est le cri de la jeunesse (3) ; les sénateurs pleurent et murmurent (4) ; ces mouvements divers se traduisent par des clameurs pareilles à celles des bandes d'oiseaux qui s'abattent sur un bois ou des cygnes rauques dans les marais bruyants de l'embouchure du Pô (5). Quant à Turnus, il quitte brusquement l'assemblée en laissant un adieu ironique aux pacifistes, qui y siègent.

Énée nous a été représenté au Xe livre comme un stratégiste de premier ordre ; pour achever sa victoire, il a conçu un plan, qui nous est communiqué plus loin et qu'il met immédiatement à exécution : lancer sa cavalerie dans la plaine pour attirer à elle et accrocher l'armée qui s'est repliée sur Laurente, pendant ce temps faire avec le gros de ses troupes une marche forcée à travers la montagne et enlever par une brusque surprise la ville dégarnie. Mais l'intention de Virgile est de lui opposer dans la personne de Turnus un rival digne de lui, capable lui aussi de concevoir un plan stratégique et de manœuvrer. Pris à l'improviste, le jour précédent, par le débarquement d'Énée sur un point où il ne l'attendait pas, Turnus, cette fois, est sur ses gardes et ses éclaireurs l'ont renseigné exactement sur les intentions de l'ennemi ; il prend donc des dispositions en conséquence ; sa cavalerie arrêtera devant Laurente la cavalerie étrusque et troyenne ; quant à lui, il occupera avec son infanterie un défilé de montagne qu'il connaît bien ; là il attaquera Énée à l'improviste et l'anéantira. La riposte est bien conçue ; malheureusement pour lui il s'est laissé enlever le jour précédent l'initiative des opérations, ce qui est un désavantage, et il ne la retrouve pas ; en outre il a la male chance ; la partie de son armée qui combat sans lui n'offre pas la résistance sur laquelle il comptait ; il est obligé de quitter, pour couvrir Laurente, la position favorable sur laquelle il attendait Énée ; Énée n'obtient qu'un demi-succès, puisqu'il n'enlève pas la ville, mais il échappe au désastre.

Turnus est toujours bouillant, prompt à l'action ; mais en même temps, c'est un esprit lucide qui a vite pris son parti. Seul en face d'un

gouvernement aveugle et irrésolu, il a tout prévu ; à peine sorti de l'atmosphère étouffante des intrigues parlementaires, encore sur l'acropole, il donne ses ordres à ses lieutenants ; à Volusus d'armer les manipules volsques [1] et les Rutules qu'il commandera, à Messapus ainsi qu'à Coras et à son frère de déployer la cavalerie dans la plaine ; une partie de l'armée, évidemment l'infanterie, défendra l'accès de la ville et occupera les tours ; il se réserve d'emmener le reste des troupes [2] dans une direction qu'il n'indique pas.

Ici un bref tableau mouvementé de la mise en défense au pas de course — *discurritur* 468 — de la ville de Laurente, tandis que Latinus, bouleversé par les circonstances, ajourne l'assemblée, toujours pénétré de la faute qu'il a commise en ne concluant pas le mariage de sa fille avec Énée — Virgile ne manque jamais l'occasion de le représenter comme favorable à l'alliance et de rejeter sur Turnus la responsabilité de la guerre, qui est un accident déplorable. On creuse des fossés devant les portes ; on accumule les pierres et les épieux ; la trompe rauque donne le signal sanglant [3] ; les femmes, les enfants garnissent les remparts [4] ; dans ces circonstances critiques, tout le monde travaille. Ce tableau réaliste s'achève par une imitation homérique [5], une procession au temple de Pallas, comme s'il y avait à Laurente ainsi qu'à Troie un sanctuaire de Pallas sur l'acropole, procession de femmes conduite par la reine [6] qui porte les offrandes et est accompagnée de Lavinia [7]. La prière qui, du seuil du temple, monte vers la déesse est d'une grande énergie et brillamment traduite de l'*Iliade.*

Sur ce fond de trouble et de terreur se détache lumineuse la figure de Turnus, dont Virgile décrit, suivant son usage, l'état d'âme et l'aspect extérieur [8]. Il est en proie à la fureur — *furens* 486 — ; son âme bondit dans sa poitrine — *Exsultatque animis* 491 [9] — et déjà en espérance il se voit aux prises avec l'ennemi. Il s'arme ; il a revêtu sa cuirasse rougeoyante où se hérissent les écailles d'airain, passé ses jambières d'or [10] ; il a encore la tête nue ; son épée est à son côté ; étincelant d'or il descend en courant du haut de la citadelle [11]. Le morceau très éclatant se termine par la comparaison avec le cheval qui attaché dans l'écurie a rompu ses liens et s'élance fier et libre dans la plaine, regagnant la pâture des cavales ou le fleuve dans lequel il se baigne d'habitude ; il hennit en secouant sa crinière flottante. Tout cela est imité du passage de l'*Iliade* où Pâris court rejoindre Hector pour se battre à ses côtés ; mais l'effet du morceau est singulièrement plus saisissant chez Virgile où Turnus emprisonné, lui, dans une enceinte où il frémit d'impatience, recouvre enfin sa liberté et vole où son instinct le mène.

Par une de ces rencontres, en apparence fortuites, en réalité savamment préparées, il trouve aux portes de la ville Camilla avec sa cavalerie Volsque. Son plan était de déployer la cavalerie en avant de la ville ; justement Camilla s'offre hardiment — *Audeo* 503 — à remplir cette mission et à arrêter les Troyens et les Tyrrhéniens, tandis que lui — elle ignore encore son plan de bataille — défendra la ville avec l'infanterie. Turnus accepte le dévouement de cette jeune fille, dont la vaillance lui donne le frisson — *horrenda in uirgine* 507 — ; il consent à partager avec elle le commandement — *mecum partire laborem* 510, *ducis et tu concipe curam* 519 — ; il lui révèle le plan d'Énée (1) et l'embuscade qu'il ménage à son adversaire, et la charge de recevoir le choc de la cavalerie Tyrrhénienne ; elle sera soutenue par Messapus et les autres chefs déjà prévenus et qu'il exhorte une dernière fois, les escadrons latins et le contingent Tiburtin (2). Puis il marche à l'ennemi.

L'endroit qu'il a choisi pour l'attendre est une de ces vallées profondément encaissées de l'Apennin que Virgile se complaît à décrire (3) ; les pentes en sont couvertes de bois épais et sombres ; on n'y accède que par un sentier étroit ; sur le sommet de la colline est un terre-plain bien dissimulé, position sûre d'où l'on peut attaquer l'ennemi à droite et à gauche, c'est-à-dire sans doute en tête et en queue une fois qu'il est entré dans le défilé et par suite le cerner, ou l'écraser en faisant rouler sur lui de gros quartiers de rocs. C'est là que Turnus se dirige et qu'il s'établit ; l'endroit est admirable ; il semble donc que la tentative doive être couronnée de succès ; par suite l'intérêt pour le lecteur est grand.

Entretien de Diane et d'Opis (532-596). — **8.** Le combat n'est pas encore engagé ; on n'en est encore qu'aux préparatifs ; c'est pendant ces préparatifs — *interea* 532 — que s'intercale, sans interrompre par conséquent cette fois l'action terrestre, une scène dans les demeures célestes — *superis in sedibus* 532 (4) — ; Diane s'ouvre à l'une de ses nymphes Opis (5) de la tristesse qui lui cause l'intervention de Camille dans la bataille — *tristis* 534, caractérisant d'avance le ton de ses confidences —, lui raconte son histoire et la charge de venger sa mort. On a conjecturé que ce récit n'avait pas été écrit primitivement par Virgile pour être mis dans la bouche de Diane. Mais, si long qu'il soit, il n'a pas le caractère d'une intrusion forcée, puisqu'il se trouve justement à un point mort de l'action terrestre et remplit un espace inoccupé. D'autre part, il ne pouvait figurer au Catalogue du VIIe livre, à cause de ses dimensions. Enfin, c'est l'usage de Virgile de ne donner des détails sur ses personnages qu'au moment où ils vont agir et lors-

que ces détails ont pour le lecteur un intérêt frais et récent. Ainsi Mézence est brièvement mentionné au Catalogue et ce n'est qu'au VIIIe livre que nous apprenons son histoire (1). Si touchant du reste et d'une couleur si particulière que soit ce récit, il renferme des choses qui, non seulement restent inexpliquées, mais qui paraissent difficilement explicables ; il est donc vraisemblable qu'au moment de la révision il aurait subi quelques retouches.

Diane regrette que Camilla soit engagée dans une guerre cruelle (2), où sa protection ne parviendra pas à la sauver ; elle éprouve pour elle une ancienne et profonde affection, dont elle va raconter les causes. Son père Métabus a été chassé de l'antique Priverne par suite de la haine que soulevait son orgueilleuse tyrannie ; son cas est le même que celui de Mézence et ici s'accuse le peu d'invention de Virgile (3). Dans sa fuite, il a emporté son enfant que, du nom de Casmilla sa mère, il a appelée Camille, Virgile faisant deux mots des variations phonétiques d'un seul (4). Il était serré de près par les Volsques en armes, qui faisaient pleuvoir sur lui leurs traits ; tout à coup — *ecce* 547 —, il est arrêté dans sa fuite par l'Amasenus gonflé jusqu'aux bords par les pluies et écumant. Il n'ose s'y risquer à la nage à cause du cher fardeau qu'il porte (5) ; après avoir beaucoup hésité, il se résout à ceci : il enveloppe l'enfant dans une épaisseur d'écorce, l'attache au milieu de la lance énorme et solide que tenait sa main robuste (6) ; tout en brandissant cette lance, il adresse une prière à Diane en lui consacrant sa fille comme servante — *famulam* 558 — ; puis il envoie la lance ; pour l'auditeur du récit il y a là un moment d'attente anxieuse et comme un arrêt ; pendant cet arrêt, on entend le mugissement du torrent — *sonuere undae* 562 — et le sifflement de la lance — *iaculo stridente* 563 — qui passe au-dessus des eaux rapides. Cependant Métabus menacé par la foule qui le poursuit se jette dans le fleuve, reprend triomphalement la lance qui s'est plantée dans le gazon et l'offre à Triuia, qui a opéré ce sauvetage merveilleux — *donum Triuiae* 566. Désormais aucune ville ne le reçut dans ses maisons ni dans ses murs — lui-même par sauvagerie s'y fût refusé —, et il mena dans les montagnes solitaires la vie des pâtres (7) ; il nourrissait sa fille du lait d'une cavale d'un troupeau non dompté (8) ; dès qu'elle se tient debout, il lui met entre les mains un javelot, suspend à ses épaules un arc et des flèches ; enfant, elle lance des traits, manie la fronde et abat des grues et des cygnes ; elle ne porte ni bijoux dans les cheveux, ni longue *palla* ; une peau de tigre lui pend de la tête dans le dos (9). En vain, dans les villes tyrrhéniennes, bien des mères la souhaitent pour bru ; se consacrant à Diane

elle vit pure avec l'amour de ses traits et de sa virginité.

Tout cela est charmant, mais il y a bien des choses qui étonnent ; que Métabus avec sa fille soit passé en Étrurie, cela peut être dit, suivant l'expression de Servius, κατὰ τὸ σιωπώμενον ; que Métabus disparaisse sans que nous sachions ce qu'il devient, c'est ce qu'on peut encore admettre, puisque ce n'est pas à lui que nous nous intéressons, mais à sa fille, et qu'il n'est là que parce qu'il faut bien que Camilla ait un père ; mais comment les mères des villes Tyrrhéniennes ont-elles pu désirer avoir pour bru une fille sauvage vivant dans les montagnes ? Comment, surtout, Métabus et Camilla, ou plus probablement Camilla seule, sont-ils retournés au pays des Volsques ? Nous n'apprendrons que plus tard, par un mot jeté en passant, que Camilla est reine — *reginam* 801 —, ce qui explique qu'ici ce soit elle qui commande la cavalerie, mais nous ignorons à la suite de quels événements les Volsques l'ont choisie pour succéder à leur ancien tyran qu'ils ont chassé et qu'ils voulaient tuer. Derrière les imaginations très poétiques de Virgile, il y a des réalités confuses qu'il ne s'est pas occupé de nous rendre accessibles.

Quoi qu'il en soit, Diane regrette que Camilla qui lui est si chère soit engagée dans la guerre contre les Troyens et ne fasse pas actuellement partie de son cortège de nymphes (1) ; elle enjoint à Opis de se rendre dans le Latium et lui remet son arc et ses flèches (2) pour tuer celui qui, par une sorte de sacrilège, fera périr sa protégée dont elle se réserve d'enlever le corps avec son armure qui lui restera pour l'ensevelir dans sa patrie (3). Opis descend du ciel (4) dans un sombre et bruyant ouragan (5).

Combat de cavalerie (597-647). — **9.** Cependant — *interea* (6) 597 —, c'est-à-dire pendant l'entretien de Diane et d'Opis, le détachement troyen — *manus... Troiana* 597 —, les chefs étrusques et toute la cavalerie s'approchent (7) des murs de Laurente; Virgile va nous présenter un nouvel aspect de la guerre, que nous n'avons pas encore vu, un combat de cavalerie. Bien que dans sa description émergent des souvenirs homériques, il s'inspire visiblement des combats analogues qu'il avait lus dans les anciens historiens de Rome et elle prend un caractère de réalité saisissante ; il semble que nous sortions pour un instant du domaine de la fiction ; nous voyons, comme dans la guerre véritable, évoluer des masses (8). Toute cette cavalerie s'avance en bon ordre, régulièrement répartie en pelotons — *Compositi numero* (9) *in turmas* 599, mot romain — ; bien que la ligne soit conservée, elle est animée d'un mouvement difficilement contenu ; les chevaux hennissent, bondissent, luttent contre le frein en se tournant à droite et

à gauche — le moment de la charge, qu'ils attendent, n'est pas encore venu — ; c'est au loin comme un champ hérissé de lances de fer — elles ne sont pas encore baissées pour l'attaque [1] —, et la plaine est embrasée par la lueur des armes dressées en l'air. En face apparaissent Messapus et les *Celeres* Latins — c'est le nom de la cavalerie de l'ancienne légion [2] —, Coras et son frère [3] et l'escadron de Camilla — *Ala* 604, mot romain — ; elle a les lances en arrêt et brandit des javelots. Ce tableau superbe se termine par un vers d'un pittoresque puissant : l'atmosphère prend feu à l'approche de ces hommes et des chevaux qui hennissent — *Aduentusque uirum fremitusque ardescit equorum* 607.

A portée de traits les deux partis s'arrêtent [4] ; il y a un moment d'hésitation naturel en pareil cas ; tout à coup, ils se chargent en poussant des cris, en excitant les chevaux furieux, en lançant tous ensemble des traits qui sillonnent le ciel et l'obscurcissent. Tyrrhénus et Aconteus [5] se précipitent l'un sur l'autre la lance en avant avec une telle violence qu'ils s'écroulent avec un bruit colossal et que leurs montures ont le poitrail défoncé. Projeté au loin, Aconteus expire ; on dirait le choc de deux chevaliers du moyen-âge ; on le trouve déjà dans les historiens antiques [6].

Aconteus, le Latin, est vaincu ; les Latins troublés prennent la fuite en se couvrant le dos de leurs boucliers contre les Troyens qui les poursuivent [7] ; arrivés auprès des portes, ils poussent des cris et tournent bride ; c'est le tour des Étrusques de fuir à toute allure. C'est la réalité même, puisqu'en général, quand deux troupes à cheval se chargent, il y en a une qui se laisse intimider et n'attend pas le choc ; ce mouvement alternatif est comparé par Virgile de la façon la plus heureuse à celui du flot, qui monte sur le rivage, puis en redescend. Deux fois la chose se produit ; à la troisième rencontre les deux troupes s'accrochent et se pénétrent ; le corps à corps a lieu ; ce sont alors les gémissements des mourants, les armes, les hommes, les chevaux blessés, qui roulent dans le sang versé à flots [8] ; une âpre mêlée s'engage [9]. A cette vision d'ensemble succèdent deux combats singuliers. Orsilochus, un Troyen, n'osant pas attaquer Remulus [10], darde contre le cheval sa lance, qui s'implante au-dessous de l'oreille ; le cheval rendu furieux par la douleur, se cabre, bat l'air de ses pieds de devant et désarçonne son cavalier [11]. Pour la symétrie, car tout cela est réglé et c'est un mélange de réalisme dans le détail et d'arrangement dans l'ensemble, Catillus, l'un des deux commandants du contingent Tiburtin, abat un géant, Herminius Iollas, colossal par son courage, colossal par ses dimensions et son armure, qui, la tête nue, avec une

chevelure rousse, les épaules nues, offrait un vaste espace aux blessures dont il ne se souciait pas ; ses larges épaules (1) sont traversées par la lance et il se plie en deux (2). Le développement se clôt par une nouvelle vision d'ensemble : sang noir qui coule partout, massacre réciproque ; mais Virgile éclaire ce qu'il y a là de matériel par un trait idéaliste, l'héroïsme des combattants qui aspirent à une mort glorieuse (3) ; jusqu'ici nous n'avions vu que les corps ; les âmes se révèlent.

Aristie et mort de Camilla (648-867). — **10.** Le sang ruisselle, les âmes s'exaltent ; c'est dans ce cadre — *medias inter caedes* 648 — que Virgile place l'aristie de Camilla ; cette aristie est attendue et nécessaire ; il faut que Camilla accomplisse de grandes prouesses avant de succomber, et si elle nous a été présentée avec tant de soin, c'est pour nous préparer à assister à ses exploits. En mettant sous nos yeux un combat de cavalerie, Virgile manifeste nettement son intention de varier et de rompre la monotonie de la bataille homérique. Il revient à l'*Iliade* avec le motif de l'aristie ; mais il la dépasse en faisant figurer des Amazones et empiète sur le terrain des Posthomériques. L'*Enéide* est plus riche que l'*Iliade* et ajoute ce qui manque à ce poème. Comprendre beaucoup est l'ambition de Virgile et c'était là sûrement un des caractères distinctifs qu'il voulait qu'on attribuât à son œuvre.

L'aristie de Camilla ne diffère point de celles qui précèdent en ce qui concerne l'individualisation des victimes, la diversité de physionomie des rencontres, des coups portés, de la façon de mourir. Il y a quelque chose de particulier dans la souplesse et l'agilité de l'héroïne, dans l'adresse avec laquelle elle manie les armes les plus variées ; comme tous les combattants de Virgile, elle est en proie à la fièvre guerrière poussée jusqu'au paroxysme. Pour la première fois elle nous apparaît comme une véritable amazone en tenue de combat, la tunique ouverte sur le côté — *Vnum exserta latus pugnae* 649 — ; tantôt elle lance des javelots, tantôt elle manie la hache robuste à deux tranchants ; elle porte un arc doré (4) et les flèches, armes de Diane, dont elle se sert pour couvrir sa retraite, lorsqu'elle est momentanément obligée de fuir. Elle a autour d'elle une escorte d'honneur, des vierges italiennes choisies par elle et à qui Virgile a donné des noms latins connus : Larina, Tulla, Tarpeia (5) qui la servent fidèlement dans la paix et dans la guerre — *pacisque bonas bellique ministras* 658 — ; nous nous demanderions à quoi elles peuvent lui être utiles dans la paix, si Virgile ne nous disait plus loin, tardivement, qu'elle est reine des Volsques. C'est une invention curieuse que ces Amazones italien-

nes ; par une fantaisie gréco-romaine analogue, Amata et les femmes du Latium nous avaient été représentées comme des Bacchantes ; elles sont du reste assimilées à leurs sœurs helléniques, les Amazones de Thrace, auxquelles Virgile fait fouler les rives du Thermodon — réunissant par syncrétisme leurs deux séjours légendaires — et qu'il nous montre guerroyant avec leurs armes peintes (1), groupées autour d'Hippolyte ou de Penthésilée, et bondissant avec leurs boucliers échancrés dans un tumulte de cris aigus. La comparaison n'a pas seulement pour but de fournir des vers gracieux, mais de nous prévenir que nous allons assister à un combat d'Amazones ; l'indication n'est du reste exacte qu'à moitié, puisque dans la suite Camilla seule combat et qu'il n'est pas question de la part que peuvent prendre à l'action ses compagnes.

Pour nous avertir qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de son modèle principal, Virgile introduit l'aristie de Camilla par l'apostrophe homérique qui précède l'énumération des exploits de Patrocle avant sa mort (2). Camilla tue coup sur coup onze ennemis, les dix premiers avec le javelot ; sur les circonstances de leur mort Virgile donne quelques-uns de ces détails par lesquels il espère piquer la curiosité et soutenir l'attention ; Euneus, fils de Clytius (3), a la poitrine, qu'il avait découverte (4), traversée ; il tombe en vomissant des ruisseaux de sang (5), mord la terre ensanglantée (6) et se roule en mourant sur sa blessure ; Liris renversé sur son cheval blessé par en-dessous périt, tandis qu'il essaie de rassembler les rênes, en même temps que Pagasus, qui, pour l'empêcher de tomber, lui tendait une main désarmée ; d'Amastrus nous apprenons seulement qu'il descend d'Hippotadès ; les quatre suivants ne sont que des noms grecs réunis en un seul vers ; la rapidité avec laquelle Camilla fait ainsi huit victimes est sans doute voulue pour montrer qu'elle est une guerrière redoutable (7) ; l'épisode suivant est plus développé : Ornytus est remarquable par l'étrangeté barbare de son accoutrement ; c'est un chasseur monté sur un cheval d'Iapygie dont les larges épaules sont couvertes de la peau d'un taureau batailleur, la tête prise dans une énorme mâchoire de loup avec ses dents blanches (8), la main armée d'un javelot (9) ; il dépasse son entourage de la tête (10) ; bien que ce soit un géant, et que Camilla ne soit qu'une femme, elle l'abat sans grande peine, en le choisissant dans la foule des fuyards, le transperce et l'avertit haineusement (11) qu'il s'est trompé s'il a cru venir à une partie de chasse ; elle le console ironiquement en lui disant qu'il tombe sous les coups de Camilla ; il y a là un sarcasme plutôt qu'une vantardise. Elle a ensuite raison de deux Troyens, qui sont également de très haute

taille — *duo maxima Teucrum Corpora* 690 sq. — ; l'intérêt est dans la diversité de traitement qu'elle leur inflige ; Butès [1] qui vient de figurer comme vainqueur de Remulus, fuit sur son cheval devant elle ; de sa lance elle l'atteint au cou par l'interstice que laissent entre eux le bord inférieur du casque et le bord supérieur de la cuirasse [2] et que ne couvre pas le bouclier pendu à son bras gauche. Quant à Orsilochus, il poursuivait Camilla, qui pour lui échapper décrivait un grand cercle ; en resserrant le cercle elle parvient à devenir de poursuivie poursuivante et, se dressant de toute sa hauteur [3], elle lui fend le crâne à coups de hache répétés, sans avoir égard à ses prières [4].

Tout ceci est raconté brièvement ; la rencontre avec la dernière victime est plus développée et se double de traits de mœurs et d'éléments comiques ; après des aperçus rapides, Virgile a voulu donner un tableau plus large. Les Romains affectaient d'attribuer aux étrangers toutes les mauvaises qualités en gardant pour eux les bonnes ; les Ligures passaient pour d'abominables fourbes [5] ; l'un d'eux, fils d'Aunus, habitant de l'Apennin, se trouve tout à coup en face de Camilla ; épouvanté [6], sans moyen d'éviter le combat, il recourt à la ruse; il feint de n'attribuer l'assurance de Camilla qu'à la vigueur de son cheval qui lui permet de fuir ; il la défie à un combat de pied ferme, pour lui faire voir à qui nuira une vaine gloriole [7]. C'est sans doute intentionnellement que Virgile laisse Camilla, dont une faiblesse du caractère féminin va causer la perte, se prendre à ce piège enfantin. Furieuse, piquée au vif par l'outrage [8] elle met pied à terre et se prépare à combattre avec l'épée [9], ce que nous ne lui avons pas encore vu faire ; toutes les armes lui sont bonnes ; aussitôt le fils d'Aunus tourne bride et éperonne son cheval [10] ; Camilla lui crie que son stratagème ne le préservera pas de la mort ; dans une course rapide comme la flamme [11] elle dépasse le cheval, lui fait face, saisit les rênes et se venge d'un ennemi détesté [12]. Tous les exploits de Camilla sont accomplis avec une sûreté et une aisance remarquables ; on sent chez elle une supériorité qui ne se dément pas. Ici, Virgile la compare à l'épervier, oiseau sacré, qui atteint une colombe dans la nue, la saisit et la déchire de ses griffes recourbées ; le sang et les plumes arrachées tombent du haut des airs [13].

Le rythme de l'aristie chez Virgile est constant ; les prouesses du chef impriment à son parti un élan, qui lui fait prendre l'avantage sur l'ennemi démoralisé. L'intervention de Jupiter [14] pour rétablir l'équilibre montre que la balance penche en faveur des Latins ; il sera plus dramatique — c'est là une péripétie — de leur arracher la victoire au moment où ils croient la tenir. Jupiter au Xe livre a promis

d'être impartial et d'abandonner chacun au mérite de ses œuvres ; en réalité, il surveille la bataille et la dirige ; après la disparition involontaire de Turnus au Xe livre, il a fait apparaître Mézence pour disputer les dernières chances ; ici c'est Tarchon, le général de l'armée étrusque, qu'il suscite [1] pour rallier les fuyards — *cedentia... agmina* 729, *pulsos* 731 — et qu'il anime violemment de colère — *iras* 728. Tarchon les interpelle chacun par son nom et les injurie avec la dernière violence [2] ; il les traite de lâches, qu'une femme met en déroute [3] et fait d'eux un portrait ironique, mordant au possible ; ils ne savent pas se servir du fer qu'ils portent [4], mais ils sont prompts aux luttes nocturnes de l'amour et quand la flûte donne le signal des fêtes de Bacchus ; gourmands de bonne chère et de vin, qu'ils attendent donc [5] que l'haruspice annonce favorablement le sacrifice et qu'une grasse victime les appelle dans les bois sacrés. Il n'est pas douteux que ces vers ne soient une satire faite en connaissance de cause par Virgile des Étrusques ses contemporains, dévots et friands de cérémonies religieuses, qui n'étaient souvent pour eux qu'un prétexte à beuveries et à mangeailles [6].

Après cette harangue outrageante, Tarchon se précipite dans la mêlée pour mourir au besoin, comme ceux de ses compatriotes qui ont déjà succombé et il accomplit un exploit surprenant. Il lance son cheval et, bouleversé par la fureur — *turbidus* 742 —, se jette sur Vénulus, l'ambassadeur qui a été envoyé auprès de Diomède et qui ne paraît pas être un bien bon guerrier ; il l'enlève de son cheval, l'entoure de son bras droit et l'emporte devant lui [7]. Une grande clameur s'élève [8] et tous les Latins tournent les yeux vers ce spectacle [9]. Tarchon brise le bout de la lance de son adversaire et cherche l'endroit propice où il pourra lui enfoncer le fer dans le corps ; celui-ci lutte pour écarter de sa gorge la main qui le menace et maîtrise la force par la force. Le morceau se termine par une imitation du célèbre passage de l'*Iliade* qui décrit le combat de l'aigle et du serpent [10]. Virgile laisse l'issue incertaine, mais Tarchon est le vainqueur, puisqu'il emporte sa proie. Encouragés par l'exemple et le succès de leur chef, les Étrusques chargent l'ennemi — *Maeonidae* [11] *incurrunt* 759.

Ainsi le succès remporté par les Latins est annulé ; mais ce qui entraîne la défaite d'un parti, c'est la mort de celui qui le commande. Virgile a longuement développé la mort de Camilla. Indépendamment de l'importance qu'elle a dans la suite des événements, c'est un motif touchant, qui devait faire verser des larmes. Les autres jeunes héros, Euryale, Lausus, Pallas, dont Camilla est le pendant féminin, périssent dans les hasards de la guerre, les deux derniers sous les coups

de guerriers plus robustes qu'eux ; Camilla est tuée par un coup de traîtrise. Si Virgile a choisi pour elle ce genre de mort, ce n'est pas seulement pour varier, c'est surtout pour nous apitoyer davantage ; notre sympathie va tout naturellement à la victime d'un traître ; c'est aussi pour accentuer la vaillance de l'héroïne, dont une surprise seule a pu avoir raison. Quant à cette surprise même, elle n'est rendue possible que par le caractère de Camilla ; Virgile a fait d'elle pour les qualités guerrières l'égale des hommes, mais ce n'est point une virago ; elle est jeune fille et femme ; elle a ses faiblesses et c'est par ces faiblesses qu'elle donne prise sur elle. Nous l'avons vue témoigner à l'égard du fils d'Aunus d'une crédulité naïve et se laisser tromper par une ruse facile à éventer. Si elle perd la vie, c'est d'abord qu'elle s'abandonne tout entière à l'ardeur du combat, c'est ensuite parce qu'au moment fatal, elle est emportée par la convoitise féminine de dépouilles magnifiques dont elle veut s'emparer et qu'elle ne fait pas attention à autre chose. Le motif des dépouilles homicides a déjà servi à Virgile pour justifier la mort d'Euryale ; il souligne ainsi la ressemblance de la psychologie de la jeune fille avec celle de l'adolescent.

Donc Camilla est épiée par un certain Arruns (1), Étrusque, son nom l'indique, et de l'armée ennemie ; celui-ci la suit dans les incidents de la mêlée (2) en évitant d'attirer son attention, ne la perd pas de vue (3) et cherche le moment favorable pour lui darder sa lance, qui ne manque pas le but — *certam... hastam* 767. Or Camilla a été fascinée par le luxe de l'armement de Chloreus, consacré à Cybèle, prêtre et devin (4) ; Virgile décrit en détail son costume phrygien, puisque c'est justement la somptuosité de ce costume qui cause la perte de Camilla ; Chloreus monte un cheval écumant dont la housse est une peau de bête à laquelle sont attachées par des fils d'or des écailles d'airain (5) ; il lance des flèches de Gortyne avec un arc lycien (6) — deux épithètes d'excellence — ; son arc (7) et son casque sont dorés ; il est vêtu de deux espèces de pourpre ; sa chlamyde de lin couleur de safran, dont les plis bruissent, est nouée sur l'épaule et retenue par une fibule d'or ; ses tuniques et ses braies barbares sont brodées (8) ; cet étalage d'un luxe dont la pourpre et l'or font la base, comme toujours chez Virgile, a de quoi séduire des yeux féminins. C'est en effet tandis que Camilla suit Chloreus à la piste (9), aveuglée, imprévoyante, tout entière au désir d'une si belle proie — *caeca... incauta* 781, *Femineo praedae et spoliorum ardebat amore* 782 —, qu'Arruns trouve le moment propice pour lui darder sa lance à l'improviste ; auparavant il formule une prière,

qui, suivant l'usage Virgilien, est en relation étroite avec le personnage ; elle est adressée à Apollon, gardien du Soracte sacré [1] dont les habitants et Arruns lui-même sont au premier rang [2] parmi ses adorateurs et marchent pour lui faire honneur sur la braise ardente des feux de pins [3]. Arruns a l'ambition de venger la honte des siens qui se laissent vaincre par une femme, mais ne prétend pas dépouiller son cadavre pour en faire un trophée, satisfait qu'il sera de rentrer dans sa patrie sans recueillir la gloire de son exploit. On est étonné de cette modestie ; elle cache sans doute une certaine lâcheté, qui lui interdit de se mesurer avec Camilla face à face ; c'est donc en somme, sous les apparences du désintéressement, un hommage indirect rendu à la victime.

Phoebus n'accorde à Arruns qu'une partie de ses vœux ; Camilla succombera, mais lui ne reverra pas sa patrie [4]. Le trait part ; au bruit, tous les regards des Volsques se tournent vers leur reine. Enfiévrée par sa poursuite, celle-ci n'entend rien [5] ; le trait s'enfonce dans son sein et boit son sang virginal. Ses compagnes affolées — *trepidae* 805 — accourent pour soutenir leur maîtresse sur le point de tomber et la soutiennent [6]. Le plus effrayé de tous c'est Arruns qui, à la fois joyeux et épouvanté, s'enfuit sans oser l'affronter, quoique blessée. Une comparaison dont le fond est homérique [7] l'assimile à un loup qui, ayant tué un pâtre ou un jeune taureau de grande taille, gagne la montagne avant que les traits vengeurs ne s'abattent sur lui, conscient de son méfait et ramenant sous lui sa queue. Ainsi Arruns bouleversé — *turbidus* 814 — et trop heureux d'échapper — *Contentus... fuga* 815 — disparaît [8] et se perd parmi les combattants [9].

Virgile a décrit d'une façon très délicate la mort de Camilla, qui s'éteint comme une faible femme ; elle cherche en vain à arracher le trait dont le fer est fixé entre les côtes ; elle s'affaisse à bout de sang ; ses yeux froids défaillent, le coloris éclatant de son visage l'a abandonnée, c'est-à-dire que ses forces, sa chaleur, ses couleurs s'en vont à la fois. Elle s'adresse alors à Acca, sa plus chère confidente, qui n'a pas été mentionnée parmi les Amazones nommées plus haut, par suite du procédé virgilien de ne pas faire figurer les personnages avant qu'ils n'entrent en scène ; elle lui décrit ce qui se passe en elle : jusqu'ici elle a pu agir ; mais la blessure douloureuse a raison de son énergie ; autour d'elle tout devient noir. Pourtant à la défaillance physique survit la force morale ; elle songe à sa responsabilité dans la conduite de la guerre ; comme un chef, qui transmet le commandement qu'il ne peut plus exercer, elle charge Acca de pré-

venir Turnus pour qu'il prenne sa place sur le champ de bataille [1] ; elle meurt en guerrière comme elle a vécu ; si Virgile, en construisant son personnage n'a pas suffisamment élucidé les réalités, il a donné à son caractère la clarté et l'unité morale. Camilla abandonne les rênes et malgré elle glisse à terre [2]. Glacée, elle se dégage peu à peu de son corps [3], laisse, mourante, pencher son cou flexible et sa tête, et son âme indignée s'enfuit en gémissant chez les ombres [4]. A ce tableau gracieux et doux s'opposent la clameur immense qui va frapper les astres d'or [5], la fureur du combat qui devient plus violent, la ruée des Troyens, des chefs Étrusques et des Arcadiens [6], qui se sentent victorieux. Tout cela est très beau.

Après le crime, le châtiment. Opis, qui du sommet des montagnes surveille les choses par l'ordre de Diane [7] et qui a vu Camilla mourir au milieu des clameurs des guerriers furieux, gémit et lui fait une courte oraison funèbre. Elle la plaint du sort cruel que lui a valu son intervention dans la guerre et du fait qu'elle n'a pas été récompensée de s'être vouée à Diane. En même temps elle relève ce qu'il y a de glorieux dans cette mort même et dans la sympathie de Diane, soucieuse de sa gloire [8] et qui veut qu'elle soit vengée [9]. Puis elle descend d'un vol rapide sur un énorme tumulus couvert d'yeuses [10] sous lequel reposait Dercennus, un ancien roi Laurentin [11]. Elle cherche et aperçoit Arruns et, dans des termes menaçants et méprisants, elle l'invite à venir se faire tuer comme il le mérite, en s'étonnant ironiquement de l'honneur que lui fait Diane qui ne veut pas qu'il meure par d'autres traits que les siens [12]. Alors dans ce style net et élégant qu'il emploie lorsqu'à l'imitation d'Homère il décrit minutieusement une opération matérielle, Virgile la montre tirant la flèche du carquois doré [13], l'ajustant sur l'arc, tendant celui-ci de façon que les deux extrémités se rapprochent et que, ses deux mains étant sur la même ligne, la gauche touche la pointe de la flèche, la droite et la corde de l'arc son sein [14]. La flèche siffle, l'air résonne et en même temps Arruns est touché. Ses compagnons l'abandonnent sans même savoir où il meurt [15]. C'est la punition de son attentat. Opis retourne dans l'Olympe.

Déroute des Rutules. Turnus et Enée devant Laurente (868-915). — **11.** Désormais c'est la déroute : l'escadron léger de Camilla lâche pied le premier, puis les Rutules qui ont perdu leur sang-froid et ceux que commande Atinas, sans doute les Latins [16]. La débâcle est décrite avec un réalisme énergique ; les chefs ne sont plus avec leurs hommes, les manipules [17] laissés à eux-mêmes refluent vers la ville, où ils trouvent un abri ; c'est l'envers du bel ordre qui régnait avant la

bataille. Dans ce sauve-qui-peut, on ne songe ni à arrêter les Troyens, ni à se défendre ; les arcs sont aux épaules, le galop des chevaux secoue la plaine [1]. Un noir nuage de poussière roule [2] vers les murs de Laurente et du haut des postes de vigie les femmes poussent, en se frappant la poitrine, des cris qui montent vers les astres [3]. Alors se produit un désastre effroyable : les premiers fuyards pénètrent par les portes ouvertes [4], confondus avec l'ennemi qui les tue à l'entrée de la ville, dans l'intérieur des murs, jusque dans l'abri des maisons. Une partie des défenseurs ferment alors les portes et refusent par peur de recevoir leurs compagnons malgré leur prière. Ils interdisent l'accès les armes à la main, les fuyards se précipitent sur leurs armes et c'est un lamentable massacre réciproque [5]. Sous les yeux de leurs parents [6], les soldats entraînés par la masse roulent au fond des fossés ou se heurtent à bride abattue contre l'obstacle des portes, dont les barres ne cèdent pas. Du haut des murs, les femmes [7] affolées lancent des traits ou à défaut d'armes combattent avec des massues de chêne et des épieux durcis au feu, exposant ardemment leur vie pour leur patrie.

Cependant — *interea* 896 — Turnus dans la forêt reçoit de la bouche d'Acca la nouvelle cruelle de la défaite totale : les Volsques anéantis [8], Camilla tuée, l'ennemi féroce emportant tout dans son succès, Laurente menacée. Fou de rage — *furens* 901 —, il abandonne — c'est la volonté impitoyable de Jupiter — la position qu'il avait occupée sur les collines dans les âpres fourrés. A peine était-il hors de portée de la vue, qu'Énée s'engage dans les défilés, qui lui sont ouverts, franchit les hauteurs et sort de la forêt. Les deux armées se dirigent à marche forcée vers Laurente. Énée aperçoit à distance la plaine noire de poussière et les troupes Latines, et en même temps Turnus reconnaît Énée en armes, entend le pas des fantassins qui approchent et le souffle des chevaux [9]. Il est vaincu sans avoir combattu ; le recul de sa cavalerie a fait échouer son plan, si bien combiné qu'il fût. Les deux adversaires sont sur le point d'engager la bataille ; mais le jour baisse ; ils campent et se retranchent.

Conclusion. — 12. Le XI[e] livre se divise en trois parties nettement différentes de sujet et de ton ; dans la première qui est grave et triste, les survivants de la bataille de la veille rendent les derniers devoirs et témoignent leurs regrets à ceux qui se sont sacrifiés pour leur assurer la victoire ; Pallas est honoré de funérailles solennelles et pompeuses. Il reçoit le tribut des plaintes mesurées et officielles d'Énée, désolées et à la fois résignées de son père. Les Troyens anonymes sont ensevelis régulièrement au milieu de l'émotion des leurs ; du côté des vaincus

c'est l'enterrement sans ordre et le deuil confus que produit le désespoir de la défaite. La seconde partie, c'est la grande délibération dans le palais de Latinus avec une variété remarquable d'effets ; d'abord le récit fait par Vénulus de l'ambassade qui est un éloge indirect d'Énée et qui le fait apparaître singulièrement grand et redoutable, puis l'exposé pessimiste de la situation par Latinus qui montre et le danger et l'absurdité sacrilège de la lutte entreprise contre les Troyens, enfin les violents mouvements oratoires de l'altercation entre Turnus et Drancès, l'opposition entre deux caractères, l'un vil et l'autre noble, entre deux éloquences, celle de Drancès très ample, très pathétique, très pressante, destinée à agir puissamment sur le public et à tout emporter, tout en satisfaisant une rancune individuelle implacable, mais qui au fond sonne faux, celle de Turnus plus acérée, plus incisive et plus vraie, qui terrasse son lâche adversaire et le cloue à terre sans qu'il puisse se relever. Dans la troisième partie, nous revenons à la description de combats qui par certains côtés ressemblent à ceux du livre précédent mais qui ont pourtant un aspect neuf et original ; il s'agit d'une bataille de cavalerie, qui prend par moments un aspect réel et historique.

Énée et Turnus tiennent une grande place dans le XI[e] livre. Le grand caractère attribué par Virgile à Énée au X[e] livre se maintient et se complète. Après la victoire remportée, il sait qu'il a encore une lourde tâche à remplir ; il s'y donne avec une activité, une maîtrise qui révèlent un homme supérieur, rend d'abord grâces aux dieux qui l'ont protégé, organise les cérémonies dues aux morts, rend hommage à Pallas et s'apitoie sur le sort de son malheureux père ; il fait tout ce qu'il a à faire ; il le fait bien et nous n'avons rien à lui reprocher. En même temps il a repris les sentiments d'humanité qui sont le fond de sa nature et qui avaient un instant disparu dans la fureur du combat. Guerrier sans peur, mais en même temps politique avisé, il conclurait volontiers la paix ; il accueille avec bienveillance les vaincus, il est prêt à désarmer si on lui accorde son dû ou à vider la querelle en combat singulier. Mais il ne s'endort pas sur de vaines espérances, ne laisse pas refroidir sa victoire, conçoit pour venir à bout des dernières résistances un plan de campagne habile et l'exécute aussitôt qu'il le peut. Turnus est pour lui un digne rival ; comme général et comme soldat il n'est pas loin de son niveau ; mais il n'a pas le sang-froid d'Énée ; il est bouillant, emporté. En outre, Énée a le calme et la sérénité que donnent le succès et la faveur attestée du destin ; Turnus est un vaincu sur lequel planent un mauvais vouloir et des récriminations. Il a des ennemis dans son parti. Drancès et le peuple

lui imputent des revers qui ne sont pas son fait ; Latinus ne le suit qu'en gémissant et sans confiance dans la guerre, à laquelle il ne consent que parce qu'il a la main forcée et dont il n'espère rien de bon. Turnus a donc à combattre jusque dans son propre camp ; c'est pour cela qu'il lui faut tendre toute son énergie. Ses sentiments sont violents, exaspérés ; il lutte contre tous et contre tout et c'est ce qui nous le rend sympathique.

Ni Énée ni Turnus ne figurent ici dans le combat ; ils cèdent la place à Camilla qui est l'héroïne, sinon de tout le livre, au moins de la dernière partie. Virgile paraît avoir été séduit par le désir de peindre l'aspect pittoresque d'une Amazone et d'emprunter à ses prédécesseurs des détails piquants ; mais ceci est tout extérieur et il a fait plus ; il a créé un type très touchant de vierge guerrière. Nourrie en plein air et dans la pratique des exercices du corps, elle représente l'idéal de la nature féminine entraînée physiquement et parvenue au plus haut point de souplesse et de vigueur ; en même temps elle a acquis par le développement que donnent les sports une assurance et une vaillance presque virile. Elle a pourtant conservé une âme de jeune fille avec des naïvetés et des ardeurs qui causent sa perte. Sa mort est la défaillance d'une nature féminine qui s'affaisse, se ploie et expire moelleusement.

Le XI[e] livre appartient à ce stade de la rédaction virgilienne où les morceaux constitutifs de l'ensemble, ramenés des hasards de l'improvisation à une forme plus ferme et plus correcte, ont été mis à la place qu'ils doivent occuper ; deux seulement se terminent par un vers inachevé et n'ont pas été soudés exactement au contexte ; mais on ne trouve aucune trace de retouches faites à tête reposée, de repentirs et de correction. J'ai signalé au fur et à mesure des disparates, des choses qui ne sont pas suffisamment expliquées, et même, çà et là, des expressions qui ne semblent pas avoir toute la netteté et la maturité désirables. Tout cela appelait une révision ; il n'y a nulle trace que cette révision fût commencée, quand Virgile est mort.

NOTES DU CHAPITRE XII

P. 778. (1) 1 Oceanum interea surgens Aurora reliquit se trouve déjà IV, 129, où interea est nettement justifié par le fait que l'entretien de Junon et de Vénus a lieu pendant la nuit. — (2) 4 Vota deum, cf. Prop., IV, 1, Iunonis uotum ; il n'a pas été question de ces vœux précédemment ; ceci est donc dit κατὰ τὸ σιωπώμενον ; primo... soluebat Eoo, hémistiche analogue, III, 588 primo surgebat Eoo. Les événements qui vont de la grande bataille du Xe livre jusqu'à la fin de l'*Enéide* se répartissent en journées de la façon suivante : L. XI, première journée : érection du trophée à Mars, organisation de la pompe funèbre de Pallas ; ambassade des Latins à Énée, conclusion d'une trêve de douze jours — nous verrons qu'il n'y a pas lieu de tenir compte de ces douze jours, qui ne sont qu'une imitation homérique de pure forme et ne correspondent à aucune réalité — ; nuit qui suit la première journée : arrivée du corps de Pallas à Pallanteum. Deuxième journée : elle est consacrée par les Troyens à la crémation de leurs morts ; les Latins brûlent également les leurs. Troisième journée : les Latins continuent à brûler leurs morts ; il ne se passe rien chez les Troyens. Quatrième journée : les Latins achèvent de brûler leurs morts. Grande assemblée politique à Laurente dans le palais de Latinus. Interruption de la délibération par l'annonce que les Troyens marchent sur Laurente. Bataille de cavalerie perdue par les Latins. Turnus est obligé d'abandonner l'embuscade où il attendait Énée et revient précipitamment couvrir Laurente. L'arrivée de la nuit empêche l'action décisive. — L. XII, nuit qui suit la quatrième journée, Turnus accepte de se rencontrer avec Énée ; cinquième journée ; conclusion d'un accord solennel, rupture de l'accord, dernière bataille, combat singulier d'Énée et de Turnus, mort de Turnus. — (3) 5 le motif du chêne servant pour le trophée a déjà figuré X, 423. — (4) 6 sq. ce sont les armes d'Haemonidès qu'Énée, X, 541 sq. manifeste l'intention de consacrer en trophée à Mars ; mais depuis, les événements ont marché ; de là, modification dans la conduite d'Énée, sans qu'il y ait lieu de parler de contradiction et de disparate. — (5) 9 sq. bis sex thoraca petitum Perfossumque locis, au Xe livre Mézence est blessé par Énée ; c'est la première blessure dont il soit fait mention ; assurément il a auparavant soutenu de rudes chocs, mais on ne peut admettre que sa cuirasse ait été perforée douze fois, sans qu'il reçût lui-même une égratignure. Il semble qu'il y ait là un désaccord provenant de ce que la fin du Xe livre et le début du XIe ne sont pas du même jet. Comme on peut toujours tout expliquer, quand on est conciliant à tout prix, on dira, si l'on veut, qu'il s'agit de la cuirasse portée

par Mézence dans toutes ses campagnes et dont les cicatrices mêmes étaient pour lui un sujet d'orgueil. — (6) 11 ensem... eburnum, le prototype est sans doute l'épée qu'Euryalos se propose, *Od.*, VIII, 404 sq. d'offrir à Ulysse, Κολεὸν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος Ἀμφιδεδίνηται. — (7) ingentem quercum 5 est en corrélation avec ingentem... hastam,,, uastis... armis, X, 762 et 768.

P. 779. (1) 19 uellere signa, qui se trouve déjà *G.* IV, 108, est le terme romain technique ; Serv. *ad l.* « uellere » autem proprie dixit, quia Romana signa figebantur in castris, et, cum ad bellum eundum esset, captatis auguriis auellebantur e terra. — (2) Virgile accentue le caractère lugubre qu'il entend imprimer à la scène par le procédé qui lui est familier de la répétition du mot significatif, ici maestus : 26 maestam, 35 maestum, 38 maesto, 52 maesti, 76 maestus, 92 maesta ; l'impression lugubre se continue plus loin, 147 maestam, 189 maestum, 211 maerentes, 216 maerentum ; plus loin pour une autre cause, 226 maesti, 454 maesti, 482 maestas. — (3) 27 quem non uirtutis egentem, Serv. Ennii uersus est ; 28 est la répétition textuelle du vers célèbre, VI, 429. — (4) 29 recipitque ad limina gressum, recipit montre nettement qu'Énée retourne à l'endroit d'où il est venu pour s'acquitter des vœux et ériger le trophée ; mais quel est cet endroit ? il est désigné par limina 29, foribus... altis 36, regia 38 ; c'est évidemment le quartier général d'Énée, une sorte de praetorium ou, si l'on veut, un palais, puisque le premier établissement des Troyens tient à la fois de la ville et du camp ; c'est là qu'on a transporté provisoirement le corps de Pallas. Serv. 2, consuetudo Romana fuit ut polluti funere minime sacrificarent. Si tamen contingeret ut uno eodemque tempore et funestaretur quis et cogeretur operam dare sacrificiis, elaborabat ut ante sacra compleret quam funus agnosceret. Virgile ne semble pas avoir tenu compte de cet usage ; tout n'est pas nécessairement romain dans l'*Enéide*, toutefois, par esprit de conciliation, on peut admettre que la regia d'Énée est assez vaste pour se prêter à la fiction suivant laquelle il y aurait passé la nuit sans prendre connaissance de la présence du cadavre de Pallas. — (5) 35 Et maestum Iliades crinem de more solutae, les commentateurs sont embarrassés pour accorder ce vers avec IX, 217 où il est dit que la mère d'Euryale est la seule qui ne soit pas restée en Sicile. Ils en concluent que ce sont des Troyennes jeunes ; Serv. *ad h. l.* veut qu'il s'agisse de servantes, mais cela est impossible puisqu'elles sont distinctes de la famulum... manus ; l'assistance est partagée nettement en deux groupes, d'une part les serviteurs, de l'autre les personnages libres. Il est possible que Virgile, qui ne se préoccupe pas outre mesure de l'exactitude des réalités, introduise ici machinalement une formule courante, d'autant que 35 répète presque textuellement, III, 65, Et circum Iliades crinem de more solutae. — (6) 36 foribus sese intulit altis, fin de vers très analogue 462 sese et tectis citus extulit altis.

P. 780. (1) 45 sq. Non haec Euandro de te promissa parenti Discedens dederam, 152 est modelé d'une façon très analogue, Non haec, o Palla, dederas promissa parenti. — (2) 46-48 présentent la scène du départ autrement que VIII, 558 sqq. ; mais ce n'est qu'une contradiction apparente ; Virgile n'est pas obligé de tout dire et il a pu y avoir entre Évandre et Énée des conversations qu'il n'a pas rapportées ; 47 Mitteret in magnum imperium, expression reprise de VI, 812 Missus in imperium

magnum ; 48 cum dura proelia gente, même motif V, 730, gens dura atque aspera cultu. — (3) Serv. ad 59, « flere » est cum uoce lacrimare. — (4) 59 miserabile corpus, locution fixée, cf. *Buc.*, V, 22 corpus miserabile. — (5) 60 toto lectos ex agmine, c'est-à-dire, comme l'a bien vu Serv. *ad. l.*, qu'il y aura des Troyens, des Tyrrhéniens, des Arcadiens, soit un détachement de chaque nation ; mais ceci n'est pas d'accord avec 92 sq. Teucrique sequuntur Tyrrhenique *omnes* et... Arcades et 171 Tyrrhenum exercitus omnis, c'est là une incohérence résultant sans doute de la composition par fragments. — (6) 61 supremum... honorem se retrouve 76. — (7) 68-71 c'est une variation de la comparaison, IX, 435 sqq. appliquée à Euryale ; 68 est sous l'influence de Catulle LX (LXII) 43 Idem cum tenui carptus defloruit ungui. — (8) 72-75, 75 est repris littéralement de IV, 264 ; il semble donc que de ces deux étoffes l'une soit justement la laena luxueuse sous laquelle Énée se pavanait à Carthage ; il a gardé les cadeaux de Didon et il en fait des libéralités, ce qui choque notre délicatesse moderne ; 72 ostroque auroque rigentis, fin de vers modelée sur I, 648, signis auroque rigentem. — (9) 76-77 Serv. *ad. l* entend : harum unam induit iuueni, altera caput eius uelauit, nam supra duas uestes dixit esse prolatas ; mais altera manque dans Virgile ; le passage semble vouloir dire simplement que de ces deux étoffes, Énée en choisit une qu'il consacre à Pallas. — (10) Serv. ad 80 uel Pallas uel Aeneas : nam ambigue positum est ; mais l'ambiguité n'est qu'apparente, il s'agit en effet ici non pas de ce qui revient naturellement à Pallas, mais de ce dont Énée le gratifie par surcroît et par générosité, d'abord une grande partie du butin fait en commun, puis une partie de celui qu'il avait fait personnellement.

P. 781. (1) 86 Pectora nunc foedans pugnis nunc unguibus ora reproduit avec variation, IV, 673 Vnguibus ora soror foedans et pectora pugnis ; 87 toto proiectus corpore terrae imite, *Il.*, XVIII, 26, où il est question d'Achille, Αὐτὸς δ' ἐν κονίῃσι μέγας μεγαλωστὶ τανυσθείς. — (2) 88 Rutulo... sanguine figure dans un contexte tout différent, VII, 318. — (3) 91 sq. Hastam alii galeamque ferunt, nam cetera Turnus Victor habet, est en désaccord avec X, 495 sqq. où Turnus ne s'est approprié que le baudrier ; c'est le résultat de la composition par morceaux détachés, que, dans le feu de l'inspiration, Virgile ne confrontait pas les uns avec les autres ; on s'étonne pourtant que sa mémoire n'en conservât pas plus exactement le souvenir. — (4) 93 uersis Arcades armis Serv. *ad l.* lugentum more mucronem hastae, non cuspidem contra terram tenentes. (5) Virgile ne fait pas concorder rigoureusement la description du cortège en marche avec les détails annoncés dans les préparatifs précédents ; ainsi il n'indique pas la place des porteurs de trophées. Il ne s'assujettit jamais à une symétrie mécanique exclusive de toute liberté poétique. — (6) 100 sq. le motif de l'ambassade a déjà servi, VII, 152 sq. ; il est présenté dans des termes analogues ; la répétition est justifiée par le fait qu'il s'agit d'usages constants, VII, 153, oratores, XI, 100 oratores, VII 154 ramis uelatos Palladis omnis ; 100 ex urbe Latina, fin de vers qui figure déjà IX 367. — (7) 104 en prononçant le mot uictis les Latins disposent favorablement Énée pour eux. — (8) 109 qui nos fugiatis amicos, VII 202 Ne fugite hospitium, 113 sq. rex nostra reliquit Hospitia, VII 264 si iungi hospitio properat, passages de rappel et de concordance.

P. 782. (1) 112 nisi fata locum sedemque dedissent, IV, 225 fatisque

datas non respicit urbes, passage de rappel et de correspondance. — (2) 114 et Turni potius se credidit armis, ceci ne présente pas les événements de la même façon que VII 586-600, où Latinus se refuse nettement à prendre la responsabilité de la guerre et ne laisse agir Turnus que parce qu'il est impuissant à l'en empêcher ; mais depuis, la situation s'est modifiée ; XI, 302 sqq. montrent que, tout en continuant à réprouver la guerre avec les Troyens, Latinus s'y est pourtant associé ; Énée est par conséquent bien informé de la situation exacte. — (3) 115 huic.... se opponere morti, même fin de vers dans des circonstances différentes, II, 127... quemquam aut opponere morti. — (4) 121 ora tenebant, fin de vers identique, II, 1 et VIII, 520. — (5) 122 senior opposé à dessein à iuueni signale une des caractéristiques de l'hostilité entre les deux personnages. — (6) 131 Saxaque subuectare umeris, de même pour exprimer la partie purement matérielle de la besogne, I, 424, manibus subuoluere saxa. — (7) 132 unoque omnes eadem ore fremebant, même motif et même fin de vers, I, 559 cuncti simul ore fremebant. — (8) 133-138 le motif de l'abattage des arbres a déjà servi, VI, 179-182, et est répété ici dans des termes analogues et avec quelques variations ; ce sont les mêmes essences de bois, sauf qu'ici les *piceae* sont remplacés par *pinos*, que l'*ilex* manque et que le cèdre est ajouté ; les mêmes effets pittoresques se retrouvent, *sonat* icta securibus ilex, VI, 180, ferro *sonat* alta bipenni Fraxinus, XI, 135 sq. ; VI 181 sq., *cuneis* et fissile *robur Scinditur*, XI, 137 sq. *Robora* nec *cuneis*... *scindere*... cessant ; Virgile a amalgamé ici plusieurs passages de l'*Iliade*, XXIII, 114 sqq., où l'on abat les arbres pour le bûcher de Patrocle, VII, 394 sqq. où Troyens et Achéens concluent une trêve pour enterrer les morts, et XXIV, 659 sqq. où Priam obtient d'Achille une suspension d'armes de onze jours pour pleurer Hector et lui construire un tombeau, 666 sq. Ἑνδεκάτῃ δέ κε τύμβον ἐπ' αὐτῷ ποιήσαιμεν, Τῇ δὲ δυωδεκάτῃ πολεμίξομεν, εἴπερ ἀνάγκη ; c'est sans doute de ce dernier vers que provient chez Virgile 133 Bis senos pepigere dies, mais c'est une imitation de pure forme, dont il n'est pas tenu compte dans la suite des événements, car nous verrons que les hostilités reprennent dans la troisième journée, qui suit la conclusion de l'accord. — (9) Serv.-Dan., 143... Varro et Verrius Flaccus dicunt : si filius familias extra urbem decessit, liberti amicique procedunt et sub noctem in urbem infertur cereis facibusque praelucentibus. — (10) 145 sq. turba Phrygum veniens plangentia iungit Agmina, locution fixée, II, 267 atque agmina conscia iungunt, IV, 142, atque agmina iungit ; le prototype de tout le passage, que Virgile a italianisé, est la rencontre de Priam ramenant le corps d'Hector avec les Troyens et les Troyennes sorties des portes pour venir au-devant de lui. — (11) 146 succedere tectis, dans un autre sens, I, 627, tectis... succedite nostris. — (12) 147 incendunt clamoribus urbem, locution fixée, X, 895, clamore incendunt caelum.

P. 783. (1) 152-155, haec est l'antécédent de ut ; il est naturel que Pallas en quittant son père lui ait promis de ne pas trop s'exposer et qu'une fois dans l'action il ait oublié ses promesses. Cela est très humain. Le père de son côté n'y comptait pas beaucoup, sentant bien qu'elles n'étaient faites que pour adoucir la séparation et calmer son inquiétude. Ceci du reste est Κατὰ τὸ σιωπώμενον, car il n'a pas été question de ces promesses au mo-

ment du départ. — (2) 157 nulli exaudita deorum Vota precesque meae, passage de concordance et de rappel, 50 Fors et uota facit. — (3) 166 sq. Serv. 166 magnifice seruat decorum, quod se reuocat ad heroïcam consolationem. — (4) 169 Serv. *ad l.* latenter hic Aenaeae ostenditur pietas, qui in amici funus tanta contulit, ut pater amplius praestare non possit ; 171 Tyrrhenique duces, *que* ne correspondant à rien, il semble que le second hémistiche est altéré. — (5) 172 Magna tropaea ferunt, quos dat tua dextera leto, passage de concordance et de rappel, 83, Indutosque iubet truncos hostilibus armis Ipsos ferre duces.

P. 784. (1) 180-181 grammaticalement perferre ne peut avoir pour complément que uitae gaudia, ce qui donne un sens absurde. On ne saurait admettre que Virgile ait laissé inachevé un morceau si soigné, si étudié et qu'il était si facile de terminer. Ou un vers est tombé après 180, ou 180 a été altéré par un copiste ; on pourrait tenter de lire sed gnato (hoc) manis perferre sub imos, hoc signifiant « la mort de Turnus » que présupposent 178 sqq. — (2) 182 sq. Aurora... miseris mortalibus almam Extulerat lucem, formule reprise avec variation de V, 64 sq. si nona diem mortalibus almum Aurora extulerit. — (3) 188 cincti fulgentibus armis, locution fixée, II, 749, cingor fulgentibus armis ; 190 Lustrauere in equis, hémistiche repris textuellement de V, 578. — (4) Tite-Live, XXV, 17, 5. — (5) *Il.*, XXIII, 13. Οἱ δὲ τρὶς περὶ νεκρὸν ἐΰτριχας ἤλασαν ἵππους Μυρόμενοι cf. *Od.*, XXIV, 68 sqq. πολλοὶ δ' ἥρωες 'Αχαιοὶ Τεύχεσιν ἐρρώσαντο πυρὴν περὶ καιομένοιο Πεζοί θ' ἱππῆες τε, Apollon. Rh., *Argon.* I, 1058 sqq. αὐτὰρ ἔπειτα Τρὶς περὶ χαλκείοις σὺν τεύχεσι δινηθέντες Τύμβῳ ἐνεκτερέιξαν, IV, 1535, τρὶς δ' ἀμφὶ σὺν ἔννεσι δινηθέντες Εὖ κτερέων ἴσχοντα, χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔθεντο. — (6) 191 Spargitur et tellus lacrimis, sparguntur et arma est traduit d'aussi près que possible d'*Il.*, XXIII, 15 sq. Δεύοντο ψάμαθοι, δεύοντο δὲ τεύχεα φωτῶν Δάκρυσι. — (7) 192 It caelo clamorque uirum clangorque tubarum est modelé sur II, 313 Exoritur clamorque uirum clangorque tubarum ; It clamor caelo se trouve déjà V, 451 ; l'usage de la trompette dans les funérailles est romain ; il n'y a rien de pareil dans l'*Iliade*. — (8) 193 sqq. Le dépouillement des morts est une partie importante du combat homérique ; le vainqueur en général ne manque pas de s'emparer, lorsqu'il le peut, des armes de son adversaire. Virgile, dans le récit du combat, mentionne également la chose, mais surtout dans des cas particuliers : à propos d'Euryale et de Turnus, il tire de là un effet qui intéresse l'action dans la suite. D'autre part les généraux romains brûlaient parfois sur le champ de bataille le butin pris à l'ennemi ; le passage est donc gréco-romain. — (9) 195 munera nota = munera notarum rerum, offrandes d'objets qui leur sont familiers. — (10) 198 saetigerosque sues locution fixée, VII, 17 Saetigerique sues. — (11) 199 sq., le prototypeparaît être homérique, *Il.*, XXIV, 713 sq., mais l'effet d'émotion appartient à Virgile. — (12) La répétition du mot maestus dans cette première partie du XIe livre en accentue le caractère lugubre, celle de miser appelle la pitié et l'émotion compatissante, 156 miserae, 182 miseris, 203 miseri, 215 miserae ; nous lisons encore 360 miseros, 881 miseros, 885 miserrima.

P. 785 (1) 207 confusaeque ingentem caedis aceruum est modelé sur VI, 504 confusae stragis aceruum. — (2) 211 sq., il n'y a pas là un ossilegium régulier et soigneux ; on ne recueille pas à part les os de chacun pour les enfermer dans une urne. — (3) 217 Turnique hymenaeos, locution

fixée VII, 398, Turnique canit hymenaeos. — (4) 218 decernere ferro locution fixée qui se retrouve, XII, 282, 695 ; 219 regnum Italiae se trouve déjà IV, 275. — (5) 221 solum posci in certamina Turnum, même motif dans les mêmes termes, XII, 467, solum in certamina poscit. — (6) 223 magnum reginae nomen, passage de concordance et de rappel, VII, 581, neque enim leue nomen Amatae.

P. 786. (1) 229 sq. alia arma Latinis Quaerenda rappelle II, 99, et quaerere conscius arma. — (2) 232 Fatalem Aenean manifesto numine ferri, VII, 272, hunc illum poscere fata, la conviction de Latinus non seulement n'a pas changé, mais s'est affermie. — (3) 234 sq. concilium... cogit, 304 cogere concilium, 460 Cogite concilium, locution fixée. — (4) 237 sedet in mediis, de même VII, 169 solio medius consedit auito ; l'assemblée a lieu dans le palais décrit VII, 170 ; curia, XI, 380, rappelle curia VII, 174, patribus, XI, 379, patres, VII, 176 ; Virgile s'est référé nettement au VIIe livre ; 238 haud laeta fronte, VI 862 sed frons laeta parum, locution fixée. La scène qui suit n'est pas sans analogie avec celle par laquelle débute le Xe livre. L'assemblée — concilium 234 et X, 2 — est convoquée dans le palais du roi qui la préside et qui lui soumet des propositions ; elle n'aboutit point à un résultat, mais elle donne lieu à une violente altercation ; les personnages mis aux prises ont chacun pour eux une partie de l'assemblée qui les soutient. Virgile varie et renouvelle ici un motif qui lui a servi et dont il a déjà tiré de très beaux effets. — (5) 241 tum facta silentia linguis, fin de vers modelé sur I, 730, tum facta silentia tectis. — (6) 242 Argiuaque castra est en relation avec 247 uictor ; Diomède vient de terminer l'expédition victorieuse qui lui permet de fonder Argyripa ; il semble que ce soit dans ce camp que Diomède reçoit les ambassadeurs, bien que nous lisions, VIII, 9, magni... Diomedis ad urbem, XI, 226, magna Diomedis ab urbe, passage de rappel, 239 Aetola ex urbe ; sur Aetola rapproché de Argiua, 242, cf. Serv.-Dan. Ideo Diomedem Aetolum dicit, quia pater eius Tydeus Aetolus fuit, qui ad Argos fugit, quoniam fratrem patris sui occiderat. — (7) 244 Virgile avait fait une partie de ce voyage en compagnie de Mécène et d'Horace, Hor. *Sat.*, I, 5 ; mais ce n'est là qu'une curiosité, puisqu'il n'a inséré aucun souvenir personnel. — (8) 245 Ilia tellus, fin de vers qui a déjà figuré IX, 285. — (9) 248 Postquam introgressi et coram data copia fandi, formule protocolaire, qui se trouve déjà I, 520.

P. 787. (1) Virgile représente ici les Ausoniens comme le peuple pacifique qu'il a décrit ailleurs ; 253 quietos = VII, 46 longa placidas in pace, 623 immobilis ante ; 252 *Saturnia* regna = VII, 203 *Saturni gentem*, cf. VIII, 324 sq. ; comme Énée, Diomède considère que leur entrée en guerre ne peut être que la conséquence d'un mauvais sort, 253 sq. *quae uos fortuna* quietos sollicitat suadetque ignota lacessere *bella* = 108 *quae* nam *uos* tanto *fortuna* indigna, Latini, Implicuit *bello*. Ici l'identité des termes est un rappel voulu d'une conception fondamentale. — (2) 255 uiolauimus est en rapport étroit avec 258 Supplicia et scelerum poenas expendimus ; 257 Quos Simoïs premat ille uiros est le rappel du motif de I, 100 sq. — (3) 255-268, il n'est pas douteux que Virgile ne se soit proposé d'imiter le récit que fait Nestor, *Od.*, III, 130 sqq., des maux qui ont assailli les Achéens au retour de Troie, maux qu'ils avaient mérités par leurs imprudences et leurs injustices : Αὐτὰρ ἐπεὶ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπήν, ...

Καὶ τότε δὴ Ζεὺς λυγρὸν ἐνὶ φρεσὶ μήδετο νόστον Ἀργείοις, ἐπεὶ οὔ τι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι Πάντες ἔσαν ; en même temps, et cela résulte du fait que le morceau diffère sur bien des points du récit de Nestor et est plus systématiquement poussé au noir, Virgile a voulu comprendre dans l'*Enéide*, qui contenait déjà une partie de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, un résumé des Νόστοι. — (4) 259 Serv. *ad l.* est autem Pacuuii qui ait : si Priamus adesset et ipse eius commiseresceret ; le motif a déjà servi, *En.* II, 6 sqq. Quis talia fando Myrmidonum Dolopumue aut duri miles Vlixi Temperet a lacrimis. — (5) 270 Coniugium optatum, d'après d'autres traditions, Diomède avait pendant son absence été trompé par sa femme Aigialeia ; c'est un malheur supplémentaire, dont Virgile n'a pas jugé à propos de lui donner connaissance. — (6) 270 pulchram... Calydona ; de l'épithète homérique simplement pittoresque, *Il.*, IX, 531, Καλυδῶνος ἐραννῆς, 577 πιότατον πεδιόν Καλυδῶνος ἐραννῆς, Virgile a fait un motif sentimental. — (7) Serv. ad 271 hoc loco nullus dubitat fabulae huius ordinem a Vergilio esse conuersum : nam Diomedis socios constat in aues esse conuersos post ducis sui interitum, quem extinctum impatienter dolebant. Virgile voulait rendre le sort de Diomède déplorable ; c'est pour l'effet d'émotion, qui lui importait avant tout, qu'il a modifié la tradition. Il ne se fait pas faute de plier les légendes à l'effet sentimental qu'il veut produire et on ne doit se servir de lui comme source mythographique documentaire qu'avec précaution. — (8) 276 caelestia corpora paraît être ici simplement un pluriel emphatique, Diomède ne voulant faire allusion qu'à Vénus ; la blessure de Vénus a déjà été mentionnée, X, 29 sq.

P. 788. (1) *Il.*, V, 297 sqq. — (2) 285 sqq. le mouvement est emprunté à l'*Il.*, II, 371 sqq., bien que l'idée soit différente. — (3) Priam dit, *Il.*, V, 467, Κεῖται ἀνὴρ ὅν τ' ἶσον ἐτίομεν Ἕκτορι δίῳ, Αἰνείας, υἱὸς μεγαλήτορος Ἀγχίσαο et XVII 513 Ἕκτωρ Αἰνείας θ', οἳ Τρώων εἰσὶν ἄριστοι. — (4) 296 sqq. Virgile commande lui-même le rapprochement par l'identité des termes employés, 296 sq. *uarius*que per ora cucurrit Ausonidum turbata fremor, X, 96 sq. cunctique *fremebant* Caelicolae adsensu *uario*. — (5) 300 Vt primum placati animi et trepida ora quierunt, vers modelé avec fin identique sur VI, 102 Vt primum cessit furor et rabida ora quierunt. — (6) 301 Sur l'usage cf. Serv., 301, Pline *Panég.*, 1 ; sur l'archaïsme du style 242 ita farier infit qui souligne le parti-pris d'archaïsme ; solio rex infit ab alto rappelle II, 2, toro pater Aeneas sic orsus ab alto. — (7) 305 cum gente deorum, Énée, X, 228 est appelé deum gens.

P. 789. (1) 315 paucis — animos adhibete — docebo, structure de vers analogue IV, 116, VIII 50 paucis — aduerte docebo. — (2) 316-321, la proposition de cession de territoire était traditionnelle : Serv. 316... sequenda est... Liuii Sisennae et Catonis auctoritas : nam paene omnes antiquae historiae scriptores in hoc consentiunt. Cato enim in *Originibus* dicit Troianos a Latino accepisse agrum, qui est inter Laurentum et castra Troiana. Hic etiam modum agri commemorat et dicit eum habuisse iugera ĪĪDCC. Quant à l'emplacement de ce territoire, nous ignorons si Virgile se borne à enregistrer l'opinion de ses prédécesseurs ; la description est si précise qu'elle s'applique évidemment à une contrée qu'il connaissait personnellement ; ce territoire s'étend sur d'âpres collines dont les pentes sont

labourables, les parties les plus sauvages propres à la pâture, le sommet montagneux planté de pins. Il est difficile pour nous de le situer ; toutefois, comme Virgile dit qu'il confine au Tibre et s'étend vers le couchant, qu'il ne saurait être question, d'après les termes employés, du littoral oû s'élevaient Laurente et Ardée, il semble que ce soit la partie du haut pays dominant le littoral et renfermant le massif du mont Albain où Latinus avait ses pâturages, tum rex stabula alta Latinus habebat, IX, 388 ; cette bande de terre empiète sur le pays des Sicanes et est cultivée par les Aurunques et les Rutules. Virgile, qui parle beaucoup du Latium, n'en a jamais donné les limites exactes ; il paraît le concevoir comme plus étendu que le Latium historique ; ici, Latinus est représenté primus sceptris 238, c'est-à-dire parmi des rois qui lui sont inférieurs. Rutules, Volsques, Aurunques, seraient des peuplades ayant chacune leur roi, mais reconnaissant l'autorité suprême de Latinus ; c'est ce qui explique que Virgile ne distingue pas toujours nettement les Latins, les Volsques, les Rutules ; 318 sq. et uomere duros Exercent collis, locution fixée, VII, 798 Rutulosque exercent uomere collis. — (3) 321 sq. et foederis aequas Dicamus leges, locution fixée, XII, 112 et pacis dicere leges. — (4) 323 sq. Les deux propositions avec l'alternative avaient déjà été faites par Didon ; Virgile se répète. — (5) 326 Bis denas Italo texamus robore nauis, Ennius cité par Serv.-Dan., 326, Idem campus habet textrinum nauibus longis ; le vers rappelle intentionnellement, I, 381 Bis denis Phrygium conscendi nauibus aequor ; la convention est que Latinus est parfaitement au courant de ce qui concerne les Troyens, cf. VII, 195 sq. ; depuis le VIIe livre il a du reste pu prendre des renseignements. — (6) 329 nos aera, manus, naualia demus, la proposition est faite dans les termes dignes qui conviennent à un roi et non avec le zèle empressé et la platitude de Drancès, 131 Saxaque subuectare umeris Troiana iuuabit. — (7) 331 Centum oratores, formule protocolaire, qui se trouve déjà VII, 153. — (8) Serv. 334, signale la couleur romaine de la proposition : Romanorum... imperatorum insigne fuit sella curulis et trabea ; nam diadema, ut aliarum gentium reges, non habebant. Pourtant XII, 162 Latinus porte un diadème ; il y a donc là des réalités qui se contredisent. — (9) 336 idem infensus rappelle intentionnellement 123 Infensus iuueni Turno. On lit dans l'*Il.* à propos de Thersite, II, 220 sq. Ἔχθιστος δ' Ἀχιλῆι μάλιστ' ἦν ἠδ' Ὀδυσῆι· Τὼ γὰρ νεικείεσκε ; Hector dit à Poulydamas, XII, 245 sqq. Εἴ περ γάρ τ' ἄλλοι γε περὶ κτεινώμεθα πάντες Νηυσὶν ἐπ' Ἀργείων σοὶ δ' οὐ δέος ἔστ' ἀπολέσθαι. Οὐ γάρ τοι κραδίη μενεδήιος οὐδὲ μαχήμων ce qui correspond jusqu'à un certain point au reproche de lâcheté formulé par Turnus contre Drancès, XI, 378 sqq ; ces traits isolés montrent qu'en créant le caractère de Drancès, Virgile a songé à Thersite et à Poulydamas ; mais la création n'en est pas moins très originale. — (10) 340 sq. la construction grammaticale paraît être materna nobilitas huic dabat superbum genus, ferebat (genus) incertum de patre, la noblesse de sa mère lui attribuait une filiation de haut rang, mais comportait une incertitude de filiation en ce qui concernait son père ; dans les derniers livres de l'*Enéide*, qui n'ont pas été revus, l'expression doit être considérée comme celle de la rédaction primitive et par suite peut laisser à désirer. — (11) On constate, et cela est assez étonnant, qu'il n'est question, ni dans la philippique de Drancès, ni ailleurs, de l'abandon du champ de bataille par Turnus au Xe livre, ce

qui a été le signal de la défaite. L'enlèvement d'un guerrier par une divinité qui l'arrache au péril figure dans l'*Iliade*, sans que ce guerrier ait à se justifier. Il est probable que Virgile a simplement utilisé le motif homérique, sans vouloir entrer dans des explications qui eussent été compliquées ; on ne peut guère admettre en effet qu'il ait composé l'altercation de Drancès et de Turnus, avant que les réalités du Xe livre n'aient été définitivement fixées ; c'est pourtant une possibilité qui reste ouverte.

P. 790. (1) 365 en supplex uenio, locution fixée, VIII, 382, Ergo eadem supplex uenio ; miserere tuorum se retrouve XII 653 et le vers est fait ainsi avec des éléments qui figurent isolément ailleurs. — (2) 366 sq. sat funera fusi Vidimus rappelle II, 642 sq. satis una superque Vidimus excidia. — (3) 372 inhumata infletaque turba. Serv., *ad l.* fait observer que tous les morts ont été ensevelis, mais grâce à la générosité d'Énée et que Turnus n'y est pour rien ; beaucoup l'ont été très sommairement, 211 sq., confusa ruebant Ossa focis. — (4) 374 sq. illum aspice contra Qui uocat, qui uocat est nécessaire puisque c'est là le trait le plus acéré, réservé jusque-là, le plus blessant pour Turnus, sommé de relever le gant ; 375 étant inachevé, il faut admettre que Virgile a composé cette invective virulente d'un seul jet et qu'il l'a insérée sans l'accommoder au contexte ; ce sont sans doute les vers suivants qu'il aurait modifiés ; il n'y avait du reste qu'à supprimer 376 Talibus, comme XII 45 sq. haut quaquam dictis uiolentia Turni Frangitur, et qui n'est pas indispensable ici ; le mot appartient du reste à une formule courante, II, 336, Talibus Othryadae dictis, IV, 92 Talibus aggreditur... dictis, 219 Talibus orantem dictis, V, 719 Talibus incensus dictis, VI, 98 Talibus ex adyto dictis, 124 Talibus orabat dictis, 467 sq. Talibus... dictis VII, 249 Talibus Ilionei dictis, 284 Talibus.... Iouis dictisque 445 Talibus Allecto dictis exarsit, VIII, 611 Talibus adfata est dictis, X, 448, Talibus et dictis, XI, 376, Talibus exarsit dictis, XII, 212 Talibus inter se... dictis, 238 Talibus incensa est... dictis, 625 Talibus occurrit dictis. — (5) 376 uiolentia Turni est en correspondance avec 354 nec te ullius uiolentia uincat, cf. X, 151, uiolentaque pectora Turni, XII, 9 gliscit uiolentia Turno, 45 uiolentia Turni, c'est un des mots par lesquels Virgile aime à caractériser Turnus ; cette violence à laquelle le prédispose la jeunesse est surtout produite par les situations ; Turnus se trouve sans cesse dans des situations violentes.

P. 791. (1) 381 quae tuto tibi magna uolant, locution fixée, X, 583 sq. talia late Dicta uolant Ligeri ; 382 Agger moerorum nec inundant sanguine fossae est modelé sur X 24 Aggeribus maerorum et inundant sanguine fossae. — (2) 388 circumstant undique muros n'est pas plus conforme à la situation que 304 cum muros adsidet hostis, puisque les Troyens n'ont pas encore paru devant les murs de Laurente ; d'où la vraisemblance que toute cette grande scène d'éloquence a été rédigée par Virgile pour elle-même, sans tenir un compte exact de la suite des faits et en dehors de la teneur du récit. — (3) 391 est inachevé, le couplet qui est d'une allure superbe a été composé par Virgile d'un seul jet et non relié sur le moment au suivant. — (4) 392 aut n'a aucun sens ; c'est une simple faute de copiste pour haut correspondant à haut de 396 ; haut, en supprimant le point d'interrogation des éditeurs, donne un sens excel-

lent. — (5) 392 foedissime est une injure tout autre que celles adressés par Drancès à Turnus ; les deux adversaires ne sont pas de la même catégorie. — (6) 393 sq. Iliaco tumidum qui crescere Thybrim Sanguine... uidebit, passage de concordance et de rappel de la prophétie de la Sibylle, VI, 87, Thybrim multo spumantem sanguine cerno. — (7) 398 Inclusus muris hostilique aggere saeptus, passage de concordance et de rappel, IX, 783 sq. Vnus homo et uestris, o ciues, undique saeptus Aggeribus. — (8) 400 rebusque tuis est une accusation à peine voilée de trahison. — (9) 402 Gentis bis uictae réfute le mot découragé de Latinus 306 Inuictisque uiris, et revient sur un motif déjà utilisé II, 642 sq. satis una superque Vidimus excidia, IX, 599 bis capti Phryges, Serv.-Dan. *ad l.* « bis » autem « uictae » ab Hercule et ab Argiuis. — (10) 404 Nunc et Tydides et Larissaeus Achilles est modelé sur II, 197, quos neque Tydides nec Larissaeus Achilles. — (11) 408 absiste moueri, locution fixée, également en fin de vers, VI, 399.

P. 792. (1) 411 sqq. de même X, 44 sqq. Vénus feint de consentir une concession ,qui est loin d'exprimer sa pensée réelle ; le souvenir de l'altercation de Vénus et de Junon transparaît dans celle de Drancès et de Turnus. — (2) 411 Si nullam nostris ultra spem ponis in armis, Si tam deserti sumus... répond en partie à 308 sqq. Spem si quam adscitis Aetolum habuistis in armis Ponite. Spes sibi quisque, sed haec quam angusta, uidetis ; 411 est modelé sur II, 676 sin aliquam expertus sumptis spem ponis in armis. — (3) 418 Procubuit moriens et humum semel ore momordit, X, 489 Et terram hostilem moriens petit ore cruento, le motif est homérique, *Il.*, II, 418 Πρηνέες ἐν κονίῃσιν ὀδὰξ λαζοίατο γαῖαν, XI, 749, Φῶτες ὀδὰξ ἕλον οὖδας. — (4) 419 Sin et opes nobis et adhuc intacta iuuentus... réfute directement les vues pessimistes de Latinus, 310 cetera qua rerum iaceant perculsa ruina... — (5) 420 Auxilioque urbes Italae populique supersunt répond à l'assertion alarmiste de Latinus 309 spes sibi quisque. — (6) 422 sunt illis sua funera répond à l'argument tiré par Drancès des pertes des Latins, 349 Lumina tot cecidisse ducum... ; la discussion de Turnus est très serrée, il rétablit les faits et s'appuie sur eux ; parque per omnis Tempestas, l'image a déjà été employée par Virgile, VII, 222 sq. quanta per Idaeos saeuis effusa Mycenis Tempestas ierit campos. — (7) 424 Deficimus rappelle directement l'attitude prêtée par Virgile à Latinus 231 Deficit. — (8) 425-427 Macrobe *Sat.*, VI, 2, 16 cite Ennius in octauo : Multa dies in bello conficit unus Et rursus multae fortunae forte recumbunt. Haudquaquam quemquam semper fortuna secuta est ; la présence chez Virgile, au début, de *Multa dies...* rend l'emprunt certain ; mais Virgile a traité le motif dans un style plus élégant ; 426 Rettulit in melius, locution fixée, I 281 in melius referet. — (9) 428-431 répond à Latinus 308 sq. Spem si quam adscitis Aetolum habuistis in armis Ponite ; 430 nec parua sequetur Gloria delectos Latio, locution fixée, VI, 756 sq. Dardaniam prolem quae deinde sequatur Gloria. — (10) 432 sq. Est et Volscorum egregia de gente Camilla Agmen agens equitum et florentis aere catervas reproduit avec intention VII, 803 sq. Hos super aduenit Volsca de gente Camilla Agmen agens equitum et florentis aere cateruas ; or VII, 803-817 sont une addition postérieure au contexte ; il se peut que les deux passages aient été écrits simultanément. — (11) 440 sqq. uobis animam hanc... Deuoui, Virgile paraît employer ici une formule

consacrée en pareil cas ; d'après Caton cité par A. Gelle, *N. A.*, III, VII, 9, 9. Caedicius, tribun du peuple, s'offrant au consul pour une mission périlleuse, lui dit : « Si alium... neminem repperis, nec licet utare, ego hanc tibi et reipublicae animam do » ; soceroque Latino, c'est par ce seul mot, qui est péremptoire, que Turnus repousse la proposition faite par Drancès au sujet de Lavinia, 354-356, proposition qui l'offense tout particulièrement.

P. 793. (1) 448 Il est question 133 d'une trève de 12 jours conclue entre les Troyens et les Latins ; mais, s'il a été convenu que les hostilités reprendraient au bout de 12 jours, la surprise des Latins ne s'explique pas ; si au contraire il n'y a eu qu'une suspension d'armes, sans délai fixé formellement, pour l'ensevelissement des morts, on conçoit que les Latins, qui n'ont terminé leur tâche qu'au matin du 3e jour, ne s'attendent pas à être attaqués dans le courant même de cette journée et que Latinus ait convoqué l'assemblée pour délibérer. D'autre part on pourrait admettre à la rigueur que le désarroi des Latins, décrit 213-224 remplisse les 9 journées qui restent ; mais il est inadmissible qu'Énée, qui est pressé de terminer la guerre, qui doit tenir à développer immédiatement les conséquences de sa victoire et à profiter de la démoralisation produite chez l'ennemi par la défaite, reste pendant 9 jours sans rien faire. D'où la nécessité de conclure que la mention de la trêve de 12 jours reproduite d'après l'*Iliade* dans un passage d'imitation homérique directe constitue une simple disparate qui résulte de la composition par morceaux détachés et que Virgile aurait aperçue et fait disparaître à la révision définitive. — (2) 452 arrectae stimulis haud mollibus irae, locution fixée 728 et stimulis haud mollibus inicit iras. — (3) 453 fremit arma iuuentus, locution fixée. VII 460 Arma amens fremit. — (4) 454 patres, 379 patribusque uocatis, V, 758 et patribus dat iura uocatis. — (5) 457 sq. le motif des cris bruyants des cygnes sur les eaux a déjà servi dans une comparaison, VII, 699 sqq.

P. 794. (1) 463 maniplis, mot romain, opposé à equitem 464 et désignant l'infanterie ; c'est à cette infanterie que s'applique Pars 466. — (2) 467 inferat arma, la locution usuelle est bellum inferre, III, 247 sq., VII 604. — (1) 474 sq. bello dat signum rauca cruentum Bucina, VII 519 sq. qua bucina signum Dira dedit = 513 cornu... recuruo, VIII, 2, rauco strepuerunt cornua cantu, Serv., XI, 474, bucina insonans sollicitudinem ad bella denuntiat... proelium autem tubae indicant. — (4) 475 muros uaria cinxere corona, même fin d'hexamètre, X, 122 rara muros cinxere corona. — (5) 477-485 est emprunté à l'*Il.*, VI, 288-311, qui avait déjà fourni, *En.*, I, 479-482 ; ainsi le passage homérique a été imité deux fois par Virgile, et les deux fois résumé, plus au l. I qu'au l. XI ; il en a partagé les traits et par suite ne se répète pas ; au l. I nous avons l'offrande du peplos, porté solennellement dans l'*Enéide*, mis dans l'*Iliade* par la prêtresse sur les genoux d'Athéné et le refus de la déesse exprimé différemment dans l'*Il.*, 311 ἀνένευε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη et dans l'*En.* I, 482 Diua solo fixos oculos auersa tenebat ; au l. XI c'est sur la prière à la déesse qu'a porté l'imitation virgilienne faite de très près : *Il.*, VI, 305 Πότνι' Ἀθηναίη ῥυσίπτολι, δῖα θεάων, *En.*, XI, 483 Armipotens, praeses belli, Tritonia uirgo, Virgile a remplacé par d'autres les épithètes homériques, dont certaines lui paraissaient intraduisibles, *Il.* 306 Ἆξον δὴ ἔγχος Διομήδεος, *En.*, 484, Frange manu telum

Phrygii praedonis, à peu près littéral, sauf addition du mot injurieux, *Il.*, VI, 306 sq. ἠδὲ καὶ αὐτὸν Τυδέα δὸς πεσέειν Σκαιῶν προπάροιθε πυλάων, *En.*, XI, 484 sq. et ipsum Pronum sterne solo portisque effunde sub ipsis, à peu près littéral avec, naturellement, la suppression des portes Scées ; dans les deux passages, Virgile a laissé de côté l'aspect du peplos ainsi que la promesse du sacrifice ; *Il.*, VI 294 Ἑκάβη φέρε δῶρον Ἀθήνῃ a fourni à la fois *En.*, I, 480, peplumque ferebant et XI, 479 Dona ferens. — (6) 478 Subuehitur Serv. *ad l.* subuehitur proprie : matronae enim pilentis uehebantur ad templum pergentes ut VIII 666 ; le mot donne à la cérémonie un aspect romain, bien qu'elle soit prise à l'*Iliade* ; c'est un exemple du gréco-romain cher à Virgile. — (7) 480 oculos deiecta decoros, Virgile évoque rarement la figure de Lavinia, qu'il rend touchante par sa beauté et sa modestie et qu'il laisse dans l'imprécision ; il est bien certain qu'elle aime Turnus, mais il ne pouvait insister là-dessus, sans rendre le mariage d'Énée odieux ; il esquive la difficulté en se tenant sur la réserve ; Causa mali tanti se trouve déjà VI, 93, passage de concordance et de rappel. — (8) 486 sqq. le VIe ch. de l'*Iliade* a inspiré à Virgile ce morceau comme il lui avait fourni celui qui précède immédiatement ; dans l'*Il.*, Pâris courant au combat, comme ici Turnus, a une armure éclatante, 504 κλυτὰ τεύχεα, ποικίλα χαλκῷ, 513 Τεύχεσι παμφαίνων ὥς τ' ἠλέκτωρ ; à la comparaison avec la lumière du soleil, qui est singulièrement puissante, Virgile a préféré l'éclat de l'or, qui est un métal précieux et offre une image plus raffinée ; il a insisté sur la psychologie de Turnus et sur la fièvre guerrière qui le dévore ; rien de pareil dans l'*Iliade* et c'est par là que les deux morceaux diffèrent profondément. Quant à la comparaison avec le cheval, c'est un essai de traduction serrée et brillante comme celle de la prière des femmes troyennes qui précède : *Il.*, VI 506 sq. Ὡς δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος, ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ, Δεσμὸν ἀπορρήξας *En.*, XI, 492 sq. Qualis ubi abruptis fugit praesepia uinclis Tandem liber equus ; *Il.*, 507 sq. θείῃ πεδίοιο κροαίνων, Εἰωθὼς λούεσθαι ἐυρρεῖος ποτάμοιο *En.* 495 Aut assuetus aquae perfundi flumine noto ; *Il.*, 509 Κυδιόων *En.*, 497 Luxurians ; *Il.*, 509 ὑψοῦ δὲ κάρη ἔχει *En.*, 496 arrectisque fremit ceruicibus alte, qui vise plus à l'effet ; *Il.*, 509 sq. ἀμφὶ δὲ χαῖται Ὤμοις ἀίσσονται *En.* 497 luduntque iubae per colla, per armos ; *Il.*, 510 sq. ὁ δ' ἀγλαΐηφι πεποιθώς, Ῥίμφα ἑ γοῦνα φέρει μετά τ' ἤθεα καὶ νόμον ἵππων *En.* 494 Aut ille in pastus armentaque tendit equarum ; la différence capitale c'est que, dans l'*Iliade*, il s'agit simplement d'un cheval échappé de l'écurie qui retourne au pâturage, ce qui est sans rapport avec Pâris ; Virgile a insisté plus noblement sur la joie de la liberté retrouvée, sur l'enivrement du grand air, sur la fierté du cheval, ce qui est en rapport direct avec Turnus échappant à une assemblée hostile pour courir au combat. Apollon, *Arg.*, III, 125 sqq. a souligné par la reprise du mot κυδιόων que sa comparaison avec le cheval de guerre courant au combat était une réminiscence de l'*Iliade*, mais n'essaie pas de lutter avec Homère. L'imitation d'Ennius, cité par Macr. *Sat.*, VI, 3, 8, qui excuse ses *uersus... scabri*, est en réalité sans grand mérite ; ici Virgile, qui l'admirait, ne lui a rien pris et s'est montré nettement supérieur. — (9) 491 paraît inspiré d'*Il.* XIII, 73 sq. Καὶ δ' ἐμοὶ αὐτῷ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν Μᾶλλον ἐφορμᾶται πολεμίξειν ἠδὲ μάχεσθαι — (10) 488 suras... incluserat auro se retrouve XII, 430, *Il.*, III, 330 sq. et pass. κνημῖδας

μὲν πρῶτα περὶ κνήμησιν ἔθηκεν Καλάς etc. ; ces détails d'armement sont naturellement empruntés à l'*Iliade*. — (11) 490 alta decurrens... arce rappelle II, 41 summa decurrit ab arce.

P. 795. (1) 512 leuia... arma se trouve dans un tout autre sens, X, 817 ; 513 quaterent campos est une expression de Lucrèce, II, 330 sq. equites... Tramittunt ualido quatientes impete campos, mais elle semble ici avoir un sens différent, celui du français « battre la plaine » ; 513 ardua montis, fin de vers identique, VIII, 221. — (2) 519, si le contingent Tiburtin est ici nommé Tiburti, c'est que c'est Tiburtus qui a fondé Tibur et qui sans doute y commande : Catillus et Coras, sous les ordres de qui il se trouve ici, 465 et VII, 670 ne sont que ses lieutenants. — (3) 522 sqq. Cette vallée que Virgile ne nomme pas n'est qu'une réédition de la vallée d'Ampsancte, VII, 563-567 moins le torrent, avec des rappels d'expression significatifs, 523 sq. quam densis frondibus atrum Vrget utrimque latus reproduit textuellement, VII, 565 sq. densis hunc frondibus atrum Vrget utrimque latus ; 524 sq. sont un curieux exemple de l'accumulation de mots de sens voisin et de l'abondance de style avec laquelle Virgile dit parfois les choses. — (4) 532 Virgile ne situe pas toujours les dieux dans l'Olympe homérique, mais d'une façon vague dans le ciel, I 223, aethere summo, 225 uertice caeli ; ici superis in sedibus désigne l'Olympe, cf. XI 867, après la mort de Camilla, Opis ad aetherium pinnis aufertur Olympum. — (5) Opis, surnom d'Artémis dans diverses localités grecques, a été appliqué dans la légende Délienne à une hyperboréenne dont le culte se répandit de Délos dans les îles et dans l'Ionie ; Opis, mise dans différentes sources en rapports divers avec Artémis, n'est ici qu'une des nymphes ses compagnes.

P. 796. (1) 537 L'objection que le nom de Diane y figure là où on attendrait un pronom de la première personne est sans valeur. La déesse dit neque enim nouus iste *Dianae* venit amor et non pas *mihi* ; mais Turnus dit également en parlant de lui-même, XII, 74 neque enim *Turno* mora libera mortis et les exemples abondent de cet emploi du nom propre avec un accent spécial ; 566 donum *Triuiae* est le mot même qui figurait dans la dédicace de Métabus, que Diane rapporte textuellement et sans y rien changer ; 582 sola contenta *Diana*, on admettrait difficilement sola *me* ; *Diana* est nécessaire ici, comme représentant tout un ensemble d'idées. — (2) 535 bellum ad crudele, VIII, 146 crudeli bello. — (3) Le motif est le même avec quelques variantes et Virgile lui-même a signalé la chose par des identités d'expression, 539 Pulsus ob inuidiam se trouve X, 852 appliqué à Mézence et uiresque superbas correspond à VIII, 481 sq. superbo Imperio, qui caractérise sa tyrannie. Comme Mézence, Métabus est un roi détrôné par ses sujets pour ses excès, qui ici restent dans le vague ; comme Mézence, il fuit avec son enfant, qui ici est une fille ; comme Mézence il aime son enfant ; tandis que Mézence, expulsé par les Étrusques, se réfugie chez les Rutules, Métabus, expulsé par les Volsques se réfugie chez les Étrusques ; c'est une sorte de chassé-croisé ; on comprend à la rigueur que Lausus, exilé d'Agylla, ait avec lui mille cavaliers qui l'ont suivi, VII, 652 sq. ; ce sont sans doute des compagnons à lui ; les jeunes filles Volsques n'allant pas à la guerre, on ne voit pas où Camille a recruté les Amazones qui l'entourent, seul contingent de femmes dans l'armée latine. — (4) 543 Casmilla n'est que l'ancienne graphie de Camille, qui dans

le vocabulaire religieux désigne la famula ; ici la famula de Diane. Serv.-Dan. *ad l.* Pacuuius in *Medea*, cum de Medea loqueretur, caelitum Camilla expectata aduenis, salue hospita. Romani quoque pueros et puellas nobiles et inuestes camillos et camillas appellabant, flaminicarum et flaminum praeministros. — (5) 550 caroque oneri timet, même motif dans les mêmes termes, II, 729 pariter comitique onerique timentem. — (6) 552 Telum immane est en relation avec 552 manu ualida, 556 dextra ingenti. — (7) 567-569 Non illum tectis ullae, non moenibus urbes Accepere — neque ipse manus feritate dedisset — Pastorum et solis exegit montibus aeuum ; et postposé relie les deux propositions accepere et exegit ; neque... dedisset forme parenthèse. — (8) 571 Armentalis est en relation avec 569 Pastorum ; il y a dans la montagne de grands troupeaux de chevaux encore à demi-sauvages ; 572 teneris immulgens ubera labris est d'une délicatesse qui forme un contraste voulu et charmant avec la rudesse du personnage ; c'est le pendant de la délicatesse de Mézence à l'égard de son fils. — (9) 575-576 ont été déplacés par une erreur de copiste ; il faut lire 573-575, 578-579, 576-577 ; 574-575 et 576-577 décrivent deux périodes de la jeunesse de Camilla, son premier âge, infans 573, son enfance, pueritia 578 ; ces deux périodes ne doivent être séparées par rien ; 576-577 pro *longae* tegmine *pallae* Tigridis exuuiae per dorsum a uertice pendent seraient ridicules appliqués à une *infans* ; ils s'appliquent tout naturellement à une adolescente et doivent précéder immédiatement 581-582 où il est question de mariage. Virgile a signalé lui-même ce qu'il y a de conventionnel dans l'accoutrement avec la peau de tigre en disant de l'Italie, *G.* II 151 At rabidae tigres absunt et saeua leonum Semina. On peut admettre, si l'on veut, qu'il s'agit ici de l'Italie primitive ou que la peau de tigre a été apportée par le commerce ; en réalité, ici et dans les passages analogues, *En.*, V, 37 et VIII, 368, pelle Libystidis ursae, VII 666 tegimen... immane leonis, VIII 460 pantherae terga, IX 306 sq. pellem horrentisque leonis Exuuias, Virgile veut représenter la sauvagerie des premiers temps et il la peint d'une façon conventionnelle.

P. 797. (1) 584-586 uellem haud correpta fuisset Militia tali, conata lacessere Teucros, Cara mihi, comitumque foret nunc una mearum, je voudrais qu'elle n'eût pas été entraînée dans cette campagne, en se proposant d'attaquer les Troyens, elle qui m'est chère, et qu'elle fût maintenant une de mes compagnes ; fuisset et foret sont également subordonnés à uellem ; cara mihi reproduisant cara mihi 537 est causal et exprime le motif du regret de Diane. — (2) 590 pharetra deprome sagittam, locution fixée, V, 501, depromunt tela pharetris. — (3) 593 sq. le motif est emprunté à l'*Iliade*, XVI, 667 sqq. où Zeus charge Phoebus de faire transporter le corps de Sarpédon en Lycie Ἔνθα ἑ ταρχύσουσι κασίγνητοί τε ἔται τε Τύμβῳ τε καὶ στήλῃ. — (4) 595 caeli delapsa per auras, cf .588 Labere, nympha, polo, V 722 et VII 620 caelo delapsa. — (5) Serv. 596 quia ad maerorem luctumque descendit ; contra in octauo (608), ubi ad laetitiam descendit Venus, claro eam nimbo circumdatam dicit. — (6) 597 interea justifie le développement de la scène précédente ; entre l'annonce de l'arrivée des Troyens, et cette arrivée elle-même, il s'est écoulé un certain laps de temps — (7) 598 Etruscique duces equitumque exercitus omnis est modelé sur 171 Tyrrhenique duces, Tyrrhenum exercitus omnis. — (8) Serv. 599 sane modo generalis est descriptio equestris certaminis, paulo

post descendit ad specialem. — (9) 599 compositi numero in turmas est à rapprocher de VII, 698 Ibant aequati numero, il s'agit de formations dans lesquelles les soldats sont répartis en nombre égal, ce qui est le propre d'une armée régulière et disciplinée.

P. 798. (1) 601 sq. tum late ferreus hastis Horret ager, le prototype est homérique, *Il.*, XIII, 339 sq. Ἔφριξεν δὲ μάχη φθισίμβροτος ἐγχείῃσιν Μακρῇς... vient ensuite l'éclat des armes. Ennius, cité par Macr. *Sat.*, VI 4, 6, s'était inspiré du passage : Ennius in quarto decimo Horrescit telis exercitus asper utrimque, et in *Erechtheo* Arma arrigunt, horrescunt tela et in *Scipione* Sparsis hastis longis campus splendet et horret ; dans ce dernier passage il semble qu'il s'agisse de tout autre chose, de l'aspect du champ de bataille où les lances qu'on a dardées — *sparsis* — se sont plantées en terre. Virgile à son tour a repris la chose par deux fois, ici et VII 525 ; atraque late Horrescit strictis seges ensibus aeraque fulgent, en se souvenant d'Ennius mais en innovant dans l'expression ; ager ferreus c'est un champ couvert de lances de fer au lieu d'épis, ce qui se rattache, mais avec plus de hardiesse au même ordre d'idées que *seges* VII 525. ; cf. XII 663 sq. strictisque seges mucronibus horret Ferrea. — (2) 603 Celeresque Latini Serv. *ad l.* adludit ad militiam Romanam ; nam et equites habuit Romulus... quos Celeres appellauit, uel a celeritate, uel a duce Celere, qui dicitur Remum occidisse, in cuius gratiae uicem a Romulo fieri tribunus equitum meruit. — (3) 604 Et cum fratre Coras reproduit le début de 465. (4) Serv. 608 Enniana est omnis haec ambitiosa descriptio, ce qui prouve que les échappées sur le combat réel de physionomie moderne proviennent chez Virgile non pas d'une impression personnelle, mais de la lecture d'Ennius ; en outre il faut remarquer que, là même où nous sommes avertis que Virgile s'inspire d'Ennius, nous retrouvons cependant parfois un prototype homérique ; 610 fundunt simul undique tela Crebra niuis ritu caelumque obtexitur umbra provient d'*Il.*, XII, 156 sqq. νιφάδες δ' ὡς πῖπτον ἔραζε, Ἅς τ' ἄνεμος ζαής, νέφεα σκιόεντα δονήσας, Ταρφείας κατέχευεν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ· Ὣς τῶν ἐκ χειρῶν βέλεα ῥέον, où la chose est mieux appropriée à la situation, puisqu'il s'agit de l'attaque et de la défense de remparts où le combat consiste essentiellement dans le jet des traits ; cf. 278 sqq. ; l'hyperbole de l'obscurcissement du ciel par les traits a été reprise par Virgile, XII, 578 et obumbrant aethera telis. — (5) 612 Tyrrhenus et acer Aconteus, a servi à modeler XII, 661 Messapus et acer Atinas. — (6) Tite-Live, II, 6-7 ; dans la guerre de Tarquin soutenu par les Véiens et les Tarquiniens contre Rome, Brutus et Arruns Tarquinius commandent chacun la cavalerie ; Arruns lance son cheval contre Brutus : Sensit in se iri Brutus. Decorum erat tum ipsis capessere pugnam ducibus ; auide itaque se certamini offert, adeoque infestis animis concurrerunt, ut contrario ictu per parmam uterque transfixus moribundi ex equis lapsi sint. Simul et cetera equestris pugna coepit. — (7) 619 Reiciunt parmas, *Il.*, XI, 545, en parlant d'Ajax, ὄπιθεν δὲ σάκος βάλεν ἑπταβόειον. — (8) 633 sqq., le prototype est homérique, *Il.*, IV, 450 sq. Ἔνθα δ' ἅμ' οἰμωγή τε καὶ εὐχωλὴ πέλεν ἀνδρῶν Ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ' αἵματι γαῖα, Virgile a augmenté l'horreur et adapté le motif à la circonstance, c'est-à-dire à un combat de cavalerie. — (9) 635 pugna aspera surgit, fin de vers identique, IX, 667. — (10) 636 il a été question, IX, 360, d'un Remulus mort depuis un certain temps et

qui est donné comme un Tiburtin — Tiburti Remulo — ; d'autre part nous savons que dans la rencontre de cavalerie dont il s'agit ici le contingent de Tibur est engagé ; d'où la vraisemblance que le Remulus de 636 est un Tiburtin et que le nom de Remulus était fréquent à Tibur ; il est possible que le beau-frère de Turnus, Numanus, qui portait le surnom de Remulus IX, 592, fût un Tiburtin ; en tout cas ces trois Remulus sont parfaitement distincts. — (11) 636 sqq. le motif du cheval qui, blessé à la tête, se cabre et désarçonne son cavalier a déjà servi dans le duel d'Énée et de Mézence, X, 892 sq.

P. 799. (1) 644 per armos, le mot, qui s'applique en général aux animaux, est sans doute employé ici parce qu'il s'agit d'une sorte de sauvage monstrueux. — (2) 645 duplicatque uirum reproduit le motif homérique *Il.*, XIII, 618 Ἰδνώθη τε πεσών. — (3) 647 pulchramque petunt per uolnera mortem est répété textuellement de *G.*, IV, 218 où il est appliqué aux abeilles, IX, 401 et pulchram properet per uolnera mortem. — (4) 652 Aureus ex umero sonat arcus, même motif, IV, 149 Tela sonant umeris. — (5) Serv. 655 nomina haec nobilissimarum sunt Italiae feminarum.

P. 800. (1) 660 pictis... armis, Virgile attribue encore les armes peintes à Pallas, VIII, 587 sq. Pallas... pictis conspectus in armis et en général aux Arcadiens, XII, 281 et pictis Arcades armis, les boucliers peints aux Labiques, VII 796 picti scuta Labici. — (2) 664 sq. Quem telo primum, quem postremum, aspera uirgo, Deicis ? *Il.*, XVI 692 sq Ἔνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξεναρίξας, Πατρόκλεις ... l'addition quot humi morientia corpora fundis ? attire l'attention sur le carnage que porte Camilla dans les rangs Troyens ; en peu de temps elle fait 12 victimes ; sur fundis cf. I, 193, Corpora fundat humi, IX, 592 fortemque manu fudisse Numanum. — (3) 666 un autre fils de Clytius est mentionné X, 128 sq. Lyrnesius Acmon, Nec Clytio genitore minor. — (4) 666 sq. tel paraît être le sens de apertum... pectus ; il ne faut pas attendre de Camille ces coups formidables réservés aux guerriers les plus vigoureux qui traversent le bouclier et la cuirasse avant d'atteindre le corps de l'ennemi ; apertum a un sens différent ; cf. XI 314 où le flanc n'est mis à découvert que justement quand l'épée a percé le bouclier et la cuirasse. — (5) 668 Sanguinis ille uomens riuos cadit, le motif a déjà servi, IX, 414 Voluitur ille uomens calidum de pectore flumen Frigidus. — (6) 668 sq. cruentam Mandit humum, même motif 418 humum semel ore momordit, X, 489 Et terram hostilem moriens petit ore cruento. — (7) 676 sq. Quotque emissa manu contorsit spicula uirgo, Tot Phrygii cecidere uiri, le motif est homérique, Teukros dit, *Il.*, VIII, 297 sq. Ὀκτὼ δὴ προέηκα τανυγλώχινας ὀιστούς, Πάντες δ' ἐν χροῒ πῆχθεν ἀρηιθόων αἰζηῶν, cf. XVII 631. — (8) 681 cum dentibus albis fin de vers répétée de VII, 667, où il est question d'un accoutrement analogue. — (9) 682 Serv. *ad l.* sparus est rusticum telum, in modum hedi recuruum, Serv.-Dan. *ad l.* Varro ait sparum telum missile, a piscibus ducta similitudine. — (10) 683 est repris presque textuellement de VII, 784. — (11) 685 super haec inimico pectore fatur se trouve déjà X, 556 ; le mot est fréquent chez Virgile, qui n'attribue pas seulement aux combattants la colère inséparable de la chaleur du combat, mais aussi la haine de l'adversaire ; les sentiments hostiles sont ainsi portés au paroxysme et l'âme n'est pas moins agitée que le corps ; 687 sq. Aduenit qui uestra dies muliebribus armis verba redargueerit, le

motif du guerrier qui renvoie l'injure à l'adversaire est homérique et virgilien ; mais il est ici employé sans grand à-propos, puisqu'Ornytus n'a rien dit.

P. 801 (1) 690 Buten, V 372 Butès est un pugiliste qui a été tué par Darès aux jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Hector ; il est mort depuis longtemps ; IX, 646 sq. Butès est un vieillard, ancien écuyer d'Anchise, attaché à la personne d'Ascagne ; il n'y a aucune difficulté à admettre que c'est lui qui périt ici. — (2) 691 sqq. cuspide fixit Loricam galeamque inter, qua colla sedentis Lucent, un coup très analogue est porté. XII, 381, Imam inter galeam summi thoracis et oras Abstulit ense caput. — (3) 697 Altior exsurgens, XII 902 Altior insurgens, IX 749 sublatum alte consurgit in ensem, XI 283 sq. quantus In clipeum assurgat, c'est l'attitude normale, quand on veut porter un coup de toute sa force. — (4) 697 oranti et multa precanti, même motif dans des termes analogues, X 554 sq. orantis nequiquam et multa parantis Dicere ; 698 le motif de la tête fendue a déjà figuré IX 750 sq. — (5) Serv. 700, Serv.-Dan. 715, Cic. *pro Cluent* 72. — (6) 699 subitoque aspectu territus haesit, fin de vers presque identique, III, 597, paulum aspectu conterritus haesit. — (7) 708 fraudem, 717 fraus, il y a un jeu sur le mot fraus, « ferat... fraudem » dans la bouche du Ligure signifie « porter dommage », mais il songe à la ruse qui va causer le dommage et c'est dans le sens de ruse que Camilla lui renvoie le mot. — (8) 709 acrique accensa dolore rappelle VII 291, stetit acri fixa dolore. — (9) 711 Ense pedes nudo, début d'hexamètre construit de la même façon, XII, 306, Ense sequens nudo. — (10) 714 ferrata calce, anachronisme, l'époque héroïque ne connaît pas l'éperon. — (11) 718 pernicibus ignea plantis, le même mot répété par réminiscence à courte distance, 746 uolat igneus aequore Tarcho ; Virgile a insisté sur la rapidité de Camilla à la course, VII, 807 sqq., les deux passages sont donc en rapport direct. — (12) 720 poenasque inimico ex sanguine sumit, fin de vers identique XII, 949 poenam scelerato a sanguine sumit. — (13) 724 Tum cruor et uolsae labuntur ab aethere plumae, le vers a au premier abord un aspect parnassien, mais en réalité il insiste sur le dernier acte du drame et souligne la mort de la colombe. L'*Il.*, XXII, 139 sqq. décrit le manège de l'épervier, qui va s'emparer de la colombe ; Virgile s'est inspiré de l'*Od.*, XV, 525 sqq. en faisant une comparaison de ce qui dans l'*Od.* est un présage ἐπέπτατο δεξιὸς ὄρνις Κίρκος, Ἀπόλλωνος ταχὺς ἄγγελος· ἐν δὲ πόδεσσιν Τίλλε πέλειαν ἔχων, κατὰ δὲ πτερὰ χεῦεν ἔραζε. Virgile a développé le motif avec sa précision et son élégance accoutumées et emprunté littéralement le dernier trait. — (14) 725 sq. la tournure rappelle *Il.*, X, 515 sqq. οὐδ' ἀλαοσκοπίην εἶχ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων... Ὦρσεν δὲ Θρῃκῶν βουληφόρον Ἱπποκόωντα ; suscitat = Ὦρσεν souligne l'imitation ; cf. *Od.*, VIII, 282. Les vers suivants de l'*Iliade* ont déjà été imités par Virgile, IX, 454 sqq. ; c'est donc un passage homérique qu'il a réparti entre deux endroits différents de son poème.

P. 802. (1) 729 inter caedes reproduit mécaniquement 648 medias inter caedes ; 730 Fertur equo, V, 574, Fertur equis à la même place du vers. — (2) 732 sqq. Le motif a déjà servi, IX, 781 sqq. pour ramener au combat les Troyens bousculés dans le camp par Turnus, et X, 369 sqq. quand il a fallu rallier les Arcadiens ; ici le cas est différent ; il s'agit d'hommes qui fuient lâchement devant une femme ; aussi le ton n'est-il plus

le même ; l'apostrophe de Tarchon est insultante. — (3) 734 Femina palantis agit, locution fixée, V, 265 Demoleos cursu palantis Troas agebat ; agmina uertit se trouve déjà à la même place du vers, IX, 800. — (4) 735 tela inrita se trouve déjà dans une circonstance très différente, II, 459. — (5) 738 Exspectate est plus mordant que ne serait exspectatis ; exspectatis exprimerait simplement le fait, exspectate est une invitation ironique ; 739 Hic amor, hoc studium est modelé sur IV, 347, dans une tout autre circonstance, Hic amor, haec patria est. — (6) Il n'en est que plus intéressant de noter, ce qui est caractéristique, que tout le passage est nourri d'imitations homériques ; 731 Nomine quemque uocans traduit *Il.*, X, 68 ὀνομάζων ἄνδρα ἕκαστον, où il s'agit simplement de réveiller et de rassembler les chefs Achéens ; le passage avait déjà été imité par Furius à propos d'une exhortation à des guerriers, Macr. *Sat.*, VI, 1, 34, Furius in undecimo : Nomine quemque ciet ; dictorum tempus adesse Commemorat. Deinde infra : Confirmat dictis simul atque exsuscitat acris Ad bellandum animos reficitque ad proelia mentes ; la présence de reficit 731 montre que Virgile a eu Furius sous les yeux ; nous ignorons s'il a pris à Furius Nomine quemque uocans ou s'il est remonté jusqu'à Homère ; en tout cas, *Il.* XXI, 474 Νηπύτιε, τί νυ τόξον ἔχεις ἀνεμώλιον οὕτως, quand Artémis reproche à Apollon de fuir devant Poseidôn, a fourni 735 quid ferrum, quidue haec gerimus tela inrita dextris ; *Il.*, IV, 338 sqq. dans la revue qu'il fait des divers contingents de l'armée, Agamemnon reproche au fils de Petôos et à ses compagnons de ne point se battre, mais d'être les premiers à répondre à l'invitation, lorsqu'il s'agit d'un banquet qu'il offre aux γέροντες ; là ils se plaisent à manger de la viande rôtie et à boire du vin doux comme le miel ; Virgile a accommodé le motif à d'autres circonstances. — (7) Serv. 743 raconte une aventure pareille arrivée pendant la guerre des Gaules à César qui n'aurait été sauvé que par hasard et Serv.-Dan. *ad l.* dit que Varro avait cité un de ses homonymes qui avait accompli le même exploit dans une campagne dans l'Illyricum.— (8) 745 Tollitur in caelum clamor est un hémistiche d'Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 21. — (9) 745 sq. omnesque Latini Conuertere oculos, XII, 705 à la même place du vers Conuertere oculos Itali. —(10) 751-756, comme précédemment, Virgile a tiré une comparaison de ce qui dans l'*Il.*, XII, 200-207 est un présage et modifié le combat suivant les besoins de son poème ; en effet dans l'*Il.*, c'est le serpent qui en mordant l'aigle et en le forçant à lâcher sa proie sort victorieux de la lutte ; il ne pouvait en être ainsi dans l'*En.*, où il faut que ce soit Tarchon qui l'emporte ; toutefois, si Virgile paraît laisser la lutte indécise, c'est peut-être parce qu'il ne voulait pas trop s'écarter d'Homère ; dans le détail il a çà et là, suivant sa coutume, accentué les effets ; Αἰετὸς ὑψιπέτης *Il.*, 201 est traduit par uolans alte... aquila *En.*, 751 sq. ; δράκοντα φέρων ὀνύχεσσι, 202 a été développé et rendu plus énergique Fert... implicuitque pedes atque unguibus haesit 752, πέλωρον qui justifie la victoire du serpent a naturellement été laissé de côté ; le mouvement du serpent pour mordre l'aigle Ἰδνωθεὶς ὀπίσω 205 a été remplacé par une attitude plus plastique et qui frappe davantage sinuosa uolumina uersat Arrectisque horret squamis et sibilat ore 753, mais qui est conventionnelle et n'aboutit à rien, puisque le serpent ne mord pas l'aigle ; Virgile s'est du reste souvenu de lui-même dans le détail du style ; sinuosa uolumina uersat 753 rappelle

sinuatque immensa uolumine terga, II, 208, Arduus insurgens 755 Arduus ad solem. — (11) Serv. 759 Maeonidae Lydii, VIII, 499 o Maeoniae delecta iuuentus, cf. 479 sq., et IX, 11, Lydorumque manum.

P, 803. (1) 759 sq. la construction et l'expression même laissent à désirer, sans doute parce que c'est là un premier jet, que Virgile n'a pas revu ; et multa prior arte sont sans doute entre parenthèses comme 901 et saeua Iouis sic numina poscunt : tum fatis debitus Arruns Velocem iaculo (et multa prior arte) Camillam circuit, Alors Arruns condamné par les destins tourne avec son javelot autour de Camilla qui évolue rapidement (et il a sur elle l'avantage de la ruse extrême) et... — (2) 764 Qua uictrix redit illa pedemque ex hoste reportat montre que les exploits attribués par Virgile à un chef dans une aristie et décrits en détail ne sont pas les seuls qu'il accomplisse, mais les plus saillants parmi beaucoup d'autres. — (3) 766 sq. omnemque pererrat... circuitum, fin de vers identique, V, 441, omnemque pererrat Arte locum. — (4) 768 sq. Virgile à l'imitation de l'*Iliade* introduit dans l'*Enéide* un certain nombre de prêtres-guerriers, VI, 485 Cererique sacrum Polyboten, X, 537, Haemonides Phoebi Triuiaeque sacerdos, XII, 258 et 460 Tolumnius augur. — (5) 770 sq. est très obscur. — (6) 773 Spicula torquebat Lycio Gortynia cornu rappelle *Ecl.*, X, 59 sq. Partho torquere Cydonia cornu Spicula. — (7) 774 Aureus ex umeris erat arcus est modelé sur 652 Aureus ex umero sonat arcus ; mais ici ex umeris n'est pas clair ; Chloreus tient son arc à la main ; Aureus ex umeris erat arcus signifie difficilement : il avait un arc doré qu'il avait détaché de ses épaules. Il est probable que Virgile a reproduit machinalement 652 sans réfléchir qu'ici ex umeris ne convenait pas ; c'est là un premier jet, qui avait besoin d'être revu. — (8) 777 Pictus acu tunicas, locution fixée, à la même place du vers IX, 582, Pictus acu chlamydem. — (9) 780 Venatrix, c'est une espèce de chasse ; Camilla est une chasseresse en même temps qu'une guerrière ; exceptum, 684, cf. VI, 173, est un terme de chasse.

P. 804. (1) Serv. et Serv.-Dan., 762, notent que certains commentateurs anciens ont cru qu'Arruns faisait partie de l'armée de Turnus ; cela est impossible ; 789 en tuant Camilla il entend venger l'honneur des siens décimés par une femme, hoc nostris aboleri dedecus armis dit en d'autres termes la même chose que 734 Femina palantis agit ; 866 ses compagnons oublient, sans s'inquiéter de lui, son cadavre sur le champ de bataille ; s'il était du parti de Turnus et s'il avait tué Camilla par jalousie, ses compagnons se vengeraient sûrement de lui, puisque la mort de Camilla est la cause de leur désastre ; 785 sq. il se donne comme un dévot d'Apollon du Soracte, cf 797 patria alta ; le Soracte, étant situé sur la rive droite du Tibre, fait géographiquement partie de l'Étrurie et il est naturel qu'Arruns fasse partie de l'armée étrusque. Tout cela est parfaitement clair. La difficulté provient de ce que VII, 696 le Catalogue attribue au contingent de Messapus, allié de Turnus, les habitants du Soracte : Hi Soractis habent arces ; il y a là une contradiction manifeste ; il faut admettre, ou que Virgile en écrivant le passage qui nous occupe ne s'est plus rappelé 696 du Catalogue, ou qu'ayant réfléchi que la contrée du Soracte faisait partie de l'Étrurie, il s'était décidé à corriger VII, 696 ; en tout cas il y a là une disparate qu'il eût effacée à la rédaction définitive. — (2) 786 tel paraît être le sens de primi. — (3) 785-

788 le dieu adoré sur le Soracte et qui paraît avoir été primitivement désigné par le nom de Soranus pater est identifié dans la littérature et dans les inscriptions avec Apollon ; certains l'identifiaient avec Dis pater. Son culte était exercé par certaines familles qu'on appelait les Hirpi Sorani, les loups du Soracte, et la pratique principale était de marcher nu-pieds sur des bûches enflammées, ce qui était un rite de purification, attesté ailleurs. — (4) 794-798 sont imités d'*Il.*, XVI, 249, τοῦ δ' ἔκλυε μητιέτα Ζεύς. Τῷ δ' ἕτερον μὲν ἔδωκε πατὴρ, ἕτερον δ' ἀνένευσεν ; Virgile a développé et remplacé la simplicité du dernier trait par l'élégance banale 795 partem uolucris dispersit in auras répétée 798 inque notos uocem uertere procellae. — (5) 801 sq. nec aurae Nec sonitus memor est expliqué par 863 teli stridorem aurasque sonantis ; Virgile, qui mentionne perpétuellement le sifflement des traits, décompose le bruit entre la vibration du bois et la résonnance de l'air. — (6) 805 sq. comites dominam... ruentem Suscipiunt, même motif, IV, 391 Suscipiunt famulae. — (7) 809-814, *Il.*, XV, 585-590 en parlant d'Antilochos qui fuit devant Hector et les Troyens 'Αλλ' ὅ γ' ἄρ' ἔτρεσε — exterritus — θηρὶ κακὸν ῥέξαντι ἐοικώς — Conscius audacis facti prête à l'animal un sentiment humain — Ὅς τε κύνα κτείνας ἢ βούκολον ἀμφὶ βόεσσιν — le chien a été remplacé par magno... iuuenco pour rendre le méfait plus grave — Φεύγει, πρίν περ ὅμιλον ἀολλισθήμεναι ἀνδρῶν — prius quam tela inimica sequantur rend la situation plus menaçante ; Virgile a ajouté le trait pittoresque de la bête qui ramène sa queue sous elle ; il a mieux justifié la comparaison, puisqu'Arruns vient de faire un mauvais coup ; du reste il accentue et dramatise ce qui est plus simple chez Homère. — (8) 814 ex oculis se... abstulit, locution fixée, IV, 389, seque ex oculis... aufert ; 815 contentus... fuga est préparé par 807 sq. ; Arruns est heureux de s'en tirer à bon compte. — (9) 815 mediis se immiscuit armis reproduit le motif homérique, *Il.*, XVI, 813 ὃ μὲν αὖτις ἀνέδραμε μίκτο δ' ὁμίλῳ.

P. 805. (1) 825 est en relation avec 519 ducis et tu concipe curam ; 826 Succedat pugnae, locution fixée, à la même place du vers X, 690 succedit pugnae. — (2) 827 sq. linquebat habenas Ad terram non sponte fluens, on est étonné que ce vers pittoresque et qui au premier abord semble si virgilien soit en réalité une imitation, Macr. *Sat.*, VI, 4, 10, Furius in primo Ille graui subito deuinctus uolnere habenas Misit equi lapsusque ad humum defluxit et armis Reddidit aeratis sonitum ; l'application à une femme paraît plus naturelle ; Virgile avait déjà pensé à ce passage, XI, 500 sq. — (3) 828 sq. toto Paulatim exsoluit se corpore, ainsi est morte Didon IV 703 teque isto corpore soluo, Lucr. III 696 sq. avait dit dans un sens naturaliste exsoluere sese omnibus a neruis atque ossibus articulisque. — (4) 831 répété XII 952 est imité d'*Il.*, XVI, 856 sq., XXII 362, Ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη 'Αιδόσδε βεβήκειν Ὃν πότμον γοόωσα λιποῦσ' ἀδροτῆτα καὶ ἥβην, mais avec un sentiment tout différent ; chez Homère, la victime regrette la vie, chez Virgile, elle est révoltée du sort qui lui a été infligé. — (5) 832 sq. ferit aurea clamor Sidera est repris de II 488 ferit aurea sidera clamor. — (6) 835 Etruscique duces reprend, avec variation, 171 Tyrrhenique duces ; Euandrique Arcades alae se retrouve XII, 551. — (7) 836 sq. Virgile se souvient ici de l'attitude qu'il a donnée à Fama, At Triuiae *custos*... in montibus Opis *Alta sedet* IV, 186 Luce *sedet custos*... turribus altis ; Triuiae custos = placée par

Diane en sentinelle. — ([8]) 846 Extrema iam in morte se trouve déjà II 447. — ([9]) 840-849 cette courte oraison funèbre est construite sur les idées générales qui sont constantes en pareil cas et qui se trouvent déjà dans les plaintes d'Évandre à propos de Pallas : apitoiement sur le sort cruel de la victime, 841 sq. nimium crudele luisti Supplicium = XI 156 Primitiae iuuenis miserae etc. ; consolation par la gloire acquise 846 sq. neque hoc sine nomine letum Per gentis erit = XI 167 sq. caesis Volscorum milibus ante... cecidisse iuuabit, satisfaction donnée par la promesse d'une juste vengeance ; 847 aut famam patieris inultae = XI 178 sq. Turnum gnatoque patrique Quam debere uides. Il est à noter que les paroles d'Opis présupposent l'entretien avec Diane et en reproduisent les termes mêmes : 841 sq. nimium *crudele* luisti Supplicium = 535 graditur bellum ad *crudele* Camilla ; 842 *Teucros conata lacessere* bello = 585 Militia tali *conata lacessere Teucros* ; 843 *in dumis* = 570 *in dumis* ; 844 aut *nostras* umero gessisse sagittas = 536 *nostris* nequiquam cingitur armis, cf. 652 ; 848 Nam *quicumque tuum uiolauit uolnere corpus* = 591 *quicumque* sacrum *uiolarit uolnere corpus* ; le discours de Diane a donc été composé pour l'épisode de Camilla et en fait partie intégrante ; la reprise de 570 par 843 montre que ceci s'applique même au récit qu'on a prétendu à tort n'avoir pas été rédigé primitivement pour être mis dans la bouche de Diane. — ([10]) 849 monte sub alto rappelle VI 234 Monte sub aerio, où il s'agit également d'un tombeau placé au pied d'une montagne. — ([11]) 850 sq. Regis Dercenni... Antiqui Laurentis, Laurente ayant été fondée par Latinus, VII 61, il est difficile que Dercennus soit un ancien roi Laurentin ; il y a donc là une disparate, comme VII 171 Laurentis regia Pici ; à la rigueur on peut considérer Dercennus comme faisant partie des antiqui ab origine reges de VII, 181. — ([12]) 857 telis moriere Dianae, en effet Diane a remis à Opis pour cet usage son carquois et ses flèches. — ([13]) 858 sagittam Deprompsit pharetra reproduit 590 ultricem pharetra deprome sagittam, locution fixée, V, 501, depromunt tela pharetris. — ([14]) 858-862 sont une imitation abrégée d'*Il.* IV, 104 sqq., où il s'agit du coup par lequel Pandaros blesse Ménélas. Homère commence par raconter l'origine de l'arc de Pandaros, puis comment il le tend en en appuyant un bout contre terre et comment, pendant l'opération, ses compagnons le protègent avec leurs boucliers ; Virgile a négligé ces détails, le premier parce qu'il s'agit de l'arc de Diane, le second parce que l'arc étant plus léger ne se tend pas de la même manière ou parce qu'il est supposé tendu, le troisième parce que les circonstances sont différentes. Pandaros et Opis prennent la flèche dans le carquois, mais Homère a soin de dire que Pandaros enlève d'abord le couvercle du carquois ; Pandaros et Opis mettent la flèche sur l'arc, *Il.*, IV, 122, Ἕλκε δ' ὁμοῦ γλυφίδας τε λαβὼν καὶ νεῦρα βόεια très précis a été remplacé par Et duxit longe qui est plus vague, 123 Νευρὴν μὲν μαζῷ πέλασεν τόξῳ δὲ σίδηρον est très précis, Virgile est plus élégant, 125 Λίγξε βιός, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ' ὀϊστος, Virgile a négligé le bruit de l'arc qui se redresse et de la corde qui revient à sa position première pour s'en tenir au sifflement banal de la flèche. Il satisfait notre sentiment poétique, il ne nous donne pas comme Homère l'impression aussi exacte de la chose observée ; les vers homériques satisferaient un homme du métier. En outre la description de l'opération matérielle est très à sa place chez Homère qui s'intéresse à ces réalités, elle l'est

moins chez Virgile où c'est le drame qui fait l'intérêt. — ([15]) 865 atque extrema gementem rappelle *Géorg.* III 517 Extremosque ciet gemitus. — ([17]) 868 sq. Virgile, pour accentuer l'idée de la déroute s'est servi de l'effet insistant de la répétition fugit... fugiunt... fugit... — ([17]) 870 manipli désigne ici la cavalerie, mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit de même 463.

P. 806. ([1]) 875 quadrupedumque putrem cursu quatit ungula campum reproduit avec variation VIII 596 quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum. — ([2]) 876 voluitur ad muros caligine turbidus atra Puluis, fin de vers modelée sur celle de IX, 36 Quis globus, o ciues, caligine uoluitur atra. — ([3]) 878 clamorem ad caeli sidera tollunt, locution fixée II 222 clamores... ad sidera tollit. — ([4]) 879 portas... patentis, ainsi *Il.* XII 120 ont laissé ouverte la porte de leur camp pour recueillir les fuyards. — ([5]) 885 oriturque miserrima caedes se trouve déjà II, 411. — ([6]) 887 ante oculos lacrimantumque ora parentum est modelé avec la fin de vers identique sur II 531 Vt tandem ante oculos euasit et ora parentum. — ([7]) 892 est obscur ; Monstrat amor patriae doit être lu entre parenthèses ; ut uidere Camillam indique qu'on rapporte le corps de Camilla, qu'elles le voient et que c'est là ce qui redouble leur ardeur ; mais il se peut qu'il y ait là une insuffisance d'expression due au premier jet ou qu'un vers soit tombé après 892. — ([8]) 898 Deletas Volscorum acies, Serv. *ad l.* falsum est, tantum enim fugerant ; sed uim exprimit nuntii, cuius mos est plus quam habet ueritas nuntiare. — ([9]) 911 Aduentumque pedum flatusque audiuit equorum rappelle la facture de 607 Aduentusque uirum fremitusque ardescit equorum.

CHAPITRE TREIZIÈME

LE DOUZIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE

Acceptation par Turnus du défi d'Enée malgré Latinus et Amata (1-80). — **1.** Le XIIe livre n'est rattaché au XIe par aucun lien extérieur ; mais il lui fait suite immédiatement. Les Rutules ne sont arrivés que juste à temps pour couvrir Laurente ; arrivé presque en même temps qu'eux, Énée n'a renoncé à livrer bataille qu'à cause de l'heure tardive du jour. C'est dans la soirée de cette journée et pendant la nuit qui la suit que se passent les événements du début du livre. Cela ressort du texte de Virgile, qui fait allusion à une nouvelle journée au v. 76, journée qui commence au v. 113 ; d'ailleurs il serait inexplicable qu'Énée, qui est pressé d'en finir et qui comptait terminer la guerre à son arrivée même, restât ensuite un jour entier sans rien faire. Il faut donc admettre, quoique Virgile ne le dise point, et ceci est un cas du κατὰ τὸ σιωπώμενον, que Turnus passe la nuit non point dans son camp, mais dans la ville où il est rentré.

Après la bataille perdue du Xe livre, Turnus a eu à lutter contre l'irritation d'un peuple consterné des pertes subies, contre la faiblesse de Latinus, contre les attaques haineuses de Drancès, qui s'érigeait en porte-parole du mécontentement général. A cette explosion d'impopularité il n'a échappé que grâce à la brusque offensive des Troyens, qui a forcé tout le monde à courir aux armes. Revenu à Laurente après un nouvel échec et une manœuvre sans résultat, il se retrouve en butte à l'animosité d'un peuple découragé (1), impitoyable pour le malheur, qui lui réclame l'exécution de ses promesses (2) et le montre aux yeux. La situation pour lui est terrible ; son ardeur n'en est que plus farouche ; son courage s'élève à la hauteur des circonstances et, pour peindre son état d'âme, Virgile emprunte la comparaison homérique du lion blessé, qui alors seulement fond sur l'ennemi (3).

Sa résolution est prise ; il va trouver Latinus (1) ; un trouble profond l'agite — *turbidus* (2) 10 — ; le mot caractérise par avance le ton du discours qu'il va lui tenir. Il annonce qu'il est prêt à accepter la proposition des Troyens et leur dénie tout prétexte pour s'en dédire. Il va se mesurer avec son rival — *Congredior* 13 —, Latinus n'a qu'à apporter les objets sacrés et à formuler les termes de l'accord (3). Ou il tuera Énée ou celui-ci, vainqueur des Latins, possèdera Lavinia. Jamais jusqu'à présent il n'a envisagé les choses avec cette netteté brutale. La passion qui le domine se révèle à la fois par les injures qu'il adresse aux Troyens — *Ignaui Aeneadae* 12, *Dardanium... Desertorem Asiae* (4) 15 — et par l'amertume qu'il témoigne aux Latins, qui le laissent seul soutenir la cause de tous et esquivent le danger (5) ; il y a là de la rancœur.

Il a perdu son sang-froid ; Latinus a conservé le sien et lui répond avec calme — *sedato... corde* 18 (6) —, mot qui fait prévoir le ton de ses paroles. Ce calme est celui du bon sens, d'un bon sens terre-à-terre, qui ne considère que le côté matériel des choses et ne tient pas compte des impondérables. Il a évidemment raison, mais la raison qui calcule bourgeoisement paraît en certains cas singulièrement dénuée d'idéal et de générosité. Latinus se rend compte d'ailleurs que ce qu'il dit est énorme et parfaitement inacceptable pour Turnus. Il commence par rendre à celui-ci un hommage destiné à atténuer ce qu'il y a de pénible dans ses déclarations : si Turnus a un grand cœur et une vaillance fière, il est, lui, d'autant plus obligé de peser prudemment les choses (7). Pour le préparer à ce qui va suivre, il lui rappelle que son sort est confortable ; il a le royaume de son père Daunus, les villes qu'il a conquises ; il possède, lui, de l'or (8) et il ne demande qu'à être libéral ; il y a dans le Latium et au pays de Laurente d'autres jeunes filles de noble race à marier (9). Il s'aperçoit ici que la chose à laquelle il veut en venir est si dure à dire — *haud mollia fatu* 25 —, qu'il s'en excuse (10). Il rappelle — et, malheureusement pour Turnus, il est là sur un terrain solide —, que la volonté des dieux lui a formellement interdit d'accorder sa fille à aucun de ses anciens prétendants et il se donne le beau rôle : il s'est laissé vaincre par son amour pour Turnus, par les larmes de sa femme éplorée, ce qui n'est nullement conforme à l'attitude que lui a prêtée Virgile au VIIe livre, mais ce qu'on peut admettre à la rigueur, puisqu'après avoir refusé de participer à la guerre, il s'y est finalement décidé ; il s'est engagé dans une lutte sacrilège (11) et il a repris à son gendre sa fille qu'il lui avait promise — *Promissam eripui genero* 31, ceci singulièrement blessant pour Turnus, qui a toujours cru que le gendre

agréé, c'était lui [1] ; il essaie assez maladroitement de sauver la face—; il constate alors — et ici il n'a pas tort — les désastres qui ont suivi [2], qui atteignent Turnus lui-même et qui sont une conséquence fatale de la désobéissance aux ordres d'en haut clairement manifestés. Puis, se reprochant ses tergiversations [3], il fait un raisonnement qui est d'une logique inattaquable, mais d'une crudité fâcheuse : s'il est décidé à s'allier aux Troyens après la mort de Turnus, pourquoi attendre cette mort et ne pas terminer la guerre ? Dans sa péroraison, il s'inquiète du qu'en dira-t-on ? car il est timide : que pensera-t-on de lui s'il envoie à la mort — puisse-t-il se tromper ! — le prétendant à la main de sa fille, et il supplie Turnus de songer aux incertitudes des combats et d'avoir pitié de son vieux père, retenu au loin dans Ardée.

Virgile aurait pu concevoir autrement l'attitude de Latinus ; il aurait pu le représenter contraint de céder à la volonté des dieux, mais n'y cédant pas sans protester et ne cherchant point de détours, ne se perdant point dans des considérations qui manquent de noblesse. Ainsi Énée, au moment de la rupture avec Didon, aurait pu attester le destin et se montrer navré. Ces deux discours ont quelque ressemblance et l'un n'est pas moins déplaisant que l'autre. Sans doute Virgile n'a-t-il point voulu qu'Énée et Latinus parussent se courber sous les ordres du destin avec une révolte intérieure. C'est pourquoi il laisse transparaître qu'Énée n'est pas tout à fait désolé de quitter Didon, pas plus que Latinus de faire sa paix avec Énée aux dépens de Turnus. En tout cas le prosaïsme de Latinus fait valoir le caractère de Turnus, comme l'indifférence d'Énée faisait valoir celui de Didon.

Turnus est tellement suffoqué de ce qu'il vient d'entendre que d'abord il ne peut parler. Quand il a recouvré l'usage de la parole, il répond brièvement. Ce qui lui a paru le plus pénible là-dedans, comme lorsque Drancès suspectait son courage, c'est que, tout en entourant la chose de précautions, Latinus ne paraît pas douter que ce sera lui qui aura le dessous. Il néglige donc son argumentation ; il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas discuter. Il se borne à prier Latinus de ne pas éprouver pour lui tant de sollicitude [4] ; il déclare qu'il est disposé à acheter la gloire au prix de sa vie [5], que son bras, à lui aussi, est fort [6] et qu'Énée ne sera pas toujours protégé par sa mère [7].

Un autre assaut lui reste à subir, plus émouvant que l'intervention raisonneuse et froide de Latinus, les supplications passionnées d'Amata. Amata, prête elle aussi à mourir, épouvantée par la rencontre projetée, s'attache à son gendre emporté par son ardeur ; elle laisse parler son

cœur et déborder ses sentiments. Elle le supplie par les larmes qu'elle verse, par les égards qu'il lui doit : il est son unique espoir, la consolation de sa vieillesse [1] ; il a entre ses mains l'honneur et la puissance de Latinus, c'est sur lui que repose toute la famille, qui penche vers la ruine. Voilà qui est plus vibrant, plus chaud, plus digne de Turnus que l'intérêt mêlé d'égoïsme que vient de lui témoigner Latinus. Elle ne lui demande qu'une chose, c'est de renoncer au combat singulier, parce qu'elle ne sépare pas son sort du sien, qu'elle mourra avec lui et ne se résignera point, captive, à avoir Énée pour gendre. Ce qui porte l'émotion à son comble, c'est que Lavinia est là qui entend les paroles de sa mère, qui pleure et dont les joues brûlantes rougissent, comme l'ivoire qu'on teint en pourpre ou le lys dans un bouquet de roses [2]. Que ce soit là l'expression d'un amour secret que Virgile n'a pas voulu accuser plus directement pour des raisons déjà exposées, c'est ce qui n'est pas douteux. Ainsi le comprend Turnus, que l'amour bouleverse — *Illum turbat amor* 70 —, et qui répond à la mère en attachant ses yeux sur la jeune fille et en sentant croître son ardeur au combat. Il demande à Amata de lui épargner des larmes qui sont un présage terrible pour une épreuve si dure [3], et il ajoute : Turnus n'est pas libre de reculer l'heure de sa mort, mot profond, comme Virgile en a mis quelques-uns dans la bouche de Mézence, mot mélancolique, qui rend Turnus très touchant ; il sent bien qu'autour de lui règnent des idées funèbres. Si fier qu'il soit, i sait que les bonnes chances ne sont point pour lui ; pourtant ni Latinus, ni Amata n'ont pu ébranler sa résolution, il semble qu'ils n'aient fait que la fortifier. Courir au danger, quand on entrevoit l'issue fatale, c'est là le véritable héroïsme. En présence d'Amata elle-même, Turnus fait la démarche définitive ; il charge Idmon [4] d'annoncer à Énée qu'il accepte la rencontre avec lui pour le lendemain matin [5].

Préparatifs de Turnus et d'Enée (81-112). — **2.** Les commentateurs, qui ont cru qu'entre l'arrivée d'Énée devant Laurente et le duel il s'écoulait une journée, journée vide d'événements, ont mal compris la scène qui suit ; ils y ont vu, à la suite de Servius [6], une sorte de répétition préalable des préparatifs du combat et comme un essayage des armes, ce qui serait assez inutile. En réalité, c'est en vue de la rencontre qui va avoir lieu que s'arment Turnus et Énée ; celle-ci est fixée aux premières lueurs du jour et nous sommes à la fin de la nuit ; il est naturel que les deux champions prennent leur dispositif. Si Turnus est en proie à une agitation fébrile, c'est que l'heure décisive approche ; c'est du reste cette agitation, cette vibration d'âme qui

distingue la description faite par le menu de la façon dont Turnus s'arme des descriptions analogues, plus objectives, de l'*Iliade* ; ce n'est point pour l'exactitude du détail qu'elle est faite, mais pour la peinture des sentiments du héros.

C'est parce que l'heure presse que Turnus rentre brusquement chez lui — *rapidus* 81 — ; tandis qu'il fait ses préparatifs, il semble que l'espoir de vaincre ait pris le dessus sur les idées noires ; l'activité physique est bonne en pareil cas : il demande ses chevaux et il est joyeux de les voir frémissants ; leur attitude belliqueuse lui plaît. Ce sont des chevaux merveilleux donnés à Pilumnus par Orithyia, plus blancs que la neige, plus rapides que les vents (1). Les écuyers empressés les flattent, pour entretenir leur ardeur et peignent leur crinière, pour qu'ils se présentent à leur avantage. Turnus revêt sa cuirasse (2) recouverte d'or et d'orichalque, manie et assure son épée, son bouclier, son double cimier rouge ; l'épée est une œuvre de Vulcain, qui l'a trempée incandescente dans l'eau du Styx et en a fait cadeau à Daunus ; l'invention a pour but d'établir un parallélisme entre Énée et Turnus, mais le parallélisme n'est pas complet, Turnus n'ayant qu'une épée divine, Énée toute une armure (3). Il saisit vigoureusement sa lance, dépouille d'Actor l'Aurunque, accotée à une énorme colonne de son palais (4), il la brandit — *ui corripit* 93, *quassatque trementem* 94 — en criant — *Vociferans* 95 — l'espoir qu'il met en elle ; tous les mots sont choisis pour souligner l'exaltation qui le transporte ; elle n'a jamais trompé son appel (5), il compte sur elle pour abattre son adversaire, ce qui lui permettra d'arracher à ce Phrygien efféminé sa cuirasse et de souiller dans la poussière ses cheveux frisés au fer chaud et humides de myrrhe. Il parle toujours d'Énée sur un ton méprisant, ce qui est une façon de se dissimuler à lui-même que c'est un adversaire redoutable. Quant au costume phrygien, Virgile y fait allusion à plusieurs reprises, pour préparer le fait qu'une fois installés sur le sol italien les Troyens l'abandonneront ; il répugnait aux Romains. Le morceau se termine par une peinture énergique de l'état violent de Turnus ; la fureur l'agite ; dans son ardeur enflammée des étincelles jaillissent de tout son visage et le feu brille dans ses yeux (6). Tel un taureau s'apprête au combat (7).

Cependant — *interea* 107 —, c'est-à-dire pendant les derniers moments qui précèdent l'aurore, Énée implacable — *saeuus* 107 — endosse lui aussi son armure, qu'il doit à sa mère ; lui aussi il avive son ardeur guerrière et s'enfièvre de colère (8). Il est pourtant calme en comparaison de Turnus ; il est heureux (9) de penser qu'un accord va mettre fin aux hostilités ; il console ses compagnons et dissipe

les craintes d'Iule, en leur révélant les destins. Il est en effet le héros prédestiné, ce qui est grandiose, mais diminue l'intérêt romanesque ; il affronte radieux la rencontre que Turnus aborde inquiet et tourmenté. Il envoie rendre réponse au roi Latinus et fixer les conditions de l'accord [1].

Préliminaires de la rencontre (113-133). — **3.** Les préliminaires de la rencontre, les serments échangés, le sacrifice sont empruntés au IIIe chant de l'*Iliade* [2], lorsque, sur les remontrances d'Hector, Pâris accepte de se mesurer avec Ménélas pour décider ainsi de l'issue de la guerre. Dans l'*Iliade*, c'est sur le champ de bataille que la chose est résolue ; il y a un arrêt du combat ; Hector annonce la proposition de Pâris ; Ménélas consent ; chez Virgile, il y a un échange de messages ; la forme est donc plus solennelle. Le duel n'est du reste qu'un épisode dans l'*Iliade*, puisqu'en réalité il n'a pas les conséquences prévues. Virgile en a augmenté l'importance en le réservant pour le dernier livre de l'*Enéide* ; si l'accord conclu n'aboutit pas immédiatement, les deux champions ne tardent pas pourtant à se trouver en présence et c'est là le dénouement du poème. L'intérêt du morceau, c'est d'abord qu'il met sous nos yeux des scènes solennelles, bien ordonnées, qui ont de la grandeur et de l'éclat ; tout cela est du reste extérieur et fait pour le spectacle et pour les yeux, tandis que les développements psychologiques antérieurs étaient productifs d'émotion. En outre nous sommes en présence d'une large imitation de l'*Iliade* ; il est curieux d'étudier comment Virgile l'a conçue, comment au récit homérique il a mélangé des détails de mœurs nationales, constituant ainsi un grand ensemble gréco-romain.

L'aurore vient à peine de se lever — on est pressé et on ne perd pas de temps — que des préposés Rutules et Troyens mesurent le champ sous les murs de Laurente ; la besogne matérielle est faite par des inférieurs, ce qui paraît plus convenable aux Romains, tandis que dans l'*Iliade* elles est exécutée par Hector et Ulysse [3] ; au milieu du champ ils disposent des foyers et des autels de gazon pour les dieux communs aux deux partis [4] ; ainsi Troyens et Italiens adorent les mêmes dieux ; à la religion italique, les Troyens ne feront qu'ajouter le culte de Vesta et celui des Pénates de leur ville, qui deviendront plus tard les *penates publici populi Romani* ; d'autres préposés apportent l'eau de source et le feu ; ils sont vêtus du *limus*, jupon descendant du nombril jusqu'aux pieds et portant en bas une bande sinueuse de pourpre ; c'était là le costume des *popae* romains ; ils ont la tête ceinte des herbes sacrées — *uerbena* 120. Il y a ensuite une sorte de montre des deux armées : cette montre n'a naturellement pas lieu

dans l'*Iliade*, où l'on arrête simplement le combat pour que Ménélas et Pâris se mesurent entre eux ; des portes de la ville sortent à flots pressés la légion des Ausonides et les bataillons armés du *pilum* (1) ; ceci a une couleur romaine très prononcée ; pourtant, dans les batailles précédentes, les Italiens n'ont point fait usage de la tactique de la légion et c'est de la lance homérique, non point du *pilum*, qu'ils se sont servis ; la couleur romaine est donc ajoutée et extérieure ; toutes les troupes troyennes et tyrrhéniennes se précipitent armées diversement, prêtes au combat ; au milieu des milliers de soldats, dont Virgile paraît exagérer le nombre, pour donner une impression plus grande, caracolent les chefs magnifiquement parés d'or et de pourpre (2), Mnestheus pour les Troyens, Asilas pour les Étrusques, Messapus pour les Latins et les Rutules. Au signal donné, chaque parti occupe son emplacement, nous sommes en présence de soldats bien disciplinés, qui évoluent au commandement ; on plante en terre les lances et on y accote les boucliers, c'est-à-dire qu'on prend l'attitude du repos (3). Les femmes fébrilement excitées, les non-combattants, les vieillards, sont montés sur les tours et sur les toits ; d'autres se tiennent aux portes (4). La caractéristique du morceau, c'est que tout est réglé avec la dernière précision ; on dirait une mise en scène supérieurement ordonnée sur un théâtre, c'est une belle figuration.

Junon suscite l'intervention de Juturne (134-160). — **4.** Tout est prêt, mais on attend quelques instants avant l'apparition des personnages du drame et cette attente est utile pour rendre leur apparition plus imposante ; c'est pendant cette suspension de l'action terrestre (5), et par conséquent sans l'interrompre, que Virgile a intercalé une courte scène dans le ciel entre Junon et Juturne ; cette scène n'est pas sans analogie avec celle du XIe livre entre Diane et Opis ; des deux côtés une divinité supérieure s'adresse à une divinité inférieure à propos d'un mortel auquel elle s'intéresse, mais sans pouvoir le sauver ; au XIe livre, il ne s'agit que de venger la mort de Camilla, qu'il n'est pas au pouvoir de Diane d'empêcher ; ici, Junon fait une dernière tentative en faveur de Turnus, mais sans grand espoir de lui conserver la vie ; elle est découragée ; elle connaît maintenant l'arrêt des destins et elle sent que le dénouement fatal ne peut guère être évité. Du haut d'une éminence, alors anonyme et qui fut appelée depuis le mont Albain (6), elle regardait la plaine, les deux armées en présence et la ville de Latinus. Elle interpelle Juturne, à qui en échange de sa virginité Jupiter a donné pouvoir sur les eaux dormantes et sur les fleuves sonores et qui est la sœur de Turnus (7). Elle lui dit que de toutes les femmes Latines (8) qui ont partagé, sans avoir à s'en

louer [1], la couche de Jupiter, c'est elle qu'elle a toujours préférée [2] et qu'elle lui a ménagé une place dans le ciel [3]. Pourquoi s'est-elle intéressée aux favorites de Jupiter et à Juturne en particulier, c'est ce que Virgile n'explique point [4] ; sans doute n'avait-il à donner pour cela aucune bonne raison ; mais il lui importait de faire figurer Juturne, une ancienne divinité italique, dans le dernier effort tenté au profit de Turnus et il tenait à faire de Juturne l'instrument de Junon, pour que son intervention ne fût qu'un prolongement de l'action constante de Junon dans l'*Enéide* ; il a donc mis les deux personnages en rapport, sans se soucier de l'invraisemblance. C'est à cause de l'affection spéciale qu'elle ressent pour Juturne que Junon l'avertit de la douleur qui la menace : elle a protégé Turnus et la ville qui lui est chère tant que la Fortune et les Parques l'ont permis ; maintenant que les destins sont contre lui dans la lutte — *imparibus... fatis* 149 — que le jour des Parques et leur haineux attentat approchent [5], elle n'a pas le courage d'assister au dénouement [6] ; elle charge Juturne de tenter pour son frère quelque chose d'efficace. Celle-ci pleure et se frappe la poitrine [7]. Junon, toujours énergique, alors même qu'elle ne compte plus guère sur le succès, lui dit que ce n'est pas le moment de verser des larmes, qu'il faut se presser et elle lui trace nettement sa tâche : arracher par quelque moyen son frère à la mort ou tout au moins retarder cette mort en rompant l'accord [8] et en faisant renaître les hostilités ; elle prend la responsabilité sur elle. Juturne demeure incertaine, ressentant tristement le coup qui la frappe, ce qui n'est pas une condition de succès. Au point de vue de la marche des événements, la scène prépare son intervention ; au point de vue de la couleur sentimentale, c'est un rappel des pressentiments lugubres, que Virgile depuis le début du livre accumule, pour exciter notre commisération pour Turnus, sans paraître s'apercevoir que la pitié que nous éprouvons pour lui est en raison inverse de la sympathie que nous pouvons avoir pour Énée.

Serments échangés entre Enée et Latinus. Sacrifice (161-215). — **5.** Cependant — *Interea* 161 —, les personnages officiels, les rois, arrivent ; Virgile les présente en majesté, effet théâtral, qui lui appartient et qui n'est pas dans l'*Iliade* [9]. Latinus, d'apparence colossale — *ingenti mole* [10] 161 —, monté sur un quadrige, porte un diadème à douze rayons d'or, emblême du Soleil son aïeul [11] ; Turnus est sur un bige traîné par des chevaux blancs et serre dans sa main deux javelots [12] ; d'autre part le vénérable Énée — *pater Aeneas* 166 —, l'ancêtre de la race romaine, avec son bouclier éclatant comme un astre [13] et son armure céleste, et près de lui Ascagne, le second espoir

de Rome. Un prêtre en vêtement immaculé (1) apporte le petit d'un pourceau et une brebis de deux ans et les place près des autels où le feu est allumé. Puis les cérémonies commencent selon le rite romain ; les intéressés, regardant l'orient, répandent la *mola salsa* (2), coupent quelques poils au-dessus des tempes des victimes, font des libations sur les autels (3).

Alors le pieux Énée — *pius Aeneas* 175 naturellement —, l'épée nue, prononce une très belle prière, dans laquelle il prend à témoins et les divinités élémentaires et les dieux de l'Olympe, dont l'adhésion est ici particulièrement réclamée, à savoir le Soleil, la Terre italienne pour laquelle il a subi tant d'épreuves, Jupiter tout puissant, Junon qu'il supplie de s'adoucir, Mars, seigneur de la guerre, les Sources, les Fleuves, toutes les divinités du ciel et de la mer, ceci suivant l'usage de la dévotion romaine, qui, en négligeant quelque divinité, craint de s'en faire une ennemie. Puis il formule les conditions de l'accord ; si Turnus est vainqueur, les vaincus se retireront chez Évandre ; Iule quittera la place et les Énéades ne renouvelleront jamais la guerre. Si c'est lui qui triomphe, ce qu'il croit plutôt et ce qu'il demande aux dieux de confirmer — c'est un *omen* —, les Italiens ne deviendront pas sujets des Troyens, les deux peuples seront sur pied d'égalité ; il introduira ses dieux et leur culte ; Latinus, son beau-père, conservera le commandement suprême ; les Troyens lui bâtiront une ville à laquelle Lavinia donnera son nom.

Dans les paroles d'Énée il y a deux parties : la prière aux dieux, les conditions de l'accord ; la prière aux dieux est imitée de celle d'Agamemnon dans l'*Iliade* (4) ; naturellement, la situation n'étant pas la même, les termes du traité sont différents. Dans l'*Iliade*, après la prière d'Agamemnon, on passe aux cérémonies religieuses ; puis Priam, se refusant à être témoin d'un combat où son fils va risquer sa vie (5), retourne à Ilion. Virgile a voulu donner à la déclaration d'Énée une contre-partie, pour la symétrie poétique et pour la réciprocité de l'engagement. Latinus, levant les mains au ciel, jure comme Énée par les éléments, la terre, la mer, les astres, par Jupiter dont la foudre est la garantie des traités ; il ajoute Apollon et Diane — qui étaient spécialement vénérés par Auguste —, Janus à deux fronts, divinité particulièrement italienne, les dieux infernaux et Dis. Il touche les autels (6), atteste les feux qui y sont allumés (7) et d'une façon générale les *numina*, ce qui est romain ; il affirme alors que cette paix et ce traité ne seront jamais rompus, quoi qu'il arrive (8), quand même un cataclysme bouleverserait le monde (9), pas plus que ne reverdira (10) le sceptre, jadis branche d'arbre, qu'il tient à la main.

Une fois le traité juré [1] en présence des *proceres*, les cérémonies religieuses commencent ; suivant le rite — *rite* 213 —, qui est le rite romain, on immole au-dessus des flammes [2] les victimes consacrées [3], on leur arrache les viscères, pendant qu'elles sont encore vivantes et on place sur les autels des plats remplis [4].

Rupture du traité par l'intervention de Juturne. Blessure d'Enée (216-323). — **6.** Dans l'*Iliade*, une fois l'accord conclu, le combat entre Pâris et Ménélas a lieu ; il est défavorable à Pâris, qu'Aphrodite enlève au milieu d'un brouillard épais et qu'elle rapporte dans son thalamos ; Ménélas le cherche sur le champ de bataille. Zeus est d'avis que le traité soit exécuté ; Héré s'y oppose et obtient qu'il envoie Athéné pour conseiller aux Troyens de s'y soustraire. Athéné prenant la forme de Laodokos persuade à Pandaros de lancer contre Ménélas une flèche, qui le blesse, mais, grâce à Athéné elle-même, d'une blessure légère ; pendant qu'on le soigne, les Troyens s'arment ; sur les exhortations d'Agamemnon les Achéens en font autant et la bataille commence. Virgile ne pouvait laisser s'engager immédiatement entre Énée et Turnus le duel qui est le dénouement de l'*Enéide* ; son but dans tout le XIIe livre est de le retarder ; pour cela il remet les deux peuples aux prises ; il se sert de Juturne, instrument de Junon [5], comme Athéné, dans l'*Iliade*, est l'instrument d'Héré ; seulement, dans l'*Iliade*, Athéné ne reçoit sa mission qu'après la conclusion de l'accord et la rencontre qui en est la conséquence ; dans l'*Enéide*, Juturne a reçu la sienne antérieurement parce qu'entre la conclusion et la violation du traité il n'y a point de pause de l'action. Du reste, si le rôle de Juturne dans la marche des événements est le même que celui d'Athéné, il se développe tout autrement. Virgile a repris un motif qui lui a déjà servi au Ve livre, lorsqu'Iris, envoyée elle aussi par Junon, accentue et précise les dispositions psychologiques des femmes Troyennes fatiguées d'une navigation épuisante et leur fait incendier les navires. Ainsi les Rutules trouvent inacceptable le traité auquel ils assistent, se révoltent contre lui dans leur for intérieur ; Juturne avive leurs sentiments, les leur rend à eux-mêmes plus palpables et plus convaincants et favorise l'explosion qui se prépare et qui pourrait se produire par la seule force des facteurs internes. La machine mythologique n'est qu'un adjuvant qui n'est pas absolument nécessaire, dont l'introduction est justifiée par la fidélité à la convention épique et qui agit simplement dans le sens même de l'évolution des âmes.

Les Rutules — et ici il faut entendre les Rutules proprement dits — jugeaient depuis un certain temps la rencontre d'Énée et de Turnus

comme Virgile l'a présentée lui-même à ses lecteurs, c'est-à-dire comme une lutte inégale et dans laquelle Turnus doit succomber. Cette impression s'accroît par l'aspect même de Turnus et sa contenance dans les circonstances présentes, qui est celle d'une victime ; malgré son courage, il est ému ; il s'avance muet, adore les autels les yeux baissés ; c'est un adolescent — *Pubentesque genae* 221 —, tandis que son adversaire est dans toute la force de l'âge mûr, et, quoiqu'il soit jeune, il est pâle — *iuuenali in corpore pallor* 221. Juturne s'applique à développer et à faire aboutir à des actes l'état d'âme des Rutules ; elle se mêle à eux en prenant la forme de Camers (1), un guerrier énergique, de la plus haute noblesse, et célèbre par le courage de son père. Elle leur tient des propos (2) qui traduisent leurs sentiments propres d'une façon plus nette et plus concrète. Ils s'apitoyaient sur le sort de Turnus ; elle leur fait honte de laisser un homme seul s'exposer pour tous (3) et s'adresse ainsi à leur honneur ; elle leur montre qu'ils sont au moins égaux en nombre et en force aux ennemis qu'ils ont devant eux (4) ; c'est là une réflexion, qui doit venir aux Rutules justement au moment où les deux armées sont en présence et où on peut se compter réciproquement. Enfin — et c'est encore un contraste qui doit s'imposer à eux —, elle compare le rôle glorieux de Turnus, qui va s'acquérir une renommée immortelle (5), au leur qui les mènera à la perte de leur indépendance (6) ; elle s'adresse à leur intérêt. Ce sont là des considérations qui enflamment de plus en plus les Rutules ; des murmures se font entendre dans les rangs ; eux-mêmes les Laurentins, les Latins, découragés jadis, se sentent changés (7) ; ils ne veulent plus du traité, désirent combattre (8) et partagent la pitié des Rutules pour Turnus. Il y a là toute une progression psychologique savamment ménagée, que Virgile devait regarder comme très supérieure à l'intervention peu compliquée d'Athéné décidant Pandaros à lancer sa flèche.

Toutefois, pour que cette fermentation éclate, il faut quelque chose de décisif ; ce quelque chose est un prodige trompeur, que Juturne suscite, sans doute parce qu'elle a reçu de Junon les pouvoirs nécessaires. Un aigle (9), qui poursuivait dans l'air les oiseaux du rivage (10), se laisse brusquement tomber sur les flots, saisit un cygne de grande taille et l'emporte (11) ; l'attention des Italiens est excitée ; les compagnons du cygne qui fuyaient se retournent en poussant des cris contre l'agresseur, ce qui n'est pas un spectacle ordinaire — *mirabile uisu* 252 — ; ils obscurcissent l'air de leurs ailes et poursuivent en masse (12) le ravisseur qui laisse tomber sa proie dans le fleuve et disparaît dans les nuages.

Les Rutules saluent l'*augurium* de leurs cris. Pour qu'un présage ait des conséquences il faut, selon l'usage romain, l'accepter et l'expliquer. C'est ce que fait l'augure Tolumnius, qui se trouve là à propos (1) ; il l'attendait et il le saisit — *Accipio adgnoscoque deos* (2) 260 — : il exhorte ses compagnons à prendre les armes contre l'étranger qui les effraie comme des oiseaux sans défense et dévaste le rivage de leur pays ; il sera chassé ; il faut qu'ils s'unissent et combattent pour leur roi (3). Il donne l'exemple, prend sa course et lance contre l'ennemi un javelot qui fend l'air en sifflant ; une immense clameur s'élève, les masses de l'armée s'émeuvent et s'échauffent. Le javelot perce les côtes (4) de l'un des neuf enfants de l'Arcadien Gylippe et d'une Étrusque (5). Les autres, enflammés par la douleur, aveuglés par la rage — *caeci* 279 — se précipitent ; les Laurentins les chargent ; alors Troyens, Étrusques, Arcadiens, se jettent à leur rencontre ; on ne pense plus qu'à combattre ; les autels sont dépouillés (6) ; c'est une tempête de traits, une pluie de fer (7) ; on s'empare des cratères, des foyers ; Latinus lui-même s'enfuit, emportant ses dieux violentés (8) et sans que le traité soit réalisé.

D'autres brident les attelages des chars (9), ou sautent sur leur chevaux (10) et se présentent l'épée nue. Désormais la bataille est engagée ; elle commence par une bagarre, qui emprunte aux circonstances une physionomie spéciale : Messapus pousse son cheval contre le roi tyrrhénien Aulestes revêtu de ses insignes ; celui-ci effrayé recule, tombe à la renverse sur les autels, qui sont derrière lui ; la tête et les épaules portent ; du haut de son cheval (11) Messapus ardent le frappe violemment de sa lance grosse comme une poutre (12) et déclare que c'est là pour les dieux une victime plus agréable que celles du sacrifice (13). Ses compagnons dépouillent le cadavre encore chauf, motif perpétuel dans l'*Iliade* où les guerriers se battent en partie pour le butin, moins fréquent dans l'*Enéide*, où les guerriers conçus plus noblement se battent surtout pour la cause qu'ils défendent. Corynaeus (14), un Troyen, attaqué par Ébysus (15), lui met à la figure un tison embrasé pris à un autel et il en résulte un effet original : l'énorme barbe de son adversaire — *ingens barba* 300 — flambe en répandant une odeur de brûlé ; Corynaeus profite de son désarroi pour lui saisir la chevelure de la main gauche, le jeter à terre en le poussant du genou et lui percer le flanc de son épée (16). Podalirius (17), un autre Troyen, poursuit de son épée nue le pâtre Alsus et le domine ; celui-ci se retournant lui fend d'un coup de hache le milieu du front et le menton ; le sang coule largement sur ses armes (18).

Ici Virgile prête à Énée un très beau rôle, dont il ne trouvait

pas l'équivalent dans les chants III et IV de l'*Iliade* qui lui servent de modèle. Le pieux Énée — *pius Aeneas* 311 — a pris au sérieux le traité d'après lequel il devait terminer la guerre par un combat singulier ; la tête nue, tendant sa main droite désarmée (1), il rappelle à grands cris ses compagnons, les supplie de se calmer, atteste que le traité est conclu, les conventions arrêtées (2), que seul il a le droit de se battre, qu'il n'y a rien à craindre, qu'il saura par sa valeur donner à l'accord sa solution, que Turnus est la victime qui lui est consacrée. Tandis qu'il parle ainsi, tout à coup — *ecce* 319 — une flèche siffle (3) et l'atteint sans qu'on sache qui l'a lancée. Virgile revient ici à l'imitation de l'*Iliade* où Ménélas lui aussi est blessé d'une flèche. Le motif du coup de traîtrise a déjà été employé à propos de Camilla ; on ne voit pas trop pourquoi Virgile le laisse anonyme, si ce n'est que le mystère rend la chose plus impressionnante en faisant travailler l'imagination.

Aristie de Turnus (324-382). — **7.** La blessure imprévue d'Énée est une péripétie dans l'action ; elle recule dans des perspectives lointaines, presque dans l'impossible, la rencontre qui vient d'être décidée et qui nous semblait devoir suivre sans aucun retard. C'est en même temps une péripétie sentimentale. Turnus s'est résolu à accepter le duel ; mais, malgré sa vaillance, malgré la confiance qu'il affecte, il ne l'envisage qu'avec angoisse ; il sent qu'il se sacrifie ; au fond il est déprimé. Le départ d'Énée du champ de bataille, la confusion qui en résulte chez les chefs ennemis lui rendent l'espoir, et, comme il est d'une nature impétueuse, il s'enflamme et l'ardeur le transporte. Ce revirement subit, ce réveil d'énergie et de foi dans la victoire, cette reprise juvénile de soi sont d'un grand effet et répondent à la sympathie qu'il nous inspire. Énée personnifie d'une façon conventionnelle la fermeté d'âme, la force consciente et continue — *constantia* — que les Romains s'attribuaient et qu'ils considéraient comme la qualité la plus haute. Plus mobile, Turnus est plus naturel et nous plaît justement par la succession de ses impressions changeantes. Le retour à l'espoir après les idées noires et les pressentiments funestes se traduit sur-le-champ par une nouvelle aristie ; pour la fabrication matérielle, toutes les aristies se ressemblent chez Virgile ; chacune a pourtant son caractère fondamental qui lui est propre ; celle-ci nous présente Turnus comme un guerrier plus redoutable que nous ne l'avons jamais vu, comme une sorte de Génie de la Mort fauchant tout instantanément sur son passage. Virgile le grandit encore avant de le faire succomber sous les coups d'Énée et, par là même, il grandit aussi son adversaire. Turnus réclame en même temps ses armes, ses

chevaux, bondit superbe sur son char, dont il prend en main les rênes ([1]) et se lance sur l'armée ennemie, comme si à lui seul il était capable de l'anéantir. Il massacre tout sur son passage ; c'est une course fantastique ; il tue au vol — *uolitans* 328 — nombre de guerriers ([2]), en abandonne beaucoup, qui roulent à demi morts, et crible de traits les fuyards ([3]). Sa puissance combative semble décuplée, surnaturelle, et, pour rendre l'impression de quelque chose de plus qu'humain, Virgile le compare au dieu sanglant Mavors ([4]) qui, sur les bords de l'Hèbre, secoue son bouclier avec le bruit du tonnerre, excite ses chevaux furieux ([5]) qui parcourent la plaine plus rapides que les vents, fait retentir du bruit de leurs sabots les confins les plus éloignés de la Thrace et est entouré de son cortège terrifiant, l'Épouvante au noir visage, la Colère, la Ruse. Développant alors l'épithète *sanguineus* attribuée au dieu, 332, Virgile montre Turnus poussant avec allégresse dans la mêlée ses chevaux fumants de sueur, bondissant sur les cadavres ennemis, tandis que le sabot rapide de ses coursiers fait jaillir une rosée de sang ([6]) et qu'ils foulent le sable mélangé de sang ; le tableau est effroyable ([7]). Cette vue d'ensemble est suivie d'une énumération de noms propres, que Virgile jette d'une seule haleine, presque sans détails ([8]), pour imiter par la brièveté du récit la rapidité foudroyante avec laquelle Turnus fauche ses adversaires ; ce sont Sthenelus, Thamyrus et les deux fils d'Imbrasus, Glaucus et Ladès ([9]) ; vient ensuite, suivant l'usage de l'aristie, une rencontre plus développée, curieuse pour caractériser les rapports de Virgile avec l'*Iliade.* Au X[e] livre, il avait imité la Dolonie, mais sans nommer Dolon ; ici il éprouve le besoin de le rappeler, dans des circonstances sans rapport avec la Dolonie, en mettant en scène son fils Eumédès ([10]) ; se souvenant de l'audace de son entreprise ([11]) et de la façon dont elle est payée, mais non de la lâcheté avec laquelle, pour obtenir la vie sauve, il trahit sans vergogne ses compagnons, il vante son courage, afin de faire de son fils un adversaire digne de Turnus. Celui-ci l'atteint de loin ([12]) en lui lançant un léger javelot, saute à bas de son char, lui met le pied sur le cou, lui arrache l'épée qu'il tenait à la main et la lui plonge flamboyante ([13]) dans la gorge ; il ajoute quelques paroles ironiques ; il peut mesurer de son corps cette terre d'Hespérie qu'il est venu chercher ([14]) ; c'est le sort de ses ennemis et c'est ainsi qu'ils fondent des villes. Virgile reprend alors l'énumération haletante des noms propres : Asbystès, tué d'un coup de lance, Chloreus, Sybaris, Darès, Thersilochus ([15]), Thymoetès, désarçonné par son cheval ([16]), puis il peint à nouveau la course vertigineuse de Turnus comparé à Borée qui pousse vers le rivage les flots de la mer Égée et fait fuir

devant lui les nuages du ciel ; partout où Turnus se fraye un passage, les bataillons reculent, tournent le dos, se sauvent précipitamment ; il est emporté comme au vol — *uolantem* 370 — par son élan et le vent que le char reçoit de face secoue son panache flottant — ce dernier vers d'un pittoresque saisissant. Sa dernière prouesse est originale : Phégeus veut l'arrêter dans sa course (1), saisit par leurs naseaux écumants ses chevaux lancés et les détourne ; mais tandis qu'il se fait traîner suspendu au joug il se découvre et reçoit un coup de lance qui, perçant sa cuirasse à doubles mailles, lui fait une blessure superficielle. Il lâche alors l'attelage sans doute presque arrêté, se protège de son bouclier, et marche sur Turnus l'épée haute ; mais le char reprend sa course, le renverse et Turnus, qui évidemment descend du char, lui tranche la tête entre le rebord inférieur du casque et le bord supérieur de la cuirasse.

L'aristie comporte un mouvement, une fougue, qui dépassent tout ce que nous avons vu jusqu'à présent ; c'est une randonnée furieuse, une ruée irrésistible, renversant devant elle tout ce qu'elle rencontre, un véritable bain de sang ; jamais encore nous n'avions assisté à un massacre exécuté avec un tel emportement.

Guérison miraculeuse d'Enée (383-440). — **8.** Outre qu'elle retarde la rencontre décisive et produit une révolution dans l'âme de Turnus, la blessure d'Énée fournit à Virgile l'occasion de lui donner une attitude héroïque, de faire ressortir son indifférence à la douleur et son inébranlable volonté de remplir sa mission périlleuse ; c'est une habileté que de le grandir à mesure que l'heure du triomphe approche ; le triomphe se trouve ainsi justifié. En ce qui concerne la construction du poème, Virgile continue à s'inspirer des ch. III et IV de l'*Iliade*, dans les parties consacrées au combat de Pâris et de Ménélas. La blessure et la guérison d'Énée ont pour prototype la blessure et la guérison de Ménélas ; mais, accessoirement, Virgile s'est inspiré des autres passages de l'*Iliade*, où un guerrier mis hors de combat est guéri et reprend sa place parmi les siens (2). Il avait déjà utilisé, à propos de Mézence, le motif de la blessure qui éloigne un guerrier du champ de bataille ; mais Mézence n'a que le temps de faire laver sa plaie et retourne se battre sans être guéri ; il en est autrement d'Énée. Pendant que Turnus semait victorieusement la mort dans la plaine — *interea* 384 —, il a été ramené au camp par Mnestheus et Achatès accompagnés d'Ascagne, en s'appuyant à chaque pas sur sa longue lance (3) ; il est furieux — *saeuit* 387 — ; il s'efforce en vain d'arracher le trait, dont le bois s'est brisé ; il demande qu'on en finisse, qu'on débride largement et qu'on fouille jusqu'au fond la plaie, qu'on le

remette en état de se battre. Il est soigné par Iapyx, un ancien favori d'Apollon, à qui celui-ci avait offert la science augurale, l'art de jouer de la cithare et de lancer les flèches et qui a préféré la connaissance, moins brillante, de la médecine, pour prolonger les jours de son vieux père à toute extrémité. C'est un de ces personnages honnêtes et pleins de bons sentiments, comme les imagine Virgile, qui aime les braves gens. La scène qui suit est tout à fait plastique : d'une part Énée, frémissant d'une impatience cruelle, appuyé sur son énorme lance, entouré des guerriers (1) et d'Iule désolé, mais ne se laissant pas émouvoir par les larmes ; de l'autre, le vieil Iapyx qui, le vêtement retroussé à la façon des opérateurs, s'agite sans que ni l'adresse de sa main, ni les herbes puissantes de Phoebus amènent un résultat et qui ne peut arracher le trait ni avec ses doigts ni avec la pince (2). Ce serait un amusant tableau de genre, s'il n'était dramatisé et rendu tragique par l'ambiance ; en effet dans la plaine redouble l'horreur de la bataille (3), qui se rapproche ; un nuage fixe de poussière cache le ciel (4) ; les cavaliers arrivent auprès du camp au milieu duquel pleuvent des traits. La clameur lugubre des guerriers qui combattent et qui meurent monte dans l'air.

Les Troyens semblent perdus ; il n'y a plus qu'une intervention divine qui puisse tout sauver. L'action de Junon et la contre-action de Vénus marquent le rythme de la marche des événements de l'*Enéide* et se poursuivent dans les derniers livres de l'*Enéide*, avec moins de violence pourtant et des effets moins bruyants. D'une façon plus ou moins directe, la blessure d'Énée est l'œuvre de Juturne, instrument de Junon ; naturellement Vénus vient la guérir. Elle ne paraît s'y décider que par affection maternelle et parce qu'elle ne peut voir souffrir son fils ; ainsi du reste Junon, qui au VIIe livre est la déesse de la haine implacable, n'a envoyé Juturne que par intérêt pour Turnus ; c'est une émulation de bons sentiments. Donc Vénus cueille sur l'Ida de Crète le dictamne aux feuilles largement poussées et à la fleur de pourpre, remède bien connu des chèvres atteintes d'une flèche. Invisible dans un nuage obscur, elle en imprègne l'eau du bassin resplendissant et elle y mêle les sucs bienfaisants de l'ambroisie et la panacée odorante, sans doute par suite de l'usage constant de Virgile d'accumuler alors qu'une seule chose suffit, peut-être parce que l'ambroisie va rendre la vigueur au blessé (5). Le miracle se produit, pendant que le vieil Iapyx baigne la plaie, sans se douter de rien : toute douleur cesse, le sang s'arrête au fond de la blessure, la flèche vient dans la main, le malade retrouve ses forces. Iapyx réclame à grands cris les armes d'Énée (6) et signale le miracle en protestant

qu'il n'est pour rien dans la guérison [1]. Avide de se battre, Énée s'arme rapidement [2], opération fréquemment décrite dans l'*Iliade*, mais avec plus de détail ; il embrasse Ascagne en l'enveloppant de ses armes — *Ascanium fusis circum complectitur armis* 433 — et lui donne un baiser par l'orifice de son casque ; ces effusions d'aspect guerrier, rendues familières à nos yeux par l'art *pompier* de David, sont accompagnées de mâles paroles qu'Énée adresse à son fils : il lui donne l'exemple de la vaillance et du labeur sérieux ; d'autres lui apprendront à être heureux [3] ; il va le défendre, conquérir pour lui une haute situation ; il lui recommande, quand il sera grand et qu'il se rappellera ses aïeux, de prendre modèle sur Énée son père et sur son oncle Hector [4]. Ce sont là de fortes pensées noblement exprimées, qui ont quelque chose de Cornélien. Énée nous apparaît comme un héros qui, insoucieux de la chance, poursuit sans faillir sa laborieuse destinée, enlève de haute lutte le prix magnifique qu'il lui laisse avec son exemple. Turnus nous touche par son ardeur juvénile et par son infortune ; il ne s'élève pas à cette hauteur morale. Quant à la scène tout entière, elle a de la grandeur, la grandeur pompeuse et conventionnelle qui est le triomphe de l'art classique.

Sortie du camp. Poursuite inutile de Turnus par Enée (441-499). — **9.** Après l'offensive foudroyante dans laquelle Turnus est représenté comme un guerrier capable de tout anéantir, il était difficile d'enchérir ; il fallait pourtant, pour préparer l'issue de l'*Enéide*, qu'Énée apparût plus redoutable encore. La sortie du camp, où a été refoulée l'armée Troyenne, est d'une puissance extraordinaire. Énée s'avance le premier, colossal — *ingens* 441 [5] —, brandissant un trait énorme — *telum immane manu quatiens* 442. Il est plus effrayant que jamais ; puis ce sont ses lieutenants et toutes ses troupes [6] en rangs serrés ; la plaine se remplit d'une poussière noire[7] et la terre tremble sous les pas [8]. Virgile a plus d'une fois utilisé le motif de la poussière soulevée par les soldats ; mais ici elle est tellement épaisse qu'on va se battre dans la nuit, ce qui est formidable. Turnus voit cette masse qui s'ébranle, les Ausoniens la voient et sont glacés d'effroi [9] ; Juturne elle-même, au bruit qu'elle reconnaît [10], tremble et recule. L'effet pittoresque du fracas s'ajoute à tout le reste. Virgile avait comparé Turnus au dieu Mars ; le déchaînement des éléments est plus terriblement destructif que la fureur même d'un dieu. Aussi Énée, à la tête de ses troupes, est-il comparé à une trombe qui s'abat sur la mer, épouvantant les paysans qui prévoient ses ravages et précédée du fracas des vents [11]. Le massacre commence avec l'épée. Thymbraeus frappe Osiris, Mnestheus Archetius, Achatès tranche la tête à Epulon, Gyas

à Ufens ; l'augure Tolumnius qui avait le premier engagé l'action tombe lui-même et c'est le premier châtiment de la perfidie. Une clameur s'élève vers le ciel ([1]) ; les Rutules à cette sortie torrentielle ne paraissent pas opposer de résistance ; à leur tour ils s'enfuient ([2]). Il y a dans tout cela un effet de force énergiquement rendu. Quant à Énée, il ne prend point part au carnage ; c'est Turnus seul qu'il cherche dans l'obscurité profonde, c'est avec Turnus seul qu'il entend se mesurer ([3]).

Juturne a peur ; elle précipite du char Métiscus, l'aurige de Turnus ([4]), prend exactement sa ressemblance et saisit les rênes flottantes. Son but est de soustraire son frère à l'attaque d'Énée, en lui faisant faire sur le champ de bataille des tours et des détours, et Virgile l'assimile à l'hirondelle au plumage noir, qui, parcourant les atriums élevés d'un riche palais ([5]), cherche la nourriture de ses petits et fait entendre ses cris tantôt dans les portiques déserts, tantôt autour des pièces d'eau, comparaison provenant sans doute d'impressions personnelles et de choses vues, pittoresque, mais un peu grêle et disproportionnée. En vain Énée s'attache aux évolutions du char de Turnus, s'arrange pour le rencontrer de face — *obuius* 481 — et appelle à haute voix son rival parmi les bataillons en déroute ; le char lui échappe toujours ([6]). Il ne sait quel parti prendre ([7]) ; Virgile le représente volontiers comme un homme qui réfléchit. Mais voici qui le tire d'embarras : Messapus l'attaque directement en lui lançant un des deux javelots qu'il portait ([8]) ; il se ramasse sous ses armes en pliant sur le jarret ; pourtant le javelot lui enlève son panache ([9]). Il prend donc le parti de se battre ; très différent de Turnus, qui, jeune et bouillant, se rue au combat, Énée est un homme sage et pondéré, qui préfère la paix à la guerre, qui ne fait la guerre que lorsqu'il y est forcé, mais qui alors la fait implacablement. Il a pris au sérieux la conclusion du traité ; quoique blessé traîtreusement, il en réclame l'exécution loyale ; si, pour des motifs de sentiment, notre sympathie va à Turnus, la froide raison nous invite à reconnaître qu'Énée ne réclame que son dû. Pour toute réponse on l'attaque à l'improviste ; alors la colère lui monte ([10]) ; il prend à témoin Jupiter de la violation du traité ; puis il fond sur les Rutules, décidé à en faire à son tour un massacre terrible et il abandonne les rênes à sa fureur guerrière ([11]). Tout le long de l'*Enéide*, il est le champion du droit divin ; à partir de ce moment, il est aussi celui du droit humain.

Aristies parallèles d'Énée et de Turnus (500-553). — **10.** Quittant le ton objectif du récit, comme il le fait volontiers dans les situations palpitantes, Virgile se demande quel dieu pourrait lui raconter tant

de massacres et la mort de tant de chefs ; il s'étonne que Jupiter laisse s'entrégorger si furieusement des peuples destinés à vivre ensemble dans une paix éternelle et il souligne ce qu'il y a de délicat et de difficile à traiter dans les six derniers livres de l'*Enéide.* Ici figure pour la dernière fois le motif de l'aristie ; pour le renouveler et le diversifier, Virgile imagine deux aristies parallèles, exposées dans des couplets alternés ; il rapproche ainsi comme dignes l'un de l'autre les deux adversaires avant de les affronter dans la rencontre finale ; si c'est exprès et pour lui donner avant la défaite finale un léger avantage qu'il attribue à Turnus huit victoires et seulement sept à Énée, c'est sur quoi nous ne pouvons nous prononcer.

Jusqu'à présent l'armée troyenne a tout balayé devant elle sans rencontrer de résistance. Le combat d'Énée contre le Rutule Sucro marque un premier arrêt, mais qui n'est pas long — *haud multa morantem* 506 — ; Énée lui perce de son épée les côtes et la poitrine (1). Turnus ayant mis pied à terre tue d'un seul coup d'épée Amycus (2) désarçonné par son cheval, de sa lance son frère Diorès, qui marche sur lui (3) ; puis il suspend à son char les deux têtes dégouttantes de sang (4), détail horrible que nous voyons pour la première fois et qui montre à quel degré de férocité est arrivée la lutte ; comme les Rutules IX, 465 sq. portent sur des piques les têtes de Nisus et d'Euryale, Virgile a sans doute voulu leur imputer une barbarie qui les distingue des Troyens. Énée, dans une seule rencontre, expédie trois adversaires, Talos, Tanaïs, Céthégus ; il y ajoute Onitès (5). Turnus tue deux frères Lyciens venant de Lycie, plus particulièrement des terres appartenant au temple d'Apollon, et un Arcadien, Ménoetès, dont la caractéristique est assez amusante ; c'est un pauvre pêcheur des bords des fleuves de Lerne, qui n'aimait pas la guerre, ne fréquentait pas les grands, et dont le père cultivait la terre à loyer. Quittant alors le détail, Virgile décrit pittoresquement l'action simultanée d'Énée et de Turnus sur le champ de bataille, comme celle de deux foyers opposés d'incendie qui dévorent une forêt (6) ou celle de deux torrents qui se précipitent bruyamment des montagnes et dévalent dans la plaine en ravageant tout chacun sur son passage. Ceci nous donne une grande idée de la puissance de destruction des deux adversaires, mais ne nous les fait voir que du dehors. Virgile signale la violence extraordinaire de leur état d'âme ; ils sont en proie aux agitations intérieures de la colère ; leurs invincibles poitrines se brisent ; toutes leurs forces se concentrent sur l'œuvre de mort.

Ce morceau, qui a son unité et qui semble tout dire, est doublé par un autre qui lui est analogue (7) : Énée abat de son char en lui lançant

un énorme rocher (1) Murranus, qui faisait sonner bien haut les noms de ses aïeux, tous anciens rois Latins et qui tombe bousculé par les roues sous les rênes et sous le joug : le sabot de ses chevaux lancés le frappe à coups répétés. Turnus traverse de sa lance qui reste fixée dans le casque doré les deux tempes d'Hyllus, qui se précipitait en frémissant d'une manière terrible. Il tue ensuite le Grec Crétheus, tandis qu'Énée perce à son tour le bouclier et la poitrine de Cupencus, que les dieux qu'il adore ne parviennent pas à sauver (2). Enfin Turnus abat Aeolus (3), dont Virgile souligne le sort mélancolique ; il n'a échappé à la fureur des Grecs, à Achille, que pour trouver la mort aux plaines de Laurente (4) ; il a un palais élevé au pied de l'Ida, à Lyrnesus, son tombeau sur le sol de Laurente ; l'effet est pénétrant. Comme le premier morceau de cette aristie en partie double, le second a sa conclusion, différente, mais qui le clôt aussi nettement. L'effet normal des prouesses du chef est de rallier ses compagnons ; comme Énée et Turnus sont vainqueurs chacun de son côté, les deux armées concentrées autour d'eux se ruent l'une sur l'autre (5) dans un choc formidable (6) — *uasto certamine tendunt* 553.

Assaut donné à Laurente. Mort d'Amata (554-613). — **11.** On ne voit pas d'issue à ce corps-à-corps acharné ; la situation se dénoue par une manœuvre, que Virgile fait suggérer à Énée par sa mère, pour que l'action de Vénus se continue jusqu'à la fin de l'*Enéide* et préside à la conclusion ; ici, il se conforme à la psychologie homérique, mais cette psychologie n'est point celle d'Énée. La campagne par laquelle Énée vient à bout des Latins est une suite d'opérations stratégiques habilement conçues et vivement exécutées ; la dernière est un couronnement qu'il était capable d'inventer par lui-même sans secours étranger ; la mythologie n'est ici qu'une superfétation, un décor traditionnel (7). Dans ses tentatives infructueuses pour atteindre Turnus, Énée s'aperçoit que, tandis que l'action se déroule dans la plaine, la ville de Laurente, devant laquelle il est arrivé à la fin du XIe livre, demeure indemne. C'est là le point faible où il faut frapper. Immédiatement, il rassemble ses lieutenants (8), la légion troyenne — *Teucrum... legio* 562 sq. —, et, du haut d'un tertre, prononce une de ces harangues familières aux généraux romains, qui expliquaient à leurs soldats en armes ce qu'ils avaient à faire et ce qu'on attendait d'eux ; sa harangue est courte, nourrie, logique ; dans un bref exorde, il annonce qu'il va leur demander quelque chose d'imprévu, qui exige une exécution rapide et qui, il en est sûr, est approuvé de Jupiter (9). Il expose alors qu'il est décidé à anéantir Laurente, si les Latins ne se soumettent point (10). Il justifie sa résolution par l'impossibilité

d'attendre le bon plaisir de Turnus pour le combat singulier convenu ; il montre que là est le nœud de la guerre (1) et, comme péroraison, il donne ses ordres : réclamer, les flammes à la main, l'exécution du traité.

L'armée accepte avec ardeur et se forme en coin ; c'est une colonne compacte qui se dirige vers la ville ; l'attaque est brusquée ; les échelles se dressent tout à coup contre les murs et la flamme apparaît ; d'autres menacent les portes et massacrent les premiers rangs des défenseurs ; d'autres encore lancent une nuée de traits, qui obscurcit l'air. Énée lui-même, fidèle au rôle honorable que lui a réservé Virgile, à la tête de ses troupes — *inter primos* 579 —, tend la main vers les remparts, accuse à grands cris Latinus, atteste les dieux que c'est la seconde fois qu'il est réduit à combattre, que deux fois les Italiens ont fait acte d'hostilités, que c'est la seconde convention qu'ils violent. Dans la ville, une épouvantable confusion se produit : les uns veulent se rendre, s'emparent de Latinus et le traînent aux remparts, les autres s'arment et assurent la défense. Ce tableau énergique a pour conclusion la comparaison très pittoresque et très juste des abeilles qui enfumées par un berger dans les trous d'une roche poreuse s'agitent furieuses au milieu de leur camp de cire — *per cerea castra* 589 — et bourdonnent sourdement, tandis qu'une fumée noire roule dans les cavités de la roche et monte dans l'air (2).

Un dernier malheur vient mettre le comble à la consternation des Latins : Amata, voyant l'ennemi s'avancer vers la ville et l'attaquer, les flammes voler vers les toits, sans que les Rutules soient là pour s'y opposer, croit que Turnus a succombé (3), s'accuse d'être l'auteur responsable du désastre — les personnages de Virgile ont toujours une conscience très délicate —, est prise d'une sorte de folie noire, déchire ses vêtements et se pend (4). L'effet produit est décrit par Virgile avec le souci classique de l'ordonnance : ce sont d'abord les femmes Latines, sans doute les femmes du palais, qui apprennent la chose ; parmi elles Lavinia la première arrache ses cheveux en fleur et déchire ses joues couleur de rose — il est difficile de mieux peindre en moins de mots la grâce virginale (5) — ; autour d'elle les autres femmes se livrent à un désespoir furieux et se frappent de coups, qui font retentir toute la maison (6). De là la nouvelle se répand dans la ville entière, accablée. Latinus va, les vêtements déchirés, foudroyé par la mort de sa femme et la ruine de sa ville, souillant ses cheveux blancs d'une poussière immonde (7). Le tableau dans ses belles lignes régulières est très énergique.

La mort d'Amata n'est pas seulement une calamité pour les Latins ;

elle a une importance capitale dans l'action de l'*Enéide* ; le mariage de droit divin va se substituer, sans rencontrer désormais d'obstacle humain, au mariage d'inclination ; tout ce que nous savons d'Énée nous assure qu'il sera un bon mari, mais ce n'est pas le mari souhaité.

Turnus se résout à affronter Enée (614-696). — **12.** Comment Énée a-t-il pu rompre le combat, au moment où il était le plus violent, faire opérer à son armée une conversion pendant qu'elle était engagée à fond et la mener à l'assaut de la ville, sans être inquiété ? Il y a là une invraisemblance ; Virgile l'a senti et il explique la chose, d'une façon insuffisante d'ailleurs, par le fait que Turnus a été entraîné par Juturne à l'extrémité du champ de bataille. Et ceci explique également comment Turnus, qui a pourtant comme Énée des qualités manœuvrières se laisse ici prendre en défaut et se montre si inférieur à son rival.

Tandis que celui-ci attaque Laurente — *interea* 614 —, il est loin de l'endroit où se livre l'action principale (1) et il poursuit quelques fuyards dispersés ; son ardeur est tombée — *iam segnior* 615 — et il est moins joyeux des résultats de sa randonnée (2). Juste à ce moment où l'ivresse a cessé, la brise lui apporte une clameur faite de terreurs obscures ; il prête l'oreille et entend le bruit, le grondement lamentable de la ville bouleversée. Ce n'est encore qu'un avertissement lointain et imprécis. Il se demande ce qu'il y a, et, hors de lui — *amens* 622 —, met la main sur les rênes et arrête le char. Sa sœur, sous la figure de l'aurige Metiscus, essaie de lui donner le change ; elle l'engage à continuer la poursuite des Troyens, qui inaugure la victoire ; d'autres défendront Laurente (3) ; Énée attaque les Italiens, qu'il massacre, lui, les Troyens ; il fera autant de victimes et sa gloire ne sera pas moindre (4). Turnus lui répond (5) et sa réponse est d'une lucidité saisissante, d'une sombre mélancolie. L'espérance, qui lui avait rendu un instant la foi dans la victoire, s'est évanouie ; il ne se fait plus d'illusions ; les idées noires sont revenues plus poignantes. Il a reconnu sa sœur (6) aussitôt qu'elle est venue rompre le traité et s'engager dans la guerre (7) — c'est ce qui explique que, lorsqu'elle s'est brutalement substituée à Métiscus, il a feint de ne pas s'en apercevoir et n'a rien dit — ; mais quel dieu l'a fait descendre de l'Olympe pour lui imposer de telles épreuves ? Est-ce pour la faire assister à la mort cruelle de son frère ? Le motif de la mort prochaine et les mots qui l'expriment reviennent sans cesse dans cette fin du XIIe livre, comme dans celle du IVe. Il voit bien en effet que ce qu'il fait n'a aucun sens et qu'il n'a point de chance de salut. Il résume alors la situation telle qu'il la connaît — et il n'en connaît pas encore toute

la gravité — ; il a vu de ses yeux (1) son plus cher ami Murranus, qui l'appelait, succomber, géant, à une gigantesque blessure — *Oppetere ingentem atque ingenti uolnere uictum* 640 (2) — ; Ufens est mort pour ne pas survivre au déshonneur. Ce sont là des choses dont le sens est parlant. Laissera-t-il détruire Laurente, sans que son bras réfute les injures de Drancès — qui lui sont restées sur le cœur — ? Il se résignerait à la honte de la fuite ? Le soulèvement de sa conscience, s'exprime par ces mots superbes : est-ce après tout un si grand malheur que de mourir — *Vsque adeone mori miserum est* (3) 646 — ? Puisque les dieux du ciel lui sont contraires, il supplie les dieux infernaux d'être bons pour lui. Comme Didon, lorsqu'elle jette un coup d'œil sur son existence passée, il atteste qu'il descendra vers eux sans reproche, sans avoir commis de lâcheté, digne de ses grands ancêtres. Cette sérénité dans la désillusion et en face de la mort inévitable, ce témoignage que se rend une conscience pure sont des choses cornéliennes et d'une élévation qui place très haut Turnus dans notre esprit. Turnus est comme Didon une victime, une victime qu'on ne se contente pas de plaindre et qu'on admire.

Sa résolution est prise, mais, pour ainsi dire dans l'abstrait ; voici ce qui la rend effective : tout à coup — *Ecce* 650 — accourt à bride abattue — *uolat* 650 — à travers les rangs ennemis, sur un cheval écumant, Sacès, blessé d'une flèche au visage — la précipitation et l'aspect du messager en disent long — ; il implore Turnus — *implorans* 652, mot qui annonce le ton de ses paroles — ; il ne voit le salut qu'en Turnus, il l'adjure d'avoir pitié des siens (4), et tout d'un trait il lui apprend les effroyables choses qu'il ignore encore (5) : Énée dirige une attaque foudroyante contre la citadelle de Laurente (6) et menace de la détruire (7) ; déjà les torches sont lancées contre les toits ; les Latins se tournent vers Turnus ; Latinus ne sait plus quel gendre, quelle alliance choisir ; la reine, son plus ferme appui s'est tuée épouvantée (8) ; seuls Messapus, Atinas, défendent les portes, entourés des deux armées, l'épée nue (9) ; et c'est le moment où Turnus s'amuse à faire rouler son char sur le pré désert ! Ce sont là des révélations si poignantes que Turnus, bouleversé par les images qui flottent dans son esprit, demeure stupéfait — *Obstipuit* 665 — et muet ; en lui bouillonnent les sentiments les plus violents, une honte indicible — *ingens* 666 —, une douleur folle, les fureurs de l'amour, la conscience de sa valeur (10). Quand enfin les ombres se dissipent et que la lumière se fait de nouveau dans son esprit, du haut de son char, tout troublé, il tourne ses regards vers la grande ville.

Ce qu'on voit est d'autre pouvoir que ce qu'on entend ; or, brus-

quement — *Ecce* 672 —, la réalité lui apparaît : une tour, qu'il avait fait construire lui-même, sans doute pour défendre la ville, était en feu et la flamme, dévorant les étages, montait vers le ciel [1]. Il reconnaît que le destin l'appelle ; sa sœur ne doit plus le retenir ; il faut qu'il aille là où le veulent la divinité et la Fortune [2] ; il est décidé à se mesurer avec Énée, à boire le calice. Sa sœur ne le verra plus se déshonorer : qu'elle le laisse faire, avant de mourir, cette furieuse folie. Les mots qu'il prononce montrent qu'il envisage clairement le dénouement ; il n'en déploie que plus d'énergie pour se frayer un chemin à travers l'ennemi. Pour rendre ce qu'il y a d'irrésistible et comme de force matérielle dans sa résolution, Virgile emprunte la comparaison homérique du rocher, qui, détaché de la montagne, broie tout sur son passage [3] ; il marche dans le sang répandu à flots sur le sol [4], parmi le sifflement des lances, fait signe de la main, ordonne aux Rutules et aux Latins d'arrêter le combat [5] ; la justice veut qu'il paie de sa personne pour tous — c'est une idée qu'il a déjà exprimée non sans amertume — et qu'il exécute le traité. Jusque-là il avait pu paraître complice de la rupture de l'accord et de la perfidie ; il n'en était rien ; il est loyal. Tout le monde lui fait place.

Voici le moment de la rencontre décisive que Virgile a mis tout son art à retarder le plus possible ; nous venons de voir par quelle gradation admirable d'effets et de sentiments il y a amené Turnus.

Premier engagement (697-724). — **13.** En entendant prononcer le nom de Turnus — Virgile ne dit pas qui apporte la nouvelle —, Énée abandonne le siège de la citadelle [6], accourt précipitamment, bondissant de joie, et fait retentir ses armes avec un bruit de tonnerre [7]. Il est aussi grand que l'Athos, que l'Éryx, que l'Apennin lui-même avec ses yeuses frémissant au souffle du vent et sa cîme neigeuse dont il est fier [8]. L'hyperbole est forte ; naturellement il ne s'agit que de figurer la taille que donne à Énée l'imagination effarée des assistants et de nous présenter la lutte finale comme quelque chose d'énorme ; c'est toujours le même effort pour frapper l'esprit par l'agrandissement des réalités. Les combattants des deux partis [9] déposent les armes et s'arrêtent, les yeux tournés vers le spectacle. Latinus lui-même est stupéfait de voir aux prises [10] ces guerriers colossaux nés sur des points si éloignés du globe — *ingentis, genitos diuersis partibus orbis* 708 — ; il y a là en effet quelque chose d'extraordinaire et qui donne un caractère merveilleux à l'origine de Rome née de deux peuples qui n'ont rien de commun entre eux et qui sont séparés par d'immenses espaces. Le premier engagement est furieux, brutal ; les deux adver-

saires s'élancent rapidement l'un contre l'autre, envoient leurs lances qui ne produisent pas d'effet, entre-choquent l'airain sonore de leurs boucliers, tandis que la terre gémit, et s'assaillent à coups d'épée redoublés, la chance ne jouant pas un moindre rôle que la vaillance. Pour résumer l'effet, Virgile introduit la comparaison des deux taureaux qui s'affrontent dans la Sila colossale — *ingenti* 715 — ou au sommet du Taburnus, au grand effroi des pâtres et du troupeau (1), se transpercent de leurs cornes, inondent de sang leur cou et leurs épaules, pendant que tout le bois renvoie leurs mugissements (2) ; nul animal mieux que le taureau ne pouvait rendre le caractère violent que Virgile imprime à la lutte. Les deux héros (3) heurtent leurs boucliers ; un fracas colossal — *ingens* 724 — remplit l'éther (4).

Péripétie (725-790). — **14.** Jupiter met lui-même sur les plateaux en équilibre d'une balance (5) les destinées d'Énée et de Turnus, pour savoir lequel des deux doit être vaincu et trouver la mort dans le combat. Alors — *hic* 728 —, Turnus bondit, croyant la chose sans danger, et, levant haut son épée, de toute sa force (6), il assène un coup. Ici, suivant l'usage virgilien, l'impression des spectateurs : Troyens et Latins anxieux (7) poussent un cri. L'épée se brise (8) et Turnus n'a que la ressource de fuir en toute hâte (9), se voyant désarmé et n'ayant dans la main qu'une poignée qu'il ne connaît point (10). On raconte (11) en effet que, dans le moment de trouble qui a suivi la rupture de l'accord, il a, au lieu de l'épée de son père, cadeau de Vulcain, saisi celle de Métiscus (12). Cette arme ordinaire a suffi tant qu'il ne s'agissait que de massacrer les Troyens en fuite. Au contact de l'armure divine d'Énée, l'épée humaine s'est rompue comme de la glace fragile et les morceaux brillent sur le sable roux — *fulua resplendent fragmina harena* 741 —, effet pittoresque et parnassien. Turnus, l'esprit perdu — *amens* 742 —, fuit au loin et fait çà et là, au hasard, des détours ; il est en effet enserré par les Troyens massés (13) et barré d'un côté par un vaste marécage, de l'autre par les remparts de la ville (14).

Énée, quoiqu'il sente par moments sa blessure et que ses genoux s'accommodent mal de la course, met à le poursuivre toute son ardeur — *feruidus* 748 —, et Virgile, s'inspirant de l'*Iliade,* compare cette poursuite à celle du cerf qui, arrêté par les bords escarpés d'un fleuve ou par la corde où flottent des oripeaux rouges, fait mille et mille crochets pour échapper au chien ombrien ; celui-ci croit le tenir, ouvre la gueule et la referme sur le vide ; cette déception, au moment même où l'on croit le dénouement arrivé, provoque une clameur répercutée par les rives et par les eaux et le ciel retentit d'un

fracas semblable à celui du tonnerre [1]. Tout en fuyant, Turnus interpelle les Rutules et leur réclame son épée — celle qui a été forgée par Vulcain — ; mais Énée paralyse leur bonne volonté en les menaçant d'une mort immédiate et de la destruction de Laurente. Ils font ainsi cinq tours et cinq fois reviennent sur leurs pas. L'acharnement s'explique : il s'agit d'un enjeu redoutable, la vie ou la mort de Turnus [2].

L'épisode suivant ne provient pas de l'*Iliade* et appartient en propre à Virgile. Dans le champ où a lieu le duel, qui est justement celui où, lors de la conclusion du traité, il devait avoir lieu, avait poussé un olivier sauvage [3], consacré à Faunus, entouré de la vénération des navigateurs qui, sauvés des flots, y suspendaient leurs ex-votos ; ceci s'explique par le fait que Faunus est le dieu traditionnellement adoré dans le pays et que, d'après la conception de Virgile, Laurente est une ville située près du rivage [4]. En préparant le terrain pour le combat et afin qu'il n'offrît point d'obstacle, les Troyens avaient sans scrupule fait sauter la souche sacrée ; la lance d'Énée était tombée là et s'était enfoncée dans les racines. Énée se baisse pour l'arracher [5] afin de s'en servir contre l'ennemi [6], qui le distançait à la course. Turnus fou de peur — *amens formidine* 776 — supplie, par la dévotion qu'il leur a toujours témoignée [7] tandis que les Troyens les ont offensés, Faunus et la Terre de retenir l'arme ; il est exaucé ; Énée ne peut parvenir à la dégager ; tandis qu'il est occupé et qu'il peine, Juturne, qui a repris la forme de Métiscus [8], rend à Turnus son épée. Alors Vénus, révoltée de tant d'audace de la part d'une simple nymphe, s'approche et retire la lance de la racine profonde. Jusqu'au dernier moment l'action de Junon et celle de Vénus se contrebalancent. Ayant retrouvé leurs armes et leur assurance, les deux guerriers sont de nouveau face à face, se redressant de toute leur taille — *sublimes* 788 — ; Turnus, confiant dans son épée, qui est cette fois une épée de trempe divine, Énée tenant haut sa lance. La situation [9] redevient ce qu'elle était avant la première reprise ; mais Virgile nous a fait passer par une péripétie mouvementée et une émotion angoissante. Énée et Turnus vont se mesurer armés l'un de la lance, l'autre de l'épée ; c'est, par suite de circonstances différentes, ce qui se produit dans l'*Iliade*, quand, sa lance n'ayant pas réussi à percer le bouclier, Hector n'a plus, pour se défendre contre celle d'Achille, que son épée.

Entretien de Jupiter et de Junon. Le règlement final (791-842). — **15.** Cette fois, il semble que la décision soit imminente ; Virgile la retarde encore en plaçant ici, entre Jupiter et Junon, une conversation qui est censée se tenir pendant l'épisode précédent — *interea* 791 —

et dont le récit interrompt l'action humaine. Il aurait pu la réserver pour la fin de l'*Enéide*, puisqu'elle règle définitivement les conditions de l'établissement des Troyens en Italie et leurs rapports avec les Latins, ce qui est l'aboutissement indispensable et capital du poème. Il a mieux aimé l'insérer ici et terminer l'*Enéide* à la moderne, sur le coup d'épée fatal, qui laisse le lecteur sous une impression dramatique ; ainsi la mort de Mézence clôt brusquement le Xe livre. Quant au caractère de la scène, c'est une admonestation conjugale, d'une sévérité tempérée par la courtoisie de la forme et un fond d'affection sincère ; elle met aux prises deux personnages dont la psychologie est magistralement observée, le mari qui ne veut pas laisser protester les devoirs de sa charge, mais qui en même temps tient à conserver de bons rapports avec sa femme et la ramène par la douceur et la raison, l'épouse qui se soumet parce qu'elle ne peut faire autrement, mais qui d'une situation mauvaise sait tirer le meilleur parti possible. De cette scène nous avons déjà vu l'esquisse, lorsqu'au l. X, 606 sqq., Junon a obtenu de Jupiter la permission de sauver momentanément Turnus ; mais c'est plus qu'une scène de ménage ; c'est une de ces conférences diplomatiques qui viennent à la fin d'une guerre régler la situation dont les grandes lignes ont été tracées par l'épée. Ici, la modération de l'un des négociateurs, la condescendance de l'autre rend l'accord facile. A bien des égards l'entretien de Jupiter et de Junon et les conclusions pratiques qui en résultent étaient nécessaires : Junon a joué un rôle important dans l'*Enéide*, dont son énergie est un des principaux ressorts : au point de vue poétique, il ne fallait pas qu'elle disparût les mains vides avec la courte honte de la haine et de la méchanceté déployée inutilement ; elle perd la partie, mais ses efforts n'ont pas été absolument vains ; elle obtient quelque chose et quelque chose qui est juste. Ensuite, elle est présentée dans toute l'*Enéide* comme l'ennemie acharnée d'Énée et des Troyens ; elle lutte jusqu'au bout contre l'accomplissement de leurs destins. Il ne fallait point que le nouveau peuple formé de l'union des Troyens et des Latins et qui devait être l'ancêtre du peuple romain fût en butte à ses rancunes persistantes et vît son origine entachée d'un présage si défavorable ; il y a donc après la lutte une réconciliation et si cette réconciliation n'est pas totale, c'est que Virgile n'a pas voulu se mettre en opposition avec la tradition courante d'après laquelle Junon ne renonçait qu'au moment de la deuxième guerre punique à ses sentiments hostiles pour les Romains. Enfin, pendant les longues années qu'a duré la rédaction de l'*Enéide*, la pensée de Virgile sur le dénouement s'est modifiée ; primitivement, en s'établissant en Italie, Énée devait

fonder une Troie nouvelle, s'imposer aux vaincus, les faire absorber par les vainqueurs et créer ainsi un peuple nouveau, les Latins, destinés à devenir plus tard les Romains ; mais, à mesure qu'il avançait dans la composition de son poème, Virgile s'est trouvé amené à donner une importance de plus en plus grande aux Italiens, à reconnaître l'existence d'une race Latine antérieure à l'arrivée des Troyens, qui devait fournir à Rome les éléments les plus solides de sa puissance et à laquelle l'élément Troyen ne ferait que s'incorporer ; ainsi, tout en restant fondamentale, l'importance des Troyens diminuait sensiblement ; de là le compromis dont Junon se fait ici le champion et qu'elle réussit à faire accepter.

Jupiter [1] adresse la parole à Junon, qui, du haut d'une nuée rousse regardait les combats [2]. Il lui fait comprendre nettement que l'instant du dénouement est arrivé et qu'il faut en finir — *Quae iam finis erit ?*... 793 [3] — ; s'autorisant de ce qu'elle sait et de ce dont elle convient [4], à savoir qu'Énée doit devenir un dieu indigète [5], il lui fait observer [6] que ses dernières tentatives d'hostilité sont sans objet ; il n'est pas convenable — *decuit* 797 — qu'un futur dieu soit blessé par une main mortelle [7], que l'épée de Turnus lui ait été restituée par Juturne qui n'est que son instrument et qu'on accroisse les forces des vaincus — *uictis* 799 [8]. Ce mot est douloureux pour Junon ; Jupiter en adoucit l'amertume en lui demandant de se désister par égard pour ses prières, en lui exprimant la peine qu'il ressent des soucis qui la rongent en secret et des plaintes qu'il entend d'une bouche si chère — *tuo dulci... ex ore* 802 — ; il lui fait sentir quelle condescendance il lui a témoignée en la laissant persécuter les Troyens sur terre et sur mer, allumer une guerre néfaste, bouleverser la maison de Latinus, empoisonner de deuil un hymen. Mais cette fois il faut s'arrêter ; telle est sa volonté formelle. Naturellement Junon ne peut que se soumettre ; c'est l'attitude que nous lui avons déjà vu prendre au Xe livre ; elle répond en baissant les yeux — *submisso... uoltu* [9] 807 —, ce qui laisse deviner d'avance la teneur de cette réponse. Comme Jupiter lui a fait sentir toute l'étendue de sa condescendance, elle tient à lui faire comprendre l'importance de ce qu'elle lui sacrifie : c'est pour lui obéir qu'elle a, malgré elle, abandonné Turnus et la terre ; sans cela on la verrait dans la mêlée même, armée de flammes, attirer les Troyens au combat funeste [10]. A propos du reproche d'avoir suscité Juturne, elle reconnaît qu'elle lui a conseillé d'essayer de sauver son malheureux frère, mais elle ajoute qu'elle ne l'a pas autorisée à tendre l'arc dont la flèche a blessé Énée [11]. Elle le jure par le Styx et déclare qu'elle renonce à la lutte. Elle essaie pour-

tant de tirer de sa soumission le meilleur parti possible : elle demande à Jupiter des concessions qui ne sont pas contraires aux arrêts du destin, qu'il dépend par conséquent de lui d'accorder et qui sont conformes aux sentiments qu'il doit avoir pour le Latium et pour la dignité des siens (1). Ses exigences portent sur trois points : que, lors de l'heureux et inévitable mariage, lors de la paix, les Latins indigènes conservent leur nom et ne deviennent pas des Troyens, qu'ils gardent et leur langue et leur costume (2), que le Latium, que les rois Albains qui règneront des siècles (3), que la descendance Romaine (4) tirent leur puissance de l'énergie italienne. La destruction de Troie doit être définitive.

La courte réplique de Jupiter faite en souriant (5), ce qui la caractérise d'avance, a une importance capitale ; c'est, en soulignant la violence naturelle à la fille de Saturne (6), un acquiescement à ses demandes, mais c'est plus que cela ; elle règle définitivement les conditions de l'établissement des Troyens en Italie. Jupiter, qui tient à se montrer bon époux et à faire les choses de la meilleure grâce possible, se reconnaît vaincu et cède de bon gré (7). Les Ausoniens conserveront leur langue nationale et leurs coutumes — ce qui comprend le vêtement, mais va plus loin — ; ils garderont leur nom actuel ; les Troyens n'apporteront dans le mélange que leur personne ; quant à la question religieuse, il en prend à son compte la solution ; il fixera la nature et les rites des sacrifices (8) de la communauté nouvelle dont tous les membres indifféremment parleront latin ; cette race mixte dépassera par sa piété les hommes et les dieux ; aucune ne témoignera plus de dévotion à Junon (9) — ; Junon se déclare satisfaite — *laetata* 841 — et modifie ses sentiments d'hostilité vis-à-vis des nouveaux venus. Cependant — *interea* 842 — elle quitte son nuage et le ciel.

La solution formulée et imposée par Jupiter diffère en partie de celle qu'avait proposée Énée au moment de la conclusion de l'accord : Énée devait se retirer dans une ville spéciale que lui bâtiraient les Troyens et qui porterait le nom de Lavinia, c'est dire que les deux peuples demeureraient distincts ; Jupiter exige la fusion. Quant au statut personnel d'Énée, il ne le détermine point. Énée partagera-t-il le pouvoir avec son beau-père, comme celui-ci y est résigné, ou lui laissera-t-il, comme il l'offre lui-même, le commandement militaire, c'est une chose sur laquelle Jupiter ne se prononce point ; mais elle n'a pas grande importance pour l'avenir. Latinus n'ayant pas de fils, Énée lui succèdera nécessairement (10).

On voit que les avantages obtenus en fin de compte par Junon sont

considérables et de nature à flatter son amour-propre, puisque les Troyens, auxquels elle a voué une haine farouche, se voient, malgré leur victoire, diminués au profit des Italiens et se mêlent à eux sur pied d'égalité ; mais on ne voit pas trop ce que Junon gagne à cela et au fond son rôle dans l'*Enéide* n'est pas construit avec toute la solidité désirable. Si elle persécute les Troyens, c'est surtout parce qu'elle est la grande déesse de Carthage et qu'elle a entendu dire que Carthage sera un jour détruite par les Romains, descendants de ces Troyens ; on conçoit que, lorsque les Troyens débarquent en Italie pour s'y établir, elle leur suscite des ennemis et s'intéresse aux Latins ; mais elle ne s'intéresse aux Latins que par suite de son aversion pour les Troyens et elle se soucie peu des maux qui vont résulter pour eux de la guerre qu'elle déchaîne ; une fois que l'établissement des Troyens en Italie ne fait plus question, on ne comprend pas trop à quoi correspond la sollicitude de Junon pour les Italiens ; en quoi peut-il lui importer que la race romaine destinée à anéantir Carthage doive sa puissance à l'énergie de l'élément italien qui entre dans sa composition — *Sit Romana potens Itala virtute propago* 827 — ? Il en serait autrement si, au lieu d'être simplement identifiée à l'Héré homérique, Junon était une ancienne divinité italique défendant son peuple contre les envahisseurs ; telle qu'elle est, on voit très bien pourquoi dans la lutte elle prend parti pour les Italiens contre les Troyens, on ne voit pas pourquoi elle tient tant, la lutte terminée, à ce que le sang qui coulera dans les veines des Romains soit en grande partie du sang italien. C'est Virgile qui y tient à tout prix, parce qu'il est Italien et qu'il n'entend pas abdiquer devant des Asiatiques ; c'est lui qui transparaît dans la Junon de la fin de l'*Enéide.*

Envoi de la Dira. Disparition de Juturne (843-886). — **16.** Ceci fait, c'est-à-dire le désintéressement de Junon obtenu, Jupiter prend en main la direction des événements, qui désormais se précipitent. Il s'agit d'abord d'écarter de Turnus, qui combat, Juturne, envoyée par Junon pour le protéger ; le moyen qu'il emploie est d'une couleur romantique. Il existe deux monstres femelles, qu'on appelle les *Dirae* et qui ont été enfantées par la Nuit noire, en même temps que Megaera, la Furie Tartaréenne ; ce ne sont cependant pas les deux autres sœurs de celle-ci, Allectô et Tisiphoné, que Virgile situe très nettement dans le Tartare, tandis que les *Dirae* sont attachées en qualité d'appariteurs à son trône et au seuil de son palais. Ce sont des instruments qu'il a directement sous la main et dont il se sert pour épouvanter les mortels, lorsqu'il leur envoie la mort, les épidémies, la guerre quand ils la méritent. Elles ne sont pourtant pas très différentes

des Furies, ayant comme elles des serpents et des ailes ; Virgile alors même qu'il invente, est timide et ne s'éloigne pas beaucoup des types connus [1]. Il ordonne à l'une d'elles de se présenter en toute hâte à Juturne comme un présage funeste — *in... omen* 854. Elle descend sur la terre dans un ouragan rapide, pareille à la flèche meurtrière et empoisonnée du Parthe ou du Crétois, qui siffle invisible en traversant la nue. Arrivée en vue du champ de bataille, elle se ramasse sous la forme diminuée de cet oiseau qui, la nuit, sur le tard, perché sur les bûchers ou sur les toits déserts, fait entendre son chant sinistre [2] ; elle passe et repasse avec bruit devant le visage de Turnus et frappe son bouclier de ses ailes [3]. Turnus, qui tout à l'heure s'avançait fièrement pour reprendre le combat avec Énée est saisi d'épouvante ; une torpeur qu'il n'a pas encore ressentie s'empare de lui ; l'effet est foudroyant [4]. Il n'est pas moindre sur Juturne, lorsque celle-ci reconnaît le grincement des ailes de la *Dira* ; Hector, dans l'*Iliade*, avant de recevoir le coup fatal, est abandonné par les dieux ; mais l'*Iliade* n'a pas l'équivalent de la douleur de Juturne, qui est la propre sœur de Turnus, qui est venue pour essayer de le sauver et qui en sentant qu'il est condamné se livre à son désespoir [5]. Elle se désole de voir qu'elle est réduite à l'impuissance, qu'elle n'a plus aucun moyen de défendre sa vie [6], qu'elle ne saurait prévaloir contre le monstre, devant lequel elle est obligée de quitter la bataille, dont elle essaie d'écarter d'elle l'épouvante [7], en reconnaissant le battement de ses ailes qui annonce la mort et l'inflexible volonté de Jupiter. Ceci est la transition qui l'amène à se plaindre de l'ingratitude de celui-ci, de cette immortalité qu'il lui a accordée en échange de ses complaisances et qui maintenant lui est odieuse puisqu'elle l'empêche d'accompagner son frère au pays des ombres. Elle voudrait être engloutie dans les profondeurs de la terre. Puis s'enveloppant la tête de son voile glauque elle disparaît dans le fleuve.

Mort de Turnus (887-952). — **17.** Tandis que Turnus est atterré et dans l'état de prostration qui vient d'être décrit, Énée l'attaque en brandissant un trait colossal — *ingens, arboreum* 888 — et en lui adressant des paroles implacables — *saeuo* [8]... *pectore* 888, qui en caractérise le ton — ; il l'avertit qu'il n'y a plus moyen d'éviter le moment fatal [9] ; aucun artifice ne lui servira plus ; il n'a plus qu'à souhaiter d'avoir des ailes pour s'élever jusqu'au ciel ou de pouvoir se cacher dans les profondeurs de la terre. Turnus secouant la tête — *caput quassans* 894 —, ce qui paraît impliquer un certain dédain, lui fait une réponse singulièrement noble et émouvante ; ce qui l'effraie, ce ne sont point ces paroles bouillantes, c'est l'hostilité des dieux et

de Jupiter (1). Déjà, en présence de Mézence, Énée n'avait eu qu'une attitude banale et Mézence l'avait dominé par sa mélancolie profonde ; de même Turnus lui est ici supérieur ; puis il songe à se défendre ; son épée ne pouvant le protéger contre le jet de la lance d'Énée, il soulève, pour prévenir le coup, un bloc de pierre énorme — *ingens* 896 — placé là comme borne d'un champ, et il l'envoie en se dressant de toute sa hauteur et en courant sur son adversaire ; c'est là une ressource dont se servent les héros homériques (2) ; mais l'effet ne répond point à son attente ; il ne se retrouve plus ; ses genoux flageolent, son sang est glacé ; la pierre lui échappe de la main et tombe avant d'atteindre le but, sans conserver la force d'impulsion nécessaire. Il lui semble qu'il est en proie à un de ces cauchemars, dans lesquels nous faisons des efforts qui n'aboutissent à rien, où nous voulons courir sans y réussir, parler sans parvenir à prononcer des paroles (3) ; quoi qu'il tente, la *Dira* l'empêche d'aboutir — *quamcumque uiam uirtute petiuit, Successum dea dira negat* 913 sq. Ainsi Jupiter lui a enlevé toute force physique ; ce n'est pas un adversaire en possession de ses moyens, c'est une victime sans défense qu'il mène à Énée. Sans doute Virgile a voulu faire ressortir l'importance de l'action divine sur le dénouement de l'*Enéide* ; Jupiter règle et dirige tout ; c'est par son action, plus que sous les coups d'Énée que succombe Turnus. L'orgueil romain devait être flatté de voir que le maître des dieux ne jugeait pas au-dessous de lui d'intervenir, tant la circonstance était grave et solennelle ; mais nous éprouvons une immense pitié pour Turnus qui ne lutte pas à armes égales et que Jupiter livre à l'exécuteur de ses hautes œuvres.

Turnus est en proie à une effroyable détresse morale ; il n'a aucun secours à espérer (4) et il ne peut se secourir lui-même ; des sentiments divers l'assaillent : il regarde la ville, les Rutules, et il ne voit rien venir ; il est pris de peur ; il est sous la menace, qui le fait trembler, de la lance d'Énée ; point d'issue pour fuir et il n'a pas la force de marcher contre l'ennemi ; son char, Juturne ont disparu ; l'agonie est cruelle. Tandis qu'il est cloué sur place, Énée l'ayant visé au bon endroit (5) lui darde sa lance plus violemment envoyée que les pierres d'une machine de guerre, plus bruyante que la foudre ; pareille à un noir tourbillon — Virgile accumule les hyperboles —, elle enfonce le bord de la cuirasse et du bouclier et traverse la cuisse de Turnus qui tombe comme un géant — *Ingens* 927. Reprenant un effet sonore souvent employé, Virgile nous fait entendre les gémissements des Rutules, le mugissement des montagnes d'alentour et l'écho des bois au loin.

Quand Hector est tombé dans la poussière, il supplie Achille de rendre, moyennant rançon (1), son corps aux siens. Turnus devient humble, suppliant, lève les yeux, tend la main ; il accepte son sort sans protester ; mais il prie son adversaire, au nom de son vieux père Daunus et en rappelant Anchise (2), de lui laisser la vie ou tout au moins de restituer aux siens son cadavre. Il convient qu'Énée est vainqueur, que les Ausoniens l'ont vu vaincu tendre les mains, que Lavinia lui appartient ; il lui demande de ne pas pousser sa vengeance plus loin. On a trouvé qu'il s'abaissait beaucoup et qu'il finissait mal ; il ne faut pas oublier que Virgile n'a fait de lui qu'un homme et qu'un homme a ses faiblesses ; mais surtout il se rend très bien compte qu'il s'est engagé dans une lutte inégale, que ce n'est pas uniquement contre Énée qu'il combat, mais contre la destinée ; il pourrait montrer une âme plus ferme et plus stoïcienne ; mais c'est moins à son rival qu'à une force inéluctable qu'il cède. Zeus avait abandonné Hector ; Jupiter égorge Turnus.

Achille témoigne envers Hector d'une haine farouche qu'il exprime avec férocité et il le tue pour venger Patrocle ; c'est également — le motif dérive de l'*Iliade* — pour venger Pallas qu'Énée achève Turnus. Mais Virgile avait conçu son caractère comme trop noble, trop accessible aux bons sentiments, trop humain, il l'avait fait moralement trop supérieur à Achille pour lui attribuer la dureté de celui-ci. Il est donc sur le point de se laisser fléchir ; ce qui l'empêche de faire grâce — car Virgile voulait que Turnus pérît —, c'est qu'il aperçoit sur son adversaire le baudrier de Pallas. Il est alors repris de cette colère furieuse — *furiis accensus et ira* 946 —, qui a rendu si terrible et si impitoyable son aristie du Xe livre ; il n'est féroce que par bonté d'âme et lorsque la clémence paraîtrait un abandon du devoir. C'est donc, comme il le dit, Pallas qui immole Turnus par sa main (3) ; il lui plonge le fer dans la poitrine.

Conclusion. — 18. Le XIIe livre est assujetti à une rigoureuse unité ; il est consacré à la rencontre finale de Turnus et d'Énée ; annoncée dès le début, cette rencontre a lieu à la fin ; l'art très réel, mais en même temps très visible de Virgile, consiste à faire entrevoir dès l'abord le dénouement, puis non seulement à le retarder jusqu'à la fin du livre, mais à le faire paraître par instants impossible et à tenir ainsi le lecteur en suspens et en arrêt jusqu'au bout. C'est au moment où le duel paraît imminent, étant accepté par Turnus et les formalités nécessaires étant remplies, que tout est remis en question par la reprise des hostilités et la blessure d'Énée. Et ce n'est pas seulement la possibilité du duel qui semble disparaître ; tandis qu'Énée

est réduit à l'impuissance, que l'ennemi s'approche du camp et y fait pleuvoir les traits, on peut croire que la partie est définitivement perdue par les Troyens et qu'ils vont succomber. La guérison d'Énée ne suffit point pour supprimer les obstacles à la rencontre finale, puisque l'intervention de Juturne s'oppose inlassablement à ce qu'il joigne Turnus ; tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, l'assaut donné à Laurente amène Turnus en face de son adversaire pour la décision. Tout cela est du théâtre.

Bien qu'avec moins de violence qu'ailleurs, l'action divine continue dans ce livre à conditionner l'action humaine ; c'est sans doute pour en souligner l'importance que l'idée de l'assaut de Laurente, qui ne dépasse point les capacités stratégiques d'Énée et qui pourrait lui venir naturellement, lui est suggérée par sa mère. Elle est la cause efficiente de la rencontre décisive entre les deux adversaires. Junon, avant de renoncer à la lutte, recueille de son intervention quelques bénéfices qui ne sont pas à dédaigner et se retire avec les honneurs de la guerre ; mais c'est Vénus qui met le point final à l'*Enéide.* Au point de vue des influences mythologiques, il faut remarquer que Jupiter, qui précédemment se bornait à surveiller de haut les événements pour qu'ils eussent un tour conforme aux arrêts du destin, en prend énergiquement la direction à la fin du XII[e] livre et les fait aboutir à un dénouement rapide. La conclusion de l'*Enéide* est un effet de sa toute puissance et les conditions dans lesquelles se développera la puissance romaine ne sont pas seulement le résultat du cours fatal des choses mais aussi de la volonté intelligente du plus grand des dieux. Le *Fatum* a arrêté les grandes lignes ; c'est Jupiter qui dessine les modalités.

Le caractère d'Énée se développe en parfaite conformité avec ce qui nous en a été révélé depuis l'arrivée en Italie. Il est courageux puisqu'il s'offre à résoudre par un combat singulier ce qui pourrait être décidé par le choc des deux armées ; c'est lui qui a lancé le défi et qui veut porter tout le poids de la victoire, c'est en même temps un homme loyal qui, une fois l'accord conclu, ne cesse d'en réclamer l'exécution ; celle-ci obtenue, il apparaît comme un guerrier puissant et il triomphe.

Le XII[e] livre est le calvaire de Turnus ; le caractère de celui-ci s'y développe également, comme le faisaient prévoir les données des livres précédents. Par opposition à Enée, qui participe jusqu'à un certain point du surhumain, Turnus n'est qu'un homme ; c'est un homme jeune, ardent, audacieux, plein de vie et d'exubérance ; mais la fortune ne lui sourit pas ; il est environné de méfiance. Le peuple

lui reproche l'insuccès de la guerre, Latinus, qui a pour lui une certaine affection, ne le supporte pourtant qu'avec peine et proteste qu'il l'a engagé dans une mauvaise voie. Amata lui est profondément dévouée, mais ne peut pas grand chose ; Junon qui le protège ne peut le conduire à la victoire ; personne ne l'encourage ; personne ne croit à son étoile ; de là chez lui, à côté de moments d'exaltation, des moments de dépression. En vain il essaie de se le dissimuler ; il entrevoit qu'il marche à la mort ; il est donc naturel qu'il finisse d'une façon plaintive. Frappé par Énée, il dit qu'il a mérité son sort — *equidem merui* 931 — ; cela est vrai en ce sens que le dénouement était fatal, qu'il en a eu conscience, que le seul moyen pour lui de ne pas succomber dans la lutte, c'était de ne pas l'entreprendre ; il l'a affrontée pourtant, et cela, c'est de l'héroïsme ; il nous est sympathique parce qu'il a l'âme généreuse et qu'il est malheureux.

Le XIIe livre ne contient qu'un seul vers inachevé ; il offre un certain nombre de disparates et ne porte pas trace de retouche. C'est le travail de premier jet presque complètement poussé jusqu'au point où le perfectionnement ne pouvait venir que d'une révision faite à tête reposée. Il n'a pas été soumis à cette révision qui n'aurait sans doute produit que des corrections de détail.

Bien qu'elle paraisse finir brusquement, il n'est pas douteux que l'*Enéide* ne soit terminée ; le début nous jette *in medias res*, mais tout est expliqué dans la suite ; la fin nous laisse *in mediis rebus*, mais tout a été expliqué auparavant.

NOTES DU CHAPITRE XIII

P. 831. (1) 2 Defecisse, mot caractéristique, qui se trouve déjà XI 231 et que Turnus a relevé énergiquement 424. — (2) 2 sua nunc promissa reposci est un rappel de XI, 434 sqq. — (3) 4-9, *Il.*, XX, 164 sqq, au début de la rencontre d'Achille et d'Énée, Πηλεΐδης δ' ἑτέρωθεν ἐναντίον ὦρτο, λέων ὥς Σίντης, ὅν τε καὶ ἄνδρες ἀποκτάμεναι μεμάασιν Ἀγρόμενοι, πᾶς δῆμος· ὃ δὲ πρῶτον μὲν ἀτίζων Ἔρχεται, ἀλλ' ὅτε κέν τις ἀρηιθόων αἰζηῶν Δουρὶ βάλῃ, ἐάλη τε χανών, περὶ τ' ἀφρὸς ὀδόντας Γίγνεται, ἐν δέ τε οἱ κραδίῃ στένει ἄλκιμον ἦτορ, Οὐρῇ δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχία ἀμφοτέρωθεν Μαστίεται, ἓε δ' αὐτὸν ἐποτρύνει μαχέσασθαι, Γλαυκιόων δ' ἰθὺς φέρεται μένει, ἤν τινα πέφνῃ Ἀνδρῶν ἢ αὐτὸς φθίεται πρώτῳ ἐν ὁμίλῳ. Virgile a concentré l'effet en réduisant les 10 vers homériques et il a mieux motivé la comparaison : Turnus accablé sous le poids de la défaite étant réellement un lion blessé, tandis que dans l'*Iliade* la blessure du lion ne correspond à rien ; il a localisé la scène en Afrique, Poenorum... in aruis 4 ; le trait pris dans la nature du lion, qui se bat les flancs avec sa queue pour s'exciter, a été remplacé par un autre qui est conventionnel et théâtral : le lion brise la lance qui l'a atteint. Pour rendre la chose plus terrible, Virgile a ajouté le secouement de la crinière, le rugissement de la gueule ensanglantée, tandis que, dans l'*Iliade*, il s'agit seulement d'écume ; 6 mouet arma correspond à *G.* III 236 signa mouet, appliqué à un animal et assure le sens de VIII 3 impulit arma ; 8 fremit ore cruento, fin de vers reprise de I 296 fremet horridus ore cruento.

P. 832. (1) Serv. 10 sane notandum «adfatur» atque «infit» ; nam iteratio est, qua frequenter est usus ; cf. XI 534 sq. Compellabat... et has... uoces Ore dabat, 821 sq. Adloquitur... atque haec ita fatur. — (2) 10 turbidus appliqué au bouleversement de l'âme causé par la passion figure pour la première fois IX, 57, puis X 648, 763, XI 742, 814, XII 10, 671, c'est une dominante des derniers livres de l'*Enéide*. — (3) 13 concipe foedus : 158 conceptumque excute foedus, passage de rappel. — (4) 15, le motif a déjà servi pour jeter de la défaveur sur les Troyens, VII, 359, Exsulibus... Teucris. — (5) 15 sedeant a un sens méprisant et a déjà servi XI, 460 pacem laudate sedentes. — (6) 18 Olli sedato respondit corde Latinus est une imitation intentionnelle d'Ennius cité par Servius : Olli respondet rex Albai Longai, modernisé pour la métrique ; sedato... corde est en antithèse avec turbidus 10. — (7) 20 sq. Macr. *Sat.*, VI, 2, 17, rapproche Accius in *Antigona :* Quanto magis te istius modi esse intellego Tanto, Antigona, magis me par est tibi consulere et parcere. — (8) 23 Aurum : Serv.-Dan., *ad l.* cite avec raison XI 213 praediuitis urbe Latini, qui est une prépa-

ration. — (9) 24 sq. Sunt aliae innuptae Latio et Laurentibus aruis Nec genus indecores est imité extérieurement et pour la forme, d'*Il.*, IX, 395 sq. Πολλαὶ Ἀχαιίδες εἰσὶν ἀν' Ἑλλάδα τε Φθίην τε, Κοῦραι ἀριστήων, mais le sens et l'effet sont tout différents. — (10) 25 sine semble indiquer que Turnus n'a pu retenir un geste d'impatience et de protestation, Serv. *ad l.* hoc loco intellegimus, Turnum dolore uoluisse in aliqua uerba prorumpere. — (11) 29 sqq. Victus amore tui, cognato sanguine uictus — nous n'avons jamais entendu parler de cela — Coniugis et maestae lacrimis — en réalité, malgré ses larmes, lacrimans VII 358, Amata n'a rien obtenu de lui, nequiquam dictis experta Latinum, VII, 373, — arma impia sumpsi — en réalité il s'est énergiquement refusé à déclarer la guerre et il a laissé à d'autres la responsabilité, VII 591 sqq. — ; il n'y a pourtant pas ici avec le VIIe livre une contradiction que Virgile eût fait disparaître. Il se peut que ce ne soient là que de belles paroles peu conformes à la vérité et un essai peu sincère de justification vis-à-vis de Turnus ; il se peut aussi que ce soient là des allusions au revirement de Latinus, qui a fini par accepter la responsabilité de la guerre, revirement qui ne nous a pas été expliqué et qui est un cas du κατὰ τὸ σιωπώμενον.

P. 833. (1) 31 Il a en effet offert sa fille à Énée, VII, 268 sqq., mais le mot eripui genero est cruel pour Turnus, qui disait encore, XI, 440 soceroque Latino. — (2) 35 sqq. recalent nostro Thybrina fluenta Sanguine, passage de rappel de la prophétie de la Sibylle, VI, 87 Et Thybrim multo spumantem sanguine cerno et qui paraît être une réponse indirecte à ce qu'avait dit Turnus, XI 393 sq. Iliaco tumidum qui crescere Thybrim Sanguine... uidebit. — (3) 37 quae mentem insania mutat ? hémistiche repris textuellement de IV, 595. — (4) 48 curam geris, locution fixée IX 311 curam... gerens. — (5) 49 letumque sinas pro laude pacisci, fin de vers reprise mécaniquement de V 230 uitamque uolunt pro laude pacisci. — (6) 50 ferrumque haud debile dextra Spargimus, le motif est emprunté à *Il.* XX 437 ἐπεὶ ἦ καὶ ἐμὸν βέλος ὀξὺ πάροιθεν. — (7) 52 quae nube fugacem Feminea tegat, en réalité, lorsque, dans le combat contre Diomède, Énée est blessé, Aphrodite le protège avec son peplos et c'est seulement lorsque, blessée elle-même, elle est contrainte de le lâcher que *Il.* V, 344 sq., τὸν μὲν μετὰ χερσὶν ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων Κυανέῃ νεφέλῃ ; quand Poseidôn sauve Énée des coups d'Achille, il répand un brouillard devant les yeux de celui-ci, *Il.* XX, 321 sq. ; il est curieux que l'allusion à un fait de l'*Iliade* ne soit pas tout à fait exacte.

P. 834. (1) 57 sq. spes tu nunc una, senectae Tu requies miserae, même motif IX 481 sq. tune ille senectae Sera meae requies, qui paraît appuyer la ponctuation adoptée ici. — (2) 67 sq. Virgile exprime cette rougeur par une comparaison empruntée à l'*Il.*, IV, 141, sq. Ὡς δ' ὅτε τις τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοίνικι μιήνῃ Μῃονὶς ἠὲ Κάειρα, παρήϊον ἔμμεναι ἵππων et c'est là un curieux exemple de la façon dont il dépayse ses emprunts, puisque, dans l'*Iliade*, il s'agit du sang qui coule de la blessure de Ménélas et qui rougit sa peau. Il a négligé la désignation précise de l'objet fabriqué et le pays de la fabrication, détails qui lui ont paru manquer d'intérêt et de noblesse. En revanche il a doublé la comparaison par une autre gracieuse et fraîche. — (3) 72 sq. ne me lacrimis neue omine tanto Prosequere, le motif se trouve dans l'*Il.*, XXIV, 217 sq. Μή μ' ἐθέλοντ' ἰέναι κατερύκανε, μηδέ μοι αὐτὴ Ὄρνις ἐνὶ μεγάροισι κακὸς πέλευ.

οὐδέ με πείσεις, mais la situation est plus dramatique chez Virgile. Dans Apoll., *Arg.* I, 295 sqq. Jason au départ dit à Alkimédé Μή μοι λευγαλέας ἐνιβάλλεο, μῆτερ, ἀνίας Ὧδε λίην, ἐπεὶ οὐ μὲν ἐρητύσεις κακότητος Δάκρυσιν ... 304 μηδ' ὄρνις ἀεικελίη πέλε νηί, lacrimis = δάκρυσιν fait penser que Virgile s'est référé au passage d'Apollonios. — (4) 75 sq. Phrygio mea dicta tyranno Haud placitura refer, le début de 76 est modelé sur le début de III, 169 sq. haec laetus longaeuo dicta parenti Haud dubitanda refer. — (5) 78 Teucrum arma quiescant, même fin de vers avec un sens tout différent, X, 836 prato grauia arma quiescunt. — (6) Serv. 88 non armatur hoc loco Turnus, sed explorat utrum arma apte et congrue eius membris inhaereant.

P. 835. (1) 83 sq. Pilumno quos ipsa decus dedit Orithyia — modelé sur XI 657 sq. quas ipsa decus sibi dia Camilla Delegit comites ; 84 Qui candore niues anteirent, cursibus auras. Serv. *ad l.* dit avec raison : critici culpant hoc loco Vergilium, dicentes incongruum esse figmentum ; namque Orithyia cum Atheniensis fuerit, filia Terrigenae, et a Borea in Thraciam rapta sit, quemadmodum potuit Pilumno, qui erat in Italia, equos dare ? mais il n'a pas compris que l'ambition perpétuelle de Virgile était de fabriquer du gréco-romain, de ce gréco-romain déplorable, qui a sévi si longtemps en France dans les lettres et dans les arts ; ainsi, X, 198 sqq. Mantô, la prophétesse, fille de Tirésias, est mise en rapport avec Mantoue ; XII, 140 sq. Jupiter, tout comme Zeus, a des aventures galantes et choisit ses favorites sur le sol latin ; XI 648 Camilla, une Volsque, est une Amazone et elle a autour d'elle des Amazones, ancêtres des matrones de grandes familles romaines ; VII, 385 Amata et les matrones latines sont transformées en bacchantes d'Euripide. — VII 280 sqq. Latinus a, lui aussi, des chevaux merveilleux, obtenus par Circé du croisement des chevaux du Soleil avec une cavale ordinaire ; ces chevaux merveilleux sont homériques : *Il.*, V, 265 sqq. Zeus a donné à Tros des chevaux divins pour le dédommager du rapt de Ganymède ; Anchise, par un croisement furtif avec des cavales, a obtenu six demi-sang, dont il a donné deux à Énée ; XVI, 148 sqq. les deux chevaux d'Achille sont fils de la harpie Podargé et du vent Zéphyros ; 866 sq. ils ont été donnés à Pélée par les dieux ; XX, 219 sqq. Érichthonios, fils de Dardanos, avait 3.000 cavales ; Borée en étant devenu amoureux prit la forme d'un cheval et de cet accouplement naquirent douze poulains d'une légèreté miraculeuse ; *En.* 84 est imité d'*Il.*, X, 437, où il est question des chevaux de Rhésos Λευκότεροι χιόνος, θείειν ἀνέμοισιν ὁμοῖοι, Virgile a enchéri pour la rapidité de la course. — (2) 88 Circumdat loricam umeris, hémistiche modelé sur II 509 sq. Arma... Circumdat nequiquam umeris. — (3) 90 sq. il ne semble pas que cette épée divine existe encore IX 148 sq. puisque Turnus dit : Non armis mihi Volcani... Est opus in Teucros ; XI, 489, il semble bien que ce soit une épée ordinaire que ceint Turnus ; de sorte que l'épée fabriquée par Vulcain ne paraît avoir été inventée par Virgile qu'au moment de la rédaction du XIIe livre. — (4) 92 sq. *Od.*, I, 127 sq. Télémaque rentre dans la maison Ἔγχος μέν ῥ' ἔστησε φέρων πρὸς κίονα μακρὴν — ingenti enchérit — Δουροδόκης ἔντοσθεν ἐϋξόου ; Virgile a négligé la δουροδόκη, comme trop spécialement grec. — (5) 95 sqq. Mézence s'était adressé dans le même sens à son cheval Rhaebus, X, 861 sq. et, avec un sarcasme antireligieux, à son bras et à sa lance, X, 773 sqq.

— (6) 101 sq. le prototype est Achille s'armant pour le combat, *Il.* XIX, 364 sqq. ἐν δὲ μέσσοισι κορύσσετο δῖος Ἀχιλλεύς· Τοῦ καὶ ὀδόντων μὲν καναχὴ πέλε — trait supprimé par Virgile comme trop réaliste — Τὼ δέ οἱ ὄσσε Λαμπέσθην ὡς εἴ τε πυρὸς σέλας, ἐν δέ οἱ ἦτορ Δῦν' ἄχος ἄτλητον ; suit, longuement décrite, l'opération traditionnelle de l'armement ; sur le feu qui jaillit des yeux, signe de colère, cf. Apollon. *Argon.*, I, 1296 sq. ; l'expression oculis micat acribus ignis est prise de Lucr., III, 290 ex oculis micat acribus ardor. — (7) 103-106 sont repris, en partie textuellement de G. III 232 sqq. — (8) 107 acuit Martem est une réminiscence, avec un sens différent, de l'expression homérique ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα *Il.* II 440, se suscitat ira, même fin de vers V, 454. — (9) 109 gaudens rappelle intentionnellement 82 gaudet et oppose les deux adversaires, le motif de leur joie étant très différent.

P. 836. (1) 111 sq. c'est bien à Latinus qu'Énée doit s'adresser, puisque c'est avec lui qu'il règlera les termes de l'accord ; il n'y en a pas moins une légère incohérence de forme, puisque c'est Turnus qui avait envoyé dire qu'il acceptait le défi. — (2) 85 sqq. — (3) La chose n'a lieu qu'après l'échange des serments, Virgile l'a donc déplacée, *Il.* III, 314 sq. Ἕκτωρ δὲ Πριάμοιο πάϊς καὶ δῖος Ὀδυσσεύς Χῶρον μὲν πρῶτον διεμέτρεον — (4) 118 dis communibus, en effet, après la prière d'Énée, Latinus dit 197 Haec eadem, Aenea,... iuro ; les deux passages sont en corrélation.

P. 837. (1) 121, déjà VII 664 sq. on lit en parlant du contingent d'Aventinus Pila gerunt, mais le pilum reste sans emploi. — (2) 126 Ductores auro uolitant ostroque superbi est une réminiscence de V 132 sq. ipsique in puppibus auro Ductores longe effulgent ostroque superbi, avec reprise littérale de la fin du vers ; c'est de nouveau le luxe conventionnel cher à Virgile ; 128 est repris de VII 691 et IX 523 avec variante insignifiante. — (3) 130 Defigunt tellure hastas et scuta reclinant est une imitation formelle d'*Il.*, III, 134, Οἳ δὴ νῦν ἕαται σιγῇ — πόλεμος δὲ πέπαυται — Ἀσπίσι κεκλιμένοι, παρὰ δ' ἔγχεα μακρὰ πέπηγεν, il ne semble pourtant pas que l'attitude des guerriers virgiliens soit exactement la même que celle des guerriers homériques. — (4) 131-133, rien de pareil dans l'*Iliade* ; mais les δημογέροντες sont assis autour de Priam aux portes Scées et assistent de là à ce qui se passe dans la plaine. — (5) Dans l'*Iliade*, entre le moment où est décidée la rencontre entre Pâris et Ménélas et celui où elle a lieu, il s'écoule un certain laps de temps pendant lequel les hérauts de part et d'autre vont chercher ce qui est nécessaire à l'échange des serments, du côté Troyen avertir Priam de venir ; la rencontre est en effet improvisée ; il est possible que Virgile ait pris là l'idée première de l'intervalle ; mais il l'a rempli tout autrement ; dans l'*Iliade*, Hélène mise au courant par Iris de ce qui va se passer, reprise du souvenir de son premier époux, de sa patrie et de ses parents, rejoint Priam aux portes Scées et lui fait connaître les principaux chefs Achéens. — (6) Serv.-Dan. 134 Catonem sequitur, qui Albanum montem ab Alba Longa putat dictum. — (7) 138 sqq. il a déjà été question plus haut, X 435 de Iuturna, mais sans aucun détail et nous avons ici un nouveau trait de l'usage virgilien de ne caractériser les personnages que lorsqu'ils vont jouer un rôle important. Iuturna, plus anciennement Diuturna, est primitivement le nom d'une source près de Lauinium,

nom qui fut transporté à une source romaine, le lacus Iuturnae, près du temple de Vesta. A la fin de la première guerre punique, Q. Lutatius Catulus éleva au nom de l'État un temple à Iuturna au champ de Mars, là où aboutit plus tard l'Aqua virgo. Des fouilles récentes ont mis au jour des substructions d'édifice. Virgile a transformé Iuturna en une nymphe hellénique et en a fait la sœur de Turnus. — (8) 143 Serv.-Dan., *ad l.*, dit naïvement quae sint Latinae, cum quibus Juppiter concubuit, incertum est ; on ne le sait point, parce que c'est une invention de Virgile en mal de gréco-romain.

P. 838. (1) 144 Magnanimi ingratum Iouis ascendere cubile, Iuturna dit 877 sqq. nec fallunt iussa superba Magnanimi Iouis. Haec pro uirginate reponit ? Quo uitam dedit aeternam ? etc. ce qui explique ingratum 144 ; les deux passages sont en rapport étroit. — (2) 142 animo gratissima nostro, traduction de la formule homérique ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ *Il.* V, 243, 826 et pass., *Od.* IV, 71. — (3) 145 caelique libens in parte locarim, Iuturna est l'obligée de Junon comme Éole, I, 78 sq. tu das epulis accumbere diuom ; mais Jupiter ayant fait de Iuturna une nymphe, qui, comme déesse, avait ses entrées dans l'Olympe, on ne voit pas ce que Junon a fait de plus pour elle. — (4) Héré, dans Apollon. *Argon.* IV 790 sqq. est au contraire logique, quand elle dit à Thétis : ἀλλά σε γὰρ δὴ ... ἀγάπησα Ἔξοχον ἀλλάων, αἵ τ' εἰν ἁλὶ ναιετάουσιν, Οὕνεκεν οὐκ ἔτλης εὐνῇ Διὸς ἱεμένοιο Λέξασθαι. Ici il semble que, si Junon s'est intéressée aux favorites de Jupiter, ce soit par compassion et parce qu'elles ont été mal récompensées de leur faiblesse, ce qui est assez ridicule. — (5) 150 uis inimica propinquat, fin de vers identique, IX, 355, lux inimica propinquat. — (6) 151 Non pugnam aspicere hanc oculis, non foedera possum, le prototype est la déclaration de Priam, *Il.*, III, 305 sqq. ἐγὼν εἶμι προτὶ Ἴλιον ... ἐπεὶ οὔ πω τλήσομ' ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρᾶσθαι Μαρνάμενον φίλον υἱὸν ἀρηιφίλῳ Μενελάῳ. — (7) 155 est repris littéralement de IV, 589, où il est appliqué à Didon. — (8) 158 conceptumque excute foedus, d'une façon analogue Junon avait dit à Allectô, VII, 339, Disice compositam pacem. — (9) Dans l'*Il.*, III, 105 sqq. Ménélas demande qu'on aille chercher Priam pour que l'accord soit plus solennel et plus sûr ; 249 le héraut avertit Priam ; 259 celui-ci éprouve un moment d'effroi — ῥίγησεν — pour son fils, fait atteler son char, y monte avec Anténor et le conduit lui-même ; d'autre part arrivent Agamemnon et Ulysse ; tout cela est raconté très simplement et sans rien de l'effet pompeux, par lequel Virgile a essayé d'atteindre le grandiose. — (10) A propos de Priam, Virgile a dit de même, II, 557 jacet ingens litore truncus. — (11) 164 par Circé, femme de Picus, VII, 49 sq., Latinus descend directement du Soleil. — (12) 165 est répété de I, 313 ; XII 487 sq. Messapus, uti laeua duo forte gerebat Lenta... praefixa hastilia ferro, avec fin de vers identique. — (13) 167 Sidereo flagrans clipeo, passage de rappel de X, 271, uastos umbo uomit aureus ignes ; c'est une traduction d'*Il.*, XVI, 133 sq. θώρηκα ... ἀστερόεντα ... Αἰακίδαο.

P. 839. (1) 169 puraque in ueste sacerdos, fin de vers identique, VI, 645 longa cum ueste sacerdos. — (2) Serv. 173 far et sal : quibus rebus et cultri aspergebantur et uictimae. — (3) 169-174 : dans l'*Iliade*, sur l'invitation de Ménélas, les deux héros Troyens apportent deux agneaux, l'un, mâle, blanc, l'autre femelle, noir *Il.* III, 103 et 245, du vin dans une outre

de peau de chèvre, 246, un cratère et des coupes d'or, 247 ; du côté des Achéens, Talthybios apporte un autre agneau 104 et 118 sq. Les hérauts mêlent le vin dans le cratère et versent de l'eau sur les mains des rois ; Agamemnon coupe avec son épée sur la tête des agneaux des poils que les hérauts distribuent aux ἄριστοι ; c'est le rite grec ; cf. *Il.*, XIX, 250 sqq. — (4) 176-182, *Il.*, III, 276-280, Ζεῦ πάτερ = pater omnipotens, Ἠέλιός θ' = Sol, Καὶ ποταμοί = fluuiosque, Καὶ γαῖα = haec... Terra, — Virgile a particularisé —, Ὑμεῖς μάρτυροι ἔστε = Esto... testis ; Virgile a ajouté Junon, qu'il faut fléchir, parce qu'elle est la grande ennemie des Troyens et Mars, parce qu'il est le père des Romains, ainsi que l'invocation générale à tous les dieux de l'éther et de la mer, ce qui est un trait de dévotion romaine. — (5) *Il.* III 306 sq., Virgile n'ayant pas ici l'utilisation du motif s'en est servi un peu plus haut en l'appliquant à Junon ; mais le sentiment est différent ; pour Priam, ce sont les appréhensions de l'amour paternel, pour Junon, c'est la conscience amère de l'impuissance et de la défaite. — (6) 201 Tango aras, c'est l'attitude rituelle romaine, IV, 219 arasque tenentem. — (7) 201 medios ignis, parce qu'il se tient d'un côté de l'autel où brûle le feu et Énée de l'autre côté en face de lui. — (8) 203 quo res cumque cadent, locution fixée, qui se trouve déjà II, 709. — (9) 204-205 reprennent dans un style plus orné, Lucr., III, 854, Non si terra mari miscebitur et mare caelo. — (10) Priam ne prononçant pas de prière dans l'*Iliade*, le prototype manquait à Virgile pour celle de Latinus ; il est intéressant de voir comment il l'a constituée ; l'attitude de Latinus 196 tenditque ad sidera dextram est celle d'Agamemnon *Il.* III 275 χεῖρας ἀνασχών, qui n'a pas pu être utilisée pour Énée, puisqu'il est représenté tenant son épée nue pendant qu'il prie ; indépendamment des divinités mentionnées plus haut, Agamemnon invoque 278 sq. καὶ οἳ ὑπένερθε καμόντας Ἀνθρώπους τίνυσθον, ὅτις κ' ἐπίορκον ὀμόσσῃ ; l'appel aux divinités infernales ne figure pas dans la prière d'Énée, bien qu'aux divinités de l'éther et de la mer, 181 sq., il eût été naturel de joindre celles des enfers ; il a été réservé pour celle de Latinus 199 Vimque deum infernam et duri sacraria Ditis ; mais il perd de sa force et fournit seulement un beau vers, puisque 200 c'est Jupiter qui est donné comme garant de la foi jurée et non, ainsi que dans l'*Iliade*, les divinités infernales. Enfin Virgile a été chercher le motif du sceptre qui ne reverdira plus dans la grande scène entre Agamemnon et Achille, *Il.*, I, 234-239 ; il a traduit littéralement certaines expressions et enjolivé le tout par un style plus élégant et plus recherché que le style homérique.

P. 840. (1) 212 firmabant foedera dictis, locution fixée, XI, 330, foedera firmant ; il n'est pas douteux que Virgile ne se soit proposé de donner aux cérémonies qu'il décrit la couleur du *foedus* romain, ce qui est caractéristique de son art ; tout en empruntant certains traits aux usages réels, il a négligé ceux qui étaient les plus spéciaux, s'est fortement inspiré de l'*Iliade* et a ainsi constitué une scène conventionnelle. Dans la réalité le *foedus* est conclu en présence des chefs et des armées des deux peuples intéressés ; c'est ainsi que les choses se passent dans l'*Enéide* ; mais il est conclu par les *patres patrati* des deux peuples en présence, qui sont pour chacun l'un des deux *Fetiales* ; les *Fetiales* ne figurent pas dans l'*Enéide ;* mais il est possible que le titre de

pater donné à Énée, qui du reste le porte ailleurs, soit une allusion au *pater patratus* ; le *Fetialis* lisait les termes du traité convenu ; c'est ce que fait Énée ; il déclarait solennellement que son peuple observerait fidèlement le traité et prenait les dieux à témoin, T.-Live, IX, 1, 7, dis arbitris foederum, ici dis communibus 118, Esto... testis 176 ; la formule audi Juppiter T. Live, I, 24, 7, est représentée ici par Audiat haec genitor, qui foedera fulmine sancit ; il appelait le châtiment des dieux sur son peuple et sur lui-même en cas de rupture du pacte intentionnellement, à quoi correspond nec me uis ulla uolentem Auertet 203 sq. ; mais Virgile a supprimé l'exsecratio, qui s'exprimait par la formule Tum illo die, Juppiter, populum Romanum sic ferito, ut ego hunc porcum hic hodie feriam T. Live I, 24, 8 ; le *Fetialis* frappait alors le porc avec le *silex* sacré, qu'il jetait loin de lui en souhaitant d'être ainsi rejeté lui-même en cas de violation des engagements pris ; ce geste symbolique a été supprimé par Virgile et le *silex* remplacé par les couteaux usuels dans tous les sacrifices. — (2) 214 In flammam iugulant pecudes se trouve déjà XI, 199. — (3) 213 sacratas Serv. *ad l.* rite exploratas sollemnitate quam diximus supra (173). — (4) 213-215 dans l'*Il.*, III, 292 sqq. Agamemnon tranche avec le couteau la gorge des victimes qui sont les ὅρκια πιστὰ θεῶν ; puis les hérauts versent le vin du cratère dans les coupes et on fait la libation, en souhaitant que le cerveau de ceux qui violeront les premiers ces serments et de leurs enfants soit répandu à terre comme le vin et que leurs femmes passent aux mains d'autrui ; c'est le rite grec, que Virgile n'a pas reproduit. — (5) Au VIIe livre, Junon avait employé Allectô qui personnifiait la haine ; ici elle emploie Iuturna qui personnifie l'affection et le dévouement.

P. 841. (1) 224 un Camers figure déjà dans l'aristie d'Énée, X, 562 ; il semble bien qu'il succombe, quoique cela ne soit pas dit expressément ; en consultant sa liste de noms propres, Virgile ne s'est pas rappelé que celui-ci n'était plus utilisable ; 226 acerrimus armis se trouve déjà, IX, 176. — (2) 228 Rumoresque serit uarios, Macr. *Sat.*, VI, 1, 33, cite Furius in decimo Rumoresque serunt uarios ac multa requirunt ; emprunt dont on ne voit pas la cause déterminante, l'expression en elle-même n'ayant rien de bien frappant. — (3) 229 sq. c'est une iniquité que Turnus lui-même avait signalée tout en s'y résignant, XII, 16, les deux passages sont donc en corrélation ; cf. X. 434 sqq. — (4) 233 vix hostem, alterni si congrediamur, habemus, le prototype est le passage analogue, mais non identique de l'*Il.*, II, 123 sqq. où Agamemnon fait observer que les Achéens sont plus de dix fois plus nombreux que les Troyens. — (5) 234 sq. Ille quidem ad superos, quorum se deuouet aris Succedet fama, passage de concordance et de rappel ; Turnus a dit, XI, 440 sqq. uobis animam hanc (cf. XII, 229 sq. unam... animam) soceroque Latino Turnus ego... Deuoui; la rencontre en question, cela est important pour la couleur sentimentale, a presque le caractère de la deuotio romaine ; Turnus est une victime qui se sacrifie et qu'on sacrifie ; 235 uiuusque per ora feretur, *Géorg.*, III, 9, uictorque uirum uolitare per ora, Enn., cité par Cic. *Tusc.*, I, 34, uolito uiuus per ora uirum; Virgile a donc imité le passage deux fois en variant son imitation. — (6) 236 sq. Nos patria amissa, début d'hexamètre similaire, III, 325 Nos patria incensa ; lenti consedimus aruis fin d'hexamètre similaire, IV, 39

quorum consederis aruis ; dominis parere superbis est en contradiction avec la déclaration solennelle d'Énée 189 sq. Non ego nec Teucris Italos parere iubebo Nec mihi regna peto et semble indiquer que les deux passages ont été rédigés indépendamment l'un de l'autre ; pourtant on peut admettre que les Rutules ne sont pas forcés de croire à la sincérité d'Énée et qu'ils peuvent redouter d'en faire l'expérience. — (7) 240 sqq. rappelle V, 767 sqq. et souligne l'identité du rôle d'Iris et de celui de Iuturna, et accuse la reprise du motif par Virgile. — (8) 242 arma uolunt, locution fixée, VII, 340, Arma uelit. — (9) 247-256, le prototype est le combat de l'aigle et du serpent de l'*Il.*, XII, 200-207, et ceci donne lieu à quelques remarques intéressantes sur l'art de Virgile. Virgile en a déjà tiré une comparaison, XI, 751-756 ; mais, dans l'*Iliade*, c'est le serpent qui est vainqueur, ce qui ne pouvait convenir aux circonstances virgiliennes ; le combat reste donc indécis, l'aigle conservant la supériorité. Ici, Virgile a repris le combat en question en lui rendant sa signification primitive, qui est d'être un présage et son dénouement, qui convient à la circonstance ; seulement il n'a pas voulu remettre en scène le serpent et il lui a substitué un cygne, sûrement par une réminiscence d'*En.*, I, 393 sqq. ; d'autre part la victoire est décidée non point par la résistance de la victime, mais par le secours que lui apportent ses compagnons, réunis contre l'agresseur, ce qui permet une application aux circonstances du XIIe livre. Il y a là un travail très industrieux pour tirer deux imitations du même endroit de l'*Iliade* et pour approprier chacune de ces imitations au contexte ; celle du l. XI est sûrement la première en date. — (10) 248 Litoreas agitabat aues, nous sommes sous les murs de Laurente ; Virgile situe donc Laurente sur le bord de la mer ; d'autre part, 255 sq. praedamque ex unguibus uncis Proiecit fluuio, de même XII 886 quand Iuturna disparaît se fluuio dea condidit alto : Virgile situe donc Laurente sur un fleuve ; ce fleuve n'étant pas le Tibre ne peut être que le Numicus ; comme beaucoup de fleuves côtiers, il forme des marécages à l'endroit où il se jette dans la mer, X, 709 palus Laurentia, XII, 745 uasta palus ; 248 turbamque sonantem se trouve déjà VI, 753, appliqué à un objet tout différent, c'est une fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — (11) 250 Cycnum excellentem pedibus rapit improbus uncis rappelle V, 255 Sublimem pedibus rapuit Iouis armiger uncis. — (12) 254 Facta nube rappelle VII 705 uolucrum raucarum... nubem.

P. 842. (1) 258 Tolumnius augur, dans l'*Il.*, XII, 210, à défaut du devin présent, c'est Poulydamas qui explique le présage à tirer de la défaite de l'aigle ; Virgile a trouvé plus convenable de faire interpréter la chose par un homme du métier ; sa présence est du reste préparée par XI, 429, où il est question de lui en passant felixque Tolumnius. — (2) 260 la formule figure déjà VIII, 155, Accipio adgnoscoque libens. — (3) 261 sqq. l'interprétation de Tolumnius est précise et détaillée : litora uestra 262 correspond à litoreas... aues 248 (cf. 262 inualidas ut aues), petet ille fugam penitusque profundo Vela dabit 263 sq. à penitusque in nubila fugit, 256, uos unanimi densate cateruas 264 à cunctaeque uolucres... Facta nube 251 sqq. — (4) 273 sq. teritur qua sutilis auro Balteus et laterum iuncturas fibula mordet paraît signifier, Virgile ayant employé la coordination au lieu de la subordination, que le coup porte là où frotte sur le baudrier fait de pièces de cuir cousues l'or de la fibule qui

mord à l'endroit où les deux extrémités se réunissent ; Virgile revient à l'imitation du passage de l'*Iliade* qui lui sert de modèle principal, puisqu'on retire, IV, 213 ἐκ ζωστῆρος la flèche qui a blessé Ménélas. — (5) 270 sqq. le motif de frères nombreux combattant ensemble figure déjà, IX, 328 sqq. et le début du vers At fratres animosa cohors, XII 277, est modelé sur Ni fratrum stipata cohors, X, 328. — (6) 283 Diripuere aras, de même IX, 75 Diripuere focos. — (7) 283 sq. it toto turbida caelo Tempestas telorum ac ferreus ingruit imber, Ennius in octauo cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 52, avait dit Hastati spargunt hastas, fit ferreus imber ; Virgile a emprunté la métaphore en la préparant. — (8) 286 Pulsatos referens... diuos est en rapport avec XII, 13 fer sacra, pater. — (9) 287 Infrenant alii currus, au l. X, Virgile nous a donné le spectacle d'un combat d'infanterie, au l. XI celui d'une rencontre de cavalerie, les chars de combat ne sont apparus que sporadiquement ; ils jouent un rôle important au XIIe l. et ainsi Virgile évite la monotonie. — (10) 288 sq. corpora saltu Subiciunt in equos, fin de vers identique dans une toute autre circonstance, II, 565 sq. corpora saltu Ad terram misere. — (11) 295 altus equo, image analogue dans d'autres termes, VII, 285 Sublimes in equis, 624 sq. arduus altis... equis. — (12) 294 Serv.-Dan. *ad l.* teloque trabali ; il est probable que la chose dans Ennius était justifiée ; dans Virgile ce n'est qu'une imitation de forme. — (13) 296 ce sarcasme féroce est la contre-partie de la réflexion humaine d'Entellus, V, 483 ; uictima est en rapport avec aris 292 et avec la situation dans laquelle Aulestes est tué. — (14) 298 Corynaeus figure au moment de l'ensevelissement de Misenus, VI, 228, mais il est tué IX, 571 ; il y a donc là une inadvertance de Virgile. — (15) 299 plagamque ferenti, même fin de vers, X, 797 plagamque ferentis. — (16) 302 sqq. Caesariem laeua... corripit... Sic... latus ense ferit, rappelle les circonstances de la mort de Priam, II, 552 sq. Implicuitque comam laeua... ac lateri... abdidit ensem. — (17) 304 Alsus étant un berger ne saurait être qu'un Italien, par conséquent son adversaire est un Troyen ; dans l'*Iliade*, II, 729 sqq. Ποδαλείριος et Μαχάων sont deux médecins de l'armée achéenne, mais ce sont en même temps des guerriers ; Virgile en a fait deux guerriers Troyens ; Podalirius combat ici, Machaon est introduit à Troie dans le cheval II, 263, primusque Machaon. — (18) 306 sqq. ce furieux coup de hache rappelle celui porté par Camilla à Orsilochus ; sparso late rigat arma cruore rappelle de très près XI, 698 uolnus calido rigat ossa cerebro ; la hache est mise ici comme arme rustique entre les mains d'un pâtre. Quant aux deux vers par lesquels la mort est ici décrite, 309-310, ils ont déjà servi pour Orodès, X, 745 sq. Si désireux que soit Virgile de varier, il n'évite pourtant pas les redites ; la reproduction mécanique remplace ici l'invention.

P. 843. (1) 311 sq. dextram... inermem et Nudato capite sont en rapport étroit, Énée se précipite désarmé au milieu des combattants pour les arrêter. Il est venu tout armé sur le terrain, 167 ; il faut admettre — Virgile ne le dit pas, — que, pendant les cérémonies qui viennent d'avoir lieu, il a quitté son armure ou quelques pièces de son armure. — (2) 314 sq. ictum iam foedus et omnes compositae leges semble en contradiction avec 286 infecto foedere ; en réalité il n'y a pas là une incohérence de Virgile, mais une appréciation diverse du même fait par deux personnages ; les conditions ayant été formellement énoncées,

les serments échangés, la consécration religieuse donnée, le traité est régulièrement conclu et Énée a raison de le constater; mais d'autre part le traité n'est pas accepté par l'une des deux parties, qui le viole immédiatement ; il est donc inexistant et c'est ce que constate à bon droit Latinus. On rapprochera 212 Talibus inter se firmabant foedera dictis de 316 ego foedera faxo Firma manu ; au point de vue protocolaire, le traité est en bonne et due forme; mais pour qu'il soit exécuté, il faut que la force se mette au service du droit ; sans quoi tout reste en l'air. — (3) 319 alis adlapsa sagitta est, IX, 578 alis adlapsa sagitta, locution fixée, à la même place du vers.

P. 844. (1) 327 manibus molitur habenas étonne au premier abord, puisque, selon l'usage homérique, Turnus a son conducteur de char et que le guerrier ne peut à la fois diriger le char et combattre ; ce n'est pourtant point là une inadvertance de Virgile ; le guerrier, qui saute sur son char, peut prendre en main les rênes pour se diriger là où il veut aller et les remettre au conducteur au moment du combat. XII, 621 Turnus est sur son char en compagnie du conducteur; il saisit pourtant lui-même les rênes pour l'arrêter 622 adductisque amens subsistit habenis ; 622 éclaire 327. — (2) 328 Multa uirum uolitans dat fortia corpora leto est d'une facture analogue à X, 662, Obuia multa uirum demittit corpora morti. — (3) 330 raptas fugientibus ingerit hastas se trouve déjà IX, 763 ; Mézence, X, 868, manus ambas iaculis onerauit acutis, cf. 882 sqq. — (4) 331 sqq. la comparaison des guerriers avec Mars est fréquente dans l'*Iliade*, à qui Virgile l'a empruntée ; VII, 208 sq. en parlant d'Ajax qui s'élance au combat, XIII, 298 sqq. en parlant d'Idoménée et de Mérionès, qui vont au combat pareils à Arès partant de Thrace pour aller à la guerre avec son fils Phobos ; la mention de la Thrace montre que Virgile s'est référé au passage ; IV, 439 sqq. quand, après la blessure de Ménélas, les Achéens et les Troyens en viennent aux mains Ὦρσε δὲ τοὺς μὲν Ἄρης... Δεῖμός τ' ἠδὲ Φόβος καὶ Ἔρις... Ἄρεος ἀνδροφόνοιο κασιγνήτη ἑταρή τε ; les ch. III et IV de l'*Il.* étant dans ce qui précède le modèle principal de Virgile, c'est de IV, 439 sqq. qu'il s'est surtout inspiré ici, en empruntant l'idée à Homère et l'expression à Lucr. qui avait dit IV, 173 atrae Formidiuis ora. — (5) 332 sq. atque furentis... immittit equos rappelle, XI, 609 sq. furentisque Exhortantur equos. — (6) 340 Sanguineos répète intentionnellement 332 Sanguineus. — (7) *Il.*, XI, 531 sqq. Kébrionès conseille à Hector d'aller combattre Ajax, qui presse les Troyens ; Hector traverse une partie du champ de bataille ; ses chevaux Ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἅρμα... Στείβοντες νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας — equos... quatit miserabile caesis Hostibus insultans — αἵματι δ' ἄξων Νέρθεν ἅπας πεπάλακτο καὶ ἄντυγες αἳ περὶ δίφρον, Ἃς ἄρ' ἀφ' ἱππείων ὁπλέων ῥαθάμιγγες ἔβαλλον Αἵ τ' ἀπ' ἐπισσώτρων — spargit rapida ungula rores — ; 326-340 est un morceau très brillant fait avec des fragments empruntés à des passages différents de l'*Iliade*. — (8) 342 Hunc congressus et hunc illum eminus, la différentiation est empruntée à l'*Il.*, XX, 462 Τὸν μὲν δουρὶ βαλών, τὸν δὲ σχεδὸν ἄορι τύψας. — (9) 343 sq. un autre fils d'Imbrasus est mentionné, X, 123, Asius Imbrasidès, sans qu'on nous dise qu'il est frère de ceux-ci ; il se peut que l'emploi du patronymique soit dans les deux cas purement arbitraire ; *Il.*, IV, 519 sq. mentionne Θρῃκῶν ἀγὸς ἀνδρῶν Πείροος Ἰμβρασίδης ; 345 uel equo praeuertere uentos, fin de vers reprise mécaniquement de VII,

807, cursuque pedum praeuertere uentos. — (10) 348 Nomine auum referens, locution fixée qui se trouve déjà à la même place du vers, V, 564. — (11) 351 pro talibus ausis se trouve déjà en fin de vers, II, 535 ; cf. IX, 281 tam fortibus ausis. — (12) 353 campo... aperto se trouve déjà *Géorg.* II, 280. — (13) 358 le motif de l'éclair de l'épée au moment où le coup est porté a déjà servi, II, 552 sq. — (14) 359 sq. un sarcasme analogue a déjà servi à Turnus, X, 650. — (15) 363 pourrait être écrit en lettres grecques, la mention à la fin de Thersilochus semble montrer que Virgile s'est référé à *Il.*, XVII, 216, Μέσθλην τε Γλαῦκόν τε Μέδοντά τε Θερσίλοχόν τε, qu'il avait imité de plus près, VI, 483 ; de cette double imitation est résultée l'inadvertance que Thersilochus est déjà dans les enfers, VI, 483, mais qu'il n'est tué que XII, 363. — (16) 364 le motif du cavalier désarçonné par son cheval et livré sans défense à l'ennemi a figuré, X, 892, et XI, 671, à la suite d'une blessure du cheval.

P. 845. (1) 371 animisque frementem se trouve déjà IX, 703, cf. XII, 535 animisque immane frementi. — (2) Le premier passage que Virgile ait eu sous les yeux est naturellement *Il.* IV, 148 sqq. ; quand Agamemnon voit couler le sang de Ménélas, il est effrayé, et Ménélas ne l'est pas moins, 154 ses compagnons gémissent, ἐπεστενάχοντο δ' ἑταῖροι ; de même l'entourage d'Énée est fort ému, mais Énée a une attitude autrement héroïque que Ménélas, 399 sq. ; Agamemnon envoie chercher Machaon ; celui-ci extirpe la flèche, met à nu la blessure, la presse, fait couler le sang et applique des calmants ; l'opération n'offre pas de grandes difficultés et Virgile, qui a conçu la chose d'une façon beaucoup plus dramatique, ne trouvait pas là grand chose à emprunter ; au ch. XI Patrocle rencontre Eurypylos, 809 sqq. βεβλημένος... κατὰ μηρὸν οἰστῷ Σκάζων ἐκ πολέμου : il semble, bien que la chose ne soit pas dite positivement, que ce soit là la blessure d'Énée, cf. 386 et 746 sq. quamquam tardata sagitta Interdum genua impediunt ; Patrocle ramène Eurypylos dans sa tente où un serviteur l'étend sur des peaux de bœufs ; alors 844 sqq. ἐκ μηροῦ τάμνε μαχαίρῃ Ὀξὺ βέλος περιπευκές, c'est l'opération qu'Énée demande qu'on lui fasse ; il n'y a d'héroïque que les mots *lato*, *penitus* ; ἀπ' αὐτοῦ δ' αἷμα κελαινὸν Νίζ' ὕδατι λιαρῷ — Fouit ea uolnus lympha... Japyx 420 — ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν Χερσὶ διατρίψας ὀδυνήφατον, ἥ οἱ ἁπάσας Ἔσχ' ὀδύνας — subito que omnis de corpore fugit quippe dolor 421 sq. — τὸ μὲν ἕλκος ἐτέρσετο, παύσατο δ' αἷμα... omnis stetit imo uolnere sanguis 422 ; — c'est là le passage que Virgile a imité directement en attribuant au dictamne merveilleux les effets qu'Homère attribue à un simple quelconque ; au ch. XVI, 508, Glaukos blessé d'une flèche au bras par Teukros et réduit à l'impuissance prie Apollon de le guérir ; Apollon l'entend 528 sq. Αὐτίκα παῦσ' ὀδύνας, ἀπὸ δ' ἕλκεος ἀργαλέοιο Αἷμα μέλαν τέρσηνε, μένος δέ οἱ ἔμβαλε θυμῷ — atque nouae rediere in pristina uires 424 cf. *Il.*, XV, 262 ; — indépendamment de ce trait, Virgile a pris là l'intervention divine ; 530 sq. Γλαῦκος δ' ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσὶ γήθησέν τε Ὅττι οἱ ὦκ' ἤκουσε μέγας θεὸς εὐξαμένοιο ; dans l'*Enéide*, c'est Japyx qui constate le miracle. Ici Virgile concentre dans un seul morceau des emprunts faits à des passages homériques différents et sans rapport entre eux. — (3) 386 Alternos longa nitentem cuspide gressus est imité directement d'*Il.*, XIX, 47 sqq. Τὼ δὲ δύω σκάζοντε

βάτην Ἄρεος θεράποντε Τυδεΐδης τε ... καὶ ... Ὀδυσσεὺς Ἔγχει ἐρειδομένω.

P. 846. — (1) 399 sq. magno... Concursu, locution fixée, I, 509 concursu... magno. — (2) 404 prensatque tenaci forcipe ferrum, *G.* IV, 175, en parlant des Cyclopes uersantque tenaci forcipe ferrum, curieux exemple de la locution pittoresque fixée appliquée à des choses toutes différentes, 405 auctor Apollo se trouve déjà VIII, 336 appliqué différemment. — (3) 406 sq. saeuus campis magis ac magis horror crebrescit rappelle II, 301, armorumque ingruit horror. — (4) 407 sq. iam puluere caelum Stare uident, Ennius avait dit stant puluere campi, ce qui est très différent d'*Il.*, XXIII, 365 sq. ποδῶν δ' ὑπένερθε κονίη Ἵστατ' ἀειρομένη, bien que stant paraisse inspiré par ἵστατ'. — (5) 419 Ambrosiae sucos, *Il.*, XIX, 342 Zeus envoie Athéné réconforter Achille ,qui, abîmé dans sa douleur, refuse de manger 352 ἡ δ' Ἀχιλῆϊ Νέκταρ ἐνὶ στήθεσσι καὶ ἀμβροσίην ἐρατεινὴν Στάξ', ἵνα μή μιν λιμὸς ἀτερπὴς γούναθ' ἵκοιτο ; il est possible, mais nullement sûr que Virgile ait songé à ce passage. — (6) 425 Arma citi properate uiro est de même facture que VIII 441 Arma acri facienda uiro.

P. 847. (1) 427 non arte magistra locution fixée également en fin de vers, VIII, 442 nunc arte magistra. — (2) 430 sqq. l'armement d'Énée rappelle l'armement de Turnus, XI, 486 sqq. et le parallélisme est souligé par suras incluserat auro, qui figure dans les deux passages. — (3) 435 sq. une idée analogue se trouve chez Soph. *Ai.* 550 sq. ; le prototype direct de Virgile est sans doute Accius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 58, virtute sis par, dispar fortunis patri. — (4) 440 est repris textuellement de III, 342 ; il est à remarquer que le passage du l. III a été remanié par Virgile ; si le remaniement a eu lieu à l'époque de la rédaction de XII, c'est dans XII que le vers serait primitif. — (5) 441 haec ubi dicta dedit portis sese extulit ingens imite en accentuant l'effet, *Il.*, VII, 1 Ὣς εἰπὼν πυλέων ἐξέσσυτο φαίδιμος Ἕκτωρ. — (6) 444 Turba fluit castris traduit l'expression homérique, *Il.*, XI, 724, τὰ δ' ἐπέρρεον ἔθνεα πεζῶν. — (7) 444 sq. tum caeco puluere campus Miscetur est en relation avec 407 sq. iam puluere caelum stare uident ; 450 atrum... agmen qui rappelle *Il.*, IV, 274 νέφος... πεζῶν, 282 sq. φάλαγγες Κυάνεαι, XVI 66 κυάνεον Τρώων νέφος, 463, puluerulenta, 466 densa in caligine qui rappelle IX, 36, Quis globus... caligine uoluitur atra ; et XI, 876, sq. Voluitur ad muros caligine turbidus atra Puluis ; l'idée de noirceur et d'obscurité est ici une dominante qui rend les choses plus tragiques. — (8) 445 pulsuque pedum tremit excita tellus est analogue à VII, 722, pulsuque pedum conterrita tellus. — (9) 447 sq. gelidusque per ima cucurrit Ossa tremor, locution fixée, VI, 54 sq. gelidus Teucris per dura cucurrit Ossa tremor. — (10) 449 sonum est en relation avec 455 sonitum, la sortie en masse n'a pas seulement l'aspect, mais le bruit de l'ouragan. — (11) 451 sqq. la comparaison de l'armée en marche avec le noir ouragan qui vient de la mer a pour prototype *Il.*, IV, 274 sqq. ; cf. Lucr. VI, 555 sqq.

P. 848. (1) 462 Tollitur in caelum clamor est un hémistiche d'Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 21. — (2) 463 fuga dant terga, locution fixée, *Géorg.*, IV, 85, fuga... dare terga. — (3) 466 sq. solum densa in caligine Turnum vestigat lustrans, c'est le dernier écho de la rencontre de Ménélas et de Pâris ; *Il.*, III, 449 sq., quand Aphrodite a dérobé Pâris à Ménélas dans un nuage Ἀτρεΐδης δ' ἀν' ὅμιλον ἐφοίτα θηρὶ ἐοικώς, Εἴ που ἐσαθρήσειεν Ἀλέξανδρον

θεοειδέα ; 467 solum in certamina poscit est modelé sur XI 221 solum posci in certamina Turnum. — (4) 468 sqq. le motif est emprunté à *Il.*, V, 793 sqq. où Athéné va trouver Diomède qui, blessé lui-même après avoir blessé Aphrodite, s'est retiré à l'écart et soigne sa blessure ; elle lui fait honte de son inaction et l'engage à aller combattre Arès, 835 sqq. Ὡς φαμένη Σθένελον μὲν ἀφ' ἵππων ὦσε χαμᾶζε — media inter lora Metiscum excutit — Χειρὶ πάλιν ἐρύσασ' ὁ δ' ἐμμαπέως ἀνόρουσεν. Ἡ δ' ἐς δίφρον ἔβαινε — Ipsa subit — παραὶ Διομήδεα δῖον Ἐμμεμαυῖα θέα ... Λάζετο δὲ μάστιγα καὶ ἡνία manibusque undantis flectit habenas — ; l'imitation est directe, mais l'acte d'Athéné qui repousse en arrière Sthénélos pour prendre sa place, à la suite de quoi celui-ci saute à terre est plus naturel et plus raisonnable que la brutalité de Iuturna précipitant du devant du char Metiscus, qui risque d'être blessé et écrasé ; 471 undantis... habenas rappelle, V, 146, undantia lora. — (5) 473 domini... diuitis se trouve chez Catulle, LXI, 88. — (6) 484 Alipedumque fugam cursu temptauit equorum, 450 Ille uolat, l'agilité d'Énée n'est pas d'accord avec 746 sq. quamquam tardata sagitta Interdum genua impediunt cursumque retardant, il y avait là une incohérence à faire disparaître. — (7) 486 Heu quid agat ? est une forme déjà attribuée IV, 283 aux incertitudes d'Énée ; uario nequiquam fluctuat aestu, fin de vers identique, IV, 532 magnoque irarum fluctuat aestu, 564 uarioque irarum fluctuat aestu. — (8) 488 forte gerebat, formule reprise mécaniquement de XI, 552. — (9) 491 sqq. Substitit Aeneas, même début d'hexamètre, XI, 95, dans des circonstances toutes différentes ; et se collegit in arma, même motif dans les mêmes termes, X, 412 seque in sua colligit arma ; il est imité d'*Il.*, XIII, 405 sqq. où Idomeneus échappe au javelot de Deiphobos en se ramassant sur lui-même, κρύφθη γὰρ ὑπ' ἀσπίδι πάντοσ' ἐΐσῃ... Τῇ ὑπὸ πᾶς ἐάλη, τὸ δ' ὑπέρπτατο χάλκεον ἔγχος ; le motif du panache enlevé est imité d'Ennius cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 53 tamen induuolans secum abstulit hasta Insigne. — (10) 494 Tum uero adsurgunt irae, d'une façon analogue, X, 813 Énée ne se décide à user de violence envers Lausus que lorsqu'il se sent menacé et que la colère lui monte saeuae iamque altius irae Dardanio surgunt ductori. — (11) 499 irarumque omnis effundit habenas, Ennius cité par Serv., *ad l.*, avait dit effundit irarum quadrigas, l'imitation est curieuse parce qu'elle montre Virgile corrigeant une métaphore d'Ennius qu'il trouve trop violente et n'en conservant que ce qu'il juge compatible avec le bon goût.

P. 849. (1) 507 qua fata celerrima, traduction d'*Il.*, VIII, 83 sq. ὅθι... μάλιστα... καίριόν ἐστι. — (2) 509 sqq. Amycus, cru à tort noyé par Énée, I, 221, donné X, 704, comme le père du Phrygien Évanthès, a été tué dans le camp troyen par Turnus, IX, 771 sqq. ; c'est donc par inadvertance que Virgile le fait tuer ici par le même Turnus. Cretheus, qui est tué presque immédiatement après lui, IX, 774 sqq. est également tué une seconde fois par Turnus, XII, 538 sq. ; il est donné ici comme un Grec, ce qui concorde avec sa caractéristique comme citharède au l. IX, ; il faut donc qu'il y ait eu à propos de ces deux guerriers quelque désordre dans les listes de noms propres dont se servait Virgile ; ces noms propres étaient des étiquettes qui restaient parfois pour lui de simples étiquettes et sous lesquelles d'autres fois il esquissait ou dessinait des personnages ; dans l'improvisation, il lui arrive d'employer une étiquette qui

a déjà servi ; il eût sans doute réparé ces inadvertances à la révision finale. — (3) le motif des deux guerriers tués coup sur coup, l'un de près l'autre de loin, qui est emprunté à *Il.*, XX, 462, a déjà servi XII, 341 sq. dans l'aristie précédente de Turnus. — (4) 512 rorantia sanguine portat, locution fixée, XI, 8, rorantis sanguine cristas. — (5) 514 sq. à propos d'Onitès, il y a une individualisation qui reste pour nous une énigme parce que nous ignorons la source à laquelle Virgile a puisé ; maestum fait allusion à un événement que nous ignorons et nous ne voyons pas pourquoi Virgile a mentionné sa mère Peridia. Il est assez singulier qu'il y ait un Thébain dans l'armée d'Énée ; de même Cretheus 538 est grec ; il font sans doute partie du contingent Arcadien. — (6) Serv. 524... bellum semper incendio et fluminibus comparat ; sic in secundo (304) In segetem ueluti cum flamma... Incidit aut rapidus montano flumine torrens ; le motif des foyers d'incendie qui se rejoignent a déjà servi, X, 405 sqq. ; 522 uirgulta sonantia lauro, hémistiche repris mécaniquement de VI, 704, où les circonstances sont toutes différentes. — (7) 529 : si l'on se rapporte à 526 Aeneas Turnusque, on voit que, grammaticalement, hic 529 ne peut désigner que Turnus et ille 535 Énée ; or, c'est le contraire ; d'où la conclusion que 529-547 ont été rédigés indépendamment de 505-528 ; il est possible que primitivement Virgile ait eu l'intention de ne consacrer que 505-528 à l'aristie en partie double d'Énée et de Turnus et qu'il se soit ensuite décidé à la développer en un second morceau.

P. 850. (1) 531 scopulo atque ingentis turbine saxi rappelle pour le motif et la facture, IX, 569 saxo atque ingentis fragmine montis. — (2) 539 Serv. *ad l.* sane sciendum cupencum Sabinorum lingua sacerdotem uocari, Serv.-Dan. sunt autem cupenci Herculis sacerdotes. — (3) 543 late terram consternere tergo, Lucr., V, 1332 grauiter terram consternere casu, imité d'*Il.*, VII, 156, Πολλὸς γάρ τις ἔκειτο παρήορος ἔνθα καὶ ἔνθα — (4) 546 sqq. le mouvement est imité, mais avec beaucoup plus de pathétique, d'*Il.*, XX, 390 sqq. Ἐνθάδε τοι θάνατος, γενεὴ δέ τοί ἐστ' ἐπὶ λίμνῃ Γυγαίῃ etc. ; mortis metae traduit θανάτοιο τέλος, *Il.*, III, 309. — (5) 549 Mnestheus acerque Serestus se trouve déjà IX, 171, Euandrique Arcades alae, XI, 835. — (6) 552 Pro se quisque uiri se trouve déjà V, 501 ; summa nituntur opum ui. — cf. IX, 532 summaque euertere opum ui — est d'Ennius, cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 17, in quarto et in sexto decimo ; 553 Nec mora nec requies se trouve déjà V, 458. — (7) C'est ce que n'a pas compris Serv. 554 bona usus est oeconomia, ut diceret instinctu numinis profectum esse Aenean ad ciuitatis excidium ; nam incongruum fuerat, occupatum bello per se tale cepisse consilium. — (8) 561 Mnesthea Sergestumque uocat fortemque Serestum, formule reprise de IV, 288. — (9) 565 sq. il semble que la suite des idées serait plus satisfaisante si on lisait : Ne quis ob inceptum subitum mihi segnior ito Neu qua meis esto dictis mora, Juppiter hac stat ; il est possible que les deux vers aient été transposés par l'inadvertance d'un copiste et qu'ensuite, pour des raisons grammaticales, un correcteur ait changé Ne quis en Neu quis et Neu qua en Ne qua ; Ennius in septimo cité par Macr. *Sat.*, VI, 1, 19, Non semper uestra euertit ; Nunc Juppiter hac stat. — (10) 568 Ni frenum accipere et uicti parere fatentur est modelé sur VII, 433 Ni dare coniugium et dicto parere fatetur, qui est dans la bouche de Turnus.

P. 851. (1) 572 Hoc caput, o ciues, XI, 361, o Latio caput horum et causa malorum, XII, 600, crimenque caputque malorum. — (2) 587-592, la comparaison est empruntée à Apoll. *Argon.*, II, 130 sqq. pastor rappelle μηλοβοτῆρες, Virgile a négligé les apiculteurs mentionnés aussi par Apollon., trepidae rerum... Discurrunt... murmure caeco. Intus saxa sonant, rappelle Αἱ δ' ἤτοι τείως μὲν ἀολλέες ᾧ ἐνὶ σίμβλῳ Βομβηδὸν κλονέουσι ; mais la comparaison est chez Apollon. accommodée à d'autres circonstances et les abeilles s'enfuient ; chez Virgile, elle se termine par un vers pittoresque d'aspect Parnassien uacuas it fumus ad auras ; en écrivant cerea castra, Virgile a songé à *Géorg*. IV, 230, cerea regna ; même comparaison Lykophr., 293 sqq. — (3) 598 pugnae... in certamine locution fixée, XI, 780 ex omni certamine pugnae, variée X, 146, certamina belli. — (4) 603, *Od.*, XI, 277 sq. Epikasté, nièce et femme d'Œdipe, se pend Ἡ δ' ἔβη εἰς Ἀίδαο πυλάρταο κρατέροιο, Ἁψαμένη βρόχον αἰπὺν ἀφ' ὑψηλοῖο μελάθρου, Et nodum informis leti trabe nectit ab alta ; la concordance montre que c'est bien du passage de l'*Odyssée* que s'est inspiré Virgile, mais d'après Serv. *ad l.* informis leti traduit les idées romaines, cautum fuerat in pontificatibus libris, ut qui laqueo uitam finisset, insepultus abiceretur ; cf. Cassius Hemina et Varron cités par Serv.-Dan. *ad l.* ; Apollon. *Argon.*, I, 1063 sqq. Kleitè se pend également. Serv. *ad l.* mentionne une autre tradition d'après laquelle Amata se serait laissé mourir de faim ; on voit pourquoi ce n'est pas celle que Virgile a accueillie ; il lui fallait quelque chose d'instantané. — (5) 605 il est curieux que cette grâce doive quelque chose à Ennius ; Serv. *ad l.*, antiqua lectio « floros » habuit... et est sermo Ennianus ; Serv.-Dan. cite Accius et Pacuvius. — (6) 607 plangoribus aedes, fin de vers reprise de II, 487. — (7) 611 Canitiem immundo perfusam puluere turpans est imité de Catulle, LXIV, 224 Canitiem terra atque infuso puluere foedans ; même motif, X, 844 Canitiem multo deformat puluere ; il est courant et homérique, *Od.*, XXIV, 316 sq. Ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἑλὼν κόνιν αἰθαλόεσσαν Χεύατο κὰκ κεφαλῆς ; pour l'épithète, Virgile s'est rappelé *Géorg*. I, 81, cinerem immundum.

P. 852. (1) 614 extremo... in aequore, préparé par 480 uolat auia longe, traduit, *Il.*, XI, 524 Ἐσχατιῇ πολέμοιο δυσηχέος ; déjà XII, 337-340, il a imité *Il.*, XI, 532-537. La situation de Turnus est analogue à celle d'Hector, *Il.*, XI, 521 sqq. qui combat sur un point du champ de bataille, tandis que sur un autre Ajax presse les Troyens ; Kébrionès accourt avertir Hector, comme Sacès avertit Turnus de venir au secours des siens, mais ce n'est là qu'un cadre extérieur ; tout ce qu'il y a de tragique dans la situation de Turnus et dans sa résolution désespérée appartient en propre à Virgile ; l'imitation de détail 614 paraît être une invite au lecteur de comparer les deux passages. — (2) 616 successu... equorum est un rappel de 477 sqq. Iuturna... rapido... uolans obit omnia curru Iamque hic germanum, iamque hic ostendit... ouantem. — (3) 627 sunt alii qui tecta manu defendere possint, imitation de détail d'*Il.* XIII, 312. Νηυσὶ μὲν ἐν μέσσῃσιν ἀμύνειν εἰσὶ καὶ ἄλλοι. — (4) Serv. 630 nec pauciores interimis, nec minor te quam Aenean comitabitur gloria. — (5) 631 Turnus ad haec, vers inachevé, de la catégorie de ceux qui introduisent un discours. — (6) 632 sqq. et dudum agnoui... Et nunc nequiquam fallis dea est imité d'*Il.*, V, 815, où Diomède dit à Athéné qui

vient prendre la direction de son char pour le mener combattre Arès Γιγνώσκω σε, θεά, θύγατερ Διὸς αἰγιόχοιο ; mais la situation est bien différente ; c'est de la part de Diomède une simple constatation faite sur le moment ; Turnus ne parle que plus tard, en exprimant la tristesse de voir que les efforts de sa sœur pour le sauver sont vains et qu'il mourra sous ses yeux ; cette tristesse émouvante appartient à Virgile. — (7) 633 teque haec in bella dedisti rappelle intentionnellement 227 in medias dat sese acies.

P. 853. (1) 638 Vidi oculos ante ipse meos... dans les combats précédents, bien qu'empêchés par Iuturna de se rencontrer, Énée et Turnus se rapprochent par instants ; si Énée voit Turnus 483 quotiens oculos coniecit in hostem..., Turnus a pu voir Énée massacrant Murranus, à qui Iuturna l'a empêché de porter secours. — (2) 640 ingentem atque ingenti uolnere uictum est repris de X, 842, où il est appliqué à Lausus. — (3) 643 sqq. ainsi Didon, en envisageant les choses, se convainc, IV, 543 sqq. que la mort est pour elle l'issue inévitable. — (4) 653 miserere tuorum se trouve déjà XI, 365 dans la bouche de Drancès, avec ironie. — (5) 654 sqq. le motif des mauvaises nouvelles qui rappellent Turnus au secours des siens a déjà servi XI, 896 sqq. — (6) 654 Fulminat Aeneas armis, la même image *Géorg.* IV, 560 sq. Caesar dum magnus ad altum Fulminat Euphraten bello, *En.*, VI, 842, duo fulmina belli, IX, 812 Fulmineus Mnestheus. — (7) 654 sq. Serv. *ad l.* rapproche avec raison 569 et aequa solo fumantia culmina ponam, le rappel par Virgile est intentionnel. — (8) 659 sq. Serv.-Dan. *ad l.* dextra... sua ut laquei absconderet dedecus ; 660 lucemque exterrita fugit, fin de vers reprise mécaniquement de *Géorg.* III, 417, caelumque exterrita fugit ; le rapprochement est curieux pour l'étude des procédés de l'art de Virgile, puisque dans les *Géorg.* il s'agit d'une vipère et que le sens est tout différent. — (9) 663 strictisque seges mucronibus horret, l'image a déjà servi VII, 526 Horrescit strictis seges ensibus. — (10) 666-667 se trouvent déjà X, 871-872, 668 conscia uirtus, V, 455.

P. 854. (1) 672 sqq. l'incendie d'une tour a déjà figuré, IX, 530 sq. ; pontis... altos 675 = pontibus altis, IX, 530 montre que Virgile s'est référé au passage. — (2) 677 Quo deus et quo dura uocat Fortuna sequamur, Nautès avait dit à Énée, V, 709 Nate dea, quo fata trahunt retrahuntque, sequamur, c'est le même motif de la résignation à l'inévitable. — (3) 684 sqq.. *Il.*, XIII, 135 sqq. les Troyens se précipitent contre l'ennemi, ayant à leur tête Hector 'Αντικρὺς μεμαώς, ὀλοοίτροχος ὣς ἀπὸ πέτρης "Ον τε κατὰ στεφάνης ποταμὸς χειμάρροος ὤσῃ Ρήξας ἀσπέτῳ ὄμβρῳ — seu turbidus imber Proluit — ἀναιδέος — improbus — ἔχματα πέτρης· "Υψι δ' ἀναθρώσκων — Exsultatque solo — πέτεται, κτυπέει δὲ κατ' αὐτοῦ "Υλη· ὁ δ' ἀσφαλέως θέει ἔμπεδον, ἕως ἵκηται 'Ισόπεδον· τότε δ' οὔτι κυλίνδεται ἐσσύμενός περ. La comparaison est mieux adaptée dans l'*Iliade* où elle est appliquée à Hector qui s'élance à la tête des Troyens et continue sa course jusqu'à ce qu'il soit arrêté par les phalanges pressées des Achéens ; Virgile n'a cherché dans la comparaison que le moyen de rendre l'impétuosité de Turnus. — (4) 691 Sanguine terra madet traduit *Il.*, IV, 451, ῥέε δ' αἵματι γαῖα. — (5) 692 sq. Significatque manu et magno simul incipit ore : « Parcite iam Rutuli et uos tela inhibete Latini », Virgile revient ici à l'imi-

tation du ch. III de l'*Iliade* qu'il a largement utilisé au début du XII[e] l. ; au moment où Hector va communiquer la proposition de Pâris Αὐτὰρ ὁ μακρὸν ἄϋσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων · « Ἴσχεσθ' Ἀργεῖοι · μὴ βάλλετε, κοῦροι Ἀχαιῶν · ». — (6) 698 et summas deserit arces est en relation avec 655 Deiecturum arces Italum. — (7) 700 horrendumque intonat armis, l'assimilation du bruit de l'armure du guerrier en mouvement avec celui du tonnerre est un motif qui a figuré déjà, XII, 332 Mauors clipeo intonat ; Virgile avait dit de Turnus, IX, 731 sq. arma Horrendum sonuere, qui établit un parallélisme entre lui et Énée, mais avec quelque chose de moins. Dans cette première reprise, Virgile ne fait pas ressortir seulement la violence du choc, mais aussi le fracas ; c'est une dominante : 702 cum fremit ilicibus, 712 aere sonoro, 713 Dat gemitum tellus, 722 gemitu nemus omne remugit, 724 ingens fragor aethera complet. — (8) 701 sqq. *Il.* XIII 754 en parlant d'Hector qui va attaquer les navires ὡρμήθη ὄρεϊ νιφόεντι ἐοικώς ; Virgile a développé la comparaison, agrandi l'effet, introduit le bruit, qui pour lui joue un rôle considérable dans le morceau, ajouté l'Apennin, ce qui italianise la comparaison et lui donne l'aspect de quelque chose de vu personnellement. — (9) 705 sq. quique alta tenebant Moenia, fin de vers analogue à celle de VIII, 653 Capitolia celsa tenebat. — (10) 709 et cernere ferro Serv. *ad l.* uera et antiqua haec est lectio : nam Ennium secutus est qui ait Olli cernebant magnis de rebus agentes.

P. 855. (1) 717 pauidi cessere magistri, même fin de vers dans un tout autre contexte et avec un autre sens, *Géorg.* III 549 cessere magistri ; 718 metu mutum, IX, 341, mutumque metu. — (2) 715-722 Virgile s'est emprunté à lui-même, en en faisant une comparaison et en variant l'expression, le combat des taureaux de *Géorg.* III, 219-223 ; il a atténué le motif érotique, bien qu'il s'agisse d'une rivalité d'amour ; à Pascitur in magna Sila formosa iuuenca il a substitué quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur, qui donne à la rencontre un objet plus large, plus noble ; in magna Sila est devenu ingenti Sila pour agrandir les choses. Ce passage des *Géorg.* lui avait déjà servi XII, 103 sqq., où il s'agit de Turnus se préparant au combat, 104-106 = *Géorg.*, III, 232-234 ; 720 Illi inter sese multa ui uolnera miscent est modelé sur *Géorg.* III, 220, Illi alternantes multa ui proelia miscent, qui se reflète déjà dans *Géorg.*, IV, 174 Illi inter sese multa ui bracchia tollunt, appliqué aux Cyclopes et reproduit, VIII, 452, lequel a également influencé XII, 720. — (3) 723 Tros Aeneas et Daunius heros est en relation avec 708. — (4) Le prototype du combat singulier entre Énée et Turnus est le combat singulier entre Achille et Hector *Il.*, XXII, 131 sqq. que Virgile a largement imité mais avec des modifications, des retranchements et des additions. Le premier choc par lequel il a donné à la rencontre un caractère de puissance impressionnant n'existe pas dans l'*Iliade* ; en apercevant Achille, Hector est pris de peur et s'enfuit ; il est poursuivi par Achille et les deux adversaires font trois fois le tour de la ville ; c'est là que Virgile a pris l'idée de la fuite et de la poursuite, mais il a modifié le motif pour sauver l'honneur de Turnus qui ne s'enfuit qu'après avoir attaqué Énée furieusement et parce qu'à la suite d'un accident il se voit désarmé. Pendant la poursuite, Zeus a pitié d'Hector et consulte les dieux pour savoir s'il ne serait pas possible de le sauver ; Athéné s'y oppose parce que le destin a décidé depuis

longtemps la mort d'Hector ; Zeus se rend à cette raison et laisse Athéné libre d'agir à sa guise. Rien de pareil dans l'*Enéide*. La fuite et la poursuite ont lieu et se terminent différemment dans l'*Iliade* et dans l'*Enéide*. Dans l'*Iliade*, Apollon donne à Hector la force nécessaire pour échapper ; au 4e tour Zeus prend ses balances d'or et constate, XXII, 209, que c'est la κὴρ θανάτοιο d'Hector, qui fait pencher le plateau, ce qui est le signe de la mort ; Apollon abandonne Hector. Dans l'*Enéide*, la pesée a lieu avant la fuite et ne produit rien. Dans l'*Iliade*, Athéné engage Achille à s'arrêter et à prendre haleine, tandis que, sous la forme de Déiphobe, elle conseille à Hector de tenir tête à Achille ; Hector qui compte sur le secours de Déiphobe se laisse persuader. C'est par suite d'autres circonstances que Turnus et Énée s'affrontent pour le combat décisif : Iuturna rend à Turnus son épée et Vénus aide Énée à rentrer en possession de sa lance. La rencontre finale diffère dans l'*Iliade* et dans l'*Enéide* ; dans l'*Iliade*, les deux adversaires une fois face à face, le combat suit son cours ordinaire : Achille envoie sa lance qu'Hector évite en se baissant, mais Athéné la lui rend sans qu'Hector s'en aperçoive — motif utilisé précédemment et sous une autre forme par Virgile — ; Hector à son tour envoie sa lance, qui est repoussée par le bouclier ; il appelle alors à son secours Déiphobe et ne l'apercevant plus il se rend compte qu'il a été trompé par les dieux ; il met l'épée à la main, mais la lance d'Achille l'atteint au défaut de l'armure au pharynx et il tombe dans la poussière. Dans l'*Enéide*, Énée brandit sa lance contre Turnus ; celui-ci essaie de le prévenir en lui lançant un quartier de roc, mais le bloc retombe avant d'avoir atteint son but ; il se sent perdu ; la lance d'Énée lui perce la cuisse et il tombe. Dans l'*Iliade*, Achille rappelle à Hector qu'il vient venger Patrocle ; Hector lui demande de rendre contre rançon son corps aux siens ; Achille refuse, Hector lui fait entrevoir sa mort prochaine à lui aussi ; quand il a expiré, Achille répond qu'il mourra quand il plaira à Zeus. Le motif a déjà été utilisé par Virgile à propos de Mézence, X, 739 sqq. ; il ne pouvait donc figurer ici. Turnus à terre adresse à Énée une prière analogue à celle d'Hector, mais qui parle de lui laisser la vie. Énée est sur le point de se laisser fléchir, mais la vue du baudrier de Pallas ranime sa colère et il plonge son épée dans la poitrine de Turnus. — (5) 725 sqq., dans l'*Iliade*, la pesée des κῆρες θανάτοιο a lieu deux fois, VIII, 69 sqq. pour savoir qui sera vainqueur des Troyens et des Achéens, XXII, 208 sqq. pour savoir si le moment de la mort d'Hector est arrivée ; dans les deux cas elle sert à apprendre à Zeus une chose qu'il ignore et elle est immédiatement suivie d'un résultat. Dans l'*Enéide*, la pesée n'a pas de résultat ; c'est à ce moment que Turnus porte à Énée un coup malheureux et qui est d'un funeste présage ; mais il n'y a là qu'une coïncidence, attendu que Turnus ne sait pas que c'est juste à ce moment que la pesée vient d'avoir lieu ; en outre, Jupiter sait parfaitement que le dernier jour de Turnus est arrivé, comme le fait judicieusement observer Macrobe *Sat.*, V, 13, 39 sq. qui ajoute sed haec et talia ignoscenda, qui studii circa Homerum nimietate excedit modum ; il n'y a donc là chez Virgile qu'une imitation homérique de pure forme et pour l'ornement ; il se tait du reste sur la façon dont la pesée se termine, peut-être pour soutenir l'intérêt et laisser la chose indécise jusqu'au bout ; 727 Quem damnet labor et quo uergat pondere letum est dit avec une concision qui a embarrassé les commentateurs ; labor est pris dans le sens qu'il

a X, 111 sq. sua cuique exorsa laborem Fortunamque ferent où par suite de l'opposition avec fortunam il signifie nettement l'insuccès ; d'où quem damnet labor = quel est celui que l'insuccès condamne, quel est le vaincu ; quo uergat pondere letum redit la même chose sous une autre forme ; les fata ont un poids et ce sont des κῆρες θανάτοιο ; d'où la nécessité d'introduire le mot letum, soit : par l'effet de quel poids le letum descend sur la balance. — (6) 728 corpore toto, de même, IX, 410 et X, 127 toto conixus corpore ; 729 Alte sublatum consurgit... in ensem, c'est l'attitude normale pour porter un coup violent, IX, 749 sublatum alte consurgit in ensem, Virgile, selon son habitude, répète le même motif dans les mêmes termes ; cf. XI, 283 sq. quantus In clipeum adsurgat, le guerrier se dresse en levant son bouclier pour heurter celui de l'adversaire. — (7) 730 trepidique Latini, les Latins sont troublés, parce qu'ils voient qu'il s'agit d'un coup de partie ; naturellement il ne s'agit pas de peur ; 737 Dum trepidat est appliqué à Turnus pour caractériser son trouble à un moment où Virgile dit de lui 325 subita spe feruidus ardet. — (8) 731 sq. at perfidus ensis Frangitur, comme on l'a remarqué avec justesse, il y a là une inadvertance de Virgile, c'est au premier contact avec l'armure d'Énée que l'épée de Turnus devrait se briser ; or nous lisons 713 sq. tum crebros ensibus ictus Congeminant ; *Il.*, III, 361 sqq., dans la rencontre entre Ménélas et Pâris, l'épée de Ménélas se brise sur le casque de Pâris ; Virgile revient donc ici, avec des modifications, à l'imitation du passage qui lui a largement servi au début du XIIe l. — (9) 733 fugit ocior Euro, formule banale, VIII 223 fugit ilicet ocior Euro. — (10) 734 capulum ignotum est en relation avec 759 notum... ensem. — (11) 735 Fama est, ce n'est pas un fait historique, mais une invention poétique, sans doute de Virgile lui-même ; prima in proelia, locution fixée qui se trouve déjà, à la même place du vers, 103. — (12) Serv.-Dan. 736 fait observer avec justesse que 88 c'est bien sa propre épée qu'a prise Turnus ; comme Énée il est venu tout armé au lieu de l'accord ; mais pendant la conclusion du traité il a déposé ses armes, ainsi qu'Énée, puisque 311 Énée est désarmé et que 326 Turnus s'arme de nouveau et se trompe d'épée ; tout cela est parfaitement clair, bien que Virgile ne l'expose point ex professo. — (13) 744 Vndique enim Teucri densa inclusere corona, il a traversé leurs rangs pour gagner le lieu du combat. — (14) 745 hinc ardua moenia cingunt, on ne voit pas pourquoi Turnus ne se réfugie pas dans la ville ; *Il.*, XXII, 194 sqq. avec un souci plus grand de la vraisemblance des réalités, il est expliqué qu'Achille se met entre la ville et Hector, pour empêcher celui-ci d'en approcher et d'y trouver du secours.

P. 856. (1) 749-757 l'idée première de la comparaison entre le guerrier poursuivant un adversaire et le chien de chasse est empruntée à *Il.*, XXII, 188 sqq. où Achille poursuivant Hector est comparé au chien qui ayant fait lever un faon déjoue les tentatives de celui-ci pour le dépister ; mais Virgile a corsé la chose par un emprunt à la chasse des Harpyies par les Boréades Apollon. *Argon.*, II, 278 sq. où les chiens τυτθὸν δὲ τιναινόμενοι μετόπισθεν Ἄκρης ἐν γενύεσσι μάτην ἀράβησαν ὀδόντας, qui a donné 754 iamiamque tenet similisque tenenti Increpuit malis morsuque elusus inani est ; en outre, Virgile a italianisé la chose en faisant intervenir un chien d'Ombrie, 753 uiuidus Umber et fait de la scène une chasse romaine en introduisant la corde avec les plumes rouges flottant

au vent qui servent d'épouvantail et empêchent la bête de passer ; on est étonné de l'exagération du fracas qui accompagne les tentatives manquées du chien pour saisir la proie et qui n'est pas dans les modèles utilisés par Virgile ; Virgile a entendu continuer ici les effets sonores puissants, que j'ai signalés à propos de 697-724 ; 750 aut puniceae saeptum formidine pinnae est modelé sur *Géorg.*, III, 372 puniceaeue agitant... formidine pinnae ; 757 caelum tonat omne tumultu sur *En.*, IX, 541, caelum tonat omne fragore. Virgile n'a rien emprunté à *Il.*, X, 360 sqq., où figure déjà la même comparaison. — (2) 764 sq. neque enim leuia aut ludicra petuntur Praemia, sed Turni de uita et sanguine certant est traduit d'*Il.*, XXII, 159 sqq. ἐπεὶ οὐχ ἱερήιον οὐδὲ βοείην Ἀρνύσθην, ἅ τε ποσσὶν ἀέθλια γίγνεται ἀνδρῶν, Ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θέον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο, avec cette caractéristique qu'au lieu de la spécialisation ἱερήιον οὐδὲ βοείην Virgile a employé des termes généraux qui sont vagues et nobles. — (3) 766 foliis oleaster amaris est repris mécaniquement de *Géorg.*, II, 314. — (4) Virgile fait figurer sous les murs de Laurente 248 Litoreas... aues, cf. 262 Litora uestra. — (5) 774 sq. il y a un motif analogue, *Il.*, XXI, 174 sq. dans le combat d'Achille avec Asteropaios, ὁ δ' ἄρα μελίην Ἀχιλῆος Οὐ δύνατ' ἐκ κρημνοῖο ἐρύσσαι χειρὶ παχείῃ. — (6) 775 telo... sequi, locution fixée, IX, 559 teloque secutus, XI, 674, sequiturque... hasta, XII, 354 iaculo... secutus. — (7) 777 la demande de service à un dieu en récompense de la piété qu'on lui a témoignée est perpétuelle, mais ici il semble que Virgile se soit inspiré d'*Il.*, XXII, 169 sqq. où Zeus justifie l'intérêt qu'il porte à Hector en disant ἐμὸν δ' ὀλοφύρεται ἦτορ Ἕκτορος, ὅς μοι πολλὰ βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκηεν Ἴδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου, ἄλλοτε δ' αὖτε Ἐν πόλει ἀκροτάτῃ — (8) Serv. 784 κατὰ τὸ σιωπώμενον intellegimus Iuturnam in numen reuersam, postquam Turnus currum relinquit ; ce sont de ces choses dont Virgile évite d'encombrer son récit. — (9) 790 certamina Martis anheli, c'est la seule fois que Virgile applique au combat l'épithète d'anhelus ; elle lui a été sans doute suggérée par *Il.*, XXII, 222 où Athéné engage Achille à reprendre haleine Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν στῆθι καὶ ἄμπνυε.

P. 858. (1) 791 omnipotentis Olympi, fin de vers reprise de X, 1. — (2) 792 fulua *pugnas* de nube tuentem, IX, 639 sqq. Apollo... acies urbemque uidebat Nube sedens ; il y a une contradiction entre XII, 792 et ce que dit Junon 151, Non *pugnam* aspicere hanc... possum ; elle paraît résulter de la composition fragmentaire de l'*Enéide* ; les commentateurs, qui ne tiennent pas compte de ce mode de rédaction et qui prétendent sauver l'honneur de l'écrivain qu'ils commentent, alors même qu'il n'est pas compromis, diront que Junon, malgré sa répugnance à assister au dénouement fatal, n'a pas pu se décider à quitter le champ de bataille ; c'est un mouvement psychologique que Virgile aurait traité κατὰ τὸ σιωπώμενον. — (3) 793 quid denique restat, fin de vers identique, II, 70, quid iam misero mihi denique restat ? — (4) 794 scis ipsa et scire fateris, la situation n'est plus la même qu'au Ier l. où Junon avait seulement entendu parler des hautes destinées des Troyens et Jupiter s'autorise habilement de ce qu'elle a dit, VII, 312 sq. — (5) La divinisation d'Énée est un point fixe sur lequel Virgile n'a pas varié ; 794 sq. Indigetem Aenean... Deberi caelo fatisque *ad sidera* tolli se réfère avec un rappel d'expression à I, 259 sq. sublimemque feres *ad sidera* caeli Magnanimum

Aenean. Seulement, au I[er] l., il n'est pas question qu'Énée devienne un des di indigetes, c'est-à-dire un des dieux primitifs de la nation par opposition aux dieux empruntés plus tard aux étrangers di nouensiles. On peut donc croire que c'est là une idée qui n'est venue à Virgile que pendant la rédaction de la seconde moitié de son poème, c'est-à-dire lorsqu'il avait pris le parti d'italianiser beaucoup ; Énée ne figure pas sur la liste des dieux indigètes, telle qu'on l'a reconstituée d'après les documents ; il est donc probable que nous sommes là en présence d'une invention de Virgile. — — (6) 796 quid struis aut qua spe gelidis in nubibus haeres ? hémistiche reproduit de IV, 235, quid struit aut qua spe inimica in gente moratur ? cf. IV, 271. — (7) 797 uiolari uolnere diuom, locution fixée, XI, 277 Veneris uiolaui uolnere dextram. — (8) 799 uim crescere uictis, fin de vers analogue à II, 452 uimque addere uictis. — (9) 807, nous avons déjà lu X, 611 Cui Juno submissa ; par l'identité des termes Virgile signale l'analogie des deux scènes. — (10) 812 inimica in proelia, locution fixée, qui se trouve déjà 716. — (11) 815 Non ut tela tamen, non ut contenderet arcum n'éclaircit pas le mystère que Virgile fait planer sur l'auteur de la blessure d'Énée, 321 casusne deusne, mais en tout cas, si Iuturna y est pour quelque chose, elle a dépassé ses instructions.

P. 859. (1) 820 pro maiestate tuorum, les rois latins descendent de Saturne ; ils sont donc de sa famille. — (2) 825 Aut uocem mutare uiros, Virgile signale ici la réalité historique en vertu de laquelle les Troyens et les Latins parlent deux langues différentes, sans se préoccuper de la convention épique, à laquelle il est resté fidèle dans l'*Enéide*, et en vertu de laquelle ils parlent la même langue ; uertere uestem, il est fréquemment question dans l'*Énéide* du costume phrygien ; c'est sous ce costume que Virgile nous représente les Troyens ; ce costume asiatique faisait horreur aux Romains — gentem... togatam, I, 282 — et la mention répétée qu'en fait Virgile est une préparation à la demande de Junon, qui est exaucée. — (3) 825 sq. Virgile a varié sur l'origine des rois d'Albe : I, 267 sqq. ils descendent d'Ascagne, fils d'Énée et de Créuse, et sont par conséquent de pure race troyenne ; VI, 760 sqq. ils descendent de Silvius, fils d'Énée et de Lavinia, et sont par conséquent de race mi-partie troyenne, mi-partie italienne ; il se peut que le désir de les rattacher à la race italienne soit pour quelque chose dans cette variation de Virgile. — (4) Virgile ne fait qu'exprimer ici une idée courante au siècle d'Auguste. Si les Romains acceptaient la fiction qui faisait des Troyens leurs ancêtres, dans la pratique ils étaient jaloux de conserver leur nationalité qui avait failli être entamée sous la ruée de l'Orient groupé derrière Antoine et qu'Octavien avait défendue à Actium ; ils se montrèrent nettement opposés à toute tentative pour faire renaître Troie de ses cendres. — (5) 829 *Olli subridens hominum* rerumque repertor est modelé sur I, 254 *olli subridens hominum* sator atque deorum ; si l'on rapproche en outre 801 sq. et mihi *curae* Saepe tuo dulci tristes ex ore recursent de I 261 fabor enim, quando haec te *cura* remordet, on ne doutera point que Virgile n'ait mis intentionnellement les deux passages. Il accueille également avec un sourire dans lequel il y a une bonhomie un peu ironique la requête de sa femme et celle de sa fille ; il calme les inquiétudes de l'une et de l'autre ; en traitant Junon comme il avait traité Vénus, il montre qu'il est réconcilié avec elle et qu'il a pour elle une sincère affection. — (6) 831 Irarum tantos uoluis sub

pectore fluctus est modelé sur Lucr. III, 299 Nec capere irarum fluctus in pectore possunt. — (7) 833 et me uictusque uolensque remitto, dans la pensée de Virgile ce vers fait contre-partie à VII, 310 où Junon dit avec rage : Vincor ab Aenea ; il n'est plus question d'Énée et, loin que Junon soit vaincue, c'est Jupiter qui affecte de l'être ; en reléguant dans l'ombre Énée, qui n'est qu'un instrument, et en prenant tout sur lui, il fait disparaître toute cause d'humiliation pour Junon ; ceci est très adroit et fait pour amadouer l'orgueilleuse et susceptible déesse. — (8) 836 morem ritusque sacrorum Adiciam ne fait que reprendre en plaçant la chose sous l'autorité de Jupiter la déclaration d'Énée, XII, 192 Sacra deosque dabo, laquelle reproduit l'annonce du début de l'*Enéide*, I, 6, Inferretque deos Latio ; c'est là un point fondamental, sur lequel Virgile n'a pas varié. — (9) 840 Nec gens ulla tuos aeque celebrabit honores donne satisfaction aux craintes exprimées par Junon, I, 48, et quisquam numen Iunonis adorat Praeterea aut aris supplex imponet honorem ! — (10) 834 Sermonem Ausonii patrium *moresque tenebunt* est en contradiction avec I, 264 où Jupiter dit d'Énée *moresque* uiris et moenia ponet ; dans cette première façon d'envisager les choses, qui concorde avec l'annonce I, 5, genus unde Latinum, Énée vainqueur des Italiens devait fonder une ville, qui serait la capitale du royaume comprenant les peuples soumis ; il civiliserait ces peuples qui, mélangés aux Troyens, deviendraient les Latins ; dans la conclusion de l'*Enéide*, les Latins préexistent à l'arrivée des Troyens, jouissent d'une civilisation qu'ils conservent et accueillent dans leur sein les Troyens, en adoptant le culte des Pénates et de Vesta ; il y a donc eu dans la pensée de Virgile une évolution notable. Il ne servirait de rien de dire que l'*Enéide* se termine par un compromis et des concessions accordées à Junon et que Jupiter au Ier l. ne pouvait prévoir ce compromis ; c'est en son nom en effet que Virgile donne, I, 5 sq., la formation de la race latine comme une conséquence de l'établissement des Troyens en Italie. Il avait donc là-dessus au début de son poème des idées très différentes de celles par lesquelles il l'a terminé.

P. 861. (1) 845-852, pour leur donner un nom il n'a fait que substantiver l'épithète usuelle des Furies, VII, 325 dirarum... dearum, 454 dirarum... sororum ; la Dira employée ici est sata Nocte 860, comme Allectô uirgo sata Nocte, VII, 331. Les Dirae ne sont que des succédanées des Furies, dont elles ne diffèrent guère ; III, 252 les Harpyies avaient été identifiées avec les Furies. — (2) 862 sqq. Alitis... paruae..., Quae... *culminibus* desertis Nocte sedens serum canit importuna per umbras, il est difficile de dire si Virgile pense ici à la chouette, *Géorg.* I, 402 sq. de *Culmine* summo Nequiquam seros exercet noctua cantus ou au hibou, *En.*, IV, 462, Solaque *culminibus* ferali carmine bubo saepe queri. — (3) 865 sq. il se peut que Virgile ait eu comme prototype l'aventure de M. Valerius et du corbeau, T.-L., VII, 26, Quint. *Inst.*, II, 4, 18. — (4) 868 est une formule qui a déjà servi, III, 48 et IV, 280. — (5) 871 est également une formule, qui a déjà servi, IV, 673. — (6) 873 Aut quid iam durae superat mihi ? Elle s'appelle dura, parce qu'elle n'est plus pour son frère d'aucun secours et qu'elle fait par conséquent figure d'insensible, cf. IV, 681, sic te ut posita crudelis abessem. — (7) 875 ne me terrete timentem, d'une façon analogue, 761, terretque trementis. — (8) 888 saeuo, 890 saeuis, 945

saeui, c'est dans le passage une dominante. — (9) 890 certandum est comminus armis, fin de vers reprise de VII, 553 pugnandum est comminus armis.

P. 862. (1) 895, *Il.*, XXII, 297, quand Hector, qui n'a pas réussi à blesser Achille de sa lance, s'aperçoit que Déiphobe n'est plus là pour lui en fournir une autre, il en conclut que les dieux veulent sa mort Ὢ πόποι, ἦ μάλα δή με θεοὶ θάνατονδε κάλεσσαν ; mais le motif de l'hostilité des dieux plane sur Turnus d'une façon singulièrement plus tragique. — (2) 896 sqq. Virgile a donné à Turnus une épée merveilleuse, mais il ne lui a point fourni l'occasion de l'employer. Le jet de la pierre est emprunté à l'*Iliade* : dans le combat entre Achille et Énée, lorsqu'Achille s'élance sur Énée l'épée à la main, Énée se défend comme le fait ici Turnus, et il est curieux de voir que Virgile dirige justement contre lui le coup qu'il pratique dans l'*Il.*, XX, 285 sqq. ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ — manu... torquebat — Αἰνείας, μέγα ἔργον ≐ saxum... ingens enchérit ; ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν, Οἷοι νῦν βροτοί εἰσ' = uix illud... bis sex ceruice subirent qualia nunc hominum producit corpora tellus enchérit considérablement — ὃ δέ μιν ῥέα πάλλε καὶ οἶος ; ici le combat est interrompu par l'intervention de Poseidôn qui transporte Énée sur les derrières du champ de bataille. Quand Arès a frappé d'un coup de sa lance l'égide d'Athéné, dans le combat qu'il livre à la déesse, *Il.*, XXI, 403 sqq. Ἡ δ' ἀναχασσαμένη λίθον εἵλετο χειρὶ παχείῃ Κείμενον ἐν πεδίῳ = campo quod forte iacebat, μέλανα, τρηχύν τε μέγαν τε, Τόν ῥ' ἄνδρες πρότεροι θέσαν ἔμμεναι οὖρον ἀρούρης, = Limes agro positus, litem ut discerneret aruis ; Τῷ βάλε θοῦρον Ἄρηα κατ' αὐχένα, λῦσε δὲ γυῖα. Au moment où Énée veut empêcher Diomède de s'emparer du corps de Pandaros et s'élance sur lui, V, 297 σὺν ἀσπίδι δουρί τε μακρῷ, celui-ci l'arrête du jet d'une pierre décrit 302 sqq dans les mêmes termes que XX 285 sqq. et le blesse à la jambe. Hector voulant enfoncer la porte du camp des Achéens se sert d'une énorme pierre, XII, 445 sqq. Ἕκτωρ δ' ἁρπάξας λᾶαν φέρεν, ὅς ῥα πυλάων Ἑστήκει πρόσθε, πρυμνὸς, παχύς, αὐτὰρ ὕπερθεν Ὀξὺς ἔην· τὸν δ' οὔ κε δύ' ἀνέρε δήμου ἀρίστω = lecti Ῥηιδίως ἐπ' ἄμαξαν ἀπ' οὔδεος ὀχλίσσειαν Οἷοι νῦν βροτοί εἰσ· ὃ δέ μιν ρέα πάλλε καὶ οἶος, Τόν οἱ ἐλαφρὸν ἔθηκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεο — ceci a peut-être inspiré à Virgile l'idée contraire. — Ainsi dans l'imitation du ch. XXII de l'*Iliade*, qui est dans la circonstance son modèle principal, Virgile a introduit un motif emprunté à d'autres parties de l'*Iliade* ; il a sûrement rapproché XX, 285 sqq., XXI, 403 sqq. et XII, 445 sqq., puisqu'il a pris des détails dans chacun de ces passages. La lance d'Énée est *ingens*, le bloc de pierre est *ingens* ; Virgile fait intervenir dans la lutte finale des deux principaux guerriers de son poème, le colossal, dont l'emploi est un de ses moyens favoris pour élever les choses au-dessus de la réalité plate. — (3) 908 sqq. le motif du cauchemar est emprunté au ch. XXII de l'*Il.*, où il est suggéré par la poursuite infructueuse d'Achille et la fuite également sans résultat d'Hector, 199 sqq. Ὡς δ' ἐν ὀνείρῳ οὐ δύναται φεύγοντα διώκειν· Οὔτ' ἄρ' ὁ τὸν δύναται ὑποφεύγειν οὔθ' ὃ διώκειν· Ὣς ὃ τὸν οὐ δύνατο μάρψαι ποσίν, οὐδ' ὃς ἀλύξαι ; mais l'effet est tout différent ; dans l'*Iliade*, c'est simplement une image de la vanité des efforts des deux adver-

saires pour prendre l'avantage l'un sur l'autre ; dans l'*Enéide*, c'est une traduction de la torpeur dans laquelle la Dira a plongé Turnus, torpeur que ne ressent pas son rival et qui par suite le livre à lui sans défense. — (4) 914 sqq. Hector a également une sensation d'abandon et de détresse, quand il s'aperçoit que les dieux se sont joués de lui, XXII, 300 sq., Νῦν δὲ δὴ ἐγγύθι μοι θάνατος κακός, οὐδέ τ' ἄνευθεν, Οὐδ' ἀλέη. Mais il est en possession de toutes ses forces physiques et il espère se tirer d'affaire par un beau coup d'épée ; Turnus envahi par un engourdissement surnaturel ne peut plus agir. — (5) 920 Sortitus fortunam oculis, de même *Il.*, XXII, 321 Achille choisit l'endroit où il va frapper Hector ; il lui perce le cou de sa lance, mais sans atteindre l'organe de la parole, ce qui est nécessaire, puisque Hector va prononcer une prière suprême ; Virgile évite l'invraisemblance en faisant toucher Énée à la cuisse.

P. 863. (1) *Il.*, XXII, 340 sq. Virgile a supprimé l'offre de la rançon, ce qui est caractéristique de la psychologie de ses personnages ; Énée a l'âme trop noble et trop désintéressée pour se laisser guider par l'appât de l'or. — (2) 932 sq. Virgile fait intervenir ici un souvenir de l'*Iliade* étranger au morceau qui est actuellement son modèle principal; Priam commence ainsi sa prière à Achille, XXIV, 486 sq. Μνῆσαι πατρὸς σεῖο, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλεῦ, Τηλίκου ὥςπερ ἐγώ, ce qui équivaut, sauf les différences, à fuit et tibi talis Anchises genitor ; cette mention dernière d'Anchise à la fin de l'*Enéide* est significative, c'est un rappel pour l'unité, le poème tout entier étant dominé soit par la présence, soit par le souvenir d'Anchise. — (3) 948 sq. Pallas te hoc uolnere, Pallas Immolat et poenam scelerato ex sanguine sumit est en rapport direct avec XI, 177 sqq. où Évandre dit : quod uitam moror inuisam Pallante perempto, Dextera causa tua est, Turnum gnatoque patrique Quam debere uides ; c'est un passage de concordance et de rappel ; lorsque Virgile écrivait ces vers du XIe livre, la scène finale de l'*Enéide* était arrêtée dans son esprit.

CHAPITRE QUATORZIÈME

VUE D'ENSEMBLE

L'œuvre d'art est le produit du génie de l'auteur assujetti à des conventions esthétiques déterminées. La grande faute de Virgile a été d'accepter, sans les vérifier, peut-être par une certaine mollesse d'esprit, des conventions esthétiques erronées et d'y enchaîner sa liberté. Pour les Romains du siècle d'Auguste, l'épopée n'était pas une forme qui avait traduit à une certaine époque l'idéal d'une race parvenue à un certain degré de culture. C'était l'expression la plus parfaite de la poésie, définitivement fixée pour tous les âges et pour tous les peuples. Un grand poète devait, s'il voulait s'élever au premier rang, écrire une épopée .C'est pour cela que Virgile a fait une épopée, qui est une œuvre de cabinet, qui résume un effort cérébral personnel très considérable et qui est artificielle. Or l'épopée-type pour les contemporains d'Auguste était l'épopée homérique ; c'est donc une épopée d'aspect homérique que Virgile s'est proposé de reproduire ; là encore il renonçait à son indépendance pour s'asservir à quelque chose d'extérieur. Ce quelque chose d'extérieur, il fallait à la fois l'imiter et le renouveler ; car tout en admirant Homère, les Romains du premier siècle avant J.-C. exigeaient pour la satisfaction de leurs goûts un art moins simple, plus nerveux, plus orné, à effets plus saisissants que l'art homérique. Il fallait d'abord choisir un sujet qui fût légendaire et nous transportât dans l'âge héroïque ; quoi qu'on en ait dit, celui auquel s'est arrêté Virgile, n'était pas particulièrement ingrat ; les critiques qu'on a adressées à Virgile se justifient moins par le sujet lui-même que par la façon dont il l'a traité. Le point de vue particulier qu'il a adopté, c'est que cette légende était de l'histoire ; comme elle lui était transmise par des sources diverses, il avait à l'arranger suivant les buts de son poème et à faire prévaloir sur chaque point la version qui lui convenait le mieux ; mais il s'in-

terdisait de faire figure d'inventeur ; il faut admettre que l'imagination de Virgile était peu inventive ; mais il faut remarquer qu'en se présentant comme l'historien d'un passé réel, il s'interdisait toute fantaisie créatrice. Là encore il se mettait en lisière. La légende ne lui offrait que de grandes lignes vides et un squelette de faits ; il s'agissait de remplir le cadre ; il l'a rempli avec des motifs qu'il a empruntés pour la plus grande partie à Homère ; il s'était tracé dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* des zones et comme des îlots d'imitation où il allait s'approvisionner ; mais il ne s'est pas interdit de les chercher ailleurs, chez les poètes épiques postérieurs comme Apollonios et les tragiques comme Euripide. Comme l'*Enéide* est une suite de morceaux rédigés isolément, elle est une agglomération de motifs d'origines diverses ; Virgile n'est pas un créateur qui tire de son fonds, c'est un démiurge et un ordonnateur ; il a à sa disposition tout un arsenal de matériaux avec lesquels il compose la substance de l'*Enéide* ; les motifs qu'il a ainsi accumulés sont nombreux ; ils ne le sont pas assez pour l'étendue du poème, puisqu'ils reviennent en général plusieurs fois, souvent modifiés, mais toujours reconnaissables, comme les figurants, qui sur un théâtre réapparaissent avec des costumes différents. On a l'impression que Virgile vit sur une matière un peu mince pour l'œuvre et en même temps qu'il s'est donné pour l'amasser une peine énorme ; quand on lit les livres de bataille, on se rend compte qu'il s'est imposé un labeur très lourd pour se procurer des noms pour ses personnages, pour donner à ses personnages un semblant d'individualisation, pour les diversifier par les armes, par le costume, par la façon dont ils sont blessés et dont ils meurent.

La fabrication de l'*Enéide* est un prodige de patience, d'ingéniosité, de science de la mise en œuvre ; l'étude de cette fabrication est très intéressante pour qui veut pénétrer les procédés et les secrets du métier virgilien ; mais l'intérêt ne va pas au delà ; rien de tout cela n'est vivant. Ce qui est extraordinaire, c'est que, dans cette besogne si minutieuse et qui sûrement lui a paru plus d'une fois fastidieuse, il ne se soit pas éteint et que sur cette charpente morte il ait organisé un corps vivant. Si, comme on le raconte, le Seigneur a pris une argile quelconque, qu'il lui ait donné une forme et qu'ensuite il lui ait insufflé l'existence, Virgile a agi de même et à ce point de vue il est créateur. Si l'on prend l'*Enéide* pour ce que d'après l'étiquette elle paraît être, c'est-à-dire pour un poème narratif, si l'on n'envisage que la succession des faits, elle ennuie ; il en est tout autrement, si on la considère comme ce qu'elle est en effet, c'est-à-dire comme un poème dramatico-lyrique ; et en effet c'est une vibration d'âmes.

A ce point de vue elle n'a pas vieilli et elle conserve un intérêt humain. On y trouve une richesse, une vivacité de sentiments, qui en font l'œuvre la plus chaude qu'on puisse imaginer. On regarde Virgile comme l'interprète le plus attendrissant des sentiments doux qu'on appelle à cause de cela des sentiments virgiliens. Virgile étant un poète objectif ne nous a pas livré le secret de son âme et il est scabreux de chercher à l'atteindre toujours derrière ses personnages ; toutefois il est vraisemblable que l'opinion courante doit être complétée et modifiée. Ce qui se fait jour dans l'*Enéide*, ce sont tous les sentiments qui peuvent dans leur infinie variété agiter l'âme humaine ; on les y rencontre tous, jusqu'aux plus violents qui s'exaltent dans les emportements les plus tumultueux ; d'où il faut conclure que Virgile était capable d'éprouver et d'exprimer toutes les émotions, qu'il sentait tout et qu'il le sentait avec une nature italienne, c'est-à-dire avec une vivacité extrême, que ce sont des fragments de cette sensibilité universelle que présentent tout à tour les héros de l'*Enéide*, qu'il s'identifiait sans peine avec eux, que c'est lui qui vit successivement en eux tous. C'est dire qu'il avait au plus haut degré le tempérament qui fait les grands poètes. Il nous dit ce que font les acteurs de l'*Enéide* et cela nous laisse assez indifférents, mais il insiste sur ce qu'ils sentent et c'est là ce qui nous touche. Tous au contact des choses frémissent et personnifient un ou plusieurs sentiments ; chez Didon c'est l'amour avec ses illusions et ses désespoirs qui consument une grande âme ; chez Énée, le plus conventionnel de tous, c'est la piété sincère et reconnaissante envers les dieux, c'est aussi l'affection paternelle et filiale ; chez Anchise, c'est la sollicitude éclairée, vigilante et délicate pour un fils chéri ; chez Évandre, chez Mézence, chez la mère d'Euryale c'est la douleur, que cause la perte d'un enfant unique ; chez Nisus et Euryale, c'est l'amitié la plus ardente et dévouée et c'est en même temps cette soif de la gloire, cet héroïsme juvénile qui court au sacrifice ; Iule est plein d'ardeur et de velléités généreuses; Évandre et Latinus ont la générosité accueillante envers les étrangers et l'ouverture du cœur ; Latinus, rempli des meilleures intentions, mais faible, dominé par les événements et par des volontés mieux trempées que la sienne, souffre de ce qu'il ne peut empêcher et est malheureux. Les dieux eux aussi ont une âme toute pétrie des passions qui tourmentent l'âme humaine ; chez Junon, c'est l'orgueil, la colère, le ressentiment inassouvi, le besoin de commander ; chez Vénus, la tendresse maternelle la plus en éveil et la plus prévoyante, qui cajole et qui flatte pour arriver à son but.

Ce ne sont pas seulement les personnages du premier plan qui se

montrent accessibles à toutes les émotions. Excepté ceux qui ne représentent qu'un nom, les éphémères qui ne sortent un instant du néant que pour y rentrer tout de suite, les plus humbles et les plus insignifiants ont une vie intérieure, sur laquelle un jour s'ouvre pour nous ; ils apparaissent à un moment de leur existence psychologique où ils sont affectés d'une certaine façon par quelque chose. De personnages glacés, qui n'éprouvent rien, il n'y en a pas dans l'*Enéide* ; il semble que Virgile fût impuissant à en concevoir un seul et c'est pour cela que nous sommes choqués, comme par une inconcevable anomalie, de l'indifférence opposée aux ardeurs de Didon par Énée, lequel du reste passe ailleurs par des émotions variées et profondes. Les moindres figurants ont des épithètes, qui sont banales, *fortis, fidus, acer,* mais qui signifient un état d'âme ; les collectivités même ont le leur ; les Troyens ne sont pas une masse inerte qu'Énée traîne à sa suite ; les événements ont sur eux une action très vive ; ils sont tour à tour découragés, accablés, réconfortés, joyeux ; les Latins se laissent déprimer par la défaite ou dans le péril extrême se montrent ardents à se défendre ; les Rutules, saisis de pitié pour Turnus, remués par la honte, ne veulent pas le laisser se sacrifier pour eux.

Tous les personnages de Virgile extériorisent leurs sentiments avec la spontanéité la plus franche et la plus prompte ; il y en a naturellement de plus ardents, de plus exaltés les uns que les autres ; chez certains la tension de la sensibilité va jusqu'au point où il semble que tout va se briser. Chez Junon, la passion se déchaîne en transports inouis ; elle lui enlève toute possession d'elle-même, toute clairvoyance, l'aveugle, étouffe en elle toute notion du juste et suscite des violences inutiles dans leur férocité. La passion accule inexorablement Didon à la mort, mais auparavant elle exerce sur elle de tels ravages qu'elle opère en elle comme une œuvre de destruction interne. Les grandes douleurs aboutissent à des défaillances qui sont des images de la mort. Parmi tous les organismes sensibles créés par Virgile — car là il est véritablement créateur —, le plus excitable, le plus varié, le plus parfait est Turnus. Turnus, fils de roi, jeune, beau, guerrier heureux et vaillant, bien accueilli dans la famille de Latinus, sur le point de conclure un mariage qui comble tous ses vœux, voit tout à coup toutes ses espérances renversées ; il les défend avec une énergie farouche ; il est audacieux, impétueux dans l'action ; il tente l'impossible, impose sa volonté, déchaîne la guerre ; il affronte résolument une tâche supérieure à ses forces, accomplit les prouesses les plus hardies, mais ne peut saisir la victoire. Il lutte contre la malveillance, se défend avec l'indignation d'un cœur ulcéré contre des accusations basses, subit le

découragement et a des réveils énergiques d'espoir ; finalement, il vient palpitant, hors de lui, s'offrir aux coups d'Énée et il succombe brisé, vaincu moralement, se rendant compte que ce n'est pas contre un homme comme lui qu'il a lutté, mais contre ces forces irrésistibles des destins, contre lesquelles il est enfantin de vouloir se dresser, car elles vous broient.

Le bouleversement des âmes se traduit toujours chez Virgile par les accents du pathétique le plus fort ; la passion s'exprime avec cette grande éloquence lucide, qui est sa forme la plus noble et donne lieu à des discours enflammés, à des explosions où elle s'élève à une extraordinaire hauteur.

C'est surtout dans les combats que l'atmosphère de l'*Enéide* s'échauffe et que l'âme humaine apparaît enfiévrée. Les guerriers, même ceux qui sont presque des inconnus, ne sont point des gagistes qui échangent de grands coups pour le plaisir de la galerie ; ce sont des hommes haletants, transfigurés, qui y vont pour leur compte et de tout leur cœur. Le combattant est dominé par la colère — *ira* — et son état d'âme nous est révélé par des épithètes violentes ; il veut la mort de l'adversaire parce qu'il est son ennemi personnel — *inimicus* —, il n'a plus de raison, plus de sang-froid — *amens* — ; il est bouleversé — *turbidus* —, bouillant — *feruidus* —, exalté par le succès — *exsultans* — ; il a le mépris hautain de l'ennemi, le triomphe insultant, inexorable ; il repousse la prière du blessé qui est pris d'épouvante en voyant près de sa chair briller le fer, qui va s'y enfoncer. C'est une peinture saisissante de l'enivrement de la nature humaine dans la bataille.

Ainsi l'*Enéide* nous met en contact avec les émotions les plus diverses et les plus fortes que l'homme puisse ressentir et nous les fait éprouver. C'est par excellence un poème émotif.

Et ce n'est pas seulement un écho où retentissent tous les accents de la sensibilité de l'âme, c'est un miroir où se reflètent tous les aspects de l'insensible nature. Si l'imagination de Virgile n'est pas créatrice, elle est essentiellement représentative ; elle l'est au point de vue des sons aussi bien qu'au point de vue des couleurs et des formes ; le pittoresque sonore et le pittoresque visuel s'associent dans l'*Enéide* et vont de concert, commandés par le sujet et non par les préférences de Virgile. Il est certain que Virgile aimait la nature et que ses yeux et ses oreilles lui apportaient des sensations autrement multiples et vives que celles du commun des hommes, qui ne savent ni voir, ni entendre. Pourtant le pittoresque chez lui n'est pas toujours d'observation directe et il est parfois difficile de distinguer celui-ci du pitto-

resque de lecture ; son imagination était aussi bien mise en jeu par l'un que par l'autre. L'image l'enchantait et s'imposait au travail de son esprit, quelle que fût la voie par laquelle elle lui parvenait. Habitant de Naples, il avait entendu les grandes sonorités de la mer; il n'avait jamais entendu les grandes sonorités des batailles et pourtant celles-ci tiennent leur place dans les livres de combats, comme les autres là où il est question de navigation.

Il aimait les paysages italiens ; la présence des Troyens en Italie lui a permis d'en décrire quelques-uns, tels qu'ils étaient restés gravés dans ses yeux. Très caractéristique est la sauvagerie de la gorge d'Ampsancte dans les Apennins, enserrée dans des pentes couvertes de bois au feuillage sombre ; c'est évidemment l'impression toute fraîche que Virgile nous en apporte. A ce rude paysage montagneux s'oppose l'embouchure riante du Tibre avec ses eaux blondes, les arbres qui les bordent, les oiseaux qui voltigent et qui donnent un concert ; nul doute que Virgile n'en ait personnellement goûté le charme. Bien souvent il résume une impression dans une simple épithète comme au Catalogue du VIIe livre dans l'énumération des villes italiennes, au IIIe dans la courte description de la côte Sud de la Sicile ; ce ne sont que des indications jetées en passant ; mais elles évoquent tout un paysage. La courte description, également au IIIe livre, des Cyclades que Virgile n'avait jamais vues n'est pas moins jolie et il faut quelque réflexion pour s'apercevoir que nous n'avons affaire là qu'à un pittoresque de lecture et de réminiscence.

Le sujet de l'*Enéide* étant l'action et l'état d'âme des personnages, le pittoresque ne saurait y être traité pour lui-même. Les comparaisons fournissaient à Virgile un terrain tout préparé pour l'y introduire. Il est fâcheux que, comme il a construit l'âme de ses personnages avec des éléments psychologiques pris sur le vif, il n'ait pas composé ses comparaisons avec des impressions directes de la nature ; la plupart du temps il les emprunte à Homère ; mais quelquefois on constate chez lui le besoin d'insérer dans cette matière traditionnelle le souvenir d'une vision qui l'avait frappé personnellement. Ainsi, au IVe livre, Énée assailli par les demandes de Didon et y résistant est assimilé à un grand chêne que les vents secouent sans pouvoir le déraciner ; l'image en elle-même n'évoquerait aucun pays spécial si Virgile n'ajoutait que les vents du Nord viennent des Alpes ; il y a là un souvenir de l'enfance passée dans la Cisalpine ; de même les géants qui, au VIIe livre, défendent le camp troyen sont comparés aux chênes qui se dressent sur les bords du Liquetius, du Pô et de l'Adige. Il est à remarquer que ces échappées de vue sur la nature, incorporées depuis

Homère à la matière épique et en faisant partie intégrante, sont souvent présentées dans des vers ou dans des fragments de vers provenant des *Géorgiques* ; c'est à l'époque des *Géorgiques* qu'il s'était mis, comme le voulait l'ouvrage, en contact direct et prolongé avec la nature ; il ne semble pas qu'il ait jugé à propos pour la composition de l'*Enéide* de renouveler beaucoup ce contact ; il a mieux aimé se servir des ressources préparées antérieurement ; combien il aurait ajouté de charme à l'*Enéide*, si, dans chacune de ses comparaisons, il avait enfermé l'impression d'une chose vue par lui et non par un de ses prédécesseurs, comme au IX[e] livre la chute du géant Bitias lui rappelle le fracas de ces blocs de maçonnerie jetés dans la mer pour l'édification du palais de Baiae, le bouillonnement de la mer et l'émersion du sable noir. Là Virgile a vu et vu en poète.

Autant qu'aux spectacles de la nature il s'intéresse à ceux qui sont le résultat de l'activité et de l'industrie humaine. Au premier livre, à propos de la réception des Troyens par Didon, il a rendu magnifiquement l'aspect somptueux de ces grands palais où, sous les lambris dorés, des lustres répandent une lumière plus éclatante que celle du soleil, où l'argenterie massive, l'or et la pourpre étincellent, où les voix bruyantes des invités se répercutent le long des vastes galeries soutenues par des colonnes. Ce pittoresque de l'opulence dans ses manifestations les plus éblouissantes est rendu avec une abondance de moyens provenant et de l'observation personnelle des nuits passées dans les palais romains et des descriptions des poètes antérieurs. Tout cela se mêle dans l'imagination de Virgile pour produire un tableau éblouissant.

Au pittoresque des choses s'ajoute dans ses vers le pittoresque des êtres ; il peint les hommes de la façon la plus plastique dans leurs attitudes, dans leurs gestes, dans leur activité. Leur vie intérieure se révèle par des mouvements, par des cris. En proie à la douleur, ils se tordent, ils se frappent, ils hurlent, ils se jettent à terre. Les sentiments, les passions ébranlent, agitent leurs corps. Lorsque Didon est résolue à mourir, elle se précipite avec fureur sur le bûcher ; elle est tremblante, farouche ; elle roule des yeux rouges de sang, ses joues palpitantes sont marbrées et elle est pâle de la mort prochaine. Au moment de l'échange des serments, Turnus, qui se sent voué à la mort, est posé comme par un peintre, humble et suppliant devant les autels, avec son visage d'adolescent et la pâleur de son corps juvénile. Quant à Camilla, elle est l'image la plus fraîche et la plus charmante de la grâce virginale par la sveltesse et la vigueur agile de son corps dont la pratique des sports a ennobli les lignes et que parent la pourpre et l'or.

J'ai dit quelle ardeur les guerriers de Virgile apportent au combat ; le côté matériel de l'action, c'est-à-dire le mouvement et le bruit, est décrit avec une vigueur saisissante. Nous avons beau savoir que les rencontres particulières sont imitées de l'*Iliade*, que les mêlées d'ensemble reflètent Ennius, l'impression totale est celle de quelque chose d'original et l'aspect menaçant de la guerre apparaît dans toute sa puissance. Les lances se hérissent comme la moisson d'un champ de blé. Tantôt la lumière chatoie sur les armes resplendissantes, tantôt le ciel se voile sous une nuée de traits, ou la poussière soulevée plonge les combattants dans la nuit noire. Le tumulte et le bruit sont à leur comble ; les javelots et les flèches sifflent ; les clameurs des soldats emplissent le ciel et se répercutent au loin ; sous les coups frappés les armures résonnent ; elles retentissent lors de l'écroulement des corps ; ceux-ci palpitent et se tordent, lorsque le fer les transperce ; ils s'agitent dans les convulsions de la mort ; les blessures sont horribles et sur le sol le sang coule à flots.

Au-dessus du pittoresque reproduit se place le pittoresque créé, résultat du travail d'une imagination puissante, qui, combinant, agrandissant les éléments fournis par la réalité arrive à des effets que celle-ci ne donne point. Ici encore Virgile a été créateur ; il a ouvert devant nous les vastes espaces du monde souterrain où s'étendent de sombres forêts, où luit l'onde immobile des marais sinistres, où courent des fleuves aux eaux lourdes et boueuses, où roulent des flammes torrentielles ; le tout est entrevu dans une demi-obscurité dans laquelle circulent des formes imprécises, des ombres vaines ; tout est vide, tout est irréel, tout est décoloré ; un silence angoissant règne, interrompu çà et là par des bruits terrifiants et prolongés. Et au sortir de ces ténèbres pesantes, Virgile fait rayonner à nos yeux la lumière sereine et pure des Champs-Élysées sur les bosquets printaniers et sur les pentes mollement gazonnées. Ce sont là pour le lecteur des impressions inoubliables et profondes. Ailleurs il nous peint une ville antique, capitale d'un immense empire, regorgeant des trésors de l'Asie, s'anéantissant dans la nuit à la lueur des incendies et s'abîmant dans les flammes, tandis que ses défenseurs épars s'agitent inutilement pour la défendre et que les cadavres s'amoncellent dans les rues au seuil des maisons et des temples. C'est là une vision grandiose.

Il y a dans toute l'*Enéide* une fermentation de vie interne et un spectacle ; quand on s'est abandonné sans préoccupation érudite et critique à en goûter le mérite sous ce double aspect, on regrette ce qu'il y a de conventionnel dans le cadre et dans la présentation ; on regrette que Virgile ne se soit pas libéré des liens dans lesquels il s'est comme à

plaisir enchaîné ; qu'il ait eu la superstition des formes traditionnelles et des choses établies, qu'il n'ait pas osé être simplement lui-même ; derrière l'œuvre, on aperçoit un poète plus grand que celui qui s'est cru obligé de la faire telle qu'elle est.

En constatant que l'*Enéide* est un poème individuel, représentant surtout l'effort intellectuel et érudit de Virgile, il ne faudrait pourtant pas croire qu'elle n'a aucun lien avec les temps où elle est née et avec le peuple qui l'a vu naître ; elle contient bien des choses qui la rattachent de près au siècle d'Auguste et des idées directrices qui sont nettement nationales. Virgile s'est proposé de peindre l'époque héroïque telle qu'elle apparaît chez Homère, non sans se piquer d'une couleur locale trop exacte et en se permettant des anachronismes ; le plus gros de ces anachronismes est d'avoir donné à ses personnages une psychologie et une moralité qui sont celles de l'élite d'une société formée par le long enseignement des philosophes. Énée par exemple est le beau-frère d'Hector, mais en même temps il est le contemporain d'Auguste. Les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* et ceux de l'*Enéide*, peuvent avoir à peu près les mêmes mœurs, en réalité ils n'ont point la même âme et sont les produits d'une tout autre culture. Achille, dans l'*Iliade*, oublie, parce qu'on lui a pris sa maîtresse, ses devoirs de solidarité envers ses compagnons d'armes et les verrait anéantir sous ses yeux qu'il ne se dérangerait pas. Ulysse, dans l'*Odyssée*, est un rusé compère, adroit, énergique, courageux, mais pour qui le but suprême de la vie et la règle de conduite est de se tirer habilement des mauvais pas. Leurs pareils seraient singulièrement déplacés parmi les honnêtes gens de l'*Enéide* où ce qui frappe d'abord c'est qu'on y respire un parfum de bonté, de respectabilité, qu'on se sent parmi des types d'une humanité singulièrement affinée et ayant pour le juste et l'honnête un louable respect ; il n'y a dans l'*Enéide* que peu d'exemples de perversité : le traître Sinon qui est copieusement maudit, Drancès dont les calomnies venimeuses sont là pour faire valoir la franchise généreuse de Turnus, Mézence qui nous est représenté comme ayant été un abominable tyran et comme continuant à être un impie, mais qui, par les reproches qu'il se fait de n'avoir pas rempli ses devoirs envers son fils, montre qu'il a une conscience élevée et sévère, et Junon dont le caractère était imposé par le plan de l'*Enéide*, mais soulève de la part de Virgile lui-même une protestation. Il est certain qu'Énée est un personnage qui manque d'unité ; il y a pourtant chez lui un trait fondamental, qui est d'être un homme de devoir ; il l'est quand il défend Troie, quand il refuse d'abandonner son père, quand il descend aux enfers pour le retrouver ; il est bon, il

est homme de famille, il est dévoué à ses compagnons, il est pieux envers les dieux ; un peu mou d'abord dans l'accomplissement de sa mission, il la remplit à partir du VIe livre avec une inlassable énergie ; il est juste, modéré dans ses demandes, reconnaissant des services qu'on lui rend, respectueux de la foi jurée, loyal, ne recourant aux armes que pour obtenir son dû. S'il se conduit d'une façon déplorable avec Didon, c'est qu'il ne se connaît aucun devoir envers elle. Didon est d'une délicatesse morale remarquable ; si elle commet une faute, qui du reste lui est imposée, elle la caractérise ainsi avant de la commettre, et, après avoir essayé de se faire illusion, elle l'expie délibérément. Matériellement coupable, elle conserve sa pureté morale, comme Andromaque conserve la sienne, bien qu'elle ait dû subir deux époux après Hector. Turnus défend ses droits et ne réclame que ce qu'il croit lui appartenir légitimement. Latinus, Évandre, sont de bons rois, réfléchis et pondérés, qui gouvernent sagement leurs peuples ; ils donnent une idée aimable de la vieillesse, quand elle marche dans les voies de l'honnêteté. Pour les jeunes gens, indépendamment de leurs belles qualités de vaillance, ils sont toujours prêts à se dévouer ; Nisus et Euryale périssent pour n'avoir pas voulu se séparer et Lausus succombe en voulant sauver son père. Il y a de belles âmes dans l'*Enéide* et les personnages y sont d'honnêtes gens ; ils sont en outre sympathiques parce qu'ils sont bien élevés ; ils ont des formes ; ils se présentent avec une modestie qui n'exclut pas la conscience de leur mérite ; ils s'abordent courtoisement et se parlent poliment ; ils savent vivre ; Virgile paraît en avoir pris le modèle dans la bonne société contemporaine, celle où on se piquait d'urbanité.

Enfin l'*Enéide* a une autre signification que sa signification d'art, une signification nationale ; Virgile y a déterminé et affirmé comment il entendait les destinées de son pays. Deux événements d'importance capitale les conditionnent : la clôture de la période des guerres civiles, la victoire de la nationalité romaine contre l'Orient. Ces deux choses on les doit à Auguste ; Auguste est désormais le chef incontesté des Romains ; il fondera une dynastie qui continuera ses traditions et ses bienfaits ; Virgile est donc absolument dévoué à Auguste, mais derrière Auguste il aperçoit le peuple romain et il le glorifie. Lorsqu'au VIe livre il a énuméré tous les grands hommes qui ont construit et cimenté de leur sang la grandeur de son pays, lorsqu'il a rendu l'hommage indispensable à Auguste, c'est le peuple romain qu'il évoque en dernier lieu avec son caractère de conquérant et d'organisateur ; c'est le peuple-roi qui est chargé par la volonté divine et par l'arrêt du destin d'administrer le monde soumis. Auguste naturellement pas-

sera, mais Rome règnera toujours sur l'univers. C'est là la formule de l'impérialisme dont l'apparence est grandiose, mais dont la survivance a été funeste à l'humanité. Virgile est le porte-parole de la théorie du peuple prédestiné établissant l'unité dans le monde par la force et à son profit, il est le poète impérialiste par excellence, non pas seulement dans le sens du dévouement à la personne de l'empereur, mais dans celui de l'acceptation, de la proclamation de l'idée. Ce peuple-roi, il avait primitivement songé à en faire, par une combinaison érudite et sans fondement, le descendant des Troyens expatriés ; il a changé d'avis au cours de son travail ; en dernière analyse, il a fait du peuple romain l'aboutissement, avec un léger mélange de sang étranger, de la race italienne dont il a reconnu la vigueur robuste et les grandes vertus ; c'est chez les anciennes populations italiennes qu'il a été chercher l'origine des institutions romaines, non point par curiosité archéologique mais par reconnaissance pour des ancêtres vénérés. Ce qu'il contemple avec une pieuse et vibrante admiration dans l'Italie du temps d'Énée, c'est Rome en puissance. Aussi les passages consacrés dans l'*Enéide* à la célébration des gloires romaines ne sont-ils pas des épisodes arbitraires et des pièces de rapport. C'est une anticipation de l'histoire de l'Italie, qui ne pouvait se développer autrement qu'elle ne l'a fait. Si imprégné que Virgile soit de culture grecque, si préoccupé d'alimenter avec la poésie grecque sa propre poésie, c'est l'Italie qui possède son cœur, c'est à sa gloire qu'il a écrit l'*Enéide* ; il est le premier grand poète italien.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

TOME II



